

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

138 L 1

Digitized by Google


UNIVERSITE
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

138 L 1

MERCURE

DE

FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME [redacted]ZIÈME.

SOCIÉTÉ DE COMMERCE



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE DE FRANCE.

AN XII.

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google



Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

COMBAT DE TANCRÈDE ET DE RAIMBAUD,

Traduit par M. DE LA HARPE.

Jérusalem délivrée, chant 7^e.

Sur ce pont tout-à-coup paraît un chevalier;
Il agite en sa main le menaçant acier;
Son air est arrogant, sa parole hautaine :
« Que le sort, ou ton choix jusqu'en ces lieux t'amène,
» Qui que tu sois, dit-il, ne crois pas m'échapper.
» La puissance d'Armide a su t'envelopper:
» C'est ici son séjour : viens, que tes mains dociles
» Echangent pour ses fers leurs armes inutiles:
» Obéis à la loi prescrite à ses sujets :
» A la clarté du jour renonce pour jamais,
» Ou jure que, d'Armide embrassant la querelle,
» Tu feras aux chrétiens une guerre éternelle. »
A l'armure, à la voix de cet audacieux,
Tancrède reconnaît..... quelle surprise, ô cieux !

Digitized by Google

Raimbaud né dans la France et son compagnon d'armes,
Qui sur les pas d'Armide, asservi par ses charmes,
Et leur sacrifiant son et sa honneur foi,
Soldat des Musulmans, suit leur infâme loi.
A son étonnement un saint courroux succède :
« Vil apostat, dit-il, sais-tu que c'est Tancrède
» Qui s'honore du nom de vengeur de la croix?
» La vois-tu sur mon cœur? Sais-tu que mille fois
» J'ai de ses ennemis terrassé l'insolence?
» Toi-même en vas bientôt faire l'expérience.
» La justice du ciel m'a conduit en ces lieux,
» Pour punir en son nom ton parjure odieux. »
Tancrède en se nommant a fait pâlir le traître;
Mais d'un trouble honteux Raimbaud se rendant maître :
« C'est toi-même, dit-il qui viens pour ton malheur,
» D'un chevalier d'Armide éprouver la valeur!
» Superbe, tu mourras; mon bras armé pour elle,
» Mon bras fera tomber cette tête rebelle.
» Je destine à Bouillon ce don de ma fureur. »
Les ténèbres déja répandaient leur horreur.
Des lampes, des flambeaux, des feux qui s'allumèrent,
Le ciel et le château tout-à-coup s'enflammèrent.
Aux fêtes du théâtre avec un art pareil,
S'éclaire de ses jeux le nocturne appareil.
A l'ombre des créneaux, Armide sur le faîte
Peut voir, sans se montrer, le combat qui s'apprête.
Un combat inégal dégrade le guerrier :
Tancrède sur-le-champ a quitté son coursier.
L'adversaire est à pied, Tancréde à pied s'avance;
Dans ses yeux, dans sa main, il porte la vengeance.
Il est sans bouclier : moins généreux que lui,
Raimbaud couvert du sien, et fort de cet appui,
Tourne autour du héros, et redoublant les feintes,
Il cherche le moment d'assurer ses atteintes.

Digitized by Google

Mais Tancrède le serre et le pousse, et du fer
Aux visières du casque il fait briller l'éclair.
Tout affaibli qu'il est de blessures récentes,
Le combat seul lui rend des forces renaissantes.
C'est aux endroits mortels qu'il adresse ses coups;
De son glaive animé l'impétueux courroux,
Montrant toujours la mort, la fait craindre sans cesse.
En vain de cent détours la prompte et souple adresse
Y dérobe Raimbaud sous ses armes caché:
Son bouclier fendu, son cimier arraché,
Prêtent à peine encor leur défense mal sûre;
Son sang plus d'une fois humecta son armure.
Ses coups sont sans effet: le dépit et l'amour,
La honte et le remords l'irritent tour-à-tour.
Pour un effort dernier rappelant son courage,
Il y veut rassembler ses forces et sa rage,
S'approche, et loin de lui jetant son bouclier,
Sur son glaive à deux mains il pèse tout entier.
Le balance et l'abat avec un cri terrible;
Dans le flanc du héros il porte un coup horrible,
Et le coup sur sa tête est soudain redoublé.
Le casque a retenti, Tancrède a chancelé.
Sans entamer l'airain, ces atteintes pesantes
Font sentir au guerrier des angoisses cuisantes.
Mais plus que ses douleurs il ressent tout l'affront
Du coup audacieux qui fit courber son front.
La vengeance étincelle à travers sa visière.
Raimbaud ne soutient pas l'aspect de sa colère,
Et voyant se lever le redoutable bras,
Sent déja dans son cœur le fer et le trépas.
Il recule, et le coup qui dans les airs résonne,
Des limites du pont va frapper la colonne,
Dont le bronze en éclats se disperse à grand bruit.
A ce coup foudroyant, Raimbaud tremble et s'enfuit;

Digitized by Google

Il ne peut plus dompter l'effroi qui le possède.
Il remonte le pont, le parcourt; mais Tancrède
Suit et presse ses pas, et le bras étendu
Il l'atteignait déjà, Raimbaud était perdu.
Inespéré secours! les clartés disparaissent,
Les flambeaux sont éteints, les ténèbres renaissent,
Tout se noircit, tout rentre en la profonde nuit,
Le ciel est un désert où nul astre ne luit.
Tancrède enveloppé de ces magiques ombres,
Ne voit, n'entend plus rien; il erre en ces lieux sombres.
Dans ce silence affreux s'avançant pas à pas,
Il passe sur un seuil que son pied ne sent pas,
Entre sans le savoir sous cette voûte obscure,
Et la porte retombe avec un long murmure.
Dans le plus noir cachot il demeure enfermé.
Tel aux rives de Côme, à ce lac renommé,
Le poisson abusé, s'éloignant de l'orage,
Se vient emprisonner au sein du marécage,
Insidieux asile, et d'un tel art formé,
Que l'accès est ouvert et le retour fermé :
Tel Tancrède attiré dans ce piège funeste,
S'y jette; et d'en sortir nul espoir ne lui reste.
L'obstacle est au-dessus de tout effort humain.
Il tentait d'ébranler d'une puissante main
Ce rempart imprévu, cette porte terrible.
Une voix lui cria : « La fuite est impossible!
» D'Armide prisonnier, ne crains point pour tes jours;
» Au tombeau des vivans tu gémiras toujours. »

TRADUCTION

DU DISTIQUE DE VIRGILE.

Nocte pluit totâ, redeunt spectacula manè;
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

Digitized by Google

Il pleut toutes les nuits, et par de nouveaux feux
Le soleil, au matin, vient embellir nos jeux :
Ainsi, par un accord que l'univers admire,
Jupiter et César se partagent l'empire.

ENIGME.

J'enfante tous les maux dont je me rends la proie,
Loin de moi je bannis les plaisirs et la joie :
Rongé par le tourment, rien ne plaît à mes yeux ;
Par-tout je suis suivi du soupçon nébuleux ;
Tyran persécuteur de la faible innocence,
Tout, jusques aux vertus, m'inspire la vengeance :
Il n'est point de remède à mon funeste sort ;
Il ne finit que par la mort.

Par le cit. P. M.

LOGOGRIPHE.

Je ne descends point sur la terre,
Immobile ou courant, je reste dans les airs.
Je renferme en mon sein nombre d'objets divers,
Qui, pour me découvrir, vous fournissent matière :
Ce dieu qui sait dompter l'aquilon mugissant,
Et dispose à son gré du zéphir caressant ;
L'animal qui sauva la liberté romaine,
L'auteur des jours d'Ajax, et la fille d'Ismène,
Un sol environné d'eau,
Ce qui remplace un berceau,
Un esclave à Lacédémone ;
Ce qui reste au fond de la tonne
Dont on soutire la liqueur ;

Digitized by Google

Ce que fait le législateur,
Ce qu'on trouve à la loterie ;
Le nom de la troupe choisie,
Cette trame qu'arrache un valet vigilant
Et que tend l'araignée à l'insecte volant ;
Des Cyclopes l'ouvrage en feuilles,
Enfin le nom des droits que le curé recueille.

CHARADE.

Lorsque mon premier s'agrandit
De l'élément qui tout commence,
Et que celui qui tout finit,
De mon second devient la désinence ;
Si mon premier sur mon second s'élance,
Et qu'il l'attrape, il en fait sa pitance ;
Mon troisième et dernier surmonté d'un accent,
Dans les mains du hasard devient un instrument :
Mon tout, dit-on, c'est chose bien futile ;
Mais quoique, même en ce moment,
Vous me regardiez en cherchant,
Me deviner n'en est pas plus facile.

N. C.

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Aube*, (rivière de Champagne), (un vêtement sacerdotal), (la pointe du jour).

Celui du Logogriphe est *noisette*, où l'on trouve *noise*, *oise*, *oie*.

Celui de la Charade est *poulie*, où l'on trouve *lie*.

Digitized by Google

DE BUFFON.

*Extrait de l'*Histoire de la Philosophie du 18e. siècle.

Par M. DE LA HARPE.

Le milieu du dix-huitième siècle fut marqué par trois grandes entreprises, *l'Esprit des Lois*, *l'Histoire naturelle et l'Encyclopédie*; trois mémorables productions qui parurent presque en même temps, mais qui n'avaient pas, à beaucoup près, le même caractère ni le même dessein, quoiqu'appartenant toutes trois à cet esprit philosophique dont je dois suivre la marche et les différens effets. La seconde de ces trois productions, qui par elle-même appartient aux sciences physiques, nous serait ici étrangère, si l'auteur qui sut réunir aux connoissances du naturaliste le talent de l'écrivain, n'exigeait de nous, sous ce rapport, le tribut d'honneur que tout Français doit à un homme tel que Buffon, dont le nom est un des titres de la gloire nationale. Je laisse aux savans à examiner ce qu'il a été dans la science; mais on convient qu'il en a embelli la langue; et ses hypothèses, qui depuis long-temps ne séduisent plus personne, n'ôtent rien aux mérites de son style, qui, dans la partie descriptive et historique de ses ouvrages, a toujours charmé ses lecteurs, dont la plupart ne peuvent guère savoir, ou même s'embarrassent peu s'il les a trompés. Il est du petit nombre des écrivains originaux qui ont donné à l'idiôme qu'ils maniaient le caractère de leur génie, en même temps qu'ils l'appropriaient à des sujets nouveaux. Beaucoup d'auteurs avaient écrit sur la physique; mais Buffon fut le

Digitized by Google

premier qui, des immenses richesses de cette science, ait fait celle de la langue française, sans corrompre ou dénaturer l'une ni l'autre. Son livre est en ce genre un trésor de beautés, inconnues avant lui. Il y règne un ton d'élévation soutenu ; sa phrase a du nombre, et son expression a de la force : ce sont là les qualités de son talent, auquel il n'a manqué, ce me semble, qu'un peu plus de souplesse et de flexibilité. L'historien de la nature est noble, fécond, majestueux comme elle, mais pas toujours aussi varié. (1) Comme elle, il s'élève sans effort et sans secousse; il sait ensuite descendre aux petits détails, sans y paraître étranger; mais il nous y attacherait encore davantage, si le travail qui soigne toujours sa composition, ne lui ôtait pas la grâce de la simplicité. Ce n'est pas qu'il soit jamais ni roide comme Thomas, ni apprêté comme Fontenelle; mais la noblesse de sa diction, toujours travaillée, ne lui permet guère le gracieux que les lecteurs délicats peuvent desirer, parce que le sujet le comportait. D'ailleurs, sublime quand il déploie à nos yeux l'immensité des êtres, quand il peint les bienfaits ou les rigueurs de la nature, les productions de la terre et les influences des climats, il est peut-être moins intéressant lorsqu'il nous raconte les mœurs de ces animaux devenus nos amis et nos bienfai-

(1) Je dois avouer qu'ici je restreins en ce point l'éloge que j'avais fait de lui, il y a vingt ans, et qui se trouve dans mes articles de *littérature et de critique*. Je disais alors *varié comme elle*. Je l'avais lu avec moins d'attention, et j'avais trop pris l'intention de varier pour la variété même. Je me suis apperçu depuis que Buffon manquait de cette flexibilité qui fait que l'auteur paraît changer de style et d'esprit en changeant de sujet. Buffon ne va point jusques-là ; sa manière d'écrire, pour peu qu'on y regarde de près, a par-tout de la ressemblance, et j'en explique ici les raisons.

Digitized by Google

teurs, qu'il n'est énergique et terrible, quand il trace ceux que leur férocité sauvage a mis contre nous en état de guerre. Juste envers les anciens qui l'ont précédé dans le même genre, il loue de bonne foi Pline et Aristote; et dans l'opinion générale, il est plus grand écrivain que tous les deux.

N'a-t-on pas outré la critique, quand on lui a fait une sorte de reproche de cette même éloquence de style qui a fait sa gloire et la fortune de son livre? J'ose croire que cette critique qui est de Voltaire, est une de ces injustices trop fréquentes, qui, successivement rappelées et reconnues, infirmeront plus ou moins son autorité dans les matières même où elle est en général reconnue. Il aurait voulu que Buffon se réduisit *à instruire;* mais excepté les sciences de calcul, je ne connais, je l'avoue, aucun genre où il soit défendu de plaire en instruisant, pourvu qu'il n'y ait pas disconvenance entre le genre et les ornemens. Est-elle dans Buffon? Je ne l'y ai pas vue; et ce n'est pas de lui qu'il fallait dire:

Dans un style ampoulé parlez-nous de physique.
VOLTAIRE.

Du moins, je ne me suis point apperçu qu'il y eût chez lui d'enflure, et je ne l'aime pas plus qu'un autre. Le plaisir ne nuit point à l'instruction; au contraire, c'est ce plaisir même que l'on trouvait à lire Buffon, qui a familiarisé parmi nous les études de la nature; et ses détracteurs lui font un tort de ce qui est un mérite, non pas par l'agrément seul, mais encore par l'utilité, s'il est vrai qu'il y en ait eu à répandre parmi nous le goût de cette science, et généralement il y en a. Je sais que la mode qui en France se mêle de tout pour tout gâter, en avait fait un abus, et j'avoue que je n'approuve pas plus les femmes qui suivaient

Digitized by Google

les cours de physique, de chimie et d'anatomie; que Boileau n'approuvait les écolières de Sauveur et de Roberval; mais c'est l'inconvénient attaché à tout, et qui ne détruit pas ce qui est bien en soi. Le remède d'ailleurs naît bientôt de la même source que le mal, parce qu'une mode succédant à une mode, toutes passent ainsi l'une après l'autre, et il n'en reste bientôt que l'avantage de l'instruction pour ceux qui doivent être instruits.

Si Buffon eût donné dans l'affectation et l'emphase, je ne songerais pas à l'excuser; mais il ne me paraît pas qu'il aille chercher le sublime hors de l'occasion et hors des choses; il le saisit quand il se présente à lui. Longin, qui l'admet dans les historiens, ne l'aurait pas interdit, sans doute, à celui de la nature. Pourquoi voudrait-on que le style de Buffon fût moins élevé et moins riche que son génie et son sujet? Quel sujet! en est-il un plus fait pour agrandir la pensée et l'expression? Quoi! l'aspect de la nature, considérée seulement dans les objets qu'elle offre à tous les yeux, émeut tout homme qui n'est pas insensible; elle frappe notre imagination par des impressions continuelles et contrastées; les horreurs d'une solitude sauvage dans le moment où la nuit vient encore la noircir, et le charme d'une campagne riante quand le jour vient l'éclairer; les détours des bocages et les profondeurs des cavernes, la fraîcheur des prairies et la vieillesse des forêts; le menaçant orgueil des montagnes et l'agreste simplicité du hameau qui est à leurs pieds; la majesté des mers dans leur calme et dans leur courroux; tous ces objets agissent sur nous, nous donnent de nouvelles sensations et de nouvelles idées; le voyageur même vulgaire devient éloquent quand il a vu les Alpes; et celui dont les regards embrassent

Digitized by Google

l'universalité de la création, et dont l'intelligence habite dans l'infini; celui qu'une contemplation habituelle arrête sur un spectacle toujours sublime, n'auroit pas le droit de l'être ! C'est parce que Buffon l'a été, c'est parce que son imagination a bien servi l'écrivain, qu'elle me paraît plus excusable d'avoir égaré le philosophe. Je serais beaucoup moins porté à excuser celui-ci, comme on l'a fait quelquefois, en regardant ces conjectures inconséquentes et erronées comme une espèce de force : je ne sais ce que c'est qu'une force qui vous écarte du but; et si quelquefois ce peut en être une, ce n'est pas du moins en philosophie : la philosophie n'en a point d'autre que la vérité. Le vrai sage ne peut être irrité ni humilié des bornes que la nature universelle ne lui oppose que quand il veut sortir de la sienne propre. L'homme est assez grand par le seul usage de sa pensée, et par l'espace qu'il lui est permis de parcourir; et, soit qu'il soumette les cieux à ses calculs, soit que l'organisation d'un insecte confonde sa raison, il doit sentir toute sa puissance sans orgueil, et toute sa foiblesse sans découragement.

Les erreurs de Buffon l'ont exposé à un reproche plus grave, que je ne rappelle ici que pour observer à sa louange qu'il a, du moins autant qu'il était en lui, prévenu, par un acte solemnel de soumission à l'église, l'abus qu'on pourrait faire de ses théories conjecturales sur la formation du globe. Il sut que la religion y avait paru compromise, et il se hâta de déclarer, dans un des volumes de son *Histoire naturelle*, qu'il professait le plus profond respect pour nos Saintes Écritures, et pour l'autorité de l'Eglise, qui en est la seule interprète; il explique ses hypothèses de manière à faire voir qu'elles pouvaient s'accorder avec les récits de la création dans la Genèse, et désavoue formellement toutes les conséquences que l'irréligion en vou-

Digitized by Google

drait tirer. La Sorbonne qui était prête à le censurer, crut devoir se contenter de cet acte de christianisme ; et, plus prudente que l'Inquisition d'Italie, qui avait autrefois condamné Galilée fort mal-à-propos de toute manière (1), la Sorbonne se souvint du *mundum tradidit disputationi eorum*, et pensa qu'on pouvait laisser conjecturer les physiciens sur ce que l'auteur de la nature n'avait pas jugé nécessaire d'expliquer.

Les athées n'en revendiquent pas moins Buffon à cause des résultats apparens de sa mauvaise physique, et je ne vois pas trop ce qu'ils peuvent y gagner. S'il fut athée, ce ne serait qu'une raison de plus de concevoir comment un grand esprit a raisonné si mal sur la nature en méconnaissant son auteur, et comment un génie d'une trempe bien supérieure, un Newton, avait une vénération si religieuse pour le Créateur qu'il reconnaissait pour la seule cause possible du mouvement dont lui, Newton, a le premier connu et démontré les lois. On sent combien ce contraste est loin d'être défavorable à la religion qui, sans avoir aucun besoin de ce fragile appui des lumières humaines, se trouve pourtant, par un ordre secret qu'il faut admirer, et à la honte de ses ennemis, avoir attiré à elle depuis son origine, tout ce que le monde a eu de plus grand dans tous les genres, et avoir soumis tant de beaux génie à la foi d'un Evangile prêché par des pauvres pêcheurs.

C'est à Dieu seul de savoir et de juger ce que

(1) Si l'inquisition eût alors été plus instruite, elle aurait vu que le mouvement de la terre ou le mouvement du soleil étaient absolument indifférens à un miracle de la toute-puissance divine, qui peut déroger, quand il lui plaît, à un ordre de choses qui n'est que contingent, et que par conséquent le système de Galilée ne contredisait nullement le miracle de Josué.

Digitized by Google

Buffon pensait : ce qui est certain en fait, c'est qu'il a voulu recevoir à sa mort les sacremens de l'Eglise, que par un scandale alors presque passé en usage, nos philosophes se faisaient un devoir et une gloire d'éloigner; que loin de faire cause commune avec eux, il était notoirement au nombre de leurs adversaires les plus déclarés, au point de ne plus venir à l'académie depuis que la secte y dominait ; qu'il était à la tête de cette partie de nos confrères, (et je me fais honneur d'avoir été du nombre), qui repoussaient de toutes leurs forces Condorcet, lors de cette singulière élection qui coupa en deux l'académie, de manière que Condorcet l'emporta d'une voix (1) sur Bailly, aussi savant que lui pour le moins, et bien meilleur écrivain. Tels sont les faits publics, et j'en pourrais ajouter beaucoup de particuliers, dont personne n'a été plus près que moi ; mais ceux-là suffisent ici pour prouver ce que savent tous ceux qui ont connu la littérature, que de tous les écrivains célèbres, il n'y en a pas un que la secte philosophiste puisse moins réclamer que Buffon : je puis assurer qu'il l'a toujours eue en horreur.

Son caractère et son existence dans le monde s'accordent parfaitement avec cette aversion marquée qu'il eut toujours pour eux. Il ne les craignait pas plus qu'il ne les aimait : sa considération personnelle en France et en Europe était égale à sa renommée. On sait de quels honneurs il fut comblé par le gouvernement, et il lui était attaché par reconnaissance et par principes. L'agitation d'un parti intrigant et frondeur ne pouvait convenir en aucune manière à la vie laborieuse et no-

(1) Il en eut seize, et Bailly quinze. Jamais aucune élection n'avait offert ni ce nombre, ni ce partage.

Digitized by Google

blement paisible qui fixait Buffon dans son Jardin royal des plantes, dont il était comme le souverain, et dont il fut trente ans le bienfaiteur : c'est à lui seul que le jardin et le cabinet durent leur ordre et leur magnificence. Enrichi par ses travaux et par des récompenses royales, il jouissait en paix de tout ce qui peut environner une vieillesse heureuse et honorée, sortait peu de sa maison, et ne quittait Paris que pour aller, dans la belle saison, chercher les mêmes jouissances dans ses beaux domaines de Montbard. Il est peu d'hommes dont l'existence sociale ait fait autant d'honneur aux lettres. Il se devait ce respect qu'il garda toujours, de ne la compromettre jamais en la mêlant à aucun scandale, et alors le scandale se mêlait trop souvent au fracas de notre littérature. Voltaire faisait, il est vrai, plus de bruit que lui ; il était plus craint et plus recherché, comme étant la voix de l'opinion de chaque jour ; mais Buffon était beaucoup plus respecté, parce que cette même opinion n'avait jamais troublé sa gloire, ni n'avait jamais séparé sa personne de ses talens.

Sa figure, sa taille, sa démarche, sa vieillesse, dont il n'avait guère que les cheveux blancs, tout en lui était noble et imposant au premier aspect, et faisait aimer la simplicité de son langage et de sa conversation, qui, sans cela peut-être, auraient paru au-dessous de son nom. Il laissa une grande fortune que devait recueillir un fils rempli de qualités aimables .... Il en jouissait à peine.... Je l'ai connu, j'ai été avec lui dans les fers, et j'avais vu son père dans sa gloire. Le père a échappé à la révolution, il était mort ..... La révolution a dévoré le fils, le tombeau, la statue et l'héritage de Buffon. *Deus, quis novit potestatem iræ tuæ ?*

DE LA HARPE.

Digitized by Google

L'Espérance, poëme; *par* J. B. DE SAINT-VICTOR. Seconde édition.

. . . . Manet altâ mente repostum.

Æneid., lib. I.

Prix, 1 fr. et 1 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez *Barba*, libraire, palais du Tribunat; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

. . . . . .

L'AUTEUR de ce petit poëme est dans l'âge où l'on aime à chanter l'espérance; c'est par elle qu'il débute dans la carrière, et on doit désirer qu'elle l'y soutienne. Age heureux, où plein d'Homère et de Virgile on ne demande plus au ciel qu'un Auguste qui daigne sourire aux muses, ou un Alexandre qui sache pleurer sur le tombeau d'Achille.

C'est par la culture des vers que les peuples sortent de la barbarie; et c'est par le mépris de la poësie qu'ils y retournent. Ouvrez l'histoire; voyez les beaux arts accourir dans Rome, aux sons de la lyre d'Horace, la politesse entrer dans ces cœurs farouches qui ne respiraient que sang et que proscription; voyez sur-tout le triumvir Octave devenir un empereur bienfaisant, et rendre au jeune Virgile le champ de ses pères envahi par les soldats; mais cent ans après, lorsque ce beau siècle est oublié, les historiens vous font remarquer que Rome se remplit de mathématiciens et de philosophes sortis de cette ancienne Grèce, où l'on ne se souvenoit plus d'Euripide ni de Sophocle; et vous savez dans quelles profondes ténèbres tomba bientôt l'esprit humain. Rien ne

Digitized by Google

nous montre mieux de quelle importance il est de faire refleurir la poësie et l'éloquence, à qui il a été donné de policer les hommes.

. . . . . .

De là sont nés ces bruits, reçus dans l'univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les tigres amollis dépouillaient leur audace.

(*Art. poét.*)

Ce sont en effet des Orphées qu'il faut à cette génération belliqueuse, née au sein des désordes civils, étrangère en quelque sorte à toute instruction, et pour qui Dieu même est une nouveauté.

. . . . . *Illa propago*

. . . . . .

Contemptrix superûm sævæq. avidissima cædis,
Et violenta fuit; scires sanguine natam.

(*Métamorph.*)

Le jeune poëte, dont nous annonçons le premier ouvrage, fait paroître un grand amour pour son art. S'il n'en possède pas encore toutes les ressources, il en connoît au moins l'excellence, et il en chérit la gloire avec passion.

. . . . . *Dulces ante omnia musæ*
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore.

(*Virg.*)

On peut lui appliquer ce morceau de son poëme, où il peint tout à-la-fois les illusions de l'espérance et celle de son âge.

Soit que plus satisfait d'un odieux repos,
Et cherchant dans les arts de plus douces conquêtes,
Il préfère aux combats la lyre des poëtes;

. . . . . .

L'espérance par-tout accompagne ses pas;

. . . . . .

pas;

Digitized by Google

Lui montre d'Apollon les nourrissons sacrés,
Accueillis par les rois, des peuples adorés,
Le front ceint de lauriers, s'énivrant au théâtre
Des acclamations d'un public idolâtre :
Combien son jeune cœur s'enflamme à ces tableaux !
La lice s'ouvre, il part, entouré de rivaux,
Là l'espérance encor le porte sur ses ailes,
Vainqueur, il cueille au but les palmes immortelles, etc.

On ne devrait pas s'attendre à trouver dans ce petit ouvrage une grande richesse de descriptions, ni une grande variété de couleurs. Dans quelque situation qu'on peigne l'espérance, c'est toujours offrir la même idée, sous différentes faces. Cependant l'auteur a su animer la monotonie de son sujet par le charme des fictions, et la gaité de son coloris. Quelques traits de la naissance de *Pandore* feront juger de son talent descriptif dans les sujets gracieux, où il me paraît réussir beaucoup mieux que dans les morceaux qui demandent de la force et de la noblesse.

Après un long combat, les Titans *insensés*,
Sous les débris fumans de leurs monts entassés,
Expiraient confondus, renversés dans la poudre,
Quand, relevant son front sillonné par la foudre,
Prométhée osa seul, plus grand que ses revers,
Du monde saccagé repeupler les déserts.

Quoiqu'on remarque dans ces vers une épithète mise pour la rime, et que l'image de Prométhée soit prise d'Eschyle ou de Milton, ils méritent cependant quelques éloges ; le tour en est assez noble, et ils annoncent du talent pour la période poétique. Mais peut-on ne pas se rappeler, sur le même sujet, ces vers admirables, où Quinaut s'est montré si supérieur à Ovide.

Les superbes géans, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante :

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google

Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante ;
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mourante.
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.

Qui croirait que ce morceau plein d'expression, et de la plus vigoureuse poésie, n'est qu'un chœur d'opéra chanté par les compagnes de Proserpine, et qui commence ainsi?

Goûtons dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante, etc.

Mais revenons à notre jeune poète. Il me paraît avoir échoué entièrement dans l'endroit de sa description, où il peint la création furtive de l'homme par Prométhée. Je n'en citerai que ces deux vers, qui jutifieront, je crois, mon jugement.

L'homme est son *noble* ouvrage, et son *heureuse* audace,
Dans un *sublime* accord, joint la force à la grâce,

Non-seulement ces vers sont tournés sans art, mais ils sont chargés d'épithètes oiseuses et sans couleur, de tous les défauts, le plus mortel en poésie. Voltaire disoit : le *substantif* n'a pas de plus grand ennemi que l'*adjectif*, quoiqu'il s'accorde avec lui en genre, en nombre et en cas. Les conseils de Voltaire valaient mieux que ses exemples ; car les épithètes abondent dans sa versification. En voici un échantillon digne des amateurs, dans un passage très-admiré assurément :

Belle Aréthuse, ainsi ton onde *fortunée*
Roule au sein *furieux* d'Amphytrite *étonnée*,
Un crystal toujours pur, et des *flots toujours clairs*,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Digitized by Google

Il n'y avait que l'auteur de *Nanine* qui pût réunir dans un seul vers trois consonances telles que celle-ci, *jamais amertume, mers.* Il faudrait avoir une oreille bien complaisante pour trouver cela harmonieux. Il importe de faire remarquer les fautes des hommes célèbres, sur-tout aux jeunes gens qu'une admiration précipitée peut égarer dans le choix de leurs modèles. Revenons à la naissance de Pandore.

Vulcain pétrit l'argile, et sa *fatale* adresse
Trace un plus doux contour, des traits plus délicats;
De l'aimable pudeur le timide embarras,
Et des filles du ciel la taille noble et fière,
Offrent d'attraits nouveaux un double caractère.
Telle naquit la femme, humble dans sa beauté.
Minerve alors s'avance avec austérité,
De l'art qu'elle inventa dévoilant le mystère,
La déesse l'instruit, et, d'une main légère,
Son élève attentive, imitant ses travaux,
Fait voler la navette ou tourner les fuseaux.
Vénus la voit, sourit, lui prête sa ceinture;
Aussi-tôt mille dons, séduisante imposture,
Le charme du langage et le pouvoir des yeux,
Ce sourire enivrant qui subjugue les dieux,
Et la grâce, qui sait embellir la plus belle,
Couvrent d'appas divins une simple mortelle,
Et, par un art charmant la pudique beauté,
A, dans son innocence, un air de volupté;
Mercure lui donna sa flexible éloquence,
Des dehors affectés la perfide science,
L'art plus perfide encor des attrayans discours,
Et tous ces vains sermens des volages amours;
Flore, pour la parer, compose une guirlande;
Un voile transparent des grâces fut l'offrande;

Digitized by Google

Ainsi, riche de dons, d'attraits, de majesté,
Pandore fut offerte à l'Olympe enchanté.

C'est là, sans doute, ce qu'on appelle dans le monde de jolis vers et des vers faciles. Il serait injuste d'exiger davantage d'un talent naissant; mais ses premières étincelles sont assez brillantes pour faire souhaiter qu'il se forme à la manière forte et au grand goût de style, qui distingue l'école de Racine et de Boileau. C'est d'eux qu'il doit apprendre le grand art de versifier difficilement; il sentira que ce conseil est un éloge. Lorsqu'on a l'ambition d'atteindre à ce style mûr qui fait vivre les grandes compositions, on ne saurait éviter avec trop de soin la manière ébauchée et rapide de Voltaire. Les jeunes gens ne comprendront jamais assez combien il est dangereux de prendre pour modèle un homme qui se glorifiait de faire une tragédie en trois semaines, tandis que Racine, avec un génie si heureux, y mettait trois ans.

Boileau nous a dit :

Un style si rapide et qui court en rimant,
marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.

(*Art. poét.*)

Cette facilité est toujours répréhensible, lors même qu'elle est, comme dans Voltaire, le fruit d'un talent très-brillant; on peut avec cette fécondité malheureuse, éblouir un moment son siècle; mais la postérité ne goûte que l'excellent, et compte pour rien le temps qu'on a mis à le produire. Il faut laisser admirer tous ces vers qui ont coûté si peu à ceux qui ne sentent pas la prodigieuse différence qu'il y a entre la poésie d'*Iphigénie* et celle de *Zaïre*, entre les vers du *Lutrin* et ceux de la *Henriade*.

Ch. D.

Digitized by Google

Œuvres du C. Stanislas Boufflers, membre de la ci-devant académie française, seule édition avouée et corrigée par l'auteur, où se trouve un grand nombre de pièces inédites. Un vol. *in*-8°. Prix, 5 fr. et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *L. Pelletier*, lib., rue St.-André-des-Arcs, n°. 82, près celle des Grands-Augustins; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-S.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

IL est des livres et des réputations qui doivent une partie de leur éclat aux temps et aux sociétés qui les ont vu naître. Autrefois, quand les hommes nés avec tous les genres de distinction ambitionnaient encore celle de l'esprit, ils l'obtenaient facilement à l'aide de quelques riens ingénieux. Quatre vers, qui à la vérité sont charmans, ouvraient alors, en dépit de *Boileau*, les portes de l'académie au marquis de *St.-Aulaire*. Mais quand il n'y a plus de privilèges, ceux qui mettaient leur esprit sous la protection de leur rang, doivent nécessairement perdre quelque chose. M. de *Boufflers* a moins qu'un autre ce danger à craindre. *Tibulle* et *Ovide* n'avaient pas besoin du titre de chevaliers romains, pour être les poëtes les plus aimables de leur temps.

Il est vrai qu'aujourd'hui l'esprit français, mûri par l'expérience et de longs malheurs, goûtera moins peut-être les saillies de son ancienne gaité. Il a trop acquis le droit d'être sérieux. Les temps sont bien changés depuis que *Voltaire* écrivait :

C'est à vous, ô jeune *Boufflers*,
A vous, dont notre Suisse admire
Les crayons, la prose et les vers,
Et les petits contes pour rire ;
C'est à vous de chanter Thémire
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin.

Digitized by Google

Ce délire sied à la jeunesse, et les lecteurs les plus sévères le partagent, quand il est bien senti et bien exprimé. *Chaulieu* s'écrie avec grâce, même en cheveux blancs :

A l'envi de tes yeux vois comme ce vin brille :
Viens m'en verser, Philis, viens noyer de ta main,
Dans sa mousse qui pétille,
Les soucis du lendemain.

Il nous plaît encore quand nous l'entendons chanter les douceurs de l'inconstance, avec cet accent du plaisir qu'on ne peut contrefaire, et qu'ont si ridiculement copié tant de mal-adroits imitateurs :

Aimons donc, changeons sans cesse ;
Chaque jour nouveaux desirs ;
C'est assez que la tendresse
Dure autant que les plaisirs.
Dieux ! ce soir qu'Iris est belle !
Son cœur dit : elle est à moi,
Passons la nuit avec elle
Et comptons peu sur sa foi.

Si en lisant ces vers la morale gronde un peu, le goût en est charmé. Il conservera éternellement la mémoire de cet auteur qui, comme l'a si bien dit *Voltaire* :

Prodiguait, dans sa douce ivresse,
Des beautés sans correction
Qui choquaient un peu la justesse,
Mais respiraient la passion.

(*Temple du Goût.*)

On est moins indulgent pour les poètes qui, dans les badinages du même genre, ont mis les jeux de l'esprit à la place des naïvetés de la passion. Leur délire a moins d'intérêt et d'excuse que celui qui s'échappe d'une âme et d'une imagination vivement émue. Des sentimens vrais et une poésie naturelle font tout passer. L'esprit seul ne peut donner du charme à la licence. D'ailleurs, les chants d'*Anacréon* et de *Chaulieu* convenaient aux esprits les

Digitized by Google

plus délicats d'Athènes et de Paris. On pouvait les chanter à la table de *Périclès*, comme à celle de la duchesse du *Maine*. Mais des saillies poétiques telles que le *Cœur*, par exemple, ne peuvent conserver tout leur sel qu'aux petits soupers du régent. La volupté, pour montrer toutes ses grâces, ne doit pas rejetter tous ses voiles. Il faut du choix jusque dans les jeux de la licence; et dans le frivole même, il est un art d'obtenir l'indulgence du bon sens.

Les vers sur le *Cœur* sont pourtant au nombre des plus jolis comme des plus connus de ce recueil qui d'ailleurs n'offre que très-peu de pièces nouvelles, et ces dernières ne sont pas les meilleures. L'ancien esprit du chevalier de *Boufflers* est encore celui que l'on goûte le plus.

Les *Lettres sur la Suisse*, premier essai de sa jeunesse, sont une de ses productions les plus piquantes: il y a semé les plaisanteries les plus originales. L'auteur, à la vérité, y badine de tout, et toujours du même ton. Il prodigue également les bons-mots sur les mœurs patriarchales des vallées de la Suisse, et sur les accidens qui arrivent, comme ailleurs, aux maris de Genève; sur la majesté des Alpes, et sur la *calotte de l'abbé Porquet*.

Mais comme cette manière paraît lui être naturelle, et que d'ailleurs tout est permis dans le style épistolaire, ces lettres se liront toujours avec plaisir. Elles tirent, d'ailleurs, un nouveau prix du séjour à Ferney, du nom de *Voltaire* et de quelques-uns de ses vers.

M. *de Boufflers* ne s'est pas vraisemblablement souvenu que *Voltaire* avait déjà traduit une épigramme de l'Anthologie *sur le Miroir de Vénus*, puisqu'il s'est donné la peine d'en faire une nouvelle imitation qu'on trouve dans ce recueil (*page* 118).

Vénus, prends ce miroir; que ta grâce immortelle
S'y contemple à jamais! Moi, je ne m'en sers plus;
Pour Laïs (1) qui vieillit sa glace est trop fidelle;
J'y vois ce que je suis et non ce que je fus.

(1) C'est Laïs qui est censée offrir ce miroir à Vénus.

Digitized by Google

Comparez ces vers à ceux que fit *Voltaire* sur le même sujet :

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle :
Il redouble trop mes ennuis ;
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

Le *Conte d'Aline* est, comme on sait, un de ceux où l'on s'est le plus rapproché de la manière d'*Hamilton*, et le chevalier *de Boufflers* n'a rien fait de plus agréable. Tous les amusemens de sa jeunesse n'ont pas la même mesure que celui-là :

On sait que le vif *Hamilton*,
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Médisait de l'humaine espèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.

Apparemment le chevalier *de Boufflers* a voulu se rapprocher en tout de son maître. Il n'a pas respecté dans son badinage ce qu'il y a de plus digne de vénération. Sa lettre en monosyllabes au *duc de...*, où il veut tourner en ridicule les dogmes du christianisme, ne devait pas reparaître dans un recueil avoué par lui-même. *Ovide*, à vingt ans, s'était permis plus d'une fois de blesser les mœurs dans ses élégies et dans son *Art d'Aimer* ; mais quand il en eut soixante, et qu'il se vit exilé chez les Gètes, il écrivit *les Tristes* ; il regretta les écarts du premier âge, et il ne se consola qu'en songeant qu'il laissait après lui *les Métamorphoses* et *les Fastes*, où l'imagination poétique avait embelli toutes les antiquités religieuses et politiques de sa patrie. M. *de Boufflers* a vu de plus grands malheurs que ceux dont *Ovide* fut témoin et victime. Il eut quelques-uns de ses défauts aimables ; il serait digne d'imiter ses derniers exemples. A.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Isule et Orovèse,

Tragédie en cinq actes et en vers.

Cette pièce n'a point été jusqu'à la fin du troisième acte. Depuis quelque temps, soit au théâtre, soit dans les romans, les auteurs ont une manière de peindre l'amour qui ne permet pas de s'intéresser au sort de ceux qui l'éprouvent; tout ce qu'on peut raisonnablement desirer pour les amans qu'ils nous présentent, c'est qu'un médecin les guérisse, car ils sont sérieusement malades. Tel était *Orovèse*, ou tel serait un homme échappé de l'hôpital des fous. En voulant exalter les passions, on sort de la nature; les spectateurs qui ne sentent rien en eux qui les mettent en rapport avec ce qu'ils entendent, restent froids, et les moindres fautes de goût sont remarquées. Il y avait beaucoup de ces fautes dans la tragédie nouvelle. Jamais plus d'épithètes n'ont été rassemblées; j'en ai compté treize dans six vers. On ne choisit pas ce qu'on prodigue, et toujours l'abondance des mots nuit à la clarté de la diction; aussi arrivait-il parfois qu'on ne pouvait comprendre ce que voulait dire le personnage en scène, quoiqu'on entendit bien distinctement toutes les paroles qu'il prononçait.

Cependant, on peut accuser le public d'avoir été trop sévère, parce qu'il s'est montré très-tumultueux; mais c'est l'usage maintenant. En attendant que la toile se lève, le parterre crie, siffle, attaque toutes les loges, pas une femme n'ose s'avancer; si une laisse passer le bout de son gant, mille cris s'élèvent aussi-tôt contre elle; tout es sujet de rumeur, et l'on est toujours dégoûté du spectacle un quart-d'heure avant qu'il ne commence.

Lorsque le parterre était debout et à bas prix, de pa-

Digitized by Google

reilles scènes étaient très-rares ; mais alors les Français de tous les états se respectaient en public ; aujourd'hui on monte sur les banquettes, on se dispute, on se bat, on ne rougit de rien, pas même de jouer à la paume avec un chapeau, et de le jetter sur la tête des femmes ; au contraire, c'est-là le fin du jeu. Un bon vieillard placé à l'orchestre, disait, en considérant l'embarras ou l'assurance des comédiens pendant le tumulte : Quel métier ! Et en se tournant vers le parterre : Quels juges !

THÉATRE LOUVOIS.

LA MANIE DES MARIAGES, ou l'Anti-Célibataire, *comédie en cinq actes et en vers.*

Encore un auteur à consoler, moins d'avoir fait une comédie absolument sans action, sans intérêt, que d'avoir perdu beaucoup de temps, qu'il était capable de mieux employer.

Toute la pièce peut se passer en deux scènes, et elle dure cinq actes ! Il n'y a pas de véritable remède contre un pareil défaut.

Scène première. Un homme bon, estimable, heureux par le bien qu'il fait, possédé de la manie des mariages, deux fois veuf et sans enfant, forme le projet d'unir son neveu à sa nièce, et, par la même occasion, de marier le fils d'une de ses voisines à la fille d'un de ses voisins ; les deux contrats sont dressés.

Scène deuxième. Les quatre amans se présentent. Le neveu dit : « Je n'ai pas d'amour pour ma cousine, mais j'aime la fille du voisin et j'en suis aimé. » Le fils de la voisine dit : « Je ne suis pas épris de la fille du voisin, mais j'aime votre nièce, elle partage mon amour. » L'oncle qui ne veut que des heureux et des mariages, trouve que cela ne change rien à ses plus chers desirs ; en conséquence, il fait réformer les contrats, et les amoureux sont mariés selon leur sentiment ; la pièce est finie et la toile tombe.

Digitized by Google

Il n'y a pas plus d'obstacles à réduire cette comédie en deux scènes, parce que ces deux scènes comportent absolument toute l'action. Les deux amoureuses ont le même caractère et la même soumission; les deux amans, la même soumission et le même caractère, à si peu de différence près, qu'il n'en résulte rien de théâtral. La crainte qui les empêche de s'expliquer est si puérile, qu'elle prolonge la pièce, mais n'augmente pas l'intérêt.

Une vieille gouvernante et un vieux domestique n'y ajoutent rien, non plus qu'une grand'mère et un père qui paraissent, disparaissent et reparaissent, sans rien changer à la situation. Le seul caractère qui soit dans cette comédie, est un autre oncle, égoïste parfait; mais comme il ne tient à personne, personne ne tient à lui; les mariages peuvent se faire au gré des amans, contre leur gré, se rompre entièrement, sans qu'il en éprouve le moindre plaisir, le plus léger désagrément; on n'a pas besoin de son aveu, on ne le lui demande pas, et ce qu'il donne, par force, à sa nièce n'est pas une condition du mariage, et ne l'avance, ni ne le retarde. Tout est donc épisodique dans cette comédie, et malheureusement encore les épisodes ne sont que des occasions de parler; en un mot, il est impossible de concevoir un plan plus dépourvu d'intérêt, d'action et de comique.

Cependant l'ouvrage a été plus applaudi que sifflé; le public avait un louable motif d'indulgence, car l'auteur avait pensé que la morale la plus pure suffiroit pour séduire les spectateurs, et il leur en coûtait de le détromper. Mais enfin, on ne va pas au théâtre avec les mêmes dispositions qui font courir à un sermon. On veut des émotions si le sujet est dramatique, de la gaîté s'il est plaisant, des ridicules s'il est comique; et, malgré l'empire que la philosophie veut accorder au théâtre sur les mœurs, on préfère une pièce amusante dont on tire une bonne moralité, à une comédie ennuyeuse qui renferme beaucoup de morale.

Le dialogue est souvent embarrassé par la versification;

Digitized by Google

mais, en récompense, il y a des tirades fort bien versifiées, et beaucoup de ces vers qui excitent les applaudissemens, parce qu'ils présentent, sous une forme agréable et concise, de ces vieilles pensées qui plaisent à tout le monde, à titre de propriété.

Les sifflets ont surtout éclaté contre le cinquième acte, ce qui n'a pas empêché l'auteur d'être demandé et nommé; c'est M. *Pujoulx*, qui a fait autrefois un petit drame intitulé le *Souper de Famille*, joué avec succès au théâtre Italien. Il est impossible de ne pas estimer ses intentions, de lui refuser un bon esprit; mais ses intentions ne sont pas comiques, et son esprit n'est pas théâtral; peut-être, personnellement, n'en vaut-il que mieux pour ses amis.

ANNONCE.

Analyse des Observations des Tribunaux d'Appel et du Tribunal de Cassation, sur le Projet de Cod; Civil, rapprochées du texte.

L'on connoît assez généralement le projet de code civil; mais on ignore encore le jugement qu'en ont porté les tribunaux supérieurs, consultés par le gouvernement. Les jurisconsultes et les hommes d'état de tous les tems seront curieux de connoître les divers rapports sous lesquels les points fondamentaux de la jurisprudence ont été envisagés. On pourra y puiser, ainsi que dans le projet, comme dans une source féconde d'instruction et de connoissance. D'ailleurs, les remarques des tribunaux ne sont autre chose que les discussions préliminaires du code; elles montrent les parties foibles, incomplètes et défectueuses du projet, et en sont inséparables; elles indiquent l'esprit du législateur; et ceux-là seuls qui auront le projet et les observations, sauront en quels points le premier sera adopté, modifié, écarté, et par quels endroits les observations de tels et tels tribunaux auront prévalu : ceux-là seuls donc connoîtront les motifs de notre nouvelle législation.

Pour saisir d'un coup-d'œil l'ensemble de ces remarques, on les a classées et rapprochées avec précision de chaque matière du projet, et renfermées dans un volume in-4°. de 1022 pages, beau papier, grande justification, et équivalant presqu'à un in-f°.; on y a joint une table analytique où chaque tribunal se retrouve encore. Prix : 20 fr. pour Paris, et 26 fr. pour les départemens, franc de port. A Paris, chez Crussaire, éditeur, rue de la Verrerie, n°. 8; Rondonneau, place du Carrousel; au bureau *des Causes célèbres*, rue des Augustins, n°. 70, près le Pont-Neuf; et chez le Normant, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. CRUSSAIRE.

Digitized by Google

POLITIQUE.

NOUVELLES EXTÉRIEURES.

Le sort de la Suisse occupe en ce moment toutes les têtes politiques de l'Europe. Les cris poussés dans le Parlement d'Angleterre contre l'intervention de la France, nous imposent l'obligation de mettre nos lecteurs à même de juger la conduite que le gouvernement français tiendra à l'égard de l'Helvétie. Nous allons présenter un tableau exact de ce pays avant la révolution ; ce n'est qu'en connaissant bien ce qui était alors qu'on pourra apprécier avec justesse les changemens que la force des événemens aura nécessités.

Qu'on nous permette quelques réflexions préliminaires.

De tous les Gouvernemens, le plus faible est le gouvernement fédératif ; c'est une raison de n'en jamais vouloir pour soi, mais ce n'est pas une raison pour en priver ses voisins ; au contraire. De tous les pays fédératifs, le plus faiblement constitué était la Suisse, vérité dont nos lecteurs vont bientôt se convaincre ; aussi ce pays n'a-t-il jamais compté *pour lui-même* dans les longs troubles qui viennent d'agiter l'Europe, ce qui ne l'a pas empêché d'en ressentir tous les effets. Temporisant toujours avec les événemens les plus prophétiques, l'Helvétie a épuisé sans gloire les moyens qu'elle avait pour se défendre, et, de faiblesses en faiblesses, elle était arrivée à ne plus oser accorder l'hospitalité contre le vœu du directoire. Quand un pays a perdu jusqu'à l'indépendance de son administration, il faut qu'il cesse d'être, ou que des événemens violens lui recomposent une nouvelle existence.

Malgré leurs fautes et leur imprévoyance pendant la révolution, les Suisses inspiraient cet intérêt que les grandes ames ne peuvent refuser à un peuple qui tient encore à ses anciennes lois, même lorsqu'il éprouve combien peu elles sont capables d'assurer son indépendance ; les souvenirs d'un long bonheur combattaient contre la nécessité d'une réforme : le directoire se chargea de presser les événemens, et, par une politique bien fausse, il les dirigea dans un sens systématique, et non suivant l'intérêt de la Suisse et l'intérêt de la France, intérêts confondus par les siècles.

Digitized by Google

Nous ne parlerons donc point de l'état présent de la Suisse, mais de son état passé, afin que l'on puisse juger quels rapports il se trouvera entre ce qui était et ce qui va être. Nous renvoyons à la fin du tableau quelques réflexions d'autant plus courtes, que nous sommes persuadés qu'il n'est pas un seul lecteur qui ne les aura faites avec nous.

Précis sur la constitution de l'Helvétie avant la révolution.

Ce qu'on avait coutume de désigner sous le nom de Corps Helvétique, était l'ensemble d'un certain nombre d'Etats distincts, plus ou moins étendus, absolument indépendans les uns des autres, et qui possédant, soit en commun, soit seuls, diverses portions de territoire sur lesquelles ils exerçaient la souveraineté, occupaient le pays auquel on a donné le nom général de *Suisse* ou d'*Helvétie*.

Ceux de ces pays ou états, connus sous le nom de Cantons, étaient, suivant l'ordre de préséance établi entre eux, et qui remonte au milieu du quatorzième siècle : Zurich, Berne, Lucerne, Uri, Schwitz, Underwald, Zug, Glaris, Bâle, Fribourg, Soleure, Schaffouse, et Appenzell.

A ces treize cantons, se joignaient, comme alliés, l'Abbé de St.-Gall, la ville du même nom, celle de Bienne, les trois Ligues Grises, le Valais, Neuchâtel, et quelques autres états réunis, depuis la révolution, au territoire de la république française ; enfin, les pays *sujets*, soit de plusieurs cantons en commun, soit d'un seul, étaient principalement le comté de Bade, les Offices Libres, la Turgovie, les Bailliages Italiens, et un grand nombre d'autres petits pays, villes, bailliages, seigneuries, etc., répandus dans les autres parties de la Suisse.

Chacun des cantons, ou de leurs alliés, jouissaient de la plus entière indépendance, et ils n'avaient de rapports entre eux que ceux résultans du lien fédéral par lequel ils étaient unis pour la défense commune, ou pour leur protection réciproque. C'est pour s'occuper de ces intérêts, qu'ils s'assemblaient, soit annuellement, soit extraordinairement, en diette générale de tous, ou en assemblée particulière de plusieurs seulement, suivant que l'objet des délibérations les devoit concerner tous, ou un certain nombre d'entre eux. Nous ne parlerons que des Diettes générales.

Les Diettes générales ordinaires s'assemblaient chaque année, à la fin de juin, ou au commencement de juillet,

Digitized by Google

à Frawenfeld, ville de la Turgovie, appartenant en commun aux huit anciens cantons. Avant 1712, elles se tenaient plus habituellement à Bâde, qui appartenait également aux huit anciens cantons, et depuis n'a plus appartenu qu'à trois seulement. Au surplus, le lieu des séances des diettes n'était pas tellement déterminé, qu'elles ne pussent se tenir dans toute autre partie de la Suisse; et c'est ce qui arrivait pour les diettes extraordinaires qui se sont tenues dans différentes villes, ainsi qu'on le verra dans le tableau renvoyé à la fin de ce précis; tableau dans lequel on a indiqué le lieu, la date, et le motif principal de chacune de ces diettes, depuis l'année 1780.

Elles s'assemblaient sur la convocation du canton de Zurich qui, comme dépositaire de la chancellerie Helvétique, indiquait le jour de l'ouverture, et faisait connaître les principaux objets sur lesquels on aurait à délibérer.

Chaque canton envoyait deux députés, ce qui faisait vingt-six pour les treize cantons.

Entre les alliés des Suisses, quelques-uns avaient acquis, par l'usage sans doute, la permission d'envoyer chacun un député à la Diette: tels étaient l'Abbé de St.-Gall, la ville du même nom, la ville de Bienne; cette dernière s'en abstenant l'orsqu'aucun intérêt particulier ne l'appelait aux délibérations de la Diette.

Ainsi le nombre total des députés était ordinairement de vingt-huit, quelquefois vingt-neuf, et passait ce nombre dans des cas extraordinaires, soit que d'autres cantons, qui n'avaient pas coutume de paraître aux Diettes fussent convoqués ou admis pour des causes particulières, soit que quelques-uns des cantons eussent jugé à propos d'ajouter un ou deux membres à leurs députés ordinaires, vû l'importance des objets à traiter; mais cela était rare.

La France a été long-temps la seule puissance qui ait eu des relations importantes avec la Diette annuelle, ou qui en ait fait convoquer d'extraordinaires; les autres puissances, qui avaient des intérêts à ménager dans ce pays, n'y entretenaient que de simples agens ou chargés d'affaires. C'était le plus habituellement l'Empereur, l'Espagne, le Pape; ce dernier avait un nonce à Lucerne.

Ces agens profitaient de la réunion des députés des cantons pour faire les demandes ou réclamations qui intéressaient leurs souverains; mais ces communications ne se faisaient que par écrit, et n'arrivaient pas jusqu'à la forme d'audience publique.

Digitized by Google

Quant à la France, elle envoyait à la Diette annuelle un agent de la classe des secrétaires d'ambassade, qui était chargé de complimenter la diette sur sa réunion; il n'était admis dans son sein que dans le cas où il avait quelque mission particulière, mais il n'assistait pas à ses séances, et le plus souvent, il ne s'accréditait qu'en remettant les lettres dont il était porteur, au premier député du canton de Zurich, comme président de la Diette. Il faisait par écrit les propositions, s'abouchait avec les divers députés pour les disposer à seconder nos vues politiques dans leurs cantons respectifs; enfin, il prenait connaissance de tout ce qui se traitait à la Diette pour en dresser une relation circonstanciée.

La Diette helvétique n'étant que la simple réunion des députés d'un certain nombre d'états indépendans les uns des autres, ces députés n'acquérant par cette réunion aucun pouvoir effectif, la Diette n'exercait aucun acte de souveraineté, ni de juridiction, et ne pouvait être considérée comme un corps politique; aussi n'était-ce pas auprès des Diettes, mais auprès de chaque canton, que devaient être accrédités les ministres et autres agens diplomatiques des puissances étrangères.

L'usage, pour la France, était anciennement de munir l'ambassadeur d'une lettre de créance pour chacun des états que l'on considérait comme membre de la confédération helvétique. A son arrivé en Suisse, il faisait inviter, par la chancellerie de Zurich, tous les cantons ou états à se rendre à Soleure, pour y recevoir ses lettres de créances dans son hôtel, où il les assemblait à cet effet; cérémonie qu'on nommait diette de légitimation. Comme cette diette, dont tous les frais étaient à la charge de l'ambassade, occasionnait une dépense considérable, et qu'en outre les principaux cantons avaient beaucoup de répugnance pour ce cérémonial qu'ils trouvaient humiliant, le roi décida, en 1787, que la diette de légitimation serait supprimée, et qu'à l'avenir l'embassadeur ne serait accrédité en Suisse, que par une seule letttre de créance, adressée au canton de Zurich, qui en donnerait communication aux autres états de la confédération helvétique.

L'objet du travail de la diette annuelle, était de recevoir les comptes des gouverneurs, des bailliages et possessions communes à la plupart des cantons; d'examiner leur conduite, d'écouter les plaintes des sujets de ces bailliages, de se rendre arbitre et conciliateur dans les différens qui pouvaient s'élever, soit entre les cantons

général

Digitized by Google

ou états et leurs *sujets*, soit entre les cantons eux-mêmes; de délibérer sur toutes les propositions faites à cette assemblée au nom des puissances étrangères, ce qui embrassait tous les rapports politiques extérieurs; enfin, de se concerter sur tout ce qui intéressait l'ordre général de l'union helvétique.

On voit, par cet énoncé, que tous les objets sans distinction pouvaient faire la matière des délibérations de la Diette, depuis le traité le plus solemnel avec les puissances étrangères, jusqu'aux moindres objets d'administration, dès qu'ils devenaient communs à plusieurs Etats en même temps.

Mais chaque député de canton ou état n'avait que des pouvoirs limités par des instructions dont il ne pouvait jamais s'écarter, et quelle que fût l'opinion qu'on l'eût chargé d'émettre, la résolution des autres n'en était pas entravée, ni ne pouvait devenir obligatoire pour le canton dont il était seulement le mandataire, même lorsqu'il s'agissait d'alliances ou de conventions avec les puissances étrangères, pourvû toutes fois que rien n'y fût de nature à porter atteinte à la sûreté commune, ou aux engagemens fédératifs des cantons entre eux.

Si l'objet des délibérations n'avait pas été indiqué ou prévu, les députés n'étaient obligés qu'à prendre, *ad referendum*, les propositions faites à la Diette.

De tout ce qui précède, on peut tirer cette conséquence que la Diette helvétique n'avait d'autre caractère que celui d'une réunion consultative d'Etats alliés entre eux, dans laquelle la volonté d'aucun ne pouvait être soumise à celle des autres, et qu'ainsi elle était, en quelque sorte, étrangère à la constitution particulière de chacun des états dont se composait la confédération.

Quant à cette constitution particulière, on se bornera à donner un précis de ce qui composait le pouvoir suprême dans chacun des cantons, parce que les formes administratives y étaient variées et multipliées à l'infini, et que d'ailleurs des formes administratives ne font pas partie essentielle d'une constitution.

Zurich, *réformé ou protestant.*

La ville seule devait être considérée comme le souverain, c'est-à-dire, que les tribus de la ville, au nombre de treize, avaient seules le droit de choisir les membres du corps en qui résidait la souveraineté; ainsi tout le reste du canton n'était composé que de *sujets*.

Digitized by Google

Le gouvernement était formé d'un conseil général de deux cent douze membres, y compris les deux bourguemestres tirés proportionnellement des treize tribus de la ville, dont une tribu était dite des nobles, et douze des bourgeois. Ce conseil général se partageait pour l'administration des affaires en un petit conseil de cinquante membres et un grand de cent soixante-deux, où l'on choisissait douze membres pour former un conseil intime.

Berne, *réformé ou protestant.*

Le gouvernement était composé d'un conseil général, nommé des Deux-Cents, mais qui comprenait deux cents quatre-vingt-dix-neuf personnes, savoir : deux cents conseillers, et quatre-vingt-dix-neuf assesseurs ; deux avoyers qui présidaient alternativement chaque année, étaient de ce nombre.

Du conseil, étaient tirées vingt-sept personnes, formant le Sénat, ou petit-conseil, qu'on pouvait considérer comme le pouvoir exécutif, et dont l'action cessait dès que le conseil général, dont elles étaient membres, s'assemblait. Du même conseil général, était également formé un conseil secret composé de neuf membres, dont les fonctions étaient de traiter les affaires que leur importance ne permettait de communiquer qu'à un petit nombre de personnes.

Quant à la manière d'élire les membres composant le gouvernement, c'était le sénat ou petit-conseil, auquel se joignaient seize membres du grand, nommés *seizeniers*, qui nommaient aux places vacantes dans le grand conseil, mais ne pouvaient choisir que dans les douze tribus ou confrairies qui composaient la bourgeoisie, en sorte que la ville seule avait part à la souveraineté, et que le reste du pays n'était rempli que de *sujets*.

A son tour, le grand conseil nommait les sénateurs ou membres du petit conseil en cas de vacance de ces places.

Lucerne, *catholique.*

La souveraineté résidait dans un conseil composé de cent personnes choisies dans le corps de la bourgeoisie ; le reste du pays n'avait aucune part au gouvernement. Deux avoyers, faisant partie de ce conseil, y exerçaient alternativement et chaque année, la présidence.

Du conseil-général, étaient tirés 36 membres, qui formaient le sénat ou petit conseil, divisé en deux sec-

Digitized by Google

tions alternant de six mois en six mois, mais dont les fonctions n'étaient qu'administratives.

Uri, *catholique.*

La souveraineté résidait dans l'assemblée générale, où tout mâle dans sa seizième année avait droit de suffrage. L'administration des affaires était confiée à 60 membres choisis également dans tout le pays, et présidés par un landaman.

Schwitz, *catholique.*

La constitution et l'administration générale des affaires étaient absolument les mêmes qu'à Uri.

Underwald, *catholique.*

Ce canton était partagé en deux vallées; la souveraineté y résidait aussi dans l'assemblée générale. Quant à l'administration, chaque vallée avait, pour les affaires intérieures, son landaman et son conseil particulier nommés par le peuple; mais, pour les affaires du dehors, on formait un conseil général dont les membres étaient pris entre les administrateurs de l'une et de l'autre vallée.

Zug, *catholique.*

La souveraineté résidait dans l'assemblée générale de tous les mâles parvenus à leur 16e. année, tant de la ville que d'une partie du territoire du canton, nommé campagne, le tout divisé en cinq quartiers, la ville comptée pour deux.

L'administration était confiée à un conseil de quarante sénateurs, dont treize de la ville, vingt-sept de la campagne, ayant pour chef un amman, pris tour-à-tour dans chacun des cinq quartiers.

Indépendamment de cette administration générale, la ville avait son chef et son conseil particuliers. Chacun des trois quartiers de la campagne avait aussi son admistration particulière.

Glaris, *mi-partie catholique et réformée.*

La souveraineté résidait, comme à Uri, dans l'assemblée générale du peuple; l'administration était confiée à soixante-deux sénateurs présidés par un landaman et un stathalter, choisis également dans tout le pays.

Digitized by Google

Bâle, *réformé ou protestant.*

La souveraineté résidait dans le grand et le petit conseil réunis, présidés par deux bourguemestres et deux tribuns, le tout formant deux cent quatre-vingt membres choisis dans les dix-huit tribus ou confrairies de la grande et petite ville, ensorte que le reste du pays n'ayant aucune part au gouvernement, était considéré comme *sujet.*

Fribourg, *catholique.*

Un certain nombre de familles étaient seules habiles à partager la souveraineté dans ce canton. Le gouvernement se composait d'un conseil de deux cents membres, où l'on distinguait deux avoyers, vingt-deux conseillers formant le petit conseil ou sénat, quatre bannerets et soixante autres conseillers destinés à remplir les places vacantes dans le petit conseil. Les deux avoyers étaient choisis par la bourgeoisie, et, ajoutés aux vingt-deux conseillers, ils formaient les vingt-quatre membres du petit conseil; les autres magistrats étaient nommés par le sort. Quant aux cent douze membres qui complettaient le nombre de deux cents, ils étaient à la nomination du petit conseil, mais devaient être choisis dans les familles privilégiées, dont le nombre était de soixante-onze, il y a trois ans. Elles étaient réparties dans les douze tribus de la bourgeoisie de la ville.

Soleure, *catholique.*

La souveraineté résidait dans un grand conseil de cent un membres, y compris l'avoyer en exercice, tous élus par la bourgeoisie divisée en onze tribus, et qui avait seule le privilège de parvenir au gouvernement de l'état.

Les deux avoyers, et trente-trois membres du grand conseil (trois par tribu) formaient le petit conseil qui, d'ailleurs, comme plusieurs autres chambres de justice et de police, n'avaient que des fonctions administratives.

Schaffouse, *réformé ou protestant.*

La ville seule avait part au gouvernement de l'état. La souveraineté résidait dans un conseil général composé de quatre-vingt-cinq membres, y compris les deux bourguemestres, dont un alternativement en exercice. Tous ces membres étaient choisis par la bourgeoisie, divisée en

Digitized by Google

douze tribus, dont la première était composée de six familles nobles.

Du conseil général, se formaient le petit conseil de vingt-cinq membres, et plusieurs autres chambres administratives.

Appenzell, *mi-partie catholique et protestant.*

Il était divisé en deux parties nommées Rodes, l'un extérieur et protestant, l'autre intérieur et catholique.

La souveraineté résidait, pour chacun de ces Rodes, dans leurs assemblées générales où le peuple choisissait un landaman et les membres qui devaient composer les divers conseils administratifs.

Réflexions.

Une république placée dans une ville maritime peut exercer la souveraineté sur la campagne, parce que le commerce suffit aux besoins de la ville, augmente ses richesses, et lui permet de tenir la campagne dans sa dépendance.

Lorsque toutes les terres appartiennent à des seigneurs, et que les laboureurs sont serfs, on conçoit encore que la ville où se réunissent les seigneurs, exerce la souveraineté sur la campagne, et que peu-à-peu les riches bourgeois qui habitent la ville s'introduisent dans le gouvernement; mais quand les laboureurs sont devenus *propriétaires*, il est impossible qu'ils ne soient pas *libres*, et où le plus petit *marchand* exerce la souveraineté, il est ridicule d'en refuser l'exercice au *cultivateur*.

La plus sotte de toutes les aristocraties est incontestablement l'aristocratie bourgeoise; c'est la distinction dans le néant. Qui pourrait aujourd'hui persister à vouloir que des confrairies de boulangers et de pâtissiers restassent *souverains* des laboureurs et des meûniers? En bonne logique, les meûniers et les laboureurs seraient plus fondés à regarder les pâtissiers et les boulangers comme leurs *sujets*, puisqu'ils les tiennent souvent dans leur *dépendance*.

Un simple coup-d'œil sur l'histoire de la Suisse fait voir que la souveraineté des villes sur les campagnes s'est établie par des motifs qui n'existent plus; cette souveraineté a duré plus long-temps que les motifs qui l'avaient fait naître, c'est l'usage; mais lorsqu'une institution, qui ne se conserve que par l'usage, est une fois détruite, c'est

Digitized by Google

pour toujours. La *souveraineté*, exercée par des confraries de bourgeois, est une véritable profanation de la majesté des nations et des souverains, et les confrères doivent sentir qu'il sera très-agréable pour eux de compter comme *égaux* ceux qu'ils avaient regardés comme des *sujets*; car enfin, ils sont tous *politiquement* sur la même ligne, puisque tous travaillent pour vivre. Dans tous les temps et dans tous les Etats, les hommes particulièrement appelés à l'exercice de la souveraineté, sont ceux qui, indépendans par la fortune, peuvent se dévouer entièrement au service de la patrie; alors la distinction repose sur l'utilité commune; mais séparer en sujets et en souverains des bourgeois et des cultivateurs, des pâtissiers et des meûniers, des cordonniers et des marchands de bœufs, des fabricans de draps et des propriétaires de troupeaux, c'est une chose impossible, et qui n'a existé que lorsque les institutions ont perdu le motif de leur origine. On peut donc prédire dès aujourd'hui qu'il n'y aura plus de distinctions, ou que les distinctions seront mieux calculées.

Tableau des diettes générales extraordinaires des cantons et états de la Suisse, depuis 1780.

En 1780, à *Baden*, le motif de la convocation était les Privilèges des Suisses en France. Le nombre des députés fut de quarante.

Septembre, même année, à *Soleure*, pour la légitimation du vicomte de Polignac. Le nombre des députés fut de cinquante-un. Onze députés de plus qu'à l'ordinaire, parce que les Etats envoyèrent : Underwald le haut, un; Underwald le bas, un; Appenzel, réformé, un; ville de Saint-Gall, un; Valais, deux; Mulhouse, deux; Bienne, un; Soleure, deux : total, onze.

En 1786, à *Soleure*, pour la légitimation du marquis de Vergennes. Le nombre des députés fut de quarante.

Digitized by Google

INTÉRIEUR.

PARIS.

Dans un empire où les finances seraient dans un état d'ordre et de prospérité, il ne faudrait qu'un peu de bon sens et d'économie pour conserver le bien existant, et même pour l'améliorer; mais après une révolution qui a rassemblé tous les maux, tous les systêmes, après une révolution menée au jour le jour par des hommes qui le déclaraient éternelle sans savoir par quelles ressources ils la soutiendraient le lendemain, les finances ont dû tomber dans un désordre dont le tableau effrayant ne peut être présenté qu'au moment où les améliorations déjà opérées font concevoir les plus justes espérances. Les esprits naturellement avides de bonheur, sont quelquefois ingrats pour le bien qui se fait, parce qu'ils oublient jusqu'à quel point le mal passé a rendu l'ordre difficile; il est donc souvent indispensable de rappeler les époques précédentes, pour mieux faire sentir le prix des améliorations actuelles.

L'article suivant, extrait du journal officiel, ne peut qu'être lu avec intérêt.

« Dans un conseil d'administration qui a eu lieu, le 29 frimaire, le ministre du trésor public a rendu compte des frais de négociations, d'escomptes, de services et de transport d'espèces faits au trésor public pour l'exercice an 10. Il a présenté des résultats très-satisfaisans. La dépense des frais de négociation, d'escompte, etc., qui ne s'élève pas pour l'an 10 à quinze millions, est inférieure de près de moitié à celle de l'exercice an 9. Ce compte, avec tous les états à l'appui, sera envoyé au corps législati

Digitized by Google

à l'ouverture de sa session, et rendu public par la voie de l'impression.

» Parmi les pièces que le ministre du trésor public a mises sous les yeux des consuls, se trouvoit un état très-curieux, présentant jour par jour le taux de l'escompte des obligations des receveurs-généraux, depuis l'an 8 jusqu'au 1^er^. vendémiaire dernier.

» Quelques jours avant la bataille de Maringo, l'escompte des obligations étoit à 5 pour cent par mois. Pendant tout le cours de l'an 9, l'escompte s'est maintenu de 2 pour cent à 1 et 2 pour cent par mois. Pendant le cours de l'an 10, il a été de 15/16 à 3/4 pour cent par mois. Aujourd'hui, il est réglé, pour toute la durée de l'an 11, à 1/2 pour cent par mois.

» Il n'est en ce moment aucun état en Europe où le papier du gouvernement soit escompté à un taux aussi avantageux. Les rescriptions des receveurs-généraux, qui faisaient avant la révolution le service que font aujourd'hui les obligations, s'escomptaient également à 1/2 pour cent par mois.

» Les traites de coupes de bois, qui, pendant l'an 8, l'an 9 et l'an 10, se négociaient, indépendamment du cours qui leur était commun avec les oligations, moyennant une commission de 2 à 1 1/2 pour cent par mois, s'escomptent maintenant comme les obligations, au cours d'un demi pour cent par mois, et avec une commission réduite à 1/4 pour cent. En l'an 12, d'après les mesures ordonnées par le ministre des finances, la négociation de ces valeurs se fera sans commission.

» Dans un conseil d'administration, qui aura lieu samedi prochain, les ministres des finances et du trésor public présenteront le compte général des recettes et des dépenses

Digitized by Google

de la république pendant l'an 10. Chaque ministre remettra en même temps le compte particulier des dépenses de son département. On arrêtera dans le même conseil le budjet qui sera présenté au corps législatif pour le service de l'an 11.

» La caisse d'amortissement fait biffer sur le grand-livre les 5 pour cent consolidés qu'elle a acquis, et qui, aux termes des différentes lois, doivent être amortis. L'état de ses opérations sera joint au compte général des finances qui sera présenté au corps législatif. Ce compte offrira des résultats de nature à satisfaire tous les hommes intéressés à la prospérité de la république. »

La cour de Vienne profite également de la tranquillité dont jouit l'Europe, pour porter l'ordre et l'économie dans ses finances; cette puissance paraît très-décidée à n'entrer dans aucun traité contraire à celui qui lui a procuré la paix; la guerre entre la France et l'Autriche serait maintenant absolument sans avantage pour l'un et l'autre empire, et la politique laisse plutôt entrevoir comment elles auront un jour des intérêts communs, qu'elle ne permet de deviner quel motif de rupture pourrait exister entr'elles.

On écrit de Vienne que l'impératrice est accouchée d'un prince, le 8 décembre; la reine de Suède l'avait précédée en tout, le 2 du même mois.

On avait long-temps parlé du dernier voyage du premier consul, avant qu'il n'eût lieu; on parle plus que jamais d'un nouveau voyage à Bruxelles et même à Cologne.

Le conseil d'état s'occupe d'un projet de loi pour la refonte successive des monnaies, qui commencera par

Digitized by Google

celle des monnaies d'or; on assure que le système décimal sera suivi, ce qui est devenu probable depuis les pièces de cinq francs.

Dans le *Mercure* du 20 du mois dernier, nous avions cru montrer une grande sagacité en dévoilant la politique du cabinet de Saint-James, dans son système des alliances.

Lord Hawkesbury, présentement ministre, nous a surpassé. Deux phrases de son discours dans la chambre des communes, séance du 7 décembre, prouveront que la franchise peut aujourd'hui s'allier avec la politique.

« On prétend que les alliances continentales nous ont » souvent entraînés dans des guerres; mais il faudrait » prouver que ces guerres étaient le résultat de nos al- » liances : *c'est absolument le contraire*. »

C'est-à-dire que l'alliance de l'Angleterre avec les puissances continentales a pour but de faire la guerre, et que la guerre ne se fait jamais pour soutenir les alliances. La phrase suivante va tout éclaircir.

« La seule guerre que nous ayons faite sans alliance sur » le continent, a été celle d'Amérique; *c'est aussi la* » *seule qui ait été malheureuse*. Il est vrai que les autres » n'ont pas toujours réussi pour le continent; *mais elles* » *ont toujours été avantageuses pour nous*. »

Un gros volume sur la politique du cabinet de Saint-James, tel bien fait qu'on le suppose, n'en apprendrait pas autant que ces deux phrases d'un membre du ministère anglais. Il faut se moquer de l'Europe, ou ne plus vouloir contracter d'alliance, pour faire de pareils aveux.

Le portrait du premier consul, peint par David, a été placé dans la bibliothèque de l'hôtel des Invalides.

Un caporal de vétérans, nommé Coudire, con-

Digitized by Google

damné à deux années de fers par le premier conseil de la dix-huitième division militaire, pour s'être porté, pendant la nuit, à des voies de fait contre des officiers de la vingt-troisième demi-brigade, vient d'obtenir sa grâce du premier consul; c'est la première fois qu'il use de ce droit. Comme il y avait des circonstances qui atténuaient le délit, la peine a été commuée en six mois de prison, dans lesquels sera compris le temps écoulé depuis le jugement.

Le tremblement de terre qui avait causé de si grands ravages à Constantinople, le 26 octobre, se réduit aujourd'hui à quelques secousses qu'on a ressenties le 27, et qui n'ont produit aucun dégat.

Nos journalistes sont toujours d'une bonhomie admirable; ils copient de la meilleure foi du monde, dans les feuilles anglaises, des articles de *Douvres* qui prouvent que nos marins ne savent ni entrer, ni sortir du port de Calais; qu'ils se choquent en pleine mer contre les bâtimens anglais, et tuent les passagers qui sont sur le pont, à grands coups de mât, sans que ceux-ci aient le temps d'en rien voir. Tout cela peut réjouir les matelots de Douvres qui n'y regardent pas de si près pour s'amuser aux dépens des matelots français; mais comment se fait-il que ces absurdités se trouvent insérées, sans réflexions, dans les journaux de Paris?

On s'occupe beaucoup, dans le monde, d'un roman nouveau de madame de Staël, ayant pour titre *Delphine*. D'avance l'auteur a récusé le jugement des journalistes, et s'est adressé au public silencieux; il serait possible que le livre arrivât à son adresse. Ce roman est si ennuyeux, que les philosophes en sont humiliés et n'osent le vanter;

Digitized by Google

ils attendent la critique, pour la repousser, ce qui est un moyen d'exalter un ouvrage sans se compromettre jusqu'à en dire du bien. Pour ne pas leur donner cet avantage, les journaux qui défendent le goût et la morale paraissent très-décidés à ne pas parler de *Delphine*, jusqu'au moment où les philosophes auront le courage de dire ce qu'ils en pensent. Ainsi, pour peu que cet état d'observation se prolonge, il est probable que ce roman mourra sans avoir l'honneur d'être critiqué, et sans obtenir une oraison funèbre, même du parti en faveur duquel il a été fait.

AVIS.

Les souscripteurs, dont l'abonnement expire avec ce mois, sont priés d'en adresser le renouvellement dans le courant dudit, s'ils veulent prévenir tout retard dans l'expédition. Toutes lettres, relatives à cet objet, doivent être adressées, *franches de port*, au Directeur du *Mercure de France*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42, à Paris; celles qui seraient autrement souscrites, et non-affranchies, ne seraient point reçues, et resteraient à la poste.

Digitized by Google

PROSPECTUS.

ÉPHÉMÉRIDES POLITIQUES,

LITTÉRAIRES ET RELIGIEUSES (1),

Présentant pour chacun des jours de l'année, un tableau des événemens remarquables qui datent de ce même jour dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays, jusqu'au 1^er^. janvier 1863.

Par le cit. NOEL, *inspecteur-général de l'instruction publique, et le cit.* PLANCHE, *instituteur, à Paris.*

Et quo sit facto quœquæ notata dies.
OVID. fast.

Seconde édition, revue, corrigée et augmentée.

A Paris, chez LE NORMANT, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42; et Henri NICOLLE, rue des Jeûneurs, n°. 26.

CE que nous voyons aujourd'hui sera de l'histoire un jour, disoit madame *de Sévigné*. C'est en effet des événemens de chaque jour que se compose cet ensemble de vices et de vertus, de succès et de revers, de fautes et de sagesse, de crimes et d'héroïsme qu'on appelle l'histoire; tableau imposant et majestueux que les nations et leurs chefs ne peuvent impunément perdre de vue;

(1) Cet ouvrage sera composé de 12 vol. in-8°. Chaque mois faisant un volume, celui de janvier paroîtra dans les derniers jours de décembre; celui de février, dans les derniers jours de janvier, et ainsi de suite.

On pourra recevoir chaque volume à mesure qu'il paroîtra, en payant d'avance 9 fr. pour 3 vol. 18 fr. pour 6, et 36 fr. pour les 12 volumes.

Digitized by Google

mais qui n'est pas toujours présenté de manière à en rendre les effets sensibles au plus grand nombre. Les réflexions profondes, les résultats éloignés, qu'offrent les grands corps d'histoire, ne semblent destinés que pour les dépositaires de la puissance.

Il est peut-être un moyen aussi simple qu'utile d'étendre les avantages de l'histoire, et d'y faire participer le commun des hommes, dont les erreurs et les passions ont souvent des suites aussi funestes que celles des souverains. Ce moyen consiste à offrir des faits isolés, dont le rapprochement ou le contraste, joint à leur retour périodique dans un tems marqué, donne une leçon plus frappante, et laisse une impression plus durable à tous les ordres de lecteurs.

C'est l'objet de l'ouvrage que l'on annonce, et dont l'on donne une seconde édition, qui étoit attendue depuis long-tems : il présente, pour chacun des jours de l'année, un précis des événemens remarquables qui datent de ce même jour, dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays, révolutions, batailles, prises de villes, traités de paix, phénomènes physiques, naissance et mort de tous les hommes célèbres, dans tous les genres; premières représentations des chefs-d'œuvres dramatiques, fêtes et cérémonies religieuses, découvertes utiles ou agréables. Tels sont les objets qui concourent à former le tableau historique de chaque jour.

On voit que le principal mérite de cette manière de traiter l'histoire, est tout entier dans les rapprochemens des faits antérieurs, soit entre eux, soit avec ceux du tems où l'on vit, et par conséquent, que les réflexions qui en résultent, ont

Digitized by Google

l'avantage de naître sans effort, et de se présenter d'elles-mêmes, à l'esprit le moins accoutumé à réfléchir.

Par exemple, qui ne seroit frappé du concours des événemens suivans?

Le 26 décembre 1778, Louis XVI et Monsieur *viennent à l'Hôtel-de-Ville de Paris, assister à la fête donnée pour la naissance de* Madame.

Le 26 décembre 1790, Monsieur *se rend au même Hôtel-de-Ville, où siégeoit l'assemblée municipale, pour déclarer qu'il n'a aucune part à la conspiration de Favras.*

Le 26 décembre 1792, Louis XVI *paroît à la barre de la convention nationale.*

Le 26 décembre 1795, Madame, fille de Louis XVI, *est échangée à Basle avec les députés de la convention.*

Est-il un membre de l'ancien parlement de Paris, qui ne remarque avec quelque surprise, que le 16 juillet 1789, le parlement de Paris demande les états-généraux, et que le 16 juillet 1791, les états-généraux, constitués en assemblée nationale, mandent à la barre le parlement, et que la cour est *blâmée* d'avoir manqué de respect aux membres de l'assemblée?

Le mois de juillet présente d'autres rappprochemens non-moins singuliers; nous nous bornerons aux deux suivans:

Le 27 juillet 1789, Robespierre *débute à l'assemblée constituante par un discours contre l'inviolabilité du secret des lettres.*

Le 27 juillet 1793, *il est nommé membre du comité de salut public.*

Le 26 juillet 1794, *il est arrêté et se tire un coup de pistolet.*

Digitized by Google

Le 28 juillet 1793, il avoit fait mettre *hors la loi Pétion, Louvet, Buzot et tous les députés de la Gironde.*

Le 28 juillet 1794, *il est guillotiné.*

Le mois de *janvier*, comme le premier mois de l'ancienne année, ouvrira ce cours d'histoire, et sera distribué aux abonnés dans le cours du mois de décembre.

Un grand nombre d'événemens arrivés dans ce mois et dans les deux autres suivans, serviront à confirmer l'observation faite d'abord par l'abbé Dubos, et rappelée ensuite par Saint-Lambert, que l'hiver est la saison des grandes catastrophes. Une remarque non moins triste, c'est que ce trimestre est celui qui a vu périr le plus de grands hommes. C'est lui qui a moissonné les *Luxembourg*, les *Descartes*, les *Newton*, les *Lafontaine*, et une foule d'autres, dont la nomenclature seroit trop longue.

Ce précis devant être toujours publié le 1^er^ de chaque mois, offrira au public une espèce de journal correspondant, dont les rapprochemens ne pourront être que d'un très-grand intérêt; et les faits isolés dans le tableau de chaque jour, seront réunis, à la fin du dernier volume, dans une table générale, qui leur donnera un ensemble systématique.

Placé dans les mains des jeunes gens qu'il accoutumera de bonne heure à comparer et à réfléchir, il peut devenir un ouvrage classique et fournir à un maître habile un moyen facile de faire lire avec plaisir l'histoire à ses élèves, à cause du choix des événemens curieux et piquans qui forment le tableau de chaque jour.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.



LITTÉRATURE.

AU RÉDACTEUR.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous envoyer la traduction de la *Palinodie* de *Métastase*, pour répondre à l'engagement que M. Delille a daigné contracter pour moi : vous n'y trouverez peut-être pas toujours les mêmes grâces et la même délicatesse que l'on admire dans la charmante chanson qui l'a occasionnée. Il me paraît qu'elle se ressent quelquefois des entraves que l'auteur s'était données, en s'assujétissant à reproduire les mêmes expressions et les mêmes rimes, pour peindre des sentimens contraires à ceux qu'il avait manifestés d'abord. Afin d'éviter l'air de contrainte qu'on peut y remarquer, j'ai cru devoir, dans quelques endroits, m'attacher à l'esprit de la chanson dont cette *Palinodie* tire son principal mérite, plutôt qu'aux paroles de cette dernière pièce. Je n'ose pas me flatter d'avoir toujours atteint mon but ; mais, puisque cette traduction a pu mériter le suffrage du *Virgile français*, je ne crois pas devoir hésiter à vous la confier. J'ai l'honneur d'être, monsieur,

Votre très-humble serviteur, M. J. TARDY.

Plusieurs de vos abonnés m'ont demandé l'air de la chanson : si vous jugez à-propos de l'annoncer, la traduction a été faite sur l'air : *Du sein qui le fait envie* ; je pense que l'air : *Avec les jeux dans le village*, conviendrait mieux au ton de la *Palinodie*.

Digitized by Google

POÉSIE.

PALINODIE.

Ah! pardonne, adorable Nice,
Le dépit aveugla mes yeux;
Par pitié, jette un œil propice
Sur un amant trop malheureux.
Hélas! combien elle était vaine
L'illusion qui m'a flatté!
Je resserrais encor ma chaîne,
Même en chantant ma liberté.

Le bonheur, amante trop chère,
De mon âme a fui sans retour,
Depuis que ma fausse colère
Servit de masque à mon amour :
Quand ton nom frappe mes oreilles,
Chacun peut voir, à la couleur
Qui flétrit mes lèvres vermeilles,
Quel trouble il jette dans mon cœur.

Ton ombre, dès que je sommeille,
M'enivre de rêves charmans;
Et je reviens, quand je m'éveille,
Te parler de mes sentimens.
Dans mon délire, si j'éprouve
Ou le regret ou le désir,
Si je te perds ou te retrouve,
Je meurs de peine ou de plaisir.

Plus je te vois, moins je m'étonne
Qu'une autre n'ait pu m'attendrir.
Bien loin qu'à mes torts je pardonne,
Je viens te voir pour en rougir.
J'aime à compter ma peine extrême
A qui se trouve auprès de moi;
Et malgré lui, mon rival même
M'entend toujours parler de toi.

Placa gli sdegni tuoi,
Perdono, amata Nice,
L'error d'un infelice
E degno di pietà.
E ver', dà lacci suoi,
Vantai che l'alma è sciolta;
Ma fu l'estrema volta
Ch' io vanti libertà.

E ver', l'antico ardore
Celar pretesi a segno
Che mascherai lo sdegno,
Per non scoprir l'amor :
Mà cangi o no colore,
Se nominar t'ascolto,
Ognun mi legge in volto
Come si sta nel cor.

Pur desto, ogn' or ti miro,
Non che nè sogni miei
Che ovunque tu non sei
Ti ping' il mio pensier.
Tu, se con te m'aggiro,
Tu, se ti lascio mai,
Tu delirar mi fai
Di pena o di piacer.

Di te s'io non ragiono
Infastidir mi sento;
Di nulla mi rammento
Tutto mi fà sdegnar.
A nominarti io sono
Si avvezzo a chi m'appresso
Che al mio rivale istesso,
Soglio di te parlar.

Digitized by Google

N'arme plus d'un regard sévère
Tes yeux jadis pleins de douceurs :
Je ne crains pas moins ta colère
Que je n'aspire à tes faveurs.
Etre exclus de ton doux empire
Serait le comble du malheur :
Mes yeux ne sauraient plus te dire
Les tendres secrets de mon cœur.

Si tu prends un air de tristesse,
Je me sens périr de langueur ;
Si je goûte une douce ivresse,
C'est en partageant ton bonheur :
Un bois charmant, un verd bocage,
Sans toi, n'a plus d'attraits pour moi ;
Et l'aspect d'un désert sauvage
Devient riant auprès de toi.

Non, non jamais beauté pareille
D'un mortel n'a charmé les yeux :
Nice est toujours cette merveille
Qui n'eut rien d'égal sous les cieux.
En douter, c'est te faire outrage ;
Et, si mes regards enchantés
Pouvaient en voir sur ton visage,
Tes défauts seraient des beautés.

Je fus cent fois, je le confesse,
Près d'arracher le trait vainqueur ;
Mais j'en fus navré de tristesse,
Je pensai mourir de douleur.
Ah ! c'est une injustice extrême
De trouver ton joug rigoureux.
Te fuir et me rendre à moi-même,
C'est un effort trop douloureux.

Tel se débat, sous le feuillage,
L'oiseau dans le piège arrêté.
Il agite encor son plumage,
Pour recouvrer sa liberté ;
Mais plus il veut fuir sa souffrance,
Plus il assure son malheur :
Mal instruit par l'expérience,
Il s'abandonne à l'oiseleur.

Dà un sol tuo sguardo altero
Dà un sol detto humano,
Io mi difendo in vano,
Sia sprezzo o sia favor.
Fuor che il tuo dolce impero
Altro destin non hanno,
Che secondar non sanno
I moti di questo cor.

Ogni piacer mi spiace,
Se a te grato non sono ;
Ciò che non è tuo dono
Contento mio non è.
Tutto con te mi piace,
Sia corte, o selva, o prato ;
Tutto è soggiorno ingrato
Luigi, ben mio, da te.

Or parlerò sincero :
Non sol mi sembri bella,
Ma sol mi sembri quella
Che paragon non ha.
Spesso ingiusto al vero,
Condanno ogni altro aspetto ;
Tutto mi par difetto
Fuor che la tua beltà.

Lo stral già non spezzai,
Che in van, per mio rossore,
Trarlo tentai dal cuore,
E ne credei morir.
Ah ! per uscir di guai
Più mene vidi oppresso ;
Ah ! di tentar l'istesso
Più non potrei soffrir.

Nel visco in cui s'avvenne
Qual augellin talora
Scuote le penne ancora
Cercando libertà.
Mà in agitar le penne,
Gl'impacci suoi rinnova ;
Più di fuggir fà prova
Più prigioner si fà.

Digitized by Google

Je me vantai que, dans mon ame,
J'avais éteint le tendre amour;
Mais bien loin d'oublier ma flamme
J'en parle à chaque instant du jour.
Un amant brave, dans l'ivresse,
L'objet qui le met en danger;
Mais il n'est pas hors de détresse
Tant qu'il aime à l'envisager.

Ainsi, las de ses longs services,
Le guerrier cherche le repos;
Mais, tout fier de ses cicatrices,
De Mars il reprend les travaux;
L'habitude de l'esclavage
Ramène un captif à ses fers;
Le nocher brave encor l'orage,
Malgré les maux qu'il a soufferts.

J'en parle, pour me satisfaire:
C'est toujours un besoin pour moi.
D'autres feux ne m'occupent guère
Depuis que tu reçus ma foi.
J'en parle, dans l'espoir d'apprendre
Comment tu reçois mes discours;
J'en parle, pour te faire entendre
Que je ne puis changer d'amours.

Coupable sans être parjure,
Je fus toujours sincère amant;
Le dépit fit notre blessure,
L'amour la referme aisément.
Un cœur à Nice aussi fidèle
La suivra dans tous les climats;
Elle aima, j'aimerai plus qu'elle,
Et je revole sur ses pas.

No, ch'io non brami estinto
Il caro incendio antico.
Quanto più spesso il dico,
Meno bramar lo so.
Sai che un loquace instinto
Gli amanti a detti sprona;
Ma finchè si ragiona
La fiamma non passò.

Biasma nel rio cimento
Di Marte ognor gli sdegni,
E ognor di Marte ai regni
Torna il guerrier così.
Torna così contento
Schiavo che uscì di pena
Alla barbara catena
Che detestava un dì.

Parlo, mà ognor parlando,
Di te parlar procuro;
Mà nuovo amor non curo
Non so cambiar di fè.
Parlo, mà poi dimando
Pietà di detti miei;
Parlo, mà sol tu sei
L'arbitra ognor di me.

Un cor non inconstante,
Un reo così sincero,
Ah! l'amor tuo primiero
Ritorni a consolar!
Nel suo pentito amante,
Almen la bella Nice,
Un' alma ingannatrice
Sà che non può trovar.

ENVOI.

Oui, si de ton cœur moins sévère
Tes yeux m'annoncent le retour,
Naguère enfans de la colère,
Mes chants le seront de l'amour.

Se mi di pace un pegno,
Se mi rendi o Nice il cor,
Quanto già cantai di sdegno;
Ricantar voglio d'amor.

Digitized by Google

BON MOT D'UN ANCIEN.

Devant un sage aimable, un effronté buveur
Impudemment se vantait de bien boire :
« Six amphores de vin jamais ne m'ont fait peur.
» —Quoi! se peut-il?—Oh! vous pouvez m'en croire,
» Monsieur le philosophe ; oncques ne suis à jeûn.....
» Eh bien! que pensez-vous? Mon ami, plus j'y songe,
» Plus je vois qu'avec une éponge
» Vous avez cela de commun. »

Par M. BOINVILLIERS.

ENIGME.

Je ne suis pas de Vénus la ceinture,
Mais je possède mille dons :
A Mars non plus je ne sers point d'armure,
Mais j'accorde bien des pardons :
Sans consulter les faux oracles,
A mon toucher s'opèrent des miracles,
Fruits de ferventes oraisons.
Le saint hermite, au fond de sa retraite,
Le cœur content et l'âme satisfaite,
A ma vertu doit son bonheur.
Zulmis, hélas! dans son malheur,
Ne pleurerait point sa défaite!....
Elle aurait encor son honneur
Si, prompte à me saisir, elle eût sonné l'alarme ;
Mais, pour si peu de chose, à quoi bon le vacarme?

Par M. VERLHAC, de Brives.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je suis, lecteur, avec ma tête,
L'âme et l'objet de toute fête;
Mais si l'on supprime ma tête,
Je ne suis qu'une lourde bête,
Dont il faut rejetter la tête.
Si l'on veut vous en faire fête.

CHARADE.

Quand je perdis mon amante fidelle,
Mon second dans les airs en porta la nouvelle:
Et chaque jour je songe avec horreur,
Que mon premier fait sa pâture
Des restes de l'être enchanteur
Qui fit de mes beaux ans la félicité pure.
Lorsque l'on voit mon tout sur les coteaux,
L'amour a quitté la campagne,
Et les fêtes qu'il accompagne
Ne se donnent plus aux hameaux.
Si sur moi la beauté chancelle,
Galans, allez offrir votre bras à la belle.

Par M. MONTEMARD.

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *jaloux*.

Celui du Logogriphe est *étoile*, où l'on trouve *Eole*, *Oïlée*, *Io*, *île*, *lit*, *Ilote*, *lie*, *loi*, *lot*, *Lot*, *Elite*, *toile* *tole* et *étole*.

Celui de la Charade est *charade*.

Digitized by Google

DE MONTESQUIEU.

Extrait de l'Histoire de la Philosophie du 18e. siècle.

Par M. DE LA HARPE.

LE génie de *Montesquieu* appartient, comme autorité, à toutes les nations policées ; et son nom est pour nous une illustration nationale. Il honora singulièrement le titre de philosophe, qu'il ne prit jamais, et que l'Europe et la postérité lui ont décerné tout d'une voix, précisément pour n'avoir rien eu de commun avec ceux qui ne l'ont usurpé qu'en le dénaturant. Je sais que ma voix ne peut rien ajouter à sa renommée ; aussi est-ce moins à lui-même que je rends ce témoignage, dont il n'a pas besoin, qu'à la France, à la patrie, dont l'honneur nous est commun à tous, et qu'on a pu dans les pays étrangers croire, pendant quelque temps, complice des outrages faits à la mémoire de *Montesquieu*, comme à celle de tant d'autres génies éminens, lorsqu'une puissance faite pour être leur ennemie naturelle, eut voulu dégrader les morts comme les vivans, remontait dans les siècles pour y attaquer à-la-fois la gloire et la vérité qui reposaient sous leur longue protection ; et non contente de dominer le présent, prétendait encore asservir, à sa démence et le passé et l'avenir. On ne saurait donner trop de publicité au désaveu d'un pareil scandale, où l'opinion publique n'eut d'autre part que celle d'un silence forcé ; et il importe de bien établir que ces nuages passagers élevés autour des images de nos grands hommes, ne furent autre chose que les vapeurs de la contagion révolutionnaire, qui devaient bientôt redescendre dans la fange dont elles étaient sorties.

La vie de *Montesquieu* fut, comme son âme,

Digitized by Google

dévouée toute entière à la méditation des plus grands objets ; et je crois lui donner une marque de respect, en comptant à peine, parmi ses productions, un roman qu'on n'aurait pas dû imprimer après sa mort, puisque lui-même l'avait condamné à l'obscurité, et même *le temple de Cnide*, que peut-être on n'a beaucoup loué que parce qu'on savait gré à l'auteur de pouvoir descendre jusques-là, mais qui d'ailleurs est d'autant plus froid qu'il paraît plus travaillé dans un genre toujours froid par lui-même, celui qu'on appelle prose poétique, genre faux, de plus, dénué des grâces de la prose, puisqu'il n'en a pas la simplicité, et de celles de la poésie, puisqu'il n'en a pas le nombre. Dans *le temple de Gnide*, l'esprit est prodigué, et la sensibilité apprêtée. C'est une bagatelle ingénieuse et même délicate, mais où l'auteur, hors de son genre, qui est la pensée, y retombe sans cesse, comme malgré lui, au préjudice du sentiment. Sa force déplacée le trahit ; c'est un aigle qui voltige dans des bocages ; on sent qu'il y est gêné, et qu'il resserre avec peine un vol fait pour les hauteurs des montagnes et l'immensité des cieux.

Il y préludait, comme en se jouant dans ses *Lettres persannes*, où du moins il était plus à son aise ; et ce premier ouvrage, malgré la forme épistolaire, et le fond romanesque, montre déja le produit des premières études de l'auteur, et les ébauches du grand ouvrage de sa vie, l'*Esprit des Loix*. Voltaire, dans un de ses accès d'humeur, trop fréquens chez lui, a dit, des Lettres persannes : *ce livre si frivole et si aisé à faire* : pas *si frivole*, ce me semble, et sur-tout l'on peut douter que beaucoup d'autres l'eussent fait *si aisément*.

J'avoue qu'il y a des erreurs, et même des erreurs dangereuses ; par exemple, ses opinions sur le suicide et le divorce, qui depuis ont été réfutées

Digitized by Google

victorieusement. Il est vrai encore que dans tout ce livre l'auteur paraît fort tranchant : il était jeune ; dans la suite il décida beaucoup moins, discuta beaucoup mieux, et instruisit beaucoup d'avantage : il était mûr. D'ailleurs, il faut songer que, sous le nom d'*Usbeck* ou de *Rica*, il risque souvent, pour s'égayer avec le lecteur, ce qu'il n'aurait pas risqué en son propre nom. Il sentait cette différence, et sa jeunesse en profitait pour piquer la curiosité par des paradoxes, moyen vulgaire qu'un esprit supérieur dédaigne bientôt, quand il en est au point de puiser toute sa force dans la raison. Il s'apperçoit alors que les paradoxes sont à la portée de quiconque ne se fait pas scrupule d'extravaguer, mais que donner à la vérité toute son énergie, n'appartient qu'aux excellens esprits. *Montesquieu* lui-même prenait soin dès-lors d'aller au-devant du reproche, en faisant dire à son *Persan* : « J'ai pris le goût de ce pays (la France), où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires, et à réduire tout en paradoxes. » Il n'est pas étonnant que le ton des *Lettres Persannes*, qui parurent en 1721, se ressente quelquefois de cette espèce de libertinage d'esprit qui naissait alors dans la corruption publique introduite sous la régence, et caractérisée par tous les mémoires du temps. C'est là que l'indiscrétion naturelle à son âge laissa échapper quelques froides railleries sur la religion, fort indignes d'un génie tel que le sien, et des détails licentieux que sa profession de magistrat rendait encore plus blâmables. Je ne rappelle ces torts des premières années d'un grand homme, que parce qu'il est doux de se rappeler aussi qu'ils ont été amplement réparés. Personne n'ignore que de tous nos publicistes aucun n'a fait de plus magnifiques éloges du christianisme, même sous les rapports de la politique, que l'auteur de l'*Esprit des Loix*.

Digitized by Google

Il eut pourtant besoin de désaveux et de protection, lorsqu'il se présenta pour l'Académie française, n'ayant encore d'autres titres que ses *Lettres Persannes*; et les épigrammes qu'il s'y était permises contre cette compagnie, furent encore ce qu'elle lui pardonna le plus aisément. Elle en avait fait autant pour Despréaux, et ne fut pas depuis plus difficile pour Voltaire, quoique ces exemples ne soient pas tout-à-fait des autorités pour ceux qui n'auraient pas le même droit de plaisanter. C'est d'ailleurs la chose la plus indifférente en soi pour toute société littéraire. Il n'y a personne au monde à qui l'on ne puisse donner un ridicule quelconque, à plus forte raison à toute une compagnie lettrée, où toutes les prétentions sont pêle-mêle, sans que personne doive se croire solidaire pour la compagnie, ni la compagnie pour personne. Ce tribut d'usage, qu'il a toujours fallu payer à la gaîté française, ne compromettait pas plus l'Académie que Montesquieu, et n'embarrassa ni l'un ni l'autre, quand il vint prendre la place que ses seules *Lettres Persannes* lui avaient suffisamment méritée.

Ce livre, toujours piquant par la variété des tons, pour le lecteur qui cherche l'amusement, attache souvent par l'importance des objets le lecteur qui veut s'instruire. Déjà l'auteur s'essayait aux matières de législation, et plusieurs de ces *Lettres* sont de petits traités sommaires sur la population, le commerce, les lois criminelles, le droit public. On voit qu'il jette en avant des idées qu'il doit développer en temps et lieu : ce sont comme les pierres d'attente de l'édifice qu'il méditait. Ailleurs, la familiarité épistolaire met naturellement en jeu son talent pour la plaisanterie, qu'il maniait aussi bien que le raisonnement. L'ironie est dans ses mains une arme qu'il fait ser-

Digitized by Google

vir à tout, même contre l'Inquisition, qui lui a fourni un des meilleurs chapitres de l'*Esprit des Loix*, parce qu'alors son ironie est assez amère pour tenir lieu d'indignation. Il peint à grands traits les mœurs serviles des états despotiques, et cette jalousie particulière aux harems de l'Orient, toujours humiliante et forcénée, soit dans le maître qui veut être aimé comme on veut être obéi, soit dans les femmes esclaves qui se disputent un homme plutôt qu'un amant. Il sait intéresser dans l'histoire des Troglodytes, et cet intérêt n'est pas celui d'avantures romanesques; c'en est un plus rare, et qui ressemble à celui du Télémaque; il naît de la peinture simple et touchante des vertus naturelles devenues sociales dans une peuplade encore neuve, tableau qui plaît toujours d'autant plus par la fiction, qu'il s'éloigne toujours plus ou moins de ce que nous connoissons en réalité, espèce d'illusion dont un grand maître sait tirer les plus heureux effets en morale, précisément comme dans la peinture matérielle le beau idéal est le triomphe des grands artistes.

Comme on apperçoit dans les *Lettres Persannes* le germe de l'*Esprit des Loix*, on croit voir aussi dans les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, une partie détachée de cet ouvrage immense qui absorba la vie de Montesquieu. Il est très-probable que, quand il se déterminait à faire de ces *Considérations* un traité à part, c'est que tout ce qui regarde les Romains offrant par soi-même un grand sujet, d'un côté, l'auteur qui se sentait capable de le remplir, ne voulut rester ni au-dessous de sa matière, ni au-dessous de son talent; et de l'autre, il craignit que les Romains seuls ne tinssent trop de place dans l'*Esprit des Loix*, et ne rompissent les proportions de l'ouvrage. C'est ce qui nous a valu cet

Digitized by Google

excellent traité, sans modèle dans notre langue, chef-d'œuvre de raison et de style, qui laisse bien loin Machiavel, Gordon, Saint-Réal, la Houssaye, et tous les autres écrivains politiques qui avaient disserté sur ces mêmes objets. Jamais on n'avait encore rapproché dans un si petit espace, une telle quantité d'observations profondes et de résultats lumineux. Le mérite de la concision dans les vérités morales, naturalisé dans notre langue par Larochefoucault et Labruyère, doit le céder, sans doute, à celui de Montesquieu, en raison de la hauteur et de la difficulté du sujet. Ceux-là n'avoient fait que circonscrire dans une mesure étroite et dans des tournures ingénieuses, des idées dont le fonds doit se retrouver dans tous les esprits raisonnables, parce que le besoin qu'on en a les rend à un certain point usuelles. Celui-ci appliqua la même précision à de grandes choses, hors de la portée et de l'usage de la plupart des hommes, et où il portait en même temps une lumière nouvelle. Il faisoit voir dans l'histoire d'un peuple qui a fixé l'attention de toute la terre, ce que nul autre n'y avait vu, et ce que lui seul semblait capable d'y voir, par la manière dont il le montrait. Il sut démêler dans le gouvernement et la politique des Romains, ce que leurs historiens même n'y avaient pas apperçu, soit qu'ils fussent plus occupés à vanter leur grandeur nationale qu'à l'étudier, soit plutôt que l'expérience des siècles soit en effet le foyer de toutes les lumières pour l'homme de génie qui sait en rassembler les rayons. Tacite qui fut comme lui grand penseur et grand peintre, nous a laissé un beau traité des mœurs des Germains : mais qu'il y a loin encore du portrait de peuplades à demi-sauvages, tracé avec un art et des couleurs qui font de l'éloge des barbares, la satire de la civilisation

Digitized by Google

corrompue, à ce vaste tableau de vingt siècles, depuis la fondation de cette Rome souveraine, jusqu'à la prise de Bizance; esclave tableau resserré dans un cadre dont les bornes étroites n'ôtent rien à la perspective des objets, et semblent même leur donner plus de saillie et d'expression? Que peut-on comparer en ce genre à un petit nombre de pages, où l'on a, pour ainsi dire, fondu et concentré tout l'esprit de vie qui animait et soutenait ce colosse de la puissance romaine, et en même temps tous les poisons rongeurs qui, après l'avoir long-temps consumé, le firent tomber en lambeaux sous les coups de tant de nations réunies contre lui? C'est un monument unique dans notre siècle, que ce livre qui, avec tant de substance, a si peu d'étendue, où la philosophie est si heureusement mêlée à la politique, que l'auteur a pris de l'une la justesse des idées générales, et de l'autre celle des applications particulières, deux choses très-différentes, et qui, faute d'être réunies, ont produit si souvent, ou des législateurs qui n'étaient nullement philosophes, ou des philosophes qui n'étaient nullement législateurs. Montesquieu a su joindre ici, comme dans l'*Esprit des Loix*, la brièveté de diction à l'élévation des vues; il voit et fait voir beaucoup de conséquences dans un seul principe, et le lecteur qui est de force à réfléchir sur ces matières, peut s'instruire plus dans un seul volume, que dans tous ceux où les anciens et les modernes ont traité de l'histoire romaine. C'est à mon gré l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de la plume de Montesquieu : aussi la perfection est-elle moins difficile dans un traité particulier que dans un ouvrage de l'étendue de l'*Esprit des Loix*. Celui-ci, malgré toutes les critiques qu'on en a faites, et dont plusieurs sont fondées, sera toujours le premier titre de son

Digitized by Google

illustre auteur, et il y a long-temps que son rang est marqué dans le petit nombre d'ouvrages de génie où les conceptions d'une saine philosophie ont été revêtues des couleurs de l'imagination.

Mais, quoique ce livre fameux soit en possession d'une gloire d'autant mieux affermie qu'elle a passé par les vicissitudes du temps et de l'opinion dans l'espace d'un demi-siècle, on ne peut le bien apprécier qu'en le méditant beaucoup, et comme cela n'est pas commun, il a été et sera souvent encore jugé sur parole. Il est d'ailleurs lié par son objet à la politique de l'Europe, et par cela même sa destinée n'a pu être tout-à-fait indépendante des variations auxquelles cette politique est sujette. Il éprouva aussi, dès sa naissance, les inconséquences naturelles à la légèreté française. Il avait trop besoin d'être bien entendu pour être d'abord fort goûté. L'auteur n'obtint pas ce qu'il avait demandé, qu'on ne jugeât pas en un moment ce qui avait coûté trente ans de réflexion. C'était, il est vrai, trop exiger des hommes, et sur-tout des Français. Celui qui, interrogé alors sur ce qu'il en pensait, eût répondu, *je l'étudie*, aurait été le plus digne de le juger. Mais si le plus pressé pour la raison est de s'instruire, le plus pressé pour l'amour-propre, c'est de prononcer. Il fallait bien qu'il se satisfît d'abord : tout le monde voulait lire l'ouvrage ; mais personne n'y trouvait ce qu'il cherchait, parce que chacun n'y cherchait que ce qu'il y aurait mis. Chacun, selon sa portée, faisait à-peu-près comme Voltaire, dont Montesquieu disait très-finement : *Je ne puis m'en rapporter au jugement de cet homme-là : il refait tous les livres qu'il lit*, et il est sûr au moins que l'*Esprit des Loix* n'était pas un livre qu'on pût refaire en le lisant. Les érudits ne le trouvèrent pas assez savant, faute de citations, et firent grand bruit de

Digitized by Google

quelques erreurs de chronologie ou de géographie, qui, en elles-mêmes étaient de peu de conséquence, comme le sont d'ordinaire ces sortes d'inadvertances qui arrivent à tout le monde, presque inévitables dans un long ouvrage, et qu'on peut réformer d'un trait de plume. Les gens du monde qui auraient voulu le lire comme ils lisent tout, c'est-à-dire comme une brochure du jour, le trouvèrent vague et décousu. Une femme qui avait beaucoup d'esprit naturel, et sur-tout de l'esprit de société, n'apperçut dans l'*Esprit des Loix* que des saillies, et dit que c'étoit *de l'esprit sur les loix*. Cela fit fortune comme bon mot, et Voltaire l'adopta comme jugement; mais il ne faut pas oublier non plus qu'il avait contre l'auteur des *Lettres Persannes* un vieux ressentiment de poète, qui ne laissait pas que d'être fondé, quoiqu'il n'eût pas dû être si sérieux. Usbeck avait relégué tous les poètes parmi les fous, excepté pourtant (et je ne sais trop pourquoi) les poètes dramatiques. L'exception ne pouvait pas calmer tout-à-fait l'auteur de la Henriade, qui depuis ce tems, lorsqu'on lui reprochait différens traits lancés contre Montesquieu, répondait toujours : *Il est coupable de lèze-poésie*; et je conçois qu'à ses yeux cela voulait dire coupable de lèze-majesté. Mais faut-il jamais prendre sérieusement ces sortes de boutades? Et Montesquieu pouvait-il de bonne foi mettre Homère et Virgile au rang des fous, quand il n'y mettait pas Euripide et Sophocle? Il faut tout dire pourtant; il avait affecté la petite prétention d'être poète en prose dans le tems même qu'une certaine classe de philosophes conspirait ouvertement pour détrôner la poésie et mettre la prose à sa place. Lamothe sur-tout, quoiqu'il eût fait tant de vers, avait bataillé puissamment pour la prose, peut-être par intérêt de

Digitized by Google

conscience. On peut bien passer à Voltaire, de n'avoir pas vu de sang-froid une pareille conspiration, qui pour lui ressemblait à la guerre des Titans contre les Dieux, et qui du moins eut le même succès. Enfin l'on sait que Voltaire, qui trouvait bon qu'on se moquât de tout et en donnait l'exemple, n'a jamais badiné sur le chapitre de la poésie : c'était, je crois, le seul sur lequel il n'entendit pas raillerie.

Mais l'enthousiasme poétique, fort bien placé quand on défend la poésie, doit être mis de côté, quand il s'agit d'examiner un livre tel que *l'Esprit des Loix*. Voltaire l'a combattu souvent, et même dans des ouvrages faits exprès ; mais on est obligé d'avouer qu'il le réfute comme il l'avait lu, comme il lisait et réfutait Pascal, et généralement tout ce qui demande une attention forte et un examen désintéressé, et ce qu'il n'est pas permis de traiter avec une légèreté qui tient de l'étourderie. Tout cela était trop étranger à son excessive vivacité d'esprit : s'emparer par l'imagination, des objets qu'elle ne doit montrer que pour l'effet, c'est ce qui est du poète : les embrasser sous toutes les faces, pour les faire connaître à la raison, c'est ce qui est du philosophe ; et, en vérité, Voltaire était trop exclusivement l'un pour devenir jamais l'autre.

Après la mort de Montesquieu, les Encyclopédistes, dont quelques articles de sa main avaient honoré le Dictionnaire, crurent devoir appuyer leur édifice sur le piédestal de sa statue. D'Alembert en fit un éloge où l'on n'a guère trouvé d'autre défaut que d'être trop souvent dans la forme impérative, qui n'est pas d'ordinaire la plus persuasive de toutes, mais qui commençait alors à être de mode, et l'a été long-temps. D'Alembert fit plus ; il rendit un vrai service à tous les lecteurs, en donnant une analyse très-exacte de *l'Esprit des Loix* : ce

Digitized by Google

ce qui était la meilleure réponse à la censure la plus communément répétée, que l'ouvrage manquait de plan. D'Alembert, en déduisant les principes généraux, les applications et les conséquences, prouva que l'auteur procédait très-méthodiquement et marchait toujours à son but; mais on ne peut nier d'un autre côté, que la quantité de divisions et subdivisions multipliées, ce me semble, sans nécessité, ne fasse quelquefois trop perdre de vue le point d'où l'on est parti. Je n'oserais décider si la faute de l'auteur ou du sujet, ou de tous les deux à-la-fois; mais, pour bien suivre l'enchaînement des idées principales, à travers les ramifications que forment des objets si nombreux et si variés, il faut un travail de mémoire et d'attention dont peu de lecteurs sont capables; et, après tout, il n'y a pas grand mal: la multitude des législateurs ne fait pas plus de bien à la législation, que la multiplicité des légistes à l'administration de la justice.

Quoi qu'il en soit, l'hommage éclatant des philosophes, dont plusieurs avaient un rang dans les sciences et dans les lettres, ne fut pas inutile à la renommée de Montesquieu, dans un monde qui, généralement plus pressé d'avoir un avis que capable de s'en faire un par lui-même, ne demande pas mieux que de prendre, et même sans s'en apercevoir, celui qu'on se charge de lui donner. Soit politique, soit méprise, les philosophes, jaloux de s'associer un grand nom, se piquèrent de compter pour un des leurs, celui de tous les esprits de ce siècle qui leur était le plus opposé, qui même l'eût été avec le plus d'éclat, s'il eût vu leurs progrès, comme il avait vu leurs commencemens. Ils parurent oublier l'éloignement qu'il avait montré pour eux, et dont on retrouve des traces dans ses *Lettres posthumes;* et travestissant devant le public l'écri-

Digitized by Google

vain judicieux qui n'avait examiné les divers gouvernements que sous les rapports de l'ordre à conserver toujours comme essentiel, et de l'abus à combattre toujours comme inévitable, ils en firent un satirique attaché à tout blâmer, hors le gouvernement anglais, qui devint en conséquence l'objet de tous les éloges et de tous les vœux; espèce d'influence qui parut plus sensible à mesure que la révolution approchait, et qui, dans les commencemens, dirigeait encore la plupart de ceux qui l'avaient provoquée. Mais bientôt elle prit un caractère qui repoussa bien loin Montesquieu et ses disciples, et il fallut faire place à un autre homme qu'on trouva tout autrement analogue à la politique du moment, qui consistait à détruire en réalité pour bâtir en spéculation. Cet homme, que dans le fond on n'interprétait pas mieux que Montesquieu, était le célèbre auteur du *Contrat Social*, qui eût été bien étonné, s'il avait vu appliquer à la France ce que lui-même n'a jamais proposé, et encore en hypothèse, que pour de *petits états*, répétant toujours qu'*il n'en veut pas d'autres*. Mais, malgré cette restriction, qui n'était qu'une première inconséquence, comme d'ailleurs il rejettait tout, à commencer par la propriété, il devait être l'homme de la révolution. Il fut donc cité beaucoup plus que lu, et Montesquieu fut réprouvé beaucoup plus que réfuté, quoiqu'il soit plus que probable que si tous deux eussent été vivans, l'un n'eût pas été traité mieux que l'autre. Aujourd'hui que les hommes et les choses reviennent successivement à leur place, on peut assurer que celle qu'aura toujours Rousseau comme écrivain éloquent, ne sera jamais à côté de celle de Montesquieu comme philosophe politique. La postérité ne donnera point ce nom à celui qui construit, dans son cabinet, des états fantastiques, que lui même donne

Digitized by Google

pour tels, comme quelques rêveurs anciens et modernes ont imaginé des cieux de crystal ou des atômes crochus, en les donnant eux-mêmes pour des hypothèses. Rousseau s'épuise à nous tracer le modèle d'une démocratie pure, et finit par déclarer qu'elle ne *convient qu'à des anges*. Mais si les anges n'en ont pas besoin et que les hommes n'en soient pas capables, je ne sais pour qui Rousseau croyait devoir écrire, et il n'est pas digne d'un homme sensé de faire de matières si graves un jeu d'esprit, dont le moindre inconvénient était d'être inutile, puisque les évènemens ont prouvé qu'il pouvait être pernicieux. De plus, ce qui, dans le *Contrat social*, n'est pas chimérique, est pris entièrement du *Gouvernement civil* de Locke : il ne reste donc à Rousseau que les conséquences forcées qu'il en tire et qui le mènent jusqu'à l'absurde. Il est vrai que l'ouvrage est supérieurement écrit; mais ici le style est le dernier des mérites, puisqu'il ne peut suppléer à rien. Ce n'est pas ainsi qu'a procédé Montesquieu : tandis que l'imagination de Rousseau se promène dans le vuide, le génie de Montesquieu se meut à travers les gouvernemens et les nations qu'on n'arrange pas comme des corollaires de métaphysique. Rousseau ne s'embarrassant pas même d'être conséquent dans ses hypothèses, n'a d'autre affaire que de se démêler comme il peut et comme il lui plaît de ses combinaisons gratuites : rien au monde n'est plus aisé, et de cette manière on ne trouve pas plus de résistance dans ses spéculations que sur le papier. Montesquieu, au contraire, en trouverait par-tout, s'il n'avait eu soin de renfermer en idée tous les faits dans le cercle de ses principes, et cela seul suppose un regard aussi juste qu'étendu. On est bien à son aise dans le possible; mais il s'est chargé, lui, de rendre

Digitized by Google

compte de ce qui est ; il ne peut rien supposer, et doit expliquer tout ; et quelle haute leçon, du-moins pour le bon sens, que cette explication, qui, toujours d'accord en même temps avec les principes et les faits, nous montre comment et pourquoi ce qui est subsiste et doit subsister, malgré ses imperfections; comment on peut balancer la tendance naturelle au mal, en renforçant toujours le principe général du bien contre le progrès de l'abus particulier, qui n'est jamais une raison pour attenter au principe! Et dans quel temps s'est-il fait une loi de cette méthode, dont il ne s'est jamais écarté pendant trente ans que son ouvrage a été sous ses mains? A une époque où cette chimère qui a été celle du dix-huitième siècle, je veux dire la manie de gouverner sur le papier, devenait épidémique, où des hommes instruits, quelques-uns même au-dessus du vulgaire des gens instruits, semblaient croire qu'il était aussi facile de réformer que de blâmer, et comptaient pour rien le danger de défaire, pour s'approprier la gloire de faire autrement. C'est-là sur-tout ce qui me porte à le regarder comme l'esprit le plus sage et le plus profond du dix-huitième siècle, puisque, traitant des matières qui tournaient toutes les têtes, il a écrit de façon à faire voir qu'il était échappé seul à l'épidémie. On a dit, à la louange de quelques grands hommes, qu'ils avaient devancé leur siècle : on dira de *Montesquieu* qu'il eut seul assez de force pour ne pas suivre le sien. « Je me croirais bien récompensé de mon travail (dit-il dans sa préface), si, après m'avoir lu, chacun trouvait dans mon livre de nouvelles raisons d'aimer le pays où il est né et le gouvernement sous lequel il vit. » Voilà aussi une *nouvelle raison* d'aimer l'auteur, qu'un pareil langage doit rendre cher à tous les bons citoyens de tous les pays. *Montesquieu* fut

Digitized by Google

donc un génie conservateur, parmi une foule d'esprits qui tous ensemble ont composé le génie de la destruction : c'et la différence de l'ordre au chaos, et de la lumière aux ténèbres.

Quoique son style soit souvent ingénieux et piquant, au point d'avoir fait dire à l'envie, qu'après tout, l'*esprit des loix n'était qu'un livre agréable comme les Lettres Persannes;* il n'en est pas moins vrai que Montesquieu était un trop habile écrivain pour ne pas saisir et marquer dans son style la différence des genres. Il porte ici, dans son expression, le sentiment intime d'une grande force, et la fait sentir au lecteur, mais en proportion de ce que chacun en peut avoir ; et comme il ne l'épuise jamais, il n'en donne jamais la mesure complète. Toujours on peut supposer qu'il voit encore au-delà de ce qu'il exprime, et c'est un exercice utile pour le lecteur qui pense, de chercher dans la phrase de Montesquieu toute sa pensée. En d'autres moments ses paroles ont le caractère des lois, la précision claire et la simplicité majestueuse ; et comme les loix, dans leur généralité, embrassent tous les cas, un principe politique de Montesquieu embrasse toutes les applications. Comme les lois, il ne se passionne point : il prononce et motive, et quoiqu'il ne néglige point l'effet qui convient à l'éloquence du genre, il préfère en général le ton d'autorité naturelle qui convient à la raison, et qui est ferme sans être arrogant : la raison ne commande la confiance qu'avec la conviction.

C'est pourtant Voltaire, si souvent détracteur de Montesquieu, qui a dit, à sa louange, ce mot tant répété : « le genre humain avait perdu ses » titres : Montesquieu les a retrouvés, et les lui » a rendus. » Cette phrase est brillante ; mais c'est plutôt une hyperbole poétique qu'un éloge réfléchi. Il n'est pas vrai que dans un siècle aussi éclairé que

Digitized by Google

celui où a vécu Montesquieu, le genre humain eût en aucune manière *perdu ses titres*. Obscurcis depuis Charlemagne par de longues ténèbres, ils avaient reparu au grand jour lors de la renaissance des lettres dans le seizième siècle, et se trouvaient depuis long-temps déposés dans cent ouvrages, dont plusieurs sont encore célèbres, et n'ont pas été inutiles à Montesquieu ; mais en les développant par l'analyse, et les interprétant par l'expérience, il leur a donné, pour ainsi dire, la sanction du génie. C'est en tout genre la gloire propre à ceux qui, venus après beaucoup d'autres, ont fait mieux que tous. C'est celle de Montesquieu, qui a eu de plus un avantage rare et peut-être unique, que l'histoire constatera, c'est que les événements arrivés après lui, et qu'assurément il était loin de prévoir, ont fait de sa politique une prophétie. Aussi son autorité doit-elle aller en croissant, à mesure qu'on se rapprochera de ces maximes imprescriptibles de l'ordre religieux, moral et social, bases communes de tout ordre politique, quelle que soit la forme du gouvernement, et sans lesquelles il n'en est point qui puisse avoir aucune sorte de stabilité.

DE LA HARPE.

Digitized by Google

DELPHINE, par Mad^e *de Staël-Holstein*. Six vol. in-12 de plus de 300 pages; prix, 10 fr., et 14 fr. par la poste. A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n°. 16; et chez *le Normant*, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, la porte en face du petit portail.

QUE de gens, disait la Rochefoucauld, ne connaîtraient pas l'amour, s'ils n'en avaient jamais entendu parler! Cette pensée est d'une grande vérité. Beaucoup de femmes, dont l'excès de sensibilité n'est pas dans le cœur, s'exaltent jusqu'au délire, outrent le langage et les effets des sentimens les plus vifs, pour se faire croire à elles-mêmes que l'amour les subjugue; leur grande prétention est de paraître extraordinairement passionnées. Examinez de près ces femmes, vous verrez qu'elles ne sont que violentes dans tous leurs desirs, exigeantes dans toutes leurs liaisons, et qu'il est beaucoup plus difficile encore de rester leur ami que leur amant; écoutez avec attention ces femmes malheureuses, vous apprendrez qu'elles ont à se plaindre de tout le monde, vous les entendrez soupirer à chaque instant leur profonde mélancolie; leur cœur est de toutes parts blessé par l'ingratitude; elles appellent à grands cris la paix, la paix qu'elles ne peuvent plus trouver que dans le tombeau vers lequel les conduit à pas trop lents la sombre douleur qui les mine; regardez-les: elles sont grandes, grosses, grasses, fortes; leur figure, enluminée de trop de santé, n'offre aucune de ces traces que laissent toujours après elles les peines qui viennent du cœur. C'est qu'en effet elles n'ont jamais éprouvé d'autre chagrin que celui

Digitized by Google

de l'amour-propre humilié ; en un mot, ces femmes sont tout bonnement des égoïstes exaltées, caractère né dans le siècle dernier, et que madame de Staël a parfaitement fait ressortir dans *Delphine*, qui dit elle-même, et de la meilleure foi du monde : « *L'égoïsme est permis aux âmes sensibles.* » Cette phrase, si singulière par l'assemblage des mots les plus contradictoires, contient tout le secret de la philosophie de beaucoup de femmes, et nous servira à expliquer le singulier roman qui nous occupe.

Delphine, premier personnage, est une tête exaltée, à laquelle l'auteur a prodigué la beauté, la jeunesse, l'esprit, la grâce, et même le génie, ce qui est assez extraordinaire, car on ne dit d'aucune personne qu'elle a du génie, à moins qu'elle n'en ait fourni des preuves, et ces preuves-là, un personnage fictif ne peut les donner. *Delphine* est philosophe et déiste, et, ce qui est pis, elle est si bavarde, qu'elle parle toujours la première et la dernière. Parler est pour elle le bonheur suprême, aussi, répète-t-elle souvent qu'elle est *brillante*, qu'elle a été *brillante*, qu'elle sera *brillante*, ce qui signifie qu'elle parle bien, qu'elle a bien parlé, et qu'elle parlera bien. Autrefois on appelait des commères ces femmes insupportables qui veulent toujours dominer la conversation; mais depuis que nos mœurs se sont perfectionnées, on trouve bien qu'une femme se fasse orateur dans un salon, et plus elle manque aux bienséances, aux devoirs de son sexe, plus on lui applaudit : telle est *Delphine*.

Ce caractère existe, et madame de Staël a pu le peindre ; mais elle a eu tort de croire qu'une femme pareille inspirerait de l'intérêt. Une femme passionnée n'est pas contre nature ; mais elle est contre la nature des femmes bien élevées; aussi, dans tous les bons romans, ne trouve-t-on que des femmes tendres : la princesse de Clèves, Clarisse, Paméla, Virginie, l'Héloïse même de Rousseau, ne sont pas des femmes

Digitized by Google

passionnées (1). Il est remarquable que les grands romanciers n'ont donné que de la tendresse à leurs héroïnes, parce qu'ils savaient qu'une femme tendre n'aura jamais qu'un amant, tandis que les femmes passionnées sont sujettes à recommencer ; chez les premières, l'amour est un sentiment : chez les secondes, c'est un besoin. J'en suis désespéré pour la plupart des dames qui font aujourd'hui des romans, mais elles ont moins de pudeur que les hommes qui en ont fait : aussi, ne trouvent-elles point d'autres ressources pour sauver l'avenir de leurs héroïnes, que de les tuer ; c'est qu'une femme passionnée ne pouvant jamais rester à sa place dans le monde, il y a nécessité de la faire mourir, tandis qu'une femme tendre survit aux espérances de l'amour, et n'en devient souvent que plus intéressante.

Delphine est passionnée, c'est un défaut ; elle a la tête faible et l'esprit fort, défaut bien plus choquant encore. On a beau dire qu'elle est jeune, vainement elle le répète elle-même jusqu'à l'ennui : on n'en croit rien parce qu'on ne le sent pas. Ici je ferai encore observer aux dames qui font des romans que si les pensées n'ont pas précisément d'âge, il y a cependant des nuances dans la manière de les rendre. Un homme et une femme expriment la même pensée d'une manière toute différente : une femme jeune et une vieille femme dif-

---

(1) Je ne parle pas d'*Atala* * qui est dans une position qui n'a nul rapport avec les institutions sociales; madame de *Genlis* n'a jamais fait une héroïne passionnée, et elle en a créé qui sont bien tendres ; sous ce rapport, la nouvelle qui porte pour titre : *Mademoiselle de Clermont* **, est d'une perfection sans exemple.

* Un vol. in-18, 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. Chez *Migneret* et *le Normant.*

** Un vol. in-18, 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste. Chez *Maradan* et *le Normant.*

Digitized by Google

ſèrent peut-être encore davantage, lorsqu'elles veulent présenter les mêmes idées; jamais ces nuances ne sont observées par *Delphine*; elle parle de l'amour comme une bacchante, de Dieu comme un quaker, de la mort comme un grenadier, et de la morale comme un sophiste; point de fraîcheur dans ses pensées, pas de jeunesse dans ses sentimens, point de naturel dans ses paroles; tout est exaltation ou dissertation : l'âme reste froide, car l'imagination du lecteur ne retrouve jamais l'héroïne printannière dont on lui avait fait le portrait.

Léonce, le héros du roman, est, dans toute la force du terme, ce qu'on appelait autrefois un capitan : il veut toujours tuer ou se tuer. Il n'y a qu'une femme dégradée qui puisse supporter l'insolence et les violences d'un tel homme, qui peut bien dire aussi que *l'égoïsme est permis aux âmes sensibles*, car, dans toute sa vie, il ne fait le bonheur de personne; il ne voit que lui au monde, et sacrifie tout à lui. Madame de Staël exalte continuellement ce personnage, et elle a totalement oublié de lui faire faire une seule action bonne ou seulement raisonnable; tout ce qu'on peut dire de plus positif en sa faveur, c'est qu'il est *beau*. Aussi, lorsqu'il est condamné à mort, et qu'un quart d'heure avant d'être fusillé, il dort, la tête appuyée sur les genoux de *Delphine*..... « Elle le regarde » dans toute sa *beauté* : ses cheveux noirs tombaient » sur son front, et son visage conservait encore une » expression d'attendrissement dont le sommeil n'al- » térait point le *charme*. Les yeux de *Delphine* se por- » taient alternativement du visage *enchanteur* de son » amant, à ce ciel, dont les premiers rayons devaient » le lui ravir. »

Quelles pensées et quelle description ! *La beauté*, *le charme* et *le visage enchanteur* d'un homme qui va être fusillé, remarqués dans un pareil moment, par une femme pour laquelle cet homme est tout....

Digitized by Google

Si la décence n'arrêtait notre plume, nous couvririons d'un mépris ineffaçable ces êtres dégradés dont les passions ne peuvent être amorties par l'image de la mort. Quelle dégradation ! et des femmes croient faire honneur à leur sensibilité, en vantant un pareil ouvrage ! Qu'elles y prennent garde : trop souvent, en jugeant une fiction, on révèle son propre secret. Je ne connais pas un seul roman fait par un homme, dans lequel une femme parle positivement de la beauté de celui qu'elle aime, et *Delphine* fait continuellement les descriptions les plus détaillées des beautés de son amant.

Voyons comment une folle et un être vain et insolent marcheront ensemble.

Delphine a épousé M. d'*Abhémard*, qui lui avait servi de père, et qui, en mourant, lui laisse une fortune considérable. M. d'*Abhémard* avait une sœur, madame de *Vernon*, à laquelle il n'a donné aucune part dans son héritage, parce qu'il ne l'aimait pas, pour des raisons connues de lui seul. *Delphine*, veuve et riche, respectant beaucoup la mémoire de son mari, qu'elle regarde en tout comme un oracle, ne s'en passionne pas moins pour madame de *Vernon*, et en fait sa meilleure amie. Première inconséquence, car il est assez niais de compter sur l'amitié d'une femme prodigue, à laquelle on a enlevé plus de 60,000 liv. de rente; mais madame de *Vernon* a un charme qui subjugue, et *Delphine* a beaucoup d'*entraînement*; elle est donc entraînée par le charme d'une femme qu'elle devait craindre, ne fût-ce que par respect pour la mémoire de son mari. Ici nous observerons que *Delphine* peint l'amitié comme une passion, ce qui la conduit naturellement à peindre l'amour comme une fureur.

Madame de *Vernon*, athée, a une fille, *Matilde*, qu'elle fait élever dans les principes les plus rigoureux du catholicisme. *Matilde* est le personnage sacrifié du

Digitized by Google

roman, et, malgré toutes les calomnies inventées pour arrêter l'intérêt qu'inspire sa position, elle est la seule qui, dans toutes les circonstances, se conduise toujours bien : c'est la femme que tout homme qui connaît les devoirs du mariage, desirerait pour la sienne.

Il est question de marier *Matilde* avec un *Léonce de Mondoville*, d'une famille française établie en Espagne. Madame de *Vernon*, qui fait servir l'amour propre de *Delphine* à tous ses desseins, l'engage à assurer un mariage aussi avantageux, en cédant à sa cousine une partie de l'héritage que celle-ci avait naturellement droit d'attendre de M. d'*Abhémard*. *Delphine* cède 20,000 l. de rente : toutes les difficultés s'applanissent, et le contrat se dresse que *Léonce* est encore en Espagne.

Delphine, très-causeuse par habitude, parle tant de *Léonce* avec son précepteur qui l'a devancé à Paris, qu'elle devient amoureuse du futur de sa cousine! sans l'avoir jamais vu ; mais qu'importe, elle le connaît par ouï-dire, elle a lu plusieurs de ses lettres, en faut-il davantage pour les passions qui naissent dans un cerveau exalté? *Léonce* est blessé en route ; il arrive malade, ne peut se rendre chez madame de *Vernon*, et l'engage à venir le voir. Madame de *Vernon* propose à sa fille de l'accompagner ; *Matilde* refuse, parce qu'elle n'ignore pas qu'elle ne peut décemment rendre visite à un homme qui ne s'est point encore expliqué sur un mariage traité jusqu'alors par les parens seuls. La conduite de Matilde est forcée par les bienséances, et il n'y a d'étonnant que la proposition que lui fait sa mère ; mais, dans ce roman, il faut s'accoutumer à voir sans cesse toutes les convenances oubliées ; et si le nom de l'auteur n'était pas connu, on ne l'aurait certainement pas attribué à une femme qui, quoique née dans la finance, doit savoir ce qui se passait dans la haute société.

Digitized by Google

Delphine, qui a plus d'entraînement que sa cousine, se propose d'elle-même et accompagne madame de *Vernon* chez *Léonce*. Le beau jeune homme se trouve mal, la sensible veuve lui prête l'épaule, afin qu'il appuie sa tête intéressante ; de grands yeux s'ouvrent, et *Delphine*, qui n'a point oublié de pleurer, revient amoureuse en toute connaissance de cause. Après un bal et deux ou trois assemblées, où l'on trouve des scènes mélangées de coquetterie théâtrale et d'extravagances sentimentales, *Léonce* jure à *Delphine* qu'il l'aime avec fureur, et quelques jours après, il épouse *Matilde*.

Léonce est cependant très-amoureux de *Delphine*, il lui trouve toutes les qualités possibles, et ne lui refuse aucune vertu ; mais elle serait la dernière de toutes les courtisannes, qu'il ne se conduirait pas plus mal avec elle, ainsi que nous le verrons. *Delphine*, qui a le tort de se mêler de tout quand l'amour est de la partie, prête sa chambre à une femme mariée qui veut dire adieu à son amant ; le mari, qui est instruit, paraît au milieu d'une scène très-sensible, et fait tapage ; il en résulte un duel, dans lequel il est tué par l'amant de sa femme. Le monde s'occupe de cette affaire, *Léonce* en entend parler ; il soupçonne *Delphine* de tout ce dont une femme peut être soupçonnée, et, sans autre explication, il unit son sort à *Matilde*. *Delphine*, qui apprend ce mariage par hasard, veut se procurer un plaisir unique : elle se déguise en grisette, met un voile, et va se placer derrière une colonne de l'église où se fait la cérémonie ; là, elle s'exalte la tête jusqu'à ce qu'une crise nerveuse la fasse tomber sans connaissance. Personne n'y prend garde, ce qui l'oblige de reprendre ses sens toute seule.

Voilà nos amans séparés jusqu'au moment où madame de *Vernon*, prête à mourir, fait une confession générale à *Delphine*, qui a la manie d'exhorter les

Digitized by Google

gens à la mort ; aussi, trouve-t-elle très-mauvais que *Matilde* amène un confesseur à sa mère, quoiqu'elle en ait véritablement besoin. Le prêtre est renvoyé, et *Delphine* monte à califourchon sur le sublime, pour conduire au ciel l'âme un peu noire de madame de *Vernon*. Tout allait bien : cette femme, en écoutant son confesseur femelle, se laissait mourir d'assez bonne grâce, quand *Léonce* paraît.

Léonce était allé faire un tour en Espagne, et madame de *Vernon* lui avait écrit aussi un petit mot de confession, bien persuadée qu'elle serait morte avant le retour de son gendre ; mais elle avait mal calculé. *Léonce*, furieux d'apprendre que *Delphine* n'est pas aussi vile qu'il le pensait, vient de Madrid à Paris, toujours courant, toujours en colère, et, sans rencontrer personne dans la maison de sa belle-mère, il tombe droit dans sa chambre, où il lui fait une scène de corps-de-garde, avant de vouloir apprendre qu'elle se meurt. Jamais brutalité n'a été poussée si loin. Nous répéterons encore que l'auteur a entièrement oublié dans quelle classe elle avait pris ses personnages, et dans quelle société elle les faisait agir. *Delphine*, qui a trouvé très-indécent qu'un mari s'emportât en voyant sa moitié dans les bras d'un tiers, pardonne à *Léonce* un emportement bien autrement ridicule. Il est vrai que *Léonce* est si beau quand il est furieux.

Madame de *Vernon* meurt. *Delphine*, qui sent que tout brûle autour de son cœur, veut fuir *Léonce*, qui court sur les grandes routes après elle, la compromet devant ses gens, la ramène à Paris, et, toujours en menaçant de se tuer et de la barbouiller de sang, la fait consentir à vivre avec lui, et l'envoie à la campagne au milieu de l'hiver. Pour que leur liaison soit moins remarquée, il va régulièrement passer les soirées et une partie des nuits chez elle ; ils s'entrelacent dans les bras l'un de l'autre, soupirent, parlent de vertu et du

Digitized by Google

bonheur de mourir, sans que la pudeur puisse en murmurer. Oh ! que les femmes passionnées doivent aimer un roman aussi commode !

Delphine est obligée de recevoir chez elle un M. de *Valorbe ;* la première fois que *Léonce* le rencontre chez sa vertueuse amie, il le regarde avec des yeux ! M. de *Valorbe*, qui sait la politesse, le salue ; *Léonce* le regarde encore ; nouveau salut, nouveau regard ; et *Delphine* est réduite à user d'adresse pour éviter une scène dans sa maison et en sa présence. Certainement, il est sans exemple qu'un amant, tel fougueux qu'on le suppose, se permette de refuser le salut à un homme qu'il voit pour la première fois chez une femme respectée ; mais le premier malheur des femmes passionnées, c'est qu'on ne les respecte jamais.

Dans une église, se passe une scène plus extraordinaire ; il ne s'agit de rien moins que de prononcer un serment d'adultère sur l'autel du mariage, tant les cœurs corrompus sont difficiles en crimes ; il leur faut du piquant. *Léonce*, qui est trop passionné pour être sensible, mène cette pauvre *Delphine* si durement, qu'il devient indispensable qu'elle perde encore connaissance pour éviter un sacrilège, et qu'elle tombe malade pour sauver le matériel de sa vertu.

A quelque tems de là, M. de *Valorbe* court le danger d'être arrêté ; *Delphine* consent à lui donner asile pendant une nuit. *Léonce*, qui par hasard se trouve à une heure suspecte à la porte de la femme qu'il adore, saisit M. de *Valorbe* au collet, et voilà une nouvelle scène qui compromet cette femme à laquelle son bel amant n'épargne rien de ce qui peut la déshonorer. Pour faire taire les propos, *Delphine* forme le projet de reparaître avec éclat dans le monde. Après s'être bien préparée, elle entre dans un salon brillant, y est assez mal accueillie, perd la tête, se sauve, oublie ses gens et sa voiture, et ne retrouve sa raison que pour se voir, toute parée, seule au milieu

Digitized by Google

de *la place Louis XV*, où son amant la rattrape. Bras dessus, bras dessous, ils vont sur *le pont Louis XVI* dans la louable intention de se noyer. *Léonce* soulève *Delphine* pour la jetter à l'eau ; elle trouve cela *bien doux ;* mais il la remet à terre, et comme il faut toujours qu'il tue quelqu'un, il jure qu'il tuera ceux qui ne croient pas à la vertu de sa belle : c'est beaucoup s'engager. Les gens de *Delphine* qui couraient après leur folle maîtresse, arrivent, et on remonte en voiture.

Quand on se vante d'avoir de l'imagination, comment ne sait-on pas que rien ne l'arrête comme la précision géographique, et que la place Louis XV et le pont Louis XVI suffiraient pour glacer le lecteur, s'il n'était pas plus amusé qu'attendri de la conduite du bel homme et de l'héroïne passionnée.

Enfin *Delphine* en fait tant, que *Matilde* vient la prier de vouloir bien lui laisser son mari, et *Delphine*, chassée du monde, part pour la Suisse, où, après s'être compromise encore une fois, elle se fait religieuse, en protestant bien qu'elle ne croit pas à la religion qu'elle jure. Toutes les fois que madame de Staël parle de couvent, on s'apperçoit aisément qu'elle n'y a jamais été; il y a beaucoup d'hommes qui n'ont jamais été non plus dans des couvens de filles, et qui cependant en ont très-bien parlé. Que madame de Staël calomnie la religion, c'est son métier, il n'y a rien à dire, car cela peut entrer dans ce qui compose l'égoïsme des âmes sensibles : mais, lorsqu'elle peint une cérémonie religieuse, une prise d'habit, qu'elle peigne du moins avec vérité le matériel de la cérémonie : c'est ce qu'elle ne fait jamais. Son ignorance à cet égard surpasse tout ce que l'on peut dire.

Matilde meurt en arrachant des larmes à son mari, qui ne se voit pas plutôt veuf d'une de ses femmes, qu'il court après l'autre. Qu'on juge de son désespoir de la trouver sous la grille. Il veut encore mourir.

Delphine

Digitized by Google

Delphine viole son serment, quitte le cloître, pour confier à jamais sa destinée à son aimable ami..... qui ne veut plus d'elle aussi-tôt qu'il peut la posséder sans obstacle. Il la laisse là, seule dans un pays étranger, à la merci de tous les événemens ; mais elle ne perd pas la tête, et se met à courir après lui ; elle court tant, qu'elle arrive assez tôt pour apprendre qu'il vient d'être arrêté comme émigré armé. Ici *Delphine* se déploie avec énergie ; armée d'une bague qui contient un poison subtil, elle prodigue par-tout son éloquence pour sauver son ingrat : les paroles n'y pouvant rien, elle s'enferme dans la prison avec lui, et lui propose de manger la bague ensemble. *Léonce*, qui a toujours voulu se tuer, dit qu'il aime mieux être fusillé tout seul que de mourir avec son amante. En conséquence, on le mène à la mort. *Delphine*, qui ne veut pas perdre une si belle occasion de confesser, marche auprès de la charrette, pour convertir son amant qui était athée, et qu'elle rend presque déiste. Quand elle le voit en si bon train de faire son salut, elle avale le poison, et tombe morte, après avoir été mariée, veuve, passionnée, amante, religieuse, fugitive et folle, sans cesser d'être vierge.

Les soldats, frappés d'un pareil miracle, ne veulent plus fusiller *Léonce* qui, à force de prières, obtient d'un militaire moins crédule que les autres, un bon coup de fusil qui le couche par terre ; et le roman finit sans qu'on sache ce que devient une jeune fille à laquelle *Delphine* avait juré de servir de mère, serment qu'elle ne s'est jamais amusée à tenir, car on jure par entraînement, et on se dégage d'un devoir sacré, parce que l'égoïsme est permis aux âmes sensibles.

Telle est la marche de cet ouvrage, dans lequel la vraisemblance est toujours choquée, et qui n'est embelli ni par les épisodes, ni par le style, qui ressemble assez à une traduction d'allemand en français.

Digitized by Google

Madame de Staël a cependant mieux fait qu'elle ne croyait : elle a révélé le secret de trois caractères nés de la philosophie du dix-huitième siècle : le premier qui se compose d'égoïsme et d'exaltation ; le second, de commérage et de prétentions morales et politiques ; le troisième, de niaiserie et d'instruction. Un M. de *Lebensei*, qui joue un rôle très-subordonné, est le type de ce troisième caractère. Il est impossible de moins connaître les hommes, et de faire plus de mal à ceux qu'il veut servir : il va toujours proposant le divorce, comme Crispin conseille les pillules, et il ne s'apperçoit jamais qu'il exalte les passions qu'il croit calmer. Cette niaiserie, accompagnée de beaucoup d'instruction, est si répandue aujourd'hui, qu'à tout instant on peut répéter ce vers de Molière :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

On doit également savoir gré à madame de Staël d'avoir mis à découvert l'ame d'un déiste. *Delphine* est déiste, et rien n'est si plaisant que sa manière de vivre avec son *Etre suprême* : tantôt elle en veut, tantôt elle n'en veut plus ; elle le boude, l'agace, lui demande pourquoi elle est malheureuse, tandis que des gens qui ne la valent pas goûtent le bonheur, ce qui l'amène à dire du bien d'elle et du mal des autres ; c'est le plus drôle de ménage qu'on ait jamais rencontré. On sent combien il est aisé de se faire une morale, quand on est déjà en arrangement réglé avec Dieu. Écoutons Delphine :

« Quand j'implore le ciel, où ma raison et mon » cœur placent un Etre souverainement bon, il me » *semble* qu'il ne condamne pas ce que j'éprouve ; » rien *en moi* ne m'avertit qu'aimer est un crime, » et plus je *rêve*, et plus *je prie*, et plus mon âme se » *pénètre* de Léonce. »

On aurait grand tort de ne pas vouloir d'un dieu avec lequel, sans trouble et sans remords, on se pénètre l'ame d'un amour adultère. Comment les athées

Digitized by Google

ne se font-ils pas déistes, il n'y a rien à perdre; au contraire, cela donne un peu plus d'assurance dans le crime? Si cet extrait n'était pas déjà trop long, nous citerions quelques prières de *Delphine*, qui, presque toutes commencent par son éloge qu'elle adresse au ciel avec ferveur. Cette pauvre fille est si persuadée de la pureté de sa morale, qu'elle voit la cause de ses malheurs par-tout, excepté dans sa liaison avec un homme marié.

Je le répète : les moralistes doivent des remercîmens à madame de Staël, pour leur avoir révélé le secret des initiés; mais les Français ne lui auront aucune obligation de la manière dont elle les traite; tout son amour est aujourd'hui pour les Anglais, ce qui ne doit pas étonner. Les esprits qui planent au-dessus de ce bas monde n'ont pas de patrie, et, même à tout autre titre, il est permis à madame de Staël de n'en point avoir. Née dans un pays qui n'est plus, épouse d'un Suédois, devenue française par circonstance, n'ayant jamais eu une patrie que par illusion, il est possible qu'elle ne puisse en concevoir d'autre : c'est une vieille habitude.

Nous glisserons sur la morale de ce roman, guide parfait pour ceux qui veulent s'égarer avec méthode; aussi ne séduira-t-il que les esprits faux et les cœurs déjà corrompus. Mais nous demanderons aux plus zélés partisans de l'auteur, si le goût, première qualité d'une femme qui écrit, n'est pas continuellement choqué dans cette production; et, s'ils le nient, nous nous engageons à ne lire que des romans, et des romans de la force de *Delphine*. F.

Le *Moniteur* du 4 nivôse, annonce une éducation particulière de sourds-muets, à Paris, rue du Vieux-Colombier, n°. 45, près le Luxembourg, par le citoyen P. Vivé, ancien instituteur des sourds-muets de l'école nationale de Bordeaux. Les amis des sciences et de l'humanité voient avec le plus vif intérêt cette nouvelle institution, qui, bornée à un très-petit nombre de sourds-muets, offre des avantages particuliers aux familles. La demande des places et des conditions d'admission se fait, port franc, au citoyen P. Vivé, instituteur des sourds-muets, à l'adresse ci-dessus.

Digitized by Google

POLITIQUE.

NOUVELLES EXTÉRIEURES.

Peu de nouvelles cette semaine, et sur-tout aucune nouvelle importante.

Les agioteurs ont répandu, à la Bourse de Londres, la nouvelle de la mort de M. Pitt, et ce mensonge a fait baisser les fonds publics : rien ne prouve davantage à combien d'accidens sont exposées des finances de papier ; cela prouve aussi que M. Pitt est toujours regardé, par l'opinion, comme dirigeant les affaires. On s'attend à le voir reparaître au parlement au mois de février.

Les derniers débats ont roulé sur la nécessité de créer une commission pour rechercher la cause des dilapidations qui existent dans l'administration de la marine, et qu'on suppose monter à une somme annuelle de trois millions sterl. Si jamais on parvient à réunir l'économie et l'abondance des billets de crédit, on aura fait une chose impossible : la prodigalité tient au système des finances anglaises. La commission a été nommée avec des pouvoirs suffisans pour absoudre ceux qui viendront se dénoncer eux-mêmes ; je crois qu'elle ne recevra pas beaucoup de dénonciateurs de ce genre, et peut-être finira-t-on par mettre des fonds à sa disposition, pour récompenser ceux qui viendront avouer qu'ils ont dilapidé.

Le parlement a dû s'ajourner la veille de Noël jusqu'au 3 de février.

En Allemagne, les indemnités produisent toujours des contestations qui ne font pas grand bruit, et s'arrangent de même. La seule chose sur laquelle les nouveaux possesseurs s'accordent généralement, c'est sur l'abolition des couvens. Les esprits-forts en font honneur à la philosophie, et nous dirons comme eux ; car c'est incontestablement depuis le règne de la philosophie qu'il est convenu que toute opération qui donne du profit, est bonne ; on mange aujourd'hui les économies des siècles précédens, sans faire des économies pour l'avenir ; car la suppression des couvens ne fait nulle part diminuer les impôts.

A Vienne, la naissance du nouveau prince a été célébrée avec une grande pompe ; les journaux s'accordent à

Digitized by Google

dire que, dans cette cérémonie, la noblesse s'est distinguée par un luxe inconnu jusqu'alors. Tant pis : après une guerre longue et malheureuse, le luxe des financiers peut augmenter, mais non celui de la noblesse.

L'empereur vient de faire une innovation en diplomatie. Dorénavant un officier militaire sera attaché à chaque légation impériale, en qualité de gentilhomme de légation, afin de pouvoir saisir toutes les affaires militaires des différentes cours, et d'être en état d'en porter un jugement. Ce genre d'observations entrait naturellement dans les devoirs tacites d'un ambassadeur ou de ceux qui l'accompagnent ; il n'y a guères que la publicité qui soit nouvelle.

Malgré le traité de paix, on prétendait que le cabinet de Londres voulait garder le cap de Bonne-Espérance et l'île de Malte ; des lettres de la Haye portent que le Cap a été remis aux Hollandais dans l'état le plus florissant. Des nouvelles de Russie portent que l'empereur Alexandre a accepté la garantie de l'île de Malte.

ACTES DU GOUVERNEMENT.

Saint-Cloud, le 2 nivose an 11.

Les consuls de la république, sur le rapport du grand-juge, ministre de la justice, le conseil d'état entendu, arrêtent :

Art. I^er^. Les membres de tous les tribunaux de la république, les gens de loi et avoués qui exercent leurs fonctions près d'eux, porteront tous à l'avenir, dans l'exercice de leurs fonctions, un habit long de la forme et de la couleur réglée aux articles suivans :

II. Les juges des tribunaux d'appel et des tribunaux criminels, les commissaires du gouvernement et leurs substituts près de ces tribunaux, porteront :

Aux audiences ordinaires, simarre de soie noire ; toge de laine noire, à grandes manches ; ceinture de soie noire pendante, et franges pareilles ; toque de soie noire unie ; cravates tombantes de batiste blanche, plissées ; cheveux longs ou ronds.

Les présidens et vice-présidens auront au bas de la toque, un galon de velours noir liseré d'or.

Aux grandes audiences et aux cérémonies publiques,

Digitized by Google

ils porteront le même costume avec les modifications suivantes : la toge de même forme, en laine rouge ; toque de velours noir, bordée aux bas d'un galon de soie liseré d'or.

Le président aura un double galon à la toque.

III. Les greffiers en chef porteront le même costume que les juges, sans galon à la toque.

Les commis-greffiers, tenant la plume, porteront *aux audiences ordinaires* la toge noire sans simarre, et la toque noire sans galons.

Aux grandes audiences et cérémonies, la toge noire avec simarre et ceinture.

IV. Les juges des tribunaux de première instance, les commissaires du gouvernement et leurs substituts, ainsi que le substitut du commissaire du gouvernement près le tribunal criminel, porteront :

Aux audiences ordinaires, simarre et toge de laine noire, à grandes manches ; ceinture de laine noire pendante ; toque de laine noire unie, bordée de velours noir ; cravates tombantes de batiste blanche, plissées ; cheveux longs ou ronds.

Les présidens et vice-présidens, auront au bas de la toque un galon d'argent.

Aux audiences solennelles et aux cérémonies publiques, ils porteront le même costume avec les modifications suivantes :

Une simarre de soie noire ; une ceinture de soie, couleur bleu-clair, à franges de soie ; un galon d'argent au bas de la toque.

Le président aura un double galon.

V. Les greffiers en chef porteront le même costume que les juges, mais sans bord à la toque.

Les commis-greffiers tenant la plume, porteront la toge fermée sans simarre.

VI. Aux audiences de tous les tribunaux, les gens de loi et les avoués, porteront la toge de laine fermée par-devant à manches larges ; toque noire ; cravate pareille à celle des juges ; cheveux longs ou ronds.

VII. Les juges de paix et leurs greffiers porteront dans l'exercice de leurs fonctions, le même costume que les juges et greffiers des tribunaux de première instance.

VIII. Tous les huissiers porteront un habit noir complet à la française, avec un manteau de laine noire, revenant par-devant et de la longueur de l'habit. Ils auront à la main une baguette noire.

Digitized by Google

IX. Les membres de tous les tribunaux porteront à la ville, comme habit de cérémonie, l'habit complet noir, à la française; manteau court de soie ou laine, jeté en arrière; cravate de batiste; chapeau à trois cornes; cheveux longs ou ronds.

X. Les membres des tribunaux seront tenus de prendre, dans l'exercice de leurs fonctions, le costume réglé par les articles ci-dessus, avant le 1^er^. vendémiaire prochain.

XI. Le grand-juge, ministre de la justice, est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera inséré au bulletin des lois.

Arrêté du 3 Nivose an 11.

Les Consuls de la république, sur le rapport du ministre de l'intérieur, arrêtent:

CHAPITRE PREMIER.

Formation des chambres de commerce.

Art. I.^er^ Il sera établi des chambres de commerce dans les villes de Lyon, Rouen, Bordeaux, Marseille, Bruxelles, Anvers, Nantes, Dunkerque, Lille, Mayence, Nismes, Avignon, Strasbourg, Turin, Montpellier, Genève, Bayonne, Toulouse, Tours, Carcassonne, Amiens, le Hâvre.

II. Les chambres de commerce seront composées de quinze commerçans dans les villes où la population excède 50,000 âmes, et de neuf dans toutes celles où elle est au-dessous, indépendamment du préfet qui en est membre-né et en a la présidence, toutes les fois qu'il assiste aux séances. Le maire remplacera le préfet dans les villes qui ne sont pas chefs-lieu de préfecture.

III. Nul ne pourra être reçu membre de la chambre, s'il n'a fait le commerce en personne au moins pendant dix ans.

IV. Les fonctions attribuées aux chambres de commerce, sont:

De présenter des vues sur les moyens d'accroître la prospérité du commerce;

De faire connaître au gouvernement les causes qui en arrêtent les progrès;

D'indiquer les ressources qu'on peut se procurer, de surveiller l'exécution des travaux publics relatifs

Digitized by Google

au commerce, tels, par exemple, que le curage des ports, la navigation des rivières, et l'exécution des lois et arrêtés concernant la contrebande.

V. Les chambres de commerce correspondront directement avec le ministre de l'intérieur.

VI. La première formation de chaque chambre de commerce sera faite comme il suit:

Les préfets, et à leur défaut, les maires dans les villes qui ne sont pas chefs-lieu de préfecture, réuniront sous leur présidence, de 40 à 60 commerçans des plus distingués de la ville, qui procéderont par scrutin secret, et à la pluralité absolue des suffrages, à l'élection des membres qui doivent composer la chambre.

VII. Les membres de la chambre seront renouvelés par tiers, tous les ans; les membres sortans pourront être réélus.

Pendant les deux premières années qui suivront la formation de la chambre, le sort prononcera quels sont ceux qui doivent sortir.

Les remplacemens se feront par la chambre, et à la pluralité absolue des suffrages.

VIII. Toute nomination sera transmise au ministre de l'intérieur, pour recevoir son approbation.

IX. Les chambres de commerce présenteront au ministre de l'intérieur, l'état de leurs dépenses, et proposeront les moyens de les acquitter.

Le ministre soumettra leurs demandes au gouvernement.

CHAPITRE II.

Formation d'un conseil-général de commerce.

X. Il y aura à Paris un conseil-général de commerce. Ce conseil sera établi près du ministre de l'intérieur.

XI. Les membres du conseil-général seront désignés par les chambres de commerce.

Chaque chambre présentera deux sujets sur lesquels le premier consul en nommera quinze.

Ces quinze se réuniront à Paris une ou deux fois l'an. Trois d'entr'eux seront toujours présens.

Nul ne pourra être élu s'il n'est en activité de commerce dans la ville qui fait la députation, et si, au moment de sa nomination, il n'y est présent.

XII. Le ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera inséré au bulletin des lois.

Digitized by Google

PARIS.

Par les actes du gouvernement insérés dans le présent numéro, nos lecteurs ont pu voir combien nous sommes déjà loin de ces rêveries philosophiques qui voulaient que l'homme ne valut que par son mérite intérieur, ce qui n'est vrai que de chaque homme en particulier; mais lorsqu'on en réunit pour former une institution, il devient indispensable de leur donner les moyens d'annoncer publiquement leur caractère, et la plus constante de toutes les publicités est celle qui frappe les yeux. Tout ce qui fait corps doit avoir un uniforme, non-seulement par décence, mais parce que l'*unité* d'un corps exige de l'*uniformité* dans tous les membres qui le composent; un juge en robe, un avocat en frac, et un greffier en bottes, ressemblent assez à un déguisement de carnaval, au moyen desquels un seul homme porte à-la-fois des parties d'habillement de sexe et d'état différens.

Mais l'arrêté a été plus loin; il a fixé jusqu'au costume que les hommes tenant à la magistrature doivent adopter pour la ville. Ceux qui s'étonneraient de cette précaution, ne savent pas à quoi tiennent les mœurs publiques qui dépendent beaucoup du gouvernement, et qui, en cela comme en beaucoup d'autres points essentiels, diffèrent des mœurs privées, plus soumises à la religion et à la morale qu'à l'action directe des lois. Nous nous engageons à méditer cette phrase de l'ouvrage de M. *de Bonald* (1), penseur profond, qui peut être cité comme autorité,

(1) *Législation primitive*, 3 vol. *in*-8°. Prix : 10 fr. 50 c. pour Paris, et 14 fr. franc de port. A Paris, chez *Le Clerc*, libraire, quai des Augustins, n°. 39;

Et chez LE NORMANT, Imprimeur du *Journal des Débats*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

quoiqu'il n'ait pas l'honneur d'être mort : « Un peuple » qui a perdu ses mœurs en voulant se donner des lois » écrites, s'est imposé la nécessité de tout écrire, même » les mœurs. » Et M. *de Bonald* n'a pu entendre les mœurs privées, si éloquemment écrites dans l'évangile, mais les mœurs publiques dont le costume fait partie. Les philosophes du siècle dernier ont toujours confondu les mœurs publiques et les mœurs privées; de toutes leurs erreurs, c'est peut-être celle qui a eu les conséquences les plus malheureuses.

Lundi dernier, le grand-juge a été installé comme président du tribunal de cassation; cette cérémonie s'est faite avec une grande pompe. M. l'archevêque de Paris a célébré la messe dans la grande salle où on célébrait autrefois la messe rouge.

M. *Séguier* avait été installé quelques jours avant, comme président du tribunal d'appel de Paris. Le commissaire du gouvernement, après avoir parlé des aïeux de M. *Séguier*, dont un a tenu les sceaux en 1588, a ajouté :

« Quand je rappelle les vertus de ces hommes illus-» tres, je ne prétends pas parler des titres de M. Séguier. » Commander le respect au nom de ses aïeux, c'est se » prévaloir d'un préjugé; mais présenter au public des » images augustes, pour qu'il connaisse les modèles que » l'on veut suivre, pour qu'il sache que la réputation » qu'on s'est faite n'est que le prélude de celle qu'on veut » obtenir, c'est une noble ambition, c'est celle d'un cœur » modeste et généreux. »

M. de Ségur l'aîné, ancien ambassadeur, et membre du corps législatif, vient d'être nommé conseiller-d'état.

Les cinq députés de la consulta helvétique ont eu du premier consul une audience qui a duré une heure et

Digitized by Google

demie, et pendant laquelle il n'a cessé de s'entretenir avec eux. Ils ont été reçus en présence des quatre commissaires choisis dans le sénat-conservateur, du ministre des relations extérieures et de quatre généraux. Une lettre écrite de Paris, et revenue de Bâle, donne sur cette audience des détails qui ne laissent aucun doute sur l'organisation fédérale de la Suisse, c'est-à-dire que son ancien système sera conservé, en faisant disparaître les distinctions de cantons souverains et de pays sujets, les distinctions des cantons entr'eux, et celles entre les individus. L'égalité dans ce pays est mise, par la nature, sous la sauve-garde de la pauvreté : cette même pauvreté lui interdit l'unité dans le gouvernement, besoin pour les grandes nations, luxe dangereux pour les petits États; on peut en dire autant de l'établissement de troupes régulières.

« Vous êtes en sûreté, leur a dit le premier consul, » entre deux puissances qui maintiennent l'équilibre » entr'elles. Conservez votre neutralité, vos mœurs, vos » lois, votre tranquillité, et votre sort ne sera pas mau- » vais. Le fédéralisme affaiblit les grands États en morce- » lant leurs forces; il augmente les forces des petits États, » puisque chaque partie conserve intacte son énergie » naturelle. »

Un nommé Poulard, agent de la caisse d'escompte du commerce, a volé plus de 700,000 francs à cet établissement; il prolongeait ses vols en trompant par de fausses écritures; mais le terme d'une révision générale approchant, il a converti en fuite un congé de six jours. Cette perte, qui retombe sur les actionnaires, n'a nullement diminué le crédit et les opérations de cette caisse.

Parmi les héritages qui nous viennent de la révolution, on peut compter au premier rang la nécessité de réparer à grands frais les monumens dont l'entretien annuel eût

Digitized by Google

coûté si peu; mais pouvoit-on penser à conserver dans ces tems malheureux, où toutes les idées étoient si confondues, qu'on détruisoit le luxe national au profit du luxe particulier ? Quand on parcourt la France où l'on voit tant de châteaux démolis, et qu'ensuite on se trouve dans nos spectacles où l'on apperçoit tant de femmes couvertes de diamans, il ne faut plus que du bon sens pour apprécier tout ce qui a été écrit pour et contre le luxe. La richesse consacrée à l'usage personnel, et qui ne sert qu'à montrer qu'on est riche, révolte parce qu'elle rappelle toujours des idées de misère; au contraire, le luxe des monumens flatte tous les hommes, même ceux qui habitent des chaumières. En voyageant, qui n'éprouve pas un véritable plaisir lorsqu'il apperçoit de loin une de ces habitations majestueuses qui annoncent l'opulence et font présumer le goût du propriétaire; plus on approche, plus l'intérêt augmente; le mouvement de la voiture vous entraîne sans que vous ayez éprouvé d'autre regret que celui de n'avoir pas eu le tems d'examiner à votre aise; et si la réflexion vous rappelle à vous-même, le desir que vous ressentez ne va jamais jusqu'à l'envie. C'est un luxe bien entendu que celui qui fait d'une jouissance personnelle, un plaisir pour les autres, et tel est l'effet des bâtimens somptueux; on peut même les comparer, sous bien des rapports, aux monumens publics; car ils embellissent le sol, et donnent aux étrangers une grande idée de la richesse nationale.

Nous jouissons encore aujourd'hui du luxe qu'on a reproché à Louis XIV; et, ce qu'il y a de plus beau dans le monde, Versailles, a été respecté par les hommes qui poussaient jusqu'à la rage la manie des démolitions. Il paraît qu'on va s'occuper des réparations urgentes, à commencer par celles qui sont d'une utilité générale; telle est la fameuse *machine de Marly*, qui porte l'eau de la Seine à cinq cents pieds de hauteur, le long d'une côte

Digitized by Google

escarpée, et sans laquelle les habitans de Versailles, dont le nombre s'élève à plus de trente mille, seroient totalement privés d'eau potable.

Cette machine que l'on a dit très-compliquée dans un tems où il étoit du bon ton de n'admirer que des projets, est au contraire de la plus grande simplicité dans ses moyens : la multiplicité des roues ne prouve que les obstacles qu'il falloit vaincre; car si les mêmes principes mécaniques les font mouvoir toutes, il est clair qu'il y a simplicité dans l'invention, et c'est ce qu'on ne conteste plus aujourd'hui.

Cette machine est dans un état de dégradation tel qu'une partie est hors d'état de rendre aucun service, et le reste fait craindre que, sous très-peu d'années, Versailles ne soit privé d'eau. Un arrêté des consuls, du 13 du mois dernier, ordonne la construction d'une autre machine dans le même endroit que celle dite de Marly. On croit que, sans éloigner toute idée de perfection, on tiendra beaucoup à des moyens consacrés par l'expérience de plus d'un siècle, et qu'on se bornera à n'élever que le volume d'eau absolument nécessaire pour la consommation des communes de Marly et de Versailles.

Les habitans du faubourg Saint-Germain, sollicitent le sénat-concervateur de s'intéresser auprès du gouvernement pour obtenir la restauration de l'Odéon et le retour du théâtre français dans ce quartier, qui en fut le berceau. Les pétitionnaires observent que tous les grands établissemens de la capitale se trouvent réunis dans un seul quartier : cela est vrai; mais quand une ville devient d'une grandeur démesurée, il est bien difficile d'éviter qu'il ne se forme une petite capitale dans la grande. Ce que le faubourg Saint-Germain reproche au quartier du Palais-Royal, si la France entière allait le reprocher à Paris.

Digitized by Google

Elle aurait à faire valoir d'autres raisons que l'établissement d'un théâtre.

Des lettres de Bruxelles portent que les religieuses connues sous le nom de Sœurs de la Charité, viennent d'être réunies, et qu'elles rentrent dans les biens non-vendus qui appartenaient à cette institution.

Dans un bois près de cette ville, s'est pendu un comte de Vandersteghen qui jouissait d'une grande fortune. Ce suicide a consterné les laborieux Flamands, qui sont trop occupés pour savoir ce que c'est qu'une profonde mélancolie, et les tourmens d'une âme ardente qui sent le besoin impérieux de se dégager de ses entraves. Il faut expédier, dans ce pays, quelques centaines d'exemplaires de *l'Influence des Passions* et de *Delphine*, et bientôt les suicides n'y produiront ni tristesse, ni étonnement.

Les membres de l'ordre des Jésuites qui existent encore en Russie, se sont réunis, le 10 octobre, pour procéder à la nomination d'un général de l'ordre. Le choix est tombé sur le Père Gabriel Gruber, né à Vienne, âgé de 64 ans, et maintenant recteur du collège fondé à Saint-Pétersbourg, par Paul Ier.

L'esprit pacifique du commerce se déploie toujours sur les frontières. La nuit du 29 frimaire, des contrebandiers ont fait une tentative pour introduire une grande quantité de marchandises anglaises dans la ville de Mayence. Il en est résulté un combat dans lequel 5 ou 6 douaniers ont été blessés. Une voiture de marchandises, qui avançait toujours pendant la bataille, a été saisie dans la ville même.

Le conseil-général du département du Rhône demande l'épuration du répertoire théâtral, ce fondement de la nouvelle école des mœurs; il désire sur-tout qu'on

Digitized by Google

ne laisse plus paraître sur la scène des prêtres, des évêques, des cardinaux. Quel fanatisme! Certainement, le gouvernement ne souffrirait pas qu'on offrît sur le théâtre le nouveau costume des juges et celui des premières autorités constituées; il ne faut qu'un peu de raison pour sentir que tout ce qui est déplacé est indécent ou ridicule. Sans fanatisme, ne pourrait-on pas faire la même observation en faveur des ecclésiastiques? Le dimanche qui suivit Noël, j'allai à Notre-Dame avec un étranger très-curieux de connaître nos usages: nous vîmes officier M. l'archevêque de Paris. Le soir, nous allâmes au Théâtre Français où l'on donnait *Fénélon*. En voyant entrer *Monvel*, cet étranger me demanda si c'était encore M. l'archevêque de Paris. Comme il ne parle pas bien français, et que je parle encore plus mal sa langue, je ne pus jamais lui faire comprendre pourquoi nous mettions sur le théâtre ce qui n'est à sa place qu'à l'église. Il y avait sans doute d'excellentes raisons à lui donner; mais il n'en entendit aucune.

Nous avons parlé d'un vaisseau hollandais qui périt, il y a quelques temps, près des côtes de Douvres, avec 586 personnes, compris le commandant. Sept naufragés échappés ont été reconduits à Flessingue par un paquebot anglais. Il résulte très-clairement des dépositions faites par ces individus, que le bâtiment n'a point péri par la faute du commandant. En conséquence, le gouvernement batave, pour conserver intacte la mémoire de cet homme malheureux, a fait publier que les rapports insérés dans les journaux anglais contre cet officier, sont faux et calomnieux. Il faudra faire bien des publications pareilles avant de persuader aux bourgeois de la Cité de Londres, qu'un officier hollandais sait conduire un vaisseau; car les bourgeois de la Cité poussent les prétentions nautiques

Digitized by Google

plus loin encore que les matelots. Rien n'est plaisant comme de les voir descendre dans un vaisseau ; ils seraient bien humiliés de se servir de l'échelle ; ils veulent attraper une corde et se laisser glisser, ce qui est la chose du monde la plus simple, même pour quiconque n'en a pas l'habitude. Souvent ils restent suspendus en l'air, remuant les pieds pour chercher un appui, jusqu'à ce que des matelots viennent les aider ; mais enfin, ils ne se sont pas servis de l'échelle, et c'est à quoi se bornait leur prétention, car ils n'ont pas celle d'être lestes.

Les journaux anglais de cette semaine relatent plusieurs procès de maris contre les séducteurs de leurs femmes ; c'est un métier en Angleterre que d'avoir une femme qui se laisse séduire, cela rapporte beaucoup d'argent. Singulier pays que celui où l'on adjuge au père le prix du déshonneur de sa fille, et à l'époux le prix du plaisir de l'épouse.

Le volume de *janvier*, des ÉPHÉMÉRIDES POLITIQUES, LITTÉRAIRES ET RELIGIEUSES, par les citoyens *Noël* et *Planche*, paraît aujourd'hui. (1)

TROISIEME EDITION de l'*Histoire de Quatre Espagnols*, par L. F. C. MONTJOIE, auteur du *Manuscrit trouvé au Mont Pausilype*. 4 vol. in-12. Prix 7 fr. 50 c., et 10 fr. 50 c., par la poste.

A Paris, chez LE NORMANT, libraire, imprimeur du *Journal des Débats*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

---

(1) Cet ouvrage sera composé de 12 vol. in-8°. Chaque mois formera un volume.

On pourra recevoir chaque volume à mesure qu'il paraîtra, en payant d'avance 9 fr. pour 3 vol. ; 18 fr. pour 6, et 36 fr. pour les 12 volumes.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

COMBAT DE TANCRÈDE ET DE RAYMOND;

Traduit par M. DE LA HARPE.

Jérusalem délivrée, chant 7^e.

ARGANT seul, et foulant l'arène abandonnée,
Exhalait de l'orgueil l'insolence effrénée,
Faisait entendre au loin ses cris injurieux :
« Eh bien ! peuple invincible, Européens fameux,
» Paraissez donc ; venez, conquérans de l'Asie,
» Venez, Argant est seul, et tous il vous défie !
» Qu'il vienne donc enfin ce Tancrède indompté !
» Quoi ! ne compte-t-il plus sur son bras redouté ?
» Attend-il que la nuit vienne encore à son aide ?
» Ce héros a-t-il peur ? Mais s'il tremble, s'il cède,
» Si même aucun de vous n'ose le remplacer,
» Venez tous à-la-fois, vous pouvez avancer.
» Cavaliers, fantassins, la carrière est ouverte !
» Et la tombe du Christ à vos yeux est offerte ;

Digitized by Google

» En voilà le chemin ! Est-ce en vain qu'en ces lieux
» Vous veniez de si loin pour acquitter vos vœux ? »
Ces cris dont tout le camp peut entendre l'outrage,
Appellent d'un vengeur le bras et le courage.
On amène à Raymond son coursier si vanté,
Qui de l'aigle a le nom et la rapidité,
Le léger Aquilin, né sur les bords du Tage.
Là, si nous en croyons les récits du vieil âge,
Quand les feux du printems, le besoin de jouir,
Livrent les animaux aux fureurs du desir,
La cavale erre et brûle, et d'amour dévorée,
Ouvre au souffle des vents une bouche altérée,
Haletante, et boit l'air qui féconde son sein.
On eût dit, il est vrai, que le prompt Aquilin
Etait d'air et de feu ; sa course est dans l'espace ;
La terre de ses pas ne garde point la trace.
Il va porter Raymond, et le guerrier pieux,
Elevant vers le ciel sa prière et ses yeux :
« Toi, dit-il, qui jadis contre un peuple infidèle,
» Aux champs de Térébinthe as vengé ta querelle,
» Quand la fronde d'un pâtre a, par un coup si prompt,
» D'un géant dans la poudre humilié le front,
» Renouvelle, grand Dieu, ce miracle propice ;
» Que la force succombe, et que l'orgueil périsse !
» Tu fis de Goliath triompher un enfant :
» Qu'un vieillard aujourd'hui soit le vainqueur d'Argant ! »
Il dit, et par la foi sa prière inspirée,
En sortant de son cœur, alla vers l'Empyrée.
Comme le feu qui monte et s'élève en son cours,
La foi qui vient du ciel y remonte toujours.
L'oreille du Très-Haut entend la voix du juste,
Il appelle, il choisit dans sa milice auguste
L'ange dont aujourd'hui l'invisible secours
Doit protéger Raymond et veiller sur ses jours.
C'est celui que déja la suprême clémence
Pour guide et pour appui lui donna dès l'enfance.
Chargé d'un nouvel ordre, il s'envole aussi-tôt

Digitized by Google

Au céleste arsenal, formidable dépôt
De ces armes du ciel que son courroux signale.
Là repose la lance, à Satan si fatale;
Là dort le feu vengeur, la foudre dont les traits,
Echappant à nos yeux, ne s'égarent jamais,
Et portent les fléaux dans leur course invisible;
C'est là qu'est suspendu le trident invincible,
Du monde condamné la première terreur,
Dont jadis Noé seul évita la fureur,
Et qui souvent encore effrayant les deux mondes,
Fait tonner les volcans, et déchaîne les ondes.
On voit dans cette enceinte à la voûte briller
Du plus pur diamant un vaste bouclier.
De l'Atlas au Caucase il couvrirait la terre :
Des princes vertueux égide tutélaire,
Rempart des nations dociles à la foi,
Fidelles à leur Dieu, fidelles à leur roi.
L'ange le prend en main, vole au champ des batailles.
Le peuple de Solyme a couvert les murailles.
Clorinde en même tems par l'ordre d'Aladin
Range son escadron sur le coteau voisin.
Les chrétiens, de leur camp occupant la barrière,
Laissent aux combattans une juste carrière.
Argant voit s'avancer un guerrier inconnu :
« Tancrède en cet instant est ailleurs retenu
» Dit le comte; au destin tu peux en rendre grâce.
» N'en conçois pas pourtant une trop vaine audace;
» Je viens le remplacer, et peut-être aujourd'hui
» Je me puis contre toi mesurer comme lui.
» Je soutiendrai l'honneur qu'on a daigné me faire,
» Et crois pouvoir t'offrir un nouvel adversaire. »
Le Sarrazin répond d'un sourire insolent :
« Où s'est donc retiré ce guerrier si vaillant?
» Il menace, et déja la fuite est son asile.
» Quoi! Tancrède se cache! ah! ressource inutile!
» Oui, quelque part qu'il soit, je saurai le trouver;
» Le ciel même, le ciel ne pourrait le sauver;

Digitized by Google

» Mes mains l'iraient chercher jusqu'au sein de la terre. »
— « Lui, dit le chevalier rougissant de colère,
» Lui se cacher! Tancrède a plus de cœur que toi. »
— « Voyons, répond Argant, voyons si contre moi
» Tu sauras soutenir ces bravades si folles,
» Et comment les effets répondront aux paroles.
» Je t'accepte, il suffit; prends du champ: je veux voir
» Sur quel bras les chrétiens ont fondé leur espoir. »
Ils courent, et le comte, au bout de la carrière
Sans ébranler Argant a frappé la visière.
Le coup du sarrazin par l'ange détourné
Tombe aussi sans effet, et d'un bras indigné
Il brise en blasphémant cette lance trompée,
Affront nouveau pour lui: soudain avec l'épée
Il charge, et du fardeau de son pesant coursier
Croit écraser Raymond; mais l'adroit cavalier
Elude, et dans sa course aussi prompte que sûre,
Il lui porte en passant la première blessure.
Argant revient sur lui, le comte échappe encor.
Aquilin le seconde, et d'un agile essort
Voltige autour d'Argant, se courbe, se replie,
Se redresse; on dirait que sa tête assouplie,
En prévenant la main qui doit le diriger,
Devine l'ennemi, son maître et le danger,
Que son instinct combat, et lui donne des ailes.
Sans tous ces mouvemens à Raymond si fidèles,
L'énorme Sarrazin et son puissant coursier
Pourraient de leur seul poids l'accabler tout entier.
Mais Raymond tour-à-tour et l'évite et le presse;
Et tel qu'un général près d'une forteresse
Que couvrent des rochers, qu'entourent des marais,
Surprend le côté faible, et s'ouvre des accès;
Tel Raymond de ses coups marque et choisit la place:
Il assiège d'Argant la gigantesque masse,
Et quand de l'ennemi qu'il trompe à tout moment,
La force et le courroux s'épuisent vainement,
Trop faible pour percer l'airain de son armure,

Digitized by Google

Il en cherche de l'œil la mobile jointure.
C'est là que par trois fois son glaive s'est porté,
Et le glaive trois fois en sort ensanglanté.
Argant serre à la fin le vieillard hors d'haleine;
D'Aquilin cette foi toute l'adresse est vaine;
Raymond ne peut parer ni fuir un tel effort,
Sur lui le bras d'Argant descend avec la mort.
Mais l'ange oppose alors son égide invisible;
Elle a reçu le coup; le cimeterre horrible,
Comme un verre fragile est venu s'y briser.
Forgé d'un bras mortel, que peut-il opposer
Au bouclier céleste, impérissable ouvrage!
Le Sarrazin, muet de surprise et de rage,
A peine en croit ses yeux; sur ces tronçons épars,
Sur sa main désarmée il fixe ses regards,
Et croit du chevalier l'armure invulnérable.
Du comte, à qui le ciel cache un bras secourable,
La cuirasse est intacte, et de son casque entier
Le combat n'a pas même offensé le cimier.
Le généreux Raymond en lui-même balance:
Il a droit d'achever une juste vengeance,
Ou du moins l'ennemi doit s'avouer vaincu;
Mais Raymond, qui toujours pour l'honneur a vécu,
Dédaigne une victime impunément frappée;
Il est prêt à crier: « Va, prends une autre épée. »
A-t-il droit cependant, combattant pour les siens,
De remettre en danger la cause des chrétiens?
Pendant qu'il doute, Argant d'une main forcenée,
De son glaive rompu lui lance la poignée,
Fond sur lui, le saisit, veut lutter corps à corps.
Raymond sanglant, meurtri, repoussant ses efforts,
S'en délivre en blessant cette main qui l'embrasse:
D'un vautour affamé la serre est moins tenace.
Cet outrage imprévu lui rend tout son courroux;
Sur le guerrier féroce il redouble ses coups.
Mais rien du Sarrazin ne peut dompter l'audace:
Fort d'une épaisse armure, et plus fort de sa masse,

Digitized by Google

Il résiste toujours quoique toujours frappé.
Tel battu par les vents, des flots enveloppé,
Tous ses mâts fracassés, ses voiles emportées,
Un navire aux assauts des ondes irritées
Oppose de ses flancs taillés dans les forêts
La structure robuste et les contours épais :
A côté de la mort est encor l'espérance.
Fier Argant, telle était ta superbe assurance,
Tu bravais le trépas, tu prodiguais tes jours :
L'enfer prévit ta perte et vint à ton secours.

DE LA HARPE.

QUELQUES FLEURS SUR LA TOMBE DE MOLÉ.

En long habit de deuil, et les cheveux épars,
Sur la scène française on voit pleurer Thalie.
Son masque est à ses pieds, et l'aimable Folie
A brisé ses grelots, couvert ses étendarts.....
Dans l'urne de Molé repose son génie :
Molé n'est plus..... pleurez, beaux-arts,
Le héros de la comédie.

Par M. VERLHAC, de Brives.

VERS RETOUCHÉS.

Rome eut dans Fabius un guerrier politique ;
Dans Annibal, Carthage eut un chef héroïque.
La France plus heureuse a dans Napoléon,
La tête du premier et le bras du second.

V. PETIT (de Tours.

Digitized by Google

ENIGME.

Comment peut-on concevoir ce mystère?
Je suis conçu dans le sein d'une mère
Qui m'abandonne avant de naître au jour :
Pour son petit pourquoi si peu d'amour?
Je n'en sais rien ; mais la cruelle
Laisse à son fils (germe de cruauté)
Une âme ingrate, un cœur rebelle ;
Car aussi-tôt que je suis né,
Preuve de mon atrocité,
Je dévore les fruits de ma seconde mère,
En violant les droits de l'hospitalité.
Tel est mon naturel : ô l'affreux caractère !

Par M. VERLHAC, de Brives.

LOGOGRIPHE.

Je suis un animal existant sur la terre,
Cher lecteur, et créé pour ton utilité ;
Tantôt craintif et doux, tantôt hardi, colère,
De toi je suis chéri, plus souvent redouté.
Entreprends-tu, lecteur, un pénible voyage,
Tout mon être est à toi : par-tout je suis tes pas,
A travers les périls mon corps t'ouvre un passage,
Et parfois ma valeur te dérobe au trépas.
souvent . . . . Mais je me tais ; car trop parler peut-être

Digitized by Google

Facilement par toi me feroit deviner.
Que suis-je cependant ? Me voilà... tout mon être
Repose sur cinq pieds. Veux-tu me démembrer ?
A tes yeux s'offrira la place où jour et nuit,
Le corps las des travaux que plus souvent j'endure,
Je viens me reposer ; et pour moi ce réduit,
Quoique simple, de l'air me fait braver l'injure.
Je voudrais bien, lecteur, t'en dire davantage,
Mais me nommer sitôt vraiment serait peu sage.

Par M. DESH., *de Bruxelles.*

CHARADE,

*Demandée par Mad^e. M***., en donnant le mot à l'auteur.*

Au printemps l'on voit mon premier
Changer de forme et de nature,
Et dans sa nouvelle structure
S'alimenter encor de mon dernier.
Qui possède mon tout est près de la folie,
Cet accès est en moi, mais avec modestie ;
Et je le trouve des plus doux,
Lorsqu'il est inspiré par vous.

Par M. MORTEMARD.

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *cordon*.
Celui du Logogriphe est *joie*, où l'on trouve *oie*.
Celui de la Charade est *ver-glas*.

Digitized by Google

LÉGISLATION PRIMITIVE. Trois vol. in-8°. Prix : 10 francs 50 cent. et 14 francs par la poste. A Paris, chez *Le Clère*, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, n°. 39; et chez *Le Normant*, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, la porte en face du petit portail.

Second extrait.

ON peut remarquer dans l'histoire, que la plupart des révolutions des peuples civilisés ont été précédées des mêmes opinions, et annoncées par les mêmes écrits : *Quid est quod fuit ? ipsum quod futurum est.* Quintilien et Élien nous parlent de cet Archiloque qui osa le premier publier l'histoire honteuse de sa conscience à la face de l'univers, et qui florissait en Grèce avant la réforme de Solon. Au rapport d'Eschine, Dracon avait fait un traité de l'éducation, où, prenant l'homme à son berceau, il le conduisait pas-à-pas jusqu'à sa tombe. Cela rappelle l'éloquent sophiste dont M. de la Harpe a fait un portrait admirable que nous espérons donner bientôt au public.

La *Cyropédie* de Xénophon, une partie de la *République* de Platon, et les premiers livres de ses *Loix*, peuvent être aussi regardés comme de beaux traités plus ou moins propres à former le cœur de la jeunesse. Sénèque, et sur-tout le judicieux Quintilien, placés sur un autre théâtre, et plus rapprochés de nos temps, ont laissé d'excellentes leçons aux maîtres et aux disciples. Malheureusement, de tant de bons écrits sur l'éducation, nous n'avons emprunté que la partie systématique,

Digitized by Google

et précisément celle qui, tenant aux mœurs des anciens, ne peut s'appliquer à nos mœurs. Cette fatale imitation, que nous avons poussée en tout à l'excès, a causé bien des malheurs : en naturalisant chez nous les dévastations et les assassinats de Sparte et d'Athènes, sans atteindre à la grandeur de ces fameuses cités, nous avons imité ces tyrans qui, pour embellir leur patrie, y faisaient transporter les ruines et les tombeaux de la Grèce.

Si la fureur de tout détruire n'avait pas été le caractère dominant de ce siècle, qu'avions-nous besoin cependant d'aller chercher des systêmes d'éducation dans les débris de l'antiquité? N'avions-nous pas les institutions du christianisme? Cette religion si calomniée (et à qui nous devons toutefois jusqu'à l'art qui nous nourrit); cette religion arracha nos pères aux ténèbres de la barbarie. D'une main, les Bénédictins guidaient les premières charrues dans les Gaules; de l'autre, ils transcrivaient les poëmes d'Homère : et tandis que les *clercs de la vie commune* s'occupaient de la collation des anciens manuscrits, les *pauvres frères des écoles pieuses* enseignaient *gratis* aux enfans du peuple les premiers rudimens des lettres; ils obéissaient à ce commandement du livre où tout se trouve : *Non des illi potestatem in juventute, et ne despicias cogitatus illius.*

Bientôt parut cette société fameuse qui donna le Tasse à l'Italie et Voltaire à la France, et dont, pour ainsi dire, chaque membre fut un homme de lettres distingué. Le jésuite mathématicien à la Chine, législateur au Paraguay, antiquaire en Egypte, martyr au Canada, était en Europe un maître savant et poli dont l'urbanité ôtait à la science ce pédantisme qui dégoûte la jeunesse. Voltaire consultait sur ses tragédies les pères Porée et Brumoy : « On a lu Jules-César devant

Digitized by Google

» dix jésuites, écrit-il à M. de Cideville, ils en » pensent comme vous. » La rivalité qui s'établit un moment entre *Port-Royal* et *la Société*, força cette dernière à veiller plus scrupuleusement sur sa morale, et les *Lettres Provinciales* achevèrent de la corriger. Les jésuites étaient des hommes tolérans et doux qui cherchaient à rendre la religion aimable, par indulgence pour notre faiblesse, et qui s'égarèrent d'abord dans ce charitable dessein: Port-Royal était inflexible et sévère, et, comme le roi prophète, il semblait vouloir égaler la rigueur de sa pénitence à la hauteur de son génie. Si le poète le plus tendre fut élevé à l'école des *solitaires*, le prédicateur le plus austère sortit du sein de la *société*. Bossuet et Boileau penchaient pour les premiers; Fénélon et La Fontaine pour la seconde.

« Anacréon se tait devant les jansénistes ».

Port-Royal, sublime à sa naissance, changea et s'altéra tout-à-coup, comme ces emblêmes antiques, qui n'ont que la tête d'aigle; les jésuites au contraire se soutinrent et se perfectionnèrent jusqu'à leur dernier moment. La destruction de cet ordre a fait un mal irréparable à l'éducation et aux lettres; on en convient aujourd'hui. Mais, selon la réflexion touchante d'un historien: *Quis beneficorum servat memoriam? aut quis ullam calamitosis deberi partam gratiam? aut quando fortuna non mutam fidem?*

Ce fut donc sous le siècle de Louis XIV (siècle qui enfanta toutes les grandeurs de la France), que le système d'éducation, pour les deux sexes, parvint à son plus haut point de perfection. On se rappelle avec admiration ces temps où l'on vit sortir des écoles chrétiennes, Racine, Molière, Montfaucon, Sévigné, la Fayette,

Digitized by Google

Dacier ; ces temps où le chantre d'Antiope, donnait des leçons aux épouses des hommes ; où les pères Hardouin et Jouvancy expliquaient la belle antiquité, tandis que les génies de Port-Royal écrivaient pour des écoliers de sixième, et que le grand Bossuet se chargeait du cathéchisme des petits enfans.

Rollin parut bientôt à la tête de l'Université ; ce savant homme, que l'on prend aujourd'hui pour un pédant de collège plein de ridicules et de préjugés, est pourtant un des premiers écrivains français qui ait parlé d'un philosophe anglais avec éloge : « Je ferai grand usage de deux » auteurs modernes, (dit-il dans son *Traité des* » *Etudes*) ; ces auteurs sont M. de Fénélon, archevêque de Cambrai, et M. Locke, anglais, » dont les écrits sur cette matière, sont fort estimés, et avec raison. Le dernier a quelques sentimens particuliers que je ne voudrais pas toujours adopter. Je ne sais d'ailleurs s'il était bien » versé dans la connoissance de la langue grecque » et dans l'étude des belles-lettres ; il ne paraît » pas au moins en faire assez de cas. »

C'est en effet à l'ouvrage de Locke sur l'éducation qu'on peut faire remonter la date de ces opinions systématiques, qui tendent à faire de tous les enfans des héros de roman ou de philosophie. L'*Emile*, où ces opinions sont malheureusement consacrées par un grand talent, et quelquefois par une haute éloquence ; l'*Emile* est jugé maintenant comme livre *pratique* ; sous ce rapport il n'y a pas de livre élémentaire pour l'enfance qui ne lui soit bien préférable : on s'en est enfin apperçu, et une femme célèbre a publié de nos jours, sur l'éducation, des préceptes beaucoup plus sains et plus utiles. Un homme, dont le génie a été mûri par les orages de la révolution, achève,

Digitized by Google

maintenant de renverser les principes d'une fausse philosophie, et de rasseoir l'éducation sur ses bases morales et religieuses. Le troisième volume de la *Législation primitive* est consacré à cet important sujet; nous avons promis de le faire connaître à nos lecteurs.

M. de Bonald commence par poser en principe que l'homme naît ignorant et faible, mais capable d'apprendre; « bien différent de la brute, » l'homme naît, dit-il, *perfectible*, et l'animal » naît *parfait*. »

Que faut-il enseigner à l'homme? Tout ce qui est bon, c'est-à-dire tout ce qui est nécessaire à la *conservation* des êtres.

Et quel est le moyen général de cette conservation? La *société*.

Comment la société exprime-t-elle ses rapports? Elle les exprime par des *volontés* qui s'appellent *loix*.

Les loix sont donc des volontés, d'où résultent pour les membres de la société des *actions* appelées *devoirs*.

Donc *l'éducation* proprement dite *est l'enseignement des loix et des devoirs de la société*.

L'homme, sous le rapport religieux et politique, appartient à une *société domestique* et à une *société publique*. Il y a donc deux systêmes d'éducation; savoir :

L'éducation domestique qui suit l'enfant dans la maison parternelle; elle a pour but de former l'homme pour la famille, et de l'instruire des élémens de la religion.

L'éducation publique, qui est celle que les enfans reçoivent de l'Etat dans des établissemens publics; son but est de former l'homme pour la société publique et les devoirs religieux et politiques qu'elle commande.

Digitized by Google

L'éducation, dans son principe, doit être essentiellement religieuse. Ici, M. de Bonald combat fortement l'auteur d'*Emile*. Dire qu'on ne doit donner à l'enfance aucun principe religieux, c'est une des erreurs les plus funestes que jamais ait avancées la philosophie. L'auteur de la *Législation primitive* cite l'exemple effrayant de 75 enfans au-dessous de seize ans, jugés à la police correctionnelle, dans l'espace de cinq mois, pour *larcins, vols et atteintes aux mœurs*. Le citoyen Scipion Bexon, vice-président du tribunal de première instance du département de la Seine, à qui l'on doit la connaissance de ce fait, ajoute, dans son rapport, que *plus de la moitié des vols qui ont lieu dans Paris, sont commis par des enfans.*

« Que des établissemens publics, dit M. Necker, dans son *Cours de Morale religieuse*, assurent à tous les enfans des instructions élémentaires de morale et de religion. Votre indifférence vous rendrait un jour responsables des égaremens que vous seriez forcés de punir; votre conscience au moins serait effrayée du reproche que pourrait vous adresser un jeune homme traduit devant un tribunal criminel, un jeune homme prêt à subir une condamnation rigoureuse. Que pourriez-vous répondre en effet s'il disait : « Je n'ai jamais été formé » à la vertu par aucune leçon; j'ai été dévoué à des » travaux mercenaires; j'ai été lancé dans le monde » avant qu'on eût gravé dans mon cœur ou dans mon » souvenir un seul principe de conduite : on m'a parlé » de liberté, d'égalité, jamais de mes devoirs envers les » autres, jamais de l'autorité religieuse qui m'aurait soumis à ces devoirs : on m'a laissé l'enfant de la nature, » et l'on veut me juger par des loix, que le *génie social* » a composées : ce n'étoit pas avec une sentence de mort » qu'il fallait m'enseigner les obligations de la vie ! » Tel est le langage terrible que pourrait tenir un jeune homme, en entendant sa condamnation. »

En parlant d'abord de l'éducation domestique, M. de Bonald veut qu'on rejette toutes ces pratiques anglaises, américaines, philosophiques, inven-

Digitized by Google

tées par l'esprit de système et soutenues par la mode.

« Des vêtemens légers, dit-il, la tête découverte, un lit dur, sobriété et exercices, des privations plutôt que des jouissances, en un mot, presque toujours ce qui coûte le moins, est en tout ce qui convient le mieux, et la nature n'emploie, ni tant de frais, ni tant de soins, pour élever ce frêle édifice qui ne doit durer qu'un instant, et qu'un souffle peut renverser. »

Il conseille ensuite le rétablissement des *corporations*,

« Que le gouvernement doit, dit-il, regarder comme l'éducation domestique des enfans du peuple. Ces corporations, où la religion fortifiait par ses pratiques les règlemens de l'autorité civile, avaient, entre autres avantages, celui de contenir par le devoir un peu dur des maîtres une jeunesse grossière, que le besoin de vivre soustrait de bonne heure au pouvoir paternel, et que son obscurité dérobe au pouvoir politique. »

C'est voir les choses de bien haut, et considérer en véritable législateur, ce que tant d'écrivains n'ont apperçu qu'en économistes.

L'auteur, passant à l'éducation publique, prouve d'abord, comme Quintilien, l'insuffisance d'une éducation privée, et la nécessité d'une éducation commune. Après avoir parlé des lieux où l'on doit établir les collèges, et fixé le nombre des élèves que chaque collège doit à peu-près-contenir, il examine la grande question sur les *maîtres*; laissons-le parler lui-même :

« Il faut une éducation perpétuelle, universelle, uniforme, et par conséquent un instituteur perpétuel, universel, uniforme : il faut donc un corps, car hors d'un corps, il ne peut y avoir ni perpétuité, ni généralité, ni uniformité.

« Ce corps (car il n'en faut qu'un) chargé de l'éducation publique, ne peut pas être un corps purement séculier; car où serait le lien qui en assurerait la perpétuité, et par conséquent, l'uniformité ? Serait-ce l'intérêt person-

Digitized by Google

nel? Mais des séculiers auront ou pourront avoir une famille. Ils appartiendront donc plus à leur famille qu'à l'état, à leurs enfans plus qu'aux enfans des autres, à leur intérêt personnel plus qu'à l'intérêt public; car l'amour de soi, dont on veut faire le lien universel, est et sera toujours le mortel ennemi de l'amour des autres. . . .

. . . . . .

« Si les instituteurs publics sont célibataires, quoique séculiers, ils ne pourront faire corps entr'eux; leur aggrégation fortuite ne sera qu'une succession continuelle d'individus entrés pour vivre, et sortis pour s'établir; et quel père de famille osera confier ses enfans à des célibataires, dont une discipline religieuse ne garantira pas les mœurs? S'ils sont mariés, comment l'état pourrait-il assurer à des hommes chargés de famille, animés d'une juste ambition de fortune, et plus capables que d'autres de s'y livrer avec succès; comment pourra-t-il leur assurer un établissement qui puisse les détourner d'une spéculation plus lucrative? Si, par des vues d'économie, on les réunit sous le même toit avec leurs femmes et leurs enfans, la concorde est impossible; si on leur permet de vivre séparément, les frais sont incalculables. Des hommes instruits ne voudront pas soumettre leur esprit à des règlemens devenus routiniers, à des méthodes d'enseignement qui leur paraîtront défectueuses; des hommes avides et accablés de besoins, voudront s'enrichir; des pères de famille oublieront les soins publics, pour les affections domestiques. L'état peut être assuré de ne conserver dans les établissemens d'éducation, que les hommes qui ne seront propres à aucune autre profession, de mauvais sujets; et l'on peut s'en convaincre aisément en se rappelant que les instrumens les plus actifs de nos désordres, ont été à Paris cette classe d'instituteurs laïques, attachés aux collèges, qui, dans leurs idées classiques, ont vu le *forum* de Rome à l'assemblée de leurs sections, et se sont crus des orateurs chargés des destinées de la république, lorsqu'ils n'étaient que des brouillons bouffis d'orgueil, et impatiens de sortir de leur état. Il faut donc un corps qui ne puisse se dissoudre; un corps où des hommes fassent, à une règle commune, le sacrifice de leurs opinions personnelles; à une richesse commune, le sacrifice de leur cupidité personnelle; à la famille commune de l'état, le sacrifice de leurs familles personnelles. Mais, quelle autre force que celle de la religion, quels autres engagemens que

ce

Digitized by Google

ceux qu'elle consacre, peuvent lier des hommes à des devoirs aussi austères, et leur commander des sacrifices aussi pénibles ? »



La vigoureuse dialectique de ce morceau sera remarquée de tous les lecteurs. M. de Bonald presse l'argument de manière à ne laisser aucun refuge à ses adversaires. On pourrait seulement lui objecter les universités protestantes ; mais il pourroit répondre que les professeurs de ces universités, bien qu'il soient mariés, sont cependant des *ministres* ou des *prêtres* ; que ces universités sont d'ailleurs des fondations *chrétiennes*, dont les revenus et les fonds sont indépendans du gouvernement ; qu'après tout, les désordres sont tels dans ces universités, que des parens sages craignent souvent d'y envoyer leurs enfans. Tout cela change absolument l'état de la question, et sert même, en dernière analyse, à confirmer le raisonnement de l'auteur.

M. de Bonald ne s'occupant qu'à poser les principes, néglige de donner des avis particuliers aux maîtres. On les trouve d'ailleurs ces avis dans les écrits du bon Rollin. Le seul titre de ses chapitres fait aimer cet excellent homme : *prendre de l'autorité sur les enfans ; se faire aimer et craindre ; inconvéniens et dangers des châtimens ; parler raison aux enfans, les piquer d'honneur, faire usage des louanges, des récompenses, des caresses ; rendre l'étude aimable ; accorder du repos et de la récréation aux enfans ; piété, religion, zèle pour le salut des enfans ;* c'est sous ce dernier titre qu'on lit ces mots qui font presque verser des larmes d'attendrissement :

« Qu'est-ce qu'un maître chrétien, chargé de l'éducation de jeunes gens ? C'est un homme, entre les mains de qui Jésus-Christ a remis un certain nombre d'enfans, qu'il a racheté de son sang et pour lequel il a donné sa vie ; en qui il habite comme dans sa maison et dans son temple ; qu'il regarde comme ses membres, comme ses frères

Digitized by Google

et des cohéritiers, dont il veut faire autant de rois et de prêtres qui régneront et serviront Dieu avec lui et par lui pendant toute l'éternité ; et il les leur a confiés pour conserver en eux le précieux et l'inestimable dépôt de l'innocence. Or, quelle grandeur, quelle noblesse une commission si honorable n'ajoute-t-elle point à toutes les fonctions des maîtres ? . . . . . .

. . . . . .

Un bon maître doit s'appliquer ces paroles que Dieu faisoit continuellement retentir aux oreilles de Moyse, le conducteur de son peuple : « Portez-les dans votre sein comme une nourrice a accoutumé de porter son petit enfant. *Porta eos in sinu tuo, sicut portare solet infantulum.* »

Des maîtres, M. de Bonald passe aux élèves. Il veut qu'on les occupe principalement de l'étude des langues anciennes, qui ouvrent aux enfans les trésors du passé, et promènent leur esprit et leur cœur sur de beaux souvenirs et de grands exemples. Il s'élève contre cette éducation philosophique « qui encombre, dit-il, la mémoire des » enfans de vaines nomenclatures, de minéraux, de » plantes, qui rétrécissent leur intelligence, etc. »

On doit aimer à se rencontrer dans les mêmes sentimens et les mêmes opinions, avec un homme tel que M. de Bonald. Nous avons eu le bonheur d'attaquer un des premiers cette dangereuse manie de notre siècle (1). Personne, peut-être, ne sent plus que nous le charme de l'*Histoire Naturelle*. Mais quel abus n'en fait-on pas aujourd'hui, et dans la manière dont on l'étudie, et dans les conséquences qu'on veut en tirer ! L'Histoire Naturelle proprement dite, ne peut être, ne doit être qu'une suite de tableaux comme dans la nature. M. de Buffon avait un souverain mépris pour les *classifications*, qu'il appellait *des échafaudages pour*

(1) Dans une lettre sur l'Angleterre, et depuis *dans le Génie du Christianisme*.

Digitized by Google

arriver à la science, et non pas la science elle-même (1). Indépendamment des autres dangers qu'entraîne l'étude exclusive des sciences, comme elles ont un rapport immédiat avec le vice originel de l'homme, elles nourrissent beaucoup plus l'orgueil que les lettres. «Descartes croyait, dit le savant » auteur de sa vie, qu'il était *dangereux* de s'appli- » quer trop sérieusement à ces démonstrations super- » ficielles, que l'industrie et l'expérience fournissent » moins souvent que le hasard. Sa maxime était (2) » que cette application nous désaccoutume insen- » siblement de l'usage de notre raison, et nous » expose à perdre la route que la lumière nous » trace (3). » Et l'on peut ajouter ces paroles de Locke : « *Entêtés de cette folle pensée, que rien* » n'est *au-dessus de notre compréhension* (4) ».

Voulez-vous apprendre l'histoire naturelle aux enfans, sans dessécher leur cœur et sans flétrir leur innocence? Mettez entre leurs mains le commentaire de la Genèse, par M. *de Luc*, ou l'ouvrage cité par Rollin, dans le livre de ses *Etudes*, intitulé de la *Philosophie*. Quelle philosophie, et combien peu elle ressemble à la nôtre! Citons un morceau au hasard :

« Quel architecte a enseigné aux oiseaux à choisir un lieu ferme, et à bâtir sur un fondement solide? Quelle mère tendre leur a conseillé d'en couvrir le fonds de matières molles et délicates, telles que le duvet et le coton? et, lorque ces matières manquent, qui leur a

(1) Hist. Nat. tom. 1. Prem. disc. p. 79, édit. 17.

(2) Lettre de 1639, p. 412. Cartes, libr. de direct. ingén. regula, n°. 5.

(3) Œuvres de Desc. tom. 1. p. 112.

(4) Entend. Hum. liv. 4. chap. 3. art. 4, trad. de M. Cotte.

Digitized by Google

suggéré cette ingénieuse charité, qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'estomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits.

« Est-ce pour les oiseaux, seigneur, que vous avez uni ensemble tant de miracles qu'ils ne connoissent point? Est-ce pour les hommes qui n'y pensent pas? Est-ce pour des curieux qui se contentent de les admirer sans remonter jusqu'à vous? et n'est-il pas visible que votre dessein a été de nous rappeler à vous par un tel spectacle, de nous rendre sensibles votre providence et votre sagesse infinie, et de nous remplir de confiance en votre bonté, si attentive et si tendre pour des oiseaux, dont une couple ne vaut qu'une obole. (1) »

Il n'y a que les *Etudes de la Nature*, de M. Bernardin de Saint-Pierre, qui offrent des peintures aussi religieuses et aussi touchantes. La plus belle page de M. de Buffon n'égale peut-être pas la tendre éloquence de ce mouvement chrétien : *Est ce pour les oiseaux, Seigneur! etc*,

Un étranger se trouvait, il y a quelque temps, dans une société où l'on parlait du fils de la maison, enfant de sept ou huit ans, comme d'un prodige. Bientôt on entend un grand bruit, les portes s'ouvrent, et l'on voit paraître le petit docteur, les bras nuds, la poitrine découverte, et habillé comme un singe qu'on va montrer à la foire. Il arrivait se roulant d'une jambe sur l'autre, d'un air assuré, regardant avec effronterie, importunant tout le monde de ses questions, et tutoyant également les femmes et les hommes âgés. On le place sur une table, au milieu de l'assemblée en extase; on l'interroge : « Qu'est-ce que l'homme, lui demande gravement un instituteur? — C'est un animal *mammifère*, qui a quatre extrémités, dont deux se terminent en mains. — Y a-t-il d'autres animaux de sa classe? — Oui; les chauves-souris et les singes. » L'assemblée poussa des cris d'ad-

(1) Matt. 10. 29.

Digitized by Google

miration. L'étranger se tournant vers nous, nous dit brusquement : « Si j'avais un enfant qui sût de » pareilles choses, en dépit des larmes de sa mère, » je lui donnerais le fouet jusqu'à ce qu'il les eût » oubliées. Je me souviens des paroles de vôtre » Henri IV : *Ma mie, disait-il à sa femme, vous* » *pleurez quand je donne le fouet à notre fils;* » *mais c'est pour son bien, et la peine que je vous* » *fais à présent, vous épargnera un jour bien des* » *peines.* »

Ces petits *naturalistes*, qui ne savent pas un mot de leur religion et de leurs devoirs, sont à quinze ans des personnages insupportables. Déjà hommes, sans être hommes, vous les voyez traîner leur figure pâle, et leur corps énervé, dans les cercles de Paris, décidant de tout en maîtres, ayant une *opinion* en morale et en politique, prononçant sur ce qui est bon ou mauvais, jugeant de la beauté des femmes, de la bonté des livres, du jeu des acteurs, de la danse des danseurs, se regardant danser eux-mêmes avec admiration, se piquant d'être déjà *blasés* sur leurs *succès*, et, pour comble de ridicule et d'horreur, ayant quelquefois recours au suicide.

Ah! ce ne sont pas là ces enfans d'*autrefois*, que leurs parens envoyaient chercher tous les jeudis au collège. Ils arrivoient avec des habits simples, et modestement fermés. Ils s'avançaient timidement au milieu du cercle de la famille, rougissant quand on leur parloit, baissant les yeux, saluant d'un air gauche et embarrassé, mais empruntant des grâces de leur simplicité même et de leur innocence; et cependant le cœur de ces pauvres enfans bondissoit de joie. Quelles délices pour eux qu'une journée passée ainsi sous le toit paternel, au milieu des complaisances des domestiques, des embrassemens des sœurs, et des dons secrets de la

Digitized by Google

mère ! Si on les interrogeait sur leurs études, ils ne répondaient pas que l'homme est un animal *mammifère*, placé entre les chauves-souris et les singes, car ils ignoraient ces importantes vérités ; mais ils répétaient ce qu'ils avaient appris dans Bossuet ou dans Fénélon, que Dieu a créé l'homme pour l'aimer et le servir ; qu'il a une âme immortelle ; qu'il sera puni ou récompensé dans une autre vie, selon ses mauvaises ou bonnes actions ; que les enfants doivent être respectueux envers leurs père et mère ; enfin, toutes ces vérités de catéchisme qui font pitié à la philosophie. Ils appuyaient cette *histoire naturelle* de l'homme de quelques passages fameux, en vers grecs ou latins, empruntés d'Homère ou de Virgile ; et ces belles citations du génie de l'antiquité, se mariaient assez bien aux génies non moins antiques de l'auteur de *Télémaque* et de celui de l'*Histoire Universelle*.

Mais il est temps de passer au résumé général de *la Législation primitive* ; tels sont les principes que M. de Bonald a posés.

« Il y a un être suprême ou une cause générale.

Cet être suprême est Dieu. Son existence est sur-tout prouvée par la parole, que l'homme n'a pas pu trouver, et qui lui a été enseignée.

La cause générale, ou Dieu, a produit un effet également général dans le monde ; c'est l'homme.

Ces deux termes, cause et effet, Dieu et l'homme, ont un terme moyen nécessaire, sans quoi il n'y aurait point de rapports entr'eux.

Ce terme moyen nécessaire, doit se proportionner à la perfection de la cause et à l'imperfection de l'effet.

Quel est ce terme moyen, où était-il ? C'était-là, dit l'auteur, « la grande énigme de l'univers. »

Il était annoncé à un peuple ; il devait être connu d'un autre.

Il est venu au terme marqué. Avant lui les véritables rapports de l'homme avec Dieu n'étaient point connus, parce que les êtres ne sont point connus par eux-mêmes, qu'ils ne le sont que par leurs rapports ; et que tout terme

Digitized by Google

moyen ou tout rapport manquait entre l'homme et Dieu.

Ainsi il y aura véritable connaissance de Dieu et de l'homme par-tout où le médiateur sera connu, et ignorance de Dieu et de l'homme, par-tout où le médiateur sera inconnu.

Là où il y a connaissance de Dieu et de l'homme, et de leur rapport naturel, il y a nécessairement de bonnes lois, puisque les lois sont l'expression des rapports naturels; donc la civilisation suivra la connaissance du médiateur, et la barbarie l'ignorance du médiateur.

Donc il y a eu civilisation commencée chez les Juifs et civilisation consommée chez les chrétiens. Les peuples payens ont été des *barbares*. »

Il faut entendre le mot *barbare* dans le sens de l'auteur. Les arts pour lui ne constituent pas un peuple *civilisé*, mais un peuple *policé*. Il n'attache le mot de civilisation qu'aux lois morales et politiques; on sent que tout ceci, bien que supérieurement enchaîné, est sujet à de grandes objections. On aura toujours un peu de peine à admettre qu'un Turc d'aujourd'hui est plus *civilisé* qu'un Athénien d'autrefois, parce qu'il a une *connaissance confuse du médiateur*. Les systêmes exclusifs qui mènent à de grandes choses et à de grandes découvertes, ont inévitablement des dangers et des parties faibles.

« Les trois termes primitifs étant établis, M. de Bonald les applique au mode social ou moral, parce que ces trois termes renferment en effet l'ordre de l'univers. La *cause*, le *moyen* et l'*effet* deviennent alors pour la société, le *pouvoir*, le *ministre* et le *sujet*.

La société est religieuse ou politique, domestique ou publique;

L'état purement domestique de la société religieuse, s'appelle religion naturelle,

L'état purement domestique de la société politique, s'appelle famille.

L'accomplissement de la société religieuse a été de faire passer le genre humain au *déisme* ou à la religion *nationale* des juifs, et de là à la religion *générale* des chrétiens.

Digitized by Google

Le perfectionnement de la société politique en Europe a été de faire passer les hommes de l'état domestique à l'état public et fixe des peuples civilisés qui composent la chrétienté. »

Le lecteur doit s'appercevoir ici qu'il a quitté la partie systématique de l'ouvrage de M. de Bonald, et qu'il entre dans une série de principes les plus féconds et les plus nouveaux.

« Dans tous les modes particuliers de la société, le pouvoir *veut* la société, c'est-à-dire sa conservation; le ministre *agit*, en exécution de la volonté du pouvoir. Le sujet est *l'objet de la volonté* du pouvoir et *le terme de l'action* des ministres.

Le pouvoir *veut*; il doit être un: les ministres agissent; ils doivent être plusieurs.

Ainsi M. de Bonald arrive à la base fondamentale de son système politique; base qu'il a été chercher, comme on le voit, jusque dans le sein de Dieu. La monarchie selon lui, ou l'unité du pouvoir est le seul gouvernement qui dérive de l'essence des choses et de la souveraineté du Tout-Puissant sur la nature. Toute forme politique qui s'en éloigne, ramène plus ou moins l'homme à l'enfance des peuples, ou la barbarie de la société.

Dans le livre second de son ouvrage, M. de Bonald montre l'application aux états particuliers de la société. Il établit pour la famille, ou la société domestique, les divers rapports entre les maîtres et les domestiques, entre les pères et les enfans. Dans la société publique, il déclare que le pouvoir public doit être comme le pouvoir domestique, commis à Dieu seul et indépendant des hommes, c'est-à-dire qu'il doit être un masculin, propriétaire, perpétuel; car sans unité, sans masculinité, sans propriété, sans perpétuité, il n'y a pas de véritable indépendance. Les attributions du pouvoir, l'état de paix et de guerre, le code des lois sont examinés par l'auteur. D'accord avec son titre, il se renferme pour tout cela, dans les élémens de la législation. Il a senti la nécessité de rappeller les notions les plus simples, lorsque tous les principes ont été bouleversés dans la société. »

Dans le traité du ministère public, qui suit les

Digitized by Google

deux livres de principes, l'auteur cherche à prouver par l'histoire des temps modernes, et sur-tout par celle de France, la vérité des principes qu'il a avancés.

« La religion chrétienne, en paroissant au monde, dit-il, appella à son berceau des bergers et des rois; et leurs hommages, les premiers qu'elle ait reçus, annoncèrent à l'univers qu'elle venoit régler les familles et les états, l'homme privé et l'homme public.

Le combat s'engage entre l'idolâtrie et le christianisme; il fut sanglant. La religion perd ses plus généreux athlètes; mais elle triomphe. Jusqu'alors renfermée dans la famille ou la société domestique, elle passe dans l'état; elle devient propriétaire. Aux petites églises d'Ephèse et de Thessalonique, succèdent les grandes églises des Gaules et de la Germanie. L'état politique se forme avec l'état religieux, ou plutôt est constitué naturellement par lui. Les grandes monarchies de l'Europe se forment avec les grandes églises: l'église a son chef, ses ministres, ses fidèles; l'état son chef, ses ministres, ses féaulx ou sujets. Division de juridiction, hiérarchie dans les fonctions, nature des propriétés, tout, jusqu'aux dénominations, devient peu-à-peu semblable dans le ministère religieux et le ministère politique. L'église est divisée en métropoles, diocèses, etc. L'état en gouvernemens ou duchés, districts ou comtés, etc. L'église a ses ordres religieux, chargés de l'éducation et du dépôt des sciences; l'état a ses ordres militaires, voués à la défense de la religion: partout l'état s'élève avec l'église, le donjon à côté du clocher, le seigneur ou le magistrat à côté du prêtre; le noble ou le défenseur de l'état vit à la campagne; le religieux habite les déserts. Bientôt le premier ordre s'altère, et s'altère à-la-fois dans l'ordre politique et religieux. Le noble vient habiter les villes qui s'aggrandissent; le prêtre quitte en même-tems la solitude. « Les propriétés » se dénaturent; les invasions des Normands, les chan» gemens des races régnantes, les croisades, les guerres » des rois contre les vassaux font passer dans les mains du » clergé un grand nombre de fiefs, propriété naturelle et » exclusive de l'ordre politique; et dans les mains des » nobles, des dîmes ecclésiastiques, propriété naturelle » et exclusive de l'ordre clérical: les devoirs suivirent

Digitized by Google

» naturellement les propriétés auxquelles ils étaient attachés. Le noble nomma des bénéfices et quelquefois les rendit héréditaires dans sa famille. Le prêtre institua des juges et leva des soldats, ou même jugea et combattit lui-même, et l'esprit de chaque ordre fut altéré, en même temps que les propriétés furent confondues. »

Enfin l'époque de la grande révolution religieuse arrive ; elle est d'abord préparée dans l'église par l'imprudente institution des ordres mendians, que la cour de Rome crut devoir opposer au clergé riche et corrompu ; mais ces corps deviennent bientôt en France, chez une nation élégante et spirituelle, l'objet des sarcasmes des savans (1). En même tems que Rome avait établi ses milices, l'état avait fondé les siennes. Les croisades, les usurpations de la couronne ayant appauvri l'ordre des nobles, il fallut avoir recours pour la défense de l'état aux troupes soldées. La force militaire, sous Charles VII, passe au *peuple armé* ou aux troupes soldées ; la force judiciaire, sous François Ier., passe au *peuple lettré*, par la vénalité des offices judiciaires. « La réformation dans l'église vient » concourir avec les innovations dans l'état. Les simples » citoyens avaient pris la place des magistrats, constitués » dans les fonctions politiques ; les simples fidèles usurpèrent sur les prêtres les fonctions religieuses. Luther » attenta au sacerdoce public, Calvin le remplaça dans » la famille. Le popularisme entra dans l'état, et le presbytérianisme dans l'église. Le ministère public passa au » peuple en attendant qu'il s'arrogeât le souverain pouvoir, et alors furent proclamés les deux dogmes parallèles et correspondans de la démocratie religieuse et de » la démocratie politique ; l'un, que l'autorité religieuse » est dans le corps des fidèles ; l'autre, que la souveraineté » politique est dans l'assemblée des citoyens. »

Avec le changement dans les principes, vient le chan-

(1) Lorsque les ordres mendians furent établis dans l'église, peut-on dire que les Français fussent alors une nation *élégante*. D'ailleurs l'auteur n'oublie-t-il pas les services innombrables que ces ordres ont rendus à l'humanité ? Les premiers savans, qui parurent à la renaissance des lettres, étoient bien loin de tourner les ordres mendians en ridicule, puisqu'un grand nombre de ces savans étaient eux-mêmes des religieux. Il nous semble donc que l'auteur confond ici les époques ; mais on peut lui accorder qu'il eût été bon de diminuer insensiblement les ordres mendians, à mesure que l'élégance des mœurs françaises s'est développée.

Digitized by Google

gement dans les mœurs. Les nobles abandonnent les belles fonctions de juges, pour embrasser uniquement le métier des armes. La licence militaire vient relâcher les nœuds de la morale ; les femmes influent sur le ministère public ; le luxe s'introduit à la cour et dans les villes ; un peuple de citadins remplace une nation agricole ; au défaut de considération on veut obtenir des titres ; la noblesse est vendue, en même-temps que les biens de l'église sont mis à l'encan ; les grands noms s'éteignent ; les premières familles de l'état tombent dans la pauvreté ; le clergé perd son autorité et sa considération ; enfin, le philosophisme, sortant du fond de ce cahos religieux et politique, achève de renverser la monarchie ébranlée.»

Ce morceau très-remarquable est tiré de la *Théorie du pouvoir Politique et Religieux*, ouvrage supprimé par le directoire, et dont il n'est échappé qu'un très-petit nombre d'exemplaires. On donnera peut-être un jour un résumé de ce livre important, supérieur même à la *Législation primitive*, et dont celui-ci n'est, pour ainsi dire, qu'un extrait. On saura alors d'où sortent toutes ces idées si neuves en politique, et que des écrivains mettent aujourd'hui en avant, sans indiquer la source où ils les ont puisées.

Au reste nous avons trouvé par-tout (et nous nous nous en faisons gloire) dans l'ouvrage de M. de Bonald, la confirmation des principes littéraires et religieux que nous avons énoncés dans le *Génie du Christianisme*. Il va même plus loin que nous à quelques égards ; car nous ne nous sentons pas assez d'autorité pour oser dire comme lui, *qu'il faut prendre aujourd'hui les plus grandes précautions pour n'être pas ridicule en parlant de la Mythologie*. Nous croyons qu'un heureux génie peut encore tirer bien des trésors de cette mine féconde ; mais nous pensons aussi, et nous avons peut-être été le premier à l'avancer, qu'il y a plus de ressource pour la poésie dramatique dans la religion chrétienne que dans la religion des anciens ; que les

Digitized by Google

merveilles sans nombre qui résultent nécessairement pour le poète, de la lutte des passions et d'une religion chaste et inflexible, peuvent compenser amplement la perte des beautés mythologiques. Quand nous n'aurions fait naître qu'un doute sur cette importante question littéraire, sur cette question décidée, en faveur de la fable, par les plus grandes autorités; ne serait-ce pas avoir obtenu une espèce de victoire? (1)

M. de Bonald s'élève aussi contre ces esprits timides, qui, par *respect* pour la religion, laisseraient volontiers la religion périr. Il s'exprime presque dans les mêmes termes que nous :

« Lorsqu'on méconnaît d'un bout de l'Europe » à l'autre ces vérités nécessaires à l'ordre social... » Serait-il besoin de se justifier devant des es- » prits timides et des âmes timorées, d'oser sou- » lever un coin du voile qui dérobe ces vérités » aux regards inattentifs? et y aurait-il des chré- » tiens d'une foi assez faible, pour penser qu'elles » seront moins respectées à mesure qu'elles seront » plus connues? »

Au milieu des violentes critiques qui nous ont assailli dès nos premiers pas dans la littérature, nous avouerons qu'il est extrêmement flatteur et consolant pour nous, de voir aujourd'hui notre faible travail sanctionné par une opinion aussi

(1) Madame de Staël elle-même, dans la préface de son nouveau roman, veut bien nous accorder quelque chose, et convenir que les idées religieuses sont favorables au développement du génie; cependant elle semble avoir écrit son livre pour combattre ces mêmes idées et pour prouver qu'il n'y a rien de plus sec que le christianisme, et de plus tendre que la philosophie. A-t-elle atteint ou manqué son but? c'est au public à prononcer. Mais du moins elle a donné de nouvelles preuves de cet esprit distingué et de cette imagination brillante, que nous nous sommes plu à reconnaître. (Lettre au rédacteur du *Mercure* du 1^er^. nivose an IX.) Et quoiqu'elle essaie de faire valoir des opinions qui glacent et dessèchent le cœur, on sent percer dans tout son ouvrage cette bonté que les systèmes philosophiques n'ont pu altérer, et cette générosité que les malheureux n'ont jamais réclamée en vain.

Digitized by Google

grave que celle de M. de Bonald. Cependant nous prendrons la liberté de lui dire que dans l'ingénieuse comparaison qu'il fait de son ouvrage au nôtre, il prouve qu'il sait se servir mieux que nous des armes de l'imagination, et que s'il ne les emploie pas plus souvent, c'est qu'il les dédaigne. Il est, quoiqu'il en puisse dire, le savant architecte du temple, dont nous ne sommes que l'inhabile décorateur.

On doit beaucoup regretter que M. de Bonald n'ait pas eu le temps et la fortune nécessaires pour ne faire qu'un seul ouvrage de sa *Théorie du Pouvoir*, de son *Divorce* (1), de sa *Législation Primitive*, et de ses divers *Traités de Politique*. Mais la providence qui dispose de nous, a marqué d'autres devoirs à M. de Bonald; elle a demandé à son cœur le sacrifice de son génie. Cet homme, rare et modeste, consacre aujourd'hui ses moments à une famille malheureuse, et les soucis paternels lui font oublier les soins de la gloire. On fera de lui l'éloge que l'écriture fait des patriarches: *Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes : pacificantes in domibus suis.*

Le génie de M. de Bonald nous semble encore plus profond qu'il n'est haut; il creuse plus qu'il ne s'élève. Son esprit nous paraît à-la-fois solide et fin : son imagination n'est pas toujours, comme les imaginations éminemment poétiques, portée par un sentiment vif ou une grande image; mais aussi elle est spirituelle, ingénieuse; ce qui fait qu'elle a plus de calme que de mouvement, plus de lumière que de chaleur. Quant aux sentimens de M. de Bonald, ils respirent par-tout cet hon-

(1) M. de Fontanes a fait l'extrait de cet excellent ouvrage dans le 34^e^. n°. du *Mercure*. (16 brum. an X.) et placé le premier M. de Bonald au règne qu'il doit occuper dans les lettres.

Digitized by Google

neur français, cette probité qui font le caractère dominant des écrivains du siècle de Louis XIV. On sent que ces écrivains ont découvert la vérité, moins encore par la force de leur esprit que par la droiture de leur cœur.

On a si rarement de pareils hommes et de pareils ouvrages à annoncer au public, qu'on nous pardonnera la longueur de cet extrait. Quand les clartés qui brillent encore sur notre horison littéraire, se cachent ou s'éteignent par degrés, on arrête complaisammeut ses regards sur une nouvelle lumière qui se lève. Tous ces hommes vieillis glorieusement dans les lettres; ces écrivains depuis long-tems connus, auxquels nous succéderons, mais que nous ne remplacerons pas, ont vu des jours plus heureux. Ils ont vécu avec Buffon, Montesquieu et Voltaire; Voltaire avait connu Boileau; Boileau avait vu mourir le vieux Corneille; et Corneille enfant, avait peut-être entendu les derniers accens de Malherbe. Cette belle chaîne du génie français s'est brisée. La révolution a creusé un abyme qui a séparé à jamais l'avenir et le passé. Une génération moyenne ne s'est point formée entre les écrivains qui finissent et les écrivains qui commencent. Un seul homme pourtant tient encore le fil de l'antique tradition et, s'élève dans cet intervalle désert. On reconnaîtra sans peine celui que l'amitié n'ose nommer, mais que l'auteur célèbre, oracle du goût et de la critique, a déjà désigné pour son successeur. Toutefois si les écrivains de l'âge nouveau, dispersés par la tempête, n'ont pu s'instruire auprès des anciennes autorités; s'ils ont été obligés de tirer tout d'eux-mêmes; la solitude et l'adversité ne sont-elles pas aussi de grandes écoles? Compagnons des mêmes infortunes, amis avant d'être auteurs, puissent-ils ne voir jamais renaître parmi eux ces honteuses

Digitized by Google

jalousies qui ont trop souvent deshonoré un art noble et consolateur! Ils ont encore besoin d'union et de courage; les lettres seront long-temps orageuses. Elles ont produit la révolution, et elles seront le dernier asile des haines révolutionnaires. Un demi-siècle suffira à peine pour calmer tant de vanités compromises, tant d'amour-propres blessés. Qui peut donc espérer de voir des jours plus sereins pour les Muses? La vie est trop courte; elle ressemble à ces carrières où l'on célébrait les jeux funèbres chez les anciens, et au bout desquelles apparaissait un tombeau :

Ἐστηκεξύγιον αὖον ὄσσον, etc.

« De ce côté, dit Nestor à Antiloque, s'élève » de terre le tronc dépouillé d'un chêne; deux » pierres le soutiennent dans un chemin étroit; » c'est une tombe antique, et la borne marquée » à votre course. » CHATEAUBRIAND.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE ANCIENNE, d'après Rollin, par *J. C. Royou*. Quatre vol. in-8°. Prix, 21 f. et 27 f. 50 c. A Paris, chez l'Auteur, rue St. André-des-Arcs, n. 37; *Belin*, libraire, rue St. Jacques; et *le Normant*, rue des Prêtres-St.-Ger.-l'Aux.

LE mérite de M. Rollin est assez connu de tout le monde; c'est une de ces réputations paisibles auxquelles on voudrait sans cesse ajouter, parce que son caractère fait chérir en lui l'écrivain, et communique à sa gloire je ne sais quoi de modeste qui le rend aimable. Quoiqu'il ne fût pas homme du monde, il y a laissé un nom aussi révéré que dans l'université dont il fut l'ornement. Ses ouvrages sont en possession de former la jeunesse, et font même le charme d'un âge plus avancé. Ses instructions attachent encore par leur aménité ceux même qui ne l'appellent plus que le *bonhomme Rollin*. Il semble qu'il

Digitized by Google

ait, comme le *bon* Homère, le privilège de sommeiller quelquefois. On l'écoute comme un vieillard un peu diffus, mais agréable et touchant dans ses leçons.

C'est ce qui fait que certaines personnes ont été sensibles aux observations dans lesquelles M. *Royou* passe en revue les défauts de cet illustre professeur. Cependant, on lui doit cette justice que, quoique ces défauts soient en quelque sorte le fondement et l'apologie de son ouvrage, il ne les a relevés qu'avec tout le ménagement que l'on doit au mérite. Ces défauts sont certainement très-réels, et demandaient une main habile pour les corriger. Comme instituteur, M. Rollin n'avait que des qualités et des vertus : son goût était aussi pur que sa morale ; mais, comme historien, on ne peut nier qu'il n'ait manqué quelquefois de lumières et de jugement. Je passe sur sa complaisance à rapporter les contes d'Hérodote et de Ctésias, sur quelques fautes de chronologie, et sur la prolixité de sa morale : mais M. Royou a eu raison d'insister fortement sur les erreurs de sa politique. Elles ont eu des conséquences plus graves qu'on ne pense. M. Rollin ne connaissait à fond que les ouvrages littéraires des anciens ; et comme il admirait avec raison les beautés de leur poésie et l'éloquence de leurs harangues, il croyait devoir admirer de même leurs gouvernemens et leurs lois. C'est ainsi qu'est née parmi nous cette littérature superficielle qui, jugeant du fond des idées par les formes du style, a pris pour des modèles de raison et de conduite, tous ces discoureurs éloquens de la Grèce et de Rome. De là cet enthousiasme de l'antiquité qui prenait racine dans les écoles ; cette admiration pour des républiques anarchiques ; enfin cet esprit d'indépendance qu'on puisait dans leur histoire, dont on retrouvait les maximes au théâtre, et qui a fini par pénétrer dans le sein de la société, où il a introduit tant de coutumes étrangères à nos mœurs. Comment M. Rollin, cet homme si sage, ne vit-il pas que cette prévention excessive en faveur

des

Digitized by Google

des anciens, ne pouvait inspirer aux jeunes gens que du mépris pour les usages de leur pays, et que ces petits Romains qu'on dressait dans les collèges, à faire des déclamations populaires, finiraient par être de très-mauvais français?

Faisons attention que la philosophie moderne est née de ces préjugés de l'école. On les retrouve par-tout dans sa doctrine. Lorsqu'elle promettait de réformer le genre humain, on pouvait lui supposer quelques idées nouvelles, mais la suite a fait voir que tout son secret consistait à nous ramener aux coutumes et aux gouvernements des anciens. Quand on considère ce qu'un seul principe faux dans l'éducation, a fait de mal à la société, comment traite-t-on si légèrement l'instruction publique, et comment peut-on demeurer dans l'indifférence de ce siècle blâsé qui ne prend de parti ni pour la vérité ni pour l'erreur?

Il importait d'autant plus de corriger, dans M. Rollin, cette estime immodérée de l'antiquité, qu'elle a non-seulement égaré le jugement, mais la piété même de ce grand homme. Il fait quelquefois intervenir la religion mal-à-propos, et d'une manière plus propre à rendre les jeunes gens superstitieux qu'à en faire des chrétiens. Ainsi par exemple, à l'occasion du bœuf Apis, ou du temple de Delphes, ou des poulets sacrés, il louera la dévotion des anciens, et il attribuera le bonheur ou le malheur des peuples au respect ou au mépris qu'on aura témoigné pour ce bœuf ou pour ces poulets, comme si le vrai dieu de l'univers pouvait s'intéresser à l'honneur de ces fausses divinités.

Ce sont ces défauts qui ont fait entreprendre à M. Royou d'abréger et de réformer l'histoire ancienne, toutefois en conservant, comme il le dit lui-même, le plan et les excellens matériaux de M. Rollin; mais pour juger de l'esprit qui a présidé à cette réforme, il suffira de citer la réflexion suivante: « Que penser des vertus

Digitized by Google

» tant prônées des anciens, lorsqu'on voit le plus juste » des Grecs conseiller l'injustice, et le plus vertueux des » Romains, le carnage et la destruction, sans autre motif, » sans autre droit que l'intérêt bien ou mal entendu de » leur république ? » Et M. Royou ajoute un peu plus loin : » Les excursions qu'on peut faire dans l'antiquité » ramènent nécessairement tout esprit bien fait à l'amour » de sa patrie..... » C'est aussi avec cet esprit qu'il convenait de rectifier les vues politiques de M. Rollin ; mais lorsque sa morale s'est trouvée en défaut dans quelques jugemens peu réfléchis, il était digne de M. Royou d'effacer en silence ces taches légères qui trahissent la faiblesse humaine.

Je crois que l'exemple suivant justifiera mon conseil ; il est tiré de l'histoire des successeurs d'Alexandre, et voici ce qu'on lit (pag. 403.)

« Perdiccas mena Eumène en Cappadoce, et le mit » en possession de son gouvernement, après avoir battu, » pris, exterminé Ariarathe et toute sa famille ; *conduite* » *très-sage et absolument nécessaire dans un nouveau* » *gouvernement, dit, non pas Machiavel, mais le ver-* » *tueux Rollin, qui cette fois s'est oublié.* »

J'engage vivement M. Royou à supprimer cette remarque dans une nouvelle édition. Son travail n'a pas besoin de tirer avantage des fautes de ses prédécesseurs.

Il est naturel de penser qu'on doit aujourd'hui entendre mieux l'histoire que du temps de M. Rollin. C'est à présent que nous connaissons tout le prix des gouvernemens et des lois populaires, si admirées dans l'antiquité. C'était pour nous les *bâtons flottans*. Il ne nous manquait que de les voir de près. Nous savons maintenant apprécier cette *vertu* dont M. de Montesquieu a fait le mobile des républiques ; nous avons même essayé les mœurs des anciens ; car ce sont les Grecs et les Romains qui nous ont fait présent du divorce, et chacun voit combien les mœurs y gagnent tous les jours. Nous

Digitized by Google

pouvons bien dire comme Laocoon : *Timeo Danaos, et dona ferentes.* On s'instruit vîte à l'école du malheur. Le cours de politique expérimentale que nous suivons depuis douze ans a dû produire une grande révolution dans nos idées, et il ne faut pas s'étonner qu'on commence à envisager bien des choses d'un tout autre œil qu'auparavant. M. Royou observe que le moment est venu d'étudier l'histoire; j'ajoute que le temps est venu de l'écrire. Il n'est plus question d'admirer : il faut juger. Voilà pourquoi la critique de M. Rollin paraît si faible aujourd'hui, et sa politique si légère. Les jugemens de M. Royou, au contraire, décèlent en général la maturité de l'expérience; et quoiqu'il reconnaisse modestement avoir profité des ouvrages savans qui ont paru sur cette matière, il est aisé de voir qu'il n'a trouvé nulle part de plus grandes lumières que dans les événemens qui se sont passés sous nos yeux. Il semble que les philosophes qui ont écrit avant ces événemens, quoiqu'avec beaucoup d'esprit, soient dans le cas d'un homme qui voudrait résoudre un problème, sans avoir les données nécessaires. En veut-on avoir la preuve, sans sortir du sujet qui nous occupe? Qu'on lise, par curiosité, ce que l'auteur de l'*Esprit des Lois* a dit des institutions de Lycurgue, dans un temps où il était de mode de vanter Sparte comme un modèle de vertu. On sera étonné de ce qu'il a écrit d'incompréhensible à ce sujet. *Qu'on fasse attention*, dit-il, *à l'étendue du génie qu'il fallut à législateurs pour voir qu'en choquant tous les usages reçus, en confondant toutes les vertus, ils montreraient à l'univers leur sagesse.* Voilà, en effet, ce que nous admirions autrefois, sur la foi de nos maîtres; mais on sait aujourd'hui que des législateurs qui choquent tous les usages, et qui confondent toutes les vertus, n'ont pas plus de sagesse que de génie. *Lycurgue mêlant le larcin avec l'esprit de justice, le plus dur esclavage avec l'extrême liberté, les sentimens les*

Digitized by Google

plus atroces avec la plus grande modération, donna de la stabilité à sa ville. Ce n'est pas la durée de la ville qui rend témoignage de la force des institutions, c'est celle des lois. Or, la législation de Lycurgue n'a fait que passer, comme toutes les lois fausses et contre nature. *On a* (à Sparte) *de l'ambition, sans espérance d'être mieux.* Comment donc peut-on ambitionner quelque chose, lorsqu'on n'a rien à espérer ? *On y a les sentimens naturels, et on n'y est ni enfant, ni mari, ni père.* En quoi consistent donc les sentimens naturels ? *La pudeur même est ôtée à la chasteté* Il n'y a rien là de merveilleux. C'est ce que nous voyons aujourd'hui. Nos dames qui ont trouvé le secret d'être nues, quoiqu'habillées, nous retracent les coutumes de Sparte. On ne peut ni nier leur chasteté, ni admirer leur pudeur. *C'est par ces chemins que Sparte est menée à la grandeur et à la gloire, mais avec une telle infaillibilité de ses institutions, qu'on n'obtiendrait rien contre elle en gagnant des batailles, si on ne parvenait à lui ôter sa police.* Lorsqu'on parvient à ôter à un peuple ses lois et sa police, c'est une marque que ses institutions ne sont point infaillibles. Il n'y a de tel que ce qui est à l'épreuve du temps et de la corruption. Il y aurait du sens à dire *l'infaillibilité* des institutions de Moïse, puisqu'elles subsistent encore après six mille ans, et c'est ce que Rousseau a eu du moins le mérite d'entrevoir dans le *Contrat Social.* Mais qu'on lise un peu ce singulier jugement de M. de Montesquieu ; d'un côté, il nous montre ces législateurs grecs, confondant toutes les vertus, renversant tous les usages, instituant le vol et la rapine, substituant aux affections naturelles les sentimens les plus barbares, et dépouillant les vierges même de la pudeur qui fait tout leur ornement, et de l'autre côté, il appelle cela du *génie*, de la *sagesse*, de la *stabilité*, de l'*infaillibilité* même. Qu'on ajuste, si l'on peut, ces contradictions. Pour moi, je ne puis y voir

Digitized by Google

que l'empire de la prévention sur l'esprit d'un homme qui se croit obligé d'admirer ce que sa raison condamne malgré lui.

Il me semble que M. Royou n'a pas purgé ici entièrement M. Rollin de ses admirations accoutumées. Il fait, à la vérité, une critique forte et pleine de jugement des lois insensées de Lycurgue; mais je crois qu'il a tort d'attribuer à ces lois la puissance de Sparte qui, comme celle de Rome, fut le fruit de la discipline militaire plutôt que de la constitution politique : c'est se laisser abuser par les apparences, que d'appeler les Lacédémoniens de *vrais philosophes*. Toute l'antiquité les a loués, dira-t-on : cela est vrai; mais observons que, chez ces peuples, les vices étant érigés en lois, ils devaient cesser de paraître tels. Ainsi, un Spartiate qui faisait jeter ses enfans à la voirie, qui prostituait sa femme, qui s'amusait à tuer un Ilote pour se rendre adroit, ou qui volait pour acquérir de la subtilité, passait pour un excellent citoyen, puisque c'était là les mœurs de son pays; et comme avec cela on y vivait d'une manière très-dure, toutes ses infamies se couvraient d'un air de vertu que l'austérité donne toujours, et dont les hommes sont toujours dupes. Cependant cette régularité extérieure coûte si peu, que le voluptueux Alcibiade, vivant à Sparte, se faisait admirer par sa tempérance des Lacédémoniens même.

C'est par les règles universelles de la justice et par les lois générales de l'ordre que l'historien doit juger des coutumes et des lois particulières de chaque peuple, de la même manière qu'on juge par *le droit des gens* de la conduite respective des nations. C'est ainsi que M. Royou me paraît avoir très-bien relevé la forfanterie des vertus romaines, en leur appliquant les règles de l'humanité, comme on le peut voir dans l'*Histoire de Paul Emile*, où il a montré plus de jugement et de saine critique que M. Rollin et que Plutarque. Mais le plus grand ser-

Digitized by Google

vice qu'il ait rendu à la jeunesse, est d'avoir prodigieusement abrégé l'*Histoire ancienne*, dont les immenses détails absorbaient très-mal-à-propos ce qu'on doit consacrer de temps et de mémoire à des études bien plus importantes. Pour ce qui regarde le style, il n'y a point lieu à faire de comparaison. Celui de M. Rollin respire la douceur et l'aménité de son âme. Il est sur-tout remarquable par une abondance harmonieuse qui remplit l'oreille : mais il faut louer M. Royou d'y avoir substitué la rapidité et la précision qui sont les qualités naturelles et nécessaires d'un abrégé. *Charles* D.

THÉATRE LOUVOIS.

La Petite Ecole des Pères, comédie en 1 acte, et en prose.

Un père a deux fils ; il aime l'aîné, déteste le cadet, qui, à la suite d'une querelle, quitte la maison paternelle. Le père et le fils aîné viennent à Paris vivre dans la dissipation, l'intimité et la débauche ; ils se ruinent. Au moment de se trouver sans ressource, et même sans domicile, toutes leurs dettes sont payées par un anonyme. Cet anonyme, comme on s'en doute bien, est le jeune fils, qui a fait fortune, et qui rentre en grâce auprès de son père. Il y avait là de quoi faire un drame qui aurait ressemblé à dix drames faits depuis long-tems ; les auteurs ont préféré de traiter ce sujet, non en comédie, mais en satire, ce qui leur a valu de nombreux applaudissemens. Il y a des traits gais et mordans ; il y en a d'autres qui certainement passent le but. Au reste, nous ne connaissons pas assez la mauvaise société pour prononcer à cet égard. Il faut croire que les auteurs et le parterre poussent plus loin que nous leurs connaissances sur un pareil objet, car ils se sont trouvés d'accord.

Les auteurs sont MM. *Etienne et Nanteuil.*

ANNONCES.

Dictionnaire Universel de Géographie Maritime, ou Description exacte de tous les ports, hâvres, rades, baies, golfes et côtes du monde connu ; des courans, fleuves, rochers, bancs de sable, et de tous les dangers, etc. ; avec leur position déterminée d'après les meilleures autorités ; renfermant des Observations sur les gissemens des côtes,

Digitized by Google

les sondes, les mouillages, le brassiage des ports et rades, les formes et aspects des terres vues d'une certaine distance au large; avec des instructions particulières pour entrer, sans pilotes, dans les ports qui en sont susceptibles. Traduit de l'anglais, refait presque en entier, soigneusement corrigé et augmenté, dédié au premier consul, avec sa permission, par L. de Grandpré, ancien officier de la marine française. Trois vol. in-8°., caractère petit-texte. Prix :

Sur papier d'Auvergne . . . 21 fr. et 26 fr. par la poste.
Papier fin . . . . . 27 fr. et 32 fr. par la poste.

Le même ouvrage, deux vol. in-4°., tiré à très-petit nombre, sur pap. d'Auvergne, 30 f. et 36 f. par la poste.
Papier fin . . . . . 36 fr. et 41 fr. par la poste.

A Paris, chez Delalain, fils, lib., quai des Augustins, n°. 38.

Histoire d'Italie, depuis la chûte de la république romaine jusqu'aux premières années du dix-neuvième siècle; par *Ant. Fantin des Odoards.* Neuf volumes in-8°. Prix, 45 fr. br. A Paris, chez Perlet, libraire, rue de Tournon, n°. 1133; J. E. Gabriel Dufour, libraire, rue de Tournon, n°. 1126.

Il n'existe point d'histoire générale d'Italie, c'est la première qu'on offre au public; elle est faite avec la plus scrupuleuse exactitude, c'est le fruit des recherches et des travaux de l'auteur pendant vingt années.

Vies des Enfans célèbres; deuxième édition, revue avec soin, et augmentée des *beaux Exemples de piété filiale et de concorde fraternelle*; trois vol. in-12, ornés de gravures. Prix: 7 fr. 50 cent., et francs de port, 10 fr. On peut, si l'on veut, se procurer, à volonté, les *beaux Exemples* seuls, pour compléter la précédente édition; il se vend séparément: 2 fr. 50 cent., et francs de port, 3 fr. 50 cent. Cet ouvrage paraît. Les *Enfans célèbres* pourront aussi s'acheter séparément. Le prix est, pour les deux vol. in-12 brochés, 5 fr., et francs de ports, 6 fr. 50 c. Nous nous croyons dispensés de faire l'analyse d'un ouvrage aussi connu: une édition faite à Paris, et promptement épuisée; plusieurs traductions en pays étrangers; tout présage, pour l'éditeur de cette nouvelle édition, la continuation de l'accueil que le public donna à la précédente. A Paris, chez *Genets*, aîné, libraire, rue Thionville, n.° 5.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez *le Normant*, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis l'Eglise.

Digitized by Google

POLITIQUE.

NOUVELLES EXTÉRIEURES.

La santé du roi d'Angleterre a donné pendant quelques jours des inquiétudes, parce qu'il s'était trouvé assez indisposé pour ne pas tenir une audience ; on espère que cette incommodité n'aura point de suite.

Dans la dernière séance du parlement, les partisans de la guerre ont encore jeté les hauts cris. Sur quoi ? Sur ce que le parlement s'ajournait dans les circonstances périlleuses où se trouve l'Angleterre. Le chancelier de l'échiquier a répondu que le danger n'existait que dans l'imagination des têtes ardentes, et que d'ailleurs, comme il ne fallait au roi que quinze jours pour convoquer et assembler le parlement, il espérait que le péril ne serait jamais assez imminent pour que le gouvernement fût dans l'impossibilité de retarder d'une quinzaine la ruine de l'Angleterre.

Cinq pairs, du parti Grenville, s'étant amusés à faire une protestation qui a été insérée dans les papiers publics, M. Sheridan a annoncé qu'à la rentrée, il parlerait sur cette protestation qu'il regarde comme une violation des privilèges de la chambre des communes. Les politiques qui ont écrit la Constitution non-écrite de l'Angleterre, assurent que le droit de protestation entre dans les privilèges des pairs. Il serait plaisant que M. Sheridan prouvât le contraire, et confirmât à ceux qui en doutent encore un peu, que rien n'est plus vague que ce qu'on appelle la constitution britannique.

Les journaux anglais se donnent beaucoup de peine pour prouver que l'opinion publique passe alternativement de la paix à la guerre, sans cesser d'être l'opinion publique, et sans qu'on puisse l'accuser de variation. Il fallait dire tout simplement que, dans tous les pays où le gouvernement est faible, le vœu national n'est presque toujours que le vœu de la faction qui crie le plus fort.

Pour occuper le nombre des matelots qu'elle conserve en temps de paix sur un pied de guerre, et sans doute pour se montrer dans un grand état d'activité, l'An-

Digitized by Google

gleterre fait faire des croisières à ses escadres ; mais les matelots, la plupart levés par la presse, et ne pouvant espérer aucun bénéfice de ces promenades maritimes, soupirent après le moment qui les rendra à leurs foyers. Les murmures vont quelquefois jusqu'à la révolte. Une escadre de sept vaisseaux anglais, croisant dans les mers de Sicile, s'est insurgée depuis peu. Ce mouvement aura sans doute été appaisé par les moyens qui ordinairement appaisent les révoltes ; mais ces insurrections se renouvellent assez souvent pour faire craindre que l'esprit de mutinerie ne se propage, et l'Angleterre doit desirer qu'une paix sincère lui permette de rendre du calme aux esprits et de la vigueur à son administration.

L'empereur de Russie vient d'assurer au roi de Sardaigne une pension de 73,000 roubles. Sa majesté impériale a étendu à tous les propriétaires, dans ses états, le privilège qu'avaient les nobles de ne jamais encourir la confiscation de leurs biens héréditaires, tels crimes qu'ils eussent commis. Ne pas punir les enfans des fautes de leurs pères est moins peut-être un axiôme de justice, qu'une conséquence forcée de nos mœurs.

Les nouvelles de Vienne portent que S. A. R. l'archiduc Palatin a dû quitter cette ville à la fin de décembre, pour se rendre à St.-Pétersbourg où il doit épouser la plus jeune des sœurs de l'empereur Alexandre. On donne aussi comme arrêté le mariage de la princesse électorale de Saxe avec le grand-duc de Toscane.

Son excellence M. de Champagny, ambassadeur français, a été reçu de S. A. R. l'archiduc Charles avec une grande pompe, comme ministre accrédité près du grand-maître de l'ordre teutonique. Comme c'est la première fois que la France accrédite un ministre près de cet Ordre, on regarde cet évènement comme une marque particulière d'estime et de considération que le premier consul a voulu donner à l'archiduc.

On parle de nouvelles limites à fixer entre la France et la Suisse : on multiplie les conjectures sur l'état de l'Egypte ; mais fidèles à notre plan, nous attendrons que les évènemens soient avoués pour en parler, et c'est à ce titre que nous insérons la pièce suivante.

Digitized by Google

Convention signée à Berlin, le 14 novembre, par M. le comte Haugwitz et le citoyen Hultmann, ministre plénipotentiaire de la république batave.

Soit notoire à qui il appartient, que S. M. le roi de Prusse étant fermement résolu d'observer et de remplir scrupuleusement les stipulations arrêtées en faveur de la république batave dans la convention signée à Paris le 25 mai entre S. M. et la république française, au sujet de la cession des propriétés territoriales ci-dessous dénommées, et voulant procéder à l'execution préalable et entière du premier traité qui en est la base, les deux puissances sont convenues de régler auparavant, par un arrangement, le mode et les conditions de cette cession, et, à cette fin, elles ont autorisé, savoir: S. M. le roi, M. Ch. H. C., comte de Haugwitz, son ministre d'état, de la guerre et du cabinet, etc.; et la république batave, le cit. Ch. Gérard Hultmann, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de Berlin, lesquels, après l'échange de leurs pleins-pouvoirs, ont arrêté les articles suivans:

Art. Ier. Conformément à l'art. 2 du traité de Paris, mentionné ci-dessus, S. M. le roi de Prusse renonce pour elle, ses successeurs et héritiers, à tous droits, prétentions et propriété sur Savenaar, Huyssen et Malbourg, enclavés dans la république batave, et les cède, abandonne et remet pour toujours, en toute souveraineté et propriété, à la république batave, pour être possédés par elle et réunis à son territoire.

II. La remise effective des districts cédés aura lieu, si faire se peut, dans le terme de trois mois, après que les dispositions qui y ont rapport, et sur lesquelles les plénipotentiaires soussignés négocieront de suite, auront été réglées à la satisfaction réciproque des deux puissances contractantes; en conséquence, il sera nommé sans délai, de part et d'autre, des commissaires qui se rendront sur les lieux pour s'occuper de l'examen de ces objets et les terminer de la manière convenue.

III. Les deux puissances contractantes s'entendront, comme bons voisins et conformément aux principes d'une parfaite équité, sur tout ce qui concerne leurs intérêts respectifs, tant au sujet des communications commerciales de leurs états contigus et de la navigation du Rhin, que

Digitized by Google

relativement à la construction et à l'entretien des ouvrages hydrauliques qui ont rapport à la sûreté commune de leurs pays limitrophes.

IV. La République batave se charge des dettes de ces districts, et nommément de celles auxquelles ils servent d'hypothèque spéciale, ainsi que de leur cote-part à celles qu'ils doivent supporter pour la partie des dettes collectives du duché de Clèves. Pour prévenir cependant toutes les difficultés qui pourraient s'élever dans l'application du présent article, il s'entend expressément qu'il ne tombera à la charge de la République batave que les dettes provenantes des emprunts formels qui ont été contractés de l'aveu des états du duché de Clèves, ou des corporations ou communautés des districts cédés, et enfin celles causées par les frais qui ont été faits pour leur administration respective; la liquidation de ces dettes sera arrêtée par les commissaires des deux parties, d'après les preuves légales et juridiques qui seront délivrées à ceux de la République batave.

V. Tous les papiers, titres et actes relatifs aux propriétés publiques et particulières des districts cédés, seront remis fidèlement aux commissaires de la République batave; et, dans le cas où il surviendrait une collision d'intérêts avec les provinces prussiennes auxquelles ces districts appartenaient auparavant, il en sera fait, à frais communs, des copies légalisées qui seront remises également aux commissaires bataves.

VI. La présente convention sera ratifiée par les deux parties, et l'échange des ratifications devra avoir lieu dans le terme de quatre semaines à compter de ce jour, ou plutôt si faire se peut. En foi de quoi, nous plénipotentiaires de S. M. le roi de Prusse et de la république batave, avons, en vertu de nos pleins-pouvoirs, signé la présente convention, et y avons apposé notre sceau respectif.

Fait à Berlin, le 14 novembre, l'an du Christ 1802.

Signé comte DE HAUGWITZ, HULTMANN.

Digitized by Google

PARIS.

Dans le N°. du 4 de ce mois, nous avons présenté en partie le résultat des comptes qui seront mis sous les yeux du corps-législatif, et nos lecteurs ont pu voir que le gouvernement était parvenu à réduire l'escompte des obligations, de 60 qu'il était il y a trois ans, à six pour cent pendant toute la durée de cette année. On avait tant répété qu'on mangeait par anticipation, que personne ne concevait par quel incroyable secret le gouvernement était parvenu à rétablir son crédit, le crédit n'étant jamais le partage des gouvernemens dissipateurs. Il a fallu prouver que ces prétendues anticipations n'existaient que dans les journaux anglais, et les détails suivans, ne laissent aucune réplique à cet égard.

Le total des obligations des receveurs monte annuellement à 312 millions, produit de la contribution directe de tous les départemens. Les obligations de chaque année ne sont signées par les receveurs que dans le dernier mois de l'année qui précède; ainsi, c'est en fructidor an IX, que les obligations de l'exercice an X entrent dans le porte-feuille du trésor public, et en fructidor an X, que les obligations de l'exercice an XI arrivent à la même destination. Il est donc impossible de manger par anticipation, de négocier des obligations qui n'existent pas encore.

Une fois ces obligations arrivées à la trésorerie, si on les négociait toutes, ou par moitié, ou seulement par quart, il serait impossible d'en régler l'escompte à demi pour cent par mois, d'abord parce qu'on n'escompte à un taux si léger que du papier à court terme; ensuite, parce que si le quart des obligations, c'est-à-dire 78 millions d'effets publics étaient négociés à-la-fois, leur

Digitized by Google

multiplicité suffirait pour augmenter considérablement le taux de l'escompte. Ce n'est donc que mois par mois que les obligations sont négociées : la preuve de fait existe à la trésorerie, la preuve d'évidence, dans le bas prix de l'escompte.

Dans le dernier conseil de finances, les ministres des finances et du trésor public ont rendu compte des recettes de l'an 10. Le *Journal officiel* donne à cet égard les détails suivans :

« Les recettes de l'an X ont surpassé de 50 millions l'évaluation qui en avait été faite par le ministre des finances. Cette évaluation elle-même passait les recettes de l'an IX, de 30 millions. L'on évalue aujourd'hui que l'augmentation des recettes de l'an XI sera de 30 millions sur l'an X ; ce qui mettra entre l'an IX et l'an XI une différence de 110 millions. Ne sont comprises, dans tous ces comptes, que des recettes réelles et effectives. »

Cette augmentation des recettes ne tient pas à l'augmentation des impôts, mais à l'ordre mis dans les opérations du trésor public, et aux nouvelles ressources fournies par la réunion des quatre départemens du Rhin et celle du Piémont. Comme au premier vendémiaire an XI, toutes les ressources de l'année étaient complettes, et qu'aucun paiement n'avait éprouvé de retard en l'an X, on convient aujourd'hui que l'amélioration de nos finances a surpassé tout ce qu'on pouvait raisonnablement espérer en si peu de temps, sur-tout après une révolution qui a laissé tant de maux à réparer.

A l'audience diplomatique du 15, ont été présentés M. le prince Esterhazy, général-major au service de S. M. Impériale et Royale, et premier lieutenant de la garde-noble hongroise ; M. le prince d'Auesberg, cham-

Digitized by Google

bellan et ancien officier des armées de S. M. Impériale et Royale. Vingt-cinq anglais ont été présentés par Lord Whitworth, et beaucoup d'autres étrangers de marque, par leurs ambassadeurs.

On parle d'un sénatus-consulte qui établit, par chaque arrondissement de tribunal d'appel, une *sénatorerie* dotée d'une maison et d'un revenu annuel de vingt à vingt-cinq mille francs. Ces bénéfices seraient accordés à vie par le gouvernement, sur une triple présentation faite par le sénat, et les pourvus seraient obligés à trois mois de résidence par an. Le même sénatus-consulte fixe une somme pour le traitement du sénat, somme fondée en partie sur le produit des forêts, en partie sur les biens nationaux des départemens du Rhin et du Piémont. Nous donnerons le texte de ce sénatus-consulte aussi-tôt qu'il sera rendu public. A ne juger que les dispositions générales, on doit voir avec plaisir cesser enfin ces interminables ventes qui sacrifient au présent toutes les ressources de l'avenir, et sans beaucoup d'avantages encore; car la quantité des biens en vente diminue la valeur de toutes les propriétés. Faire gérer ces biens par l'administration générale, c'est les exposer à toutes les dégradations qui suivent le défaut de surveillance; les livrer à vie, en diminuant les charges de l'Etat, c'est revenir à l'ancien système, dont il est impossible de contester les avantages. Il n'y a pas de gouvernement plus pauvre que celui qui n'a à donner que de l'argent, ni de pays moins aisé que celui qui n'a aucun fonds en réserve. Autrefois la France était riche des biens inaliénables du clergé, des hôpitaux, des collèges, des commanderies, des corporations; nous avons follement dissipé les économies des siècles, commençons à mettre en réserve pour les siècles à venir, afin qu'ils aient moins de reproches à nous faire.

Digitized by Google

Dans le tems où la manie d'administrer les choses avait fait oublier de gouverner les hommes, on ne regardait plus l'espèce humaine que matériellement, et, pourvu qu'elle peuplât, on était content. Nous avons vu, sous la révolution, honorer et payer les filles-mères, et ces femmes déhontées allaient manger à la guinguette l'argent que l'administration leur donnait pour récompense du scandale qu'elles produisaient. Ce temps est passé. De respectables mères de famille se sont réunies pour recréer l'ancienne Société Maternelle, touchante institution qui a pour but de porter des secours et des consolations aux femmes en couche. On croira sans peine que des mères de famille n'agissent qu'avec beaucoup de prudence, et qu'auprès d'elles la vertu malheureuse obtient toujours la préférence qui lui est due. Madame Bonaparte, touchée des détails qui lui sont parvenus à cet égard, a fait remettre au secrétaire de la Société Maternelle, 2,000 fr.; le consul Lebrun a envoyé 500 fr.; le conseiller d'état préfet de police, 600 fr.; madame Rémusat, dame du palais, 100 fr.

On assure qu'une commission de l'Institut national est chargée de revoir le règlement organique de cette société, et l'on présume qu'elle trouvera de grands changemens à y faire. L'Institut ressemble assez au chaos : tous les élémens y sont; il suffira de les séparer pour qu'ils cessent de se nuire réciproquement.

Un arrêté du 10 nivose porte que le corps législatif ouvrira ses séances, pour la session de l'an 11, le 1^er^. ventose prochain. Les députés nouveaux, c'est-à-dire ceux compris dans la quatrième série, se rendront à leur poste aussi-tôt après leur nomination faite par le sénat. Les membres du corps législatif qui sortent en l'an 11, sui-

Digitized by Google

vant le tirage au sort fait par le sénat, le 14 fructidor an 10, cesseront leurs fonctions à dater du 1^er^. pluviose prochain.

Nous avons annoncé la nomination de M. de Ségur l'aîné, au conseil d'état; il est attaché à la section de l'intérieur. Le citoyen Galli, du département du Pô, est nommé conseiller-d'état, pour la même section. Le général de division Bourcier, est aussi appelé au conseil d'état, et nommé membre du conseil d'administration de la guerre, ayant le département de la troisième partie de l'arrêté du 17 ventose an 10. Le général Jourdan, conseiller-d'état en service extraordinaire, a été mis en service ordinaire, et attaché à la section de la guerre.

Le conseiller d'état, Pelet (de la Lozère), est attendu à Bruxelles. La mission dont il est chargé par le premier consul, a pour but d'étudier les améliorations à faire dans ces départemens, soit pour la partie administrative, soit pour les canaux et les routes. Le conseiller d'état Dauchy est attendu à Aix-la-Chapelle; sa mission dans les quatre départemens de la rive gauche du Rhin, a le même but que celle du conseiller-d'état Pelet, dans la Belgique.

Le préfet du département des Deux-Nèthes a autorisé les jeunes gens de la ville d'Anvers à se former en compagnie de volontaires à cheval, pour recevoir le premier consul, lorsqu'il fera son entrée dans cette ville.

Les Juifs se sont aussi adressés au sénat de Francfort pour demander, au nom de l'égalité, la jouissance des droits de citoyens. Le sénat a répondu à leur pétition, en les condamnant à une amende de trente mille écus. Tout en demandant la jouissance des droits de citoyens, les Juifs proposaient d'entrer en arrangement pour être exempts du service militaire.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Le morceau suivant est tiré du poëme de M. de la Harpe, intitulé : *Le Triomphe de la Religion dans la révolution française ;* titre qui pourrait étonner d'abord, s'il n'était déjà justifié, grace à l'homme puissant que la Providence a choisi pour être à-la-fois le pacificateur de l'Europe, le restaurateur de l'ordre public et du culte religieux en France. Ces deux portraits font partie d'un récit dans lequel un des personnages du poëme expose les causes éloignées et prochaines de la révolution. Le moment de ce récit est entre le 20 juin et le 10 août 1792. Le petit nombre de vrais connoisseurs qui reste encore, (et qui finit tôt ou tard par faire la loi,) sentira le prix de ce morceau. On y trouve à-la-fois, et dans un éminent degré, le talent du critique, de l'observateur des hommes et du poète ; on y reconnaît cette profondeur de bon sens, et cette simplicité originale de l'écriture, dont l'auteur se plaît à nourrir ses écrits. Ce ton, ce style, et ces pensées, sont encore du *vieux temps*, et ressemblent bien peu au ton, aux pensées et au style modernes.

(*Note des rédacteurs.*)

Digitized by Google

Portraits de J. J. Rousseau et de Voltaire.

Deux sur-tout, dont le nom, les talents, l'éloquence,
Faisant aimer l'erreur, ont fondé sa puissance,
Préparèrent de loin des maux inattendus,
Dont ils auraient frémi, s'ils les avaient prévus.
Oui, je le crois, témoins de leur affreux ouvrage,
Ils auraient des Français désavoué la rage.
Vaine et tardive excuse aux fautes de l'orgueil!
Qui prend le gouvernail, doit connaître l'écueil.
La faiblesse réclame un pardon légitime;
Mais de tout grand pouvoir l'abus est un grand crime.
Par les dons de l'esprit placés aux premiers rangs,
Ils ont parlé d'en haut aux peuples ignorans;
Leur voix montait aux cieux pour y porter la guerre;
Leur parole hardie a parcouru la terre.
Tous deux ont entrepris d'ôter au genre humain
Le joug sacré qu'un dieu n'imposa pas en vain;
Et des coups que ce dieu frappe pour les confondre,
Au monde leur disciple ils auront à répondre.
Leurs noms toujours chargés de reproches nouveaux,
Commenceront toujours le récit de nos maux.
Ils ont frayé la route à ce peuple rebelle;
De leurs tristes succès la honte est immortelle.

L'un qui dès sa jeunesse errant et rebuté,
Nourrit dans les affronts son orgueil révolté,
Sur l'horizon des arts sinistre météore,
Marqua par le scandale une tardive aurore,
Et pour premier essai d'un talent imposteur,
Calomnia ces arts, ses seuls titres d'honneur;
D'un moderne cynique affecta l'arrogance;
Du paradoxe altier orna l'extravagance,
Ennoblit le sophisme et cria *vérité*.

Digitized by Google

Mais par quel art honteux s'est-il accrédité !
Courtisan de l'envie, il la sert, la caresse,
Va dans les derniers rangs en flatter la bassesse,
Et jusqu'aux fondemens de la société,
Il a porté la faulx de son *égalité*.
Il sema, fit germer chez un peuple volage,
Cet esprit novateur, le monstre de notre âge,
Qui couvrira l'Europe et de sang et de deuil.
Rousseau fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil :
Il vanta son enfance à Genève nourrie,
Et pour venger un livre il troubla sa patrie,
Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers,
Sur sa ville chétive il régla l'univers.
J'admire ses talens, j'en déteste l'usage ;
Sa parole est un feu, mais un feu qui ravage,
Dont les sombres lueurs brillent sur des débris.
Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits,
Et du faux et du vrai ce mélange adultère
Est d'un sophiste adroit le premier caractère.
Tour-à-tour apostat de l'une et l'autre loi,
Admirant l'évangile et réprouvant la foi,
Chrétien, déiste, armé contre Genève et Rome,
Il épuise à lui seul l'inconstance de l'homme ;
Demande une statue, implore une prison ;
Et l'amour-propre enfin égarant sa raison,
Frappe ses derniers ans du plus triste délire :
Il fuit le monde entier qui contre lui *conspire*,
Il se confesse au monde, et toujours plein de soi,
Dit hautement à Dieu : *nul n'est meilleur que moi*.

L'autre encor plus fameux, plus éclatant génie,
Fut pour nous soixante ans le dieu de l'harmonie.
Ceint de tous les lauriers, fait pour tous les succès,
Voltaire a de son nom fait un titre aux Français.

Digitized by Google

Il nous a vendu cher ce brillant héritage,
Quand libre en son exil, rassuré par son âge,
De son esprit fougueux l'essor indépendant
Prit sur l'esprit du siècle un si haut ascendant;
Quand son ambition toujours plus indocile,
Prétendit détrôner le Dieu de l'évangile.
Voltaire dans Ferney, son bruyant arsenal,
Secouait sur l'Europe un magique fanal,
Que, pour embrâser tout, trente ans on a vu luire.
Par lui l'Impiété, puissante pour détruire,
Ebranla, d'un effort aveugle et furieux,
Les trônes de la terre appuyés dans les cieux.
Ce flexible Protée était né pour séduire :
Fort de tous les talens et de plaire et de nuire,
Il sut multiplier son fertile poison.
Armé du ridicule, éludant la raison,
Prodiguant le mensonge, et le sel et l'injure,
De cent masques divers il revêt l'imposture,
Impose à l'ignorant, insulte à l'homme instruit;
Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit,
Faire du vice un jeu, du scandale une école.
Grâce à lui, le blasphême, et piquant et frivole,
Circulait embelli des traits de la gaîté;
Au bon sens il ôta sa vieille autorité,
Repoussa l'examen, fit rougir du scrupule,
Et mit au premier rang le titre d'incrédule.

DE LA HARPE.

Digitized by Google

ENIGME.

Je dis le bien, le mal, le vrai comme le faux.
Je suis sérieux et frivole;
A tout instant je change de propos;
Le tout sans proférer une seule parole.
En cent lieux à-la-fois je puis me faire entendre.
A peine suis-je né,
Que l'on s'empresse de me vendre,
Peu de chose, à la vérité.
Chaque jour je renais.
Tout semblables à moi l'on me voit bien des frères;
Nous n'avons point de mère et comptons plusieurs pères.
Nous portons même nom sans le porter jamais.
Ma personne est légère ainsi qu'inanimée,
Et j'ai bien du rapport avec la renommée.

LOGOGRIPHE.

Je suis, ami lecteur, une ronde machine,
J'ai huit pieds, une queue et bien plus d'yeux qu'Argus;
Mais pour faciliter celui qui me devine,
Je me métamorphose en vingt façons et plus :
D'abord en pièce de monnaie,
Quelquefois en oiseau, d'autres fois en un fruit.
Quand je veux, à mes sons le chien de chasse aboie.
Je me déguise ensuite en ministre du Christ.
Je deviens un puissant monarque,
Ou bien d'un nautonier je supporte la barque.
Je séduis un auteur, j'ai ma place en ses vers,
Et lui cause bien du travers.
Faut-il changer, je me fais une ville
Ou ce que pour passer l'on y trouve d'utile?

Digitized by Google

Aussi-tôt je me vois un métal précieux,
Un poisson, s'il me plaît, un arbre si je veux.
J'offre deux notes de musique,
Et de l'affirmative un terme symbolique.
Je deviens propre à faire des flambeaux,
Ou sers d'asile à certains animaux.
Rechangé tout-à-coup, l'Amour et son empire
Font que pour la beauté jour et nuit je soupire :
Enfin, quand aurez appris
Que j'ai ce qui donna naissance à ma mère,
Que l'on dit reine de Cythère,
Sans doute vous serez surpris.

CHARADE.

L'horreur et le dédain font dire mon premier.
Mon second que tu sais, aimable Aménaïde,
Profitablement employer,
Vu sous une autre forme, a de l'homme cupide
Dérangé la fortune et causé le malheur.
Mon troisième est fort bon pour qui n'est pas ingambe.
On place mon dernier tout au bout de la jambe,
Pourvu qu'il soit muet. Mon entier, pour le cœur
Rempli de ton image,
Certes, ne serait pas un pesant esclavage.
Ah! combien serait doux, pour ce cœur, le serment
Fait au pied de l'autel, de t'aimer constamment!

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *coucou*.
Celui du Logogriphe est *chien*, où l'on trouve *niche*.
Celui de la Charade est *ver-tige*.

Digitized by Google

DE L'ENCYCLOPÉDIE

ET DE D'ALEMBERT,

Extrait de l'Histoire de la Philosophie du 18^e^. siècle,

Par M. DE LA HARPE.

Si quelque chose paraît d'abord fait pour nourrir dans l'homme cette satisfaction de lui-même, qui ne lui est que trop naturelle, c'est sans doute le seul projet d'un ouvrage tel que l'Encyclopédie. Elle devait offrir l'exposition substantielle de ce que l'esprit humain avait conçu, découvert et créé depuis la formation des sociétés. Sans doute, il peut s'en applaudir comme d'un titre de noblesse: ce sentiment est juste en soi, et pourtant la réflexion le restreint beaucoup, en y opposant un autre sentiment non-moins fondé, et que fait naître aussi le premier apperçu de cette immense collection. Ce n'est pas seulement la disproportion prodigieuse qui accable le génie le plus éminent, lorsqu'il compare le peu qu'une vie entière d'études continuelles peut lui apprendre, avec ce qu'il doit se résoudre à ignorer; je mets à part aussi cette longue suite d'efforts et de recherches qui nous ont conduits si lentement à travers les siècles, depuis le berceau de l'ignorance primitive jusqu'à l'âge mûr de la civilisation. Ces considérations communes ont frappé mille fois les esprits, sans qu'ils en soient devenus plus humbles: il en est une moins sensible, et non pas moins réelle, qui montre à l'homme sa faiblesse dans les moyens même qu'il emploie pour signaler ce qu'il a de force. Voyez cet arbre généalogique des facultés et des sciences humaines,

Digitized by Google

composé par le chancelier Bacon, et qui a servi de fondement à l'Encyclopédie. En observant de près ces divisions nombreuses d'où naissent des subdivisions plus nombreuses encore, vous vous apercevez de tout l'arbitraire qu'il a fallu y laisser, et de cette inévitable imperfection qui les fait rentrer de tous cotés les unes dans les autres, et dès-lors n'est-il pas évident que si l'homme sépare et divise toujours, c'est qu'il ne peut rien embrasser? Pourquoi se fait-il des points de ralliement qui marquent sa route? C'est qu'il avance au hasard vers un but qu'il ne lui est donné ni de voir ni d'atteindre; semblable à l'aveugle qui, à chaque pas qu'il fait, est obligé d'assurer sa marche avec le bâton qui le dirige, au défaut de l'organe de la vue qui porterait ses regards aux extrémités de l'horizon. Vous retrouvez dans tous les genres de doctrine cette méthode de division, et toujours défectueuse. Bacon distingue d'abord les sciences qui appartiennent ou à la raison, ou à l'imagination, ou à la mémoire, et pourtant il n'en est pas une où la mémoire ne soit absolument nécessaire, puisqu'elle seule assemble et retient les opérations de l'entendement; pas une où la raison n'entre pour beaucoup, même celles où l'imagination domine, et qu'on appelle autrement du nom d'arts d'imitation; et l'imagination elle-même, cette faculté ambitieuse qui passe du réel au possible, a envahi jusqu'aux sciences exactes et physiques, et se joue laborieusement dans la géométrie transcendante. D'où vient cette confusion qui réfute nos systêmes de classification, et accuse l'inexactitude des langues? C'est que le principe de la pensée est un, l'appercevance; que ce principe est borné, et que les objets apperçus sont pour nous sans bornes. De là nous voulons vainement séparer sans cesse ce qui s'entremêle sans cesse, parce que nous agissons sur les branches, sans pouvoir aller jusqu'à

Digitized by Google

la tige. Suivez l'homme et la nature dans le physique et le moral : par-tout vous verrez l'homme qui divise dans sa pensée, et la nature qui réunit dans son action. Le tout se tient en réalité, et comme le tout est grand, et que nous sommes petits, il nous échappe de tous côtés. N'avions-nous pas, dans notre libéralité vaine et confiante, fait présent à la nature de quatre élémens, comme si nous en savions assez pour dire au moteur universel : voilà les instruments simples et premiers de ton action éternelle et inconnue? Mais quand on a été moins ignorant, on a vu que ces élémens étaient chimériques, que la nature du feu échappe à notre intelligence, au point de ne pouvoir le distinguer absolument de la lumière, qu'aujourd'hui bien des savans croient n'avoir rien de commun avec le principe de la chaleur qu'ils appellent *calorique*, en attendant qu'ils sachent ce que c'est. On a vu qu'il était impossible de séparer l'action du feu de celle de l'air, ou pour mieux dire qu'il ne peut y avoir proprement de feu sans air, du moins pour nous. Qui donc est élément, du feu, de l'air ou de la lumière? On a vu que nous ne connaissions pas mieux la nature de l'air qui a tant de propriétés communes avec l'eau, et que la terre séparée de tous les trois par les décompositions chimiques, n'était qu'une masse inerte, qui ne peut servir à rien que comme mélange, et par conséquent ne peut être principe. Il est même douteux que l'air qui, de tous ces élémens, paraît le plus indépendant, puisse être expansible et élastique, sans receler quelque chose de la matière ignée, et c'est de l'un et de l'autre que de nouveaux physiciens composent leur éther, dont ils veulent faire aujourd'hui la cause universelle du monde, chimère renouvelée des Grecs, et qui prouve seulement que nous tournons toujours dans le même cercle, et que quoiqu'assez inventifs en fait d'erreurs, nous ne

Digitized by Google

laissons pas de retomber à tout moment dans celles qui étaient déjà vieilles. Les voilà pourtant, ces quatre éléments, depuis si long-temps en possession de régner sur la nature! Il est bien sûr qu'ils entrent dans ses moyens et dans ses effets; mais je suis convaincu que son auteur est le seul qui sache ce qu'ils sont.

Nous avons de même partagé le domaine de la nature en trois règnes, l'animal, le végétal et le minéral, et il est de fait que nous ne pouvons marquer le point de séparation entre le dernier degré d'organisation animale dans quelques insectes, et les caractères de génération sensibles dans quelques végétaux qui ont bien certainement un sexe. Nous ne saurions affirmer non plus que la formation des métaux, lentement élaborés dans le sein de la terre, ne soit pas une autre espèce (1) de génération, dont le secret est caché sous l'épaisseur du globe, et dont les siècles sont les seuls témoins.

Pour sentir la vérité de ces observations, il ne faut pas être fort savant, puisque je le suis fort peu : il ne faut que lire et entendre ce qu'ont écrit ceux à qui leurs études ont en effet mérité le titre de savans. Je n'ai dit que ce qui résulte de leurs différentes opinions, et de leurs aveux plus ou moins explicites. Tout concourt à faire présumer que tout ce qui existe dans le monde tient à un principe unique, d'où émanent tous les effets que nous distribuons assez gratuitement en genres et en espèces; et ce principe, nous sommes condamnés ici bas à l'ignorer toujours. Pourquoi? C'est que quel qu'il soit, il est certainement au-dessus de notre portée, et renfermé dans les connaissances infinies du Grand-Etre, qui n'est lui-

(1) C'est l'opinion d'un savant très-laborieux, Bonnet, et elle ne manque pas de probabilités.

Digitized by Google

même connu de la seule raison que par la nécessité de son existence, le seul attribut de son essence qu'il a voulu que l'homme pût concevoir parfaitement, parce que l'homme en avait besoin, et parce que cet attribut unique et incommunicable appartient à l'être unique. Pour tout le reste, qu'il peut communiquer plus ou moins à la créature intelligente, la révélation était indispensable, et ce que je viens de dire en est une des preuves métaphysiques.

Nous ne connaissons donc que des faits particuliers : ce sont là nos sciences, et comme ils ne sont tous que des conséquences d'un seul fait premier, hors de la vue de notre esprit trop borné pour le comprendre, et qui d'ailleurs n'en a aucun besoin, nous avons beau classer les faits, ils se confondent à nos yeux, malgré nous, autour de cette unité mystérieuse, et nous ramènent à notre ignorance invincible, comme dans un labyrinthe immense, ou se précipite tour-à-tour dans des routes nouvelles qui semblent promettre une issue, et qui, sans vous y conduire jamais, finissent toujours par vous rejetter au point d'où vous étiez parti.

L'idée de rassembler en substance toutes les connaissances humaines dans un dictionnaire, avait déjà été conçue plus d'une fois, mais vaguement; Leibnitz en avait désiré l'exécution, l'anglais Chambers en avait donné une ébauche, aussi défectueuse qu'elle devait l'être entre les mains d'un seul homme. Ce projet embrassé par une société de gens de lettres français, dont plusieurs étaient très-distingués dans leur genre, et qui s'y attachèrent tous avec plus de moyens et de secours qu'on n'en avait eu jusqu'alors, pouvait être rempli avec succès, si d'un côté l'esprit général de secte et de parti, et de l'autre, l'ambition particulière de briller hors de propos, n'avaient presque tout détérioré et

Digitized by Google

perverti. Les deux éditeurs sont convenus eux-mêmes d'une partie des défauts de l'ouvrage, l'un dans un discours à la tête du 3e. volume, l'autre dans le 5e. à l'article *Encyclopédie*. Cet aveu, quoiqu'il soit à-peu-près le même pour le fond, se sent de la différence des deux hommes : il est mesuré dans l'un, et tel que devait le faire un esprit sage qui voit l'abus sans y avoir eu de part, et desire d'y apporter remède ; dans l'autre, ce n'est qu'une boutade de plus, échappée à un esprit ardent et bizarre, qui croit se mettre au-dessus de la critique en la devançant, (ce qu'on ne peut faire qu'en la prévenant,) et qui trouve plus court d'avouer le mal que de le corriger, peut-être dans l'espérance qu'on le chargera un jour de la réparation. Diderot lui-même était un des premiers auteurs du mal, et ce même article *Encyclopédie* suffisait pour le prouver. Il est semé de traits d'esprit, mais en tout c'est un amalgame indigeste de matières hétérogènes, et l'on dirait que le titre n'est qu'un texte que l'auteur a choisi pour parler longuement et vaguement de tout ce qui peut lui venir dans la tête, et tels sont trop souvent les articles de la même main. Il y en a de mieux traités ; quelques-uns même sont bons, quand ils sont courts ; car, il était impossible à l'auteur d'aller long-temps devant lui ; mais en total peu d'hommes étaient moins propres à ce genre de travail qui exige impérieusement de la méthode, de la clarté, de la précision et du goût, c'est-à-dire tout ce qui manquait à Diderot. Il est visible, par exemple, qu'après le *prospectus*, et sur-tout après le discours préliminaire, cet article *Encyclopédie* devait être très-circonscrit, puisqu'on avait dû dire d'avance tout ce qu'il pouvait contenir d'essentiel. Mais ce fut précisément pour cela que Diderot en mesura l'excessive longueur sur son excessive envie de parler, qui dominait sa plume

Digitized by Google

comme sa langue, et qui est bien plus préjudiciable avec l'une qu'avec l'autre, et souffre bien moins d'excuses.

Cette énorme diffusion est un des vices dominans de l'Encyclopédie, et c'est justement le plus contraire au dessein que l'on devait s'y proposer. Je sens qu'il était assez difficile de prescrire en rigueur, à cette foule de coopérateurs différens, la mesure qu'ils devaient garder; que chacun plus occupé de soi que de l'ouvrage, pouvait croire, par un amour-propre fort mal-entendu, mais fort concevable, valoir davantage en tenant plus de place. Mais aussi, plus ces inconvéniens étaient faciles à prévoir, plus il était à-propos de prendre au moins toutes les précautions possibles pour y obvier, et l'on pouvait fixer quelques limites générales, proportionnées au sujet, sans trop gêner la liberté des auteurs qui, dans tous les cas, les auraient beaucoup moins outre-passées qu'ils n'ont fait, quand ils n'en avaient point du tout. Les éditeurs et leurs associés auraient pu, auraient dû convenir entre eux de quelques principes d'une vérité et d'une convenance reconnues dans la rédaction d'un dictionnaire, et qui les auraient guidés dans l'exécution. En effet, quel était l'objet de l'Encyclopédie? De marquer dans chaque science le terme où l'esprit humain était parvenu, et la route qui l'y avait conduit. Il fallait statuer en conséquence que ce dictionnaire ne devait renfermer rien d'inutile, par cette seule raison que le nécessaire suffisait pour le rendre très-étendu. Si des vues d'intérêt sont entrées dans la multiplication des volumes (1), ce ne serait qu'un reproche de plus à essuyer, et non pas une excuse à proposer.

(1) Ce qui n'est que trop présumable, parce que l'éditeur Diderot était payé à tant par volume, et de plus, le succès de l'ouvrage devait faire croire aux libraires qu'il ne pouvait jamais être trop volumineux.

Digitized by Google

Il n'était pas permis aux auteurs d'un ouvrage de cette importance d'ignorer ou d'oublier que l'ordre, la précision et la netteté des exposés et des résultats devaient être par-tout le point capital; que dans tout ce qui concerne les sciences et la philosophie, on devait se restreindre aux principes, aux faits, aux preuves, en écartant toute hypothèse, toute digression, toute controverse, tout épisode; que dans les beaux-arts, dans tout ce qui est de littérature et de goût, on ne pouvait trop se resserrer de manière à ce qu'il n'y eût de place que pour l'essentiel, et qu'il n'y en eût point pour la déclamation; en un mot, c'était un devoir pour chacun de se bien mettre dans l'esprit qu'en écrivant pour l'Encyclopédie, il n'avait pas à faire un livre à lui, où il pût faire entrer toutes ses idées et toutes ses fantaisies, mais une partie d'un grand livre, une portion d'un grand tout, dont il fallait observer le plan et les proportions. Que toutes ces conditions n'eussent pas été toujours parfaitement remplies, je le crois encore; mais du moins alors l'Encyclopédie n'aurait pas offert la réunion de tous les excès opposés. Les articles de métaphysique, par exemple, dont pas un ne devait excéder quelques colonnes, si l'on se fût borné au nécessaire, les articles *Dieu*, *Ame*, *Certitude*, *Athée*, *Athéisme*, et cent autres, n'auraient pas été des volumes entiers, et quelquefois des livres déjà connus et fondus à-peu-près dans le grand dictionnaire. Il n'était pas fait pour que chacun pût y déposer pêle-mêle tout ce qu'il avait d'esprit bon ou mauvais, ou y transcrire ce qu'il avait lu, mais pour que l'on y trouvât dans chaque partie tout ce que l'esprit humain avait acquis jusques-là.

Je ne pense pas que l'histoire y dût entrer en corps d'ouvrage, mais seulement sous les rapports de la critique et des antiquités. L'histoire n'est

Digitized by Google

point une acquisition de l'esprit ; ce n'est pas dans une Encyclopédie qu'on doit la chercher ; et à quoi bon entasser dans le dépôt des sciences toutes les traditions trop souvent incertaines, transmises jusqu'à nous par la mémoire? Quel fatras de compilations inutiles et de plate rhétorique que toute cette partie rédigée par Turpin ! Combien l'ancienne scholastique devait tenir peu de place ! Combien l'ancienne philosophie grecque devait être abrégée ! Avec quelle réserve et quelle sobriété devait être traitée la théologie, l'histoire des hérésies et des conciles ! C'était là que devait présider la saine érudition et la vraie critique de l'histoire, c'est-à-dire la seule partie qu'il en fallût traiter.

D'Alembert était alors bien capable de donner l'exemple comme le précepte ; mais il se renfermoit à-peu-près dans ses mathématiques, et y joignait seulement quelques articles de morale et de littérature, tous traités selon le plan que je viens de tracer. Ceux de Dumarsais justifient la réputation qu'il a laissée du meilleur de nos grammairiens. Ceux que Voltaire a fourni pour la littérature sont si bien faits et si agréables dans leur sage brièveté, qu'ils font regretter en quelque façon qu'il ait le talent de tout dire en si peu de mots ; il étoit là sur son terrein, et grâces au respect des convenances que son goût naturel lui imposait. Il ne portait là que son talent, et non pas ses passions. Je ne parle pas des sciences qui ne sont pas à ma portée ; et le nom de plusieurs des auteurs qui en étaient chargés dans ce dictionnaire, est un garant assez sûr des connaissances qu'ils ont dû y répandre. Mais en général, quel amas de lieux communs, d'inutilités, de déclamations, sur-tout dans les parties susceptibles de plus de lecteurs, a grossi cette compilation alphabétique

Digitized by Google

de plus d'un tiers peut-être au-delà de ce qui pouvait servir à l'instruction!

Les convenances et les bienséances de toute espèce n'y sont pas mieux gardées que les mesures naturelles des objets. Voltaire lui-même, quoiqu'en gémissant tout haut sur les *persécutions* suscitées à l'Encyclopédie, se plaint en particulier, dans ses lettres à d'Alembert, du ton d'emphase si fréquent dans un livre où l'on ne devait se permettre que le langage de la raison. Il ne peut s'empêcher de rire de pitié quand il entend Diderot s'écrier dans un article de dictionnaire : *O Rousseau! mon cher et digne ami!* comme si c'était là qu'il convint d'apprendre à la postérité le nom de *son ami*, quel qu'il fut; comme si de pareilles exclamations, aussi froides en elles-mêmes que déplacées, n'étaient pas le comble du ridicule dans un recueil scientifique, où il faut que les hommes s'oublient et que les choses seules se montrent. Mais, en revanche, si la postérité apprend dans l'Encyclopédie que Rousseau était *le cher et digne ami* de Diderot, elle apprendra aussi, dans *la vie de Sénèque*, que Rousseau était *un scélérat et un monstre*; et dans les apostrophes d'amitié comme dans les invectives de la haine, il y a autant de décence que d'à-propos.

On ne sera pas surpris que l'article *fanatisme* ne soit qu'un cri fanatique contre la religion et ses ministres; que l'article *unitaires* ne soit qu'un tissu de sophismes contre toute religion; que cent autres ne soient qu'un extrait et un résumé de toutes les idées irréligieuses, semées dans une foule de livres. Mais ce qui pourrait étonner dans un autre siècle que le nôtre, ce serait qu'on eût osé étaler tout le scandale de l'impiété dans un monument présenté à tous les peuples qui ont une religion.

Le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme s'y montrent

Digitized by Google



montrent par-tout sans pudeur et sans retenue, et c'était bien l'intention des fondateurs. Mais s'ils voulaient que leur dictionnaire fût impie, ils ne voulaient pas qu'il fût ridicule; et pour ne citer de ce genre que ce qui en est peut-être le chef-d'œuvre, lisez seulement l'article *femme* (1), qui sûrement ne devait être là que de la main d'un moraliste; vous n'y trouverez qu'une conversation de boudoir et tout le jargon précieux des comédies de Marivaux et des romans de Crébillon, et comme si ce n'était pas assez qu'une pareille caricature eût place dans l'*Encyclopédie*, elle y est insérée avec éloge.

C'était encore un travers particulier, et comme un signalement de la secte que ce commerce continuel de louanges prêtées et rendues, fait pour choquer les honnêtes gens bien plus que pour honorer des philosophes. Il est des occasions sans doute où l'on peut se faire honneur de rendre justice à des confrères et sur-tout à des rivaux; mais quand il y a société de travail et d'intérêt, la réciprocité des éloges n'est qu'une indécente charlatannerie, indigne de véritables gens de lettres. Jamais elle n'avait été poussée à un tel excès, et c'était vraiment un ridicule que revendiquait la comédie, que cette distribution d'encens si régulière à la tête de chaque volume, et même dans tout le cours de l'ouvrage, qu'on pouvait s'en représenter les auteurs occupés, et même s'il eût été possible, fatigués de s'incliner continuellement les uns devant les autres. Ce n'était pas qu'il n'y en eût qui quelquefois cassaient l'encensoir; car la paix n'habite pas long-temps entre des complices d'orgueil, et l'on voit, par exemple, Diderot qui s'extasie sur la beauté de l'article *certitude*, et Voltaire qui

(1) Il était de Dèsmahis, qui a réussi dans la poésie légère, ce qui n'était pas une raison pour savoir faire un article de morale.

Digitized by Google

répond qu'apparemment Diderot *a voulu rire*. Diderot avait été très-sérieux, mais si quelqu'un était ici dans le cas de rire, assurément c'était le public, qui voyait ses *maîtres* si peu d'accord.

Je dis ses *maîtres*, car ils en avaient pris le titre et le ton, comme les anciens philosophes le prenaient dans l'école avec leurs disciples, mais comme il ne convient à personne de le prendre avec le public. C'est une des choses qui montrent à la réflexion que tout doit être faux dans des hommes qui font un métier de mensonge, tel que celui de ces sophistes; ils croyaient avoir de la dignité, et n'avaient que de la morgue. La dignité qui accompagne naturellement la sagesse, n'est pas plus susceptible qu'elle de se démentir et de se troubler; et dès que nos sophistes étaient attaqués, toute leur pitoyable morgue faisait place à des emportemens puérils, comme ils le firent bien voir à l'époque fameuse de la comédie des *Philosophes*, jouée avec le plus grand succès en 1760; succès qui tenait autant aux dispositions du public à leur égard, qu'au mérite et à l'effet de l'ouvrage, où le sujet n'était qu'effleuré (1). Tout ce que des hommes ivres d'a-

(1) Il n'y avait pas un grand courage à se déclarer alors contre les philosophes que le ministère poursuivait ouvertement; l'ouvrage d'ailleurs prouvait de l'esprit et du talent pour la versification; mais l'auteur lui-même doit sentir aujourd'hui tout ce qui manque à sa pièce du côté de l'intrigue, des caractères, du comique et du dénouement. C'est ce qui fut cause du peu d'effet qu'elle produisit à la reprise. La révolution lui aura fait un plus grand tort: plus cette *philosophie* s'y est montrée sous des traits hideux, plus on sentira la faiblesse de ceux qu'elle a dans cette comédie; ce qui ne prouvera pas que l'auteur dût aller dès-lors jusqu'à un degré d'énergie dont il n'avait pas encore le modèle, mais que depuis que le modèle s'est montré tout entier, il faut refaire un nou-

Digitized by Google

mour-propre peuvent concevoir de rage; quand il est offensé, parut alors à découvert, et cette hypocrite *philosophie*, jetant à bas ses livrées de vertu et de modération, fut mise à nu bien plus par la fureur de ses ressentimens que par la main de son adversaire. Elle vomit à flots tous les poisons de la calomnie la plus effrontée; et le peu d'art qu'elle mit dans ses libelles atteste encore, ainsi que mille autres exemples semblables, qu'elle n'avait pas plus de principes de goût que de principes de morale.

Il n'est depuis long-temps que trop avéré que leur Encyclopédie ne fut en effet qu'un ralliement de conjurés, quoique le secret de la conspiration ne fût d'abord qu'entre les chefs; mais il se propagea bientôt à mesure que leur crédit et leur impunité leur répondirent davantage de leurs associés et de leurs prosélytes. Le grand dictionnaire fut réellement le boulevard de tous les ennemis de la religion et de l'autorité. Ils y étaient comme à couvert sous la masse du livre, et enhardis par l'espace et les espérances qu'ouvrait devant eux une longue entreprise. Ils comptaient, non sans raison, que la curiosité avertie serait plus empressée de chercher la satire de la religion et du gouvernement dans ces monceaux de dissertations de tout genre, que la surveillance du pouvoir et du zèle ne serait occupée à les y découvrir; et quoi qu'il arrivât, ils avaient pour eux toutes les chances que pouvait amener la longueur du temps nécessaire pour la confection d'un si volumineux ouvrage. Leur plan, il faut l'avouer, fut combiné avec toute l'adresse que peut donner la crainte et la haine du bien,

---

veau portrait. Si quelqu'un l'entreprend, qu'il ait toujours devant les yeux l'hypocrisie de Tartuffe appliquée à la morale, et quant à l'impudence et à l'atrocité, qu'il lise les écrits des *philosophes*.

Digitized by Google

et soutenu avec toute l'activité qui appartient à l'amour du mal. Rien ne fut négligé, et l'un de leurs premiers avantages, celui dont ils profitèrent d'abord le plus, et qui servit à les défendre pendant sept ans, même après que leur projet fut éventé, ce fut le nombre et la qualité des coopérateurs que leur associait la nature de l'entreprise, et l'intérêt général qu'elle devait d'abord inspirer. Toutes les classes supérieures de la société étaient appelées à y concourir, et les élus dans chacune pouvaient s'en glorifier. Des grands, des militaires, des magistrats, des jurisconsultes, des administrateurs, des artistes, des théologiens, figuraient sur la liste, la plupart avec un nom qui portait sa recommandation avec lui. Le choix des censeurs avait été ménagé avec toutes les précautions possibles, au gré des entrepreneurs, qui alléguaient en public la nécessité de ne pas gêner de trop près *la liberté de penser* dans un livre tout scientifique, et qui en particulier y joignaient la séduction de la louange et de la flatterie, et les menaces de la satire plus ou moins déguisées. Le chevalier de Jaucourt, l'un de leurs plus laborieux compilateurs, les couvrait de sa juste réputation d'honnêteté et de piété, et ce savant chrétien, dans sa vie modeste et retirée, tout entier à son travail, et d'autant plus étranger à tout le reste, était loin de soupçonner, en mettant la main à l'édifice, quel était le dessein des architectes.

Il commença pourtant à se manifester dès le premier volume, et le seul article *autorité* était assez scandaleux pour justifier les réclamations qui s'élevèrent de tous côtés. Un évènement qui fit beaucoup de bruit peu de temps après, et où les encyclopédistes furent notoirement impliqués, devait encore ouvrir les yeux sur leurs machinations et sur le progrès de leur pernicieuse influence. Ce fut la thèse de l'abbé de Prades, qui avait fourni

Digitized by Google

ou signé plusieurs articles importans du dictionnaire ; thèse où l'impiété était en même temps si audacieuse dans les dogmes, et si artificieusement enveloppée dans les formes, que la communauté de travail y était visible entre le bachelier de Sorbonne, qui osait soutenir la thèse, et le *philosophe* Diderot, qui se crut obligé d'en publier l'*apologie*. Il était clair que le *philosophe* avait fourni la doctrine de l'incrédulité, et le bachelier la rédaction théologique. On n'oubliera jamais dans l'histoire de ce siècle, ce premier attentat public de l'impiété, affichée et soutenue avec toute la solemnité de ces sortes d'actes, au milieu des écoles de Sorborne, et entr'autres blasphêmes, les miracles d'Esculape mis en parallèle avec ceux de Jésus-Christ. Qu'on juge combien avaient été déjà travaillés tous les moyens de la secte, pour venir à bout, dès 1751, de faire arborer l'étendart de la révolte contre la religion, dans le sein même de cette Sorbone appelée le concile subsistant des Gaules. Mais il n'était pas possible non plus que cette provocation sacrilège fût impunie : elle avait, il est vrai, échappé aux censeurs mêmes de la thèse, aux juges naturels du répondant, et l'on ne peut guère le concevoir, qu'en supposant qu'ils ne l'avaient pas lue ; car tous les fondemens de la religion révélée, et ceux mêmes de la religion naturelle y sont ou renversés par des assertions sophistiques, ou ébranlés par un impudent scepticisme. La thèse excédait de beaucoup, par sa longueur, la mesure ordinaire du format ; et pour sauver cette disproportion, l'on avait eu recours à la finesse des caractères. Ce qu'on y avait laissé de christianisme apparent, servit pendant quelques heures à dérober l'irréligion : car ce ne fut qu'assez tard qu'un des théologiens présens, qui venait de la parcourir, se leva en prononçant ces paroles, qu'on n'avait peut-être jamais en-

Digitized by Google

tendues dans un acte de Sorbonne : *Causam Christi et religionis deffendo contrà atheum* (1). On imagine sans peine quel effet produisit dans l'assemblée ce peu de paroles, et quelle attention elles attirèrent aussitôt sur la thèse. Bientôt l'indignation fut générale, et le répondant sommé par ses supérieurs de faire cesser le scandale en se retirant. L'examen n'était pas difficile, et le résultat n'était que trop clair ; mais les magistrats se crurent aussi obligés de venger l'insulte faite à la religion, qui est loi de l'état. Le censeur négligent fut dépouillé de sa place de professeur ; le bachelier, décrété de prise de corps, s'en fuit à Berlin, où la protection, l'accueil, les bienfaits mêmes de Frédéric, qui ne vit d'abord en lui qu'un *philosophe* persécuté pour ses *opinions*, heureusement n'étouffèrent point les remords que la bonté divine fit naître dans le cœur d'un chrétien et d'un ecclésiastique qui avait déshonoré ces deux caractères. L'abbé de Prades publia en 1754, une rétractation formelle de toutes ses erreurs, où il protesta qu'*il n'avait pas assez d'une vie pour pleurer sa conduite passée, et pour remercier Dieu de la grâce qu'il lui avait faite de lui inspirer le repentir de sa faute.*

Cependant le déplorable éclat de cette thèse, foudroyée par toutes les puissances, par la sorbonne, l'archevêque, le parlement, et même par le souverain pontife Benoît XIV, ne contribua pas peu à faire suspendre par le gouvernement l'impression du dictionnaire, dont il n'y avait encore que deux volumes de publiés. La suspension dura 18 mois, et ne fut levée qu'à force de sollicitations et de manœuvres, et sur la promesse que les encyclopédistes seraient plus sages. Cette promesse

(1) Je défends la cause de J. C. et de la religion contre un athée.

Digitized by Google

leur coûtait d'autant moins, qu'ils étaient moins disposés à la tenir. Ils la tinrent si peu que quelques années après, les cris se faisant entendre avec plus de force, le dictionnaire fut juridiquement dénoncé au parlement, et le privilège révoqué. Mais la *philosophie* qui avait gagné des protecteurs à mesure que l'immoralité de ses opinions lui faisait des prosélytes, obtint encore du ministère une tolérance secrette, plus dangereuse peut-être qu'une publicité déclarée. En effet, par cette espèce de compromis, aussi opposé à la sagesse du gouvernement qu'au respect des lois, l'autorité ne se croyait plus responsable de ce qui n'en portait pas le sceau, et la licence dégagée de tout frein acquérait de plus l'attrait de la clandestinité. Il faut le dire, aujourd'hui que le temps est venu de marquer soigneusement les fautes qui ont eu des suites si terribles, ce fut dans cette affaire, comme dans celle du livre de l'abbé Raynal, si long-temps toléré aussi, et dans toutes celles du même genre, ce fût une des grandes erreurs du gouvernement que cette connivence passée en habitude, et par laquelle on croyait concilier à-la-fois les bienséances de l'autorité, les intérêts de la librairie et la déférence pour les talens et la célébrité. L'autorité ne doit jamais composer en aucune manière avec les ennemis de l'ordre public, qui sont nécessairement les siens, quelque masque qu'ils prennent devant elle : ils le jetteront bientôt dès qu'ils ne la craindront plus. Quelle plus haute imprudence que de leur dire tout bas : je vous permets de m'attaquer, pourvu que je n'aie pas l'air de le savoir ? Ils n'en demandent pas davantage, et concluent seulement et font conclure avec eux qu'elle même rougit de les combattre. On sait trop que les méchans aiment à faire la guerre dans la nuit ; mais l'autorité doit la leur faire au grand jour. Elle ne saurait leur ôter la volonté

Digitized by Google

de nuire; il faut donc leur en ôter tous les moyens, et c'est pour cela même qu'elle a de son côté tous ceux de la loi. Si elle néglige d'en faire usage, elle sera toujours méprisée, même de ceux qu'elle aura épargnés : si elle s'en sert avec vigueur, elle sera toujours applaudie de tous les bons citoyens, et obtiendra des mauvais la seule chose qu'elle en doive attendre, la crainte et la haine qui l'honorent par leurs motifs, et qui rassurent tout l'état en attestant l'impuissance de ses ennemis.

Quant aux intérêts mercantiles de la librairie, peuvent-ils jamais entrer en comparaison avec ceux de l'état, tous évidemment exposés par une licence impunie qui en sappe continuellement les premières bases? La librairie n'est-elle pas tombée avec tout le reste, quand les mauvais livres qu'elle avait multipliés eurent tout renversé? Est-il permis, pour favoriser le commerce, d'encourager la vente des poisons? De plus, qu'était-ce que cet intérêt de commerce? celui de rendre aux presses françaises ce qu'on ôtait aux presses étrangères, ou d'en regagner une partie par l'introduction et le débit des livres imprimés ailleurs. Comment un si mince calcul a-t-il pû séduire les ministres d'un royaume tel que la France, et nommément un homme d'ailleurs si respectable par son courage et son infortune, Malesherbes? ce fut pourtant le prétexte politique de cette tolérance si peu politique, et qui ne prouvait que les funestes progrès du règne de l'argent. L'argent peut servir à tout comme moyen; mais s'il est avant tout comme principe, il détruira tout et ne réparera rien. Pourquoi le trafic des mauvais livres était-il si lucratif? parce qu'ils étaient à-la-fois prohibés et soufferts, et par conséquent mieux vendus. Qu'ils eussent été absolument écartés par une vigilance sévère, et des exemples de rigueur, ce qui était aussi aisé en France que dans les états

Digitized by Google

de la maison d'Autriche, que Malesherbes eut pensé comme Wanswiten, bientôt le débit des bons livres eut gagné ce que celui des mauvais eut perdu, par cette pente naturelle qui pousse l'activité commerçante d'un côté, quand elle est repoussée d'un autre.

A l'égard des gens de lettres, le talent qui est un don de la nature, n'a de prix réel que par l'usage qu'on en fait : digne de récompense et d'honneur, si l'usage en est bon, il ne mérite que flétrissure et punition, si l'usage en est mauvais : ce n'est alors qu'un ennemi d'autant plus à craindre qu'il est mieux armé. Du reste, jamais il ne sera ni cruel ni odieux de dire à un homme de talent quel qu'il soit : Sortez d'un pays dont vous haïssez les lois, et n'y rentrez jamais. Que de maux on aurait prévenus, si l'on avait su parler ainsi !

Voltaire était assurément un beau génie, et il n'avait pas encore, en 1753, rempli l'Europe de libelles impies, comme il le fit depuis pendant ses trente dernières années. Lorsqu'il fut forcé de quitter Berlin, il songea un moment à passer dans les états de l'impératrice reine ; il avait fait autrefois une ode à sa louange, et venait tout récemment d'en faire un brillant portrait dans son siècle de Louis XIV. Cependant cette grande princesse informée de son dessein, dit tout haut : *M. de Voltaire doit savoir qu'il n'y a point de Parnasse dans mes états, pour un ennemi de la religion.* Voltaire sut bien-tôt ce qu'elle avait dit pour qu'il le sût ; il fut quelque temps errant jusqu'à ce qu'il trouvât un asyle sur le territoire de Genève, et bientôt un autre à l'extrémité de la frontière de Bourgogne, et il dût ce dernier à la protection toute puissante du duc de Choiseul, qui tourna ou trompa comme il voulut la volonté de Louis XV.

Quand la publication de l'encyclopédie fut défendue, elle devint plus mauvaise de toute ma-

Digitized by Google

nière; plusieurs des co-opérateurs se retirèrent, et on les remplaça comme on pût; d'Alembert quitta sans retour ses fonctions d'éditeur, et ne pouvait guères être remplacé. Nul n'avait rendu plus de services pour la révision de la plupart des articles de science. Il se concentra entièrement dans ses mathématiques, et tous les efforts de ses amis, et entr'autres de Voltaire, ne pûrent le détourner de sa résolution. Il n'avait nul besoin de l'encyclopédie, ni pour sa réputation déja suffisamment établie en Europe, ni pour sa fortune toujours suffisante pour lui. Il pouvait s'envelopper de sa gloire de géomètre, dans laquelle il n'avait déjà de rival qu'Euler. Il n'en était pas de même de Diderot. L'encyclopédie était nécessaire sous plus d'un rapport à son existence personnelle et littéraire : ni l'une ni l'autre n'était encore au-dessus du médiocre. Ce fut sur-tout sa persévérance aussi intéressée qu'infatigable, qui secondant celle des libraires, obtint la continuation secrette du dictionnaire publiquement prohibé. Il avoue lui-même qu'il *prit de toute main* pour achever le livre, ce qui n'était pas le moyen de perfectionner l'ouvrage. Sa fougue irréligieuse, jusques-là tempérée à un certain point, par la circonspection de d'Alembert, prit dès-lors un essor vagabond et emporta à sa suite tout ce qui voulut le suivre. Les vengeances ne furent pas oubliées, et l'on dût être bien étonné de trouver à l'article *parade* un débordement des plus virulentes invectives contre l'auteur de la comédie des *Philosophes*, qui n'avait pas même été reprise (1), mais que les *philosophes*

(1) Elle le fut depuis, quelque temps avant la révolution, et avec très-peu de succès. L'engouement alors général en faveur de J. J. Rousseau, mort peu d'années auparavant, contribua beaucoup à indisposer le public contre le dénouement où Rousseau est maltraité, et qui en lui-même est mal imaginé et ne signifie rien dans l'action de la pièce.

Digitized by Google

n'avaient pas oubliée ; ce qui prouvait bien maladroitement que le public ne l'avait pas oubliée non plus; et par une de ces précautions lâches qui leur étaient très-familières, ils firent signer l'article par le comte de Tressan qui ne l'avait pas fait, et qui eut ensuite un autre tort, celui de le désavouer, quoiqu'il l'eut signé. Enfin les plus faibles ouvriers furent appelés à l'achèvement de l'édifice, et ce monument élevé contre le ciel par la *philosophie*, a fini comme celui de Babel par la confusion des langues. DE LA HARPE.

(*La suite au N°. prochain.*)

Roland Furieux, en vers français, poëme imité de l'Arioste, par *C. H. Laborie*, ancien professeur de belles-lettres au collège de Perpignan. Un vol. in-8°., 3 fr. et 3 fr. 75 cent. A Paris, chez *Métayer*, libraire, rue de Grammont ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-S.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face le petit portail.

ON ne fait plus qu'imiter légèrement ce qu'on traduisait si péniblement autrefois. C'est une suite de cet esprit de liberté et de jeunesse qui gagne insensiblement toutes les professions. Tandis que le traducteur est soumis à un joug sévère que la critique ne fait qu'appesantir encore, l'imitateur s'affranchit de toutes les lois, et ne prend conseil que de sa fantaisie. C'est qu'en effet la traduction a des règles fixes et connues de tout le monde, au lieu qu'il est difficile de savoir à quoi peut être astreint un auteur qui ne fait qu'en imiter un autre ;

Digitized by Google

il semble même que la beauté de l'imitation soit d'être libre, selon ce précepte d'Horace:

..... *Nec desilies imitator in arctum.*

Voilà comme Virgile a imité Homère, en ne suivant que son génie; et c'est aussi de cette manière que M. le professeur de Perpignan se flatte d'avoir imité l'Arioste. Il a voulu, tout en le copiant, rester original. Il nous assure qu'il n'a fait que mêler ses idées et ses couleurs à celles de ce grand peintre. Il prétend avoir enrichi de ses imaginations ce poëme déjà si riche et si fertile en fictions de tout genre. En un mot, pour caractériser une prétention singulière par une expression plus singulière encore, il va jusqu'à dire, en parlant de l'Arioste: *Je me suis, en quelque façon, associé à lui pour la composition de son poëme.* Voilà certes une plaisante vanité. Quel est l'homme qui, après avoir traduit ou imité quelques chants de l'*Iliade*, s'aviserait de prétendre qu'il est entré pour quelque chose dans la composition des poëmes d'Homère? Et qui est-ce qui se serait jamais imaginé que l'Arioste, dont toute l'Europe admire les poésies depuis 300 ans, eût besoin d'avoir pour associé, dans la composition de son chef-d'œuvre, un professeur de belles-lettres à Perpignan?

M. le professeur nous avertit qu'il est plaisant de son naturel, et qu'il aime extrêmement les contes pour rire. Il prétend imiter en cela Cicéron, qui faisait, dit-il, grand cas *des contes de Peau-d'Ane*, comme le témoigne, selon lui, ce beau passage: *Equidem sic existimo suavissimum humanæ vitæ condimentum existere fabularum inventionem, ac ærumnarum quas in vitâ patimur, non mediocre solatium.* On voit que c'est une gaité de M. le professeur d'avoir traduit *fabularum* par contes de Peau-d'Ane. Il nous prévient de ne pas le chi-

Digitized by Google

caner sur les mots, parce qu'il n'y regarde pas de si près, et qu'on se trouverait bien loin de compte avec lui, si on s'avisait de le comparer mot pour mot à son modèle; tout son dessein a été d'attaquer *l'air et l'allure* de l'Arioste.

L'air de l'Arioste, M. le professeur, est un air très-fin et très-piquant; son allure est l'allure des grands poètes. C'est même, par son tour d'esprit, un des moins faciles à imiter; car ses beautés ne sont pas régulières; sa manière n'a rien de méthodique. Dominé par une imagination fantasque qui crée avec la même facilité, tantôt des amours, tantôt des monstres, il a toutes les variétés du caprice, et toutes les inventions de la coquetterie; ses traits sont légers, ses couleurs changeantes, sa physionomie toujours vive et mobile: c'est un de ces modèles qui font le désespoir des copistes, et qui les rendent ridicules. On ne peut comparer le génie de l'Arioste qu'à celui de Michel Cervantes. Tous deux ont su donner des charmes à l'extravagance, et répandre mille agrémens sur un tissu de folies incroyables. Le poëme de *Roland Furieux* est comme un vaste palais bâti sans art et sans proportions; il plaît en dépit des règles. On se dit bien que ce n'est qu'un amas de chimères et de visions folles; mais on le lit, on l'admire, et on ne s'en lasse point. Ce qui étonne, c'est que l'Arioste a comme dédaigné les ressorts naturels que les autres poètes ont coutume d'employer, pour se rendre maître du cœur humain. Il semble que les nœuds par lesquels il vous attache, empruntent leur pouvoir de cette magie dont il parle si souvent. A chaque instant il choque la vraisemblance, et renverse le sens-commun; et cependant, il vous intéresse, il vous passionne, il vous transporte, il vous rend aussi fou que lui-même: car cet engoûment qu'on dit qu'il a su inspirer à des personnages très-graves et très-vénérables, n'est-ce pas une folie

Digitized by Google

plus grande que toutes celles qu'il fait faire à ses héros ?

Que l'on conçoive après cela comment il a pu tomber dans l'esprit d'un homme, qui a des prétentions à l'originalité, de vouloir copier un genre de folie aussi singulier, aussi inimitable que celui de l'Arioste. Certainement, il y aurait plus de sens et de raison à prétendre imiter le grand art de l'*Enéide*, ou même les hardiesses d'Homère, qui n'ont rien de démesuré ni d'extravagant. C'est ce que M. Laborie paraît n'avoir pas compris; il s'est imaginé que, pour être un Arioste français, il suffisait d'aimer les petits contes, d'être tant soit peu bavard, et de rimer à toute outrance. Il montre, en effet, une grande facilité à faire des vers de dix syllabes. Tout le monde sait que c'est la mesure de vers où excelle la médiocrité. Pour se donner l'air d'un conteur facétieux, M. le professeur prend quelquefois un ton goguenard qui assurément n'est pas celui du poète italien. En voici un exemple dans le premier chant. Lorsque *Renaud*, après s'être long-temps battu contre le sarrasin *Ferragus*, son rival et son ennemi, lui offre la croupe de son cheval pour courir ensemble après *Angélique*, bien décidés à recommencer le combat, s'ils la retrouvent, l'Arioste s'écrie noblement : *O franchise héroïque de ces anciens chevaliers! etc.* Et M. Laborie traduit ainsi ce beau mouvement :

Les bonnes gens que ces anciens preux !
Rivaux de gloire, ainsi que de maîtresses,
Ils se *gourmaient*, *s'estropiaient* entr'eux ;
Et puis au loin, dans des forêts épaisses,
Dans les détours d'un coupe-gorge affreux,
Sûrs l'un de l'autre, ils allaient deux à deux.

Si M. Laborie s'est cru original, en prenant ce ton railleur, il s'est trompé. Cette manière burlesque, qui sent la parodie, appartient à l'école de l'auteur de la Pucelle. Bien éloigné d'avoir l'esprit

Digitized by Google

inventif de l'Arioste, M. de Voltaire n'a guères su se rendre plaisant, qu'en versant le mépris et le ridicule sur les héros de ses sales poésies. Je dis que c'est là la manière de son école, parce que bien des gens de goût qui sentent combien il est loin des grands maîtres dans tous les genres nobles, lui accordent un talent supérieur dans le genre badin, et qu'en général on ne trouve guères, dans ses contes et dans ses romans, que des personnages méprisables, qui font des actions basses et méchantes, parce que cet auteur peignait la nature humaine d'après lui-même. Mais on ne trouve pas, dans le *Roland furieux*, de ces misérables bouffonneries. On n'y voit pas cette manie de donner à des personnages nobles un ton de farceur et des manières d'Arlequin. L'Arioste a le comique du génie qui fait rire, sans avilir personne. Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus sincèrement plaisant que le sérieux avec lequel il cite à tout moment l'archevêque Turpin, pour appuyer ses fables les plus extravagantes. Si, par exemple, il vous raconte qu'un géant, dont on a coupé et jeté la tête dans la rivière, va la ramasser sous l'eau pour se la remettre sur les épaules, il n'entend pas que vous preniez cela pour une plaisanterie. Il cite gravement les auteurs qui parlent de ce fait. Il vous soutient qu'il n'y a pas moyen d'en douter, après ce qu'en dit le véridique Turpin, et il faut l'entendre déplorer l'incrédulité du siècle, qui en est venu jusqu'à contester des faits aussi avérés. Je suis convaincu d'après cela, que la traduction ou imitation de M. Laborie n'est qu'un contre-sens perpétuel, c'est-à-dire qu'il n'a fait que parodier le poëme italien, en traitant avec un style léger et ridicule, des aventures de chevalerie où l'Arioste n'a vu que des histoires sérieuses et intéressantes. Je me flatte que les personnes de goût partage-

Digitized by Google

ront cette opinion, après avoir lu le morceau suivant :

» Arrête, arrête, et rends-moi mon cheval,
» Criait Renaud, d'une voix de tonnerre,
» A Sacripant. Brigand, mets pied à terre,
» A qui me vole il n'en vient que du mal.
» Renonce encore à cette demoiselle ;
» Car, ce serait grand dommage, ma foi,
» Qu'un tel cheval, qu'une femme si belle,
» Fussent aux mains d'un bandit tel que toi.

» A moi bandit, répond tout en furie
» Le sarrasin, à ce que l'on publie,
» Certes ce nom te convient mieux qu'à moi.
» Je pense bien, quant à la demoiselle,
» Qu'il n'en est pas au monde de plus belle.
» Mais, dans l'instant, l'épreuve fera voir
» Qui de nous deux est digne de l'avoir. »

Quand deux mâtins, nez à nez se rencontrent,

Il est inutile de dire que cette poésie ressemble à celle de l'Arioste, comme Scarron ressemble à Virgile.

D'abord, l'un l'autre, ils s'observent un peu.

J'observe à M. le professeur que ce style est *un peu* prosaïque.

» L'œil de travers et tout rouge de feu,
» En grommelant entre leurs dents *qu'ils montrent.*

Comme cela est pittoresque !

A commencer l'attaque, irrésolus,

Voilà une inversion bien hardie. Je crois que personne ne s'en était encore avisé.

De rage en eux *tous leurs poils se hérissent.*

Il fallait dire *se hérissent sur* et non pas *en eux.*

Peut-on

Digitized by Google



Peut-on pardonner à un professeur de belles-lettres de ne pas parler français?

Tels, après s'être agacés *de la voix,*
Nos deux guerriers dégainent' *à-la-fois.*

Quelle noblesse d'expression!

Et le combat entr'eux de prés s'engage,
Renaud à pied, Sacripant à cheval.

Un historien ne décrirait pas plus exactement la situation ; mais, remarquez la suite, comme elle fait briller le sang-froid du narrateur.

Mais celui-ci, loin d'avoir l'avantage,
Demeure en butte aux coups de son rival.

Et pourquoi cela?

C'est que Bayard, à son maître fidèle,
Au sarrasin est tout-à-fait rebelle.

Voilà une explication, tout-à-fait, poétique.

De l'éperon, de la voix, de la main,
Il le combat, le pique, et le harcèle;
Mais il le pique et le harcèle en vain.

Cette répétition n'est-elle pas bien élégante?

« Toujours Bayard l'emporte en sens contraire;
A reculons, s'il le pousse en avant;
S'il le retient, il part comme le vent,
Se dresse en l'air sur ses pieds de derrière,
Ou met sa tête entre ceux de devant;
Et tout d'un bond sa croupe s'élevant,
Il rue, et fait *une culbute entière.* »

Il faut convenir que cette *culbute entière* fait une chute admirable, à la fin d'une pareille description. Je ne sais ce que M. le professeur en pense. Il prend, peut-être, cette culbute pour un trait d'originalité. Mais je crois que le public en conclura qu'il n'a pas encore attrapé, tout-à-fait, l'air et l'allure de l'Arioste. *Charles D.*

Digitized by Google

SPECTACLES.

OPÉRA COMIQUE, *rue Feydeau.*

Zélie et Terville, ou *Chimère et Réalité*,

opéra en un acte, et en vers.

On a bien raison de dire que le théâtre est l'école des mœurs, et certainement rien n'était plus pressant que de corriger les jeunes filles qui n'aiment ni le bal, ni la parure, qui préfèrent la solitude au monde, et le commerce d'un esprit aérien à un jeune et beau mari; il faut les mener voir *Zélie*, afin qu'elles sentent combien il est ridicule de sacrifier la réalité à des chimères.

Cette pauvre *Zélie*, qui n'a que dix-huit ans, vit solitaire dans un château, ce qui est un peu contre les règles de la décence; mais elle est passionnée, elle étouffe de mélancolie, et depuis l'incomparable roman de *Delphine*, tout le monde sait que les femmes exaltées, passionnées et mélancoliques, ne sont pas obligées de s'astreindre aux bienséances. *Zélie* a obstinément refusé d'épouser un jeune militaire nommé *Terville*; ce n'est pas qu'il lui déplaise, car elle n'a jamais voulu le voir; c'est qu'un mari ne vaut pas pour elle l'espoir vague de charmer un de ces sylphes qui viennent quelquefois consoler les femmes dans la solitude. En un mot, *Zélie* a des vapeurs, et, ce qui est mortel au théâtre, ses vapeurs sont tristes au-delà de tout ce qu'on peut dire.

Terville, qui s'intéresse assez à elle pour croire que le mariage la guérirait, se déguise en vieil intendant, et commence par lui faire croire que le jeune homme qu'on lui destinait pour époux est mort d'amour pour elle. *Zélie* paraît très-émue, moins de la perte de son amant que de l'espérance que l'âme du défunt, dégagée de désirs, viendra habiter avec elle. En effet, *Terville*, caché dans un cabinet, fait entendre une voix sépulcrale qui peu-à-peu devient douce et intéressante. *Zélie* souhaite beaucoup que cette voix touchante lui apparaisse revêtue d'un corps; mais *Terville* revient aussi-tôt en vieil intendant, et impatiente sa maîtresse jusqu'à ce qu'elle lui avoue qu'elle n'aurait aucune frayeur si son amant se montrait à elle sous une forme sensible; aussi-tôt il quitte son déguise-

Digitized by Google

ment, et tombe aux genoux de *Zélie*, qui abandonne les chimères pour la réalité. A ces deux personnages, il faut ajouter une soubrette.

Le parterre, fort bien disposé, a écouté sans murmure, soit qu'il sût bon gré à l'auteur d'avoir écrit sa pièce en vers, ce qui annonçait du moins qu'il avait fait quelques efforts pour réussir; soit qu'il fût intéressé par une musique dont le chant est agréable, et dont les accompagnemens présentent souvent des effets heureux. On peut reprocher au compositeur, nommé *Biangini*, d'avoir mêlé tous les genres; mais il aurait droit de répondre que le poëme ne lui ayant donné aucune situation à peindre, il a profité de l'occasion pour montrer ce qu'il pourrait si on lui offrait les moyens de développer son talent.

L'auteur des paroles a gardé l'anonyme. S'il est jeune, on n'a d'autre reproche à lui faire que celui d'avoir mal choisi son sujet, ce qui arrive presque toujours aux jeunes gens, sur-tout quand ils débutent par des vers.

Ce théâtre vient encore de donner un opéra en trois actes, sous le titre de *Ma Tante Aurore;* c'est l'ouvrage d'un homme d'esprit; mais le troisième acte était si mauvais, que le public est revenu sur les applaudissemens qu'il avait prodigués au premier et au second. Si l'auteur parvient à trouver une fin à sa pièce, nous en parlerons avec plus de détail.

ANNONCE.

Système physique et moral de la Femme, ou Tableau philosophique de la constitution, de l'état organique du tempérament, des mœurs et des fonctions propres au sexe; par P. *Roussel*, de l'Institut National de France, docteur en médecine de l'unversité de Montpellier; nouvelle édition, augmentée de l'éloge historique de l'auteur, par J. L. Alibert, médecin de l'hôpital Saint-Louis; à Paris, chez *Crapart*, *Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée Saint-André, n°. 12; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. An 11 — 1803. Prix, 4 francs pour Paris, et 5 fr. franc de port pour les départemens.

Digitized by Google

POLITIQUE.

NOUVELLES EXTÉRIEURES.

Depuis que le parlement d'Angleterre est en vacances, la plus grande tranquillité règne dans la politique; on pourrait presque en conclure que si la Grande-Bretagne n'agitait pas l'Europe, chaque état, moins forcé à s'occuper des projets de ses voisins, emploierait toute son activité à améliorer son administration, à augmenter son commerce, sans penser à nuire à celui des autres; mais ce n'est pas là le compte de l'Angleterre, qui, ayant usurpé une suprématie commerciale et maritime dans le temps où le continent n'était occupé que de projets chevaleresques, sent qu'il est nécessaire pour elle que le continent se batte régulièrement de dix ans en dix ans, pour qu'elle puisse conserver en sûreté ses usurpations. Nous avons donc le temps de respirer.

Les ministres actuels se sont fort bien tirés de tous les petits complots arrangés pour leur faire quitter la place. Pendant qu'ils jouissent d'une trève qui doit finir le 3 février, il est probable que les différens partis se voient, s'éloignent, s'agitent, se rapprochent. Si les deux oppositions peuvent s'entendre sur les hommes à pousser au ministère, les ministres actuels succomberont; mais si les partis ne peuvent se concilier, les ministres resteront inébranlables, et d'autant plus maîtres du parlement, que les deux oppositions auront augmenté leurs divisions de tous les efforts inutiles qu'elles auront faits pour se rapprocher. Et quel parti prend le roi dans tous ces débats? Aucun. Le parlement est acheté, voilà l'opération qui intéresse la couronne; le roi sait bien que tels ministres que le sort lui destine, ces ministres seront des hommes jaloux de commander, et forcés de suivre les mêmes projets que leurs prédécesseurs; car les membres du parlement ont un intérêt puissant à ce qu'on ne diminue pas un pouvoir qui les enrichit et comble de grâces eux et leurs familles. Des ministres qui voudraient une représentation libre, éprouveraient bientôt que le premier et dernier acte de liberté des deux chambres, n'aurait d'autre effet que de changer le ministère; après cela tout rentrerait dans l'ordre.

Faute d'autre occupation, les journaux recommencent

Digitized by Google

à crier contre la société du *Pic-Nic* qui leur a donné tant d'humeur l'année passée, parce que cette société joue la comédie française, et secoue le joug des usages anglais. L'ambassadeur de l'empereur, M. le comte de Stahremberg, a aussi son petit théâtre particulier, sur lequel lui et les personnes de sa société représentent des pièces françaises. Rien ne fait plus de peine aux journalistes, que de voir les progrès de notre langue, de notre littérature et de nos usages. Comme anglais, ils ont raison; mais sans la réputation que nos propres auteurs ont donnée aux auteurs anglais, ils n'auraient jamais connu ce mouvement de jalousie; la jalousie suppose la rivalité, et il a fallu que nos philosophes le répétassent bien des fois pour que les anglais se persuadassent que leur langue et leur littérature peuvent rivaliser la langue et la littérature françaises. Voltaire, qui avait avancé ce paradoxe quand il pouvait passer pour une nouveauté, l'a tourné en ridicule quand il s'est apperçu que de bonnes gens prenaient la chose au sérieux.

La conspiration du colonel Despard avait été oubliée pendant les débats du parlement; on s'en occupe de nouveau; l'instruction de son procès commencera le 30 janvier. Le 20, les prisonniers recevront des copies de l'acte d'accusation, avec la liste des témoins et des jurés.

— La politique de la cour de Rome ne fait pas grand bruit maintenant, ce qui contribue à rendre le pape plus respectable aux yeux de l'Europe. Une convention conclue entre le Saint-Père et l'empereur de Russie, porte que ce souverain accepte et reconnaît Mgr. Arezzo, nonce de Sa Sainteté, à condition qu'il s'abstiendra de tous droits de juridiction sur les catholiques dans toute l'étendue de l'empire russe, et qu'il n'exercera aucunes fonctions apostoliques. Il sera considéré comme ministre du premier rang.

— Le Premier Consul a fait présent au pape de deux corvettes équipées très-élégamment; elles sont destinées à défendre les états du Saint-Père, et à protéger le cabotage contre les corsaires barbaresques. Sa Sainteté a fait placer sur la corvette, chargée de ramener les équipages en France, une cheminée d'un travail précieux, et une pendule, qui seront offertes au Premier Consul.

— Dans un consistoire fixé au 17 janvier, le pape nommera dix cardinaux: six pour la nomination des couronnes, parmi lesquels est un Français, et quatre autres Français que Sa Sainteté nomme de son propre mouve-

Digitized by Google

ment, et qu'il accorde à la France, à l'occasion du concordat.

— Un évènement qui ne paraîtra point extraordinaire aujourd'hui, et qui prouve que l'égalité favorable au fisc s'arrange fort bien de tous les gouvernemens, vient de se passer à Copenhague. Le prince-royal, malgré toutes les oppositions et les conséquences qu'on s'efforçait de lui faire redouter, vient d'ordonner la publication d'un édit relatif à l'impôt extraordinaire, impôt que les privilégiés paieront comme les autres. On attribue à cette mesure la démission donnée par M. le comte de Roventlow de la place de la chancellerie allemande de Copenhague.

— Deux nouvelles, mises sous la date de Hambourg, si elles sont vraies, deviendront encore plus intéressantes par leur rapprochement. Voici la première:

« Les Danois travaillaient à réparer une batterie près de la forteresse de Glukstadt, sur l'Elbe, devant laquelle les vaisseaux de toutes les nations devaient saluer le pavillon royal danois, lorsqu'ils remontaient ou descendaient la rivière. Le cit. Reinhard, ministre de France, vient de signifier au roi de Danemarck, dans sa qualité de duc de Holstein, qu'après avoir consulté tous les traités subsistans et ce qui s'étoit passé jusqu'à présent, il paraissait que l'Elbe était une rivière franche, et qu'en conséquence, le pavillon danois n'avoit aucun droit à exiger des autres nations le salut qu'il prétendait lui être dû; que les vaisseaux français remonteraient ou descendraient dorénavant l'Elbe sans saluer, et que le Danemarck ne pourrait exiger le salut, même des plus petits états de l'Europe, alliés de la nation française. »

Voici la seconde nouvelle, que nous ne garantissons pas plus que la première:

« L'empereur Alexandre a fait déclarer à Copenhague qu'il ne s'opposeroit, par aucune disposition, à ce que le roi de Danemarck exerçât sur la rivière de l'Elbe les droits qui lui appartiennent. Ceci se rapporte sans doute à une note remise à la députation au nom de la ville de Hambourg, où elle se plaint indirectement des entraves que la construction de certaines batteries, et d'autres mesures prises par le Danemarck pendant la dernière guerre, ont mises, et pourroient encore mettre à la libre navigation de ce fleuve. »

— Comme tous les pays qui travaillent à se donner une organisation fixe, la Suisse éprouve quelques petits mou-

Digitized by Google

vemens d'irritation, qui ne produisent et ne peuvent produire aucun effet. Toutes les difficultés s'applanissent plus aisément dans les cantons démocratiques, que dans les cantons aristocratiques ; c'est que l'aristocratie est le gouvernement des petites prétentions, et que les petites prétentions sont naturellement obstinées. Aussi y a-t-il bien moins loin de la monarchie à la démocratie, ou de celle-ci à celle-là, que de l'aristocratie à l'une et à l'autre.

ACTES DU GOUVERNEMENT.

Sénatus-consulte, du 14 nivose.

TITRE I^er^, — *Des Sénatoreri s*

Art. I. Il y aura une sénatorerie par arrondissement de tribunal d'appel.

II. Chaque sénatorerie sera dotée d'une maison et d'un revenu annuel, en domaines nationaux, de 20 à 25,000 fr.

III. Les sénatoreries seront possédées à vie. Les sénateurs qui en seront pourvus, seront tenus d'y résider au moins trois mois chaque année.

IV. Ils rempliront les missions extraordinaires que le premier consul jugera à-propos de leur donner dans leur arrondissement, et lui en rendront compte directement.

V. Les sénatoreries seront conférées par le premier consul, sur la présentation du sénat, qui, pour chacune, désignera trois sénateurs.

VI. Le revenu de la sénatorerie tiendra lieu au sénateur nommé, de toute indemnité pour frais de déplacement et de dépense de représentation.

VII. Le sénat présentera, au mois de fructidor prochain, à la moitié des sénatoreries, et dans le mois de germinal de l'an 12, à l'autre moitié.

TITRE II. — *De l'administration économique du sénat, de l'ordre et de la police intérieure et extérieure, et de la comptabilité.*

VIII. Le sénat aura deux préteurs, un chancelier et un trésorier, tous pris dans son sein. Ils ne pourront être ni vice-président ni secrétaires du sénat, pendant la durée de leurs fonctions.

IX. Ils seront nommés pour six ans par le premier consul, sur la présentation du sénat, qui, pour chaque place, désignera trois sujets. Le sénat fera cette présentation dans le mois de thermidor prochain.

X. Les six ans expirés, ils ne pourront être réélus que sur une nouvelle présentation.

Digitized by Google

XI. Les préteurs seront chargés de tous les détails relatifs à la garde du sénat, à la police et à l'entretien de son palais, de ses jardins et au cérémonial. Ils se diviseront les soins de surveillance et d'administration. Le préteur chargé du service relatif à la garde, à la police et au cérémonial, ne pourra, pendant la durée de ses fonctions, coucher hors du palais du sénat.

XII. Les préteurs auront sous leurs ordres deux messagers, six huissiers, et six brigades de gardes pour la police du palais et des jardins du sénat.

XIII. Le chancelier aura sous son administration les archives où seront déposés les titres de propriété du sénat. Aucun procès ne pourra être suivi, relativement aux propriétés du sénat et à celles de chaque sénatorerie, que sous sa direction. Il surveillera la bibliothèque, la galerie des tableaux et le cabinet des médailles. Il délivrera les certificats de vie et de résidence, et les passe-ports aux sénateurs qui en auront besoin. Il apposera le sceau du sénat à tous les actes qui en seront émanés.

XIV. Sous les ordres immédiats du chancelier, seront le garde des archives, le garde-adjoint, et le nombre d'employés nécessaires pour ses différentes attributions.

XV. Le trésorier sera chargé des recettes, des dépenses et de la comptabilité du sénat. Il aura sous ses ordres un caissier et le nombre d'employés nécessaires pour l'ordre de la recette, de la dépense et de la comptabilité.

XVI. Les deux préteurs, le chancelier et le trésorier seront logés au palais du sénat.

XVII. En exécution de l'article 22, titre 2 de la constitution, il est affecté à la dotation du sénat, pour le traitement des sénateurs, l'entretien et la réparation de son palais et de ses jardins, et ses dépenses de toute autre nature, une somme annuelle de 4 millions, à prendre sur le produit des forêts nationales. Cette somme sera versée dans la caisse du sénat, à compter du 1^er^. vendémiaire an 12.

XVIII. Il sera affecté au sénat, dans le courant de l'an 12, des biens nationaux affermés pour un revenu annuel d'un million. Ils seront pris, moitié dans les départemens de la Sarre, de la Roër, du Mont-Tonnerre et de Rhin-et-Moselle; moitié dans ceux du Pô, du Tanaro, de la Stura, de la Sézia, de la Doire et de Marengo. Ces biens seront administrés par le sénat, et le revenu en sera versé dans sa caisse.

XIX. Les préteurs, le chancelier et le trésorier travailleront avec le premier consul, au moins une fois par trimestre.

Digitized by Google

XX. Au commencement de chaque année il sera tenu un conseil d'administration, présidé par le premier consul : les deuxième et troisième consuls, les deux secrétaires en exercice, et sept sénateurs nommés par le sénat, formeront ce conseil.

XXI. Dans ce conseil seront arrêtés les dépenses de toute nature et les traitemens qui devront être accordés aux officiers et membres du sénat. Il fixera aussi les sommes qui seront prises, s'il y a lieu, sur les revenus du sénat, pour assurer une subsistance honnête aux familles des sénateurs après leur mort.

XXII. Le présent sénatus-consulte sera transmis par un message aux consuls de la république.

Signé, Cambacérès, *second consul, président.*
FARGUES et VAUBOIS, *secrétaires.*

NOUVELLES DES COLONIES.

Les politiques qui réclament l'oubli du passé, ont raison lorsqu'il s'agit des hommes ; personne, en effet, ne pense à les attaquer ; mais ils ont tort, lorsqu'il est question des principes : car, c'est sous les gouvernemens forts qu'il faut combattre les faux principes, et en établir de bons pour l'avenir. L'observation morale que nous faisons, peut être justifiée par des faits d'une évidence à laquelle il n'est pas de réplique.

Pendant la révolution, nous nous sommes mis en guerre avec tous les gouvernemens par des actions, et en guerre contre nous par des principes. Nos victoires nous ont valu la paix, une grande considération ; elles ont raffermi le caractère national, et le seul mal-aise qui nous reste aujourd'hui tient entièrement à nos faux principes. Nous combattons encore, mais ce n'est pas contre l'étranger ; c'est contre des hommes déchaînés par la philosophie. Nous arrachons nos colonies, non aux Anglais, mais à tous les désastres nés d'une fausse et ignorante philantropie. Sans la guerre des principes que nous nous sommes faite à nous-mêmes, que manquerait-il aujourd'hui à la prospérité de la France et de son commerce ? Nos possessions coloniales, qui étaient tombées au pouvoir de l'étranger, nous sont revenues dans un fort bon état ; celles que les politiques-philosophes se sont chargés d'administrer, nous coûtent aujourd'hui des militaires dont la perte navre le cœur de tous les Français, et des sommes énormes dont l'emploi est pourtant indispensable ; car,

Digitized by Google

le premier devoir d'un gouvernement, après une révolution, est d'arrêter le mal; c'est la condition sans laquelle les améliorations les mieux combinées deviendraient impossibles. Ces réflexions peuvent également s'appliquer à notre intérieur. La guerre avec l'étranger a donné le dédommagement des maux qu'elle a causés; elle nous a mis à l'abri de toute crainte d'une guerre nouvelle, ou de ses suites, si jamais quelques puissances de l'Europe se laissaient tromper par le cabinet de Saint-James, ce qui est très-douteux. Mais quel est le dédommagement des maux que nous nous sommes faits à nous-mêmes? et quelle serait notre garantie pour l'avenir, si nous ne combattions pas les faux principes par tous les raisonnemens qui sont en notre pouvoir, tandis que le gouvernement les chasse devant lui pour le bonheur de la France? Quoi que puissent dire les apôtres de la philosophie, il n'y a pas de gouvernement philosophe; le roi de Prusse et Catherine, très-partisans de la philosophie, n'ont jamais gouverné philosophiquement; c'est que la politique ne peut se mettre à philosopher, et la philosophie à politiquer, sans qu'il y ait confusion dans les idées et dans les choses. Voilà ce qu'on ne peut trop répéter, parce qu'il y a des gens qui en doutent encore; et si aujourd'hui tout le monde convenait de cette vérité, demain il faudrait la redire, dans la crainte que quelques hommes d'esprit ne l'eussent déjà oubliée. De même, en s'occupant de nos colonies, il faut aujourd'hui reporter sans cesse sa pensée en arrière; car si on oubliait pourquoi nous combattons dans nos propres possessions, et contre qui nous combattons, on perdrait le fruit d'une instruction bien chèrement achetée.

Le général de brigade, chef de l'état-major de l'armée de Saint-Domingue, au ministre de la marine et des colonies.

CITOYEN MINISTRE,

Dans le mois de prairial, Toussaint Louverture fut arrêté et envoyé en France. Les trames de ce brigand déjouées, la tranquillité s'affermit plus que jamais. L'organisation de la colonie faisait tous les jours de nouveaux progrès, et les plus justes espérances promettaient aux infortunés colons un avenir prospère, et semblaient annoncer la fin de leurs maux. Ils touchaient au port.

Le désarmement des nègres, opération essentielle et

Digitized by Google

base première de toute tranquillité, se poursuivait avec autant d'activité que de succès.

Quelques légères insurrections éclatèrent. Un nommé *Sans-Souci*, jusqu'alors confondu parmi les nègres, rassembla au tour de lui quelques malheureux congos, et essaya de mettre le feu aux habitations. Poursuivi par le général qui commandait la partie du Nord, il s'enfonça dans les mornes les plus éloignés : on n'en n'entendit plus parler.

Cependant les chaleurs étant excessives, il devenait impossible de faire aucun mouvement. Les mornes les moins élevés nous présentaient des obstacles en proportion de l'incommodité de la température. Le nombre des brigands s'accrut. Nos hôpitaux se remplirent de malades, et chaque jour la maladie fit de nouveaux ravages. Les brigands en calculaient les progrès avec un secrette joie.

L'insurrection gagna les quartiers de la Marmelade, du Dondon et du Moustique. Nos troupes se portèrent par-tout et luttèrent avec courage : les quartiers furent reconquis, et une partie des brigands punie et désarmée.

Dans les premiers jours de fructidor, Ch. Belair, atroce africain, jusqu'alors soumis à la République, s'insurgea sur les hauteurs de l'Artibonite. Une partie des troupes coloniales qui avoient été à notre solde, se joignit à lui. Après différens combats, le misérable fut pris avec son horrible femme. Une commission militaire les condamna, le 23 vendémiaire, à la mort.

Dans le Sud, différentes insurrections partielles avaient également obligé nos troupes de sortir de leur quartiers de rafraîchissement. Le général Desbureaux mit les brigands en déroute, et parvint à rétablir la tranquillité.

Le nègre Dommage se révolta dans le quartier de Jérémie, y brûla plusieurs habitations. Ce misérable ayant été arrêté, fut jugé et mis à mort.

Les quartiers de Léogane, de Jacmel et des Bains, furent aussi le théâtre de diverses insurrections. Nos troupes en imposèrent par-tout, et les chefs périrent de la mort des criminels.

Depuis ce temps le Sud est tranquille. La partie espagnole est défendue par la population blanche, levée en masse, et qui fait bonne justice de tous les nègres qui tentent d'y pénétrer.

La partie du Nord est en proie aux plus affreux brigandages. *Dessalines*, *Clervaux* et *Christophe*, sont avec les brigands. Leur audace s'accroissait avec notre faiblesse.

Digitized by Google

Maurepas et un grand nombre de chefs sont arrêtés et à bord de l'escadre.

Dans les derniers jours de vendémiaire, le général en chef, voyant la saison un peu rafraîchie, et impatient de réprimer une troupe de ces africains qui avait pris position devant le Cap, dans la plaine du Nord, ordonna au général Brunet de se replier sur lui, résolu de dissiper les brigands, mais le sort en avait décidé autrement. Tombé malade dans les premiers jours de brumaire, le général en chef était mort le 11.

L'armée, témoin de sa sollicitude, de son travail constant, de son activité infatigable, pleure en lui un chef et un père.

Au bruit de sa mort les brigands s'avancèrent avec d'effroyable cris. Le général de division Clausel leur montra par-tout bonne contenance.

Le 15, les circonstances devenant plus urgentes, les généraux résolurent de ne plus attendre le général Rochambeau : une attaque générale eut lieu. L'ennemi fut repoussé par-tout et poursuivi ; il a évacué la plaine et s'est réfugié dans les mornes.

Nous attendons avec impatience les 3000 hommes, dont la 86e. fait partie. Nous comptions sur leur arrivée dans les premiers jours de vendémiaire, et ils n'ont pas encore paru.

Les maladies ont fait des ravages affreux. Mais les vieillards n'ont jamais vu une année aussi malfaisante.

Quelque temps avant sa mort, le général Leclerc m'a remis les instructions cachetées du gouvernement, pour le général Rochambeau qu'un vaisseau est allé chercher. Le général Watrin est parti pour le remplacer. Ce qui était prévu dans les instructions du gouvernement, a été ponctuellement exécuté.

Le général Dugua, chef de l'état-major, est mort vers le milieu de vendémiaire, après quatre jours de maladie.

Les ravages commencent enfin à diminuer, quoique la saison soit considérablement retardée, et qu'il n'ait pas encore plu autant qu'on devrait l'espérer à l'époque de l'année où nous sommes.

Salut et respect. *Signé*, BOYER.

Des lettres du 6 brumaire, portent que la colonie de la Martinique est dans la meilleure situation ; plusieurs bâtimens chargés de nègres y sont déjà arrivés.

A la Guadeloupe, la tranquillité se rétablit et s'assure de jour en jour. Un bataillon de 800 hommes est nouvellement venu réparer les pertes des régimens qui sont dans cette colonie.

Digitized by Google

PARIS.

Le 20 nivose, le Premier Consul a pris le deuil jusqu'au premier pluviose, pour la mort du général Leclerc, son beau-frère, décédé à Saint-Domingue la nuit du 10 au 11 brumaire, après une maladie de dix jours, que l'on doit plus encore attribuer à ses fatigues qu'à l'influence du climat. Jusqu'à son dernier moment, il s'est occupé du sort de la colonie qui lui était confiée : il a nommé le général Rochambeau pour lui succéder, comme capitaine-général, et dans le commandement de l'armée.

Le corps du général Leclerc a été embaumé, et confié avec tous les honneurs dus au rang qu'il occupait, au vaisseau de ligne le *Switfsture*. Ce vaisseau, parti du Cap le 18 brumaire, après une traversée longue et pénible, est arrivé à Toulon, ramenant madame Leclerc.

Le 20 nivose, les corps constitués ont été faire leur compliment de condoléance au Premier Consul, sur la mort de son beau-frère; tous les membres de ces différens corps portaient un crêpe au bras. Ils ont ensuite été présenter leurs hommages à madame Bonaparte, qui les a reçus en grand deuil, entourée des dames du palais, en grand deuil comme elle. Les ambassadeurs ont fait les mêmes visites : ils étaient également en deuil.

On parle à Strasbourg de l'organisation du culte luthérien, comme d'une chose entièrement décidée dans ses points principaux ; on ajoute que de tous les biens appartenans à cette religion, et situés dans les départemens du Haut et Bas-Rhin, il ne sera formé qu'une masse pour subvenir aux frais du culte et des établissemens publics de cette religion. Ainsi, il y aura entre les deux principales religions reconnues en France, cette différence, qui pourrait marquer dans l'avenir sans la prudence du gouvernement, que l'une restera propriétaire, tandis que l'autre sera soldée.

Il paraît très-décidé que l'Institut national sera divisé en quatre parties indépendantes, c'est-à-dire, qu'on reviendrait à quatre académies, 1°. de littérature ; 2°. des sciences ; 3°. des inscriptions et belles-lettres ; 4°. de peinture, sculpture et architecture. Plus de classe de déclamation, et sur-tout plus de classe d'économie politique, pour exciter à raisonner ou déraisonner sur les plus importantes questions de législation, de politique et d'administration. C'est ainsi que, dans le nouveau système d'éducation publique, on a écarté les classes de grammaire générale, où l'on enseigne la logique la plus fausse, et les cours de législation, dans lesquels chaque professeur

Digitized by Google

discute les gouvernemens de manière à ce que les élèves ne puissent s'attacher à aucun. Autrefois quand on annonçait des changemens, tout le monde tremblait ; maintenant tout changement est un retour vers l'ordre, et conséquemment une garantie de stabilité. Un journal nomme déjà une partie de ceux qui composeront l'académie française, ce qui n'a rien d'extraordinaire ; nos littérateurs marquans ne sont pas en assez grand nombre, pour qu'il soit besoin de beaucoup de finesse pour les deviner. Le même journal désigne le Premier Consul comme membre de la future académie. A titre de protecteur, le chef du gouvernement est membre-né de toutes les institutions utiles ou honorables, et c'est sûrement cela que le journaliste a voulu dire.

Les philosophes qui ont fait un cours de morale religieuse dans les œuvres de Voltaire, citent à tout instant ce vers :

Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

Quand on se repent, et non quand on persévère. On demande quel est le philosophe repentant auquel l'opinion publique ait fait le moindre reproche sur ses erreurs passées? On demande encore si les philosophes persévérans ne sont pas les seuls qui persécutent les convertis? Avant la révolution, les hommes les plus intolérans que la terre ait jamais portés, s'étaient faits apôtres exclusifs de la tolérance; aujourd'hui les hommes les plus tracassiers vont toujours prêchant l'oubli du passé. Qu'ils cessent de s'agiter, qu'ils s'oublient eux-mêmes, et il est très-certain qu'on les oubliera bientôt. Mais je parie que ce n'est pas cela qu'ils veulent.

Plusieurs évêques ont fait publier, dans leurs diocèses, une lettre pastorale au sujet de la conscription militaire. Nous disons plusieurs, parce que nous ne parlons que des lettres pastorales qui sont venues à notre connaissance ; mais il n'y a nul doute que par-tout où de pieux conseils auront pu rendre l'exécution de la loi plus facile, tous les prêtres auront fait entendre leur voix. Les malheurs et la reconnaissance ont donné au clergé de France un seul esprit et un même zèle.

Il y a plusieurs siècles que la religion, les lois et la philosophie combattent contre la fureur des duels, sans pouvoir la guérir. Après une guerre longue, et lorsque tout le monde a, pour ainsi dire, encore les armes à la main, il est dans l'ordre des choses que cette fureur reprenne une nouvelle activité. M. de Lalande, dont les intentions sont pures, propose une association entre les officiers les plus distingués par leur courage, à la tête desquels se mettraient

Digitized by Google

nos plus célèbres généraux, pour aller demander au gouvernement de renouveler les loix les plus sévères contre le duel. Il est douteux que ce projet d'association réussisse, et l'expérience a prouvé que tout ce que *l'honneur* regarde comme de son ressort, échappe à la puissance des loix. Il y a des injures qu'aucun tribunal ne peut venger; il y a donc des actions qui nécessairement restent à la merci de chaque homme, comme il y a des préjugés qu'on ne peut détruire sans attaquer en même tems des sentimens louables et utiles. Aucun écrivain n'a aussi bien parlé du duel que M. *Bentham* dans ses *Traités de Législation*, et il est loin de penser qu'on doive et qu'on puisse le proscrire par des loix violentes. Il applaudit beaucoup à ce qu'on appelait autrefois le tribunal des maréchaux-de-France. Cette institution perfectionnée arrêterait la fureur des duels, et parviendrait, *avec le tems*, à les rendre très-rares, peut-être même à les abolir tout-à-fait, sans rien changer au fond de nos mœurs, excellentes sous le rapport de la délicatesse dans tout ce qui tient à l'honneur. Il serait sage d'imiter nos aïeux, qui raisonnaient moins pathétiquement que nous, mais qui n'en agissaient peut-être que mieux pour cela. Lorsque la fierté de l'homme le portait à venger lui-même son injure, la loi ne proscrivait pas l'homme fier et courageux; elle le soumettait à des formes, l'apprivoisait peu-à-peu; et c'est ainsi que ce qui se jugeait autrefois par la force, a fini par n'être plus soumis qu'à l'action des tribunaux. Qu'on soumette les duels à des tribunaux d'honneur, et ceux qui veulent se battre, à des formes qui laissent souvent le temps de les calmer et de les concilier; sur vingt duels on en arrêtera dix-huit. Qu'on porte la peine de mort contre les duellistes, sur vingt duels on n'en arrêtera pas six. Ceci n'est pas une affaire de raisonnement, mais d'expérience si bien constatée, qu'on ne peut se dissimuler que la seule manière de diminuer ce qu'on appelle les affaires d'honneur, consiste à faire qu'elles se terminent toujours avec honneur. Les plus braves n'aiment pas plus à mourir que les poltrons; seulement il y a quelque chose qu'ils préfèrent à la vie.

Les gazettes de Hambourg assurent que la peste a commencé à se manifester à Constantinople, vers la fin du mois de novembre. Il n'y a rien de moins positif que les nouvelles qui passent par Hambourg; mais malheureusement des lettres de Constantinople annoncent qu'une partie des habitans du fauxbourg Scutari a déjà péri victime de ce fléau.

Un vaisseau munitionnaire anglais, le *Chichester*, qui

Digitized by Google

avait quitté la Jamaïque le 10 novembre, éprouva dès le lendemain les effets de la fièvre jaune : en sept jours, il périt, sur ce bâtiment, soixante-sept personnes.

Le ministre de la guerre, ayant appris qu'il est plusieurs fois arrivé que les corps, en remettant aux militaires leur congé absolu, ne leur laissaient qu'un mauvais habit uniforme, vient d'ordonner que tout militaire qui obtient son congé définitif, soit par ancienneté de service, soit pour cause de blessures, recevra un habit uniforme en bon état, et gardera son sabre, s'il est grenadier ou sous-officier.

Un arrêté du ministre de l'intérieur de la république italienne ordonne qu'aucune association ou assemblée ne peut avoir lieu, sous quelque titre et dénomination que ce soit, sans que préalablement il n'en ait été donné avis au gouvernement, et sans qu'il y ait consenti. En cas de contravention, la réunion sera réputée illicite et suspecte d'attentat à l'ordre public. L'arrêté explique très-clairement qu'il ne s'adresse pas aux sociétés privées, mais qu'il désigne particulièrement ces associations où, sous le prétexte d'un mystère qui effectivement reste toujours inconnu aux dupes, des hommes très-adroits se réunissent et forment ces correspondances secrettes, qui quelquefois embrassent un Etat tout entier. Ce qu'il est impossible de nier, c'est que, pendant le règne des jacobins, il n'y avait point d'association maçonique; qu'après les jacobins, sont venues les associations de théophilantropes; et qu'après les théophilantropes, reviennent les sociétés de maçons qui se multiplient depuis quelque temps à l'infini, et se recrutent de cette immense quantité de bonnes gens, toujours enchantées quand on a l'air de les mettre de moitié dans un secret.

Un incendie terrible a éclaté à Gothembourg, la nuit du 20 décembre; les secours les plus actifs ne purent arrêter les progrès du feu dans des maisons de bois qui se joignent toutes. Dans l'espace de vingt-quatre heures, 168 édifices ou maisons principales, furent consumés; on désigne la grande église, l'évêché; le bureau des classes, la poste aux lettres, la poste aux chevaux, l'auberge des voyageurs, les deux seules pharmacies qu'il y eût dans la ville, une des deux imprimeries, et la loge des francs-maçons. Plus de quatre mille personnes sont sans asile, et la majeure partie est réduite à la misère, les provisions de bois, de comestibles ayant été détruites, et ne pouvant se renouveler dans un pays où la rigueur du climat suspend, en cette saison, toute communication intérieure.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.



LITTÉRATURE.

POÉSIE.

A MES PETITS NEVEUX ET NIÈCES,

Enfans de six à neuf ans, en leur donnant à chacun un pantin assemblé sous leurs yeux, pour essayer leur pénétration.

VOYEZ, mes enfans, ce pantin,
Il n'est qu'un adroit assemblage
De cartons qui du corps humain
Présentent à vos yeux l'image.
Examinez bien l'instrument
Qui met en jeu chaque partie,
Et donne, en se multipliant,
A tout l'ensemble un air de vie.
Un immobile ligament,
Retenant chacune à sa place,
Forme un centre de mouvement;
Autour duquel plus librement
Des cordons que l'art entrelace,
S'allongeant, se raccourcissant,
Lui font parcourir un espace
Qui se restreint ou qui s'étend,
Au gré de la main agissante,

Digitized by Google

En tirant fort ou doucement
Ce bout de ficelle pendante,
Où se rattachent les cordons
Qui rendent la pièce vivante.

Sur ce, mes enfans, raisonnons.
C'est par un semblable artifice,
Qu'en nous tout a son mouvement.
Chaque pièce de l'édifice
A ses cordons, son ligament;
Mais une chose m'embarrasse:
Quel est le principe mouvant,
De la ficelle qu'il remplace
Faisant le service important?
C'est la volonté; je l'éprouve:
Commande-t-elle de marcher?
A l'instant même je me trouve
Ayant déjà sur le plancher
Fait trois ou quatre pas de suite:
La marche ainsi va s'achever,
Sans qu'elle semble être conduite.
De la volonté le pouvoir
Est celui de notre ficelle;
La main qui la fera mouvoir,
Où la trouver et quelle est-elle?
Si la vôtre tire trop fort,
Le pantin va tomber en pièce;
Au contraire, un trop faible effort
Dans l'état de repos le laisse.
Que son mouvement soit d'accord
Avec celui qu'elle demande:
Pour ne briser aucun ressort,
Que la sagesse le commande.
C'est elle de la volonté
Qui doit aussi régler l'usage:

Digitized by Google

Ame des actions du sage,
Compagne de la vérité,
Celui que l'une et l'autre éclaire,
Jamais ne se trouve emporté
Par ce qui séduit le vulgaire.
Les attraits de la volupté,
Les passions tumultueuses,
Les habitudes vicieuses,
Et sur-tout de la vanité
Les prétentions odieuses
N'égarent pas sa volonté.
La paix du cœur et la santé
Seront en tout tems son partage.
Pantin de son autorité,
Tirant à son tour avantage,
Fêté, sans être tourmenté,
Soutiendra mieux le badinage;
Plus long-temps sa docilité
Divertira ceux de votre âge.

Par un oncle septuagénaire.

LE PRINTEMPS PERDU.

A MADAME J.....

Tu l'as voulu ce cruel sacrifice;
J'ai résisté, mais j'ai subi ta loi,
Et ce printemps aux amours si propice,
Ce long printemps s'est passé loin de toi.

J'ai vu les fleurs émailler la verdure;
Leur doux parfum ne m'a point embaumé.
J'ai des ruisseaux entendu le murmure;
Mon cœur flétri ne s'est point ranimé.

Le rossignol, par le chant le plus tendre
Voulut en vain consoler ma douleur;

Digitized by Google

Il a forcé mon oreille à l'entendre,
Mais ses accens n'ont rien dit à mon cœur.

Bosquets rians, forêts majestueuses,
Qui pour mon âme avez eu tant d'attraits,
A mes regards, sous vos voûtes ombreuses,
Le myrte même est devenu cyprès.

Tout me déplaît, tout m'ennuie et me lasse :
L'azur du ciel, la pourpre de ses feux,
L'astre du jour, la nuit qui prend sa place,
Et de Phébé le char silencieux.

De nouveaux jours ma trame en vain s'augmente,
Présent stérile et bienfaits superflus !
Ah ! le fuseau de la Parque impuissante
File des jours dont je ne jouis plus.

Non, loin de toi je ne saurais plus vivre ;
Déjà la mort tient mes sens asservis.
De ce trépas qu'un seul mot me délivre ;
Dis-moi : *Reviens*. Je respire et je vis.

J'ai des saisons vu le cercle mobile
Trente-six fois ramener dans nos champs
L'été, l'hiver et l'automne fertile ;
Mais je n'ai vu que trente-cinq printemps.

Par M. M. A. J.

L'AMOUR LABOUREUR.

Imitation de Moschus.

L'enfant ailé qui cause tous nos maux
En parcourant une plaine étendue,
Dans son chemin rencontra deux taureaux,
Sans conducteurs, traînant une charrue.

Digitized by Google

Soudain vous l'eussiez vu, de ses novices mains,
Enfoncer le soc dans la terre,
Et dans chaque sillon distribuer les grains;
Puis, levant une tête altière,

Ça, Jupiter, dit-il, qu'on écoute mes vœux;
Qu'à féconder ce champ, sans tarder, on s'apprête:
Sinon (tu me connois), sous un joug rigoureux,
Redevenu taureau, tu courberas la tête.

Par M. J. P.

ENIGME.

Je dois mon origine à certain personnage
Dont le nom gît dans un livre sacré:
Certes, c'eût été grand dommage
Si je fusse resté des hommes ignoré.
Aux caprices de la nature
Comme eux je fus soumis; c'est la vérité pure;
Car il est parmi nous des petits et des grands,
Dans tel pays des noirs, dans tel autre des blancs.
On me voit au sein des campagnes:
En ville je nais rarement;
Je me plais mieux sur les montagnes,
Dans les forêts, les bois, jamais ne me trouvant,
Attendu que pour moi leur fraîcheur est mortelle.
Quand je suis encor jeune, un souffle d'Aquilon
Me fait souvent rougir: de Phébus un rayon
Sur moi dans l'âge mûr cause aussi chose telle.
J'ai partout même sort, celui d'être pendu.
Vient-on me séparer de ma mère et nourrice?
C'est pour me transférer au lieu de mon supplice:
Aux pieds je suis foulé, mon sang est répandu,
Mes bourreaux en sont teints; pour eux c'est un délice
Que de s'en abreuver; et par la roue enfin

Digitized by Google

(Car dans ce monde il faut que tout périsse)
Je termine hélas! mon destin.

Par M. PONSARDIN-SIMON, (de Reims.)

LOGOGRIPHE.

J'exerce, avec cinq pieds, une charge connue.
Une ville, moins un, vient s'offrir à ta vue;
Moins deux, malgré mon âge, évite mes transports;
Moins trois, avec mes sœurs, je forme des accords;
Moins quatre enfin, lecteur, je me tais, et pour cause.
Trois ramènent les jours où se cueille la rose.
Prends de nouveau mon tout, mets tête et queue à bas,
En tous lieux, sans me voir, tu me rencontreras.

Par M. PYRI, (de Laval.)

CHARADE.

Mon premier quelquefois habite mon dernier;
Entre dans mon jardin, tu verras mon entier.

Par M. GAILLARD LA VALDÈNE.

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *journal.*

Celui du Logogriphe est *écumoire*, où l'on trouve *écu, oie, mûre, cor, curé, rai, mer, rime, Rome, rue, or, morue, orme, mi, ré, oui, cire, écurie, cœur* et *écume.*

Celui de la Charade est *fi-dé-lit-é*, dont l'*é* devient muet en terminant le mot jambe.

Digitized by Google

Fin de l'article

DE L'ENCYCLOPÉDIE ET DE D'ALEMBERT,

Extrait de l'Histoire de la Philosophie du 18°. siècle ;

Par M. DE LA HARPE.

ON pourra me demander peut-être ici comment d'Alembert, dont je vais parler maintenant, et qui fut un des premiers fondateurs de ce même monument que je viens de décrire comme un arsenal d'irréligion, se trouve pourtant ici dans cette classe de philosophes que je sépare des sophistes. Je dois en dire les raisons : c'est qu'il ne m'est permis en rigueur de juger un écrivain que par ses écrits, puisque ce n'est que par ses écrits qu'il est homme public, et ressortit au tribunal de la postérité. Or, d'Alembert, sous ce rapport capital, est à-peu-près irrépréhensible, si l'on met à part ses lettres imprimées après sa mort ; et doit-il répondre au public de ce qu'il ne paraît pas avoir écrit pour le public ? Je ne le crois pas. Dieu seul est juge de l'intérieur, et chacun peut à son gré se faire une opinion particulière de tel ou tel individu, d'après tout ce qu'on en peut savoir. Mais le jugement public ne peut confronter un écrivain qu'avec ce qu'il a publié, et mon ouvrage doit être soumis à toutes les règles d'un jugement public. Ce sont là mes principes, et je ne crois pas qu'on puisse les condamner. Il n'y a que les ennemis de la religion qui puissent gagner à ce que l'on range parmi eux des auteurs qui, quelle que fût leur manière de penser, ont toujours respecté la religion dans leurs ouvrages. C'est selon ces mêmes vues que j'ai classé Buffon dans l'article précédent,

Digitized by Google

et que je considérerai Condillac dans l'article suivant. Tous deux ont donné lieu, l'un dans sa physique, l'autre dans sa métaphysique, à des conséquences qui peuvent être dangereuses pour ceux qui les cherchent, mais qui en elles-mêmes sont arbitraires. J'ignore si Condillac croyait ou ne croyait pas, car je l'ai fort peu connu. J'ignore si Buffon croyait ou ne croyait pas, car il ne m'en a jamais parlé. Mais quand même je le saurais, je ne verrais devant le public que l'acte de soumission de l'un, quand il fut repris ; et dans l'autre, qui ne l'a jamais été, que le témoignage honorable et respectueux qu'il rend à la religion dans son *Cours d'Histoire*. On voit, il est trop vrai, par les lettres posthumes de d'Alembert, qu'il n'avait point de religion, et je sais qu'il n'en avait pas. C'est un malheur et un crime devant Dieu, qui est le juge des ames : mais l'homme ne l'est que des actions, et en ce genre, les actions de l'écrivain devant les hommes sont ses écrits. Il n'y a point de gouvernement où Buffon, d'Alembert, Condillac, eussent été proscrits à cause de leurs ouvrages, et je n'en connais point qui n'ait dû rejeter de son sein les très-coupables sophistes dont j'aurai à parler dans la suite. On ne dira jamais que les trois philosophes que je viens de nommer aient été les artisans de la révolution, et encore moins Fontenelle et Montesquieu. Mais qui peut douter que Diderot, Raynal, Rousseau, Voltaire, et même Helvétius, n'aient été les premiers et les plus puissans mobiles de cet affreux bouleversement ? Cette différence est décisive, et c'est elle qui a dû me guider dans un ouvrage où je considère les caractères et les effets de l'esprit philosophique dans ce siècle, soit en bien, soit en mal. Je vois du bien, malgré quelques erreurs de peu de conséquence, dans ce qui compose ici cette première classe d'auteurs, à qui l'on ne conteste pas, ce me semble, le titre de

Digitized by Google

philosophes. Je ne vois qu'un très-grand mal, et très-peu de bien perdu dans le mal chez ceux que j'appelle de leur véritable nom sophistes, et qui, en philosophie, n'ont sûrement pas été autre chose. Tel est mon plan, et je le crois raisonnable.

D'Alembert haïssait les prêtres beaucoup plus que la religion, et c'est pour cela que, dans ses lettres, il pousse contr'eux la main de Voltaire, tandis qu'il retenait la sienne avec soin, mais sans peine. On s'apperçoit dans ses écrits qu'il n'avait pas même été insensible au charme des livres saints, encore moins au mérite de nos poètes et de nos orateurs chrétiens : et je ne crois pas qu'il ait jamais imprimé une phrase qui marque ou la haine, ou le mépris de la religion, au lieu qu'on pourrait citer beaucoup de morceaux de ses *Eloges*, où, entraîné apparemment par ces héros du christianisme, il en parle lui-même avec dignité, et ce qui est encore plus pour lui, avec sentiment.

Sa prééminence dans la géométrie lui avait déjà fait un grand nom, lorsqu'il concourut, avec Diderot, au plan et à la construction de l'*Encyclopédie*. Le nombre de ses productions mathématiques, qui monte à dix-sept volumes in-4°., effraie ceux qui courent la même carrière, et les juges en cette matière lui accordent la gloire particulière d'avoir inventé un nouveau calcul, et par conséquent avancé le progrès et étendu la sphère des sciences. Il est naturel et ordinaire que les études abstraites et les spéculations profondes s'emparent de toutes les facultés de l'âme, en lui offrant à tout moment le plaisir d'une découverte et d'une victoire. Mais plus ces grands travaux, qui portent avec eux leur récompense, assujétissent celui qui s'en occupe, moins ils lui laissent la liberté de se tourner vers les ouvrages de goût. Parmi les anciens, Aristote a joint la critique littéraire aux recherches philosophiques, et Pline,

Digitized by Google

une force de style qui n'est pas toujours saine, l'étude de la nature. Parmi les modernes, Fontenelle a cultivé la littérature agréable qu'il faisait servir à l'ornement des sciences; mais aussi ne possédait-il de celles-ci que ce qu'il fallait pour en bien parler. Trois hommes ont véritablement réuni deux choses presque toujours séparées, le génie de la science et le talent d'écrire : Pascal, qui devina les mathématiques, et y fut inventeur, tout en faisant les *Provinciales* et les immortelles *Pensées;* Buffon, qui a décrit avec éloquence la nature animale, qu'il étudiait en observateur, quoiqu'il ne l'ait pas toujours bien observée; et le géomètre créateur à qui nous devons le discours préliminaire de l'Encyclopédie (1).

C'est peut-être cette réunion si rare, qui mit d'abord un peu d'exagération dans les louanges prodiguées à ce beau discours, et je n'en comparerais pas le mérite à celui d'un ouvrage, tel que l'*Histoire Naturelle ;* mais, ce mérite qu'on a depuis voulu déprécier, est assez grand en lui-même pour qu'il ne soit pas besoin de l'exagérer. Ce vestibule du palais des sciences est régulier et noble; il est construit par une main ferme et sûre. Toutes les proportions en sont justes, et les ornemens choisis. Ce discours suffirait pour assurer à son auteur une réputation d'écrivain et d'homme de lettres : il est d'un esprit juste et étendu, d'un

(1) Un satirique de nos jours, qui se piquait d'*audace*, et non pas de justice, a cru mettre tout d'Alembert dans ce vers :

Il se croit un grand homme, et fit une préface.

mais la préface de l'Encyclopédie est un ouvrage, et un bel ouvrage : où est le sens du vers ?

Digitized by Google

goût sage, et d'un style pur. Il est vrai qu'il ne s'élève pas au sublime; mais la méthode y est sans pesanteur, et la précision sans sécheresse, et c'est beaucoup. Les jugemens y sont sans passion, quoiqu'il y ait quelquefois, à l'égard des auteurs vivans, une sorte de complaisance que les bienséances peuvent justifier.

Les *Elémens de philosophie*, inférieurs au Discours, en raison de la disproportion des objets, sont aussi d'un esprit judicieux et d'un écrivain élégant, comme ses premiers éloges, ceux de Montesquieu, de Dumarsais, de Bernoully, ses *Mémoires* sur Christine, et son *Essai sur les gens de lettres*, sont en général d'une raison ingénieuse, quoiqu'il parle quelquefois des lettres avec un ton où la fierté va jusqu'à l'orgueil, et des grands avec une aigreur qui ressemble à la haine plus qu'à la justice. Sa traduction de quelques fragmens de Tacite, conserve assez la brièveté de l'original, et n'en rend pas la force, la couleur et les mouvemens, ni même quelquefois le sens; mais la pureté et la netteté de la diction rendront toujours cet essai utile à ceux qui voudront s'exercer à traduire. Tous ces morceaux considérés dans leur généralité sont d'une littérature estimable, quoique fort loin d'être supérieure.

Jusqu'ici du moins, l'auteur ne s'était point écarté de la sévérité de goût et de style, qui convient à un littérateur philosophe. Mais l'amitié qui m'a long-temps lié avec lui, et qui doit céder devant le public au respect de la vérité, ne saurait m'autoriser à rendre le même témoignage sur les écrits qui suivirent, et qui sont en assez grand nombre. D'Alembert ne soutint pas toujours cette sagesse qui lui avait fait d'autant plus d'honneur, qu'elle contrastait plus avec les écarts de ses con-

Digitized by Google

frères encyclopédistes. On avait su gré à un géomètre, entré un peu tard dans une carrière nouvelle pour lui, de ne s'y être pas trouvé étranger, et d'y avoir même obtenu, par son premier ouvrage, une place très-honorable: l'ambition d'y dominer l'égara. L'éloignement de Voltaire, dont la supériorité avouée faisait un homme à part, laissa trop croire à d'Alembert qu'il pouvait régner dans la littérature française. Sa renommée dans les sciences, les honneurs que lui avaient rendus les étrangers, son influence dans deux académies et dans le parti encyclopédiste, tout aidait à flatter en lui la prétention de régner dans la capitale des lettres. Il essaya de donner le ton à l'opinion, en lisant dans toutes les séances publiques de l'académie française des dissertations littéraires, et ensuite des éloges; et les succès qu'il eut d'abord achevèrent de le tromper, parce qu'il n'en démêla pas la nature et la cause. Les séances de la S. Louis, qu'autrefois l'insipidité des pièces couronnées, et le silence des académiciens avaient fait déserter, étaient devenues nombreuses et brillantes depuis qu'on y couronnait de meilleurs ouvrages en prose et en vers. On fut donc disposé à écouter plus favorablement encore un de ses membres les plus illustres, qui semblait se charger d'en faire les honneurs au public autrement que Duclos, qui n'y faisait jamais entendre que l'éclat impérieux et brusque de sa voix, dans des proclamations ou des ordres. C'était la même différence qu'entre un maître de maison qui commande et un homme poli qui veut la rendre agréable à tout le monde. Le public sentit ce contraste: il aime à être courtisé par-tout où il est, sur-tout lorsqu'il n'a pas le droit de l'exiger. Il trouvait ce qu'il lui fallait dans le nouveau secrétaire qui affectait la coquetterie, comme son prédécesseur affectait la rudesse. Mais malheureusement, l'esprit qui règne dans cette sorte d'auditoire n'est pas toujours,

Digitized by Google

à beaucoup près, un guide infaillible pour le bon goût. Ce n'est pas que cet auditoire ne fût généralement bien composé: il y avait toujours plus de lumières qu'il n'en fallait pour sentir ce qui était bon. Mais il y a aussi dans tous les rassemblemens de ce genre, trop de mélange inévitable, pour qu'on ne s'y laisse pas aller souvent à ce qui est plus éblouissant que solide. Si ces méprises ont eu lieu de tout temps, même au théâtre, et dans ses plus beaux jours, quoique le jugement du cœur soit là pour rectifier celui de l'esprit, à combien plus forte raison doit-on se défier du premier effet d'une lecture académique, qui n'a guères de juge que l'esprit? Le prestige de la lecture est là dans toute sa force, et l'esprit y est avec tous ses avantages, mais aussi au milieu de tous ses écueils. Aucun de ses traits n'est perdu; chaque auditeur se pique de n'en laisser tomber aucun, et semble jaloux d'être le premier à dire, j'ai compris. Qu'arrive-t-il? l'auteur cherche le trait à tout moment, pour être à tout moment applaudi; et composer de cette manière pour l'auditeur, c'est un moyen sûr d'écrire mal pour le lecteur. Sans en répéter les raisons que j'ai indiquées en cent endroits de ce même cours, je n'en voudrais d'autre preuve que le jugement du lendemain qui, dans ce genre, a démenti si souvent le succès de la veille, et avec raison.

Malheureusement encore d'Alembert avait alors tout ce qu'il fallait pour rechercher ce dangereux succès, et pour en subir le retour. Ses connaissances en littérature proprement dite, n'étaient ni profondes ni étendues, ni mûries par le travail: des études d'un autre genre s'y opposaient. La littérature était la parure de son esprit, et n'en était pas la richesse. Il faut dire plus: l'esprit de conversation qui était son seul plaisir et tenait d'autant plus de place dans sa vie qu'il y avait de l'avantage sur le commun des hommes, était devenu par de-

Digitized by Google

grés son esprit dominant, et ce n'est rien moins que celui d'un livre. D'Alembert s'était accoutumé à n'en plus guères avoir d'autre. Ses écrits devinrent une suite de petits apperçus, qui tantôt sont fins, tantôt n'ont que l'intention de la finesse ou l'affectation de la malice, de petites idées communes ambitieusement décomposées ou aiguisées en épigrammes, de vieilles anecdotes rajeunies, de vieux adages renouvelés. Tout cela est d'un vieillard qui vit sur la mémoire de son esprit; mais tout cela est loin de suffire pour faire un législateur dans les choses d'imagination et de goût, et d'Alembert voulut l'être, quoique pour cette entreprise très-tardive, le fond lui manquât comme la forme. Dans ses commencemens, les bonnes études de sa jeunesse lui suffirent pour être au ton de la bonne littérature, qu'il eût la prudence de suivre d'assez près; mais plus confiant depuis, à mesure qu'il aurait dû être plus circonspect, il se laissa trop aller au souvenir des paradoxes qu'il avait entendus dans la société de Fontenelle et de Marivaux; et qui se laissent trop appercevoir dans les différens morceaux qu'il lût successivement à l'académie, *sur la poésie*, *sur l'élocution oratoire*, *sur l'ode*, et dans ses derniers éloges. Les battemens de mains qu'excitèrent d'abord ses *concetti*, lui cachèrent l'impression que faisaient sur tous les gens éclairés, ces erreurs tournées en préceptes; et l'amertume indécente de quelques journalistes passionnés qui l'insultaient au lieu de le réfuter, ne lui permit de voir que leur animosité, même quand il leur arrivait de dire vrai: effet ordinaire de la satire qui, en se mêlant à la critique, la dénature au point d'en détruire tous les fruits. Les amis de l'auteur ne se souciaient point de contrarier des idées qu'il affectionnait d'autant plus qu'on les avait d'abord applaudies. Il ne savait pas que ce même public qui, en ce genre, ne de-

Digitized by Google

mande pas mieux que d'être désabusé, loin d'adhérer à ses décisions, commençait même à se dégoûter de ses épigrammes, et à être fatigué de l'assiduité de ses lectures. Il le fit sentir enfin, et même durement, au vieux secrétaire, qui avait droit à plus d'égards, et que ce mortifiant accueil décida dans ses dernières années à un silence forcé, qu'il eut été prudent de se prescrire plutôt. Les écrivains ne sauraient trop se redire, d'après cet exemple et tant d'autres, que la faiblesse de l'âge n'est pas en eux un titre pour compter sur l'indulgence : on l'accorde à la jeunesse en faveur de l'espérance ; mais rien ne plaide pour la vieillesse que la pitié ; qui croit faire assez pour elle en lui commandant le repos.

Une société religieuse dont la chute fut un événement dans le monde, parce qu'elle y avait été puissante, mais qui avait d'ailleurs tout ce qu'il fallait pour n'être que ce qu'elle aurait dû toujours être, une société d'instruction et d'édification, les jésuites ayant été bannis de France et de quelques autres états, parurent à d'Alembert un objet digne de l'attention de la philosophie, et l'étaient réellement ; mais l'exécution ne répondit point au sujet. ils avaient joué un assez grand rôle pour que le livre *de la destruction des Jésuites* méritât d'être écrit avec la plume de l'histoire ; et d'Alembert, admirateur de Tacite, aurait dû la prendre de ses mains. Mais la sienne est celle d'un anecdotier spirituel et satirique. Son ouvrage n'est qu'un pamphlet, où l'on a distribué en bons mots et en facéties toute la substance d'un chapitre du *siècle de Louis XIV*, celui du jansénisme ; les emprunts sont même quelquefois si peu déguisés qu'ils pourraient passer pour des plagiats. Il y a pourtant une sorte d'impartialité qui ne lui était pas difficile entre des jésuites et des jansénistes, et qui fut attestée par le mécontentement à-peu-près égal des

Digitized by Google

deux partis, mais qui ne prouvait nullement que ni l'un ni l'autre eussent été bien jugés.

Personne n'ignore que Frédéric traitait en ami ce savant qui fut son pensionnaire, avant même d'être au nombre de ceux du gouvernement français. Mais on voit aussi par les lettres mêmes de ce prince, que s'il aimait assez les louanges pour briguer et payer celles des beaux esprits de la France qui donnaient le ton à l'Europe, il en savait trop pour faire aucun cas de leur politique et de leurs systèmes d'administration. Il les méprisait au point qu'il dit quelque part que, *s'il avait à punir une de ses provinces, il ne croirait pas pouvoir lui faire pis que de lui envoyer des philosophes pour la gouverner.* Aurait il mieux dit depuis notre révolution? Et comme il se mocque gaiment des fureurs anti-chrétiennes de Voltaire! Il fait plus : il lui fait sentir très-sérieusement, à l'occasion de la déplorable catastrophe du jeune la Barre, que le respect pour la religion est une partie de la police d'un état, et que quiconque viole ce respect doit être puni.

Mais rien n'illustra plus d'Alembert que l'offre et le refus de l'emploi d'instituteur d'un jeune prince, héritier du plus vaste empire de l'univers. Le traitement qu'on offrait, égal à ceux des places les plus considérables, n'était pas ce qui pouvait tenter le plus un homme aussi réellement désintéressé que d'Alembert. La lettre de l'impératrice était une toute autre séduction : elle s'adressait à l'amour propre, le plus cher intérêt des écrivains, et celui auquel la philosophie même, je dis la bonne, ne les fait pas renoncer, puisqu'ils sont hommes. Cette philosophie put rapprocher alors, à des époques aussi différentes qu'éloignées, deux monumens de sa gloire également honorables, la lettre de Philippe à Aristote, et celle de Catherine à d'Alembert.

Ce

Digitized by Google

Ce qui fit regarder le refus comme une espèce de prodige, c'est que l'on ne concevait guère comment il étoit possible de refuser cent mille livres de rente; et c'est pourtant ce qu'il y a de moins étonnant et de plus simple dans la résolution de d'Alembert. Pour un homme d'une complexion faible, inhabile à toutes les jouissances sensuelles, tempérant par nécessité, par habitude et par goût, une grande fortune qui ne pouvait rien faire pour sa considération à Pétersbourg, n'était qu'un grand embarras. Il avoit ici un revenu médiocre, mais honnête, qu'il devait à ses talens, et qui excédait assez ses besoins pour suffire à ses bienfaits; car il faisait beaucoup de bien, et sans ostentation; c'est le plus beau titre de sa mémoire et de sa philosophie. Ce qui pouvait le flatter bien davantage dans les offres de l'impératrice, c'était l'idée du rôle important que pouvait jouer dans une cour l'instituteur de l'héritier du trône. Mais aussi combien d'inconvéniens balançaient cette espèce d'ambition! la rigueur du climat qui pouvait être mortelle pour un tempérament délicat, (celle du climat de Suède, quoique moindre, avait été funeste à Descartes) l'obligation de renoncer à toutes ses habitudes et de sacrifier tous ses goûts. Les goûts et les habitudes de d'Alembert le concentraient tout entier dans ses deux académies, et dans la société des gens de lettres. Converser et philosopher, et mener ses deux académies, était toute son existence; Paris seul pouvait alors la lui garantir, Pétersbourg pouvait-il la lui rendre? Enfin cette cour était un théâtre très-périlleux de révolutions fréquentes; les philosophes n'aiment guères que celles qu'ils font; ils ne pouvaient en faire une qu'en France, et l'on sait comment eux-mêmes s'en sont trouvés. D'Alembert d'ailleurs ne croyait qu'à une seule, à celle où travaillait Voltaire, c'est-

Digitized by Google

à-dire à la destruction du christianisme, et tous deux encore se sont trompés. La révolution qui a tout détruit pour un moment, voulait détruire avant tout la religion, et ne l'a pas détruite, et ne la détruira pas.

D'Alembert était, de plus, fort ami du repos: les caresses des rois ne sont pas sans danger et sans retour, et l'on n'avait pas oublié ce qu'avait été Voltaire à Postdam, et ce qui lui était arrivé à Francfort. Pesez toutes ces considérations, et joignez-y l'éclat d'un refus bien au-dessus de celui de la place: vous comprendrez qui si d'Alembert prit un parti fort sage, il ne fit pas un grand effort, et qu'on peut quelquefois passer pour magnanime, quand on n'est que raisonnable.

On comprend encore mieux qu'il y avait pourtant de quoi faire grand bruit, sur-tout avec un grand parti intéressé au bruit, que prolongea d'ailleurs l'insistance des sollicitations impériales, et la persévérance des refus philosophiques. Ce fut un des événemens qui donnèrent le plus de relief à la philosophie française; et comme si le gouvernement qui alors ne l'aimait pas (c'était vers la fin du règne de Louis XV), eût pris à tâche de la servir et de la rehausser, on fit encore la faute de refuser à d'Alembert une petite pension académique, presque dans le même moment où il venait de préférer son pays à tant d'honneurs et d'avantages chez l'étranger. Le contraste était choquant, l'injure gratuite, et même sans prétexte; car les statuts de l'académie des sciences étaient formels, et quel temps choisissait-on pour les violer! Elle réclamait en faveur de d'Alembert, avec le public qui avait alors une voix, comme il l'eut toujours en France, jusqu'à l'époque où une *liberté* d'une nouvelle espèce, *la liberté de la république française*, étouffa la voix publique au bruit des canons et des décrets.

Digitized by Google

Le ministère se taisait, et les cris et le silence durèrent six mois; enfin, la pension fut accordée assez tard pour qu'on n'en sût plus aucun gré à personne.

Le motif secret de tant de résistance était une phrase piquante contre un ministre tout-puissant, qui avait su, en d'autres occasions, se venger avec plus d'esprit (1). La phrase avait été lue dans une lettre ouverte à la poste : on ouvrait alors les lettres des gens connus, et les *révolutionnaires*, qui ont le plus crié autrefois contre cette violation du secret des lettres, n'ont jamais manqué de les ouvrir toutes, sans exception, dès qu'ils ont regné, et en

(1) D'Alembert avait écrit à Voltaire ces propres mots : *Votre protecteur, ou plutôt votre protégé, M. de Choiseul.* L'un et l'autre était vrai; car si le duc était puissant à la cour, le poète était puissant dans l'opinion. Le duc haïssait la morgue des *philosophes*, mais il aimait, dans Voltaire, l'urbanité et les graces qui leur manquaient. Quand leur crédit s'éleva sous le règne suivant, jusqu'à diriger le ministère, le duc, toujours disgracié, se rapprocha d'eux, et allait même entrer à l'académie lorsqu'il mourut. Il avait de l'esprit, et sur-tout de la grace dans l'esprit. En 1764, il courut des *Noels* contre toute la cour, et le duc, alors ministre, y était assez maltraité. On sut qu'ils étaient d'un officier de dragons, nommé Delisle, qui tournait fort bien des couplets satiriques. Le ministre, à qui la vengeance n'était que trop facile, ne voulut pas se brouiller sans retour avec un homme qui savait manier légèrement l'arme du ridicule. Il le fit venir, lui offrit son amitié, et devint son bienfaiteur. Delisle, depuis ce temps, ne cessa de le chanter; mais les louanges, quoiqu'elles ne fussent pas sans agrément, ne réussirent pas autant que la satire.

Digitized by Google

avaient même fait une *loi* pour tout ce qui était écrit en pays étranger, et tout ce qui en venait. Cela devait être, puisque tout ce qui était auparavant abus, plus ou moins excusable, ou même plus ou moins inévitable, est devenu depuis l'excès du mal mis en principe.

J'ai assez connu d'Alembert pour affirmer qu'il était sceptique en tout, les mathématiques exceptées. Il n'aurait pas plus prononcé qu'il n'y avait point de religion, qu'il n'aurait prononcé qu'il y a un Dieu : seulement il trouvait plus de probabilités au théisme, et moins à la révélation. De là son indifférence pour les divers partis qui divisaient, sur ces objets, la littérature et la société. Il tolérait, en ce genre, toutes les opinions, et c'est ce qui lui rendait odieuse et insupportable l'arrogance intolérante des athées. Il haïssait, l'abbé Batteux, et aimait Foncemagne, tous deux très-bons chrétiens, ce qui prouve que ce n'était pas la croyance qui l'attirait ou le repoussait. Il a loué avec épanchement Massillon, Fénélon, Bossuet, Fléchier, Fleury, non pas seulement comme écrivains, mais comme religieux. Il était assez équitable pour être frappé du rapport constant et admirable entre leur foi et leur conduite, entre leur sacerdoce et leurs vertus. Il a laissé aux petits écoliers de nos *décades*, aux rimeurs de l'*Institut*, aux journalistes de *fructidor*, la plate et ignoble insolence d'appeler *fanatiques* et *déclamateurs*, ces grands génies dont le nom n'eût jamais été outragé parmi les hommes, s'il n'y avait pas eu une révolution française.

Il avait de la malice dans l'esprit, mais de la bonté dans le cœur; et, si on lui a reproché des traits d'humeur ou de prévention, il était incapable de la fausseté et de la méchanceté que Rousseau, son injuste ennemi, lui a très-injustement attri-

Digitized by Google

bûées. Il remplit constamment tous les devoirs de l'amitié et tous ceux de la reconnaissance, et les uns et les autres jusqu'au dévouement : ceux de ses places académiques avec une régularité qui était de zèle et de goût, et ceux de l'humanité et de la bienfaisance avec une simplicité qui était dans son caractère. Ses libéralités ne se bornaient pas à cette classe de jeunes littérateurs dont les premiers travaux ont souvent besoin de secours de toute espèce; elles descendaient tous les jours jusqu'à cette classe ignorée que n'appelait pas à lui la conformité d'état, et qu'on ne va jamais chercher que par le desir de faire du bien. Si les potentats de l'Europe le connaissaient par son génie, le peuple indigent ne le connaissait que par des bienfaits qui leur avaient appris son nom, et qu'ils ne pouvaient payer que par des bénédictions et des larmes.

Mais ce qui a fait à sa mémoire un tort irréparable, c'est la publication posthume de sa *correspondance*, qui a manifesté ses opinions et ses sentimens sur un objet dont dépendra toujours essentiellement l'existence morale de l'homme en ce monde, comme sa destinée dans l'autre. On ne mettra pas d'Alembert au nombre des sophistes coupables, qui se sont armés contre la religion dans leurs écrits, puisqu'il l'a toujours respectée dans ceux qu'il a publiés; on pourrait même ne le pas rendre responsable de ces malheureuses lettres, dont l'impression n'est pas de son fait, mais bien de celui de ses amis, s'il n'était d'ailleurs trop avéré qu'ils n'ont été que les fidèles exécuteurs d'une volonté bien déterminée, et qui leur était commune à tous. On voit que d'Alembert a voulu se survivre à lui-même dans le monde incrédule, qu'il a légué à la secte ses titres d'impiété, et a chargé ses amis de ce qu'il n'avait pas osé pour lui-même. Ses intentions sont assez prouvées par

Digitized by Google

le soin qu'il avait eu de préparer deux copies très-complètes et très-exactes de toute cette *correspondance*. La première fut saisie parmi les papiers de son ami M. Watelet, chez qui l'on avait mis les scellés après son décès, comme étant comptable au gouvernement ; et l'on assure que celle-là fut brûlée : l'autre remise à Condorcet lors de la mort de d'Alembert, fut imprimée à la suite de la *correspondance* de Voltaire dans cette édition de Kell, répandue sans aucun obstacle par une suite de cette aveugle tolérance dont j'ai parlé, que l'on croyait politique, et qui l'était si peu. D'Alembert se montra dans ces lettres tel qu'il était, moins ennemi de la religion que des prêtres, mais détestant dans ceux-ci leur autorité publique, et le droit qu'ils avaient de réprouver l'irréligion, non-seulement au nom du Ciel, mais même au nom de la société. On s'apperçoit combien il est choqué que l'impiété, qu'il appelle *philosophie*, puisse être tous les jours vouée au mépris et à l'horreur dans les temples et dans les écoles, tandis qu'elle ne peut qu'à peine soutenir la guerre clandestine des brochures et des libelles; c'est là ce qui l'irrite d'autant plus, qu'il se persuade, comme tous ceux de son parti, que la religion n'a pour elle que la puissance du Clergé, et que ses ennemis ont celle de la raison. Cette idée entretient chez lui un fond d'humeur et de dépit, une sorte d'animosité mutine qu'il portait naturellement dans tout ce qui le contrariait, et qui a souvent quelque chose de puéril. Ce n'est pas le cri de la haine et le signal de la proscription qu'il fait entendre, comme un Diderot et un Raynal, énergumènes dignes de concevoir et de devancer la révolution ; il ne déclame pas en furieux, car il n'était pas méchant ; il n'est que piqué, parce qu'il était vain ; il se soulage par des

Digitized by Google

épigrammes ; et les petites vengeances de son amour propre ne font qu'en montrer les blessures. Il paraît croire que si la religion ne pouvait faire, comme ses ennemis, que la guerre des pamphlets, elle serait bientôt sans défense. Il était loin de se douter de ce que la révolution a démontré à tout le monde, et même fait sentir aux *philosophes*, quoiqu'ils s'efforcent de le dissimuler, que c'était précisément la différence de pouvoir qui faisait alors celle des succès, en raison de la disposition des esprits ; que cette *philosophie* n'avait d'influence que comme amie de toutes les passions, et ennemie de tout ce qui les réprime ; qu'elle n'avait de crédit dans une classe d'hommes vains, curieux et inquiets, que parce qu'elle combattait dans l'ombre contre un ordre établi qu'on aimoit à voir attaqué ; qu'en un mot elle réussissait comme révolte, parce qu'elle ne tendait qu'à détruire, et que si elle devenait jamais une puissance, elle tomberait sur-le-champ dans l'opinion générale, par l'impuissance manifeste de donner à quoique ce soit une base quelconque qu'elle n'a pas elle-même, et nul comme on sait, ne peut donner ce qu'il n'a pas : c'est là ce que la suprême sagesse a mis en évidence dans cette révolution qu'on lui reproche si témérairement. Le résultat est dès à-présent bien reconnu et bien avoué ; mais les détails qui s'offriront successivement dans cet ouvrage et ailleurs, éclaireront cette vérité sous toutes les faces possibles, et c'est ici, sans doute, qu'il est non-seulement permis, mais nécessaire, d'épuiser la conviction. Justifier la Providence, c'est remplir son dessein et fortifier ses leçons.

Si d'Alembert eût été temoin de ce que nous avons vu, je ne crois pas qu'il eût été jusqu'à revenir de ses erreurs : l'orgueil *philosophique* ne se rend pas sans un miracle particulier de la bonté

Digitized by Google

divine, et l'expérience nous a fait voir que c'en est un d'une espèce que sa justice permet bien rarement à sa miséricorde ; mais il aurait bientôt succombé au chagrin et à l'humiliation de voir sa sublime *philosophie* tomber si vite en *sans-culotisme*, ou bien il aurait eu le sort de Condorcet, de Bailli, d'Hérault de Séchelles, et de tant d'autres plus ou moins connus. Il se serait alors rappelé, non pas avec repentir, mais avec désespoir, le rôle qu'il avait joué si longtemps auprès de Voltaire, dont il enviait la situation indépendante, et dont sans cesse il poussait le bras (1) pour l'exciter au mal que lui-même n'osait pas faire ; rôle ignoble d'un complice subalterne, et qu'ennoblissait aux yeux de nos *philosophes* ce mensonge d'une langue inverse, devenue depuis, par ses énormes progrès, la langue révolutionnaire, caractérisée dans l'Ecriture par des paroles prophétiques qui sont notre histoire : « Malheur à vous qui appelez *bien* ce qui est *mal*, et *mal* ce qui est *bien*. »

DE LA HARPE.

(1) Aussi Voltaire l'appelle-t-il toujours, dans ses lettres, *Bertrand*, comme il s'appelle lui-même *Raton*, par allusion à la fable de La Fontaine, que tout le monde connaît, et l'allusion était très-juste.

Digitized by Google

Rapport du physique et du moral de l'homme, par *P. J. G. Cabanis*, membre du sénat conservateur, de l'institut national, de l'école et société de médecine de Paris, etc. A Paris, chez *Crapart*, *Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n°. 12, et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

En repassant les opinions des philosophes de tous les temps, on voit qu'elles eurent toujours un rapport marqué avec les maladies qui travaillaient les gouvernemens sous lesquels ils ont vécu. Lorsque les mœurs se corrompaient, ils formaient des sectes de cyniques, et invoquaient les loix de la nature en faveur du libertinage. Lorsque la croyance d'un dieu s'affaiblissait, ils inventaient de mauvais systêmes de physique pour expliquer la création du monde. Lorsque la multitude faisait la loi sur la place publique, et que *le peuple était souverain*, ils réduisaient tout l'homme à ses sens, et le soumettaient nécessairement à leur empire; en un mot, lorsque l'anarchie était dans l'état, ils établissaient l'anarchie dans l'homme. Ces philosophes paraissent dans l'histoire comme des signes funestes qui présagent les catastrophes et les grands malheurs. Leurs doctrines hâtent la corruption publique, s'associent naturellement à tout ce qui se dissout, et quelquefois survivent au rétour de l'ordre.

M. Cabanis se propose dans cet ouvrage une grande question : « Est-il possible de s'assurer que les pensées » naissent, et que les volontés se forment par l'effet de » mouvemens particuliers, exécutés dans certains organes, » et que ces organes soient soumis eux-mêmes aux mêmes » loix que ceux des autres fonctions de l'économie ani- » male ? »

On sent combien une pareille question intéresse le bonheur de la société. Car enfin, si les opérations de l'intelligence et de la volonté se trouvent confondues à leur

Digitized by Google

origine avec les autres mouvemens vitaux, si *la morale rentre dans le domaine de la physique, et n'est qu'une branche naturelle de l'homme*, on peut faire sur la morale des expériences solides. Les résultats en seront palpables : il n'est plus besoin de magistrats, de tribunaux ; les médecins, les chirurgiens connaissent seuls les règles de notre conduite, et les apothicaires sont nos premiers fonctionnaires publics.

M. Cabanis croit tout cela possible par la suite ; et ces mémoires qu'il a lus à l'institut national, réunissent toutes les raisons qui fondent ses espérances. Il y examine successivement l'influence des sexes, des âges, des tempéramens, etc. sur les caractères, les humeurs, les idées, etc., l'influence qu'exercent les climats sur le développement des sexes, des âges et des tempéramens, etc. Si toutes ses observations ne sont pas neuves, on ne peut nier qu'il ne les ait reproduites avec une élégance et une pureté de style qui lui sont propres ; il y a mêlé aussi pluiseurs remarques qui lui appartiennent. Je ne sais, par exemple, si l'on est jamais entré plus avant dans le secret et les caprices de ce mal, que l'on désigne sous le nom de *maladies nerveuses*, mal pire que la douleur, qui attaque la sensibilité même ou plutôt la pervertit, et partage notre existence entre des douleurs réelles et des illusions douloureuses. En général, on s'empressera de reconnaître dans cet ouvrage les preuves d'une grande sagacité d'observation, et d'une certaine finesse d'apperçu que l'auteur doit, comme il nous l'apprend lui-même, à une organisation mobile et délicate.

Tel est en effet le privilège et le plus souvent la misère du médecin doué de cette organisation, qu'il peut s'identifier avec les existences les plus diverses, ou plutôt qu'il les éprouve toutes. Sa sensibilité exquise apprécie les impressions les plus fugitives; et son imagination, qui ne sommeille jamais, semble la plupart du tems aller à leur rencontre pour en multiplier et en prolonger les effets. C'est un voyageur timide, surpris par la nuit, qui écoute le souffle de la moindre brise, et frémit au bruit de la feuille qui tombe. Aussi presque toujours, son récit aura quelque chose de vrai et d'exagéré. Sa vivacité et les couleurs de son expression rendent son imagination contagieuse. Malheur à l'homme trop bien préparé pour en sentir toute la puissance ! Les maux de la vie vont désormais s'accroître et changer de proportion : les symptômes

Digitized by Google

les plus indifférens deviennent sinistres, et multiplient autour de lui les tristesses et les horreurs de toutes les maladies. Mais cet inconvénient n'est que pour les gens du monde qui lisent imprudemment des livres de médecine; et pour en revenir à l'ouvrage qui nous occupe, des vapeurs sont le moindre mal qui puisse en résulter.

A dire vrai, si l'on excepte les observations de détail que nous avons indiquées, il n'en peut guères résulter qu'une vérité généralement convenue, et tellement triviale qu'elle fait le sujet de toutes les conversations; c'est que le moral et le physique de l'homme ont des rapports nécessaires; et que la connaissance de ces rapports sert à éclairer la science du moraliste et celle du médecin. Mais il y a loin de cette vérité à cette conclusion que les *opérations de l'intelligence et les fonctions de l'économie animale ont un principe commun.* Examinons donc de plus près les preuves de l'auteur. On sent déjà qu'il faut revenir à cette éternelle question de *l'origine de nos idées.* Rien n'est plus froid ni plus usé, j'en conviens. Il n'est pas aussi beau qu'on voudrait nous le persuader *d'avoir décomposé nos idées et de les avoir refaites de toutes pièces à la manière des chimistes*, et bien des gens ont perdu l'espérance d'acquérir du génie en cherchant à connaître comment tout se passe dans leur entendement.

Mais, avant tout, je demanderai s'il est vrai « que » Loke, Bonnet, Condillac, Helvétius, aient démontré » jusqu'au dernier degré d'évidence que la sensibilité phy» sique est la source de toutes les idées et de toutes les habi» tudes qui constituent l'existence morale de l'homme? » Cette assertion que l'on reproduit dans tous les livres d'idéologie, intéresse peu le fond de la question, puisque la *philosophie rationelle-analytique* ne s'appuie que sur des faits et des expériences. Cependant que peut-on penser du fait principal, lorsque l'on invoque des témoins qui le désavouent? Quoi! Loke faisait consister tout le moral de l'homme dans la sensibilité de la matière, lorsqu'il nous dit que toutes nos idées viennent de deux sources : de la sensation, et de la réflexion, ou *cette faculté qui apperçoit les opérations intérieures de notre âme.* Liv. II, p. 111, 113, « Nos ap» pétits, dit-il dans le même ouvrage, liv. I, chap. 2, » sont à la vérité des principes actifs, mais ils sont si » éloignés de passer pour des principes de morale gravés » naturellement dans notre âme, que si nous leur don» nions un plein-pouvoir de déterminer nos actions, ils

Digitized by Google

» nous feraient violer tout ce qu'il y a de plus sacré dans » ce monde. »

Le chapitre entier *de la Puissance* est consacré à établir la liberté de l'homme, l'action de la volonté indépendante des impressions des sens, etc. Peut-on intenter sérieusement la même accusation contre le savant Bonnet, après avoir lu sa *Contemplation de la Nature* (1)? Condillac lui-même, dans son *Traité de l'origine de nos connaissances*, part du même point que Loke; mais il arrive au point de départ d'Helvétius, et toutes ses bienséances le sauvent à peine de l'honneur d'être invoqué par les modernes idéologues. Il l'expie aujourd'hui.

Depuis long-temps on croyait, sur sa parole, que toutes nos idées nous venaient des sens et par les objets extérieurs; le monde s'était arrangé là-dessus; et il n'y avait pas un enfant qui ne nous assurât que sa pensée était une *sensation transformée*. On ne s'étonnait pas assez du despotisme de ce philosophe, qui, après avoir construit un automate, lui faisait exécuter grossièrement quelques mouvemens, et s'écriait : *Voilà l'homme*; rejettant d'ailleurs toutes les opérations de l'intelligence de l'homme qu'il ne pouvait expliquer. C'est ainsi, par exemple, qu'il niait en partie les opérations de l'instinct ou les rapportait aux fonctions rapides et mal démêlées du raisonnement : et suivant M. Cabanis, cette doctrine a bien un autre inconvénient que son inexactitude. » C'est » qu'elle suppose implicitement l'existence d'une cause » active différente de la sensibilité, et cette cause étant » destinée exclusivement à la production des divers ju» gemens, etc. il serait évident que les mouvemens vitaux, » tels que la circulation, la digestion et la sécrétion, » dépendent d'un autre principe d'action. » Graces au progrès de la science, on peut éviter une conséquence aussi malheureuse, et déclarer nettement la source de ces idées. Elles nous *viennent du ventre, et quelquefois aussi des cavités de la poitrine*. En vérité, ce chemin est si obscur et si ténébreux, que l'auteur aurait bien dû nous y diriger un peu. Il prouve victorieusement, contre Condillac, qu'il y a telle idée, telle détermination, dont on ne peut raisonnablement assigner l'origine à l'impression des objets extérieurs; mais prouve-t-il qu'elles viennent du ventre?

(1) Voyez sur-tout la 5e. partie.

Digitized by Google

Dans un examen idéologique du fœtus, l'auteur prétend que l'enfant reçoit des impressions internes dans le sein de sa mère, et que les déterminations et les passions qu'il manifeste dans le cours de sa vie ne sont que le réveil de ces impressions internes. — Cela est-il bien sûr? et qui l'a vu? — Il nous montre ensuite l'enfant qui vient de naître exprimant sur son visage mobile toute la suite des passions de l'homme futur. — Ce fait est démenti par l'observation: l'enfant qui vient de naître n'a qu'une seule expression, celle de la douleur. Ce roi de la terre ne s'annonce que par des pleurs. Or, que deviennent les impressions internes qu'il a reçues dans le sein de sa mère, s'il faut s'en rapporter à l'expression de son visage mobile? Après tout, en supposant même le langage de sa physionomie à sa naissance, en pourrait-on conclure qu'il est produit par des impressions reçues dans son ventre?

L'auteur va chercher ensuite d'autres preuves parmi les animaux; il nous montre les oiseaux de la grande famille des gallinacés marchant au sortir de la coque, courant diligemment après le grain et le becquetant sans commettre aucune erreur d'optique, les petits chiens et les petits chats sentant de loin l'approche de leur mère et ne la confondant jamais avec un autre animal du même sexe et de la même espèce. Or toutes ces merveilles de l'instinct, et mille autres que les naturalistes ont décrites avec tant de complaisance, ne peuvent être l'effet d'un choix raisonné de l'animal; elles ne supposent point d'apprentissage; elles ne sont point le résultat des impressions produites par les objets extérieurs, donc elles sont le résultat des impressions internes. — Je vois dans les merveilles de l'instinct, les animaux agissant pour une fin déterminée; mais encore une fois, je ne puis rien en conclure, ni pour leur ventre, ni pour celui de l'homme. « Les philosophes, dit Charles Bonnet, qui se tour-» mentent pour définir l'instinct, ne songent pas que » pour y parvenir, il faudrait passer quelque temps dans » la tête de l'animal, sans devenir animal. »

Heureusement nous ne sommes pas réduits aux idées qui nous viennent du ventre; il nous en vient d'autres par notre pulpe cérébrale, c'est-à-dire qu'elles naissent des mouvemens occasionnés dans notre cerveau même, qui en général peuvent être considérés comme les causes du jugement de la volonté, etc.

Digitized by Google

Ne perdons pas de vue que la *philosophie rationelle analytique* ne s'appuie que sur des faits, et examinons l'expérience qui assure cette découverte. « L'on observe » tous les jours, dit l'autenr, dans la pratique de la mé- » decine, des folies, des épilepsies, des affections exta- » tiques, en un mot différens dérangemens du système » cérébral, qui ne se rapportent aux lésions d'aucun autre » organe, soit interne, soit externe. L'observation prouve » que leur cause réside dans l'organe nerveux lui-même; » et les dissections l'ont souvent démontré de la maniere » la plus invincible : car la consistance, la couleur, et » l'organisation même de la pulpe cérébrale se sont trou- » vées alors dans un état contre nature. »

M. Cabanis est mal instruit : il est faux que les dissections prouvent ici quelque chose, car le plus souvent elles ne montrent aucun dérangement dans le cerveau des maniaques. Souvent d'ailleurs, elles nous montrent, dans le cerveau des hommes les plus sains, tous les dérangemens dont il est ici question. Ces faits se trouvent consignés dans les ouvrages du docteur Pinel. On sait aussi que le traitement confirmé par tant de succès, que ce célèbre médecin emploie dans les maladies du cerveau, est presqu'entièrement moral.

Après avoir vu *clairement* d'où venaient les idées, il faut achever l'homme qui est si bien commencé, et le faire penser. Or, « pour se faire une juste idée des opérations » de la pensée, il faut considérer le cerveau comme un » organe particulier, destiné spécialement à la produire; » de même que l'estomac et les intestins à faire la diges- » tion, le foie à filtrer la bile, les parotides et les glandes » maxillaires et sublinguales, à préparer les sucs salivaires. » Les impressions, en arrivant au cerveau, le font entrer » en activité, comme les alimens, en tombant dans l'es- » tomac, l'excitent à la sécrétion plus abondante du suc » gastrique, et aux mouvemens qui favorisent leur disso- » lution. La fonction propre de l'un, est de se faire des » images de chaque impression particulière, d'y attacher » des signes, de les combiner, de les comparer entr'elles, » d'en tirer des jugemens et des déterminations; comme » la fonction de l'autre est d'agir sur les substances nu- » tritives, dont la présence le stimule; de les dissoudre, » d'en assimiler les sucs à notre nature. Dira-t-on que les » mouvemens organiques par lesquels s'exécutent les fonc- » tions du cerveau, nous sont inconnus? Mais l'action

Digitized by Google

» par laquelle les nerfs de l'estomac déterminent les opé-
» rations différentes qui constituent la digestion, ne se
» dérobent pas moins à nos recherches. Nous voyons les
» alimens tomber dans ce viscère avec les qualités qui leur
» sont propres; nous les en voyons sortir avec des qualités
» nouvelles, et nous en concluons qu'il leur a véritable-
» ment fait subir cette altération. Nous voyons également
» les impressions arriver au cerveau par l'entremise des
» nerfs : elle sont alors isolées et sans cohérence. (*Et nous*
» *voyons tout cela!*) Le viscère entre en action, il agit
» sur elles, et bientôt il les renvoie métamorphosées en
» idées que le langage de la physionomie et du geste, ou
» les signes de la parole et de l'écriture manifestent au de-
» hors. Nous concluons, avec la même certitude, que le
» cerveau digère en quelque sorte les impressions; qu'il
» fait organiquement la sécrétion de la pensée. »

Je prie le lecteur de ne pas se laisser séduire par le charme de cette comparaison, mais de la suivre jusqu'au bout. On pourrait d'abord représenter à l'auteur que, puisque nous ignorons comment notre estomac digère, nous ne pouvons pas raisonnablement en conclure que notre cerveau digère de la même manière. Mais voici une objection que je crois plus embarrassante : lorsque mon estomac transforme les alimens en chyle, son action est indépendante de ma volonté; par une Providence bienfaisante, qui a voulu soustraire les fonctions de ces organes réparateurs aux égaremens et aux caprices de ma raison, je ne saurais pas plus empêcher mon estomac de digérer, que mon cœur de battre, et mes glandes de sécréter les sucs salivaires. Mais s'il en est ainsi du cerveau, s'il digère nécessairement toutes les impressions qui lui arrivent, ou comme l'auteur le dit ailleurs, « si ses déterminations morales ne sont que la réaction occasionnée par les impressions internes ou externes », il faut *nécessairement*, dans ce système, que toutes ces impressions soient bonnes, conformes à la justice et au bien de la société; et c'est ce qui n'arrive pas toujours. Pour en donner un exemple, je suppose un homme qui, pressé par la faim, *digérât* la pensée de partager quelques douceurs de la retraite philosophique de M. Cabanis. Cette *détermination morale* viendrait, je crois, de son ventre; ce serait une réaction occasionnée par des impressions internes. Je suppose encore que cet homme ne pût être empêché par la force d'exécuter son projet. Sa volonté serait-elle coupable? Non, puisqu'elle n'est

Digitized by Google

qu'une réaction produite par les impressions internes ou externes. Aurait-il manqué aux devoirs de la morale ? Non, puisque la morale n'est que l'étude de nos facultés et de nos besoins.

Effrayé de cette conséquence, j'ai cherché dans le discours *de l'influence du moral sur le physique*, s'il n'y aurait pas moyen de dérober le dîner d'un homme faible, au résultat des impressions internes qui surviendraient dans le ventre d'un homme vigoureux.

Dans ce discours il n'est guère question que de foie, de rate, de poumons et sur-tout de ventre. On y montre comment tous ces êtres moraux influent sur certains organes particuliers, et sont soumis à leur tour à l'action du système cérébral, comme organe particulier de la pensée et de la volonté. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que « si » le système cérébral, instrument direct de ces opérations » plus relevées, exerce une grande action sur les systèmes » vivans d'un ordre inférieur, cette action se rapporte » entièrement, et par ses causes, et par la manière dont » elle est produite, à celle qu'ils exercent les unes sur » les autres, et dont lui-même n'est point affranchi. . . . » Encore une fois, toute fonction d'organe suppose des » impressions antérieures ; l'organe cérébral entre en » action, comme un membre se met en mouvement, » d'où il en résulte une volonté qui veut en raison d'impressions physiques qui l'ont forcé à vouloir, une volonté qui ne veut pas et ne peut pas vouloir.

Si c'est cela, comme dit l'auteur, et si ce ne peut être autre chose, assurément on ne peut lui reprocher d'avoir révélé de telles vérités ; car il lui sera facile de prouver qu'il y a été déterminé par une suite d'impressions communiquées aux extrémités de ses organes internes ou de sa pulpe cérébrale. Mais aussi, pour revenir à notre supposition, il conviendra qu'un homme qui n'aurait rien à redouter de la force de son bras, ou de la justice des tribunaux, et qui d'ailleurs n'aurait pas assez d'esprit pour comprendre avec Franklin, *que les fripons devraient être honnêtes gens par friponerie*, il conviendra, dis-je, qu'un tel homme peut très-moralement partager sa bourse ou son dîner.

P. M.

(*La suite au numéro prochain.*)

Ephémerides

Digitized by Google



Ephémérides politiques, littéraires et religieuses, par le cit. *Noël*, inspecteur-général de l'instruction publique, et le cit. *Planche*, instituteur. Paris: 12 vol. in 8°. Il paraît un volume par décade. On peut se procurer chaque vol. à mesure qu'il paraît, en payant d'avance 9 fr. pour trois vol. 18 fr. pour six vol., et 36 fr. pour les douze vol. Chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n. 42, et chez *H. Nicolle*, rue des Jeûneurs, n. 26.

Ce volume tient tout ce que le prospectus avait promis; principes excellens en littérature, en morale et en politique, car aujourd'hui c'est toujours par la bonté des principes qu'il faut commencer à louer un ouvrage. Le livre dont les principes sont dangereux est au dessous de la critique, et il faut espérer que le moment viendra où l'administration ne souffrira plus que l'on détruise, par des écrits immoraux, le bien qu'elle rétablit avec beaucoup d'efforts, et à grands frais.

Le rapprochement des événemens est toujours piquant pour la curiosité, et quelquefois profondément instructif, par les réflexions qu'il fait naître : l'esprit le plus léger peut devenir grave, en considérant combien de souvenirs un seul jour porte avec lui.

Par exemple, le 28 janvier est remarquable par la mort de quatre souverains, fameux à des titres bien différens : Le pape Paul V, Henri VIII, roi d'Angleterre; Charlemagne, et Pierre-le-Grand. L'article sur Henri VIII, fera connoître la manière des auteurs. Il nous semble impossible de renfermer plus de faits et de meilleures réflexions dans un cadre aussi petit.

« Les amours grossiers et sanguinaires de ce monarque, ses divorces successifs qui firent passer plusieurs femmes

Digitized by Google

de son lit à l'échafaud, l'orgueil despotique avec lequel il fit adopter ses caprices et des lois aussi bisarres que tyranniques; le changement qu'il introduisit dans l'église de son royaume, et qui n'eût pas de plus noble motif que ses passions effrénées; son inconstance dans ses alliances politiques comme dans ses amours; tels sont en peu de mots, les traits qui caractérisent le règne et la personne de Henri VIII. Que penser d'un prince qui, de sang-froid, ose avouer en mourant : *Qu'il n'a jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses desirs.*

» En effet, sous le régne de ce prince, il n'y eût d'autre religion et d'autres lois, en Angleterre, que sa passion et sa volonté. Il en coûta presque toujours la vie à quiconque osa s'opposer à ses bisarreries. On compte parmi les personnes sacrifiées à ses passions, deux reines, deux cardinaux, trois archevêques, dix-huit évêques, treize abbés, cinq cents prieurs, moines et prêtres; quatorze archidiacres, soixante chanoines, cinquante docteurs, douze ducs, marquis et comtes, avec leurs fils; vingt-neuf barons et chevaliers, trois cent trente-cinq nobles, cent vingt-quatre citoyens, et cent dix femmes de condition.

» Voilà l'homme qui sépara l'Angleterre du Saint-Siège, et dépouilla le clergé catholique de ses biens : il n'en fut pas plus riche, ce qui faisait dire à Charles-Quint : *Il a tué la poule qui lui donnait des œufs d'or.*

» Henri VIII eut six femmes : 1°. *Catherine d'Aragon*, tante de Charles-Quint, qu'il répudia pour épouser *Anne de Boulen*, dont il était devenu amoureux : c'est ce divorce qui est devenu l'origine du schisme d'Angleterre; 2°. *Anne de Boulen*, qu'il fit décapiter sur quelques soupçons assez légers d'infidélité, afin d'épouser *Jeanne Seymour*; 3°. *Jeanne Seymour* qui mourut en couches de l'opération césarienne, que le roi lui fit faire, malgré les remontrances des médecins, en leur disant : *Je trouverai bien assez d'autres femmes*; 4°. *Anne de Clèves*, qu'il ré-

Digitized by Google

pudia, l'ayant trouvée trop différente du portrait qu'on lui en avait montré ; 5°. *Catherine Howard*, qu'il fit décapiter, sous prétexte qu'elle avait eu des amans avant son mariage ; 6°. *Catherine Parr*, qui aurait infailliblement subi le sort des autres, si Henri VIII eût vécu plus long-temps. »

Ce roi-boureau est assez aimé en Angleterre ; le sang répandu par ses ordres n'est rien cependant en comparaison de celui qu'a fait répandre le schisme qu'il a établi, et auquel on doit attribuer sur-tout la mort de Charles I^er^. On montre à tous les étrangers qui vont visiter la tour de Londres, la hache avec laquelle a été abatue la tête d'*Anne de Boulen* ; il est très-douteux que la hâche montrée soit celle qui a servi pour cette exécution ; mais quand ce serait la même, il est difficile de deviner ce que son aspect peut avoir de curieux. Les souvenirs qu'elle rappelle sont effroyables, et ne font pas honneur à la nation anglaise.

Les auteurs, souvent obligés de parler de la révolution, ont voulu éviter tout ce qui pourrait réveiller les partis ; mais, fidèles aux lois de l'histoire, une coupable foiblesse ne les a point empêché de faire entendre le langage austère de la vérité. Tous les articles qui traitent de ce temps de honte et de malheurs pour la France, sont faits avec beaucoup de soin. Nous citerons une anecdote peu connue et par cela même très-curieuse : elle est sous la date du 12 janvier.

« Après qu'*Adrien Lamourette*, évêque constitutionnel de Lyon, et membre de l'assemblée législative, eut été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire ; il fit le signe de la croix, et dit publiquement : « Qu'il était » l'auteur de tous les discours que *Mirabeau* avait pro- » noncés sur le clergé et sur les matières ecclésiastiques ; » qu'il regardait son supplice comme un juste châtiment » de la providence, et qu'il y marchait avec la plus » grande résignation et le plus parfait repentir. »

Quel dommage que ceux qui se repentaient soient morts,

Digitized by Google

tandis qu'on voit tant de gens qui ont été victimes de ces temps épouvantables, en rappeller aujourd'hui les principes anti-politiques, anti-religieux, et s'obstiner à ne pas voir que la même doctrine ramènerait les mêmes effets. On appèle Capucins les écrivains qui défendent la religion; il y a pourtant cette différence, que les Capucins allaient consoler dans les cachots, et accompagnaient jusqu'au lieu du suplice les criminels comdamnés à mort, et que les écrivains religieux combattent pour que les innocens n'aient jamais besoin de consolations dans les cachots et sur l'échafaud.

La table qui accompagnera le dernier volume de cet ouvrage, lui donnera un grand avantage sur tous les dictionnaires historiques, qui ne se multiplient à l'infini que parce qu'il n'y en a pas encore un de bon.

Est-ce uniquement pour assurer le progrès des sciences et des lettres que les gouvernemens réunissent les littérateurs et les savans dans des sociétés connues sous le nom d'académie?

Lorsque le cardinal de Richelieu fonda l'Académie française, n'avoit-il pas prévu qu'un jour les hommes d'esprit seroient tentés de s'élever contre la religion de l'Etat, contre les maximes politiques de l'Etat, et, pour prévenir ce danger sans attaquer l'indépendance que les lettres réclament toujours, ne vit-il pas, dans la fondation de l'Académie française, un moyen assuré de mettre les littérateurs les plus distingués sous l'influence directe du gouvernement? Si l'on est bien convaincu que la prétention dominante des hommes d'esprit est de former l'opinion publique, on sentira combien est sage et politique l'institution qui les soumet eux-mêmes à cette opinion.

Sur la fin du règne de Louis XV, où tous les principes de gouvernement étaient perdus, l'Académie française devint publiquement le centre d'une grande faction anti-politique, anti-morale, anti-religieuse; et ce que le cardinal

Digitized by Google

de Richelieu avait créé pour la sûreté de l'Etat, se tourna contre l'Etat, tant il est vrai que les meilleures institutions peuvent devenir mauvaises sous les gouvernemens faibles. L'Académie française, en attaquant tout ce qu'il y avait de respectable, avait elle-même préparé sa chute, et même, sans la révolution, elle aurait fini par un coup d'autorité, ou par une réforme devenue indispensable.

Il vaudrait beaucoup mieux laisser les hommes de lettres et les savans isolés, que de les réunir sous la protection du gouvernement, s'ils peuvent faire tourner contre lui la protection qu'il leur accorde, et les bienfaits qu'ils en reçoivent. On conçoit fort bien qu'un littérateur, un savant se vante de son indépendance; mais on ne concevra jamais qu'un corps de littérateurs et de savans, érigé, protégé, pensionné par le gouvernement, ait la prétention d'être indépendant; et pourtant cette erreur politique était passée en vérité, reconnue du temps des encyclopédistes.

Lors de la formation de l'Institut, les véritables principes de gouvernement étaient méprisés; aussi n'entra-t-il aucune vûe politique dans la réunion des savans et des gens de lettres; on ne vit que ce qui était brillant, on ne songea ni à ce qui pouvait être véritablement utile, ni à ce qui pouvait un jour devenir dangereux. Cependant, avec une grande prétention à la direction de l'opinion publique et à l'indépendance, l'Institut fut forcé par le directoire à rejetter plusieurs de ses membres, ce que l'ancien gouvernement n'aurait jamais exigé d'aucune des anciennes académies; mais toutes les fois qu'un corps prétend à plus qu'il ne doit, il peut être assuré de ne jamais conserver tout ce qui raisonnablement lui est dû. Les prétentions non-réglées sont sujettes à de terribles chutes; aussi avons-nous vu un membre de l'Institut se faire afficher comme instituteur d'une actrice, et mettre ainsi la littérature en commérage avec les coulisses, ce que l'Académie française n'eût certainement point permis à un de ses membres.

Beaucoup de personnes s'inquiètent de quels hommes

Digitized by Google

seront composées les académies ; moi, je ne suis curieux que de connaître les règlemens qui seront faits. Le passé est accompli ; il y a mille raisons pour qu'une réforme dans les choses ne soit jamais une humiliation pour les individus ; mais l'avenir est à nous, et si les mœurs, le respect pour la religion, l'attachement aux loix de l'Etat, sont des conditions sans lesquelles le génie même n'est point regardé comme un titre suffisant pour être élu, les académies rempliront leur véritable destination.

SPECTACLES.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE ET DES ARTS.

Daphnis et Pandrose, ou *la Vengeance de l'Amour*, ballet-pantomime en deux actes, par M. *Gardel*.

Quoique le titre de ce ballet soit pris d'un conte de madame de Genlis, on ne peut pas dire que M. Gardel y ait puisé son sujet ; il s'est arrêté à l'exposition, qui effectivement est riche de détails mythologiques. M. Gardel a voulu prouver, en ballet, qu'il est dangereux de braver l'Amour. Madame de Genlis avait essayé de persuader qu'on risque tout en s'y livrant. Heureusement on n'a jamais mis l'Opéra au nombre des écoles de morale, et c'est tant mieux pour ce théâtre. Qu'il conserve le goût des arts qui font partie de son domaine ; qu'il n'ait jamais la prétention de moraliser, et, de tous les spectacles, ce sera le plus amusant et le moins dangereux.

Dryas, reconnue en Sicile déesse de la Pudeur, soustrait à l'Amour toutes les jeunes filles qui se consacrent à son culte. L'Amour, pour se venger, prend les traits d'une dryade, assiste aux mystères, et détermine la belle Pandrose à déserter un temple où aucun plaisir ne dédommage de tant d'austérité.

Au second acte, on voit des cyclopes occupés de leur métier ; ils disparaissent à l'approche de l'Amour et de

Digitized by Google

Pandrose. Cette nymphe paraît inquiète des suites que peut avoir sa fuite ; Daphnis, jeune berger qu'elle avait jusqu'alors dédaigné, survient et lui fait partager un sentiment devant lequel toutes les craintes s'évanouissent. Dryas arrive avec toutes ses fidelles compagnes, dans l'intention de punir la fugitive ; et l'Amour ne trouve d'autre moyen de les appaiser, que de les livrer aux cyclopes, qui effectivement les emportent. Autrefois l'Amour étoit plus galant ; ce n'était pas avec des monstres qu'il asservissait les jeunes filles que la pudeur éloignait de lui ; aussi a-t-on trouvé sa vengeance un peu sévère, même à l'Opéra. Une dernière décoration amène l'Hymen, et Daphnis et Pandrose sont unis.

Le fond de ce ballet-pantomime est léger, peu dramatique ; mais la plupart des détails sont remplis de graces ; les premiers sujets y figurent tous, et les décorations sont belles : en un mot, ce qu'on y voit fait oublier ce qui y manque. C'est à-peu-près tout ce qu'il faut à l'Opéra.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La Chambre de Molière, divertissement en un acte.

On ne devine pas trop ce que le Vaudeville a de commun avec Molière, ni ce que des couplets peuvent ajouter à la gloire de ce père de la bonne comédie ; mais les auteurs de ce théâtre sont en possession de nous faire faire un cours de littérature. Voyons comment ils ont traité ce chapitre.

La chambre où naquit Molière, est occupée par un sculpteur qui vient d'achever le buste de ce grand comique. Ce sculpteur aime une voisine nommée *Agathe* ; Agathe a un frère qui fait des opéra-comiques, et qui veut la marier avec un compositeur italien.

D'un autre côté, les acteurs du Vaudeville doivent venir, à la sourdine, rendre hommage au buste de Molière, et ils ont invité le frère d'*Agathe* à les accompagner. Celui-ci ne se trouve pas plutôt dans la chambre où naquit

Digitized by Google

Poquelin, qu'il entre en enthousiasme, et ne demande au ciel que la grâce de trouver une des plumes qui servit au grand peintre des ridicules. A moins que ce ne soit une des plumes de l'oreiller sur lequel Molière fut déposé lorsqu'il entra dans ce monde, on ne devine pas ce que le jeune poète veut dire; car tout le monde sait que Molière n'a pas fait ses pièces dans la chambre où il est né. Le jeune poète suppose toujours le contraire, et, dans son délire, il proteste qu'aucun sacrifice ne lui coûterait pour avoir le droit d'occuper cette chambre; le sculpteur offre de la troquer contre la main d'*Agathe*: le mariage est arrangé, et l'on chante des couplets. Le jeune poète se jette à la traverse pour dire: *Je demande* que la rue de la Tonnellerie, dans laquelle Molière est né, porte désormais le nom de ce grand homme. Et à qui demande-t-il cela? A des acteurs et des actrices du Vaudeville. Ce mouvement qui rappelle l'horrible temps des sections délibérantes, est d'un ridicule achevé. L'arlequin du même théâtre dit à un de ses camarades d'ôter son chapeau en passant devant le buste de Molière, parce que Préville n'y manquait jamais, ayant l'habitude d'appeler cet auteur le *Saint-Bruno des comédiens*, *le fondateur de l'ordre*. Préville pouvait dire cela dans les coulisses, et bien d'autre choses encore; mais si de son temps, il les avait répétées sur le théâtre, le public l'aurait sifflé, et la police l'aurait envoyé au Fort-l'Evêque. D'ailleurs, Molière n'est pas le fondateur de l'ordre des comédiens, puisqu'il y en avait avant lui, et en rivalité avec lui. Qui ne sait que dans tous les pays et dans toutes les grandes villes, le besoin introduit l'*ordre* des comédiens, et beaucoup d'autres *ordres*, sans qu'on fasse honneur à personne de les avoir fondés.

Cette pièce est froide, et conséquemment paraît longue; les bons couplets y sont rares, et les meilleurs ne sont pas ceux qui louent Molière, mais ceux qui tombent sur quelques ridicules. C'est qu'au théâtre, comme dans le monde, la critique réussit mieux que l'éloge.

Les auteurs sont MM. Barré, Radet, et Desfontaines.

Digitized by Google

ANNONCES.

Vocabulaire pour l'intelligence de l'Histoire moderne, contenant : 1°. l'explication historique et étymologique des mots et noms qui, dans l'histoire des différens peuples modernes, désignent titres d'honneur, dignités, charges, offices, etc.; lois, cérémonies, coutumes, etc. — 2°. l'origine de leur création ou établissemens. — 3°. les détails de leurs fonctions et attributions. — 4°. les causes de leurs suppressions ou changemens. Ouvrage nécessaire aux personnes qui veulent lire avec fruit l'histoire et les auteurs modernes. Un fort vol. in-8°. Prix, 5 fr. et 7 fr. par la poste. A Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Flore du Nord, ou Description des Plantes indigènes et de celles cultivées dans les départemens de la Lys et de l'Escaut, de la Dyle et des Deux-Nèthes, y compris les plantes qui naissent dans les pays limitrophes de ces départemens; ouvrage de près de trente ans de soins et de recherches, dans lequel les plantes sont arrangées suivant le système de Linnée, et décrites par genres et espèces, avec des observations de l'auteur. On y a joint les lieux où elles naissent, et leurs propriétés reconnues dans la médecine, dans les alimens et dans les arts : par F. Roucel, 2 vol. in-8°., 10 fr. et 13 fr. par la poste. A Paris, chez la veuve Richard, libraire, rue Hautefeuille, n°. 11.

Louis XVI détrôné avant d'être Roi, ou Tableau des causes de la Révolution française et de l'ébranlement de tous les trônes. Seule édition de l'auteur : par l'abbé Proyast, 1 vol. in-8°.; prix, 5 fr. et 6 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez l'auteur, hôtel de Picardie, rue des Poirées-Saint-Jacques.

Conjuration des Espagnols contre Venise. — Conjuration des Gracques; par Saint-Réal, in-18, pap. fin br., 1 fr. 35 c.; le même, in-18, velin br., 3 fr.; le même in-12, pap. fin br., 3 fr.; le même in-12, pap. velin br., 4 fr. 70 c. A Paris, chez Ant.-Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 42.

XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ cahiers de la *Bibliothèque Commerciale*, ouvrage destiné à répandre les connaissances relatives au commerce, à la navigation, etc.; par J. Peuchet, membre du conseil du commerce au ministère de l'intérieur, etc.

Digitized by Google

Ces trois cahiers de 144 pag. in-8°., contiennent entr'autres articles : remarques sur les chaires de droit maritime et du commerce établies à Paris et à Bordeaux ; — du commerce des nègres au Caire ; — travail du tribunal et du conseil de commerce de Lyon sur le code du commerce ; — mémoire sur le peignage et le commerce du chanvre tels qu'ils se pratiquent à Grenoble ; — mémoire du conseil de commerce de Bordeaux sur la marine marchande ; — mémoire sur le commerce des pays situés au-delà de la presqu'île de l'Inde ; — des causes des faillites de quelques maisons de Paris et du crédit de quelques places, etc.

Le prix de la souscription est de 21 fr., pour recevoir, francs de port, 24 livraisons, et 12 francs pour 12 livraisons. La lettre et l'argent doivent être affranchis. On peut envoyer le prix de la souscription en un mandat sur Paris. On souscrit à Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

II^e et III^e cahiers de la *Bibliothèque physico-économique*, instructive et amusante, publiée par cahiers avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du 1^er. brumaire an 11, par une société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Sonnini, de la société d'agriculture de Paris, et de plusieurs sociétés savantes et littéraires.

Ces deux cahiers contiennent, entr'autres articles intéressans et utiles, une méthode nouvelle pour cultiver la camomille romaine ; pour faire des meules à foin ; pour marquer les moutons ; pour faire des ciments pour les terrasses ; pour faire du savon chez soi, du fromage de Parmésan, des eaux-de-vie de Pomme de terre, le blanchiment sans feu du sel marin ; pour obtenir des asperges très-grosses ; enfin sur la greffe des vignes ; les semailles, les vendanges ; des ruches nouvelles ; pour rendre les cochons moins susceptibles de maladies ; une nouvelle manière très-simple de prendre les loups ; de dorer le fer ; de guérir les pestiférés ; de bonifier l'eau d'un puits ; etc. etc.

Le prix de l'abonnement est de 10 francs pour les 12 cahiers de 72 pages chacun avec des planches, que l'on recevra mois par mois, francs de port par la poste. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20, à Paris. On peut aussi, pour éviter les frais, envoyer l'argent par un mandat sur Paris.

On trouvera chez *le Normant* tous les ouvrages ci-dessus.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Nouvelles extérieures.

Des nouvelles d'Egypte, qui paraissent très-positives, mettent de nouveau à découvert la politique anglaise. On sait que, depuis le départ de l'armée française, les beys avaient repris l'espérance de rentrer dans tout le pouvoir qu'ils exerçaient dans ce pays, pouvoir à-peu-près indépendant de la Porte. L'armée ottomane était trop faible pour résister, et l'humanité seule exigeait que les anglais empêchassent les turcs et les beys d'en venir aux mains; ils avaient des forces suffisantes pour prévenir toute action entre deux partis dont l'un est incontestablement légitime, et l'autre rebelle, ou ces deux mots ne signifient plus rien dans la langue des gouvernemens; mais ils ont préféré voir répandre du sang, et la spéculation paraît bonne.

Une partie de l'armée ottomane a été faite prisonnière, l'autre partie taillée en pièce; le petit nombre qui a échappé à l'ennemi n'a dû son salut qu'à la garnison du Caire; les approvisionnemens de guerre et de bouche sont tombés au pouvoir des beys; ces rebelles n'ont suspendu leur poursuite qu'à la *sollicitation* du général anglais.

A présent que la Porte est sans armée et sans parti en Egypte, le cabinet de Saint-James demande à cette puissance le remboursement des frais qu'il a faits pour reconquérir ce pays, frais qu'il fait monter à des sommes d'autant plus considérables qu'il n'a pas envie d'en être remboursé; il saura bien tirer parti de cette dette, pour se faire accorder des avantages qui vaudront mieux que la somme principale, ou pour retarder l'évacuation de l'Egypte pendant le temps convenable à ses intérêts. « Du reste, dit » bonnement un journal français nommé le *Publiciste*, » les anglais se comportent très-bien en Egypte; ils ne » s'immiscent en aucune manière dans les affaires du gou» vernement, et observent la plus stricte neutralité. »

Heureux peuple! en faveur de qui tous les événemens se décident, quoiqu'il ne se mêle jamais des intrigues qui doivent les préparer.

L'insurrection de l'équipage du vaisseau le *Gibraltar* a de nouveau consterné les braves anglais; ils se réjouissent de ce que les autres vaisseaux qui accompagnaient celui-ci ont refusé de prendre part à cette révolte; mais ils

Digitized by Google

avouent que l'exécution à bord des quatre chefs de mutins, ne peut pas rassurer sur l'esprit insurrectionnel généralement répandu parmi les matelots. Les journaux qui ont le plus constamment insulté le gouvernement français, le proposent aujourd'hui, pour exemple dans les moyens à prendre pour rétablir la discipline. Il est indubitable que les vrais principes de gouvernement pourront être étudiés dorénavant en France, et quelques petites puissances qui croient l'imiter, font des imprudences qu'on ne commettrait pas à présent dans notre patrie, si l'on était maître du passé.

On parle ouvertement à Londres, de négociations ouvertes entre le ministère et le roi de Sardaigne, dont le but serait l'acquisition de cette île au profit de l'Angleterre; cette nouvelle mérite confirmation. Cependant, dans un moment où les royaumes, les principautés s'estiment à tant la toise, et les hommes à tant par tête, il n'y aurait rien d'extraordinaire que la Sardaigne fût mise en vente. Il y a des souverainetés qui ne font qu'augmenter le chagrin d'être roi.

Les journaux anglais s'occupent beaucoup des articles politiques qui ont paru dans le *Mercure*; ils montrent une espèce d'étonnement de voir leurs partis à découvert, et les projets de leur gouvernement si bien connus; mais il ne faut pas être bien fin pour deviner la politique d'un pays où l'envie de parler inspire aux orateurs des aveux aussi singuliers que positifs; il suffit d'écouter et de comparer. Par exemple, les journaux anglais assurent qu'à la rentrée du parlement, l'affaire du jeune Nabab de Carnate sera discutée sans subterfuge; j'avais prédit qu'avant la fin de ce singulier procès entre un souverain et des marchands, il y aurait d'autres spoliations dans l'Inde; la prédiction est déjà accomplie. J'ai affirmé que le jeune Nabab de Carnate n'obtiendrait pas justice, et je le soutiens encore, en m'appuyant sur cette incontestable vérité : *que l'Angleterre a commis trop de crimes dans cette partie du monde, pour qu'il lui soit aujourd'hui possible de se rendre justice à elle-même.* Qu'elle instruise toujours le procès, et l'Europe jugera, comme elle a fait pour le fameux procès de M. Hastings. Après plus de sept années de discussion, ce sanguinaire gouverneur du Bengale fut absous, et il lui en coûta si cher, qu'une caricature le représenta menant dans une brouette les membres marquans du ministère, et même le roi, et les

Digitized by Google

offrant comme tout ce qui lui restait de ses acquisitions faites dans l'Inde.

— L'empereur de Russie continue toujours des changemens qui, sans doute, sont des améliorations. En vertu d'un nouvel ukase, les nobles de l'empire russe pourront à l'avenir faire le commerce *en gros*, sans perdre leurs privilèges et leurs droits de noblesse. Un autre journal dit le commerce *maritime*, ce qui est en effet plus distingué que le commerce en gros.

— Le 8 janvier, il circulait, à Ratisbonne, des copies de la convention conclue à Paris, le 25 décembre, relativement aux indemnités du grand-duc, signée d'une part, par M. de Cobentzel, et de l'autre par le citoyen Joseph Bonaparte. Elle ne sera officiellement rendue publique, qu'après avoir été consentie par l'empereur de Russie et le roi de Prusse; c'est-à-dire, qu'elle sera alors soumise à l'approbation de la diète germanique et de l'empereur dans les formes constitutionnelles. Du reste, on est toujours péniblement occupé à Ratisbonne de tous les petits détails qui accompagnent les grands changemens.

— Le roi de Prusse vient de destiner des sommes considérables pour le recrutement hors du pays, et la formation de nouveaux régimens. La maison d'Autriche ne s'occupe que de l'amélioration intérieure de ses états, et ne sent pas le besoin d'avoir, en temps de paix, une armée aussi forte qu'en temps de guerre, parce qu'elle recrute toujours ses régimens dans ses propres possessions, et qu'en augmentant le bonheur de ses sujets, elle augmente ses forces.

— Les dernières lettres de Suisse portent que les dernières lettres de Paris assuraient que la constitution helvétique était terminée; cependant on renouvelle de vieilles histoires sur le sort de l'Helvétie. Ce qui est certain, c'est que la corruption qui suit les troubles civils, va, dans ce pays, jusqu'aux incendies, de tous les crimes le plus lâche. On a trouvé un moyen tout commode pour mettre le feu, sans compromettre sa personne et sa réputation, et on appelle cela des petites machines à incendie. Si le pouvoir de l'homme égalait sa volonté, depuis long-temps le monde n'existerait plus.

Digitized by Google

INTÉRIEUR.

PARIS.

Le conseiller d'état Portalis a présenté au gouvernement une délibération de l'administration des hospices civils, approuvée par M. l'archevêque de Paris, tendant à établir l'exercice du culte dans les hospices de Paris. Le premier consul a confirmé cette délibération.

Les hospitalières de la ville de Chartres, vouées par leur institution au soulagement des pauvres, à l'éducation des enfans, au service des hôpitaux civils et des colonies, sont rétablies. Le préfet d'Eure et Loire est autorisé à prendre toutes les mesures nécessaires pour opérer leur réunion dans l'ancien couvent des Capucins de la ville de Chartres. Il disposera, à cet effet, d'une somme de 13,000 fr., restant libres sur les fonds affectés aux dépenses du département. Les sœurs de la Charité, de Rouen, sont également rétablies; il leur est accordé une somme de 10,000 fr. pour pourvoir aux réparations de leur maison qui leur est rendue en propriété, et pour relever leur pharmacie. L'hospice du Mont-Cénis rentre dans la possession définitive de ses bâtimens et biens en dépendans. Les pauvres ne gouvernent plus, mais ils seront encore une fois bien servis, ce qui n'arrive pas à tous les souverains. Les déportés à Cayenne n'oublieront pas les soins des sœurs hospitalières; dans cette colonie où des hommes n'ont rien respecté, ces bonnes religieuses ont toujours été à l'abri des coups d'autorité; les soldats les protégeaient par reconnaissance des bons offices qu'ils en recevaient; et si ce n'est leur *fanatisme*, les agens

Digitized by Google

d'alors n'avaient pas grand'chose à leur reprocher. Leur fanatisme, c'était leur costume.

Un arrêté du 18 nivose, déclare que les traitemens ecclésiastiques sont insaisissables dans leur totalité. Un autre arrêté porte que les dispositions de l'arrêté du 13 messidor an 10, relatives à l'exercice du culte catholique dans les îles de la Martinique et de Sainte-Lucie, seront appliquées à chacune des colonies Orientales, et à celles de Tabago, Saint-Domingue, la Guadeloupe, Pondichéry, et leurs dépendances. Les évêchés et archevêchés existant dans ces colonies avant la révolution, seront conservés.

Les tableaux qui représentent des sujets religieux sont incontestablement mieux placés dans des églises que dans des boudoirs ou des sales à manger, place qu'occupent aujourd'hui beaucoup de tableaux de ce genre, chez l'étranger et même à Paris. Le premier consul a fait rendre à l'église Notre-Dame de Paris, les tableaux qui décoraient autrefois ce monument. — Un arrêté des consuls porte qu'il sera exécuté tous les ans, pour le compte du gouvernement, quatre tableaux d'histoire et deux statues. Les sujets de tableaux seront pris dans l'histoire de la nation française, et agréés par le gouvernement; ils seront payés 10,000 fr. Les statues représenteront des français qui ont rendu des services à leur patrie, et les sujets seront donnés par le gouvernement. Les statues seront payées 15,000 fr., et le marbre sera fourni aux statuaires. Ainsi, voilà nos grands artistes dispensés de célébrer les folies ou l'exaltation des grecs et des romains, et c'est au profit de la gloire nationale que nous cultiverons les arts. Je ne vois guères que la famille des Atrides et des Brutus qui puisse se plaindre d'un pareil

Digitized by Google

arrêté. Bossuet faisant le catéchisme aux petits enfans de Meaux, serait un beau sujet de tableau ; l'enfance et la vieillesse, le sublime et le simple. Quel homme ! quelle occupation ! quel exemple. Il est vrai que M. de Voltaire a cru que Bossuet n'avait pas de religion.

Les dernières nouvelles de Saint-Domingue portent que la maladie avait entièrement cessé dans cette contrée.

Madame Bonaparte a donné à l'hospice de Saint-Cloud, une somme de 6000 fr. pour éteindre ses dettes ; et une autre somme de 2000 fr. pour l'établissement de soupes de charité.

Encore une nouvelle découverte due au hasard. Le citoyen Gallet, ancien pharmacien des armées du Nord et d'Italie, ayant été empoisonné par du thé fait dans une cafetière qui contenait du verd-de-gris, éprouvait des vomissemens et des douleurs qui ne lui laissaient aucun doute sur le danger de son état. En attendant qu'on pût lui procurer du lait, et pressé par une soif ardente, il prit de l'eau sucrée, et, s'appercevant que cette boisson diminuait ses douleurs, il continua, puis s'efforça de manger du sucre. Les vomissemens cessèrent ; et après une purgation de 24 heures, il s'endormit. A son réveil, il ne lui restait que le souvenir du danger qu'il avait couru.

AVIS.

Les souscripteurs, dont l'abonnement expire avec ce mois, sont priés d'en adresser le renouvellement dans le courant dudit, s'ils veulent prévenir tout retard dans l'expédition. Toutes lettres, relatives à cet objet, doivent être adressées, *franches de port*, au Directeur du *Mercure de France*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42, à Paris ; celles qui seraient autrement souscrites, et non-affranchies, ne seraient point reçues, et resteraient à la poste.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Les vers qu'on va lire sont de M. du Treillis, membre, et maintenant directeur, de l'ancienne académie de *Nîmes*, homme savant et modeste, qui joint à une connaissance profonde de l'antiquité, un véritable talent pour la poésie. C'est lui qui veut bien montrer aux étrangers les *Arènes*, et cette *Maison carrée* où l'on peut admirer à-la-fois le génie de Rome et de la Grèce, la grandeur du premier, l'élégance et la perfection du second. L'auteur de cette note a connu toute la complaisance et toute la politesse de M. du Treillis. Il se rappelle qu'en errant avec lui autour de ces ruines superbes, et regardant les honteux bâtimens dont elles sont encombrées, M. du Treillis lui dit : *Ah ! si Bonaparte paissait ici !* Quatre millions suffiraient pour réparer ces ouvrages de l'antiquité : on en connaît à peine de plus beaux, et il n'y en a pas de mieux conservés. On sait que Louis XIV avait voulu faire transporter la *Maison carrée* dans les jardins de Versailles. Mansard chargé du travail, devait numéroter toutes les pierres, les enlever une à une, et les replacer

Digitized by Google

ensuite dans le même ordre ; ce siècle était fait pour exécuter ou pour rêver des merveilles. Mansard craignit de manquer l'opération, et de détruire, sans pouvoir le relever, ce temple que les artistes appellent l'*Apollon de l'architecture ;* le projet fut abandonné. Le seul reproche que nous ferons à M. du Treillis, c'est de ne pas chanter ces monumens antiques, et de préférer la muse d'Albion, à la muse grecque et latine. Quand on peut errer sur les débris de ces triples ponts qui traversent des torrens et unissent des montagnes ; quand on peut voir de sa fenêtre les temples de *Nemausus* et des fils adoptifs d'*Auguste*, la basilique de Plotine, l'amphithéâtre d'*Antonin*, les thermes, les statues cariatides, et les aigles du Capitole ; qu'avec tout cela on parle la langue de Rome et d'Athènes, et que de plus on est poète ; comment touche-t-on une autre lyre que celle de Virgile et d'Homère ? On voit à Nîmes les restes d'un temple d'Apollon ; et les *Arènes* peuvent devenir aisément le Parnasse pour le poète qui les chante. M. du Treillis l'a prouvé lorsqu'il a fait ces beaux vers :

Rome sors de la tombe et reprends ta fierté !...
A la voix de Léon ton génie excité
S'éveille, et de son front secouant la poussière,
Du milieu des débris lève sa tête altière.

IMITATION *de l'Essai sur la critique de* Pope.

De l'ignorant critique ou du plat écrivain
Lequel est le plus sot ? Je le demande en vain.
Mais l'auteur dont l'écrit lasse ma patience,
Me fait un tort moins grand, une moins grave offense,
Que le juge orgueilleux qui trompe ma raison ;
Et chez nous, par malheur, il en naît à foison.
Aussi-tôt qu'au grand jour un froid rimeur s'expose
Sur ses vers languissans, en langoissante prose,

Digitized by Google

Vingt Zoïle lançant leurs ridicules traits,
Lui viennent du public disputer les sifflets.

Le goût ne s'apprend point, la nature l'inspire;
On naît pour bien juger, comme pour bien écrire.
Laissons, laissons sur-tout les fameux écrivains
Prononcer sur leur art en juges souverains.
Si l'orgueil du talent quelquefois les abuse,
De leurs erreurs, du moins, leur génie est l'excuse.

II

La plupart des esprits, observez-les de près,
Recèlent du bon goût les principes secrets;
C'est le faible rayon d'une lumière pure,
C'est un dessin correct, tracé par la nature;
Mais d'un faux coloris le dangereux éclat,
Risque d'en effacer le contour délicat.

Toi donc qui du critique oses prendre le titre,
De la gloire et des arts, toi l'amant et l'arbitre,
Sur tes propres moyens sache te consulter;
Vois où tu peux atteindre, où tu dois t'arrêter;
Garde-toi de franchir la limite précise,
Le point où la raison rencontre la sottise.
Dirige ton essor, et dans tous tes essais
Consulte la nature, elle ne ment jamais.
Immense, universelle, inaltérable et pure,
Elle montre au génie une lumière sûre,
Et sait le rappeler quand il erre au hasard:
Elle est le but, la source et l'exemple de l'art;
L'art n'est que la nature à la méthode astreinte:
Mais comme un peuple libre abhorre la contrainte,
La nature réglant ses propres volontés,
N'obéit qu'aux arrêts qu'elle-même a dictés.

IV

Chez les Grecs la critique éclairait le génie;
Toute présomption loin d'elle était bannie,
Suivante des neuf sœurs, on la voyait toujours,
Pour mieux les embellir, leur prêter ses secours;

Digitized by Google

Bientôt d'esprits mal faits une foule insolente,
Des Muses rebutée adora la suivante :
Leur dépit envieux cherchait à ravaler
Les modèles qu'en vain ils tentaient d'égaler.

Contre l'antiquité vainement on s'élève ;
Homère ne dort pas, c'est Zoïle qui rêve.

D'un immortel honneur héritiers immortels,
Un laurier toujours vert couronne vos autels ;
Du temps dévastateur vous bravez la furie,
Et la flamme et la guerre, et l'implacable envie ;
Les arts, à vous louer, consacrent leurs accens ;
Toutes les nations vous portent leur encens ;
Le chœur du genre humain chante votre mémoire ;
Entendez retentir l'hymne de votre gloire :
Salut, Bardes fameux, nés en de meilleurs jours !
Tel qu'un fleuve orgueilleux qui grossit dans son cours,
La splendeur de vos noms s'accroîtra d'âge en âge ;
Les races à venir vous gardent leur hommage ;
Et des peuples nouveaux, inconnus jusqu'à nous,
Viendront tomber en foule à vos sacrés genoux.
. . . . . .
. . . . . .
Où trouver un mortel dépouillé d'artifice,
Instruisant sans orgueil, reprenant sans malice,
Qui libre également de haine et de faveur,
Juge sans préjugé, sans faste et sans humeur ;
Modeste, mais hardi, complaisant, mais sévère,
Quoique savant poli, quoique poli sincère,
Qui sache convenir des fautes d'un ami,
Et louer sans détours le mérite ennemi
De l'aurore des arts jusqu'à l'âge où nous sommes,
Qui puisse apprécier les livres et les hommes,
Et dont le cœur sensible et pétri de candeur,
Applaudisse avec joie, et blâme avec douleur.

Tels furent cependant, tels furent quelques sages
Qui d'Athène et de Rome obtinrent les suffrages.

Digitized by Google

Aristote d'abord parut, et le premier
A des flots inconnus osa se confier.
Il brava leurs écueils. L'astre de Méonie
Vers des bords tout nouveaux dirigea son génie.
Les enfans d'Apollon, tumultueux esprits,
De liberté, d'audace et de licence épris,
Se soumirent pourtant, sans honte et sans murmure,
Au sage qui perça la nuit de la nature.

Horace est plein de verve, et modeste censeur,
Il compose avec feu, mais juge avec froideur.

Denys voit dans Homère une beauté nouvelle;
L'imagination chez Pétrone étincelle;
Au savoir de l'école il joint le sel des cours.

Quintilien, fécond et grave en ses discours,
Dans un ordre parfait dispose ses pensées.
Et toi, hardi Longin! les Muses empressées,
Echauffent tes leçons de leurs doctes ardeurs.
Ainsi, long-temps formé par les savantes sœurs,
Le goût, toujours sévère, établit sa puissance,
Affermit ses autels, et bannit la licence.
Par les Romains guidé chez vingt peuples divers,
Sur l'aile de leur aigle il remplit l'Univers.
Mais des flots d'ennemis bientôt les attaquèrent,
Et Rome et les beaux-arts ensemble s'éclipsèrent.

Rome, sors de la tombe, et reprends ta fierté!
A la voix de Léon, ton génie excité
S'éveille, et de son front secouant la poussière,
Du milieu des débris lève sa tête altière!
L'art façonne la pierre en palais somptueux,
Leur voûte retentit de sons harmonieux,
La toile est animée, et le marbre respire.
Déjà Raphaël peint, le Tasse tient la lyre;
Le ciel qui le forma pour un talent si beau,
Du berceau de Virgile approcha son berceau.

Digitized by Google

Mais les Muses bientôt, troupe simple et divine,
S'envolèrent aux bords qui promettaient Racine.
Chez un peuple plus doux et plus docile au frein,
Boileau, digne rival d'Horace et de Longin,
Releva les autels de ces vierges proscrites.
Il rétablit leur culte, il proclama leurs rites.
Quelques esprits fameux à son école instruits,
Comme lui du Parnasse ont cultivé les fruits.
Emule de Lucrèce et d'Horace et d'Homère,
Pope, au sceptre du goût, a soumis l'Angleterre.
Dictateur des talens, Voltaire quelquefois
A daigné d'Apollon nous expliquer les lois.
Et toi, La Harpe, et toi, son élève et mon guide,
Toi, des arts expirans, défenseur intrépide,
Sur l'autel des Neuf Sœurs ton soin religieux
Garde du feu sacré les restes précieux.
O! que ne puis-je encore entendre ta sagesse,
Dont la voix instruisit ma bouillante jeunesse,
Quand, me montrant de loin et la palme et l'écueil,
D'un indiscret élan tu réprimais l'orgueil!

Par DUTREILLIS.

VERS

A Madame C. R. O. I. S. I. L., en lui demandant un rendez-vous.

Mon rival attendait de vous
Un mot d'amour, un billet tendre,
Peut-être même un rendez-vous.
Mon rival est fait pour attendre :
C'est une espèce de Clitandre,
Dieu le bénisse...! Mais, pour nous,
Nous sommes nés pour nous entendre.
Tout en nous semble s'accorder.
Aussi novice à me défendre
Que vous l'êtes à résister,
Nous serons ravis de nous prendre,

Digitized by Google

Et trop heureux de nous quitter.
Mettez-moi donc sur les tablettes
Où vous inscrivez tour-à-tour
Les heureux ingrats que vous faites
Et que vous ne gardez qu'un jour.
Aux doux hommages qu'ils vous rendent
Je veux ajouter un desir ;
Je veux ajouter un plaisir
Aux voluptés qui vous attendent.
Mourir un moment dans tes bras,
C'est vivre un siècle en un quart-d'heure.
Friponne !... adieu, tu m'écriras
Le jour où tu veux que je meure.

Par M. MARGUERIT.

ENIGME.

Tantôt majestueux, tantôt simple et modeste,
Tantôt vert, tantôt blanc, et tantôt bigarré,
A détourner de l'homme un éclat trop funeste,
Je fus par la coutume en tous temps consacré.
Sans jamais s'écarter du séjour de la terre,
Ma tête touche au ciel ; et, quoique dans les fers,
J'ai par fois le bonheur d'aller rejoindre un frère,
Le jour, la nuit, au gré du maître que je sers.
De combien de secrets je suis dépositaire....!
Faut-il les révéler au grand jour ces secrets?
Non, non. On doit sur-tout respecter le mystère,
Quand on est établi contre les indiscrets.

SARTRE, propr. à Laval.

LOGOGRIPHE.

Sur la terre, sur l'onde, et dans l'air j'étincelle ;
Tu peux même, lecteur, me voir dans la maison.
Suivant le lieu, l'effet, je porte un nouveau nom,
Sans quitter cependant ma forme naturelle.
Je nuis, je suis utile en mainte occasion.

Digitized by Google

J'ai cinq ou bien six pieds, ce n'est chose nouvelle;
Ici, je vais sur cinq; prends-moi par le talon,
Ce dernier va d'abord t'offrir une voyelle;
Mets l'autre devant lui, je deviens un pronom,
Ajoute encor mon cœur, tu vois une immortelle;
Enfin avec mon cou, le célèbre Caton
Est descendu par moi dans la nuit éternelle.
Prends mes pieds de nouveau, jette-les pêle-mêle,
Tu trouveras deux mots qui servent pour le ton:
L'être que la nature a fait pour la femelle:
Un pronom féminin marquant possession:
Ce qui rend devant Dieu toute âme criminelle:
Ce qui doit exciter notre compassion,
Et cause bien souvent une douleur cruelle.
Deux vieux mots; le premier, terme d'affection,
Se trouve devant l'autre employé pour fidelle.
Un article, un adverbe, et de plus.... Mais pardon!
Il est temps de finir ma longue kirielle;
J'en ai trop dit, peut-être, et tu me tiens.... sinon
Pour me voir, cher Lecteur, allumé ta chandelle.

CHARADE.

Dans celle que mon cœur adore
Rien n'est beau comme mon premier;
Je verrais mon bonheur éclorre,
Si sa bouche, une fois, m'appeloit mon dernier.
Mais je serais bien plus heureux encore,
Si j'étais appelé par elle à mon entier.

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *raisin*.

Celui du Logogriphe est *maire*, où l'on trouve *aire*, *ire*, *ré*, *e*, *mai*, *air*.

Celui de la Charade est *rateau*.

Digitized by Google

LETTRE A M. DELILLE,

Sur le sentiment moral, et particulièrement sur la pitié.

(Cette lettre qui nous est envoyée, nous a paru renfermer des idées neuves et des observations judicieuses; elle doit être publiée avec plusieurs autres adressées au Virgile français, sur le même sujet, à la suite d'un petit poëme, intitulé : le *Printemps d'un Proscrit*. Note des rédacteurs.)

LORSQUE les sociétés se corrompent, et que les sentimens de la nature s'effacent du cœur humain, la religion conserve encore dans les âmes cette bienveillance réciproque; et l'on peut dire ici que la religion chrétienne est plus propre qu'aucune autre à remplir ce but consolateur. Sa morale nous recommande de secourir le faible; elle ordonne au luxe d'aider la pauvreté. Lorsque l'orgueil divise les hommes, elle leur rappelle qu'ils sont frères; elle rapproche les intervalles des rangs; et, à sa voix, l'homme puissant descend du trône pour visiter l'asile de l'indigent. La religion chrétienne nous montre sans cesse un Dieu de miséricorde : la plupart de ses cérémonies donnent à la pitié une sorte de solemnité touchante; j'oserai même dire qu'elle est favorable à l'humanité, par cette austérité même que la philosophie lui a reprochée. Elle rappelle l'homme à la pitié, en entretenant dans son cœur cet état de mélancolie qui le dispose à aimer ses semblables et à s'attendrir sur leurs maux. Aux yeux de l'homme religieux, le malheur a quelque chose d'auguste et de divin. La vue de l'infortune, de la pauvreté, rappelle à un catholique l'origine du culte de ses ancêtres.

Digitized by Google

Notre religion est née sous le chaume des pêcheurs; elle s'est propagée au milieu des persécutions; ses autels furent d'abord placés dans des tombeaux; les larmes furent, pour ainsi dire, ses premiers apôtres. En même temps que sa doctrine nous ordonne d'aider les malheureux, ses annales et la vie de ses instituteurs nous offrent des exemples et des expressions pathétiques pour consoler l'infortune. Placez auprès du lit d'un malade, dans l'humble retraite du pauvre, le plus éloquent des philosophes; il fera, comme Sénèque, des sophismes à perte de vue sur la vanité des richesses et sur la fragilité des biens de la vie; le pauvre ne sera point consolé; le malade ne sourira point à son consolateur. Mettez à la place de l'éloquent Sénèque le plus simple des vicaires de paroisse; il portera, d'un seul mot, la consolation dans l'âme de ces malheureux. Vous êtes pauvres, leur dira-t-il, les premiers apôtres de votre Dieu l'ont été comme vous; vous souffrez, mais le Dieu que nous adorons a souffert aussi. Qui consolera cet infortuné qui marche au supplice qu'il n'a peut-être point mérité? Ce n'est pas la philosophie qui ne lui citera point d'exemples, et qui n'a point d'espérances à lui donner. Cette tâche sublime est encore réservée au ministre de l'Evangile; il ouvrira le ciel, il montrera l'avenir à celui que le présent accable, et qui n'a plus d'espoir sur la terre; il lui montrera le Dieu des chrétiens sur la croix, et le triomphe du repentir ou de l'innocence dans une autre vie. Vous avez, monsieur, développé cette idée dans votre trosième chant; et les vers où vous représentez la religion, encourageant et consolant une famille malheureuse, m'ont toujours rempli de la plus vive émotion.

Quand la religion ne serait pas prouvée par les miracles, par l'excellence de sa doctrine, et par le témoignage des siècles, il me suffirait, pour y

Digitized by Google

croire, de lui avoir vu essuyer une seule des larmes qui ont coulé dans les jours malheureux de la révolution. Par elle les cachots étaient moins affreux, les chaînes moins pesantes, l'approche de l'échafaud moins horrible ; combien de malheureux dûrent la vie aux secours ordonnés par elle ! combien de proscrits, abandonnés de tous ceux qui leur étaient chers, dûrent un asile à ses inspirations bienfaisantes ? Elle entretenait ainsi le feu sacré de la pitié au milieu des horreurs de la tyrannie, et c'est à elle peut-être que nous devons dans les derniers temps d'avoir conservé quelque chose de la nature humaine.

Je ne veux pas dire cependant que l'esprit religieux ait essuyé toutes les larmes de la révolution ; depuis long-temps la religion avait perdu son influence sur l'esprit du peuple ; l'homme resté seul aux prises avec son infortune, ne connaissait plus cette douleur touchante qui se mêle à l'espoir de l'avenir. Nous étions arrivés à cette époque malheureuse, où la corruption est à son comble, où la voix de l'humanité n'est plus entendue. Lorsque le peuple romain applaudissait au théâtre à ce vers de Térence : *homo sum, nil humani à me alienum puto*, Rome avait pour modèles les vertus de Scipion, Jupiter était adoré au Capitole, et le respect pour les mœurs antiques n'était point encore effacé de l'esprit des Romains. Il arrive pour toutes les sociétés humaines une époque fatale, où la mémoire des ancêtres n'est plus révérée, où les peuples dédaignent les institutions religieuses ; cette époque voit bientôt se tarir la source des sentimens et des vertus qui tendent à réunir les hommes. Dès que la corruption a détruit le respect des générations pour celles qui les ont précédées, lorsque l'incrédulité a fermé le livre de la morale divine, ce livre dont les pages étaient écrites dans les cieux, afin que tout le monde pût y lire, les exemples de la vertu et

Digitized by Google

l'expérience des siècles se trouvent perdus pour l'âge présent, et les peuples, privés du guide de la religion qui leur servait de point de ralliement, s'égarent dans la nuit des théories et des systèmes. Chaque génération reste isolée au milieu des siècles, chaque peuple est isolé dans l'univers, chaque homme reste seul au milieu de sa nation; chacun se fait des principes conformes à ses passions, à ses goûts, à ses idées; tout rentre dans les limites de l'intérêt personnel; l'anarchie s'introduit dans le monde moral, et menace l'ordre politique; toutes les affections, bornées à une sphère étroite, n'ont plus ce développement qui les élève à l'héroïsme; et la pitié, l'humanité, tous les sentimens dont les effets se dirigent hors de l'être qui les éprouve, se trouvent, par leur nature même, bannis du cœur humain.

Lorsque les hommes sont arrivés à cet état de corruption qui étouffe en eux la pitié, ils veulent encore en affecter le langage, et cette affectation ne fait qu'altérer davantage tous les sentimens d'humanité en les exagérant. « O mon cher Aza, » dit la jeune Péruvienne en parlant des mœurs » de l'Europe moderne, si les démonstrations de » zèle et d'empressement dont on décore ici les » moindres devoirs, étaient naturelles, il faudrait » que ces peuples eussent plus de bonté, plus d'hu» manité que les nôtres; cela se peut-il penser! » Il semble que ces hommes si polis, tremblent d'être vus de trop près et d'être devinés. Ils se cachent sous l'emphase des hyperboles; une politesse étudiée et féconde en belles maximes laisse entr'eux un espace toujours désert, et le langage des sentimens affectueux dégénère en un froid jargon, auquel on ne saurait attacher aucun sens. On ne voit que des gens qui parlent d'un sentiment qu'ils n'éprouvent point; ils sont toujours *désolés*, *désespérés*, pour la moindre chose qui vous arrive; nou-

Digitized by Google

veaux pharisiens, ils écriraient volontiers le mot de *sensibilité* sur les franges de leurs habits, et par une dérision cruelle, tandis que la douleur reste sans consolation, que l'infortune demeure sans secours, le mot d'humanité est dans toutes les bouches; on le répète dans toutes les tribunes; il est dans tous les livres; les bourreaux le prononcent du haut des échafauds, et lorsque des milliers de victimes expirent sur l'autel des furies, tout un peuple chante en chœur des hymnes à la Pitié.

Pour comble de malheur, la société ne manque jamais alors d'être inondée d'une foule de sophistes qui décomposent le cœur humain, et qui expliquent tout par des chiffres; ils veulent tout analyser, ils veulent rendre compte de tout, et le charme des idées morales s'évanouit sous la sécheresse de leur doctrine. Donnez une rose à ces hommes qui veulent toujours procéder par l'analyse; ils n'admireront ni ses couleurs, ni son parfum: ils voudront vous dire de quoi elle est composée; il la jetteront au creuset, et ce ne sera plus cette fleur qui charmoit les regards et l'odorat. C'est ainsi que les sophistes ont traité le cœur humain. Les larmes ne sont plus pour eux qu'une vapeur légère, qui s'échappe par une combinaison physique, et l'homme qui pleure n'est plus qu'une espèce d'alambic, dont ils calculent froidement tous les résultats. Lorsque cette doctrine s'accrédite, on ne croit plus qu'au témoignage des sens, les sensations prennent la place des sentimens, et toutes les idées ont une pente rapide et funeste vers le matérialisme.

Cet esprit raisonneur et calculateur a contribué beaucoup plus qu'on ne pense aux désastres des sociétés. Toutes les sociétés sont dirigées par deux mobiles; la puissance de la force et la puissance morale. La puissance morale se compose des illusions et des sentimens qui entretiennent les liens de la confiance et de l'amour; elle établit des rap-

Digitized by Google

ports invisibles entre les citoyens; en environnant la politique de ses heureux prestiges, elle conduit à l'obéissance par le respect, à la vertu par le sentiment, à la gloire par le charme éblouissant qu'elle attache aux grandes entreprises. Heureux les peuples qui sont gouvernés par la puissance morale! La chaîne du devoir y est plus facile à porter; l'état y a moins de rigueurs à exercer, et de trésors à répandre; on y fait tout avec l'opinion. Quoi qu'on en ait dit, la société doit avoir son côté mystérieux, comme la religion, et j'ai toujours pensé que pour être un bon citoyen, il fallait croire quelquefois aux institutions de la patrie, comme on croit aux préceptes de Dieu. Ceux qui ont contribué à détruire la puissance morale, ont donc rendu un service funeste à l'humanité.

Je sais, monsieur, qu'on va crier au fanatisme, à l'aveuglement; on va m'accuser de défendre l'ignorance; on va dire que je veux perpétuer l'erreur, comme si les sophistes avaient fait briller la lumière, et avaient quelquefois découvert la vérité; ils viennent toujours quand les peuples sont éclairés, et lorsqu'on n'a plus besoin d'eux. Ils se multiplièrent dans la Grèce, après le beau siècle d'Alexandre; ils parurent à Rome après le siècle d'Auguste; la plupart de ces derniers étaient des esclaves grecs; et l'on peut dire que les règnes sous lesquels les philosophes qu'on vendait autour du temple de Janus trouvaient le plus d'acheteurs, n'ont pas été les plus heureux et les plus éclairés. Nous avons vu reparaître les sophistes après le beau siècle de Louis XIV. Toutes les vérités morales avaient été proclamées avant eux, et la lumière qu'ils ont répandue, n'a été pour nous que la clarté douteuse qui suit le jour et qui précède les ténèbres. Un philosophe de l'antiquité disait que le terme de la science était de savoir *qu'on ne sait rien;* Montaigne, beaucoup plus franc que ceux qui sont venus après lui, avait

Digitized by Google

pris pour devise : *Que sais-je ?* S'ils ne savent rien, et bien ! qu'ils gardent donc le silence, et qu'ils ne prennent pas sur-tout un ton dogmatique, pour nous entretenir de leurs doutes et de leurs stériles conjectures.

Je sais que notre âge a fait des découvertes aussi brillantes qu'utiles dans le monde physique ; mais j'ose affirmer qu'il fallait s'en tenir là, et ne point sur-tout porter la manie de l'analyse dans la science des choses morales. Dans le cours ordinaire de la vie, et même sur la scène politique, il est des choses qu'on fait mieux, lorsqu'on ne songe point à la cause qui nous fait agir, et l'homme est souvent porté à la vertu et à l'héroïsme, par un mouvement irréfléchi ; si un savant allait raisonner sur les loix de l'équilibre, dans une assemblée de porte-faix, ils se moqueraient de lui. Il n'est presque point de situation où l'homme vertueux ne puisse se moquer de même de ceux qui s'obstinent à analyser ses devoirs, et à disserter sur ses facultés morales : allez philosopher avec ces soldats qui vont mourir pour la patrie ; si malheureusement on vous écoute, il ne restera personne sur le champ de bataille. Pour remplir nos devoirs envers la famille et envers la société, nous n'avons besoin que du sentiment ; pour être bon père, il suffit à un homme d'aimer ses enfans ; pour être bon citoyen, il lui suffit d'aimer sa patrie, et la philosophie raisonneuse n'apprend point à aimer. Si les femmes, monsieur, ont conservé dans la révolution quelque chose de ce courage qui distinguait nos aïeux, si elles ont donné tant d'exemples sublimes d'humanité et de vertu, au milieu de la dépravation générale, c'est évidemment parce qu'elles raisonnent beaucoup moins qu'elles ne sentent, et lorsque vous leur dites d'une manière si touchante,

> Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque,
> Où donc avez-vous pris cette force héroïque ?

Digitized by Google

chacune d'elles pourrait vous répondre qu'elle l'a prise dans son cœur, dans ce cœur qui ne sut qu'aimer et qui resta toujours fermé à la fausse lumière de l'analyse.

Qu'on mette au creuset de l'analyse ces croix, ces cordons, ces rubans qui entretiennent le respect du peuple pour l'autorité, qui servent d'attribut à la gloire, qui paient les services rendus à la patrie; ce ne seront plus que des morceaux de métal et d'étoffe, et la société aura perdu son mobile le plus puissant. C'est ainsi que les phisosophes raisonneurs, en discutant, en cherchant à approfondir toutes les institutions, ont mis à découvert les racines de l'arbre social, et qu'ils ont imprudemment porté la coignée dans les conduits secrets où la nature avoit placé la sève vivifiante.

On demandait à Louis XIV comment il récompenserait les services du maréchal de Villars. « Je » saurai, dit le monarque, lui trouver une ré» compense digne de lui ». En effet, le roi de France permit au maréchal de paraître à son lever une demi-heure avant les autres, et le vainqueur de Denain crut tous ses exploits payés par cette faveur. On ne pourra s'empêcher d'avouer ici que cette espèce d'enchantement politique, ce mobile des grandes actions, est une des merveilles de l'ordre social; et, plus nous sommes éloignés aujourd'hui de ces idées, plus nous devons en sentir le prix, plus nous devons les regretter; car dans ce siècle, où l'on ne connaît que le bonheur qu'on peut voir et qu'on peut toucher, il n'est personne à qui il ne parût fort commode de ne payer à l'état qu'un tribut d'admiration, et de donner des éloges au lieu de donner son argent. Heureuse la société qui peut acquiter les services rendus, par la magie des illusions, et récompenser les chefs-d'œuvres du génie, les exploits de la valeur, avec quelques distinctions, qui font le bonheur de ceux qui les obtiennent

Digitized by Google

obtiennent, sans rien ôter au bonheur des autres!

Le monde moral a, comme le monde politique, ses rubans et sa broderie; ce sont les illusions; et je n'entends par illusion que la manière d'envisager les choses sous leurs formes les plus attachantes Quelques moralistes ont comparé cette vie à une prison: pourquoi ne chercherions-nous pas à embellir la nudité de cette sombre demeure par des tableaux consolans, par des images riantes? Sur cette terre, que l'Ecriture appelle si justement une vallée de larmes, la félicité n'est pas toujours dans ce qui existe matériellement, mais elle est quelquefois dans ce que nous croyons, dans ce que nous imaginons, j'allais presque dire, dans ce que nous rêvons. Je me rappelle à ce sujet une des allégories les plus ingénieuses de l'antiquité. L'Amour aima Psyché, et la fit transporter par Zéphir dans un lieu plein de délices, où elle demeura longtemps avec lui sans le connaître. Elle voulut le voir, elle approcha la lampe fatale, et l'Amour disparut pour toujours. Il n'est pas inutile d'observer ici que le mot de *Psyché* signifie *âme* dans la langue grecque; l'antiquité a voulu prouver, par cette allégorie, que l'âme voyait s'évanouir ses plus doux sentimens, à mesure qu'elle cherchait à en pénétrer l'objet. On va me reprocher de placer le bonheur dans des idées chimériques; mais il ne faut pas croire que les illusions dont je parle soient une chose purement imaginaire; elles sont le plus souvent une peinture fidelle, qui nous montre les objets sous des couleurs plus animées. Ce ciel qui nous éclaire, cette terre que nous habitons, ne brillent-ils pas à nos regards de l'éclat magique des prestiges? Voyez les plaines se parer au printemps des couleurs les plus brillantes; voyez l'arc-en-ciel s'élever en voûte d'émeraude et d'azur du sein d'une atmosphère orageuse; toutes ces merveilles ne sont, aux yeux du physicien, qu'un jeu de la

Digitized by Google

lumière solaire, mais elles consolent et parent la terre, elles charment tous les êtres vivans. Ainsi les illusions animent et embellissent le monde moral, elles sont des sentimens réels qui peuvent nous rendre meilleurs ou plus heureux; elles ôtent, à la vérité, ce qu'elle a de trop austère; elles donnent de nouveaux charmes à la vertu.

En approchant *la lampe fatale* du cœur humain, les philosophes ne nuiront pas seulement à notre bonheur, mais ils ôteront à la vertu son noble enthousiasme, son généreux orgueil; l'incertitude s'introduira dans tous les esprits, l'indifférence dans tous les cœurs. On arrivera même au point où il n'y aura plus rien d'absolument faux et d'absolument vrai, rien d'essentiellement mauvais et d'essentiellement bon; la plupart des hommes qui seront avides de réputation, se montreront très-indifférens sur les moyens de parvenir à la célébrité; et la louange, cette monnaie dont un peuple vertueux paie les bonnes actions, sera prodiguée au vice encore plus qu'à la vertu; l'éducation prendra une direction nouvelle, et se portera vers un scepticisme arrogant, qui apprendra aux hommes à ne rien admirer; la vieillesse n'inspirera plus de respect, l'autorité paternelle sera méconnue, les jeunes gens qui voudront être de profonds penseurs se vanteront d'être désabusés sur l'amour, sur l'amitié (1); la vie humaine n'aura plus son printemps; ce sexe, qui adoucit les mœurs, perdra son empire; la beauté sera séduite sans être aimée, et les hommes regretteront jusqu'à la volupté.

---

(1) On se rappelle ce mot de Fontenelle, à l'âge de quatre-vingts ans: *Je suis effrayé de l'horrible certitude que je trouve à présent par-tout.* On pourroit aujourd'hui dire la même chose à vingt ans.

Digitized by Google

Au milieu de ce désordre, l'argent (1) sera la seule chose réelle, on le préférera à l'honneur qui ne sera plus qu'une chimère; ce qui amusera et flattera les sens, sera préféré à ce qui sera beau et honnête. Il est mille choses dont on rougira plus que de l'immoralité et de la bassesse; on altérera jusqu'au langage de la morale; les expressions qui caractérisent les bonnes ou mauvaises mœurs, auront perdu leur signification (2), et le moraliste qui voudra louer la vertu et censurer le vice, sera embarrassé de trouver des mots qui puissent en rappeler l'idée; le succès qui couronnera le crime en effacera l'horreur; la foi du serment ne sera plus comptée pour rien; la probité ne sera plus qu'une erreur; on verra des hommes se repentir d'avoir rendu quelque chose d'un dépôt, et le remords ne sera plus que le regret d'avoir manqué une bonne occasion (3). Alors tous les rapports de la famille et de la cité se trouveront interrompus; il n'y aura plus d'opinion publique; les hommes qui ne seront plus enchaînés par la puissance morale, tomberont entre les mains de la force; tous les liens de la confiance seront détruits, et la société sera gouvernée par la terreur. C'est alors que la voix de la pitié ne sera plus entendue, qu'il sera plus affreux d'être malheureux que d'être criminel, qu'on verra un grand nombre d'hommes s'associer à la puissance des bourreaux, pour ne pas partager le sort

(1) Que les philosophes y prennent garde: en faisant la guerre aux illusions et aux préjugés, ils détruiront jusqu'à l'argent. Ce serait sans doute un très-grand malheur, et je suis persuadé qu'ils en seraient très-fâchés.

(2) Pendant dix ans, les mots de *scélérat*, de *brigand*, d'*honnête homme*, n'ont eu aucun sens.

(3) J'ai souvent entendu dire: *Si je n'avois pas été un sot en telle occasion, je serois bien plus riche que je ne le suis; mais je ne serai plus dupe de ma bonne foi.* La pauvreté n'est point consolée par la conscience de sa vertu,

Digitized by Google

des victimes. Qu'on montre ce tableau à ceux qui parmi nous ont désenchanté la morale, et qu'ils nous disent s'il ne ressemble pas à l'original, qui est leur ouvrage ?

J'entends déjà nos graves philosophes me reprocher de défendre les préjugés ; oui, sans doute, j'ose les défendre, et si je ne craignais point les clameurs du monde philosophique, je dirais qu'un peuple est souvent plus malheureux d'avoir perdu ses préjugés que d'avoir perdu ses loix. L'expérience nous a prouvé qu'on peut faire mille loix en un jour ; mais les préjugés ne peuvent être que l'ouvrage de l'habitude et du temps. On me dira qu'ils sont des erreurs ; mais, en morale et en politique, ce qui est utile et bon, est toujours vrai ; les préjugés, d'ailleurs, ne sont pas toujours des erreurs ; ils sont la plupart du temps des principes généralement convenus ; ils sont comme les vérités révélées de l'ordre politique et de l'ordre moral ; et quand ils n'auraient d'autre avantage que d'épargner une discussion sur des choses qu'on ne peut définir, on pourrait les regarder comme très-utiles à la tranquillité et au bonheur des sociétés. Les préjugés nationaux sont presque toujours en harmonie avec les mœurs, et sont par-là l'expression des volontés domestiques d'une nation. Or, il est impossible qu'une nation veuille long-temps une chose qui lui serait funeste. Je sais qu'il est des préjugés parmi le peuple, qui nuisent aux progrès des lumières et de l'industrie ; mais la plupart ne sont pas universellement accrédités, et l'inconvénient qui résulte de quelques préjugés ne peut égaler celui qu'il y aurait à n'en point avoir du tout. Je pourrais pousser ce développement beaucoup plus loin, mais je dois revenir à mon sujet, et parler seulement des préjugés qui sont propres à entretenir parmi les hommes l'amour de l'humanité. Dans l'antiquité, les préjugés avaient

Digitized by Google

par-tout établi des asiles où le malheur était sacré; les autels de la pitié, à Athènes, étaient défendus et protégés par leur utile influence. De nos jours, il existe encore un préjugé en Turquie, qui fait croire au peuple qu'une maison où l'on a reçu un fou est une maison bénie du ciel. Il n'est point de voyageur qui n'ait rencontré dans le Valais ces malheureuses créatures humaines qu'on appelle *cretins*, et qui sont privées de la plupart des facultés qui distinguent l'homme des animaux; ils auraient peut-être été abandonnés par leurs semblables; mais les préjugés sont venus à leur secours: la famille dans laquelle naît un cretin est comblée de bénédictions, et ce malheureux, si maltraité par la nature, est sur la terre qui l'a vu naître, comme un être miraculeux qui a été envoyé pour annoncer la bonté du ciel. Qui osera dire aux Turcs, qui osera dire aux Valaisins qu'ils se trompent? c'est la philosophie, qui soutiendra que la vérité n'est jamais dangereuse. Philosophes, gardez vos vérités sublimes, et laissez-nous les erreurs qui nous consolent; vos lumières sont admirables; mais elles coûtent trop à l'humanité, puisqu'elle est obligée de les payer du prix de la vertu et du bonheur des peuples.

A Dieu ne plaise, cependant, que je veuille ici proscrire la philosophie, comme elle a proscrit elle-même ses adversaires. Il est des philosophes dont j'honore les vertus; la philosophie peut être bonne en elle-même, mais malheureusement ses fausses maximes ont plus d'attrait pour le commun des hommes, que les vérités qu'elle enseigne. Le vulgaire, toujours entraîné par le charme de la nouveauté et par l'empire qu'ont naturellement sur son esprit les choses bizarres et originales, laisse là les préceptes utiles, et accueille avec enthousiasme les paradoxes, semblable à ces peuples sauvages, qui n'envient point aux voyageurs leurs

Digitized by Google

véritables trésors, et qui portent un œil avide sur quelques morceaux de verroterie et sur quelques pièces d'un faux métal. Quand la philosophie voudra renoncer à la manie d'entasser des systèmes, et à la manie plus dangereuse encore de raisonner sur tout, elle sera ce qu'elle était dans les premiers âges, elle redeviendra l'amour de la sagesse, elle fera la gloire et la consolation des hommes. La philosophie moderne peut avoir des vues utiles, mais la manie des systèmes gâte tout le bien qu'elle peut faire; ses raisonnemens ne font que détruire les premières inspirations, qui, dans nos actions comme dans les arts, sont la source de tout ce qu'il y a de véritablement beau. On me dira qu'il est nécessaire de discuter, de raisonner, pour s'éclairer et prendre le parti le plus sage : oui, sans doute; mais, quand le parti est pris, quand les institutions sont en harmonie avec les mœurs et qu'elles sont consacrées par le temps, il est inutile de raisonner: il est des choses, d'ailleurs, que le raisonnement ne saurait éclaircir. Il y a près d'un siècle qu'on raisonne sur la liberté, sur l'égalité et sur les principes élémentaires de la morale et de la politique; qu'est-il arrivé? Les choses qui étaient inintelligibles ne sont pas devenues plus claires, et ce qui était clair est devenu inintelligible. Les philosophes disent qu'il faut par-tout faire briller la lumière; je ne sais comment ils font, mais l'obscurité s'empare bientôt d'une discussion, lorsqu'ils s'en mêlent. Au reste, qu'ils raisonnent tant qu'ils voudront sur les sciences humaines, mais je leur demande grâce pour le sentiment et pour la vertu. La conscience de l'homme vertueux fait des raisonnemens bien plus sûrs que la philosophie, et l'héroïsme a son sublime instinct qui ne le trompe pas. La nature a mis dans l'âme et dans le caractère de celui qu'elle destine aux grandes actions une sorte de verve semblable à celle qui crée les chefs-d'œuvres; les actions d'un

Digitized by Google

héros sont comme un beau poëme, qui se compose par inspiration; cette inspiration ne se raisonne pas plus que le génie, elle ne s'apprend pas plus que le goût dans les arts. La grandeur morale ne se mesure point au compas, et l'arbre de la science du bien et du mal ne se jette pas au fourneau, comme les plantes sur lesquelles s'exerce la chimie: il ne s'agit pas d'expliquer l'homme, mais de le rendre meilleur. Que les philosophes ne ne s'occupent donc plus de nous dire en quoi consiste la morale, nous le savons aussi-bien qu'eux; mais qu'ils remplissent les cœurs de son feu sacré; qu'ils ne se bornent plus à tracer des lignes de géométrie, pour nous enseigner le sentiment de la vertu, qui ne s'enseigne point; mais qu'ils nous montrent des tableaux sublimes et touchans, où nous puissions la voir et l'admirer.

Les premiers moralistes, ceux dont la morale s'est le mieux conservée parmi les hommes, sont les poètes. Horace nous dit qu'il trouve plus de sagesse dans Homère que dans Crantor. Dans les vers d'Homère, la sagesse est revêtue du charme qui la fait aimer; dans le philosophe, elle ne se montre qu'au milieu de la sécheresse des raisonnemens. Parmi les philosophes, il faut pourtant distinguer Platon, qui fait aussi aimer la vertu, parce que ses images sont toujours sublimes et touchantes; il est poète comme Homère: aussi, tandis qu'il ne nous est resté qu'une idée vague des systêmes des sophistes, tous les amis de la morale lisent encore avec délices les ouvrages du disciple de Socrate; il est encore pour tous les peuples le *divin Platon*.

Quoi qu'on en dise, l'homme a besoin d'être, pour ainsi dire, transporté hors de lui-même, pour devenir meilleur. Pourquoi les religions le portent-elles à la vertu? Je ne crois pas que ce soit seulement par la pureté de leur doctrine; mais je crois qu'il y a dans l'esprit religieux quelque chose de

Digitized by Google

poétique, qui élève l'âme ; et les idées morales se gravent plus profondément dans les cœurs, quand elles y arrivent par les routes toujours fleuries de l'imagination. On sait que les Orientaux tiennent plus à leurs mœurs que les peuples d'Occident. Ce ne serait peut-être pas s'éloigner beaucoup de la vérité, que de dire que les premiers ont conservé la morale et les loix de leurs ancêtres, parce qu'ils ont l'esprit moins raisonneur, et qu'ils parlent un langage toujours figuré, qui ne sauroit se prêter à la méthode de l'analyse. Entendons parler un bramine du sentiment de la pitié. « Vois cette plante » chargée de rosée, s'écrie-t-il, dans une espèce » d'enthousiasme ; les gouttes qui en tombent, » donnent la vie à tout ce qui l'entoure ; elles sont » moins douces que les larmes de la compassion. » Je ne puis m'empêcher de croire qu'un sentiment revêtu de ces douces images, ne charme davantage et ne réveille plus d'idées dans notre esprit. Vous, monsieur, qui avez chanté l'imagination, vous connoissez mieux qu'un autre son empire sur le cœur humain ; elle préside souvent à nos sentimens ; elle prête un charme à tous nos plaisirs ; elle embellit la nature elle-même ; pourquoi n'embelliroit-elle pas la vertu ? Pourquoi ne prêteroit-elle pas ses touchantes illusions à la morale ? Elle vous inspiroit, quand vous avez chanté les mœurs des champs, les vertus domestiques, et vous nous avez fait aimer tout ce que vous avez chanté. Vous ferez sans doute aimer aussi la pitié, et c'est sur-tout en relisant vos ouvrages, que nous redirons avec Horace, qu'il y a plus de sagesse dans Homère que dans Chrysipe et Crantor.

MICHAUD.

Digitized by Google

Suite de l'extrait de l'ouvrage intitulé : *Rapport du physique et du moral de l'homme*, de Cabanis. Deux vol. *in*-8°. Prix : 12 fr., et 16 fr. par la poste. A Paris, chez *Crapart*, *Caille* et *Ravier*; et chez *le Normant*.

On chercherait vainement, dans cet étrange discours, de *l'influence du moral sur le physique*, autre chose que ce que l'on trouve dans tout le reste de l'ouvrage. C'est toujours le même principe et toujours la même conclusion; car, lorsqu'on pose sa conclusion en principe, on doit nécessairement conclure le principe dont on est parti. De cette manière on prouve victorieusement que le moral est la même chose que le physique, ou le physique la même chose que le moral. Il y a plus, dit l'auteur : « Quand plusieurs principes différens, ou même contraires, auraient agi primitivement dans l'homme, ils » auraient été bientôt ramenés à l'unité d'impulsion; » c'est-à-dire encore une fois, à cet état des mouvemens » qui les confond tous dans un seul, ou qui soumet ou » rallie les plus faibles au plus puissant, et par-là transforme ce dernier en mouvement général et commun. » On ne doit donc pas s'étonner que les opérations dont » l'ensemble porte le nom de moral, se rapportent à » ces autres opérations que l'on désigne plus particulièrement par celui de physique, et qu'elles agissent et » réagissent sur les autres, voulût-on d'ailleurs regarder » les diverses fonctions organiques déterminées par deux » ou plusieurs principes distincts.

» Mais il s'en faut bien que la différence des opérations » prouve celle des causes qui les déterminent. Deux machines sont mises en mouvement par le même principe » d'action, et leurs produits n'offriront aucun trait de » ressemblance : il suffit pour cela que l'organisation de » ces machines diffère; et réciproquement deux principes » d'action très-divers peuvent être appliqués tour-à-» tour à la même machine sans altérer aucunement ses » produits. »

Toujours des comparaisons ! Cependant, puisqu'il n'est question ici que de *possibles*, ne peut-on pas dire

Digitized by Google

avec tout autant de raison, que la différence des effets prouve la différence des causes ? Mais lorsqu'il y a non-seulement différence, mais quelquefois indépendance et opposition entre les effets, n'en doit-on pas conclure qu'il y a *différence de nature* entre les causes? Or, c'est ce qui est confirmé par l'expérience; et tant s'en faut que l'esprit soit toujours dépendant des impressions reçues, qu'il peut s'en affranchir, et souvent leur est tout opposé. Socrate pressé par la soif, versait à terre l'eau qu'il venait de puiser, afin de s'exercer à la patience. On triomphe de ses habitudes; on dompte ses passions; par un effort simultané on change la direction de ses idées; on maintient son attention contre les distractions du dehors etc.; toutes ces opérations, et une infinité d'autres que l'on rapporte à la *volonté*, à cet acte par excellence de l'être moral, se renouvellent aujourd'hui comme autrefois; et nous ne voyons pas que l'intelligence de l'homme soit perfectionnée au point *d'être confondue avec le mouvement général et commun de l'économie animale.* Plaisante manière d'analyser l'homme, que de lui retrancher tout ce qui ne convient pas! Et qui n'admirera le progrès de cette analyse ! M^r. Cabanis ne lui accorde guères que les opérations de l'instinct; car c'est en venir là que de considérer la volonté comme *une réaction produite par des impressions analogues, antérieures.* Condillac nie les opérations de l'instinct, parce qu'on ne saurait les expliquer *en procédant du connu à l'inconnu;* toute cette idéologie ne ressemble pas mal au lit meurtrier de Procus, sur lequel on allongeait ou racourcissait à volonté les malheureuses victimes.

Il est vrai que l'existence d'un principe actif, qui *veut* et qui donne la moralité à nos actions, parce que la volonté est l'objet de notre conscience, contredit un peu le système *d'un cerveau qui digère des impressions.* Après tout, nous ne faisons qu'opposer des faits à une comparaison ingénieuse, et ces faits supposent nécessairement l'existence d'une cause, prouvée par l'observation de chacun, admise dans la croyance de tous les peuples, consacrée par des expressions distinctes dans tous les idiômes du langage, qui, en général, doit être considéré comme le monument de la raison humaine. J'en trouve des traces jusque dans le titre même de l'ouvrage de M. Cabanis. Annoncer, par exemple, que l'on va parler *de l'influence du moral sur le physique*, c'est reconnaître implicitement la distinction de ces deux natures : car, deux choses idem-

Digitized by Google

tiques n'influent pas l'une sur l'autre, mais se confondent. Si vous ajoutez ensuite que le *moral n'est que le physique*, alors c'est vous justifier avec des pièces qui vous accusent, c'est affirmer à-la-fois qu'une chose est et n'est pas la même, ce qui, en terme de géométrie, est une équation absurde.

D'ailleurs, il ne suffit pas de nier ce que tout le monde croit; c'est un genre de mérite trop facile, qui trop long-temps a dispensé de tous les autres. Mais lorsqu'on prétend réformer la doctrine de tous les siècles, on s'engage nécessairement à en donner une meilleure. Ainsi, il faut prouver qu'il est plus raisonnable de croire que la pensée est produite par un organe (c'est-à-dire, que l'esprit naît de la matière), que de croire, comme autrefois, que l'effet devant être de même nature que la cause, la spiritualité de la pensée attestait l'immatérialité de son principe. Lorsqu'on veut expliquer, par la physique, un phénomène moral qui se conçoit par l'esprit, il faut s'appuyer sur des faits positifs et avérés. Il n'est plus permis, alors, de recourir *aux forces vives de la nature*, aux propriétés de la matière que l'on ne désigne pas, et à de vagues abstractions que l'on revêt d'expressions plus vagues encore. Mais lorsqu'on avance que *l'organe sensitif réagit sur lui-même pour produire le sentiment*, il faut citer au moins des expressions qui prouvent ce mécanisme merveilleux. Sur-tout *lorsqu'on a vu les impressions arriver au cerveau*, on devroit bien nous les faire voir.

M. Cabanis a totalememt oublié de prendre cette précaution. Mais si la plupart du temps, les faits qu'il cite sont exacts, il en tire des conséquences que l'on ne comprend pas mieux que l'on ne voit la *sécrétion de la pensée*. En général, lorsqu'il a montré que les phénomènes de l'ordre moral et ceux de l'ordre physique, sont unis dans leur existence, il se croit en droit d'en conclure qu'ils sont identiques de leur nature. Lorsqu'il a prouvé *connexion*, il croit avoir prouvé *dépendance*. Cette manière de raisonner est, en quelque sorte, toute la logique de l'auteur, et toute la preuve de sa doctrine. Nous avons vu qu'elle était combattue par des faits directs, elle n'est pas moins contraire au raisonnement; car, dit très-bien l'auteur *de la division la plus naturelle des phénomènes physiologique* (1):

(1) L'auteur de cet ouvrage, dont le succès est assuré par de justes éloges, et par tant de critiques amères et injustes, avait soumis à R-

Digitized by Google

« La liaison de deux phénomènes, la nécessité de leur » co-existence, prouvent sans doute qu'on ne peut les » concevoir *séparés*; mais la différence du but auquel ils » tendent immédiatement, prouve qu'ils sont réellement » *distincts*. Ainsi, le sang ne peut circuler, s'il ne reçoit » dans le poumon l'influence de l'air extérieur; et l'air » ne peut s'introduire dans le poumon, si le sang n'y » arrive pas: la respiration et la circulation ne sont donc » jamais *séparées*; mais la respiration a pour fin le chan- » gement d'état du sang; la circulation a pour fin l'en- » tretien général de la vie; elles sont donc tout-à-fait » *distinctes*.

» Lorsqu'on dit: *ces objets sont distincts et séparés*, » on ne fait donc point un pléonasme, quoique souvent » on croie en faire un; et il peut très-bien se faire que » cette assertion si courte renferme une vérité et une » erreur. »

Nous n'irons pas plus avant: on ne réussit guères en opposant des raisons à des affirmations; c'est un moyen de défense très-inégal, et l'on ne manquerait pas de nous accuser de crier à l'impiété, lorsque les *sciences physiques viennent nous enlever quelques retranchemens de causes finales*. Mais encore une fois, s'il faut s'en tenir aux sciences physiques, l'auteur ne donne pas moins d'exercice à notre foi. On y reviendra quelque jour avec plus de détail, puisque certains journalistes ont reconnu dans cet ouvrage une grande exactitude en physiologie. On pourra même s'exprimer avec d'autant plus de liberté sur un grand nombre d'assertions démenties, d'opinions hasardées (1), etc. qu'elles appartiennent moins à l'au-

---

chat, son proche parent et son ami, les passages où il combattait plusieurs points de la *distinction des deux vies*. Ce grand physiologiste qui avait autant de bon esprit que de génie, reconnut la justesse des observations de son jeune ami, et se proposait même d'en faire usage dans l'enseignement et dans les nouvelles éditions de ses ouvrages. M. Cabanis insinue dans sa préface que Bichat avait emprunté quelques points de vue de ses premiers discours, publiés dans les *Mémoires de l'Institut*. Si cela est, on prouvera facilement que Bichat était bien disposé à les lui rendre.

(1) Veut-on voir, par exemple, comment un membre de l'école et de la société de médecine de Paris, explique le *plaisir* et la *douleur*? « Les extrémités sentantes des nerfs, nous dit-il, ou plutôt les gaines » qui les recouvrent, peuvent être dans deux états très-différens. » Tantôt les bouts extérieurs du tube éprouvent une constriction » forte et vive, qui repousse, en quelque sorte, le nerf en lui-même » (*et voilà la douleur*); tantôt ils se relâchent et lui permettent de

Digitized by Google

teur, mais qu'elles ont dû leur crédit passager au baron d'Holbach, à Helvétius, et à tant d'autres dont les livres sont ensevelis sous les ruines de la révolution. Ces maîtres du genre humain, nés, ce semble, pour attester la stérilité honteuse de l'esprit d'erreur et du talent sans bonne foi, recueillaient, en vantant le progrès des lumières, les débris des vieux systèmes de la Grèce; et désespérant de les faire adopter par persuasion, essayaient, à force d'importunité, de nous accoutumer à les entendre. Du moins, la réforme ne s'était pas encore opérée dans les sciences; mais, dans le siècle des méthodes, on ne peut trop s'étonner qu'un savant ait daigné reproduire tant de frivolités scholastiques, proposées dès-lors sous le nom de découvertes. Peut-être que les mêmes intentions ramènent nécessairement les mêmes procédés. Donnons-en un exemple : on remarquera comment les hommes qui réclament une circonspection si rigoureuse dans l'étude des sciences, et dont le mérite, en général, consiste plutôt à rejetter les faits incertains, qu'à tirer parti de ceux qui sont avérés, se contentent aisément d'assertions et de conjectures, lorsqu'elles intéressent des vérités importantes.

M. Cabanis a vu des petites bêtes dans une amande pourrie, et il en conclut que l'amande a fait les petites bêtes. Ici on peut lui opposer les expériences de Réaumur et de Spallanzani, qui combattent directement cette *génération équivoque*. On pourrait appuyer ces expériences du témoignage de Ch. Bonnet, dont M. Cabanis reconnaît l'exactitude, malgré son entêtement pour les causes finales. Personne assurément ne devait mieux que l'auteur *de la chaîne des êtres* s'accommoder d'un système, qui transforme immédiatement la matière morte en matière vivante. Mais toutes les observations sur les *ani-*

» s'épanouir en liberté (*et voilà le plaisir*). » Que tout cela est divertissant! et que la physiologie est une étude agréable! Il est malheureux cependant qu'aucune expérience ne prouve ce mécanisme si ingénieux. D'abord, qui nous assurera que nos *extrémités sentantes* sont le siége du sentiment? Qui a vu ces *extrémités sentantes*? Bichat avoue n'avoir pu les découvrir, et cependant il étoit au courant des *fines recherches de l'anatomie moderne*? Qui sait si les *gaines qui les recouvrent* se continuent jusqu'au bout? Qui sait si elles sont sensibles? Bichat avoue encore son ignorance, et regarde comme de pures hypothèses tout ce qu'on en raconte. Ses propres expériences lui ont appris au contraire que les gaines ou *névrilènes* perdaient de sa sensibilité à mesure qu'elle s'approchait des extrémités des nerfs. etc.

Digitized by Google

malcules infusoires, ne lui ont rien appris de semblable. A la vérité, il avoue, « que leur extrême petitesse per-» met rarement d'appercevoir le corpuscule et le germe » dont ils proviennent ; mais seulement l'on est assuré » que la manière de multiplier de chaque espèce est sou-» mise à des loix constantes et invariables, et qu'il n'y a » rien ici qui tienne le moins du monde de ces généra-» tions équivoques, adoptées par l'ancienne école, et que » l'on a tenté de nos jours de faire revivre. » L'auteur a prévu sans doute ces objections, puisqu'il annonce de nouvelles expériences qui les combattent. Mais une preuve qu'il n'en attend pas de grandes lumières, c'est qu'il ajoute, « que les personnes qui veulent que sans germe, il » puisse y avoir de génération, doivent en même temps » établir que ceux de toutes les espèces possibles sont ré-» pandus par-tout dans la nature, en attendant les cir-» constances propres à les développer : ce qui au fond » n'est qu'une même manière de dire que toutes les par-» ties de la matière sont susceptibles de tous les modes » d'organisation. »

Non; il n'est pas nécessaire d'établir que *les germes de toutes les espèces possibles sont répandus par-tout dans la nature*, puisque les animalcules qui en proviennent, ne naissent pas indifféremment par-tout; ceux, par exemple, qui se multiplient sur l'homme à la faveur de certaines maladies, ne se rencontrent pas sur tous les animaux.

Nous n'invoquerons pas l'autorité de plusieurs autres naturalistes observateurs, qui ont rejetté avec mépris toutes ces vieilles fables de Lucrèce. En voilà bien assez pour prouver que cette *génération équivoque* est au moins, comme son nom l'indique, une opinion très-douteuse. Nous allons voir comme l'on sait en tirer des conséquences très-positives ; et d'abord il en résulte des îles dans le grand Océan, improprement appelé la Mer du Sud. « Ces îles, dit M. Cabanis, reposent sur des noyaux » ou sur des roches, qui sont l'ouvrage d'espèces imper-» ceptibles d'insectes marins; c'est encore ainsi que, sor-» ties par degré du sein des eaux, où ces travailleurs in-» fatigables font incessamment végéter de si puissantes » masses, elles viennent éprouver, à la surface, les al-» ternatives de la sécheresse et de l'humidité, l'action » des gaz élémentaires dont l'air et le lieu se compo-» sent, etc. »

Probablement, les insectes marins firent ces îles,

Digitized by Google

dans le temps que les huîtres digéraient des montagnes. Néanmoins ce beau travail suppose des conditions assez difficiles à rencontrer, mais bien plus difficiles à observer ; car enfin, il fallait qu'une partie de ces insectes restât alternativement en *végétaux*, pour nourrir celle qui était en *animaux* : autrement le travailleur infatigable qui aurait voulu manger, n'aurait eu d'autres ressources que de se transformer en végétal. L'auteur pousse plus avant ses recherches :

Il se demande, si l'homme et les grands animaux qui ne se reproduisent aujourd'hui que par voie de génération, ont pu dans l'origine être formés de la même manière que des plantes à peine organisées et des ébauches grossières d'animalcules? « Nous l'ignorons absolument, et nous l'ignorerons toujours. » Cependant, en voyant des mousses et des lichens croître spontanément sur nos toits, et bientôt après se peupler d'une infinité d'animalcules, il est bien tenté de nous donner une origine semblable. « Car une » fois doués de la puissance vitale, les animalcules, du » moins plusieurs d'entr'eux, se reproduisent aussi par » voie de génération. Dès-lors la perpétuité de leurs es- » pèces respectives est assujettie, tantôt à l'un des deux » modes propres aux races plus parfaites, tantôt à un » troisième qui se compose en quelque sorte des deux. » Si donc on voulait leur appliquer le même raisonne- » ment, puisqu'on les voit naître les uns des autres, ils » n'auraient pu dans l'origine éclorre du sein d'aucune ma- » tière inanimée : *or cette conclusion, démentie par le* » *fait* (1), *porterait entièrement à faux;* et peut-être, » à cet égard, des idées plus justes que nous ne le pen- » sons, étaient-elles présentes aux auteurs des Genèses » que l'antique Asie nous a transmises, lorsqu'ils don- » naient la terre pour mère commune à toutes les na- » tures animées qui s'agitent et vivent sur son sein. »

Si l'on considère ensuite tout le temps qu'il a fallu à un animalcule, pour acquérir une tête, des bras et des jambes, *il est évident* que l'on ne peut se contenter de la courte durée qu'on assigne communément à l'existence du monde. Mais voici une conséquence plus féconde qui dispense de toutes les autres. « C'est que les matières orga- » nisées, et notamment les matières vivantes, étant pro- » duites originairement par les mêmes moyens et en vertu

(1) Elle démentirait l'expérience de l'amande pourrie.

Digitized by Google

» des mêmes loix que les matières inorganisées, elles y » demeurent assujetties dans tous leurs développemens » postérieurs, jusqu'au moment de leur dissolution finale.

On sent quel nouveau jour cette conséquence jette sur les phénomènes moraux de l'instinct, de la sympathie et plusieurs autres modifications de la *gravité vivante*.

En vérité, il devient trop embarrassant de continuer l'examen de cet ouvrage. On jugera si ce sont les raisonnemens qui nous accablent, ou les convenances qui nous arrêtent. Nous prions, sur-tout, qu'on ne nous accuse pas d'avoir manqué au caractère public dont l'auteur est revêtu, en examinant avec liberté les opinions de son livre. Cependant, pour écarter toutes les interprétations de la malignité, nous supposerons que ce livre ait pour auteur un disciple d'Hélvetius, qui aurait seulement tenté de revêtir la doctrine de son maître d'un certain appareil de physiologie et d'histoire naturelle. Si cet homme venait ensuite nous la proposer *comme la base ferme et solide de la morale, qui doit remplacer les croyances religieuses*, et nous assurer que la connaissance de nos viscères assure les progrès de la science sociale; alors nous lui répondrions, si toutefois nous pouvions répondre sérieusement :

Y pensez-vous? La morale qui est un besoin de tous les jours, dépendra de vos découvertes lentes et incertaines? Une analyse plus exacte des matières animales, me fera connaître de nouvelles vertus, ou m'imposera de nouveaux devoirs? Ainsi, il n'y avait point de société avant la découverte de la circulation du sang? — Mais connaissez-vous mieux la matière que l'esprit? — Où en serions-nous, si les règles de notre conduite dépendent des systêmes qui se succèdent dans l'empire des sciences; car sans parler des caprices et de l'ignorance de ceux qui les professent, le changement n'est-il pas l'attribut nécessaire de ces sciences que nous appelons positives; de ces sciences qui s'enrichissent de faits qui combattent les méthodes, et marchent en quelque sorte en détruisant ce qu'elles laissent derrière elles?

Depuis la théorie de Lavoisier sur la respiration, nous en avons vu deux autres. Qui nous assurera que ce sera la dernière? Plusieurs découvertes capitales de ce célèbre fondateur de la chimie moderne, ne sont-elles pas encore contestées aujourd'hui? et pour nous en tenir à l'étude physique de l'homme, n'est-il pas à lui-même, le plus prodigieux objet de la nature? et les phénomènes de son

organisation,

Digitized by Google

organisation ne sont-ils pas tellement enveloppés de mystères, que l'on regarde généralement comme un progrès de la science, la résolution de ne les point expliquer! — Mais dites-nous quels devoirs nous prescrit votre expérience sur l'*amande pourrie*? Cependant je cherche la *morale* que l'on peut retirer de toute votre physiologie, et en voici le résumé fidèle :

La vertu consiste à se bien porter; la sagesse se compose de tous les moyens d'y parvenir. Parmi les principaux, il faut compter l'argent qui nous procure une nourriture agréable, abondante, et des abris commodes contre les variations de la température. (On peut voir dans notre chapitre des climats, combien ce dernier point est important.) Il est d'autant plus moral d'avoir beaucoup d'argent, et de réunir toutes les douceurs de la vie, que la *philosophie rationelle analytique*, n'offrant aucune compensation à celui qui en serait privé, il se trouverait inévitablement placé entre la police et ses impressions internes. Pour vous, législateurs, favorisez l'importation du sucre et du café. *Le sucre donne des affections sociales.* Le café dispose à la bienveillance et à la philantropie; et il n'est pas impossible qu'après en avoir pris au sortir d'une bonne table, un idéologue n'envoie tout aussi-tôt un malheureux dîner avec une soupe à la Rumford.

On sera moins surpris de la brièveté de ce code de morale et de législation, si l'on se rappelle que les déterminations morales, qui viennent de nos viscères et de nos organes, étant soustraites à l'empire de notre volonté (puis qu'au contraire elles la déterminent), nos devoirs se réduisent à l'étude de nos relations avec les corps extérieurs.

O! pourquoi cette pâle génération de jeunes gens que l'on voit errer dans nos promenades publiques comme des ombres, n'étudie-t-elle pas la *physiologie*! On en retire plus de véritable instruction que de tous ces romans affreux qui rallument tristement des imaginations éteintes. A la vérité, ceux-ci offrent les modèles, mais la physiologie donne les principes. Elle découvre la source de tant *de déterminations morales* qui pourraient nous révolter encore; elle les légitime en les expliquant. Elle nous rend observateurs philosophes de nos propres désordres; elle nous apprend enfin, à trouver dans *notre ventre*, un abri contre les remords à venir.

Peut-être m'opposerez-vous la pureté de vos intentions;

Digitized by Google

mais elle ne peut vous justifier, car les conséquences sont renfermées dans les principes. On sait avec quelle libéralité les hommes qui furent célèbres avant nos malheurs, prodiguaient les systèmes et les maximes, négligeant d'en montrer les conséquences, soit que véritablement ils les méconnussent, soit que plutôt ils en fussent honteux et effrayés. Mais aussi quels disciples n'ont pas eu de tels maîtres! Quelquefois, cependant, les maîtres eux-mêmes ne dédaignèrent pas de descendre aux applications; et dans cet ouvrage que l'on ne peut nommer sans rougir (1), dans ce petit nombre de pages où l'auteur met sa morale en action, où il déchire les voiles de la pudeur, outrage tout ce qui est sacré, fait d'une société d'hommes un rassemblement d'animaux; les réduit, en un mot, à *l'influence de leurs impressions internes*: Diderot est à la fois le plus cynique des hommes et le plus conséquent des philosophes.

S'étonnera-t-on maintenant de toutes les protestations des amis de l'ordre et du goût, et, il faut le dire, de tant de froides déclamations contre la *philosophie et les sciences exactes*? Quel est leur plus grand ennemi, de celui qui les accuse, ou de vous qui les calomniez? Mais on aurait aussi grand tort d'imputer votre doctrine à la science, que de croire que la science ait quelque chose de commun avec votre livre. Non: ce n'est point à l'observation de la nature que vous devez toutes ces rêveries funestes et ridicules; mais à une triste assurance, que l'on ne sait comment nommer, et qui en est venue au point de poser en principes les plaisanteries qu'on vous adressait autrefois; ce n'est point la science qui fait des progrès, c'est la pudeur qui se retire. Heureusement des hommes célèbres nous ont prouvé dans tous les temps, et nous prouvent chaque jour, que la saine physique n'est pas plus ennemie de la saine morale que des arts d'imagination: car (dût cette remarque passer pour une *censure amère et doctorale*), les arts ne peuvent fleurir que par la morale.

Ce sont les passions qui fécondent le talent, et enflent, en quelque sorte, les voiles de l'imagination. Or, les passions supposent l'existence de principes et de mouvemens contraires; de desirs et de résistances; d'appétits qui sollicitent, et d'une conscience qui réprime. La doctrine de ces *deux mouvemens* explique l'homme et l'univers. C'est du milieu des orages excités par ces deux

(1) *Supplément au Voyage de Bougainville*, par Diderot...

Digitized by Google

principes ennemis, que sortent ces beaux accens de l'âme qui retentissent dans les siècles. Supposez maintenant *votre mouvement général et commun de l'économie animale*; alors vous substituez les brutalités des vices au mouvement des passions. Les espaces de l'imagination se referment; et il devient indifférent de choisir ses héros dans la société ou dans les bois. Phèdre, *respirant à-la-fois l'inceste et l'imposture*, n'aura *qu'une violente colique d'impressions internes*. Le désespoir d'Andromaque, partagée entre l'amour de l'étranger et l'amour plus puissant de son fils, s'expliquera *par la situation de ses mamelles*, etc.

Certes, de pareilles inventions ne sont ni morales ni poétiques, mais elles ne sont pas non plus plaisantes. Des hommes, dont je respecte les lumières, ont prétendu qu'un philosophe *pensant par son ventre*; qu'un professeur de l'école centrale d'un département, *traçant une échelle idéologique des êtres, depuis le lapin jusqu'à l'homme*, etc., pourraient fournir encore quelques traits comiques. Il me semble que le goût les réprouve d'avance; et je ne sais pourquoi la gaîté vient mourir au milieu de toutes les plaisanteries de ce genre. Peut-être que le ridicule, pour être attaqué avec succès, a besoin d'une certaine considération; et la science philosophique est descendue si bas, en se rendant populaire, tant d'ignobles disciples ont commenté les maîtres, que le ridicule même est tombé dans le mépris.

Mais sur-tout après la plus terrible expérience sur la société humaine, où toutes les erreurs spéculatives ont trouvé des applications, où les plus absurdes ont trouvé le plus de gloire; lorsqu'on vient les proposer de nouveau, sous la protection des sciences et des découvertes modernes: alors, il s'élève comme un nuage de tristesse qui couvre l'avenir. On se rappelle involontairement tant de rêves qui furent tragiques, tant d'opinions qui furent meurtrières, tant d'ignorances qui furent fécondes, pour le mal, et l'on se demande avec inquiétude si l'expiation n'est pas encore achevée, et si la philosophie n'a point agréé l'holocauste épouvantable. Hélas! chacun de nous a vu ces temps où les maîtres de l'opinion ne nous parlaient que de chutes et de chocs d'astres errans et vagabonds, de montagnes crystalisées, de mondes éternels et contemporains du Dieu qui les a faits; ils nous représentaient l'homme engendré dans le même élément que le saumon. Comme ils redoutaient l'immorta[illegible], ils sou-

Digitized by Google

mettaient leur âme à toutes les révolutions de la matière, se plaçaient au-dessous des animaux, se disaient machines, automates, etc. Enfin un philosophe nous assurait qu'en étudiant les propriétés de chaque plante, nous parviendrions à prolonger indéfiniment notre vie, et il a cherché une mort funeste dans la vertu des plantes. Il nous promettait dans ses livres des progrès toujours croissans de bonheur et de lumières : et nous avons vu la révolution..... La philosophie s'est arrêtée là et n'ira pas plus avant ; elle a creusé elle-même l'abîme qu'elle ne saurait franchir, et qui la sépare à jamais des générations futures.

C'est donc venir trop tard aujourd'hui que de nous proposer de régénérer la morale publique avec du sucre, et de guérir les désordres politiques à-peu-près avec de l'eau de chicorée ; c'est mal connaître l'esprit de son siècle. Gardez, ah ! gardez pour toujours ces secrets merveilleux. Ne remuez plus les restes d'une *philosophie* dont le nom même est également usé par ses défenseurs et ses adversaires ; laissez une nation qui relève ses autels, se rattacher aux croyances qui l'ont rendue florissante ; laissez-lui ses passions, car vos doctrines ne persuadent que des vices....

Il est temps de finir une discussion déjà trop longue ; nous y avons eu deux grands désavantages ; le premier d'opposer de vieilles raisons à de vieilles erreurs ; l'autre d'attaquer des erreurs que l'on ne peut croire, puisque la meilleure réfutation de tous ces systèmes sur l'homme, est l'existence de la société. P. M.

ANNONCES.

Supplément au Répertoire alphabétique-chronologique et par classement de matières, des lois rendues par les assemblées nationales et les corps législatifs, et des arrêtés du gouvernement depuis 1789. Par Guillaume Beaulac, homme de loi. — Ledit supplément contenant l'indication de la législation du quatrième trimestre de l'an 9 et celle de l'an 10.

Le Mécanisme des mots de la langue française, ou Méthode usuelle pour apprendre à parler, à lire et à écrire cette langue en peu de temps ; par P. H. A. Pain ; contenant le syllabaire, six tableaux in-fol sur les élémens de la parole et de la lecture ; articulations de la langue française ; comparatifs et homonymes ; plus un jeu pour l'intelligence de cette méthode. Prix, 7 fr 50 c.

A Paris, chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis l'église

Digitized by Google

POLITIQUE.

Le roi d'Angleterre vient de donner de nouvelles armoiries à sir Syd ey Smith. L'article suivant a paru à cette occasion dans la *Gazette de la Cour*.

« Le roi, en considération des services signalés rendus à sa majesté, ainsi qu'à son allié l'empereur, par sir Williams Sydney Smith, chevalier commandant et grand'croix de l'ordre suédois *de l'Epée*, capitaine de la marine royale, et représentant de la ville de Rochester, au parlement du royaume-uni, et pour montrer le cas que fait S. M. des talens et de la persévérance héroïque dudit sir Williams Sydney Smith, et particulièrement de sa conduite honorable dans la défense de Saint-Jean-d'Acre, en Syrie, dans l'année 1799, lui accorde la permission d'ajouter, en signe d'honneur, aux armoiries de sa famille, 1°. sur le chevron, une couronne de laurier; 2°. sur un champ ajouté, l'intérieur d'une ancienne fortification en perspective, dans l'angle de laquelle se verra une brèche, et sur la brèche le pavillon uni de l'empire ottoman et le pavillon uni de la Grande-Bretagne. Pour cimier, le *chelang* impérial ottoman, ou aigrette de triomphe, placée sur un turban, afin de rappeler le présent honorable envoyé par S. M. à sir Williams Sydney Smith. Le cimier de famille sera à l'avenir une tête de léopard, avec collier, et sortant d'une couronne orientale. Lesdites armes et cimier doivent être portés par ledit sir Williams Sydney Smith et par sa postérité, avec cette devise : *Cœur-de-Lyon*. En outre, quoique la prérogative d'avoir des supports à l'écusson soit bornée aux pairs du royaume, aux chevaliers des ordres de S. M., et aux représentans des princes du sang royal dans les installations, S. M., pour donner un témoignage particulier de son approbation audit sir Sydney Smith, lui donne pour supports, un tigre portant la couronne rostrale, ayant dans la gueule une branche de palmier, symbole de la victoire, soutenant le pavillon de la Grande-Bretagne, avec cette inscription sur la grande-croix de Saint-Georges: *Jérusalem* 1799; pour second support, un agneau portant la couronne murale, ayant dans la bouche une branche d'olivier, symbole de la paix, et soutenant la bannière de Jérusalem. »

Le gouvernement anglais a bien envoyé des ordres pour faire céder le cap de Bonne-Espérance aux hollandais, mais il n'a fait partir aucun bâtiment de transport pour en ramener

Digitized by Google

les troupes britaniques; il avoit envoyé dans le courant d'octobre un contre-ordre, mais déjà les hollandais étoient débarqués et avoient été reçus. On dit à présent que les troupes anglaises occupent les places principales, et que, pour se conformer au contre-ordre, elles sont restées au Cap, dont elles forment la garnison simultanément avec les troupes bataves, vivant d'ailleurs avec elles en bonne intelligence.

Des lettres particulières d'Alexandrie en Egypte, mandent, sous la date du premier novembre, ce qui suit:

« Le colonel Sébastiani, envoyé extraordinaire du gouvernement français dans le Levant, se trouve au Caire dans ce moment. Le bricq qui avoit accompagné la frégate à bord de laquelle il est arrivé en Egypte, a remis à la voile pour France. Tout ici paraît être devenu mystérieux. Quelques-unes des batteries de cette place ont été rétablies pendant la nuit, une, entr'autres, à la pointe de l'île de Pharos, qui domine le port, et une seconde sous le fort Caffarelli. Notre artillerie a été, en outre, renforcée de 150 hommes.

» Les turcs et les anglais qui se trouvent actuellement dans cette ville, paroissent vivre en bonne intelligence. Nous venons de nous signaler à leur égard par une marque extraordinaire de déférence et de politesse. Le 28 octobre étant le jour de la fête de Mahomet, nous avons, tout chrétiens que nous sommes, concouru à la célébration de cette cérémonie, par une salve de 21 coups de canon tirés de nos forts et des vaisseaux de guerre mouillés dans le port.

» La mission dont le général Stewart s'étoit chargé en faveur des mamelucks, n'a pas réussi auprès de la Sublime-Porte. Le divan a refusé, avec obstination, d'entendre à aucun terme d'accommodement, à moins qu'au préalable, les mamelucks ne consentissent à évacuer l'Egypte. Ils ont, comme on l'imagine bien, rejeté une pareille proposition; et en conséquence de ces dispositions, une guerre d'extermination a commencé entr'eux et les Turcs. On ne se fait, de part et d'autre, aucun quartier. Les premiers, bien supérieurs à l'ennemi en discipline et en courage, ont jusqu'ici été constamment victorieux dans les divers engagemens qui ont eu lieu; et comme ils ne manquent ni d'argent ni de provisions, ni de munitions de guerre, ils viendront certainement à bout de chasser les Turcs de l'Egypte. Les habitans des campagnes sont d'ailleurs d'autant plus favorables à la cause des mamelucks, qu'ils se trouvent eux-mêmes plus violemment exaspérés par les mauvais traitemens, les cruautés et l'oppression qu'ils ont éprouvés de la part des Turcs.

On assure qu'il a été donné communication au congrès

Digitized by Google

helvétique de deux rapports qui ont été, dit-on, présentés au premier consul, sur l'organisation des sept cantons ci-devant aristocratiques de Zurich, Berne, Soleure, Fribourg, Bâle, Lucerne et Schaffouse. On y trouve les passages suivans :

« Les familles patriciennes, qui ont perdu par la révolution leurs privilèges, haïront toujours la France; si elles disent qu'elles aiment la France, elles veulent parler de son ancien régime, dont elles desirent le rétablissement. Les habitans des campagnes et les savans de la Suisse sont plus portés pour les principes de la révolution que pour l'état de la France, tel qu'il est depuis le 18 brumaire. Les gouvernemens existans en Helvétie depuis la révolution, ont imité toutes les sottises de la révolution française; ils se sont empressés de détruire le système des bourgeoisies : cette institution est cependant la véritable et première base de l'amour de la patrie et de toutes les vertus, par lesquelles les suisses se sont distingués.

» Le premier consul, pour completter sa médiation, doit se charger des premières nominations pour les autorités des cantons; c'est le desir d'un grand nombre de députés, qui sont persuadés que le médiateur de l'Helvétie doit nécessairement être le législateur et l'électeur de ce pays. »

On apprend de Ratisbonne, que l'envoyé autrichien près la diète, et ministre directorial, M. de Fahnenberg, vient de porter à la diète une proposition importante, relative à la composition future du collège des princes. Pour rétablir dans cette assemblée la parité de religion, dont le principe ne serait plus exécuté, si l'on se tenait strictement aux dispositions du plan d'indemnité, il demande que les suffrages à émettre dans le collège des princes, soient répartis de la manière suivante :

Soixante-dix votes catholiques; savoir : dix à l'Autriche; au grand-duc de Toscane, huit; à la maison de Bavière, douze; au grand-maître teutonique, un; à l'électeur archi-chancelier, trois, à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, deux; au duc d'Arenberg, un; au prince de Hohenzollern, deux; au prince de Lobkowitz, un; au prince de Salm-Salm, un; au prince de Salm-Kirbourg, un; au prince de Dietrichstein, un; au prince d'Auersperg, un; au prince de Furstenberg, deux; au prince de Schwarhenberg, deux; au prince de Lichtenstein, un; au prince de Tour et Taxis, deux; aux princes d'Œttingen Wallerstein et Spielberg, deux; au prince de Loewenstein-Wertheim, un; au prince de Portoa, un; aux princes de Hohenlohe-Waldenberg et

Digitized by Google

Schillingsfurst, deux; au duc de Modène, deux; au prince de Colloredo, un; au prince de Kaunitz, un; au prince de Ligne, un; au prince de Khevenhuller, un; au duc de Looz, un; au prince de Brezenheim, un; aux comtes d'Empire catholiques de la Souabe, de la Franconie et de la Westphalie, trois. Total, 70 votes.

Soixante-huit votes protestans; savoir : treize à Brandebourg, (le roi de Prusse); à Hanovre, sept; au duc de Brunswick, un; à la Saxe, quatre; au duc de Weimar, deux; au duc de Gotha, deux; aux possesseurs du comté de Henneberg, un; aux différentes maisons de Mecklenbourg, quatre; au landgrave de Hesse-Cassel, quatre; au landgrave de Hesse-Darmstadt, trois; au prince d'Anhalt, un; au margrave de Bade, quatre; au prince de Schwarzbourg, un; au duc de Wirtemberg, quatre; au duc d'Oldenbourg, trois; au roi de Suède, en sa qualité de duc de Poméranie antérieure, un; à la maison de Nassau Orange, quatre; aux princes de Nassau-Usingen et Weilbourg, deux; au prince de Solense Braunfels, un; au prince de Linange, un; au prince de Reuss-Planen, un; au prince de Hohenlohe-Nenenstein, un; aux comtes d'Empire protestans de la Vetéravie, la Franconie et la Westphalie, trois. Total, 68 votes.

On prévoit que cette proposition éprouvera beaucoup de contradiction de la part des cours de Berlin, et de tous les états qui forment le parti connu sous la dénomination de *parti prussien*, parce qu'elle tend à augmenter l'influence de l'Autriche et à diminuer celle de la Prusse. Cette affaire ne peut manquer de donner lieu à une discussion importante.

On écrit de Vienne, que le courier porteur de la convention du 25 décembre, conclue à Paris, relativement à l'indemnité supplémentaire du grand duc de Toscane, est arrivé le 7 janvier dans cette capitale. Sa majesté l'empereur a aussitôt ratifié cette convention, et l'échange des ratifications doit avoir lieu incessamment à Paris. Les mêmes lettres annoncent que les démarches faites dernièrement par le cabinet impérial, pour contracter une nouvelle alliance avec la Russie, ont été infructueuses.

Une lettre de Londres, inséré dans l'*Argus*, annonce que les français ont rassemblé au-delà de huit mille hommes en Corse, principalement dans le voisinage d'Ajaccio, ce qui a excité des alarmes dans l'île de Sardaigne. Une frégate est aussi arrivée ici le 14, étant partie le 1^er^. de Livourne; il y a environ six semaines qu'elle était à Toulon, et qu'elle a visité les principaux ports de la Méditerranée : il y avait dans le premier quatre vaisseaux de ligne prêts à mettre en

Digitized by Google

mer, et beaucoup de troupes dans le voisinage, quoique la ville n'ait pas plus de six mille hommes de garnison : la flotte hollandaise, de cinq vaisseaux de ligne, sous le commandement de l'amiral Dewinter, était à Cagliari, en Sardaigne; la France a retiré ses troupes de Gênes, mais elle a cinq mille hommes campés dans le voisinage; *la Thétis et le Howod* ont mis hier à la voile pour l'Angleterre.

On apprend de Bruxelles qu'il doit se former, aux environs de cette ville, un camp de douze mille hommes. On mande des bords du Rhin, qu'un égal nombre de troupes va se rassembler sur cette partie des frontières. Le général commandant la vingt-sixième division militaire, doit avoir reçu des ordres positifs à ce sujet; suivant les mêmes avis, les préfets des quatre nouveaux départemens de la rive gauche doivent se réunir dans les premiers jours de pluviose, à Coblentz.

La nouvelle répandue du prochain voyage du premier consul dans les départemens de la Belgique, excite l'émulation de tous les habitans, et de toutes parts on fait des préparatifs brillans pour le recevoir. La petite ville de Tirlemont vient de former deux compagnies de volontaires à pied et à cheval. Les habitans de Bruxelles se disposent aussi à former deux corps de volontaires, qui seront richement habillés et montés sur des chevaux de prix.

VARIÉTÉS.

Le C. Louis Le Mercier vient de faire imprimer sa tragédie d'*Iseult et Orovèse*, avec cette épigraphe :

Les auteurs mal jugés, que les sifflets font taire,
Doivent au nez des sots rendre leurs camouflets;
Moi, ne puis-je, au public dénonçant mon *parterre*,
Juger son jugement et siffler ses sifflets?

Le mot de *parterre* n'est pas heureux en cette occasion, attendu que, dans le langage familier, il signifie *culbutte*, et qu'il peut faire ainsi une équivoque malheureuse. L'auteur répond dans sa préface aux reproches des journalistes, qui l'ont accusé d'être incorrect :

« Les chagrins de Racine et le courroux de Boileau

» dit le C. Le Mercier, nous apprennent que leurs » plus beaux vers furent ceux même qu'on taxa d'in- » correction : s'ils n'eussent pas soutenu les hardiesses » originales de leur plume contre les critiques de leurs » contemporains, leur siècle ne nous eût laissé que des » Pradon et des Cotin bien purs.

» Quel parti nos maîtres prendraient-ils aujourd'hui » contre une ligue de censeurs qui les épilogueraient dans » leurs feuilles? Il est probable qu'ils méconnaîtraient ces » nouveaux venus dans la république des lettres? Leur » dignité n'établirait nul commerce d'écrits avec eux : » en effet, quel rapport existerait-il entre quelques- » uns des journalistes et les vrais auteurs?

« Les uns, sédentaires et isolés, s'instruisent en réflé- » chissant sur la nature; les autres courent les bureaux » et les spectacles, et ne savent que ce qu'on y dit : les » uns lisent nuit et jour les anciens, et écrivent peu; » les autres ne lisent par état que les modernes, et ne » cessent d'écrire et d'imprimer contre eux : les uns s'ef- » forcent de reproduire pour les arts un nouveau siècle » de Louis XIV; les autres, le vantant à dessein de nous » humilier, ont l'air de vouloir empêcher qu'il renaisse : » ceux-ci, pour la plupart, sont indigens, réservés et » silencieux dans les cercles, et sobres dans les repas; » ceux-là sont largement payés, conteurs de nouvelles, » et toujours à table pour se réconcilier, le verre à la » main, avec les ennemis qu'ils se font : ceux-ci, enfin, » travaillent à des monumens honorables; l'estime pu- » blique, lorsqu'ils savent se respecter, les investit d'une » magistrature personnelle contre les vices et les ridi- » cules; et ceux-là, souvent érudits et laborieux, » n'emploient leurs talens et leur vie qu'à briguer la célébrité de Fréron, dont le nom est devenu l'injure la plus cruelle pour ceux qui l'imiteraient. »

Digitized by Google

Thalie a été plus heureuse que Melpomène. Une comédie nouvelle, intitulée *le Séducteur amoureux*, vient d'obtenir un succès assez marqué au théâtre de la République. Cette pièce, en trois actes, est remplie de détails et de vers agréables; le public a demandé l'auteur. C'est le C. Longchamps, auteur de *ma Tante Aurore*. Nous reviendrons sur cette pièce dans le prochain numéro.

Il vient de paraître un petit poëme, en IV chants, intitulé : *la Gastronomie*. Ce léger badinage, dans lequel les censeurs rigoureux peuvent trouver quelques négligences, est l'ouvrage d'un esprit aimable et facile. L'auteur annonce peu de prétentions; il demande à Dieu, dans sa préface, de lui inspirer de temps en temps quelques sujets neufs : « Donnez-moi, ajoute-t-il en continuant sa prière, la force de supporter les bonnes » ou mauvaises critiques, les chutes et autres accidens, » auxquels sont sujets les gens de ma profession; faites » aussi que je ne sois pas gonflé d'orgueil, et que je » ne crève pas dans ma peau au moindre triomphe! »

La division du poème de la Gastronomie est très-naturelle : l'auteur traite, dans le premier chant, de la cuisine des anciens; dans les trois autres chants, il traite du premier, du second service, et du dessert. Le poète s'est surpassé dans le dernier chant. En parlant des sujets de conversation qui sont propres à égayer un repas, il dit à ses convives :

Vous pouvez cependant, libres de leurs fureurs,
Parler de votre siècle et rire de ses mœurs.
—Que vous semble, messieurs, du siècle des lumières?
—Je pense, en vérité, que nous ne voyons guères.
Je préfère le temps où l'on ne voyait rien.
Convenez cependant que nous dansons fort bien....

Digitized by Google

. . . . . .

Messieurs, avez-vous lu la nouvelle brochure ?
Que de biens sont promis à la race future !
Une femme nous dit et nous prouve en effet,
Qu'avant quelques mille ans, l'homme sera parfait ;
Qu'il devra cet état à la *mélancolie*.
On sait que la tristesse annonce le génie. . . . .
Nous avons déjà fait des progrès étonnans :
Que de tristes écrits ! que de tristes romans !
Des plus noires fureurs nous sommes idolâtres,
Et la mélancolie a gagné nos théâtres.

. . . . . .

PARIS.

Le cit. Sébastiani, que le gouvernement avait envoyé en Egypte et en Turquie, est de retour de sa mission.

S. M. le roi d'Espagne, touchée des soins généreux que les religieuses hospitalières de Brest ont rendus aux malades de son armée navale, pendant tout le temps qu'elle a séjourné dans ce port, vient de faire présent à ces respectables dames, d'une somme de 5,000 livres, comme une marque de sa reconnaissance. Cette somme leur a été remise par M. le chevalier Roubaud, intendant des armées espagnoles, en commission à Paris, avec une lettre très-honorable que leur a écrite, au nom du roi, le premier ministre, M. le prince de la paix.

On va recruter dans les départemens de la ci-devant Belgique et dans ceux de la rive gauche du Rhin, pour le service des colonies ; les engagemens se feront de gré à gré comme autrefois, et les recrues seront conduites à Dunkerque, où est fixé le dépôt général de ces pays.

Une lettre du conseiller d'état, ministre des cultes, annonce que le gouvernement vient d'accorder à tous les évêques démissionnaires, à titre de pension, le tiers du

Digitized by Google

traitement des évêques actuellement en fonctions. Cette pension est payable à dater du 1^er^. vendémiaire prochain.

Un épicier de la place Saint-Michel vient d'être accusé du crime le plus horrible : il avait deux filles, dont l'aînée était sur le point de se marier ; veuf depuis quelque temps, il jouissait, comme leur tuteur, du bien de ses enfans ; craignant d'être obligé, par le mariage de sa fille aînée, de rendre environ 60,000 francs qui lui revenaient de la fortune de sa mère ; ce père injuste et dénaturé forme l'horrible projet de l'empoisonner. Dimanche, 26 nivose, il met de l'arsenic dans la tasse de café qu'il destinait pour sa victime ; la malheureuse reçoit le fatal breuvage de la main paternelle, et quelques momens après, elle éprouve des douleurs affreuses : sa jeune sœur accourt à ses cris ; la malade vomit une partie du poison, elle demande à boire, et le père lui envoie de l'eau et du vin, mêlés encore avec de l'arsenic. Après avoir avalé ce breuvage, elle a de nouveau éprouvé des douleurs aiguës, et elle a succombé quelques heures après. L'épicier avait fait venir un chirurgien, et à la seconde visite, il avait eu soin de lui dire qu'il se ressouvint qu'il avait été appelé deux fois : cette mort prématurée et violente ayant donné des soupçons, on a fait le lendemain l'ouverture du cadavre ; on y a reconnu tous les symptômes de l'empoisonnement. L'épicier, nommé Trumeau, a été arrêté, ainsi qu'une concubine avec laquelle il vivait publiquement depuis plusieurs années.

Pendant que ce crime était découvert, une fille était condamnée à mort par le tribunal criminel de Bruxelles, pour un attentat non moins horrible. Cette malheureuse voulant se débarrasser d'un enfant de quatre ans, l'avait exposé, de concert avec sa sœur, dans un bois ; mais bientôt après, craignant qu'il résistât à l'inclémence de la saison, elle était retournée dans le lieu où elle l'avait laissé, et bravant les innocentes caresses de son enfant, qui lui

Digitized by Google

tendait des mains suppliantes, elle l'avait inhumainement jetté dans un étang, où il est mort.

On écrit de Vienne, en Autriche, que la montagne de Blocksberg, située à quelque distance de Bude, et au pied de laquelle se trouvent des bains d'eau sulfureuse, vient d'éprouver dans sa partie supérieure, une éruption volcanique, qui a répandu l'alarme dans les environs. C'est un nouveau phénomène qu'il faut encore ajouter à la nomenclature de ceux qui ont rendu si remarquable l'année qui vient de s'écouler.

Le gouvernement de la république, sur le rapport du ministre de l'intérieur, le conseil d'état entendu, a pris, le 3 pluviose, l'arrêté suivant :

Art. I^er. L'Institut national, actuellement divisé en trois classes, le sera désormais en quatre, savoir : — 1^re. classe. *Classe des sciences physiques et mathématiques.* — 2^e. classe. *Classe de la langue et de la littérature françaises.* — 3^e. classe. *Classe d'histoire et de littérature ancienne.* — 4^e. classe. *Classe des beaux-arts.* Les membres actuels et associés étrangers de l'Institut, seront répartis dans ces quatre classes. Une commission de cinq membres de l'Institut, nommés par le premier consul, arrêtera ce travail, qui sera présenté à l'approbation du gouvernement.

II. La première classe sera formée des dix sections qui composent aujourd'hui la première classe de l'Institut, d'une section nouvelle de géographie et navigation, et de huit associés étrangers. Ces sections seront composées et désignées ainsi qu'il suit : — *Sciences mathématiques.* Géométrie, 6 membres; mécanique, 6; astronomie, 6; géographie et navigation, 3; physique générale, 6. — *Sciences physiques.* Chimie, 6 membres; minéralogie, 6; botanique, 6; économie rurale et art vétérinaire, 6; anatomie et zoologie, 6; médecine et chirurgie, 6. La première classe nommera, sous l'approbation du premier consul, deux secrétaires perpétuels, l'un pour les sciences mathématiques, l'autre pour les sciences physiques. Les secrétaires perpétuels seront membres de la classe, mais ne feront partie d'aucune section. La première classe pourra élire jusqu'à six de ses membres parmi ceux des autres classes de l'Institut. Elle pourra nommer cent

Digitized by Google

correspondans pris parmi les savans nationaux et étrangers.

III. La seconde classe sera composée de quarante membres. Elle est particulièrement chargée de la confection du dictionnaire de la langue française. Elle fera, sous le rapport de la langue, l'examen des ouvrages importans de littérature, d'histoire et de sciences. Le recueil de ses observations critiques sera publié au moins quatre fois par an. Elle nommera dans son sein, et sous l'approbation du premier consul, un secrétaire perpétuel, qui continuera à faire partie du nombre des quarante membres qui la composent. Elle pourra élire jusqu'à douze de ses membres parmi ceux des autres classes de l'Institut.

IV. La troisième classe sera composée de quarante membres et de huit associés étrangers. Les langues savantes, les antiquités et les monumens; l'histoire et toutes les sciences morales et politiques, dans leur rapport avec l'histoire, seront les objets de ses recherches et de ses travaux. Elle s'attachera particulièrement à enrichir la littérature française des ouvrages des auteurs grecs, latins et orientaux, qui n'ont pas encore été traduits. Elle s'occupera de la continuation des recueils diplomatiques. Elle nommera dans son sein, sous l'approbation du premier consul, un secrétaire perpétuel, qui fera partie du nombre des quarante membres dont la classe est composée. Elle pourra élire jusqu'à neuf de ses membres parmi ceux des autres classes de l'Institut. Elle pourra nommer soixante correspondans nationaux ou étrangers.

V. La quatrième classe sera composée de vingt-huit membres et de huit associés étrangers. Ils seront divisés en sections, désignées et composées ainsi qu'il suit: peinture, 10 membres; sculpture, 6; architecture, 6; gravure, 3; musique (composition), 3. Elle nommera, sous l'approbation du premier consul, un secrétaire perpétuel, qui sera membre de la classe, mais qui ne fera point partie des sections. Elle pourra élire jusqu'à six de ses membres, parmi ceux des autres classes de l'Institut. Elle pourra nommer trente-six correspondans pris parmi les nationaux ou les étrangers.

VI. Des membres associés étrangers auront voix délibérative seulement pour les objets des sciences, de littérature et d'arts; ils ne feront partie d'aucune section, et ne toucheront aucun traitement.

VII. Les associés républicoles actuels de l'Institut fe-

Digitized by Google

ront partie des cent quatre-vingt-seize correspondans attachés aux classes des sciences, des belles-lettres et des beaux-arts. Les correspondans ne pourront prendre le titre de membres de l'Institut. Ils prendront celui de correspondans lorsqu'ils seront domiciliés à Paris.

VIII. Les nominations aux places vacantes seront faites par chacune des classes où ces places viendront à vaquer ; les sujets élus seront confirmés par le premier consul.

IX. Les membres des quatre classes auront le droit d'assister réciproquement aux séances particulières de chacune d'elles, et d'y faire des lectures lorsqu'ils en auront fait la demande. Ils se réuniront quatre fois par an en corps d'Institut, pour se rendre compte de leurs travaux. Ils éliront en commun le bibliothécaire et le sous-bibliothécaire de l'Institut, ainsi que les agens qui appartiennent en commun à l'Institut. Chaque classe présentera à l'approbation du gouvernement les statuts et réglemens particuliers de sa police intérieure.

X. Chaque classe tiendra tous les ans une séance publique à laquelle les trois autres assisteront.

XI. L'Institut recevra annuellement du trésor public 1500 f. pour chacun de ses membres non-associés ; 6,000 f. pour chacun des secrétaires perpétuels, et pour ses dépenses une somme qui sera déterminée, tous les ans, sur la demande de l'Institut, et comprise dans le budjet du ministre de l'intérieur.

XII. Il y aura pour l'Institut une commission administrative, composée de cinq membres, deux de la première classe, et un de chacune des trois autres, nommés par leurs classes respectives. Cette commission fera régler, dans les séances générales, prescrites par l'article X, tout ce qui est relatif à l'administration, aux dépenses générales de l'Institut, et à la répartition des fonds entre les quatre classes. Chaque classe réglera ensuite l'emploi des fonds qui lui auront été assignés pour ses dépenses, ainsi que de tout ce qui concerne l'impression et la publication de ses mémoires.

XIII. Tous les ans chaque classe distribuera des prix, dont le nombre et la valeur sont réglés ainsi qu'il suit : La 1re. classe, un prix de 3,000 fr. ; la 2e. et la 3e. classe, chacune un prix de 1,500 fr. ; et la 4e. classe, des grands prix de peinture, de sculpture, d'architecture et de composition musicale. Ceux qui auront remporté un de ces quatre grands prix, seront envoyés à Rome et entretenus aux frais du gouvernement.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

MES QUARANTE ANS.

OH ! de mes jeunes ans, séduisantes chimères,
Recevez le tribut de mes larmes amères.
Hélas ! ils ont pour moi disparu ces beaux jours,
Age heureux, où tout plein de brûlantes amours,
Mon cœur, novice encor, ne trouvait de délices
Qu'aux plaisirs achetés par de longs sacrifices.
Oh ! comme j'enviais le sort de ces amans
Qu'offrent, dans leurs récits, l'histoire et les romans ;
Je les suivais par-tout : les vivantes peintures
De leurs maux, de leur joie et de tant d'aventures,
Donnaient à ma pensée un plus rapide essor ;
Mon âme en traits de feu se les rappelle encor ;
L'un ravit sa maîtresse aux murs d'un monastère,
Et l'enferme avec lui sous un roc solitaire ;
D'autres, avec transport, scellent dans un tombeau
L'hymen dont le trépas va briser le flambeau ;
Ce jeune homme confie aux fureurs de Borée,
La nacelle où l'attend une amante éplorée.
Et toi, toi dont le nom vivra dans l'avenir,
Toi, fortunée encor par le seul souvenir,

Digitized by Google

Tu cours au fond d'un cloître ensevelir tes charmes !
Que de fois vos revers m'arrachèrent des larmes !
Bien que par vos malheurs vous tous m'épouvantiez,
Vous seuls, j'en fais l'aveu, vous seuls, vous m'enchantiez.
Aussi mon cœur ardent qu'enflammaient ces spectacles,
Avec avidité recherchait les obstacles ;
Les faciles plaisirs excitaient mes dégoûts :
Si parfois j'apprenais qu'un père ou qu'un époux,
Abusant sans remords d'un droit illégitime,
Au fond d'un vieux château recelait la victime ;
Soudain de tels amours connaissant tout le prix,
De la triste beauté je devenais épris.
Que ne tentais-je point pour me faire aimer d'elle !
Par combien de travaux je signalais mon zèle !
Que de fois, pour surprendre un seul de ses regards,
J'ai consumé des nuits ou franchi des remparts !
Moment délicieux ! qu'il est digne d'envie,
Le baiser qu'on obtient aux dépens de sa vie !
Ah ! comme les transports d'un amour violent
Savent charmer un cœur né sensible et brûlant !
Quel plaisir, quand le jour a déjà pris la fuite,
D'épier un rival dont on craint la poursuite,
Ou d'attendre, caché dans un bosquet lointain,
L'heure du rendez-vous promis pour le matin.
De trahison toujours accuser sa maîtresse,
L'aimer avec fureur, la menacer sans cesse,
Et bientôt revenant à des transports plus doux,
Des pleurs du repentir arroser ses genoux,
Voilà le vrai bonheur ! Cet éternel passage
De la peine au repos, de l'ivresse à la rage,
A sur l'âme sensible un charme tout puissant.
Malheur, malheur à l'être et froid et languissant,
Qui de la jalousie ignore le délice !
Mais depuis que du temps l'injurieux caprice,
M'oblige de compter quatre fois dix hivers,
Sur mes destins futurs mes yeux se sont ouverts ;
Je vois que la jeunesse amante du bel âge,

Digitized by Google

D'un cœur de quarante ans dédaigne le servage.
Déjà la glace, affreuse en sa fidélité,
De mon front découvert montre la nudité ;
Œil si vif autrefois, ta splendeur est éteinte,
Et tout sur mon visage offre la triste empreinte
Des ans qui, sans pitié, me détruisent toujours.
Adieu donc pour jamais délicieux amours,
Adieu, songes riants de ma gloire passée ;
Et mon âme pourtant n'est point encor glacée,
Et j'éprouve toujours ces vifs emportements,
D'une flamme éternelle éternels aliments.
Mais pourquoi me parer d'une frivole excuse ?
N'est-il pas temps enfin que je me désabuse ?
Eh bien ! sans être aimé puisqu'il me faut vieillir,
Beaux arts, dans votre sein daignez me recueillir.
Muses, du don des vers prêtez-moi la magie,
Bacchus, assoupis-moi dans une douce orgie ;
Et toi, que de l'amour on appelle la sœur,
Epanche dans mon sein ton calme et ta douceur.
Oui, je vous rends justice ; et loin que je dénie
De vos célestes dons la valeur infinie,
J'ai souvent, comme un autre, éprouvé vos bienfaits,
J'en conviens : toutefois, quels que soient vos attraits,
De quelque nom pompeux dont chacun les décore,
Je sens qu'à tous vos biens mon cœur préfère encore
D'un amour opprimé les revers éclatants,
Et les illusions de mon premier printemps.

LATRESNE.

IMPROMPTU

A MADAME ***, l'aînée.

S'IL est vrai que de l'Amitié
Le folâtre Amour soit le frère,
Si nous leur devons par moitié
Les plus doux plaisirs de la terre,

Digitized by Google

Entre ce frère et cette sœur
A qui donner le droit d'aînesse?...
De la première la sagesse
Lui mérite cette faveur :
Que de gens dont l'âme bornée
S'abandonne entière au cadet !
Ah! plus heureux le cœur discret
Qui trouve les deux dans l'aînée.

Par ROUSSEAU LA ROTTIÈRE.

ENIGME.

Il est peu de mortels dont je ne sois connu ;
On en voit tant sur qui j'exerce ma puissance !
Chez l'hôte qui me loge, une fois parvenu,
Je deviens importun : si, las de ma présence,
Il ne me chasse point, je m'érige en bourreau
Qui chaque jour invente un supplice nouveau.
Ce n'est pas tout, lecteur, car je fais pis encore :
Celui qui me nourrit, eh bien ! je le dévore.
Pour me vaincre, il ne faut que savoir me charmer ;
Mais le choix des moyens est assez difficile :
Rien pour moi n'a d'attraits, je ne puis rien aimer.
L'on me trouve au village aussi-bien qu'à la ville ;
Dans le palais des rois je pénètre aisément ;
Je me glisse par-tout, sous les simples cabanes,
Dans les temples sacrés et dans les lieux profanes.
L'épouse avec l'époux m'évitent rarement.
Enfin, lorsqu'un amant s'éloigne de sa belle,
C'est moi qui le remplace : alors je m'introduis
Jusque dans son boudoir ; là je m'empare d'elle,
Et..... Mais l'amant revient ; adieu, vite je fuis.

Par M. PONSARDIN-SIMON,
de Reims.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Dans mes huit pieds, lecteurs, si l'on me décompose,
Je présente cinquante mots.
C'est beaucoup, dira-t-on; eh bien, je me propose
De le prouver aux gens d'esprit, aux sots.
D'abord, j'offre un métal perfide;
Deux instrumens; le bruit ordinaire au moulin;
Le synonyme de chemin;
Un mest dont je suis très-avide;
Un saint, rival de Saint-Thomas;
Ce que bat la mer en furie;
Ce qui souvent conduit un malade au trépas,
Et quelquefois lui rend la vie;
Un ruisseau; ce qui sert à faire mes souliers;
Un mont d'un accès difficile;
Dix verbes; ce qu'il faut pour défendre une ville;
Un peuple qui chez lui jamais n'accorde asile
Aux prêtres, moines, cordeliers;
L'endroit qui joint et le corps et la tête;
Une rivière; un minéral;
Ce que fait entendre homme et bête;
Un titre fastueux; trois adverbes; un mal;
Le nom qu'à certain rat a donné Lafontaine;
Ce qu'on aime à trouver sur les lèvres d'Iris;
Ce qui fait fuir les grâces et les ris
Loin de la prude Célimène;
Un terme qui n'est plus nouveau;
Ce qu'il faudrait qu'éprouvât la rivière;
Ce que nous fait pousser la crainte ou la colère;
Un messager; un pronom; un bateau;
Ce qu'à Paris ramassent fous et sages;
Ces orbes rapides et sûrs

Digitized by Google

Qui roulent à-la-fois charrettes, équipages;
L'espace qu'aux hameaux, aux villes, aux villages,
Renferme l'enceinte des murs;
Un creux; deux notes de musique.
Est-ce assez? Non. Eh bien, a dit un satirique,
Des nobles démentant leurs trente-deux quartiers,
Deviennent..... Alte-là! Respectons les courtiers.
Lecteur, à me chercher que ton esprit s'applique.

Par un abonné.

CHARADE.

Quand je vois Dorival, cet obscur personnage,
Qui, fort riche en écus, mais fort pauvre en usage,
Parce qu'il a changé d'habit et de métier,
Croit pouvoir avec art conduire mon premier,
Et qui, loin de cacher sa grossière ignorance,
Traverse maint et maint quartier,
Pour se montrer dans mon dernier,
Riant de son inconséquence,
Je suis tenté de m'écrier:
Eh! qu'il eût bien mieux fait de mener mon entier!

Par M. A. DURET.

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Énigme est *rideau de lit.*

Celui du Logogriphe est *flâme* (*flamme*), appelée quelquefois *feux follets*, *feu Saint-Elme*, où l'on trouve *e*, *me*, *âme*, *lame*, *fa*, *la* (notes), *mâle*, *ma*, *mal* (faute), *mal*, (douleur), *amé* et *féal*, *le*, *la* (article), *là* (adverbe), *lé* (largeur d'étoffe), etc.

Le mot de la Charade est *coucher.*

Digitized by Google

Histoire naturelle des Animaux, par *Pline*, traduction nouvelle, avec le texte en regard; par *P. C. B. Gueroult*, professeur de langues anciennes aux écoles centrales de Paris. Trois vol. in-8°. Prix : 12 francs et 16 fr. par la poste. A Paris, chez *Delance* et *Lesueur*, imprimeurs-libraires, rue de la Harpe, n°. 133; et chez *le Normant*, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, la porte en face du petit portail.

L'HISTOIRE NATURELLE de Pline, si on veut l'envisager sous son véritable point de vue, et n'y chercher que ce qu'on doit raisonnablement attendre d'un ouvrage composé il y a plus de dix-sept siècles, est un des monumens les plus précieux qui soient échappés au naufrage des temps. L'antiquité ne nous a point transmis d'écrit où il règne une aussi grande variété de faits et de style, et c'est sans contredit la collection la plus riche et la plus complète de tout ce qui composait à cette époque l'ensemble des connaissances humaines. On y retrouve une foule de mots, d'usages, d'observations de toute espèce qui seraient à jamais perdus pour nous, si Pline n'avait pris soin de nous les conserver, et, sous ce seul rapport, son ouvrage ne saurait être remplacé. Il est vrai qu'on y chercherait inutilement cet esprit de discussion et de critique dont on voit peu de traces chez les anciens, et dont

Digitized by Google

se piquent les auteurs de ces derniers temps, qui, sans cesse armés de scepticisme, rejettent tout ce qui choque les idées reçues, tout ce qui ne cadre pas avec les systèmes adoptés à l'époque où ils écrivent. Ils ne veulent croire que ce qu'ils comprennent; un fait est évidemment controuvé, dès que leurs lumières ne leur en fournissent pas l'explication, et les bornes de leur intelligence sont pour eux les limites du possible. Ce n'est pas que nous prétendions absoudre entièrement Pline du reproche de crédulité qu'on lui a tant de fois adressé; mais nous croyons que ce reproche a beaucoup moins d'importance qu'on n'a voulu y attacher, et pour le réduire à sa juste valeur, il est bon d'entendre comment l'auteur lui-même l'a prévenu, et a d'avance pris soin d'y répondre. « Je ne doute pas, » dit-il, après un morceau plein de force et d'éloquence (que nous citerons dans le cours de cet article) sur l'homme en général, et avant d'entrer dans les détails des particularités relatives à l'espèce humaine; « je ne doute pas » que plusieurs faits ne paraissent à beaucoup » de mes lecteurs prodigieux et incroyables.... » Tout ce qui vient pour la première fois à » notre connaissance n'est-il pas un sujet » d'étonnement? Combien de choses ne sont » jugées possibles qu'après qu'elles ont été » faites! A chaque instant la force et » la majesté de la nature surpassent notre » croyance, quand nous contemplons, je ne » dis pas son ensemble, mais même ses détails... Au surplus, je ne prétends pas ga» rantir tous les faits que je vais énoncer.

Digitized by Google

« J'aime mieux renvoyer aux sources et citer » les auteurs pour tout ce qui sera suspect ou » douteux. » (*Traduction de M. Guéroult.*)

Quoique Pline, par ce peu de mots, semble avoir été au-devant de toutes les objections, en avertissant ses lecteurs qu'il entrait dans son plan de recueillir les faits et non de les discuter, on ne peut se dissimuler que le ton dont il rapporte les événements les plus dépourvus de vraisemblance, ne soit souvent d'un homme ami du merveilleux, qui croit sans examen et sur parole, et qui veut être cru de même. Mais, après tout, cette crédulité est-elle un si grand mal, et la science y aurait-elle réellement gagné, si, plus scrupuleux dans le choix des matériaux dont il composait ce vaste édifice, il eût rejeté tout ce qui devait lui paraître douteux ou même incroyable au temps où il écrivait? Le plus véridique des historiens, Hérodote, n'a pas été à l'abri d'un reproche semblable, et plus d'une fois il a été justifié par les observations et les découvertes des voyageurs modernes qui ont vérifié l'exactitude de ses récits, et prouvé que cet amour du merveilleux dont on lui faisait un crime, n'était la plupart du temps que la bonne-foi d'un homme qui se croyait obligé de transmettre tout ce qui lui semblait appuyé par des témoignages respectables, et qui ne voulait pas rejeter un fait, uniquement parce qu'il ne pouvait pas l'expliquer. Ainsi M. Falconnet nous semble avoir pris une peine assez inutile, lorsque, dans un ouvrage rempli d'ailleurs de vues saines et de recherches estimables, il con-

Digitized by Google

sacre des volumes entiers à relever minutieusement et à réfuter fort au long les erreurs de Pline, réelles ou prétendues. Il serait facile de prouver que plus d'une fois le critique s'est trompé lui-même, soit en donnant une interprétation fausse à un passage, soit en prenant pour base de ses jugemens ses propres connaissances ou même celles de son siècle. Pour n'en citer qu'un exemple, on sait qu'on a long-temps regardé comme un rêve des anciens l'histoire des pierres tombées du Ciel, ou qu'on a voulu du moins en rapporter l'origine aux éruptions volcaniques. Aujourd'hui, non-seulement il est prouvé par des relations authentiques qu'il pleut quelquefois des pierres, mais les calculs d'un des premiers géomètres de l'Europe ont au moins rendu probable le sentiment de ceux qui pensent que ces pierres ne sont pas une production de notre globe, et qu'elles peuvent avoir été lancées hors de la sphère d'attraction de la lune, dans celle de la terre. La seule hypothèse qui parût admissible à M. Falconnet, celle qui faisait jaillir ces pierres de nos volcans, se trouve repoussée par tous les calculs, et Pline est du moins justifié comme narrateur. Au reste, les erreurs de physique deviennent à-peu-près indifférentes dans un ouvrage où jamais un élève ne s'avisera d'aller étudier cette science. Aristote et Pline ne sont certainement pas la source où vont puiser ceux qui veulent y acquérir des connaissances certaines et positives. Ce n'est déjà plus même dans Buffon qu'on peut apprendre l'histoire naturelle,

Digitized by Google

comme, avant un demi-siècle peut-être, on ne l'étudiera plus dans ceux qui ont écrit après lui. Telle est la marche nécessaire des sciences où de nouvelles découvertes viennent en un moment détruire les plus brillantes théories et les systèmes les plus accrédités. Le dernier venu part du point où s'est arrêté son devancier, et, n'eût-il fait qu'un pas de plus, c'est toujours lui que prend pour guide quiconque veut courir la même carrière. Mais si la destinée de la plupart des savans est de s'éclipser les uns les autres, si leurs ouvrages, quelque succès qu'ils aient obtenu dans leur siècle, après un certain laps de temps retombent dans l'oubli, ceux qui comme Aristote, Pline et Buffon, ont embrassé l'ensemble des connaissances humaines, et qui sur-tout, au mérite des recherches et des découvertes, ont joint le mérite beaucoup plus rare du style, peuvent se flatter de survivre à tout ce qui les précède comme à tout ce qui les suit. Bien des écoliers ont aujourd'hui en physique des notions plus saines que n'en avaient Pline et Aristote; mais si ces grands hommes revenaient parmi nous, ils seraient aujourd'hui, comme autrefois, les premiers de leur siècle.

Le véritable et important service qu'a rendu Pline, c'est de nous tracer l'histoire de la science, à l'époque où il écrivait. Son ouvrage, à-peu-près aussi complet qu'il pouvait l'être, est absolument nécessaire à l'intelligence de tous les auteurs qui l'ont précédé. Qui pourrait se flatter de connaître l'antiquité sans avoir lu Aristote et Pline? Le mérite du

Digitized by Google

style, indépendamment de tout autre, et la manière dont il a conçu et rempli un plan aussi vaste, auraient seuls suffi pour l'immortaliser. On ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici le jugement qu'en portait Buffon, dont personne ne récusera sans doute l'autorité en cette matière. « Ce qu'il y a d'étonnant, dit-il dans son premier discours sur » l'histoire naturelle, c'est que dans chaque » partie Pline est également grand. L'élévation des idées, la noblesse du style, relèvent » encore sa profonde érudition. Non-seulement » il savait tout ce qu'on pouvait savoir de son » temps, mais il avait cette facilité de penser » en grand qui multiplie la science, il avait » cette finesse de réflexion, de laquelle dépendent l'élégance et le goût, et il communique à ses lecteurs une certaine liberté » d'esprit, une hardiesse de pensée, qui est » le germe de la philosophie. Son ouvrage, » aussi varié que la nature, la peint toujours » en beau. C'est, si l'on veut, une compilation » de tout ce qui avait été écrit avant lui, une » copie de tout ce qui avait été fait d'excellent et d'utile à savoir; mais cette copie a » de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière » si neuve, qu'elle est préférable à la plupart » des originaux qui traitent des mêmes matières. Quoique les modernes, dit-il ailleurs, » aient ajouté leurs découvertes à celles des » anciens, je ne vois pas que nous ayons sur » l'Histoire Naturelle beaucoup d'ouvrages que » l'on puisse mettre au-dessus d'Aristote et de » Pline. »

Digitized by Google

On peut juger, d'après ces réflexions, de l'importance du travail de M. Gueroult, et quelques citations que nous allons faire mettront le lecteur à même d'en apprécier les difficultés et le mérite. On auroit de la peine à trouver un morceau plus propre à remplir ce double but, et à justifier, s'il en était besoin, les éloges de Buffon, que ce tableau si frappant de l'homme, par lequel Pline commence son septième livre, et qu'il a mis à l'entrée de cette magnifique galerie, où il va introduire ses lecteurs. Il n'est aucun endroit de Pline qui soit aussi connu, ni qui ait été plus souvent cité ou imité par les modernes; mais nous le transcrivons ici d'autant plus volontiers, qu'il fait déjà partie des *Morceaux choisis* du même auteur, publiés par M. Gueroult, il y a plus de quinze ans. On sait que cet essai, par lequel le savant professeur avait voulu pressentir le goût du public, avait déjà été mis, par le suffrage unanime de tous les gens de goût, et nommément par M. de la Harpe, au rang de nos meilleures traductions; et l'on verra sans doute avec autant de plaisir que de surprise le nouveau degré de perfection qu'ont acquis les morceaux qui avaient déjà paru.

Il est juste de commencer par l'homme pour qui la nature semble avoir produit tous les autres animaux. Elle vend bien cher les grands dons qu'elle lui fait; peut-être même est-elle pour lui moins mère que marâtre. D'abord c'est le seul qu'elle couvre de vêtemens étrangers..... le seul qu'au jour de sa naissance elle jette nu sur la terre nue, livré dès cet instant aux cris et aux pleurs. De tant d'êtres vivans, nul autre n'est destiné aux larmes, et ces larmes il les répand aussi-tôt qu'il respire : mais le rire, grands dieux ! le rire même précoce, même le plus hâtif, n'éclot jamais sur ses lèvres avant le quarantième jour.

Digitized by Google

A ce triste essai de la lumière succèdent des liens qui entravent tous ses membres, et dont les bêtes sauvages qui naissent dans nos habitations sont affranchies, du moins en ces premiers momens. Produit sous de si brillans hospices, le voilà donc étendu pieds et mains liés, ce futur dominateur de tous les autres animaux ! il pleure ! des supplices commencent sa vie, et tout son crime est d'être né. Après un tel début, hélas ! quelle démence que de se croire des droits à l'orgueil !

Se traîner sur les genoux et sur les mains, est en lui le premier signe de la force, et le premier bienfait du temps. Mais quand ce débile quadrupède se dressera-t-il sur ses pieds ? Quand formera-t-il des sons articulés ? Quand sa bouche pourra-t-elle broyer les alimens ? Jusques à quand la molle flexibilité de son crâne attestera-t-elle qu'il est plus faible qu'aucun des animaux ? Déjà surviennent les maladies, et cette foule de remèdes inventés pour les guérir, trop souvent impuissans eux-mêmes contre des maux inconnus et nouveaux. Avertis par leur instinct, les autres courent, volent ou nagent. L'homme ne sait rien sans le secours de l'instruction, ni parler, ni marcher, ni manger. Oui, de lui-même il ne sait que pleurer : aussi plusieurs ont-ils prononcé que le mieux serait de ne point naître, ou de rentrer à l'instant même dans le néant.

A lui seul exclusivement ont été réservés le chagrin, le luxe qui se varie sous des formes sans nombre, et qu'il étale sur toutes les parties de son corps ; l'ambition, l'avarice, la passion immodérée de la vie, la superstition, le soin de la sépulture, et même de ce qui arrivera quand il ne sera plus. Nul animal dont la vie soit plus frêle, les desirs plus effrénés, la peur plus effarée, la rage plus furieuse. Enfin les autres vivent en paix avec leurs semblables : nous les voyons se réunir et combattre contre des ennemis d'une espèce différente. Les lions, malgré leur férocité, n'ont point la guerre avec les lions ; les serpens ne déchirent point les serpens ; les poissons même, et les monstres de la mer ne sont cruels que pour ceux d'une autre espèce ; mais c'est de l'homme, grands dieux ! que l'homme éprouve le plus de maux.

Dans ce qu'on vient de lire, M. Gueroult avait à lutter avec lui-même, et ce n'était pas sans doute le combat le moins dangereux qu'il pût livrer. Nous ne pouvons nous dispenser de

Digitized by Google

le mettre aux prises avec un autre concurrent, avec M. Poinsinet de Sivry, qui a publié, il y a environ trente ans, une traduction complète de Pline. Notre dessein n'est pas de rabaisser le travail estimable de l'ancien traducteur. Un ouvrage d'aussi longue haleine présentait les plus grandes difficultés, et il faut plutôt louer M. Poinsinet de ce qu'il a fait, que le blâmer de ce qu'il n'a pu faire. Mais enfin puisque M. Gueroult a cru pouvoir entrer dans la même carrière, il a, par cela seul, contracté l'engagement d'approcher davantage du but, et c'est au public à juger s'il a tenu parole. Nous avons choisi, pour cette comparaison, le morceau de Pline sur le Rossignol, morceau charmant et que les deux traducteurs ont dû travailler avec une complaisance particulière. Les difficultés qu'il présentait étaient de plus d'une espèce; il exigeait à-la-fois de la précision et de la grâce; l'emploi des termes propres et souvent didactiques, et cependant une facilité d'expression qui ne laissât apercevoir aucune trace de travail; enfin il fallait parler de la musique des anciens, et se faire entendre des modernes. Voici d'abord la traduction de M. Poinsinet:

Le rossignol chante pendant quinze jours et quinze nuits sans interruption, lorsque les arbres commencent à pousser abondamment leurs feuilles. Cet oiseau n'est pas le moins admirable. La première merveille en lui, c'est qu'un si petit corps fournisse une voix si forte et d'une haleine si longue; la seconde, c'est que son chant soit aussi parfaitement conforme aux loix de la musique et de l'harmonie. Tantôt il fait de longues tenues en poussant la voix, tantôt il fredonne; tantôt son chant se divise en coupés; tantôt il se combine en modulations, qui enjambent l'une sur l'autre; quelquefois c'est en retirant à lui son haleine, qu'il fait les mêmes tenues dont nous avons parlé; quelquefois il rabat tout-à-coup l'in-

Digitized by Google

flexion ; d'autrefois c'est un simple gazouillement, et comme un entretien soliloque. Selon son caprice, sa voix successivement pleine, grave, aiguë, rapide, ralentie, éclatante, rassemble à elle seule différens caractères, le dessus, la taille et la basse : en un mot, ce petit gosier exécute tous les sons des instrumens les plus combinés par les recherches de l'art.... Ce qui prouve indubitablement que ces oiseaux mettent de l'art dans leurs chants, c'est que chacun d'eux chante de préférence plusieurs airs qu'il affecte particulièrement, et que tous ne chantent pas les mêmes. Ils disputent entr'eux à qui chantera le mieux, et s'opiniâtrent à ce défi les uns contre les autres. Le vaincu y perd la vie, renonçant plutôt à la respiration qu'à son chant. Les jeunes rossignols vont à l'école des autres, et s'instruisent auprès d'eux des chansons qu'ils doivent retenir. Ces petits disciples écoutent avec beaucoup d'attention, rendent la leçon qu'ils ont apprise, puis tout-à-coup se taisent. Il est sensible pour quiconque y prend garde, que le maître reprend et que le disciple se corrige.

Traduction de M. Gueroult.

Le ramage du rossignol dure quinze jours et quinze nuits sans interruption, dans le temps où le feuillage des arbres commence à s'épaissir. Cet oiseau n'est pas celui qui a le moins de droits à notre admiration (1). D'abord cette force de voix dans un si petit corps, cette continuité de respiration se peuvent à peine concevoir. Les modulations de son chant semblent le fruit de l'étude la plus approfondie de la science musicale ; c'est la réunion la plus complète de tous les genres de perfection : coups de gosier éclatans et prolongés, cadences variées, batteries vives et légères, roulades précipitées, reprises soutenues, demi-silences inattendus, quelquefois un simple gazouillement ; le rossignol cause alors avec lui-même. Sa voix est tour à tour pleine, grave, aiguë, perlée, étendue, et telle est la souplesse de son gosier, qu'il chante à son gré le dessus, la haute-contre, la

(1) *Primùm tanta vox tàm parvo in corpusculo, tàm pertinax spiritus. Deindè in unâ perfectâ musicæ scientiâ modulatus editur sonus : et nunc continuo spiritu trahitur in longum, nunc variatur inflexo, nunc distinguitur conciso, copulatur intorto, promittitur revocato, infuscatur ex opinato : interdùm et secum ipse murmurat : plenus, gravis, acutus, creber, extentus : ubi visum est, vibrans, summus, medius, imus.*

taille

Digitized by Google

taille et la basse. En un mot, un si faible organe produit tous les sons que l'art de l'homme a su tirer des instrumens les plus parfaits..... Et ne croyez pas que l'art soit étranger à ces oiseaux. Chaque rossignol chante plusieurs airs, et ces airs ne sont pas les mêmes pour tous; chacun a les siens. Ils se disputent le prix du chant avec une opiniâtreté bien marquée; souvent il en coute la vie au vaincu, qui ne cesse de chanter que lors qu'il a cessé de respirer. D'autres plus jeunes étudient et reçoivent les airs qu'ils doivent imiter.. Le disciple écoute avec une attention extrême; il répète la leçon et se taît pour écouter encore. Il est aisé de reconnaître que le maître reprend, et que l'élève se corrige, etc.

On n'attend pas de nous sans doute un examen critique des deux traductions que l'on vient de lire. Tout parallèle est offensant pour celui qui n'obtient pas la préférence, et nous le répétons, il ne saurait entrer dans nos vues de rabaisser le mérite d'un littérateur aussi recommandable que M. Poinsinet de Sivry. Contens d'avoir indiqué un point de comparaison, et fixé l'attention sur un morceau qui nous paraît propre à faire ressortir le talent du nouveau traducteur, nous nous interdirons des louanges qui blesseraient la délicatesse, parce qu'elles ne pouraient lui être données qu'aux dépens de ses rivaux. M. Gueroult, contre l'usage ordinaire, a su résister à la tentation de parler en mal de ses devanciers, et se garantir de l'affectation d'en dire du bien; il a senti que leur critique ou leur éloge seraient également déplacés sous sa plume. Nous croyons interpréter ses intentions en imitant son silence, et nous sommes persuadés que sa modestie nous saura gré de l'espèce de contrainte que nous nous imposons à nous-mêmes. Pour nous en dédommager, citons; de toutes les formules de louange,

Digitized by Google

c'est encore la moins usée et la moins suspecte. Après avoir lu la jolie description que Pline nous a donnée du plus habile musicien de la nature, on verra peut-être avec plaisir comment il s'exprime, quand il parle du plus éloquent des hommes.

Toutefois, ô Cicéron! puis-je sans crime passer ton nom sous silence? et que célébrerai-je comme le titre distinctif de ta gloire? Mais en est-il qu'on puisse préférer au témoignage universel du peuple-roi, aux seules actions qui, sans compter les autres merveilles de ta vie entière, ont signalé ton consulat? Tu parles, et les tribus renoncent à la loi agraire, c'est-à-dire, à leurs besoins: tu conseilles, elles pardonnent à Roscius sa loi théâtrale, et consentent à des distinctions humiliantes: tu pries, et les enfans des proscrits rougissent de prétendre aux honneurs. Catilina fuit devant ton génie; ta voix proscrivit M. Antoine. Je te salue, ô toi qui le premier fus nommé père de la patrie! toi qui le premier méritas le triomphe, sans quitter la toge, et le premier obtins la victoire par les seules armes de la parole: toi le père de l'éloquence et des lettres latines: toi enfin, et ton ancien ennemi, le dictateur César, l'a écrit lui-même, toi qui as remporté un triomphe d'autant plus solennel que d'agrandir à ce point les limites du génie, est un bien plus grand succès que d'avoir, par la réunion de tous les autres talens, reculé les bornes de l'empire!

En rapprochant cet éloge si vrai et si bien senti du tableau des misères humaines que Pline a tracé quelques pages auparavant, et que nous avons cité dans le cours de cet article, on voit que le mépris philosophique que lui inspirait l'espèce en général, n'allait pas jusqu'à le rendre insensible au mérite de l'individu. C'est sur-tout lorsqu'un grand homme en loue un autre, qu'on sent tout le prix de la louange, et qu'elle paraît une digne récompense d'un bel ouvrage comme d'une belle

Digitized by Google

action. Pour un esprit délicat, que sont les louanges des sots? Qu'importe le tribut bannal d'un peuple de vulgaires admirateurs? Mais la gloire n'est plus une chimère quand le génie la dispense. Ce n'est qu'à la vertu et au génie qu'il appartient de louer le génie et la vertu. Non, tout ce que Cicéron a fait de grand, tout ce qu'il a écrit de sublime, n'est pas resté sans récompense; il a été loué par tous les grands écrivains qui ont paru après lui. Pline a aussi été payé de ses immortels travaux; Buffon a fait son éloge.

Nous terminerons cet extrait en citant deux ou trois anecdotes prises au hasard dans cette collection de faits curieux dont Pline a enrichi son ouvrage. La première n'est qu'un récit presque sans ornement; mais on y trouvera une simplicité et une grâce particulière, qui prouve que Pline savait prendre tous les tons; la voici:

Démétrius le naturaliste rapporte d'une panthère un fait non moins mémorable. Le père du philosophe Philinus traversait un désert: tout-à-coup il aperçoit une panthère couchée au milieu du chemin; elle attendait quelque voyageur: saisi d'effroi, il veut retourner sur ses pas; mais l'animal se roule autour de lui, joignant aux caresses les plus pressantes des signes de tristesse et de douleur, auxquels on ne pouvait se méprendre, même dans une panthère. Elle était mère, et ses petits étaient tombés dans une fosse à quelque distance. Le premier effet de la compassion fut de ne plus craindre, et le second, d'examiner ce qu'elle demandait. Elle lui tirait doucement l'habit avec ses griffes: il se laisse conduire; et dès qu'il a compris la cause de sa douleur, et le prix qu'elle met à sa vie, il retire les petits. La mère avec eux accompagne son bienfaiteur jusqu'au delà des déserts. Il était aisé de voir qu'elle exprimait sa reconnaissance, et n'exigeait aucun retour: chose rare, même dans un homme.

Digitized by Google

On retrouve dans ce court récit le talent de la Fontaine, de Buffon, de tous les grands écrivains qui ont peint la nature, celui de nous intéresser par la vérité de l'expression, quels que soient les acteurs qu'ils mettent en scène; la réflexion qui le termine est pleine de finesse quoique jetée sans affectation et avec une sorte de négligence. Les deux anecdotes que l'on va lire ne comportaient pas la même simplicité. Pline, après avoir décrit les perles en naturaliste, s'élève en philosophe contre le luxe qui les tirait à grands frais de toutes les parties du monde, et qui, pour la toilette d'une femme, dévorait le revenu d'une province.

J'ai vu, dit-il, et ce n'était pas dans une cérémonie publique, dans une de ces fêtes où l'on étale tout le faste de l'opulence; j'ai vu, à un souper de fiançailles très-ordinaires, Lollia Paulina, qui depuis est devenue la femme de Caligula, toute couverte d'émeraudes et de perles, que leur mélange rendait encore plus brillantes. Sa tête, ses cheveux, sa gorge, ses oreilles, son cou, ses bras, ses doigts, en étaient chargés : il y en avait pour quarante millions de sesterces (9,000,000 francs). Elle était en état de produire les quittances. Et ces richesses, elle ne les devait pas à la prodigalité de l'Empereur; c'était le bien de son ayeul, c'est-à-dire, la dépouille des provinces. Voilà le fruit des concussions : voilà pourquoi Lollius, diffamé dans tout l'Orient pour les présens extorqués aux rois, avala du pioson, après avoir perdu les bonnes graces de Caïus-César, fils d'Auguste. C'était afin que sa petite-fille se fît voir aux flambeaux, avec une parure de quarante millions de sesterces. A présent calculons, d'un côté, ce que portèrent Curius et Fabricius dans leurs triomphes. Figurez-vous les brancards chargés du fruit de leurs exploits; et de l'autre, voyez à table Lollia, une simple particulière. Ne voudriez-vous pas qu'ils eussent été arrachés du char triomphal, plutôt que d'avoir, par leur victoire, préparé de tels scandales?

Il est des exemples de luxe plus monstrueux encore. Deux perles sont citées comme les plus grosses qui aient

Digitized by Google

jamais existé. Cléopâtre, dernière reine d'Egypte, les posséda l'une et l'autre. Elles lui étaient venues, par héritage, des rois de l'Orient. Dans le temps qu'Antoine, épuisant chaque jour tous les excès de la gourmandise, faisait charger sa table des mets les plus recherchés, cette princesse, avec l'orgueil et l'impudence d'une courtisanne couronnée, plaisantait sur l'appareil et la somptuosité de ses festins. Antoine lui demanda ce qu'on pouvait ajouter à la magnificence de sa table : elle répondit qu'elle dépenserait, en un seul repas, dix millions de sesterces, (2,250,000 francs.) Il désirait d'apprendre par quel moyen, mais il ne croyait pas que la chose fût possible. Ils font un pari. Le lendemain, jour de la décision, elle servit un repas magnifique : car, après tout, il ne fallait pas que ce jour fut perdu ; mais ce n'était qu'un des soupers ordinaires. Antoine demandait, d'un ton railleur, qu'on produisit le compte. Ceci n'est qu'un accessoire, dit-elle ; le souper coûtera la somme convenue, et seule je mangerai les dix millions de sesterces.

Elle ordonne qu'on apporte le second service. Les officiers, qui étaient prévenus, ne placèrent devant elle qu'un vase plein de vinaigre. On sait que cette liqueur possède la vertu de dissoudre les perles. Elle avait alors à ses oreilles les deux perles, merveille incomparable, chef-d'œuvre vraiment unique de la nature. Tandis qu'Antoine, impatient, observe tous ses mouvemens, elle en détache une qu'elle jette dans le vinaigre, et sitôt quelle est dissoute, elle l'avale. Déjà elle porte la main sur l'autre ; Plancus, juge du pari, la saisit et prononce qu'Antoine est vaincu : présage trop malheureusement accompli. Celle qui fut sauvée, n'a rien perdu de sa célébrité. Après que cette reine, fameuse par un triomphe si glorieux, fut tombée au pouvoir du vainqueur, on scia cette seconde perle, pour former deux pendans d'oreilles à la Vénus du Panthéon, et la moitié d'un de leurs soupers fait la parure d'une Déesse.

Cette derniere anecdote est généralement connue ; mais l'une et l'autre, par la variété de ton qui règne entr'elles et les citations précédentes, nous ont semblé très-propres à remplir notre principal objet, celui de donner à nos lecteurs une idée des difficultés que M. Gueroult a

Digitized by Google

eues à vaincre, et de la flexibilité avec laquelle son talent se plie à tous les genres de traductions.

Les notes qu'il a mises à la fin de chaque livre, méritent une attention particulière, par le goût et le discernement qui a présidé à leur rédaction. Elles n'ont que l'étendue convenable; ne roulent que sur des objets dignes d'occuper le lecteur, et sont destinées sur-tout à éclaircir et à développer le texte de Pline, dont elles appuient ou infirment le témoignage par celui des plus savans naturalistes modernes, tels que Buffon, d'Aubenton, la Cépède et Cuvier. M. Gueroult a aussi profité des notes instructives dont M. Camus a enrichi sa traduction de l'Histoire des animaux, d'Aristote. De pareils ouvrages, dit-il fort bien, sont les commentaires les plus utiles.

Nous croyons que ce travail, et par son importance et par la manière dont il est exécuté, sort de la classe ordinaire des traductions. Il étoit depuis long-temps attendu avec une impatience bien flatteuse pour l'auteur, et qui a été pleinement justifiée. Le principal but que s'est proposé M. Gueroult, est sans doute rempli, et l'on peut, au moyen de sa traduction et de celle de M. Camus, rapprocher et comparer ensemble Aristote, Pline et Buffon, ces écrivains immortels dont les ouvrages, dit-il, forment les trois grandes époques dans la chronologie de l'Histoire Naturelle. Il faut espérer que l'accueil qu'il reçoit du public, sera pour lui un motif de terminer cette grande entreprise, en donnant la traduction entière de Pline. Celle qui existe est due à

Digitized by Google

l'ancien gouvernement, qui y avait consacré une assez forte somme. On ne saurait trop encourager l'habile et modeste traducteur qui vient de prouver qu'on pouvait faire mieux, et qui, dans ce qu'il a déjà publié sans secours étrangers et sans autre impulsion que son amour pour les lettres, a donné un gage certain de ce qu'on doit attendre de lui, si on lui fournit les moyens de se livrer tout entier à un travail d'aussi longue haleine.

DE WAILLY.

VARIETÉS.

Plusieurs phénomènes, arrivés successivement et dans différentes contrées, occupent l'attention des savans. Il existe à Dinan une femme qui est dans un sommeil profond depuis le 15 avril dernier. Depuis quatorze ans, elle est attaquée de cette léthargie, dont les accès (si l'on peut parler ainsi) ont duré jusqu'à trois ou quatre mois, mais aucun ne s'était prolongé aussi long-temps que le dernier. Le corps de cette femme ne fait aucune fonction pendant son sommeil. A son réveil, elle ne paraît point avoir perdu de ses forces; elle prend quelque nourriture. La Bibliothèque Britannique cite l'exemple d'une femme qui étoit attaquée de la même maladie, et qui, dans les intervalles de son réveil, ne prenait qu'une cuillerée de lait tous les trois mois. Pline, Diogène de Laërce et quelques autres historiens rapportent de semblables phénomènes arrivés dans la haute antiquité. Le trait d'Épiménide ne doit plus être regardé aujourd'hui comme une fable. L'histoire rapporte qu'il resta endormi cinquante-sept ans. Diogène de Laërce ajoute qu'il devint vieux en aussi peu de jours qu'il avait dormi d'années. Comme cette femme dont parle la *Bibliothèque Britannique*, Épiménide ne prenait presque aucune nourriture; il était si aimé des nymphes, dit la fable, qu'elles lui donnèrent une drogue qu'il renfermait

Digitized by Google

dans la corne d'un bœuf, et dont une seule goutte suffisait pour lui conserver sa vigueur. Ces rapprochements m'ont paru piquants. Diogène de Laërce est d'accord ici avec la Bibliothèque Britannique du mois dernier, et la vérité se trouve expliquée par la fable.

Un journal nous apprend en même-temps qu'il est tombé une pluie de sang, le mois dernier, dans les faubourgs d'Aix en Provence. Voilà encore Tite-Live d'accord avec le journal du soir. L'historien romain attribuait la pluie de sang à la colère des dieux. Son explication avoit rendu son récit invraisemblable. Les journaux attribuent cette pluie couleur de sang à la formation des insectes dans les régions supérieures de l'air. S'il est nécessaire qu'un fait soit expliqué pour être vraisemblable, je ne sais point si on doit croire à celui que racontent aujourd'hui les journaux.

Je dois profiter de cette occasion pour parler d'un autre phénomène dont tous les savants se sont occupés. Il est tombé des pierres dans plusieurs points du globe, et ces pierres sont tombées perpendiculairement de l'atmosphère. On les a examinées, et on a reconnu qu'elles n'avaient aucune analogie avec les pierres des volcans, et les pierres des carrières connues. D'où viennent-elles? Quelques savans les font venir de la lune, d'où elles ont été lancées, par une irruption volcanique, jusque dans la sphère d'attraction de la terre. Je crois que c'est remonter un peu haut. Plusieurs savants d'ailleurs soutiennent qu'il n'y a point de volcans dans la lune. La société royale de Londres prétend que les pierres tombées du ciel ne sont que des météores pétrifiés. Cette opinion n'est pas nouvelle, et quelques livres de physique, publiés il y a cent cinquante ans, disent formellement que la foudre tombe quelquefois en pierre. Nous avons donc fait peu de progrès pour l'explication des grands phénomènes de la nature. On ne peut qu'applaudir aux efforts des savants pour nous faire connaître les moyens qu'emploie le moteur universel. Je voudrais cependant qu'ils se contentassent d'annoncer un fait sans l'expliquer quand ils

Digitized by Google

n'ont point de bonne explication à donner, et qu'ils avouassent de bonne foi qu'il est des loix de la nature qui surpassent leur intelligence ; mais c'est peut-être trop exiger, et cette bonne foi serait un phénomène plus étonnant que tous ceux qu'on nous raconte.

Le cit. Biot vient de faire imprimer un *Essai sur l'histoire générale des sciences pendant la révolution française.* Cet Essai est une brochure de 83 pages. L'auteur emploie les trois quarts de son ouvrage à comparer l'état des sciences chez les anciens à l'état des sciences chez les modernes. Il en vient ensuite aux progrès des sciences pendant la révolution, lesquels se réduisent à l'invention de quelques moyens pour la fonte des canons et la fabrication du salpêtre. Cet Essai sur l'histoire des sciences pendant la révolution doit servir d'introduction à la collection des séances de *l'Ecole Normale* que l'auteur regarde comme un monument de l'esprit humain, et qu'il élève beaucoup au-dessus de l'université, *qui était en arrière d'un siècle pour tout ce qui concerne les sciences et les arts.*

Éphémérides. (1)

L'an 1517, le 5 février, François Ier. se rend au parlement, pour y faire approuver le concordat ; ce corps, de l'avis des Prélats et de l'Université, élude l'enregistrement.

L'an 1589, le 5 février, le parlement de Toulouse reconnoît pour roi le cardinal de Bourbon, et ordonne de battre monnaie à son coin. La ligue fit servir ce fantôme de roi à l'exécution de ses projets contre Henri IV.

L'an 1783, le 5 février, désastre affreux de la Calabre, et destruction de la ville de Messine.

(*) Douze vol. in-8°. Chaque mois fait un volume : les mois de janvier et de février paroissent. Celui de mars paraitra dans les derniers jours de février, et ainsi de suite. On reçoit chaque vol. à mesure qu'il paroît, en payant d'avance 9 fr. pour 3 vol., 18 fr. pour 6, et 36 fr. pour les 12 volumes.

(*Nota.*) Pour recevoir cet ouvrage franc de port par la poste, il faut ajouter 1 f. 50 c. par trois vol.

On s'abonne chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, et chez *Nicolle*, rue des Jeûneurs, n°. 26.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Le Séducteur Amoureux, comédie en trois actes.

Césannes s'est acquis la réputation d'un *roué*; il séduit toutes les femmes, sans les aimer; il devient amoureux d'une veuve charmante, qui ne croit point à ses sermens et à ses protestations. Les refus qu'il éprouve le jettent dans un désespoir, qui n'émeut pas précisément la jeune Adèle, mais qui lui donne un peu de curiosité; les femmes sont curieuses; elle veut éprouver la sincérité des sentimens de *Césannes*; on lui donne un rendez-vous au nom d'une jolie femme du voisinage; il reçoit la lettre, et il part; on est convaincu de sa perfidie; mais bientôt on apprend qu'il a répondu à un cartel, et qu'il est allé se battre avec un étourdi qui avait calomnié Adèle. Alors on croit à son amour, et il obtient la main de l'aimable veuve.

Il s'en faut de beaucoup que cette pièce soit un modèle de bon comique; l'esprit en fait tous les frais, et l'esprit, qui fait toujours paraître l'auteur à la place des personnages, nuit à l'illusion théâtrale. Les choses d'esprit ne renferment jamais l'idée d'une beauté absolue; ce qui paraît merveilleux dans un cercle, peut paraître une sottise ailleurs. On consultait un homme de goût sur une pièce qui allait être représentée; cette pièce répondit-il, a tant d'esprit, que je doute de son succès. — Mais, lui observa-t-on, on n'écrit aujourd'hui que pour faire savoir qu'on a de l'esprit; on applaudit toujours aux pensées fausses, quand elles sont brillantes. — Oui sans doute, on applaudira le premier jour, et on s'ennuiera le second. C'est ce qui est arrivé au *Séducteur Amoureux* auquel on pourrait appliquer cette phrase populaire : *Il a tant d'esprit qu'il ne vivra pas.* Quelques auteurs qui ont été traités un peu sévèrement, ont reproché au public, d'être *passionné* dans ses jugemens; il a voulu prouver non-seulement qu'il était juste, mais qu'il était très-indulgent; il a applaudi au *Séducteur Amoureux*; mais son indulgence ne saurait aller jusqu'à l'applaudir deux fois.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Le conseil aulique de guerre vient d'être supprimé. La nouvelle de cet événement a excité la joie la plus vive à Vienne et dans tous les Etats de l'empereur. On le regarde comme plus heureux pour la monarchie autrichienne que le gain de dix batailles.

Une nouvelle qui n'a pas fait moins de sensation, c'est l'accord des puissances sur le supplément d'indemnités à accorder à l'archiduc grand-duc. Cet accord va mettre fin aux discussions de la diète de Ratisbonne.

— Les nouvelles d'Irlande continuent d'être alarmantes. Les papiers de Dublin, du 10, annoncent que les principaux habitans du comté de Limmerick se sont assemblés et ont pris la résolution de demander au lieutenant de déclarer le comté *hors de la paix du roi*. Une convocation pareille a eu lieu dans le comté de Tipperary. L'animosité héréditaire qui existe entre les paysans de différens comtés est, à ce qu'il paraît, la cause principale de ces actes de violence qui n'en demandent pas moins à être réprimés. Il s'est formé aussi en Irlande plusieurs bandes de voleurs. La malle de Limmerick, celle de la partie septentrionale de l'Irlande et celle de Vexford ont été volées par des hommes armés.

— On écrit d'Alger, sous la date du 5 décembre, que la régence avait déclaré la guerre au Danemarck. Elle avait donné ordre au consul du roi de Danemarck, de s'embarquer sous trois jours, et même menacé de se porter envers lui aux dernières extrémités.

Le cit. Dubois Thainville, chargé d'affaires de la République française, ayant reçu l'ordre spécial du premier Consul de protéger toutes les puissances amies, contre les injustices et les violences des pirates, a fait connaître au dey, que le premier Consul apprendrait avec peine une conduite aussi irrégulière, contre une puissance qui ne lui avait donné aucun sujet de plainte, et qui, au contraire,

Digitized by Google

venait encore tout récemment de lui payer des tributs très-considérables. Cette médiation de la France a paru beaucoup déplaire au dey, qui a même menacé l'agent français de le renvoyer avec celui de Danemarck. Cependant les choses paraissent s'être raccommodées.

L'agent danois est resté, et on pense que, pour cette fois, la régence ne déclarera pas la guerre au Danemarck.

— Une lettre de Corfou, du 13 décembre (22 frimaire), contient ce qui suit :

» Une frégate venant d'Alexandrie, sous pavillon français, et à bord de laquelle se trouvoit le colonel Sébastiani, vint mouiller, il y a peu de jours, devant l'isle de Zante. Son arrivée ayant réveillé le parti français opprimé depuis quelque temps, l'administrateur chargé du commandement de cette isle, se vit obligé d'avoir recours à la garnison russe pour réprimer ce mouvement populaire. L'envoyé français, informé de ce qui s'était passé, écrivit à ce sujet, au gouverneur de Zante, une lettre dont voici la traduction :

» Monsieur; le premier Consul m'a chargé de visiter les isles qui composent votre république, et d'assurer les habitans, qu'il prend un vif intérêt à leur bonheur. Je sais que la différence des opinions politiques divise cet état naissant en plusieurs partis; et que sans les sages mesures de votre gouvernement, la tranquillité publique auroit été altérée. Veuillez faire connoître à vos concitoyens, combien le premier Consul desire de voir finir les divisions intestines qui règnent dans les Sept-Isles.

» Votre indépendance politique est garantie par la France, par la Russie, et par la Sublime-Porte. Ces nations puissantes, unies entr'elles par les liens d'une amitié véritable, s'occupent, avec le consentement de vos concitoyens les plus vertueux et les plus éclairés, de vous donner une forme de gouvernement, qui convienne à votre position et au génie de vos habitans. Faites taire les passions, et attendez avec confiance le résultat de cette opération importante, et soyez sûrs que vous verrez bientôt le terme de vos maux et le commencement de votre félicité.

Digitized by Google

» La démocratie absolue, toujours agitée, sacrifie à de vaines chimères, la sûreté, la propriété, la liberté civile, en un mot, tout ce qui constitue le bonheur d'un Etat. L'aristocratie pure est toujours tyrannique. L'élévation d'un petit nombre de familles y est préférée aux talens et aux vertus. Pour qu'un gouvernement prospère, il faut qu'il réunisse, par une heureuse combinaison, les avantages de tous les gouvernemens, qu'il ait l'action prompte et le nerf de la monarchie, les lumières et la vigilance de l'aristocratie, et qu'il emprunte de la démocratie l'élévation et la vigueur; il faut que les citoyens y trouvent la sûreté que procure le premier de ces gouvernemens, la tranquillité dont fait jouir le second, et l'égalité de droits déterminée par les loix dans le troisième.

» Rappelez-vous que l'homme qui se réunit en société, ne conserve que la liberté de faire ce qui ne blesse pas les droits des autres, et que l'égalité consiste dans la protection que les loix accordent à chaque membre du corps social.

» La quarantaine m'empêche de communiquer avec vous. Je vous prie donc de faire part de ma lettre à toutes les autorités constituées et aux principaux habitans.

» Je profite de cette occasion pour vous assurer des sentimens d'estime et de considération que j'ai pour votre personne.

Signé, SEBASTIANI.

PARIS.

La classe des sciences de l'Institut s'est réunie le 2 nivose; le cit. Cuvier a été nommé secrétaire de la section des sciences physiques; et le citoyen Delambre, secrétaire de la section des sciences mathématiques. La classe de la langue et de la littérature française, a nommé pour président le cit. Lucien Bonaparte, et pour secrétaire le citoyen Suard, ancien membre de l'académie française.

Le général Lannes, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de S. A. R. le prince-régent de Portugal, a été présenté, dimanche, au premier Consul

Digitized by Google

par le ministre des relations extérieures. Il a reçu son audience de congé pour retourner à son poste.

Le premier Consul lui a recommandé spécialement de s'occuper à faire rendre justice et à protéger le commerce français à Lisbonne, comme il avait déja commencé de le faire dans la première année de sa mission. Il lui a particulièrement fait connoître qu'il était content des services qu'il avoit rendus jusqu'à cette heure dans cette résidence.

(*Journal officiel.*)

D'après un arrêté du gouvernement, il pourra être établi à compter de l'an 12, des receveurs particuliers dans les villes et communes de la République, dont le montant des rôles s'élèvera au-dessus de 15,000 francs. Les receveurs particuliers seront à la nomination du premier Consul. Ils seront tenus de fournir à la caisse d'amortissement un cautionnement en numéraire du 20e de la contribution foncière, et de souscrire des soumissions à l'instar de celles des receveurs d'arrondissement. Le traitement de ces receveurs particuliers ne pourra être au-dessus de quatre centimes par franc du montant des contributions qu'ils seront chargés de percevoir.

En vertu d'un autre arrêté du gouvernement, en date du 4 de ce mois, le cit. Hoffmann, ex-receveur-général du département du Mont-Tonnerre, prévenu de dilapidation de deniers publics, sera poursuivi devant les tribunaux.

L'adjudication de l'entreprise de la nouvelle machine de Marly, a été faite au cit. Hérau, propriétaire à Clamecy, département de la Nièvre. L'artiste proposé par lui au gouvernement, pour la direction de l'entreprise, est le cit. Cordelle, ingénieur en hydraulique, et ancien inspecteur de la machine de Marly, connu par un grand nombre de travaux.

M. l'abbé Ricard, traducteur de Plutarque, est mort à Paris le 8 de ce mois.

Les sciences viennent de perdre également M. David Leroy, membre de la troisième classe de l'Institut; il était anciennement de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

Dans une assemblée de négocians qui s'est tenue au Hâvre mardi dernier, il a été décidé qu'il serait frappé une médaille destinée à perpétuer le souvenir du séjour que le premier Consul a fait dans cette ville.

Digitized by Google

Le conseil-général du commerce de Rouen, voulant témoigner au premier Consul sa vive reconnaissance pour les encouragemens qu'il a donnés au commerce, lors de son voyage dans le département de la Seine-Inférieure, a voté un monument qui doit transmettre à la postérité le souvenir de ce bienfait. Il consistera dans une médaille, dont un côté représentera le buste du premier Consul, avec l'inscription: *Napoléon Bonaparte, premier Consul*; le revers offrira le génie du commerce qui se relève entre les divers attributs de l'industrie, du commerce et de la navigation; et, pour légende: *Voyage dans le département de la Seine-Inférieure, en l'an XI.*

Des commissaires nommés pour diriger l'exécution de cette médaille, s'adresseront aux artistes les plus habiles de la France, pour que le vœu du commerce soit dignement rempli.

On prétend que M. Otto n'a point accepté l'ambassade des Etats-Unis d'Amérique, et que le gouvernement l'a donnée au général Bernadotte.

La pension accordée par le gouvernement aux évêques démissionnaires, résidant en France, est, dit-on, fixée à trois mille trois cent trente francs.

L'état-major-général et les officiers des corps stationnés dans la 22^e^. division militaire, ont, le 5 de ce mois, pris le deuil pour dix jours, à l'occasion de la mort du général Leclerc.

Madame Leclerc a, dans la soirée du 26 nivose, fini sa quarantaine devant Toulon: sa santé paraît altérée. Elle a ramené avec elle son fils unique, en très-bas-âge. On croit qu'elle a dû, peu de jours après l'expiration de sa quarantaine, se mettre en route pour Paris, avec le général Lauriston que le premier Consul avait envoyé au-devant d'elle.

Le général Bruyère, arrivé le 25 à Toulon, était sur le point de repartir de ce port pour Saint-Domingue, lorsqu'il apprit la mort du général Leclerc, dont il était aide-de-camp. Le gouvernement l'a chargé de diriger le convoi, qui a dû partir le 5 ou le 6 de ce mois, à bord d'une frégate qui le conduira jusqu'à Marseille. Les restes du général Leclerc recevront, dans cette ville, les honneurs proportionnés à l'estime qu'il s'y était acquise, par la manière dont il y avait commandé, dans les circonstances les plus difficiles de la révolution. Son éloge funèbre y sera prononcé par M. de Cicé, archevêque d'Aix.

Digitized by Google

On présume que la dépouille mortelle du général Leclerc sera transportée, de Marseille, à sa terre de Mont-Gobert, près Soissons, où il a demandé à être inhumé. La gendarmerie a reçu l'ordre de fournir au convoi une escorte d'honneur, le long de la route.

Le prince Justiniani est arrivé à Paris, apportant la nomination des cardinaux français; les barettes seront apportées par le prélat Doria que S. S. a choisi pour envoyé apostolique, et qui doit être parti de Rome dix à douze jours après le premier courier.

Allocution de notre Saint-Père le pape Pie VII, prononcée dans le consistoire secret du 17 janvier 1803.

VÉNÉRABLES FRÈRES,

Après avoir agrégé à votre collège, dans les précédens consistoires, ceux de l'Italie les plus distingués que nous avons jugés dignes de cet honneur à cause de leurs mérites envers l'Eglise et le saint-siége apostolique, nous jugeons convenable de nous occuper aujourd'hui de l'élévation des nationaux étrangers, qui, également recommandables par leurs mérites, sont dignes des mêmes récompenses dues à leurs vertus.

Si dans les tems passés, suivant l'avis de Saint-Bernard, conformément à ce que le concile de Trente conseille au souverain pontife, nos prédécesseurs, en conférant avec un grand avantage pour la religion chrétienne, cette dignité aux étrangers qui avoient bien mérité de l'Eglise, ont toujours eu en vue, par la communication de ces dignités, d'augmenter le zèle commun envers l'Eglise et le saint-siége, et d'accroître de plus en plus l'union des esprits, à plus forte raison doit-on le faire aujourd'hui, eu égard à l'agitation des tems, pour établir plus solidement l'unité, qui sera d'autant plus assurée, que nous prouverons plus ouvertement que l'Eglise romaine, dans la communication de ses honneurs, ne considère point la distance, là où se trouve l'union de la foi, et qu'elle embrasse également tous les fidèles comme les membres d'une même famille.

Et plût à Dieu que nous pussions élever aujourd'hui à ces honneurs tous ceux de ces nationaux que le saint-siége apostolique est en usage de considérer à cet effet, et qui, par leur mérite et les bons offices de leur prince, sont mis en état d'être revêtus de cette dignité! Mais comme tout n'est point encore disposé pour que nous puissions l'exécuter totalement aujourd'hui, et qu'il n'est pas possible de différer plus long-temps à ceux qui sont prêts, où que leurs mérites et l'âge sur-tout de quelques-uns le demandent, cette récompense due à leurs vertus, nous avons statué d'associer ceux-ci parmi vous, et nous réservons aux autres la place dans votre collège, pour leur conférer ensuite le même honneur, ce que nous présumons pouvoir faire bientôt. Nous allons donc agréger parmi les cardinaux de la Sainte-Eglise romaine les vénérables frères:

Antoine-Théodore de Colloredo, archevêque d'Olmutz; Jean-Baptiste de Belloy, archevêque de Paris; Didace-Grégoire Cadello, archevêque de Cagliari; sujets respectables par leurs mérites, et qui sont dignes de cet honneur.

L'allégresse

Digitized by Google

L'allégresse de ce jour sera portée à son comble, non-seulement par la promotion de ceux des étrangers qui sont admis dans votre collège conformément à l'usage, mais encore par la promotion de ceux que nous avons été priés de créer en faveur du concordat, par une promotion extraordinaire entre les évêques de France nouvellement institués, pour preuve de notre joie et de l'union qui règne entre nous.

En effet, le premier consul de la république française, Napoléon Bonaparte, toujours desireux de concilier l'union, après notre concordat par lequel, dans des tems si difficiles et si agités, lorsqu'il en étoit presque fait de la religion catholique en France, venant lui-même au-devant de nos desirs, les affaires, de l'extrémité où elles étoient réduites dans un si court espace de tems, ont été portées au point que, non-seulement l'unité, qui ne subsistoit absolument plus, a été rétablie; mais encore de grandes espérances naissent pour l'accroissement que la religion y aura de jour en jour, ce personnage illustre, nous ayant promis tous ses soins pour la perfection d'un si grand ouvrage, nous a écrit que, pour arriver plus promptement à ce terme, il croyoit qu'il seroit fort à-propos de créer, par une promotion extraordinaire en faveur du concordat quatre cardinaux parmi les évêques français nouvellement institués; promotion qui, en augmentant les motifs de la joie commune, disposera plus facilement les voies pour de plus grands avantages en faveur de la religion, qui peuvent résulter de cette communication de dignités et de l'union des esprits.

Les desirs et les demandes de ce personnage, aux travaux et aux soins duquel, après Dieu, nous reconnoissons que l'on doit, non-seulement d'avoir détourné les orages furieux qui s'étoient élevés contre l'Eglise, mais encore le rétablissement de la religion catholique chez une nation dont la domination est si étendue; et de plus, l'espérance des biens encore plus grands qu'il promet à l'Eglise par son appui, ont touché notre âme, vénérables frères, et ont fait qu'en témoignage de notre joie et de notre amour paternel, nous accordons de plus au clergé de France cet honneur extraordinaire.

Comme donc anciennement, après le concordat entre Léon X, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, et François I^er^, roi de France, ce sage pontife plaça extraordinairement quelques sujets distingués de cette nation au nombre des cardinaux, nous avons également décidé de faire la même chose après notre concordat, et encore davantage, attendu que ce qui a été fait dans ce concordat, dans des tems si difficiles, pour rétablir l'unité, est infiniment plus important. En conséquence, nous avons statué de créer cardinaux de la sainte Eglise romaine, quatre sujets au nombre des évêques qui, dans le rétablissement des choses, ont été placés dans les diocèses de France, savoir: les vénérables frères:

Joseph Fesch, archevêque de Lyon, oncle du premier consul; Jean de Dieu Raymond Boisgelin, archevêque de Tours; Etienne Hubert Cambacérès, archevêque de Rouen, sujets distingués par leurs vertus, et que nous savons être tels, que la religion catholique recevra de leurs travaux de grands accroissemens dans ce pays. Nous nous réservons *in petto*, pour de justes raisons, le quatrième qui est un sujet également digne de cet honneur.

Pour ce qui concerne les vénitiens, afin de pourvoir aussi à leurs honneurs, dans le temps que nous augmentons le nombre des cardinaux par des étrangers, en associant parmi vous un patrice vénitien qu'on appelle fils de S. Marc, à l'honneur duquel les pontifes nos prédécesseurs ont toujours voulu pourvoir dans ces promotions, à cause des mérites anciens et importans des vénitiens envers le saint-

Digitized by Google

siége apostolique, vous comprenez, vénérables frères, que nous devons à plus forte raison le faire dans cette promotion, attendu que, outre tout ce qui a été considéré par nous à l'effet de conserver cet usage, nous avons de plus cela de particulier, que dans la tempête commune et dans les tems difficiles de l'Eglise, nous avons été accueillis dans la célèbre ville de Venise par un bienfait de l'auguste César, comme dans le port le plus assuré, pour y donner un chef au peuple chrétien, qui étoit privé de son pasteur. Ayant été élevé dans cette ville par vos suffrages, à cet honneur sublime, quoique sans mérites, nous avons reçu de la part des Vénitiens, de si grandes démonstrations de religion, d'amour et de vénération, que le souvenir de ce temps doit nous être, ainsi qu'à vous, infiniment cher. C'est donc d'autant plus volontiers qu'en témoignage encore de notre amour reconnoissant, nous nous sommes déterminés à admettre dans votre collège ce prélat distingué :

Pierre-Antoine Zozzy, de l'ordre des clercs-réguliers de la congrégation des Somasques, archevêque d'Udine, qui nous a paru digne d'être promu à cette dignité.

Et pour que, tandis que notre ville aura sujet de se réjouir des dignités conférées aux étrangers, elle ne soit pas privée d'avoir la même satisfaction à l'égard de ses nationaux, pour comble d'allégresse, nous publions la nomination de trois cardinaux de nos sujets distingués, qui avoient été créés dans le consistoire du 23 février 1801, et que nous nous étions réservés *in petto* ; savoir :

Vénérable frère François-Marie Locatelli, évêque de Spoletto ; et nos chers fils :

Jean Castiglioni, précepteur-général de l'ordre de l'hôpital du Saint-Esprit ; Charles Erskine, notre auditeur, desquels les mérites envers le saint-siège vous étant connus, nous pensons qu'il n'est pas nécessaire de vous les rappeler. Il nous reste à vous apprendre qu'un des cardinaux-prêtres, du nombre de ceux qui, dans le précédent consistoire du 23 février 1801, avoient été créés, et que nous conservions *in petto*, est mort.

Nous vous demandons maintenant votre avis au sujet de ceux que nous avons statué de nommer cardinaux.

Que vous semble-t-il ?

Par l'autorité de Dieu tout-puissant, des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, et de la nôtre, nous déclarons auparavant, suivant l'usage, cardinaux de la Sainte-Eglise romaine, diacres :

François-Marie Locatelli, évêque de Spoletto ; Jean Castiglioni ; Charles Erskine. De plus, nous créons cardinaux-prêtres : Jean de Dieu Raymond-Boisgelin, archevêque de Tours ; Antoine-Théodore de Colloredo, archeveque d'Olmutz ; Pierre-Antoine Zozzy, archevêque d'Udine ; Didace-Grégoire Cadello archevêque de Cagliari ; Jean-Baptiste de Belloy, archevêque de Paris ; Etienne-Hubert Cambacérès, archevêque de Rouen ; Joseph Fesch, archevêque de Lyon.

Nous avons également un autre cardinal comme nous l'avons dit ci-dessus, et nous le réservons *in petto*, pour le proclamer lorsque nous le jugerons à-propos, avec les dispenses de rogations et clauses propres et nécessaires.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il.

Digitized by Google

Actes du Gouvernement.

Arrêté du 8 pluviose. — Art. I^er^. Les quatre classes formant l'Institut, conformément à l'arrêté du 3 pluviose an 11, seront composées comme il suit :

I^re^. classe. *Classe des sciences physiques et mathématiques.*

1^re^. section. *Géométrie.* — Joseph-Louis Lagrange. Pierre-Simon Laplace. Charles Bossut. Adrien-Marie Legendre. Jean-Baptiste-Joseph Delambre. Sylvestre-François Lacroix.

2^e^. section. *Mécanique.* — Gaspard Monge. Riche Prony. Jacques-Constantin Perier. Napoléon Bonaparte. Ferdinand Berthoud. Lazare Carnot.

3^e^. section. *Astronomie.* — Jérôme Lalande. Pierre-François André Méchain. Charles Messier. Edme-Sébastien Jeaurat. Jean-Dominique Cassini. Lefrançais-Lalande.

4^e^. section. *Géographie et navigation.* Louis-Antoine Bougainville. Charles-Pierre Fleurieu. Jean-Nicolas Buache.

5^e^. section *Physique générale.* — Jacques-Alexandre-César Charles. Mathurin-Jacques Brisson. Charles-Augustin Coulomb. Alexis-Marie Rochon. Louis Lefèvre-Gineau. Pierre Lévêque.

6^e^. section. *Chimie.* — Claude-Pierre Berthollet. Louis-Bernard Guyton-Morveau. Antoine-François Fourcroy. Nicolas Vauquelin. Nicolas Deyeux. Jean-Antoine Chaptal.

7^e^. section. *Minéralogie.* — René-Just Haüy. Nicolas Desmarest. Cuillot Duhamel. Claude-Hugues Lelièvre. Balthazar-Georges Sage. ..... Ramond.

8^e^. section. *Botanique.* — Jean-Baptiste Lamarck. René Desfontaines. Michel Adanson. Antoine-Laurent Jussieu. Etienne-Pierre Ventenat. Jacques-Julien Labillardière.

9^e^. section. *Economie rurale et vétérinaire.* — André Thouin. Henri-Alexandre Tessier. Jacques-Martin Cels. Antoine-Augustin Parmentier. Jean-Baptiste Huzard.

10. section. *Anatomie et zoologie.* — Bernard Germain-Etienne Lacépède. Jacques Tenon. Georges Cuvier. Pierre-Auguste Broussonnet. Louis-Claude Richard. Guillaume-Antoine Olivier.

11^e^. section. *Médecine et chirurgie.* — Jean-Charles Desessarts. Raphaël-Bienvenu Sabatier. Antoine Portal. Jean-Noël Hallé. Philippe-Jean Pelletan. Pierre Lassus.

Les associés étrangers de la première classe de l'Institut sont : Banks, à Londres. Maskelyne, à Londres. Caven-

Digitized by Google

dish, à Londres. Priestley, en Amérique. Pallas, en Russie. Herschel, à Londres. Rumfort, à Munich.

Les correspondans de la première classe sont: 1°. pour *la Géométrie.* — Arbogast, à Strasbourg. Duval-le-Roy, à Brest. Lallemand, à Reims. Tedenat, à Saint-Geniez. Biot, à Beauvais. 2°. Pour *la Mécanique.* — Sané, à Brest. Marescot, à Paris. Forfait, au Hâvre. Niewport, à Bruxelles. 3°. Pour *l'Astronomie.*—Dangos, à Tarbes. Duc-la-Chapelle, à Montauban. Flaugergues, à Viviers. Thulis, à Marseille. Sepmanville, à Evreux. Vidal, à Toulouse. 4°. Pour *la Géographie et Navigation.* — Bourgoin, à Nevers, Verdun, à Versailles. Granchain, à Bernay. Lescalier, à la Guadeloupe. Romme, à Rochefort. Coquebert, à Londres. 5°. Pour *la Physique générale.* — Loisel, à Maëstricht. Derate, à Montpellier. Sigaud-Lafond, à Bourges. Pictet, à Genève. 6°. Pour *la Chimie.*—Beaumé, à Carrière. Séguin, à Jouy. Van-Mons, à Bruxelles. Nicolas, à Nancy. Chaussier, à Dijon. Welter, à Valenciennes. 7°. Pour *la Minéralogie.* — Valmont-Bomare, à Chantilly. Schreiber, à Pezay. Patrin, à Lyon. Gillet, à Daumont. 8°. Pour *la Botanique.* — Villars, à Grenoble. Gouan, à Montpellier. Girard, à Cotignac. Picot-Lapeyrouse, à Toulouse. Palisot-Beauvois, à l'Eglantier. Boucher, à Abbeville. 9°. Pour *l'Economie rurale et vétérinaire.*—Rougier-Labergerie, à Auxerre. Heurtaut-Lamerville, à Dun-sur-Auron. Michaux, à ..... Lafosse, à Montaterre. Chabert, à Alfort. Chanorier, à Croissy. 10°. Pour *l'Anatomie et Zoologie.* — Laumonier, à Rouen. Geoffroy, à Chartreuve. Latreille, à Tulle. Jurine, à Lyon. Dumas, à Montpellier. 11°. Pour *la Médecine et la Chirurgie.* — Percy, à ..... Bonté, à Coutances. Saucerotte, à Lunéville. Lombard, à Strasbourg. Baraillon, à Evaux. Barthès, à Montpellier.

II°. classe. *Classe de la langue et de la littérature française.* — Constantin-François Chassebeuf-Volney. Dominique-Joseph Garat. Jean-Jacques-Régis Cambacérès. Pierre-Jean-Georges Cabanis. Jacques-Bernardin-Henri Saint-Pierre. Jacques-André Naigeon. Philippe-Antoine Merlin. Félix-Julien-Jean Bigot-Préameneu. Emmanuel-Joseph Sieyes. Jean-Gérard Lacuée. Pierre-Louis Rœderer. François-Guillaume-Jean-Stanislas Andrieux. Gabriel Villar. Urbain Domergue. Nicolas François (de Neufchâteau). Jean-François Cailhava. Roch-Ambroise Sicard. Marie-Joseph Chénier. Ponce-Denis-Ecouchard Lebrun. Jean-François Ducis. Jean-François Collin-Harleville. Gabriel-Marie-Henri-Baptiste Legouvé. Antoine-Vincent Arnault.

Digitized by Google

Fontanes. Delille. Laharpe. Suard. Target. Morellet. Boufflers. Bissy. Saint-Lambert. Roquelaure. Boisgelin. D'Aguesseau. Lucien Bonaparte. Devaines. Ségur. Portalis. Regnaud (de Saint-Jean-d'Angely.)

III^e. classe. *Classe d'histoire et de littérature ancienne.* — Bon-Joseph Dacier. Charles-François Lebrun. Germain Poirier. Louis-Pierre Anquetil. Mathieu-Antoine Bouchand. Pierre-Charles Lévesque. Pierre-Samuel Dupont. Pierre-Claude-François Daunou. Edme Mentelle. Charles Reinhard. Charles-Maurice Talleyrand. Paschal. François-Joseph Gosselin. Jean Delisle-Desales. Jean-Philippe Garran. Jean-François Champagne. Joseph Lakanal. François-Emmanuel Toulongeon. Joachim Lebreton. Henri Grégoire. Louis-Marie Reveillère-Lépeaux. Paul-Jérémie Bitaubé. François-Jean-Gabriel Laporte-Dutheil. Louis-Mathieu Langlès. Pierre-Henri Larcher. Marie-Charles-Joseph Pougens. Villoison. Antoine Mongez. Charles-François Dupuis. Gaspard-Michel Leblond. Julien-David Le Roy. Hubert-Paschal Ameilhon. Armand Gaston-Camus. Louis-Sébastien Mercier. Garnier. Anquetil-Duperron. Sylvestre de Sacy. Sainte-Croix. Pastoret. Gaillard. Choiseul-Gouffier.

Les associés étrangers de la troisième classe sont: Jefferson, à Philadelphie. Renell, à Londres. Niebur, Danemarck. Fox, à Londres. Heyne, à Gottingue. Willefort, à Calcutta. Klopstock, à Hambourg. Wieland, à Saxe-Weimar.

Les correspondans de la troisième classe sont: Destutt-Tracy, à Auteuil. Desère, à Bordeaux. Laromignière, à Toulouse. Jacquemont, à Hesdin. Degerando, à Lyon. Prévost, à Genève. Laben, à Agen. Roussel, à Chartres. Villeterque, à Ligny. Saint-Jean-Crève-Cœur, à Rouen. Ferlus, à Sorrèze. Gaudin, à la Rochelle. Legrand-Laleu, à Laon. Houard, à Dieppe. Reymont, à Saint-Domingue. Grouvelle, à.... Massa, à Nice. Gallois, à Auteuil. Reunie, à ..... Duvillard, à Passy. Diannyère, à Moulins. Kock, à Strasbourg. Gudin, à Avalon. Papon, à Riom. Sennebier, à Genève. Dotteville, à Versailles. Laurencin, à Lyon. Leclerc, à..... Crouzet, à Saint-Cyr. Morel, à Lyon. Boinvilliers, à Beauvais. Brunck, à Strasbourg. Sabatier, à Châlons-sur-Marne. Rufin, à Versailles. Schweighauser, à Strasbourg. Pieyre, à Nîmes. Beranger, à Lyon. Palissot, à Mantes. Masson, à Coblentz. Oberlin, à Strasbourg. Fauvel, à Athènes. Gibelin, à Versailles. Riboud, à Bourg.

IV^e. classe. *Classe des beaux-arts.* 1^re. section. *Peinture.* — Jacques-Louis David. Gérard Vanspaëndonck. Joseph.

Digitized by Google

Marie Vien. François-André Vincent. Jean-Baptiste Reynault. Nicolas-Antoine Taunay..... Denon..... Visconty.

2°. section. *Sculpture.* — Augustin Pajou. Jean-Antoine-Houdon. Pierre Julien. Jean-Guillaume Moitte. Philippe-Laurent Roland. Claude Lejoux.

3°. section. *Architecture.* — Jacques Goindoin. Antoine-François Peyre. Antoine Raymond. Léon Dufourny. J.-F. Thérèse Chalgrin. Jean-François Heurtier.

4°. section. *Gravures.* — Berwick. Desmarets. Geoffroy.

5°. section. *Musique-Composition.* — Etienne Méhul. François-Joseph Gossec. André-Ernest Grétry. Jacques-Martin Monvel. Jean-Baptiste Grandmesnil.

Les associés étrangers de la quatrième classe sont : Haydn, à Vienne. Canova, à Rome. Calderari, à Vicence.

Les correspondans de la quatrième classe sont : 1°. Pour *la Peinture.*—Lacour, à Bordeaux. Lens, aîné, à Bruxelles. Baudin, à Orléans. Pradhon, à Dijon. Giroust, à Sèvres. 2°. Pour *la Sculpture.* — Boichot, à Autun. Van-Fouck, à Gand. Chinard, à Lyon. Blaise, à Poissy. Renaud, à Marseille. 5°. Pour *l'Architecture.* — Paris, au Hâvre. Combe, à Bordeaux. Crucy, à Nantes. Foucherot, à Tonnerre. 4°. Pour *la Musique-Composition.* — Beck, à Bordeaux. Moreau, à Liège. Caillot, à Saint-Germain-Blaze, à Cavaillon. Mauduit-Larive, à Montmorency. Bonnet-Beauval, à Bordeaux.

II. La première classe de l'Institut tiendra ses séances les lundi de chaque semaine ; la seconde, les mercredi ; la troisième, les vendredi ; la quatrième, les samedi. Ces séances auront lieu dans le même local, et dureront depuis trois heures jusqu'à cinq.

III. La première classe rendra publique sa première séance du mois de vendémiaire ; la seconde, sa première de nivose ; la troisième, sa première de germinal ; la quatrième, sa première de messidor.

Il sera établi une école militaire spéciale à Fontainebleau : pour y être admis, il faudra avoir seize ans au moins, et dix-huit au plus, et être d'une bonne constitution. On ne pourra rester à l'école spéciale militaire au-delà de vingt ans. On peut être élève ou pensionnaire-élève, si l'on a été élevé dans un lycée, aux frais de la république ; pensionnaire, si les parens se soumettent à payer 1200 fr. de pension. Les pensionnaires devront, comme les élèves, avoir fait leur troisième, savoir l'arithmétique et la géométrie, écrire, parler correctement la

Digitized by Google

langue. Les candidats subiront en conséquence un examen sur ces objets, avant leur admission à l'école.

Il y aura un gouverneur de l'école spéciale militaire. Il aura sous ses ordres un directeur des études, commandant en second; un commissaire des guerres, deux chefs de bataillon, deux adjudans majors, quatre adjudans-sous-officiers, un capitaine d'artillerie, un lieutenant d'artillerie, deux sous-officiers d'artillerie, un capitaine du génie, deux sous-officiers du génie, un quartier-maître-trésorier, quatre professeurs d'histoire, quatre professeurs de géographie, quatre professeurs de mathématiques appliquées, quatre professeurs de dessin, cartes et fortifications, deux professeurs d'administration militaire, deux professeurs de belles-lettres, quatre maîtres de gymnastique militaire, deux maîtres de tir-d'armes à feu, un bibliothécaire.

Les élèves formeront deux bataillons divisés en neuf compagnies, dont une d'élite. Le chef de chaque compagnie sera le sergent-major de la compagnie. Les élèves feront l'exercice avec des fusils de munition, sans aucun allégement. Chaque élève, dans les six mois qui suivront son admission, doit être mis en état d'instruire ceux qui arriveront. Au bout d'un an, les élèves doivent avoir le ton du commandement, de manière à commander le maniement des armes, et toutes les évolutions à une division. Au bout de deux ans, ils doivent pouvoir commander le bataillon, tant pour le maniement des armes que pour les évolutions.

La première année on leur apprendra tout ce qui est nécessaire pour la construction des batteries, saucissons, gabions, pieux, chevaux de frise, palissades, batteries de siége, plattes-formes de mortiers; la seconde année, les boyaux de sappe, les redoutes et les retranchemens de toute espèce.

Trois fois par semaine, les élèves iront à l'école du dessin, où on leur montrera à dresser des cartes, et tracer et lever tous les systèmes de fortification; la seconde année, ils apprendront sur le terrein à se servir des graphomètres et de la planchette pour lever des cartes, pour le mesurage des distances, etc.

Une fois par jour, ils iront à la classe de géographie, et une fois à la classe d'histoire. Les classes d'histoire seront spécialement, la première année, des classes de lecture, où on leur fera lire l'histoire de tous les grands capitaines et des campagnes les plus renommées; la seconde année, on y joindra des descriptions des principales batailles.

Digitized by Google

Les professeurs de belles-lettres auront en vue de donner aux élèves une diction claire, et de leur apprendre à faire des rapports de goût. On s'attachera sur-tout à leur faire saisir la topographie d'un territoire, d'après la narration d'un fait militaire. On aura soin, lorsqu'ils seront à leur promenade, de faire toujours placer les sentinelles et les grandes gardes militairement. L'été, on leur apprendra à nager.

La discipline, les punitions, les rapports, la police, la tenue, les inspections, se feront comme dans un bataillon. Il y aura des corvées de chambre. Les élèves seront placés par chambrées, mangeront à la gamelle, et feront eux-mêmes leur cuisine. Ils auront du pain de munition, iront au bois, aux provisions, avec cette différence, qu'au lieu d'aller au marché, ils iront chez l'économe, qui doit leur délivrer ces fournitures. Le pain leur sera toujours fourni pour quatre jours; ils mangeront la soupe deux fois par jour, aux mêmes heures que la troupe. Ils auront un plat de bœuf bouilli, un plat de légumes et une demi-bouteille de vin, matin et soir. Ils coucheront seuls.

Quand les élèves prendront les armes pour se promener, ils auront toujours le sac sur le dos, garni suivant l'ordonnance. Les visites de sac et les appels se feront comme dans un corps. On fera faire aux élèves, au moins une fois par mois, et d'une seule haleine, six lieues de deux mille cinq cents toises, avec le fusil, le sac et le pain pour quatre jours. Il y aura par bataillon deux adjudans-sous-lieutenans, choisis parmi les élèves : leur rang comptera du moment de leur admission à ces places. Ils seront nommés par le gouvernement. Les élèves qui seront arrivés à ces places, jouiront d'une pension de 300 fr. qu'ils conserveront jusqu'au grade de capitaine; ils ne seront nommés qu'après avoir été deux ans à l'école. Ils mangeront avec les officiers.

La solde journalière de chaque élève sera de 30 centimes. Sur cette solde, chaque élève sera tenu de s'entretenir des effets de petit équipement. En conséquence, il sera fait à chacun d'eux une masse de linge et chaussure, pour laquelle on leur retiendra 15 centimes par jour. Les 15 centimes de poche leur seront payés chaque semaine. La masse générale sera, pour chaque élève, de 80 fr. par an; la masse de boulangerie, de 80; celle de bois et lumière, de 24; celle d'hôpital, de 24; celle de casernement, logement et campement, de 36; celle d'instruction et d'administration générale, de 150 fr. par an. Ces masses seront payées par douzième et par mois, tant sur les fonds du trésor public, que sur le produit des pensions des élèves.

Digitized by Google

Extrait du rapport présenté au premier consul, par le colonel Sebastiani.

Le 29 fructidor an X, je me suis embarqué à Toulon, à bord de la *Comélie*; le 8 vendémiaire je suis arrivé à Tripoli; j'ai écrit de suite au baron de Cederstrom, contre-amiral suédois, ainsi qu'au ministre du pacha, pour leur offrir ma médiation, afin de terminer les différends élevés entre la cour de Suède et la Régence. Ma médiation a été agréée; le ministre et le contre-amiral se sont rendus à la maison commissariale de France, et nous avons entamé la négociation. Les deux parties étaient fort éloignées; le pacha demandait une somme très-considérable, et une augmentation dans la rétribution annuelle. Il s'appuyait d'un traité fait, il y a deux ans, par un envoyé du roi de Suède, qui lui assurait un paiement de 2,5 mille piastres fortes et une annuité de vingt mille : il ajoutoit que deux ans de guerre l'avoient obligé à des dépenses extraordinaires, et qu'il usait de modération en se conformant au traité dont il est question. . . . . M. de Cederstrom n'offrait, au nom de sa cour, que 100 mille piastres pour le rachat des esclaves suédois, qui étaient au nombre de cent cinquante, et une annuité de cinq mille piastres. Après beaucoup de débats, je parvins à leur faire signer un traité qui fixe le paiement de la rançon à 150 mille piastres, et l'annuité à 8 mille.

Le 9 vendémiaire je fus présenté, avec beaucoup de pompe, au pacha, qui me reçut de la manière la plus distinguée. L'échange des ratifications du traité de paix eut lieu, et la république italienne fut solemnellement reconnue. Je fis arborer son pavillon sur la maison commissariale de France, et il fut salué, par la frégate et par la place, de 21 coups de canon. Ce ne fut pas sans difficulté que le pacha consentit à reconnaître cette république. Il craignait que toute l'Italie ne fût comprise dans cette nouvelle république, et qu'il ne fût, par conséquent, obligé de respecter indistinctement tous les bâtimens de commerce de cette partie de l'Europe; ce qui aurait détruit sa marine. Je lui donnai les explications nécessaires, et particulièrement celles qui étaient à la portée de son esprit, et il me répondit : « Enfin, je » vois que je puis être en paix avec la république italienne sans trop » blesser mes intérêts; mais cela fût-il encore plus difficile, je le ferai, » puisque le grand Bonaparte le desire ! »

Le pacha de Tripoli est un homme brave et entreprenant, ami des Français. Les Anglais ont fourni des secours à son frère, qui est dans ce moment à Derne, sans moyens et sans crédit. Son projet serait de soulever le pays contre le bey. Les affaires politiques et administratives de la régence, sont gérées par Seid-Muhammed-el-Deghais, ministre du pacha. Cet homme est plein de sagacité et a même quelques notions sur la politique d'Europe. Il a voyagé en France, et conserve pour notre patrie un sentiment d'affection dominant.

Le 10 vendémiaire je suis parti de Tripoli; le 24 je suis arrivé à Alexandrie. Le même jour je me suis rendu chez le général Stuart, commandant les forces anglaises de terre et de mer. Je lui ai communiqué l'ordre du ministre des relations extérieures, qui m'enjoignait de me rendre à Alexandrie, et si les Anglais occupaient encore la place, de demander une prompte évacuation, et l'exécution du traité d'Amiens. D'abord le général Stuart me dit que l'évacuation de la place aurait lieu sous peu; mais voyant que j'insistais et que je désirais une réponse moins vague, il me déclara qu'il n'avait aucun ordre de sa cour de quitter Alexandrie, et qu'il croyait même y passer l'hiver.

Digitized by Google

Le général Stuart est un homme d'un esprit médiocre. Il a pour aide-de-camp un émigré français appelé le chevalier de Sades, homme d'esprit, ennemi de la France : il a beaucoup d'influence sur le général.

Je fus le même jour voir Khourchid-Ahmed, pacha d'Alexandrie, et le capitan-bey, commandant les forces de mer ottomanes.

Après les complimens d'usage et quelques mots agréables pour la Sublime-Porte, je leur annonçai que les agens du commerce français allaient se rendre en Egypte. Cette communication leur fit le plus grand plaisir, et ils ne me cachèrent point qu'ils voyaient avec peine le séjour des Anglais dans ce pays. Je leur dis que ce séjour ne pouvait se prolonger encore long-temps, et que la paix générale ne laissait aucun doute sur leur prochain départ. . . . . .

Le 1er. brumaire, je fus à Faoné, où je vis le commandant de la place, le cadi et les cheiks : je reçus de ces derniers et de tous ceux que j'ai entretenus, des protestations d'attachement pour le PREMIER CONSUL. Je passai le lendemain à Rahmanié, où je vis le cheik Muhammed-Abou-Aly. Le fort de cette ville est presqu'entièrement détruit.

Je vis le 3, à Menouf, le cheik Abdin, que le PREMIER CONSUL avait nommé cadi. Les autres cheiks de cette ville qui vinrent me voir chez lui, me tinrent les mêmes discours que les cheiks de Faoné. Je leur dis : « Le PREMIER CONSUL aime beaucoup votre pays; il en » parle souvent, il s'intéresse à votre bonheur : il ne vous oubliera » point et vous recommandera à la Porte. Il a fait la paix avec l'Eu» rope, et ce pays se ressentira de l'intérêt qu'il y prend et du sou» venir qu'il conserve aux pauvres cheiks d'Egypte. »

Muhammed Kachef-Zourba-Mulzellem, qui commandait à Menouf lors de mon passage dans cette ville, a eu la tête tranchée, d'après une accusation d'intelligence avec les Mamelouks. — Les deux forts de Menouf sont détruits.

J'arrivai le même jour à Boulak. J'envoyai immédiatement le cit. Jaubert prévenir le pacha du Caire de mon arrivée. Le lendemain matin 4, le pacha m'envoya 300 hommes de cavalerie et 200 hommes d'infanterie, commandés par les principaux officiers de sa maison, pour m'accompagner chez lui au bruit d'un grand nombre de salves d'artillerie.

Rendu chez le pacha, je lui dis : « La paix vient de se conclure entre la république française et la Sublime-Porte : les anciennes relations d'amitié et de commerce vont être rétablies, et je suis chargé par le GRAND CONSUL BONAPARTE de vous assurer de sa bienveillance et de vous annoncer l'arrivée des commissaires de commerce français en Egypte. » Le pacha me répondit : « La bienveillance dont le PREMIER CONSUL m'honore, me pénètre de reconnaissance, et ses agens commerciaux recevront ici l'accueil le plus amical. . . . . »

Le 5, je me rendis encore chez le pacha; j'eus avec lui une longue conférence. Je lui parlai en ces termes : « LE PREMIER CONSUL prend à vous et au pays que vous gouvernez un intérêt très-vif, et désire contribuer à votre bonheur; il m'a chargé de vous offrir sa médiation, pour vous pacifier avec les beys. »

Le pacha me remercia vivement et sincèrement de l'intérêt du PREMIER CONSUL pour sa personne; mais il me protesta qu'il avait l'ordre le plus positif de sa cour, de faire une guerre d'extermination aux beys, et de n'entrer en aucun arrangement avec eux. Je lui observai que les affaires malheureuses pour les troupes ottomanes, qui avaient eu lieu (car elles venaient d'être battues cinq fois de suite par les Ma-

Digitized by Google

mekuks), rendaient la position très-critique, et que cette obstination l'exposait à perdre cette province. Il me donna alors communication des ordres de la Porte, et je vis, à n'en pouvoir douter, qu'il ne lui était pas possible de se prêter à aucun accommodement. Je le prévins que j'étais dans l'intention de voir les différens cheicks du Caire, ainsi que madame Murad-Bey, et de visiter les environs et les fortifications de la ville. Il ordonna aussitôt que la garde qu'il m'avoit envoyée, m'accompagnât par-tout où je voudrais aller, en me disant qu'il serait enchanté de pouvoir contribuer à me rendre le séjour du Caire agréable.

Le même jour, je commençai mes visites par le cheik Abdalla-el-Cherqanoi. Il est de la grande mosquée. Comme j'étois attendu chez lui, il y avoit fait venir un nombre considérable de cheiks. La conversation ne roula que sur l'intérêt que le PREMIER CONSUL prend à l'Egypte, sur sa puissance, sur sa gloire, sur son estime et sa bienveillance pour les savans cheiks du Caire. Leurs réponses exprimoient leur attachement pour sa personne. Il faudroit avoir été témoin, comme moi, de l'enthousiasme qu'excitoit la vue du portrait du PREMIER CONSUL, pour se faire une idée de l'exaltation de leurs sentimens. Je l'ai donné à tous les principaux cheiks du Caire et des villes que j'ai parcourues.....

J'employai ce même jour, le 7, et les suivans à visiter la citadelle, l'île de Roda, Gizé, Boulak et tous les autres petits forts qui environnent la ville. Les soldats turcs murmuroient de me voir parcourir et visiter ainsi les forts; mais je feignois de ne pas les entendre, et je continuois mes courses et mes observations.

Le 7, en revenant du fort Dupuy, un soldat me menace de son attagan. Comme il avoit l'air ivre, et que les habitans de la ville témoignoient hautement leur indignation contre lui, je ne m'arrêtai point à ses menaces, et je continuai ma route. Un moment après, passe à cheval devant moi, Mustapha Onkil, un des premiers de la ville. En passant, il reproche à mes saïs de marcher devant un chrétien, et sur-tout devant un français, et les menace de la bastonade après mon départ. Je crus ne devoir pas garder le silence sur une pareille insulte; et rentré chez moi, j'envoyai le citoyen Jaubert auprès du pacha, pour me plaindre et demander une prompte réparation. Je lui déclarai que j'entendois que cet homme se rendît chez moi publiquement, pour me demander pardon, se mettre à ma disposition, et implorer ma pitié. Il se trouva que Mustapha étoit très-protégé du pacha, et l'on chercha à arranger la chose autrement; mais j'insistai en déclarant formellement au pacha que, si cette réparation n'avoit pas lieu de la manière dont je l'avois demandée, je partirois sur-le-champ, et que j'écrirois immédiatement à Paris et à Constantinople, pour me plaindre. Cette déclaration produisit tout l'effet que j'en attendois, et Mustapha effrayé se rendit le lendemain chez moi, conduit par M. Rosetti, me demanda publiquement pardon, et se mit à ma disposition. Je lui dis que mon premier mouvement avoit été de lui faire trancher la tête, et que je n'avois accordé sa vie qu'aux sollicitations du pacha et de M. Rosetti; mais que, s'il lui arrivait dorénavant d'insulter des Français ou des gens de leur suite, sa perte serait inévitable. Cette affaire qui se divulgua à l'instant dans la ville, produisit le meilleur effet. Le même jour, on chercha à exciter les Albanais contre moi. Deux lettres venant de Rosette, et écrites par des protégés anglais, assuraient que l'on avait signalé sur les côtes de la Natolie, une flotte française de 300 voiles; que nous marchions sur Constantinople, et que mon séjour en Egypte n'avait d'autre but

Digitized by Google

que de les tromper et de les endormir sur leurs dangers. Je fis venir chez moi le négociant qui avait reçu la lettre ; je le sommai de me la remettre, ce qu'il fit aussitôt : je l'envoyai à l'instant au pacha lui-même, en lui faisant dire que ces nouvelles absurdes étaient répandues pour occasionner des désordres, et pour chercher à altérer la bonne harmonie qui existait entre la France et la Sublime-Porte ; que j'en garantissais la fausseté sur ma tête.

Le pacha avait connu le piége, et n'en avait point été la dupe. Il me communiqua même une lettre du général Stuart, qu'il venait de recevoir, et à laquelle était joint un *ordre du jour* du PREMIER CONSUL, lors de son commandement de l'armée d'Orient. Cet *ordre du jour*, du mois de fructidor an 7, rappelait aux Egyptiens que Constantinople était tributaire de l'Arabie, et que le temps était venu de rendre au Caire sa suprématie, et de détruire en Orient l'empire des Osmanlis. Le général Stuart priait le pacha du Caire de se bien pénétrer de l'esprit de cet ordre, et de voir après quelle devait être la sincérité de notre attachement et de notre paix avec les Turcs. Je fus indigné de voir qu'un militaire d'une des nations les plus policées de l'Europe, se dégradât au point de chercher à faire assassiner, au moyen d'insinuations de cette nature. Il a été trompé dans son attente. Le pacha m'a prodigué, jusqu'au moment de mon départ, les traitemens les plus flatteurs ; et le commissaire anglais au Caire a été témoin de l'attachement de cette ville aux Français....

J'ai reçu une députation des moines du Mont-Sinaï, que j'avais déjà recommandés au pacha ; j'ai écrit à leur supérieur, pour l'assurer de la bienveillance et de la protection du PREMIER CONSUL. Les moines de la propagande au Caire, que j'ai remis sous la protection nationale dont ils jouissaient avant la guerre, ont célébré un office solennel et chanté un *Te Deum* en action de graces pour la prospérité du PREMIER CONSUL. J'ai assisté à cette cérémonie à laquelle étaient accourus tous les Chrétiens du Caire ; j'ai assuré les pères de la propagande qu'ils rentraient dans la jouissance de tous leurs anciens priviléges.

La veille de mon départ (le 11), j'ai vu encore le pacha ; je lui ai recommandé tous les chrétiens généralement, ainsi que les Turcs qui, pendant le séjour de l'armée française en Egypte, avaient eu des relations avec elle : il m'a non-seulement promis de les respecter, mais même de les traiter avec bonté.....

J'ai vu à Damiette tous les cheiks, et notamment Aly-Khafaki, que le premier consul avait revêtu d'une pelisse. Il jouit d'un très-grand crédit, et conserve beaucoup d'attachement pour la France. Il existe à Damiette deux chrétiens qui ont un vrai mérite, et qui peuvent nous être fort utiles ; ce sont MM. Bazile et dom Bazile : ils ont de l'intelligence, une fortune très-considérable, et jouissent d'une très-grande considération. En Egypte, chefs, commerçans, ulema, peuple, tout aime à s'entretenir du premier consul ; tous font des vœux pour son bonheur. Toutes les nouvelles qui le concernent se répandent d'Alexandrie ou de Damiette, aux Pyramides, aux grandes Cataractes avec une rapidité étonnante.....

Le 29 au matin, j'envoyai à Djezar-Pacha, les CC. Jaubert et Lagrange, avec une lettre, dans laquelle je lui mandai que la paix étant conclue entre la France et la Porte, on allait rétablir les relations de commerce sur le pied où elles étaient avant la guerre, et que j'étais chargé, par le premier consul, de conférer avec lui sur cet objet. Je le priais de me répondre par écrit s'il était dans l'intention de s'entretenir avec moi. Quelques heures après les CC. Jaubert et Lagrange

Digitized by Google

furent de retour. Djezar les avait reçus assez froidement. Il leur avait dit que je pouvais me rendre auprès de lui, mais il n'avait voulu répondre que verbalement. Tout le monde m'avait conseillé de ne point le voir sans une assurance écrite par lui-même; mais malgré ces avis timides, et le refus obstiné qu'il fit de me répondre par lettre, je me décidai à me rendre à l'instant même à Acre.

Je descendis chez le commissaire de la république des Sept-Isles. Un moment après, le drogman du pacha, informé de mon arrivée, vint me prendre pour me conduire chez Djezar, qui me reçut dans un appartement où il était seul, et où il n'y avait pour tout meuble qu'un tapis. Il avait à côté de lui un pistolet à quatre coups, une carabine à vent, un sabre et une hache. Après s'être informé des nouvelles de ma santé, il me demanda si j'étais bien persuadé que lorsque l'heure de notre fin était sonnée dans le ciel, rien ne pouvait changer notre destinée. Ma réponse fut que je croyais, comme lui, au fatalisme. Il continua à parler long-temps dans ce sens, et je vis qu'il affectait une extrême simplicité, qu'il voulait passer pour un homme d'esprit, et qui plus est, pour homme juste. Il me répéta plusieurs fois : « On dit que » Djezar est barbare, il n'est que juste et sévère. Priez le premier con» sul, ajouta-t-il, de ne pas m'envoyer, pour commissaire des rela» tions commerciales, un borgne ou un bossu, parce que l'on ne » manquerait pas de dire que c'est Djezar qui l'a mis dans cet état. » Un moment après, il me dit encore : « Je desire que le commissaire » que vous enverrez, s'établisse à Seïdes : outre que ce port est le plus » commerçant de mes États, cet agent ne serait pas nécessaire ici; j'y » serai moi-même le commissaire français, et vos compatriotes y rece» vront l'accueil le plus amical. J'estime beaucoup les Français. Bona» parte est petit de corps, mais c'est le plus grand des hommes; aussi » je sais qu'on le regrette beaucoup au Caire, et qu'on l'y voudrait » avoir encore. »

Je lui avais dit quelques mots sur la paix entre la France et la Sublime-Porte, et il me répondit : « Savez-vous pourquoi je vous reçois » et que j'ai du plaisir à vous voir ? C'est parce que vous venez sans » firman : je ne fais aucun cas des ordres du divan, et j'ai le plus pro» fond mépris pour son visir borgne. On dit : Djezar est un Bosnien, » un homme de rien, un homme cruel, mais en attendant je n'ai be» soin de personne et l'on me recherche. Je suis né pauvre; mon père » ne m'a légué que son courage : je me suis élevé à force de travaux, » mais cela ne me donne point d'orgueil, car tout finit, et aujourd'hui » peut-être, ou demain, Djezar lui-même finira, non qu'il soit vieux, » comme le disent ses ennemis (et dans ce moment il se mit à faire le » maniement des armes à la manière des Mameloucks, ce qu'il exécuta » avec beaucoup d'agilité), mais parce que Dieu l'aura ainsi ordonné. » Le roi de France qui était puissant, a péri : Nabuchodonosor, le » plus grand des rois de son temps, fut tué par un moucheron, etc. » Il me débita d'autres sentences du même genre, et me parla ensuite des motifs qui l'avaient décidé à faire la guerre à l'armée française. Dans tous ses discours on remarquait aisément qu'il desirait se raccommoder avec le premier consul, et qu'il redoutait son courroux.

Voici l'apologue dont il se servit pour me démontrer les raisons qui l'avaient porté à la résistance : « Un esclave noir, me dit-il, après un » long voyage où il avait souffert tous les genres de privations, arrive » dans un petit champ de cannes à sucre; il s'y arrête, se repaît de » cette liqueur délicieuse et se détermine à s'établir dans ce champ. Un » moment après, passent deux voyageurs qui se suivaient. Le premier » lui dit : *Salamalec.* (Le salut soit avec toi.) — Le diable t'em-

Digitized by Google

» porte, lui répond l'esclave noir. Le second voyageur s'approche de » lui, et lui demande pourquoi il avait répondu aussi mal à un propos » plein de bonté. J'avais de bonnes raisons pour cela, répliqua-t-il, » si ma réponse eût été amicale, cet homme m'aurait accosté, se serait » assis auprès de moi; il aurait partagé ma nourriture, l'aurait trouvée » bonne, et aurait cherché à en avoir la propriété exclusive. »

J'ai recommandé à Djezar les chrétiens, et sur-tout les couvens de Nazareth et de Jérusalem, il m'a assuré qu'il les traiteroit avec beaucoup d'égards. Je n'ai pas oublié les Mutualis; j'ai reçu les mêmes assurances en leur faveur. Djezar m'a, différentes fois, répété que sa parole valoit plus que des traités. Notre conversation fut interrompue pendant quelques momens, par une musique militaire, assez agréable, qu'il fit exécuter.

Son palais est bâti avec beaucoup de goût et d'élégance, mais pour parvenir aux appartemens, il faut faire une infinité de détours. Au bas de l'escalier se trouve la prison, dont la porte est toujours ouverte depuis midi jusqu'au soir. En passant, je vis une foule de malheureux qui y étoient entassés. On remarque, dans la cour, douze pièce de campagne, avec leurs caissons, extrêmement bien tenues. Jamais je n'ai vu un spectacle plus hideux et plus révoltant que celui du ministre de Djezar, que je rencontrai en sortant. Le pacha lui a fait arracher un œil et couper les deux oreilles et le nez. J'ai vu dans la ville plus de cent individus dans le même état. En voyant les domestiques de Djezar, et même les habitans d'Acre, on se croit dans un repaire de brigands prêts à vous assassiner : ce monstre a imprimé le cachet de son caractère atroce sur tout ce qui l'entoure.

J'ai eu lieu de voir à Acre le procurateur de la propagande et celui de la Terre-Sainte. C'est du premier, et du commissaire des Sept-Isles, que je tiens des renseignemens exacts sur l'état actuel de la Syrie, et sur les fortifications d'Acre, que je n'ai pu voir qu'en partie : il ne m'a pas été permis de les visiter. Le procurateur de la Terre-Sainte a été pénétré de reconnoissance envers le Premier Consul, pour la protection qu'il accorde à ces moines; il m'a assuré que ma recommandation auprès de Djezar, leur sera fort utile. Il fait tout, m'a-t-il dit, pour se rapprocher avec le Premier Consul. Ce qu'il y a de certain, c'est que Djezar a fort bien traité un bâtiment français qui avoit été à Acre avant mon arrivée.

Djezar occupe toute la Palestine, à l'exception de Jaffa, où Abounarak, pacha, se trouve assiégé depuis cinq mois, par 6,000 hommes. Ce siége empêche Djezar de faire, avec autant de vigueur qu'il le voudroit, la guerre à l'émir des Druzes : ce dernier ne lui a rien voulu payer depuis un an.

Tripoly est tranquille dans ce moment : il n'en est pas de même d'Alep, d'où le pacha a été chassé. Damas a consommé sa rébellion contre la Porte; non-seulement le pacha du divan en a été chassé, mais Paga, qui commandait la citadelle pour tous les Turcs, a été livré par ses soldats, et a eu la tête tranchée. Ce pacha-lie est resté au pacha rebelle, Abdalla, qui est une créature de Djezar : ce dernier venoit de lui donner l'ordre et les moyens d'escorter les pélerins de la Mecque. En un mot, presque toute la Syrie est à Djezar, et les Osmanlis y sont détestés comme en Egypte. . . . .

Abounarak en est aux dernières extrémités : c'est un homme déconsidéré et d'une cruauté qui égale, si elle ne surpasse pas, celle de Djezar; les chrétiens la redoutent encore davantage et en éprouvent toutes les avanies possibles. Les moines du couvent de Jaffa se sont retirés à Jérusalem.

Digitized by Google

Le 30 brumaire, je partis d'Acre; et, comme les vents étaient contraires pour me rendre à Jaffa, je fis voile pour Zante, où j'arrivai le 13 frimaire... J'appris bientôt que l'île et la république étaient divisées en différens partis, et que la tranquillité même y était menacée. Je fis réunir quelques membres des autorités constituées et les principaux de la ville chez le gouverneur, M. Calichiopolo. Après leur avoir parlé de l'intérêt que le premier consul prend à leur bonheur, je les engageai, en son nom, à déposer cet esprit de parti qui les déchiroit, et à attendre, dans le silence des passions, la nouvelle constitution, que les puissances, garantes de leur souveraineté et de leur indépendance, se préparaient à leur donner.

Ce peu de mots fut accueilli avec enthousiasme, et tous crièrent: Vive la France! Vive Bonaparte! Ces cris furent réitérés, à ma sortie, par plus de 4000 personnes qui m'accompagnèrent jusqu'au port. Le gouverneur et le commandant russe en furent alarmés; et j'appris, le lendemain, par le commissaire français, qu'on avait mis en prison deux personnes des plus influentes; mais, que, sur ses instances, et craignant mes reproches, on les avait fait relâcher dans la nuit. J'allai à la consigne; j'y fis venir le gouverneur. Je lui parlai avec force sur l'irrégularité de sa conduite. Il fut atterré; et promit de ne voir dans ceux qui avaient crié: Vive le premier consul! que de bons citoyens, et de les traiter comme tels. Comme il avait envoyé dans la nuit un courier à son gouvernement, et que j'avais lieu de croire qu'il lui avait fait un rapport infidèle, j'écrivis aussi-tôt au chargé d'affaires de la république à Corfou, pour l'informer de ce qui s'était passé; et immédiatement après, je me mis en route pour Messine.

Je ne m'écarterai point de la vérité, en assurant que les îles de la mer Ionienne se déclareront françaises, dès qu'on le voudra.

Armée anglaise en Egypte.

Cette armée, commandée par le général Stuart, est forte de 4,430 hommes... Elle occupe en entier et exclusivement Alexandrie et les forts environnans. Les Turcs qui formaient la garnison de quelques-uns de ces forts, en ont été chassés... Des Anglais ne font aucun des travaux nécessaires à l'entretien des forts; les palissades en sont presqu'entièrement détruites, et les éboulemens occasionnés par les pluies, ont infiniment dégradé toutes ces nouvelles fortifications. Ils n'occupent aucun des ouvrages qui sont hors de l'enceinte des Arabes, et toutes les redoutes extérieures qui existaient, lors du départ de l'armée française, sont détruites. Le pacha du Caire fournit à l'armée anglaise du bled, du riz, du bois et de la viande, sans en tirer aucun paiement. Les consommations sont triples de ce qu'elles devraient être; il s'y commet de très-grandes dilapidations. La plus grande mésintelligence règne entre le général Stuart et le pacha.

Armée turque.

Muhammed, pacha du Caire, qui a pris, on ne sait pas pourquoi, le titre de vice-roi d'Egypte, ne commande pas ses troupes en personne. Muhammed-Aly-Sur-Chersmé, qui en avoit le commandement, lors de mon arrivée, a été tué devant Gisé; elles sont aujourd'hui sous les ordres de Jussef Kiahia. Tair est pacha des Arnaoutes, qui composent la très-grande majorité de cette armée, qui se monte à environ 16,000 hommes: elle reçoit de temps en temps des renforts, qui viennent débarquer à Aboukir; mais elle souffre beaucoup par la

Digitized by Google

désertion. Khourchid-Amed, pacha à deux queues, est à Alexandrie avec 600 hommes, qui n'y occupent aucune fortification. Ce pacha est, pour ainsi dire, prisonnier des anglais.....

Il est inutile d'ajouter que ce n'est pas là une armée : ce sont des hommes mal armés, sans discipline, sans confiance dans leurs chefs, et énervés par des excès de débauche. Les chefs ressemblent en tout à leurs soldats; ignorant jusqu'aux premiers élémens de l'art militaire, et conduits uniquement par l'appât des richesses, ils ne songent qu'à s'enrichir, et à trouver les moyens de se retirer avec sûreté. Six mille français suffiraient aujourd'hui pour conquérir l'Egypte.

Armée des Mamelouks.

L'armée des beys est composée de 3,000 Mamelouks, de 3,500 Arabes de la tribu Ababdé de Chark, et de 3,500 de la tribu de Biniały... Ils ont 80 déserteurs français, qui forment un petit corps d'artillerie. Jusqu'à présent, ils ont battu les Turcs dans toutes les rencontres, et les Egyptiens les préfèrent aux Osmanlis. Toute la Haute-Egypte leur est soumise.

Syrie.

L'enceinte de la place d'Acre a été réparée. Tous les ouvrages sont bien entretenus. La partie la plus faible est celle qui regarde la mer, et particulièrement le point qui défend l'entrée du port. Les forces de Djezar se montent, dans ce moment, à environ 14 ou 15,000 hommes, dont 9,000 employés au siége de Jaffa; Jérusalem et Nazareth sont occupés par les troupes du pacha d'Acre. Les Naploussains servent contre Aboumarack. Le visir après la prise de l'Egypte, a fait reconstruire l'enceinte de Jaffa qui dans ce moment est dans le plus mauvais état. Aboumarack, pacha de la Palestine, qui défend cette place, y a 4,000 hommes de garnison.....

L'émir des Druzes a refusé à Djezar sa contribution annuelle et a fait des armemens imposans. Le pacha attend la prise de Jaffa pour l'attaquer. Les anglais ont voulu intervenir comme médiateurs entre l'émir et Djezar; mais ce dernier a refusé leur médiation. La Porte a, dans ce moment, peu de rapport avec la Syrie.

Le journal officiel annonce, d'après une lettre du 11 frimaire, que la Guadeloupe est en ce moment une des colonies les plus tranquilles des Antilles. Une autre lettre de Saint-Domingue, du 23 frimaire, rapportée également par le journal officiel, contient les détails d'une expédition dirigée contre le fort Dauphin par le général Clausel. Elle a parfaitement réussi; les brigands ont été chassés de ce fort, et ont été contraints d'abandonner vingt-cinq pièces d'artillerie : ils n'ont pu incendier que cinq maisons.

Erratum du dernier numéro.

Page 246, au lieu de ce vers :

Nous sommes *nés* pour nous entendre,

Lisez Nous sommes *faits* pour nous entendre.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

*Fragment d'une traduction de l'*Essai sur la Critique, de POPE.

UN livre doit souvent au nombre (1) son succès ;
Des vers plus ou moins doux le font bon ou mauvais.
L'aimable muse en vain brille de mille charmes ;
Sa bouche est sans sourire et ses beaux yeux sans larmes
Pour ce sot qui, du goût méconnaissant les loix,
Amoureux d'un vain son, n'admire que sa voix.
La mélodie enfin, voilà tout ce qu'il prise ;
Voilà ce qui l'attire au Parnasse, à l'église,
Et non la noble ardeur de se former l'esprit.
Que d'auteurs au compas mesurent un écrit,
Comptent chaque syllabe, et fort peu s'embarrassent
Si, sans choix, sans motif, les voyelles s'entassent ;
Si, pour remplir la phrase, une cheville accourt ;
Et si dix mots bien bas forment un vers bien lourd !
D'un vain bourdonnement l'oreille rebattue
Voit toujours arriver une rime attendue.
Par-tout où vous trouvez l'haleine des zéphirs,
Le vers suivant s'épuise en amoureux soupirs ;

(1) *Nombre* est pris ici dans le sens de *cadence, mélodie.*

Digitized by Google

Un berger languissant s'assied au pied d'un orme,
Le lecteur sent qu'il faut que la rime l'endorme.
Enfin, un vers ronflant, ou quelque trait usé
Sous le nom de pensée est en vain déguisé,
Terminant à la fois l'ouvrage et notre peine,
Comme un serpent blessé, péniblement se traîne.
Distinguer un son doux d'un son fade et mielleux,
Exprimer un sens plat en vers mélodieux,
Cet art de tels auteurs peut être le partage;
Mais il faut admirer la beauté d'un ouvrage,
Qui, doux comme Waller, (1) comme Denham est fort.
Ce n'est point le hasard, du talent c'est l'effort
Qui donne de la grace et de l'aisance au style;
On apprend à danser pour être plus agile.
Vos vers ne sont pas durs à Tâches, avec le temps,
Qu'un son imitatif semble l'écho du sens.
Dans un style amoureux Zéphir caresse Flore;
Un doux ruisseau s'écoule en vers plus doux encore.
Quand la vague en fureur bat le roc et mugit,
Chaque mot, rauque et dur, comme un torrent rugit.
Ajax lève un rocher, le lance, et tout succombe;
Le vers, marquant l'effort, pesamment marche et tombe.
Camille va, court, vole, et glisse sur les eaux,
Avec rapidité précipitez les mots.
Par cet art Timothée à son gré nous agite,
Commande aux passions, les calme ou les irrite.
Alexandre l'entend, et ses traits tour-à-tour
Etincellent de gloire ou languissent d'amour.
Son œil brûle, jaillit, son bras cherche des armes;
Mais bientôt il soupire et sent couler ses larmes.
Des Grecs et des Persans un son frappe le cœur,
Un son, de l'univers subjugue le vainqueur.
La musique est par-tout puissante et respectée.
Dryden est aujourd'hui ce que fut Timothée.

A. S.

(1) *Denham*, *Waller*, auteurs anglais très-estimés; l'un pour la force, l'autre pour la grace et la douceur.

Digitized by Google

SUR UN PARASITE.

Damis à tout propos se vante
Qu'*il ne dîne jamais chez lui.*
Damis dit vrai ; chose étonnante !
Quand par malheur, et contre son attente,
Il ne *dîne* point chez autrui,
C'est une vérité constante
Que moins Damis *ne dîne point chez lui.*

A. D***

ENIGME.

Sachez qu'originaire
D'une terre étrangère,
Je porte un nom que, chez la harangère,
Plus d'une fois l'on entendra.
Chacun vante mon savoir faire ;
Mais aime-t-on mon caractère ?
Ai-je même figure à plaire ?
Proférez-moi ; l'écho vous l'apprendra.

Par M. Sartze, *de Laval.*

LOGOGRIPHE.

Que suis-je ? où suis-je ? — En vérité,
Je serais bien embarrassé,
Messieurs, s'il fallait vous le dire.
Quand l'homme éprouve des malheurs,
Il en accuse mes rigueurs,
Et ne cesse de me maudire :
Je suis, dit-il, capricieux....
Il n'en est plus ainsi lorsqu'il devient heureux !

Digitized by Google

Alors ce n'est pas moi qu'il vante ;
Son bonheur, il le doit au mérite, au talent ;
Et cependant le plus souvent
C'est encore à moi seul qu'il doit ce qui l'enchante.

De mes quatre élémens si vous en coupez deux,
Les deux restans, souvent, rendront moins malheureux
Ceux à qui mon tout est contraire ;
Mais changez un seul caractère,
Vous finirez par avoir tort
Si vous ne trouvez pas, messieurs, que je suis mort.

N. C.

CHARADE.

A ZULMÉ.

Tu mets à mon *premier* l'amant le plus fidelle ;
Volage, et tes goûts inconstans
Livrent sur mon *dernier*, au caprice des vents,
Tes sermens violés, qu'en vain mon *tout* recèle.

M. R.

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Énigme est *l'Ennui.*

Celui du Logogriphe est *Courtier*, où l'on trouve : *Or, cor, tour, tic, route, rôt, Roc* (Saint), *côte, croûte, cure, rût, cuir, roc, cuire, tuer, rouer, trouer, tirer, rire, courir, crier, curer, ouir, tour, turc, cou, Ourte, ocre, ouie, roi, ou, oui, or, cor, routier, rire, ire, troc, crue, cri, courier, toi, toue, crote, roue, cour, trou, ut, re.*

Le mot de la Charade est *Charrue.*

Digitized by Google

Le Printemps d'un Proscrit, poëme en trois chants, précédé d'une dissertation sur la poésie descriptive, et de trois lettres à M. Delille, sur le sentiment de la pitié; par M. Michaud. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, impr.-libr., rue des Bons-Enfans n°. 6; et chez *le Normant*, impr.-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

M. DE VOLTAIRE a dit :

Ou chantez vos plaisirs, ou laissez vos chansons.

Ne pourrait-on pas dire avec autant de vérité :

Ou chantez vos malheurs, ou laissez vos chansons?

Condamné à mort pendant les jours de la terreur, obligé de fuir une seconde fois après le dix-huit fructidor, l'auteur du poëme du *Printemps* est reçu, par des cœurs hospitaliers, dans les montagnes du *Jura*, et trouve dans les tableaux de la nature à la fois de quoi consoler et nourrir ses regrets.

Lorsque la main de la Providence nous éloigne du commerce des hommes, nos yeux moins distraits se fixent sur le spectacle de la création, et nous y découvrons des merveilles que nous n'aurions jamais soupçonnées. Du fond de la solitude on contemple les tempêtes du monde comme un homme jetté sur une île déserte se plaît, par une secrète mélancolie, à voir les flots se briser sur les côtes où il fit naufrage. Après la perte de nos amis, si nous ne succombons pas à la douleur, notre cœur se replie sur lui-même; il forme le projet de

Digitized by Google

se détacher de tout autre sentiment, et de vivre uniquement avec ses souvenirs. Nous sommes alors moins propres à la société, mais notre sensibilité se développe aussi d'avantage. Que celui qui est abattu par le chagrin, s'enfonce dans l'épaisseur des forêts; qu'il erre sous leur voûte mobile; qu'il gravisse, la montagne d'où l'on découvre des pays immenses, où le soleil se levant sur les mers: sa douleur ne tiendra point contre un tel spectacle, non qu'il oublie ceux qu'il aima; (car alors qui ne craindrait d'être consolé?) mais le souvenir de ses amis se confondra avec le calme des bois et des cieux; il gardera sa douceur, et ne perdra que son amertume: heureux ceux qui aiment la nature; ils la trouveront, et ne trouveront qu'elle, au jour de l'adversité!

Ces réflexions nous ont été fournies par l'ouvrage aimable que nous annonçons. Ce n'est point un poète qui cherche la pompe et la perfection de l'art; c'est un infortuné qui s'entretient avec lui-même, et qui touche la lyre, seulement pour rendre l'expression de sa douleur plus harmonieuse; c'est un proscrit qui dit à son livre, comme Ovide au sien:

« Mon livre vous irez à Rome, et vous irez à » Rome sans moi!..... Hélas! que n'est-il permis » à votre maître d'y aller lui-même! Partez, mais » sans appareil, comme il convient au livre d'un » poète exilé. »

L'ouvrage, divisé en trois chants, s'ouvre par une description des premiers beaux jours de l'année. L'auteur compare la tranquillité des campagnes à la terreur qui régnait alors dans les villes; il peint le laboureur recevant un proscrit:

Ah! dans ces jours de deuil, si quelques malheureux
Vont chercher un abri sous son toit solitaire,
Il leur ouvre à la fois son cœur et sa chaumière.

Digitized by Google

Les bois qu'il a plantés, sous leurs rameaux discrets,
Dérobent aux méchans les heureux qu'il a faits.

La religion, persécutée dans les villes, trouve à son tour un asyle dans les forêts, bien qu'elle y ait aussi perdu ses autels et ses temples.

Quelquefois le hameau, que rassemble un saint zèle,
Au Dieu dont il chérit la bonté paternelle,
Vient, au milieu des nuits, offrir, au lieu d'encens,
Les vœux de l'innocence et les fleurs du printemps.
L'écho redit aux bois leur timide prière.

Hélas! qu'est devenu l'antique presbytère,
Cette croix, ce clocher élancé dans les cieux,
Ces monumens sacrés, si chers à nos aïeux?

Ces vers sont naturels et faciles; les rimes seulement en sont un peu trop négligées, comme dans tout le reste du poëme; mais, *non ego paucis offendar maculis*. Quant aux sentimens du poëte, ils sont doux et pieux, et se mêlent bien aux objets dont il compose le fond de son tableau. Nos églises donnent à nos hameaux et à nos villes un caractère singulièrement moral. Les yeux du voyageur viennent d'abord s'attacher sur la flèche religieuse de nos clochers, dont l'aspect réveille dans son sein un foule de sentimens et de souvenirs. C'est la pyramide funèbre au tour de laquelle dorment les aïeux; mais c'est aussi le monument de joie où la cloche annonce la vie du fidèle. C'est-là que les époux s'unissent, c'est là que les chrétiens se prosternent au pied des autels: le faible pour prier le Dieu de force, le coupable pour implorer le Dieu de miséricorde, l'innocent pour chanter le Dieu de bonté. Un paysage paraît-il nu, triste et désert? placez-y un clocher champêtre, à l'instant tout va s'animer: les douces idées de *pasteur* et de *troupeau*, d'asyle pour le voyageur, d'aumône pour le pélerin, d'hospitalité et de fraternité chrétienne, vont naître de toutes parts.

Digitized by Google

Un curé de campagne frappé d'une loi de mort, ne voulant pas abandonner son troupeau, et allant la nuit consoler le laboureur, était un tableau qui devait naturellement s'offrir à un poète proscrit.

Il erre au sein des bois : O nuit silencieuse,
Prête ton ombre amie à sa course pieuse !
S'il doit souffrir encore, ô Dieu ! sois son appui ;
C'est la voix du hameau qui t'implore pour lui.
Et vous, faux sectateurs de la philosophie,
Epargnez ses vertus, et respectez sa vie !
Aux cachots échappé, vingt fois chargé de fers,
Il prêche le pardon des maux qu'il a soufferts !
Et chez l'infortuné qui se plaît à l'entendre,
Il va sécher les pleurs que vous faites répandre.

Il nous semble que ces vers sont pleins de simplicité et d'onction. Nous sommes-nous donc beaucoup trompés, lorsque nous avons soutenu que la religion est favorable à la poésie, et qu'en la repoussant, on se prive d'un des plus grands moyens de remuer les cœurs?

L'auteur caché dans son désert se rappelle les amis qu'il ne verra plus.

Je ne t'entendrai plus, ingénieux Delille,
Tour-à-tour l'interprète et l'égal de Virgile !
. . . . . .
Vous qui, par vos accords, charmez encor nos maux,
Fontanes, dont la voix consola les tombeaux ;
Morellet, dont la plume éloquente et hardie,
Plaida pour le malheur devant la tyrannie ;
Suard, qui réunis, émule d'Adisson,
Le savoir à l'esprit, la grace à la raison ;
La Harpe, qui du goût explique les oracles ;
Sicard, dont les leçons sont presque des miracles ;
Jussieu, Laplace, et toi vertueux Daubenton,
Qui m'appris des secrets inconnus à Buffon ;
Je ne vous verrai plus !

Ces regrets sont touchans, et les éloges que l'auteur donne ici à ses amis ont le mérite bien rare d'être d'accord avec l'opinion publique:

Digitized by Google

d'ailleurs, tout cela nous semble dans le goût de l'antiquité. N'est-ce pas ainsi que le poète latin, que nous avons déjà cité, s'adresse aux amis qu'il a laissés à Rome? « Il y a, dit Ovide, dans le pays » natal, je ne sais quoi de doux qui nous appelle, » qui nous charme, et ne nous permet pas de » l'oublier..... Vous espérez, cher Rufin, que » les chagrins qui me tuent céderont aux consola- » tions que vous m'envoyez dans mon exil; com- » mencez donc, ô mes amis! à être moins aimables, » afin qu'on puisse vivre sans vous avec moins de » peine. »

Hélas! en lisant le nom de M. de la Harpe dans les vers de M. Michaud, qui ne se sentiroit attendri? A peine avons-nous retrouvé les personnes qui nous sont chères, qu'il faut encore, et pour toujours, nous séparer d'elles! Nul ne comprend mieux que nous toute l'étendue du malheur qui menace, en ce moment, les lettres et la religion. Nous avons vu M. de la Harpe abattu, comme Ezéchias, sous la main de Dieu; il n'y a qu'une foi vive et une sainte espérance qui puissent donner une résignation aussi parfaite, un courage aussi grand, des pensées aussi hautes et aussi touchantes, au milieu des douleurs d'une lente agonie et des épreuves de la mort.

Les poètes aiment à peindre les malheurs de l'exil, si féconds en sentimens tendres et tristes. Ils ont chanté Patrocle, réfugié aux foyers d'Achille, Cadmus abandonnant les murs de Sidon, Tydée retiré chez Adraste, et Teucer trouvant un abri dans l'île de Vénus. Le chœur, dans *Iphigénie en Tauride*, voudrait pouvoir traverser les airs: « J'arrêterais mon vol sur la maison paternelle; je » reverrais ces lieux si chers à mon souvenir, où, » sous les yeux d'une mère, je célébrais un innocent » hymen. » Eh! qui ne connaît le *dulces moriens*

Digitized by Google

reminiscitur Argos? Qui ne se rappelle Ulysse errant loin de sa patrie, et desirant, pour tout bonheur, d'appercevoir seulement la fumée de son palais? Mercure le trouve assis tristement sur le rivage de l'île de Calypso : *il regardait, en versant des pleurs, cette mer éternellement agitée*, (irrequietum.)

Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο δάκρυα λείβων.

Vers admirable, que Virgile a traduit en l'appliquant aux Troyennes exilées:

Cunctæque profundum
Pontum aspectabant flentes.

Ce *flentes* rejeté à la fin de la phrase est bien beau. Ossian a peint avec des couleurs différentes, mais qui ont aussi beaucoup de charmes, une jeune femme morte loin de son pays, dans une terre étrangère.

There lovely Moïna is often seen; when the Sun-beam darts on the rock, and all around is dark. There she is seen, Malvina, but not like the daughters of the hill. Her robes are from the stranger's land; and she is still alone.

« Quand un rayon du soleil frappe le rocher, » et que tout est obscur à l'entour, c'est-là (qu'au » tombeau de Carthon et de Cléssamor), on voit » souvent l'ombre de la charmante Moïna; on l'y » voit souvent, ô Malvina! mais non telle que les » filles de la colline. Ses vêtemens sont du pays » de l'étranger, et elle est encore solitaire. »

On devine par la douceur des plaintes de l'auteur du poëme du *Printemps* qu'il avait ce *mal du pays*, ce mal qui attaque sur-tout les Français loin de leur patrie. Monime, au milieu des Barbares, ne pouvait oublier le *doux sein de la Grèce*. Les médecins ont appelé cette tristesse de l'âme *nostalgie*, de deux mots grecs νόστος retour, et ἄλγος dou-

Digitized by Google

leur, parce qu'on ne peut la guérir qu'en retournant aux foyers paternels. Eh! comment M. Michaud, qui sait faire soupirer sa lyre, n'eût-il pas mis de la sensibilité dans un sujet que Gresset lui-même n'a pu chanter sans s'attendrir? Dans son ode sur l'*Amour de la patrie*, on trouve cette strophe touchante:

Ah! dans sa course déplorée,
S'il succombe au dernier sommeil,
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil;
Là son dernier soupir s'adresse,
Là son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés:
D'une région étrangère,
La terre serait moins légère
A ses mânes abandonnés!

Au milieu des douces consolations que la retraite fournit à notre poète exilé, il s'écrie:

O beaux jours du printemps! ô vallons enchantés!
Quel chef-d'œuvre des arts égale vos beautés?
Tout Voltaire vaut-il un rayon de l'aurore,
Ou la moindre des fleurs que Zéphir fait éclore?

Mais M. de Voltaire, (dont nous détestons d'ailleurs les impiétés tout autant que M. Michaud) n'exprime-t-il pas quelquefois des sentimens aimables? N'a-t-il pas connu jusqu'à ces doux regrets de la patrie? « Je vous écris à côté d'un poële, » dit-il à madame Denis, la tête pesante et le » cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de » la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, » l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, » et que notre maison de Paris est assez près de » cette rivière. »

On dit qu'un Français, obligé de fuir pendant la terreur, avait acheté de quelques deniers une barque sur le Rhin. Il s'y était logé avec sa femme

Digitized by Google

et ses deux enfans. N'ayant point d'argent, il n'y avait point pour lui d'hospitalité. Quand on le chassait d'un rivage, il passait sans se plaindre à l'autre bord; souvent poursuivi sur les deux rives, il était obligé de jeter l'ancre au milieu du fleuve. Il pêchait pour nourrir sa famille, mais les hommes lui disputaient encore les secours de la Providence, et lui enviaient quelques petits poissons qu'avaient mangés ses enfans. La nuit, il cueillait des herbes sèches, pour faire un peu de feu, et sa femme demeurait dans de mortelles angoisses jusqu'à son retour. Cette famille, à qui l'on ne pouvait reprocher que ses malheurs, n'avait pas sur le vaste globe un seul coin de terre où elle osât reposer sa tête. Obligée de se faire sauvage entre quatre grandes nations civilisées, toute sa consolation était qu'en errant dans le voisinage de la France, elle pouvait quelquefois respirer un air qui avait passé sur son pays.

M. Michaud errait ainsi sur les montagnes d'où il pouvait du moins découvrir la cîme des arbres de la patrie. Mais comment passer le temps sur un sol étranger? comment occuper ses journées? N'est-il pas tout naturel alors d'aller visiter ces tombeaux champêtres où, pleines de joie, des âmes chrétiennes ont terminé leur exil? C'est ce que fait l'auteur du poème du *Printemps*; et, grâce à la saison qu'il a choisie, l'asyle de la mort est un beau champ couvert de fleurs.

Peut-être en ce cercueil, d'humbles fleurs entouré,
Dort un fils d'Apollon, d'Apollon ignoré, etc.

. . . . . .

Ainsi la fleur qui naît sur les monts solitaires,
Ne montre qu'au désert ses couleurs passagères;
Et l'or, roi des métaux, cache en des souterrains
Son éclat trop funeste au repos des humains.

L'auteur aurait peut-être mieux fait de se rap-

Digitized by Google

procher davantage du poète anglais qu'il imite. Il a substitué l'image commune de l'or enfoui dans les entrailles de la terre, à celle de la perle *cachée dans le sein des mers ;* la fleur qui ne *montre qu'au désert ses couleurs passagères*, ne rend pas bien le tour original de Gray, *la fleur qui est née pour rougir sans être vue* (is born to blush unseen.)

Full many a gem of purest ray serene,
The dark unfathom'd caves of ocean bear :
Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its sweetness in the desert air.

Nous avions essayé autrefois de rendre ainsi ces quatre vers, qu'on doit juger avec indulgence, car nous ne sommes pas poète:

Ainsi brille la perle, au fond des vastes mers ;
Ainsi passent aux champs des roses solitaires
Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
D'inutiles parfums embaument les déserts.

La vue de ces paisibles tombeaux rappelle au poète ces sépultures troublées, où dormaient nos *princes anéantis* (1). Leurs monumens ne devaient s'ouvrir qu'à la consommation des siècles; mais un jugement particulier de la Providence a voulu les briser avant la fin des temps. Une effroyable résurrection a dépeuplé les caveaux funèbres de Saint-Denis; les fantômes des rois sont sortis de l'ombre éternelle; mais, comme s'ils avaient été épouvantés de reparaître seuls à la lumière, et de ne pas *se retrouver dans le monde avec tous les morts*, comme parle le prophète, ils se sont replongés dans le sépulcre,

Et ces rois exhumés par la main des bourreaux,
Sont descendus deux fois dans la nuit des tombeaux.

(1) Bossuet.

Digitized by Google

On voit par ces beaux vers que M. Michaud sait prendre tous les tons.

C'est sans doute une chose bien remarquable, que quelques-uns de ces spectres, noircis par le cercueil (1), eussent conservé une telle ressemblance avec la vie, qu'on les a facilement reconnus. On a pu distinguer sur leur front jusqu'aux caractères des passions, jusqu'aux nuances des idées qui les avaient jadis occupés. Qu'est-ce donc que cette *pensée* de l'homme, qui laisse des traces si profondes jusque dans la poudre du néant? Puisque nous parlons de poésie, qu'il nous soit permis d'emprunter une comparaison d'un poète: Milton nous dit qu'après avoir achevé le Monde, le Fils divin se rejoignit à son Principe éternel, et que sa route à travers la matière créée, fut marquée longtemps après par un sillon de lumière: ainsi notre âme, en rentrant dans le sein de Dieu, laisse dans le corps mortel la trace glorieuse de son passage.

On doit louer M. Michaud d'avoir fait usage de ces contrastes qui réveillent l'imagination des lecteurs. Les anciens les employaient souvent, même dans la tragédie. Un chœur de soldats veille à la garde du camp des Troyens; la nuit fatale à Rhésus vient à peine de finir sa course. Dans ce moment critique, croyez-vous que les gardes parlent de combats, de surprises, qu'ils se retracent des images terribles? Voici ce que dit le demi-chœur:

« Ecoutez! ces accens sont ceux de Philomèle,
» qui, sur mille tons variés, déplore ses malheurs,
» et sa propre vengeance. Les rives sanglantes du
» Simoïs répètent ses accens plaintifs. J'entends le
» son de la cornemuse; c'est l'heure où les ber-
» gers de l'Ida sortent pour paître leurs troupeaux
» dans les riants vallons. Un nuage se répand sur

(1) Le visage de Louis XIV était d'un noir d'ébène.

Digitized by Google

» mes paupières appesanties; une douce langueur
» s'empare de mes sens : le sommeil, versé par
» l'aurore, est le plus délicieux. »

Avouons que nous n'avons pas assez de ces choses-là dans nos tragédies modernes, toutes parfaites qu'elles puissent être, et soyons assez justes pour convenir que le barbare Shakespeare a quelquefois trouvé ce naturel de sentiment, et cette naïveté d'images. Ce chœur d'Euripide rappellera facilement au lecteur le dialogue de Roméo et de Juliette. *Est-ce l'alouette qui chante*, etc. ?

Mais si nous avons banni de la scène tragique ces peintures pastorales qui, en adoucissant la *terreur*, augmentaient la *pitié*, parce qu'elles faisaient *sourire sur un fond d'agonie*, comme s'exprime Fénélon ; nous les avons transportées, ces peintures, (et avec beaucoup de succès,) dans des ouvrages d'un autre genre. Les modernes ont étendu et enrichi le domaine de la poésie descriptive. M. Michaud lui-même en fournit de beaux exemples :

De la cime des monts, tout prêt à disparaître,
Le jour sourit encore aux fleurs qu'il a fait naître ;
Le fleuve poursuivant son cours majestueux,
Réfléchit, par degrés, sur ses flots écumeux
Le vert sombre et foncé des forêts du rivage.
Un reste de clarté perce encore le feuillage,
Et du château rustique éclaire les donjons ;
L'ardoise éclate au loin du feu de ses rayons,
Et la vitre embrâsée, à la vue éblouie
Offre dans le lointain l'aspect d'un incendie.
J'entends, dans les bosquets, le chantre du printems ;
L'éclat touchant du soir semble animer ses chants ;
Ses accens sont plus doux, et sa voix est plus tendre.
Et tandis que les bois se plaisent à l'entendre,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux.
La caille, comme moi, sur ces bords étrangère,
Fait retentir les champs de sa voix printanière.

Digitized by Google

Sorti de son terrier, le lapin imprudent
Vient tomber sous les coups du chasseur qui l'attend.
Et, par l'ombre du soir, la perdrix rassurée,
Redemande aux échos sa compagne égarée.

C'est ici le lieu de parler d'un reproche que M. Michaud nous a fait dans sa dissertation préliminaire; il combat, avec autant de goût que de politesse, notre opinion touchant la poésie descriptive. « L'auteur du *Génie du Christianisme*, » dit-il, attribue *l'origine* de la poésie descriptive » à la religion chrétienne..., qui, en détruisant le » charme attaché aux fables mythologiques, a » réduit les poètes à chercher la source de l'intérêt dans la vérité et l'exactitude de leurs tableaux, etc. »

L'auteur du *Poëme du Printemps* pense que nous nous sommes trompés.

D'abord nous n'avons point attribué *l'origine* de la poésie descriptive au christianisme; nous lui avons seulement attribué son *développement;* ce qui nous semble une chose fort différente. De plus nous n'avons eu garde de dire que le christianisme détruit le *charme* des fables mythologiques; nous avons cherché à prouver au contraire que tout ce qu'il y a de beau dans la mythologie, telles, par exemple, que les *allégories morales*, peut être encore employé par un poète chrétien, et que la véritable religion n'a privé les muses que des fictions médiocres ou dégoûtantes du paganisme. La perte des *allégories physiques* est-elle donc si regrettable? qu'importe que Jupiter soit l'éther, que Junon soit l'air, etc. Mais puisqu'un critique (1), dont les jugemens sont des loix, a cru devoir aussi combattre notre opinion sur l'emploi de la mythologie, qu'on nous permette de rappeler le chapitre qui fait l'objet de la discussion.

(1) M. de Fontanes.

Après

Digitized by Google

Après avoir montré que les anciens n'ont presque pas connu la *poésie descriptive* dans le sens que nous attachons à ce mot; après avoir fait voir que ni leurs poètes, ni leurs philosophes, ni leurs naturalistes, ni leurs historiens n'ont fait de descriptions de la nature, nous ajoutons :

On ne peut guère soupçonner que des hommes aussi sensibles que l'étaient les anciens, aient manqué d'yeux pour voir la nature, et de talent pour la peindre. Il faut donc qu'une cause puissante les ait aveuglés. Or, cette cause était la mythologie, qui, peuplant l'Univers d'élégans fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur, sa solitude et sa mélancolie. Il a fallu que le christianisme vînt chasser tout ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte, un caractère plus triste, plus vague, plus sublime; le dôme des forêts s'est exhaussé, les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour ne plus verser que les eaux de l'abyme, du sommet des montagnes. Le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature. . . . . .

Des sylvains et des naïades peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu toutefois qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits. Nous ne voulons point

> . . . Chasser les Tritons de l'empire des eaux,
> Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux.

Mais, enfin, qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'âme? qu'en résulte-t-il pour le cœur? quel fruit peut en tirer la pensée? Oh! que le poète chrétien est bien plus favorisé dans la solitude où Dieu se promène avec lui! Libre de ce troupeau de dieux ridicules, qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une Divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion, semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées. Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde, etc. etc.

Le principe étant ainsi posé, il nous semble qu'il est du moins inattaquable par le fonds, mais on peut disputer sur quelques détails. On deman-

Digitized by Google

dera peut-être si nous ne trouvons rien de beau dans les allégories antiques. Nous avons répondu à cette question dans le chapitre où nous distinguons deux sortes d'allégories, l'allégorie *morale* et l'allégorie *physique*. M. de Fontanes nous a objecté que les anciens connaissaient aussi cette divinité solitaire et formidable qui habite dans les bois. Mais n'en étions-nous pas convenu nous-mêmes ? n'avions-nous pas dit : « Quant à ces dieux inconnus que » les anciens plaçaient dans les bois déserts et sur » les sites sauvages, ils étaient d'un bel effet sans » doute, mais ils ne tenaient plus au système » *mythologique* : l'esprit humain retombait ici » dans la *religion naturelle*. Ce que le voyageur » tremblant adorait en passant dans les solitudes, » était quelque chose d'*ignoré*, quelque chose » dont il ne savoit point le nom, et qu'il appe- » lait *la divinité du lieu*. Quelquefois il lui don- » nait le nom de *Pan*, et l'on sait que Pan était » le *dieu universel*. Les grandes émotions qu'ins- » pire la nature sauvage n'ont point cessé d'exis- » ter, et les bois conservent encore pour nous leur » formidable divinité. » T. 2, p. 227.

L'excellent critique que nous avons déjà cité soutient encore qu'il y a des peuples payens qui ont connu la poésie descriptive. Sans doute, et nous avions fait valoir cette circonstance même en faveur de notre opinion, puisque les nations qui n'ont point connu les *dieux de la Grèce*, ont entrevu cette belle et simple nature que masquait le système mythologique. T. 2., p. 228.

On dit que les modernes ont abusé de la poésie descriptive. Avons-nous avancé le contraire ? Telles sont encore nos propres paroles : « On » nous objectera peut-être que les anciens avaient » raison de regarder la poésie descriptive comme » la partie accessoire, et non comme l'objet prin-

Digitized by Google

» cipal du tableau ; nous le pensons aussi, et l'on » fait de nos jours un grand abus du genre des- » criptif. Mais l'abus n'est pas la chose ; mais il » n'en est pas moins vrai que la poésie descrip- » tive, telle que nous l'avons aujourd'hui, est un » moyen de plus entre notre main, et qu'elle a » étendu la sphère des images poétiques, sans nous » priver de la peinture des mœurs et des passions, » telle que cette peinture existait pour les an- » ciens (1). »

Enfin M. Michaud pense que le genre de *poésie descriptive, tel qu'il est aujourd'hui fixé, n'a commencé à être un genre à part que dans le siècle dernier.* Mais est-ce bien là le fond de la question ? cela prouverait-il que la poésie descriptive n'est pas due à la religion chrétienne ? est-il bien certain d'ailleurs que cette poésie ne remonte qu'au siècle dernier ? Dans notre chapitre intitulé : *Partie historique de la poésie descriptive chez les modernes*, nous avons suivi les progrès de cette poésie ; nous l'avons vue commencer dans les écrits des Pères du désert ; de-là se répandre jusques dans l'histoire, passer chez les romanciers et les poètes du Bas-Empire ; bientôt se mêler au génie des Maures, et atteindre, sous le pinceau de l'Arioste et du Tasse, un genre de perfection trop éloigné de la vérité. Nos grands écrivains du siècle de Louis XIV rejettèrent cette poésie descriptive italienne, qui ne parlait que de *roses*, de *claire fontaine* et de *bois touffus*. Les Anglais, en l'adoptant, lui firent perdre son afféterie ; mais ils la jettèrent dans un autre excès, en la surchargeant de détails. Enfin, elle revint en France dans le siècle dernier, se perfectionna sous la muse de MM. Delille, Saint-Lambert et Fon-

(1) Appendice du tom. 2, pag. 5, not. 4.

Digitized by Google

tanes, et acquit dans la prose de MM. de Buffon et de Bernardin de Saint-Pierre, une beauté qu'elle n'avait point encore connue.

Nous n'en jugerons pas par notre propre sentiment; car il est trop peu de chose, et nous n'avons pas même comme Chaulieu, *pour le lendemain*,

« Un peu de savoir faire et beaucoup d'espérance. »

Mais nous en appellerons à M. Michaud lui-même. Eût-il rempli ses vers de tant d'agréables descriptions de la nature, si le christianisme n'avait pris soin de débarrasser les bois des vieilles dryades et des éternels zéphirs? L'auteur du Poème du *Printemps* n'aurait-il point été séduit par ses propres succès? Il a fait un usage charmant de la fable dans ses lettres *sur le sentiment de la pitié*, et l'on sait que Pygmalion adora sa statue. « Psyché, dit » M. Michaud, voulut voir l'amour; elle approcha » la lampe fatale, et l'amour disparut pour tou- » jours. Psyché signifie âme dans la langue grecque. » L'antiquité a voulu prouver, par cette allégorie, » que l'âme voyait s'évanouir ses plus doux senti- » mens à mesure qu'elle cherchait à en pénétrer » l'objet ». Cette explication est ingénieuse. Mais l'antiquité a-t-elle vu tout cela dans la fable de Psyché? Nous avons essayé de prouver que le charme du mystère dans les sentimens de la vie, est un des bienfaits que nous devons à la délicatesse de notre religion. Si l'antiquité *payenne* a conçu la fable de Psyché, il nous semble que c'est un *chrétien* qui l'interprète aujourd'hui.

Il y a plus: le christianisme, en bannissant les fables de la nature, a non-seulement rendu la grandeur aux déserts, mais il a même introduit pour le poète une autre espèce de mythologie pleine de

Digitized by Google

charmes, nous voulons dire, la *personification* des plantes. Lorsque l'héliotrope était toujours Clytie, le mûrier toujours Thisbé, etc., l'imagination du poète était nécessairement bornée; il n'aurait pu animer la nature par des fictions, autres que les fictions consacrées, sans commettre une impiété. Mais la muse moderne transforme à son gré toutes les plantes en nymphes, sans préjudice des anges et des esprits célestes qu'elle peut répandre sur les montagnes, le long des fleuves et dans les forêts. Sans doute il est possible d'abuser encore de la *personification*, et M. Michaud se moque avec raison du poète Darwin qui, dans ses *Amours des Plantes*, représente le GENISTA, le Genest, se *promenant tranquillement à l'ombre des bosquets de myrte*. Mais si l'auteur anglais est un de ces poètes dont parle Horace, *qui sont condamnés à faire des vers pour avoir déshonoré* (MINXERIT) *les cendres de leurs pères*; cela ne prouve rien quant au fond de la chose. Qu'un autre poète, avec plus de goût et de jugement, décrive *les Amours des Plantes*, elles lui offriront d'agréables tableaux. Lorsque dans les chapitres que M. Michaud attaque, nous avons dit :

« Voyez dans un profond calme, au lever de » l'aurore, toutes les fleurs de cette vallée : immo- » biles sur leurs tiges, elles se penchent, en mille » attitudes diverses, et semblent regarder tous les » points de l'horison. Dans ce moment même, où » vous croyez que tout est tranquille, un grand » mystère s'accomplit; la nature conçoit, et ces » plantes sont autant de jeunes mères tournées » vers la religion mystérieuse, d'où leur doit venir » la fécondité. Les sylphes ont des sympathies » moins aériennes, des communications moins » invisibles. Le narcisse livre aux ruisseaux sa race » virginale; la violette confie aux zéphirs sa mo-

Digitized by Google

» deste postérité ; une abeille cueille du miel de » fleurs en fleurs, et, sans le savoir, féconde toute » une prairie; un papillon porte un peuple entier » sur son aile; un monde descend dans une goutte » de rosée. Cependant toutes les amours des plantes » ne sont pas également tranquilles; il y en a d'ora- » geuses, comme celles des hommes. Il faut des » tempêtes pour marier, sur des hauteurs inac- » cessibles, le cèdre du Liban au cèdre du Sinaï, » tandis qu'au bas de la montagne, le plus doux » vent suffit pour établir entre les fleurs un com- » merce de volupté. N'est-ce pas ainsi que le souffle » des passions agite les rois de la terre sur leurs » trônes, tandis que les bergers vivent heureux » à leurs pieds ? »

Cela est bien imparfait sans doute, mais du moins on entrevoit par cette foible ébauche, ce qu'un poète habile pourrait tirer d'un pareil sujet.

Ce sont vraisemblablement ces rapports des choses inanimées aux choses animées, qui ont été une des premières sources de la mythologie. Lorsque l'homme sauvage, errant au milieu des bois, eût satisfait aux premiers besoins de la vie, il sentit un autre besoin dans son cœur, celui d'une puissance surnaturelle pour appuyer sa faiblesse. La chute d'une onde, le murmure du vent solitaire, tous les bruits qui s'élèvent de la nature, tous les mouvemens qui animent les déserts, lui parurent tenir à cette cause cachée. Le hasard lia ces effets locaux à quelques circonstances heureuses ou malheureuses de ses chasses. Une couleur particulière, un objet singulier ou nouveau le frappa peut-être en même temps : de-là le *Manitou* du Canadien et la *Fétiche* du Nègre, la première de toutes les mythologies.

Cet élément des fausses croyances une fois développé, on vit s'ouvrir la vaste carrière des su-

Digitized by Google

perstitions humaines. Les affections du cœur se changèrent bientôt en divinités d'autant plus dangereuses, qu'elles étaient plus aimables. Le sauvage qui avait élevé le *mont* du tombeau à son ami, la mère qui avait rendu à la terre son petit enfant, vinrent chaque année, à la chute des feuilles, le premier, répandre des larmes, la seconde, épancher son lait sur le gazon sacré; tous les deux crurent que ces *absens* si regrettés, et toujours vivans dans leurs pensées, ne pouvaient avoir cessé d'être. Ce fut sans doute l'amitié en pleurs sur un monument, qui retrouva le dogme de l'immortalité de l'âme, et proclama la religion des tombeaux.

Cependant, l'homme sorti des forêts, s'était associé à ses semblables. Bientôt la reconnaissance ou la frayeur des peuples plaça des législateurs, des héros et des rois au rang des divinités. En même temps, quelques génies aimés du ciel, un Orphée, un Homère augmentèrent les habitans de l'Olympe; sous leurs pinceaux créateurs, les accidens de la nature se transformèrent en esprits célestes. Ces nouveaux dieux régnèrent long-temps sur l'imagination enchantée des hommes: Anaxagore, Démocrite, Epicure, essayèrent toutefois de lever l'étendard contre la religion de leur pays. Mais (triste enchaînement des erreurs humaines!) Jupiter était sans doute un dieu abominable, et pourtant des atômes mouvans, une matière éternelle, valaient-ils mieux que ce Jupiter armé de la foudre, et vengeur du crime?

C'était à la religion chrétienne qu'il était réservé de renverser les autels des faux dieux, sans plonger les peuples dans l'athéisme, et sans détruire les charmes de la nature. Car fût-il certain, comme il est douteux, que le christianisme ne puisse fournir aux poètes un *merveilleux* aussi riche que celui de la fable, encore est-il vrai (et M. Michaud en conviendra),

Digitized by Google

qu'il a une certaine poésie de l'âme, nous dirions presqu'une imagination du cœur, dont on ne trouve aucune trace dans la mythologie. Les beautés touchantes qui émanent de cette source, feraient seuls une ample compensation pour les ingénieux mensonges de l'antiquité. Tout est machine et ressort, tout est extérieur, tout est fait pour les yeux, dans les tableaux du paganisme ; tout est sentiment et pensée, tout est intérieur, tout est créé pour l'âme dans les peintures de la religion chrétienne. Quel charme de méditation ! quelle profondeur de rêverie ! Il y a plus d'enchantemens dans une de ces larmes divines que le christianisme fait répandre, que dans toutes les riantes erreurs de la mythologie. Avec une *Notre-Dame des douleurs, une Mère de pitié*, quelque Saint obscur, patron de l'aveugle, de l'orphelin, du misérable, un auteur peut écrire une page plus attendrissante qu'avec tous les dieux du Panthéon. C'est bien là aussi de la poésie ! c'est bien là du *merveilleux !* Mais voulez-vous du merveilleux plus sublime ? contemplez la vie et les douleurs du Christ, et souvenez-vous que votre Dieu s'est appelé *le Fils de l'Homme*. Nous oserons le prédire ; un temps viendra que l'on sera tout étonné d'avoir pu méconnaître les beautés admirables qui existent dans les seuls noms, dans les seules expressions du christianisme, et l'on aura de la peine à comprendre comment on a pu se moquer de cette religion céleste de la raison et du malheur !

CHATEAUBRIAND.

Digitized by Google

Amélie de Mansfield. Quatre vol. *in*-12; prix : 7 fr. 50 cent. et 10 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Maradan* et *le Normant.*

QU'EST-CE donc que l'amour? Voulez-vous en avoir une idée, dit M. de Voltaire, voyez les moineaux dans vos jardins, voyez les pigeons, etc. Cette explication est par trop philosophique, et je me garderai bien de questionner davantage les philosophes sur l'amour. M'adresserai-je à ceux dont le cœur est aigri par de longs chagrins? ils me répondront que l'amour a été immolé aux froids calculs, et que nous sommes condamnés à ne plus voir que son fantôme effrayant comme dans *Delphine.* La plupart des femmes, qui n'ont connu de ce sentiment que ce qu'elles en ont éprouvé, me diront que l'amour n'est autre chose que l'amour propre, et qu'on prend souvent pour de l'amour la seule prétention d'être aimé. Si je m'adresse aux femmes sensibles, elles me répondront que l'amour est quelquefois un sentiment doux et tendre, et souvent une passion violente qui ne donne jamais les biens qu'elle promet, et qui est d'autant plus dangereuse que le premier sacrifice qu'elle exige est celui de notre raison. C'est sous ce dernier rapport que l'auteur d'*Amélie de Mansfield* a envisagé l'amour. J'ai essayé, dit-elle, de montrer à quel excès de malheur peut conduire l'amour même le moins coupable. Madame C. a pour but d'inspirer de l'effroi pour cette passion terrible, qui, dans un délire de peu d'instans, épuise tellement tout ce que l'âme a de chaleur, qu'il ne reste plus de courage pour ses devoirs, de sensibilité pour les affections douces, et d'attrait pour la vie.

Ce but est sans doute fort louable; mais il n'est pas facile à atteindre. Les conséquences, les résultats des passions, dans *Amélie de Mansfield*, sont en effet des mal-

Digitized by Google

heurs effrayans; mais plus les amans sont malheureux, plus ils intéressent; l'amour s'accroît de ses revers, et semble se parer de ses larmes. Virgile dit que ce dieu se nourrit de douleurs amères.

. . . . . L'amour aime les pleurs,
Comme l'herbe altérée aime une eau vive et pure;
L'abeille, la cythise; et l'agneau la verdure.

La plupart des romans ne sont autre chose que le récit des malheurs causés par l'amour; ils n'ont guéri personne de cette passion funeste; je crois qu'on parviendroit plus aisément à dégoûter de l'amour, en représentant l'amour heureux; au reste, nous ne croyons pas que l'auteur d'un roman soit en conscience obligé d'indisposer ses lecteurs contre la passion dont il leur offre la peinture; j'avoue même que nous ne sommes déjà que trop corrigés sur ce point, et nous ne le devons point aux romans.

Le vrai mérite d'un roman est d'attendrir, d'émouvoir, d'offrir la peinture fidelle des passions, et d'exposer pour ainsi dire le cœur humain au grand jour. Sous ce rapport le roman d'*Amélie de Mansfield* mérite de grands éloges.

Amélie tient à une illustre famille d'Allemagne; elle a été promise, dans son enfance, à Ernest de Voldemar, son cousin; mais celui-ci a un caractère dur et impérieux: Amélie le prend en aversion, se passionne pour un M. Mansfield, dont tout le monde admire les talens; M. Mansfield est sans naissance; il est rejeté par la famille d'Amélie, mais les deux amans trouvent les moyens de s'entendre et de s'épouser. Dès-lors Amélie est abandonnée par ses propres parens; elle devient l'objet du mépris de tous ceux qui l'aimaient, et pour comble de malheur, ce Mansfield, à qui elle a tout sacrifié, se trouve être un libertin; il abandonne l'épouse qu'il a trompée; il vit à Dresde avec des courtisannes; il se bat

Digitized by Google

pour une chanteuse, et il est tué. Amélie sent alors toute l'horreur de sa situation ; elle ne peut plus vivre dans sa patrie, et elle se retire en Suisse, chez un oncle de Mansfield. A peine avait-elle goûté quelque repos dans sa profonde retraite, que l'amour vient l'entraîner dans de nouveaux malheurs ; Ernest, à qui elle avait été promise dans son enfance, par une suite d'accidens inattendus, se trouve auprès de sa cousine, chez l'oncle de M. Mansfield ; il ne peut résister aux charmes d'Amélie, qui l'aime sans le connaître. Cette situation fournit à l'auteur des traits intéressans et pathétiques ; cet amour naissant s'accroît par les obstacles ; madame de Voldemar refuse son consentement à l'union des deux amans ; de-là une foule d'incidens tragiques, où se développe, sous les couleurs qui leur sont propres, le caractère de l'orgueil et le caractère de l'amour.

Je sens que dans cette courte analyse, je n'ai pu donner qu'une faible idée de la marche du roman. La curiosité et l'attention du lecteur y sont sans cesse soutenues par des situations attachantes. L'amour y est peut-être représenté sous des couleurs trop passionnées ; les passions y paraîtront dépasser les limites que nos mœurs actuelles leur ont assignées ; mais il en est aujourd'hui de l'amour, comme de ces contrées lointaines où l'on va rarement, et dont les voyageurs se croyent obligés de nous raconter des choses merveilleuses, pour exciter l'attention. Ce défaut (si c'en est un) est moins celui des romanciers, que celui du public, à qui il faut tout exagérer. Au reste, l'auteur *d'Amelie* a su s'élever à la hauteur de ses conceptions par la chaleur de son style ; elle sait s'emparer de l'imagination de ses lecteurs, et les transporter, sans qu'ils s'en apperçoivent, dans le monde qu'elle a créé.

Amélie, toujours repoussée par sa famille, et entraînée par sa passion, meurt à Vienne, dans la maison de madame de Voldemar, toujours inexorable ; Ernest ne

Digitized by Google

peut lui survivre, et les deux amans sont ensevelis dans le même cercueil. Toutes les scènes qui préparent et qui suivent ce dénouement, sont très-pathétiques. Les funérailles de ces deux malheureuses victimes de l'amour, sont décrites de la manière la plus touchante : « Le pas-» teur est monté dans la chaire. Les infortunés que nous » pleurons, a-t-il dit, ne furent point exempts d'erreur; » mais Dieu les a châtiés sur la terre, et maintenant il » les appelle à lui et les couronne de la vie immortelle, » car la bénédiction du pauvre est sur eux; et vous, » a-t-il continué en s'adressant à de jeunes époux qui » avaient été dotés par Ernest et par Amélie, contemplez » cette tombe : ceux qu'elle renferme étaient, comme » vous, au printemps de leur vie; comme vous ils ont » espéré, ils ont aimé : à présent, ils n'espérent plus, ils » n'aiment plus. Ils avaient ordonné cette cérémonie, et » ils croyaient en être témoins; ils y assistent aussi, » mais muets et glacés : ils voulaient vous donner l'exemple » d'une sainte union. Hélas ! celle qu'ils ont formée ne se » rompra plus. Les pleurs ont interrompu sa voix; il s'est » interrompu pour porter son mouchoir à ses yeux : » des sanglots ont retenti dans toutes les parties de » l'église. Tout-à-coup l'orgue s'est fait entendre : on a » commencé l'office des morts : *Suspendons nos gémisse-*» *mens*, a dit le prêtre; et tout le monde est tombé à » genoux. » Ce récit est tout-à-la-fois simple et attachant : je ne crains pas de l'offrir pour modèle à ceux qui écrivent des romans.

Je ne finirai pas cependant cet extrait sans faire à l'auteur d'*Amélie de Mansfield* un reproche qui intéresse la gloire de son sexe : les hommes, dans son roman, ont le cœur sensible comme des femmes; ils sont facilement attendris, tandis que les femmes, à l'exception d'Amélie, se passionnent pour toute autre chose que pour l'amour, et soumettent tous leurs sentimens à des calculs politiques. Il y a de la générosité, sans doute, de la part d'une

Digitized by Google

femme, d'attirer sur son sexe le blâme de nos propres défauts; mais je suis fâché de trouver dans madame de Voldemar cette ambition, cette dureté farouche et implacable qui ne convient point à un sexe aimable. Les hommes sacrifient l'amour à la fortune; mais il faut croire que les femmes sacrifient le plus souvent la fortune à l'amour. Voyez le roman de Richardson : tandis que les Harlowe immolent leur fille à leur ambition, la malheureuse Clarisse trouve encore un appui dans le cœur d'une mère tendre. Les loix de toutes les nations policées ont écarté les femmes des emplois : on leur a fermé les routes de la fortune et de la gloire; il semble que la Providence ait voulu qu'elles réservassent leur cœur tout entier, pour aimer et pour s'attendrir sur les maux de la pauvre humanité !

Depuis long-temps nous remettons à parler de la *Nouvelle Bibliothèque des Romans* (1), ouvrage qui se continue avec succès; nous ne pouvons mieux choisir que le volume de ce mois, rempli par deux Nouvelles de madame *de Genlis*, qui font et devaient produire beaucoup d'effet parmi les amateurs du bon goût et les partisans de l'ancienne morale. Elles sont toutes deux dirigées contre la philosophie moderne : la première, plus sérieusement et avec beaucoup d'intérêt; la seconde, si gaiment, qu'il est impossible de la lire sans éprouver ce plaisir que les citations, si heureusement choisies par Pascal, font trouver dans les *Lettres Provinciales*.

Première Nouvelle : *Le Philosophe pris au mot*, ou *le Mari corrupteur*, est un homme de naissance, auquel il ne manque rien que de savoir être heureux; mais le be-

(1) Seize vol. par an. Prix 25 fr. pour Paris, et 35 franc de port, par la poste. A Paris, chez *Maradan*, rue Pavée-Saint-André-des-Arts; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.

Digitized by Google

soin de justifier ses passions, et la prétention de montrer plus d'esprit qu'il n'en a, le font partisan de l'*Encyclopédie*, dont il accueille les chefs. Il épouse une jeune personne de quinze ans, élevée avec beaucoup de simplicité, et dans les principes de la religion; pour la dégager de tous les *préjugés* de son enfance, il lui débite les maximes à la mode, la fait assister aux petits dîners qu'il donne aux philosophes, et la jette au milieu d'une bibliothèque toute composée de leurs ouvrages. La jeune personne prend au sérieux ce qui n'était sans doute, pour la plupart de ces écrivains, que la manie de dire des choses *neuves*, et ce qui sur-tout n'était pour son époux que l'affectation de montrer un grand caractère; mais elle, qui ne conçoit pas qu'on puisse penser d'une manière et agir d'une autre, règle sa conduite d'après les principes que son mari lui fait adopter: il est toujours pris au mot, et, en philosophie, cela va loin. Cette femme passe de l'ingénuité à la surprise, de la surprise à la galanterie, de la galanterie au dernier degré de corruption, sans cependant jamais éprouver de honte ou de remords, parce que toutes ses actions sont appuyées sur les passages les moins équivoques des écrivains en grande réputation, et qu'elle a toute confiance en eux. Son mari avait un fils naturel, qu'il a fait élever sans préjugés, et qui, à dix-huit ans, prend également son père au mot. Ainsi, c'est par deux enfans que ce philosophe est constamment battu: corrupteur de son épouse et de son fils, il n'est point de procédés affreux qu'il n'en éprouve; ils lui rendent, en actions, le mal qu'il leur a fait, en principes.

Il faut lire cette Nouvelle pour sentir combien les maximes philosophiques sont à-la-fois dangereuses et ridicules, quand on veut les appliquer à la conduite de la vie; comme elles favorisent toutes les passions, tous les vices, elles excitent toutes les animosités, brisent la société, et, pour comble de mal, elles empêchent le re-

Digitized by Google

pentir, en exaltant l'orgueil jusques dans le sein de la bassesse. Quoiqu'il soit à la mode aujourd'hui de ne pas donner l'extrait des romans, pour ne pas affaiblir, dit-on, l'intérêt, en ôtant aux lecteurs le plaisir de la nouveauté, nous qui savons, par l'expérience d'autrefois, que plus on parle d'un ouvrage, plus on ajoute à son succès, quand il réunit le mérite du style à des intentions morales et à des scènes touchantes, nous citerons volontiers quelques-unes des maximes qui servent à corrompre Julie et Belmont, l'épouse et le fils naturel du philosophe pris au mot.

Julie, sensible et bienfaisante, a envie de disposer de la bourse mise dans sa corbeille de mariage, pour délivrer des prisonniers; mais elle entend dire, 1°. par Helvétius, « qu'une femme *galante* est plus utile à l'état, en » faisant travailler les ouvriers, que la *dévote* en soignant » des malades, secourant des pauvres et délivrant des » prisonniers. » 2°. Par M. de Condorcet, « que la bien- » faisance n'est qu'une *faiblesse*, à moins qu'elle ne serve » à l'utilité publique. » Julie, qui ne veut point être accusée de *faiblesse*, qui n'a point encore assez de lumières pour calculer le rapport de ses actions avec *l'utilité publique*, et qui desire beaucoup d'être *utile à l'état*, dépense, en modes et en colifichets, les cinq cents louis qu'elle destinait à la délivrance des prisonniers. Emue par le récit des malheurs d'une famille dénuée de toutes ressources, elle donne un louis, en observant que ses *principes* ne lui permettent pas d'accorder davantage.

Elle apprend de M. de Condorcet que *la morale n'est corrompue que par son mélange avec la religion*, et Voltaire lui dit : « Parlons franchement; il n'y a point » d'âme; ce système le plus hardi, le plus étonnant de » tous, est au fond le plus simple. » Julie ne comprend pas complettement ce système étonnant, mais elle avoue qu'elle commence à douter de beaucoup de choses : on lui assure qu'elle est sceptique; enchantée de voir le trou-

Digitized by Google

ble de son âme expliqué par un mot qu'elle n'entend pas, elle convient qu'elle est sceptique, et que le sceptinisme est le système auquel elle se voue.

Lorsque Belmont devient amoureux de la femme de son père, il trouve dans tous les philosophes modernes de quoi justifier l'inceste et l'adultère; on peut consulter à cet égard le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, et le supplément au voyage de Bougainville, par Diderot; c'est là que la *nature* rentre dans tous ses droits; mais pour briser les liens de la paternité, pour dégager la reconnaissance filiale, c'est Helvétius que Belmont consulte. Nous citons cet auteur: *On n'aime plus ses enfans, dès qu'ils ont atteint l'âge de l'indépendance.* C'est positif. *Toute espèce de dépendance étant injuste, le fils ne dépend pas plus du père, que celui-ci de sa progéniture; pour l'amour filial, il n'est pas d'une obligation si générale qu'il ne puisse être susceptible de dispenses.* C'est commode. *Un père dont on n'éprouve que des témoignages de haîne, toute la distinction qu'on lui doit, est de le traiter en ennemi respectable.* C'est généreux, surtout lorsque l'indépendance du fils le fait juge des procédés de son père. *Dans les grands principes de l'intérêt de la patrie, il est utile d'éteindre l'amour paternel et l'amour filial.* Les grands principes des philosophes sont flexibles: pour les passions qui troublent la société, ils invoquent la nature, et aux sentimens les plus naturels, ils opposent l'intérêt de la patrie.

Quand Belmont veut se venger de son père, il lui dit avec M. de Condorcet: « Les grandes âmes sont » celles qui savent le mieux haïr; les honnêtes gens » sont les seuls qui ne se réconcilient jamais; les fri» pons savent nuire ou se venger; mais ils ne savent » pas haïr. » Il faut croire que les philosophes sont à-la-fois honnêtes gens et fripons, car ils savent nuire, calomnier, se venger et haïr. Le jeune Belmont devient patriote dans le grand genre, et il s'écrie avec Helvétius:

» Malheureuse

Digitized by Google

« Malheureuse France ! tous les sages qui vivent dans » ton sein font gloire de te renier pour leur patrie ; » tu es aujourd'hui la plus avilie des nations, et le mé- » pris de l'Europe. » Quand il devient assassin révolutionnaire, il répète avec Voltaire : « Nous n'avons point » d'autre conscience que celle qui nous est inspirée par » le temps, par l'exemple, par notre tempérament et » par nos réflexions. »



Il y a beaucoup d'autres citations dans le *Mari corrupteur*, et les actions des personnages sont conformes à leurs maximes ; ce qui étonnera dans cette Nouvelle que, par son genre même, il était presqu'impossible de ne pas rendre pédantesque et déclamatoire, c'est que les événemens sont naturels, le plan très-simple, bien tracé la corruption de la jeune femme graduée avec beaucoup d'art, et quoique la partie dramatique ne serve que de cadre au but moral, toutes les situations sont gaies ou touchantes ; on y trouve souvent de la grâce et toujours de l'intérêt. Le tableau d'un bon ménage, mis en opposition avec celui du Mari corrupteur, ajoute un nouveau charme à cet ouvrage, dont le succès fait déjà crier la *livrée* de Voltaire, ainsi qu'il appelait lui-même les goujeats de son école.

La seconde Nouvelle porte pour titre : *la Femme philosophe*. Dans *le Mari corrupteur*, madame de *Genlis* a voulu particulièrement montrer le danger des principes modernes ; dans *la Femme philosophe*, elle s'est plus attachée à faire sentir le ridicule du galimatias philosophique, et il est impossible d'avoir plus complettement réussi. Avouant elle-même qu'elle ne saurait point faire parler une femme passionnée, elle a pris tous les discours que tient *la femme philosophe*, dans les ouvrages d'une dame qui jouit de la plus grande célébrité à ce titre, et rien n'est plus gai que cet amphigouri. Madame Melrose, mise en opposition avec Gertrude, (la femme phi-

Digitized by Google

losophe) est un ange de bonté; sa candeur seule peut être comparée à sa bienfaisance : aussi croit-elle longtemps que Gertrude est folle; les belles phrases qu'elle débite le feront penser à bien d'autres. Plus elle parle, plus madame Melrose lui fait prendre d'orgeat; mais que peuvent des boissons rafraîchissantes contre le délire philosophique?

Il y a, dans cette Nouvelle, une scène du plus grand intérêt : Gertrude, mère philosophiquement, c'est-à-dire, sans avoir été épouse, veut se donner la mort avec beaucoup de solemnité; elle s'empoisonne, et vient présenter sa fille à madame Melrose, en la priant de lui servir de mère; mais celle-ci la repousse, et lui demande pourquoi elle se chargerait d'une créature volontairement abandonnée par celle qui lui a donné le jour; pourquoi elle accepterait un gage, un souvenir de celle pour qui elle a tout fait, et qui n'a pas eu seulement le courage de vivre, ne fût-ce que pour ne pas déchirer le cœur de sa bienfaitrice? La sainte colère de madame Melrose est du plus grand pathétique. Gertrude reconnaît enfin son crime; elle humilie son orgueil, tombe à genoux, et implore Dieu pour sa fille. Toute cette scène est vive, déchirante; le mot qui la termine, prouve combien l'auteur connaît le cœur humain; car, malgré les justes motifs et les raisonnemens sans réplique de madame Melrose, on ne lui pardonnerait pas sa sévérité dans ce cruel moment, si elle n'avait pas su que la vie de Gertrude ne dépendait encore que de son repentir.

Le langage des Précieuses Ridicules n'était pas plus burlesque que ne l'est le style philosophique; c'est de même par le ridicule qu'il faut l'attaquer. La manie des écrivains philosophes les porte vers l'extrême sensibilité, positivement parce que c'est la qualité qui leur manque essentiellement; ils veulent peindre un sentiment qu'ils ne connaissent pas, ils l'exagèrent; ils veulent le définir, ils disent des bêtises : témoin ce passage de d'Alembert dans l'éloge de Despréaux :

Digitized by Google

« La sensibilité, espèce d'odorat d'une finesse exquise, » va chercher profondément dans la substance de tout ce » qui s'offre à elle, ces émanations fugitives, mais déli- » cieuses, dont la douce impression ne se fait sentir qu'aux » âmes dignes de l'éprouver. »

Des ames qui, par une espèce d'odorat, sentent l'impression d'émanations fugitives renfermées profondément dans la substance de tout ce qui s'offre à la sensibilité; voilà pourtant ce qu'on a admiré dans le dernier siècle, ce que quelques personnes admirent encore; aussi, les philosophes pardonneront moins à madame de *Genlis* de s'être moquée de leur galimatias, que d'avoir fait ressortir leur morale. Ils ont donné toutes les passions, tous les vices, tous les crimes pour auxiliaires à leurs principes, ce qui les fera durer; mais, si on se met à rire de leur style (et c'est l'effet que produit constamment *la Femme philosophe*), la philosophie est perdue; le ridicule en fera justice. On assure qu'il paraîtra bientôt une brochure, dans laquelle on mettra en opposition les phrases de mademoiselle de Scudéry, dont Boileau s'est tant moqué, et les phrases plus incroyables encore, d'une autre dame auteur, philosophe, politique, et profondément mélancolique; cet ouvrage, très-utile pour les jeunes gens qui confondent le sublime et l'exagération, n'aura d'autre inconvénient que de prouver contre l'admirable système de la perfectibilité.

VARIÉTÉS.

Après un siècle où toutes les vérités ont été dites, l'esprit humain veut encore produire quelque chose de neuf; c'est alors qu'on voit en foule naître les systèmes bizarres et monstrueux; qu'on voit successivement s'accréditer les erreurs les plus dangereuses, et les plus honteuses extravagances. Mais il arrive ensuite une époque où l'esprit humain a parcouru le cercle des erreurs et

Digitized by Google

des folies, il retourne au sens commun; et la vérité reprend son empire : nous touchons peut-être à cette époque heureuse; les idées prétendues philosophiques ont perdu leur charme, et c'est en vain aujourd'hui qu'on chercherait à se faire une réputation, en attaquant les idées religieuses.

Le cit. J. M. vient de publier *la Vie du Législateur des Chrétiens, sans lacunes et sans miracles*, en un gros vol. *in*-8°. Il y a vingt ou trente ans que le cit. J. M. se serait fait une très-grande réputation en publiant un pareil ouvrage : ce livre aurait été brûlé par arrêt du parlement; tout le monde en aurait parlé; et, pour comble de gloire, l'auteur aurait eu peut-être le bonheur d'être envoyé à la Bastille. Aujourd'hui, on ne brûle plus aucun livre, quelque mauvais qu'il soit; la philosophie n'a plus les honneurs du martyr, et les philosophes ne peuvent pas même aspirer au genre de célébrité que donne la persécution. D'après ces considérations, on doit reprocher au cit. J. M. d'être venu un peu tard, et de n'avoir pas su saisir l'à-propos. On pourra lui appliquer cette réponse d'un roi de France, auprès duquel on sollicitait la punition d'un prédicateur séditieux : *Je le punirai*, dit le monarque. — *Et comment?* — *Il ne sera point exilé.*

L'auteur ne fait dans sa préface, que paraphraser le Dictionnaire philosophique de Voltaire; et après une légère discussion, il convient que Jésus peut bien avoir existé. Il est assez plaisant de mettre en doute l'existence de celui dont on écrit la vie; mais toutes ces choses-là ne tirent point à conséquence dans un livre essentiellement philosophique. Le cit. J. M. pousse la complaisance beaucoup plus loin; non-seulement il convient que Jésus a existé, mais il veut bien croire qu'il est le plus grand des hommes, à condition cependant qu'il ne sera point un Dieu. « Jésus, dit-il, n'aura pas fait de prodiges; mais toute sa vie aura été une suite d'actions sublimes. Il ne parlait ou n'a-

Digitized by Google

gissait, dit ailleurs le cit. J. M., que pour donner une leçon utile, ou pour faire une bonne action.» Notre philosophe tombe ici dans une inconséquence assez étrange; il ne nie point que les disciples de Jésus ne l'aient pris pour un Dieu, qu'il n'aient pris ses *actions sublimes* pour des miracles; et cependant il ne nous dit pas que Jésus ait entrepris de les détromper sur ce point. Il s'en suivrait que Jésus était un imposteur; mais comment se fait-il, d'un autre côté, qu'un imposteur soit cet homme accompli, ce modèle des sages dont parle l'historien philosophe? La contradition est palpable; les raisonnemens tournent ici contre celui qui les fait. Si Jésus est un homme vertueux, on ne peut croire qu'il cherche à tromper ses disciples; et dire que Jésus est le plus grand des hommes, c'est convenir que Jésus est un Dieu.

Nous n'entreprendrons pas de relever toutes les extravagances qui se trouvent entassées dans ce volume. La manière de raisonner du cit. J. M. n'est pas persuasive, et sa manière d'écrire est loin d'être entraînante. Voici un exemple de son style: « En passant, dit-il, de l'empire » de la doctrine barbare de Moïse au règne si doux et si » bienfaisant de la morale de Jésus, il semble qu'on soit » subitement transporté, des rochers glacés du Kamstchatka, » sur la verdure parfumée de l'Italie. » L'auteur a-t-il pu croire que de pareilles phrases rempliraient les prétendues lacunes de l'Évangile?

On ne parle plus à Paris que de la nouvelle énigme qui a été proposée dans un journal; l'auteur a déjà reçu plus de cinq mille lettres dans lesquelles on prétend avoir trouvé le mot. Cette volumineuse correspondance, et le vif intérêt qu'a montré le public en cette occasion, prouve évidemment que le genre de l'énigme a plus de partisans que tous les autres genres de notre littérature réunis. D'après cette considération, nous avons cru qu'il ne serait pas

Digitized by Google

déplacé de donner ici quelques apperçus historiques sur l'origine et les progrès de l'énigme. Voltaire a dit que tout venait d'Orient, *le bien et le mal.* L'énigme en est venue aussi ; les rois d'Grient s'envoyaient souvent des ambassadeurs pour se proposer des énigmes, et ils y attachaient des peines et des récompenses. Tout le monde connaît les énigmes du sphinx : OEdipe proposa son malheur et ses destinées comme une énigme à toute la Grèce, se disant gendre de son aïeul, rival de son père, frère et père de ses enfans. « La grand'mère, d'un seul enfantement, ajoutait-il, a donné à son mari des enfans qui sont les petits-fils ou les neveux de leur mère. »

Avi gener patrisque rivalis sui,
Frater suorum liberûm et fratrum parens
Uno avia pastu liberor peperit viro,
Ac sibi nepotes. Monstra quis tanta explicet !

L'énigme, qui avait passé de l'Orient dans la Grèce, passa de la Grèce en Italie. Les bergers que Virgile introduit dans ses églogues, se défient souvent à expliquer des énigmes. Damète demande à Ménalque qu'il lui dise en quel endroit du monde le ciel n'a que trois aunes d'étendue.

Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres Cœli spatium pateat, ut non amplius ulnas.

Ménalque, ne sachant que répondre à cette question, en propose une autre à Damète ; et lui demande en quel lieu naissent les fleurs qui ont les noms des rois écrits sur leurs feuilles.

On ne sait pas trop ce qu'est devenue l'énigme depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la renaissance des lettres ; mais on sait qu'elle reparut lorsqu'on devait peut-être le moins s'y attendre, au commencement du siècle de Louis XIV. On habilla pour lors les énigmes avec plus d'art et de goût qu'on ne l'avait fait en Asie. Plusieurs beaux esprits se livrèrent avec succès à ce genre.

Digitized by Google

On sait que le père Ménetrier a fait un traité de l'énigme en un volume ; mais ce qu'on ne sait point aujourd'hui, c'est que le fameux abbé Cotin était regardé de son temps comme le père de ce genre. Nous citerons ici un passage d'un discours qu'il composa sur les règles de l'énigme. « Toute l'antiquité, dit-il, a eu du goût pour ces agréables surprises ; ce qui se remarque dans Joseph, Hérodote, Plutarque, Epictète. Les princes et les philosophes en faisaient leur divertissement. La reine d'Ethiopie proposa de savantes énigmes à Salomon, et les convives de Samson eurent de la peine à résoudre celles qui leur étaient proposées. Si quelques-uns, ajoute le même abbé Cotin, m'ont appelé le *père de l'énigme*, c'est que j'ai commencé à la faire revivre parmi nous, et que j'ai fait plusieurs descriptions énigmatiques. » Aristote définit l'énigme : Une oraison composée de choses qui paraissent ne pas s'accorder ensemble, et qui est encore rendue obscure par ses métaphores.

MUSÉE DE L'YONNE.

Séance du 25 frimaire.

L'éloquence n'a pas de devoir plus pressant, ni de fonction plus noble à remplir, que de recommander aux âges futurs les grands talens et les vertus éminentes.

C'est pour honorer les vertus et les talens, que le Musée de l'Yonne propose l'éloge de M. de Noé, évêque de Troyes.

Il joignit à l'éloquence entraînante de Bossuet le charme de l'élocution et les mœurs patriarchales de Fénélon.

Nombre de ses contemporains avaient regardé notre révolution comme inévitable. Nul autre que M. de Noé ne l'a prévue précisément comme elle s'est faite. En voyant le tableau énergique qu'il en a tracé en 1785, pour le Clergé, à qui il reprochait d'y avoir contribué, on se demande si ce morceau n'a été composé qu'après l'événement. Et en effet, ce ne sont pas de simples conjectures que l'état de la France, à cette époque, eût rendues probables, c'est le récit exact et fidèle d'un témoin oculaire. On citera un seul trait entre les beautés dont cet ouvrage

Digitized by Google

étincèle : « Je ne suis, dit l'orateur, ni prophète, ni enfant » de prophète pour lire les desseins de Dieu dans l'avenir ; » mais, dépositaire des oracles divins, j'ai médité les » menaces qu'ils renferment ; et voyant sur le soir le » ciel en feu, je me suis dit que la journée du lendemain » serait brûlante. »

Les vertus de M. de Noé ne composeront pas la moindre partie de son éloge. Évêque de Lescar, il regardait les revenus de son évêché comme le patrimoine du malheur ; et on l'a vu en faire la distribution aux infortunés réduits aux extrémités de l'indigence par l'effet d'une épizootie terrible qui avait désolé la contrée. Après les avoir servis de sa bienfaisance, il les secourut encore de ses talens oratoires, et publia cette Lettre pastorale si belle et si touchante qui circula dans les Provinces espagnoles voisines, dont les habitans généreux disputèrent entr'eux à qui réparerait les pertes des peuples de Lescar.

Sa nomination à l'évêché de Troyes, a été regardée comme un bienfait pour les deux départemens de l'Aube et de l'Yonne. Il n'y a paru qu'un moment, et toutes les dissidences ont cessé ; son esprit conciliateur a su rallier tous les cœurs à la religion et au gouvernement. Il y a donné le spectacle des vertus qu'on admire et des vertus qu'on aime.

Son Éloge sera l'éloge d'un de ces hommes que notre siècle semble avoir dérobé aux temps antiques, et que la postérité enviera à notre âge.

Le Musée de l'Yonne propose pour sujet de prix, l'Éloge de M. de Noé, évêque de Troyes.

Le prix sera une Médaille d'or, du poids de six décagrammes (200 francs) ; le Morceau ne devra pas occuper plus d'une demi-heure de lecture.

Les Ouvrages seront adressés, francs de port, au Secrétaire du Musée, avant le premier Fructidor prochain, (terme de rigueur) et le prix sera décerné dans la Séance publique du 25 Fructidor, dont la lecture de la Pièce couronnée fera partie.

Toutes personnes seront admises à concourir, les seuls membres de Musée, juges du concours, exceptés. Chaque aspirant mettra en tête de son ouvrage une épigraphe ou sentence, qu'il répétera sur billet cacheté où se trouveront ses noms, prénoms et demeure. Le seul billet annexé à l'Ouvrage couronné sera ouvert à la séance.

R. Labergerie, *Président*. P. Bernard, *Secrétaire*.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE DE LOUVOIS.

Une légère bluette, intitulée : *le Père par occasion*, avait réussi dernièrement à ce théâtre ; les suffrages du public semblaient avoir invité les auteurs à s'en tenir à d'agréables bagatelles ; mais ceux-ci n'en ont pas tenu compte, et l'on vient de donner au même théâtre une comédie en trois actes et en vers, sous le titre de *Malice contre Malice.*

Une famille vit retirée dans un castel isolé ; les journées sont longues à la campagne : pour en abréger la durée, on s'amuse à faire des niches, et notre famille d'espiègles se divertit aux dépens de tous les badauts qui lui tombent sous la main ; personne n'est épargné. Mademoiselle d'Olban est promise à un M. Raymond ; ce M. Raymond n'est jamais venu dans le château ; il n'y connaît personne, quoiqu'il vienne pour s'y marier ; on sait à peine d'où il vient ; il a l'air de tomber des nues : ainsi, voilà un personnage fait pour être mystifié. On se distribue les rôles en conséquence : Madame d'Olban, la maîtresse du château, se fait gouvernante ; la véritable gouvernante se met au lit et passe pour la maîtresse ; la future, destinée à Raymond, prend le rôle de soubrette ; une jeune orpheline est chargée de représenter la fille de la maison, et d'accueillir le futur époux.

Toutes les batteries sont dressées ; un mystificateur de profession, M. Gelon, qui est connu dans tout le voisinage par ses bons tours, daigne se joindre à la famille, et prend un rôle dans la pièce. Raymond arrive ; son premier abord promet beaucoup à ceux qui veulent s'amuser de sa simplicité ; mais bientôt il s'apperçoit qu'il est joué, et il jure de rendre *malice pour malice.* Il est reçu par son futur beau-frère, qui est aussi un des personnages de la pièce, et qui lui annonce la maladie très-grave de sa mère. Raymond feint de tout croire ; il voit la jeune orpheline, qui lui est présentée comme sa future, et il donne sans peine dans le piége qu'on lui tend. Le valet de Raymond, qui arrive de son village, et qui a l'air plus alerte que tous les mystificateurs du château, s'empresse de faire sa cour à la nouvelle soubrette, qu'il traite fort

Digitized by Google

lestement, et qui est bientôt déconcertée d'un rôle qui ne lui attire que des humiliations. La mère arrive, sous le nom de madame *Armand*, gouvernante de la maison; elle a la manie de se croire malade : Raymond dit qu'il a etudié la médecine; il persuade à la prétendue gouvernante qu'elle est à la veille d'éprouver une crise terrible; pour tout remède, il la condamne à boire de l'eau, et il l'envoie promener dans le jardin. Pendant qu'il a ainsi écarté tout le monde, il déclare son amour à la jeune orpheline; la future, déguisée en soubrette, a la douleur de voir l'époux qui lui est promis, aux genoux d'une autre; elle ne peut cacher son dépit, et elle est toujours prête à trahir son rôle. Bientôt arrive le fameux Gelon, déguisé en officier bulgarre; il se donne pour voyageur; il a été attaqué dans la forêt, et il demande l'hospitalité. Le fils de la maison veut faire croire à Raymond que le château est menacé par des voleurs, et il l'engage à passer la nuit sur la terrasse du château. Là, Raymond trouve le moyen de s'entretenir avec son orpheline, qui paraît à une des fenêtres. Le prétendu voyageur vient sur la terrasse, il déclare en secret à Raymond qu'il est le fameux *Passawan-Oglou*, dont on a tant parlé; il l'engage à partir avec lui dès le lendemain, et il promet de le nommer son lieutenant. Raymond feint de le croire, et tout-à-coup il entre dans une grande fureur; cinq de ses frères ont été égorgés par *Passawan-Oglou;* il veut en tirer vengeance; le pauvre *Passawan-Oglou* s'excuse de son mieux, il tremble de tous ses membres; il finit par déclarer qu'il n'est que *Gelon*, le meilleur garçon du monde, et propriétaire d'un castel voisin. Raymond n'est point satisfait; Gelon appelle au secours. Toute la famille arrive; nos mystificateurs s'apperçoivent qu'ils ont été mystifiés; et pour comble de malice, Raymond finit par épouser la jeune orpheline qui était si bien dans son rôle.

Cette pièce n'a obtenu qu'un succès très-équivoque : une seule scène est vraiment plaisante, c'est celle où le valet de Raymond presse si vivement la fille de madame d'Olban, qui s'est chargée du rôle de soubrette. Le rôle de madame d'Olban, de son fils, et de Gelon n'ont rien de comique; celui de Gelon est tout-à-fait inutile; tous ces mystificateurs sont par trop innocents; on n'a jamais vu une pièce où il y eût moins de *malice*, et je ne vois dans tout ceci que le pauvre public qui ait été passablement *mystifié*.

Digitized by Google

POLITIQUE.

L'Autriche aspirait depuis long-temps au rang de Puissance commerçante. Joseph II avait jetté ses vues sur le port d'Ostende, qu'il favorisa de plusieurs privilèges, ce fut pour ce port-là qui fit construire à grands frais ces magnifiques écluses que les inondations ont si fort endommagées l'année dernière. L'acquisition de Venise favorise les vues de cette Puissance, et elle s'occupe aujourd'hui à rétablir la marine vénitienne. Elle doit déclarer libres les ports de Trieste et de Venise.

En conséquence des dernières conventions, Passau est évacué : il ne restera de troupes que dans la partie de cet évêché qui avoisine l'Isll. L'empereur, qui n'adopte point les vues réformatrices que la Bavière continue à exécuter, favorise dans ses états le rachat des dîmes et droits seigneuriaux, dont plusieurs maisons religieuses de la Bavière sont propriétaires.

Les changemens survenus dans l'Empire Germanique rendent nécessaire une nouvelle organisation du clergé. On s'en occupe en ce moment, et il paraît que ce seront les princes, et non les chapitres, qui nommeront aux siéges vacans.

Les princes du Nord qui gratifient si libéralement les écrivains français, font éprouver aussi aux auteurs allemands, les effets de leur munificence. Le roi de Suède vient d'accorder à M. de Rosengarten, prédicateur et poète célèbre, la seule place de conseiller consistorial qui existe dans ses états. L'Allemagne a perdu dernièrement M. Herz, juif et docteur en médecine. Il était pensionné de S. M. Prussienne. Ce prince vient d'écrire une lettre extrêmement flatteuse à M. de Kotzbuë qui se trouve depuis quelque temps à Berlin; on croit que d'après l'accueil qu'il a reçu dans cette ville, il va y fixer sa résidence.

Voici ce que les dernières lettres de la Suisse nous ont paru renfermer de plus intéressant. Les agitations qu'éprouvent depuis quelques années ce malheureux pays, ont fatigué le caractère des habitans, quoiqu'ils soient naturellement assez patiens. Le commerce qui est devenu presque nul, laisse une foule de pères de famille sans ressource, ce qui a déterminé une quantité considérable d'entr'eux à s'expatrier; les demandes de passeports

Digitized by Google

s'élèvent quelquefois jusqu'à cinquante dans un seul jour. C'est principalement dans le canton de Bâle que cette émigration a lieu, et c'est vers les ports de l'Amérique que les émigrans se dirigent. — D'après les états qui ont été mis sous les yeux du gouvernement, les dommages causés par la guerre et les incendies depuis l'année 1798, dans les différens cantons, sont évalués à 14,257,590 fr. de Suisse. Il règne toujours de la fermentation dans le pays haut; et le général Ney a jugé à propos d'envoyer un de ses aides-de-camp à Thun. Les habitans de Zurich paraissent en ce moment vivre en bonne intelligence.

Les papiers anglais publient que les dernières nouvelles reçues d'Amérique, annoncent que les Hollandais sont en possession de Démerari et d'Essequibo. Les garnisons anglaises ont reçu l'ordre de passer à la Trinité. Les Américains des États-Unis, disent les mêmes feuilles, ont été alarmés à la nouvelle de la prochaine arrivée des Français à la Louisiane. Une gazette de Philadelphie contient l'article suivant: « Nous sommes autorisés à annoncer que le gouvernement prend toutes les mesures nécessaires pour qu'on ne conçoive aucune inquiétude de l'arrivée des Français à la Louisiane, à la nouvelle Orléans, etc., ce qui met nos frontières de l'Ouest en danger. » Le message que le président des États-Unis a fait remettre au sénat, renferme un paragraphe qui n'est que le développement de cet article.

Le duc de Kent doit quitter le commandement de Gibraltar; la mutinerie de quelques soldats de la garnison n'a eu aucune suite; trois de ces révoltés ont été fusillés à la parade. Le duc de Kent étoit très-agréable aux habitans, et l'était peu aux troupes, qui ne commettaient aucunes vexations impunément.

L'Irlande est toujours dans l'agitation; il est question de mettre une partie de ce pays hors la paix du roi; quelques contrées se réunissent pour le maintien du bon ordre; mais ces mesures ne suffisent pas pour rassurer le gouvernement contre les entreprises des agitateurs qui cherchent à bouleverser ce royaume. Les mesures de douceur qu'on a adoptées n'ont servi qu'à ranimer leur audace.

> . . . . Il est des mortels dont le dur caractère
> Insensible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
> Exige un bras d'airain toujours levé sur eux.

Le pape a accordé trois bulles importantes à la cour de Madrid; par la première, le prince de la Paix a été créé

Digitized by Google

visiteur de toutes les corporations et couvens de la monarchie espagnole. Par la seconde, le gouvernement a la permission de recevoir les revenus des prébendes qui sont actuellement vacantes, et qui viendront à vaquer d'ici à vingt ans. L'archevêque de Tolede est autorisé par la troisième, à supprimer autant de couvens qu'il lui plaira dans toute l'Espagne. On croit que par suite de la faculté que donne cette dernière bulle, l'inquisition sera abolie. M. d'Urquijo qui n'avait été exilé que pour s'être déclaré l'ennemi de ce tribunal, vient d'être remis en liberté.

PARIS.

La quatrième classe de l'Institut a nommé pour son président, le citoyen Vincent; pour son secrétaire perpétuel, le citoyen Lebreton; pour membre de sa commission administrative, le citoyen Peyre; et pour commissaires chargés de lui présenter ses réglemens intérieurs, les citoyens Vincent, Denon, Dufourny, Grétry et Moitte.

D'après une décision du gouvernement, transmise aux préfets des départemens par le ministre de la guerre, et relative aux ecclésiastiques exempts de la conscription militaire et du service de la garde nationale, il n'y a lieu de dispenser de la conscription militaire, que ceux qui, déjà promus au *sous-diaconat*, sont vraiment liés à l'état ecclésiastique.

Le citoyen Briot, ex-député au conseil des Cinq-Cents, est nommé commissaire-général du gouvernement de l'île d'Elbe.

Le tribunal spécial du Bas-Rhin vient de condamner trois faux-monnoyeurs à 15 ans de fers, au carcan et à la marque.

La ville de Fribourg est désignée comme devant jouir la première de la prérogative de convoquer la diète; prérogative qu'elle partagera avec les autres villes ci-devant souveraines de Zurich, Berne, Lucerne, Soleure et Bâle. Le fils de l'ex-comte d'Affry, du canton de Fribourg, est, dit-on, nommé Landammann.

Digitized by Google

Suivant des lettres de l'Italie, il se fait des armemens considérables dans les ports de cette contrée; on forme aussi à Modène, par ordre du général Murat, un parc d'artillerie destiné pour Naples.

On mande de Brest, que, le 9 de ce mois, on a passé en revue les nègres déportés qui se trouvaient à Pontanezen, et qui, d'après les mêmes avis, sont destinés, les uns, à être embarqués, les autres, à former un corps militaire qui sera mis à la disposition du général Decaen, capitaine-général de Pondichéry.

Parmi les aveugles opérés à l'hospice des Quinze-Vingts, le 6 nivose, par M. Forlenze, le nommé Jacques Vincenot, âgé de soixante-dix-huit ans, présente une particularité digne de remarque. Ce vieillard était aveugle depuis dix ans. Il a été opéré aux deux yeux, et le succès a été complet. Le malade a parfaitement recouvré la vue, mais il avoit oublié les formes des corps, au point qu'on a été obligé de lui apprendre à voir; et ce n'est qu'après environ un mois d'exercice, qu'il a pu distinguer toutes les qualités des objets. Il est bon d'observer que cet homme était devenu très-religieux depuis sa cécité, et qu'il passait une grande partie de son temps à méditer sur la vie future.

Les membres composant le jury de santé établi à Amiens, ont adressé à celui qui s'est dernièrement formé dans le chef-lieu du département des Landes, une lettre dans laquelle on remarque un paragraphe ainsi conçu : « Nous espérons que tous les départemens imiteront bien-» tôt ceux des Landes et de la Somme, et qu'une guerre » d'extermination sera déclarée à l'ignorance et au char-» latanisme. Réunisons nos efforts; faisons rendre à la » science la plus noble, l'antique splendeur qu'elle n'eût » jamais dû perdre, et qu'à l'époque de la paix et du réta-» blissement de l'ordre, il se forme une nouvelle race » de médecins et de chirurgiens dignes de leurs prédé-» cesseurs. »

La république des lettres vient de faire une perte difficile à réparer, par la mort de M. de Saint-Lambert, de la

Digitized by Google

ci-devant académie française, auteur du poëme *des Saisons*, de plusieurs pièces de poésie, pleines de goût, d'imagination et de sensibilité, et d'un ouvrage de la plus grande importance, qui a honoré la fin de sa carrière, et où l'on trouve des vues utiles et une philosophie profonde embellies par le talent d'un écrivain supérieur. Il est mort ce matin après une longue maladie, âgé de 85 ou 86 ans. Nous espérons être en état de donner bientôt une notice plus détaillée sur la personne et les écrits de cet homme de lettres si justement célèbre.

Claude-Mathias-Joseph de Barral, ancien évêque de Troyes, vient de mourir à Meaux, à l'âge de 88 ans. Ce prélat avait occupé le siége de Troyes pendant trente années; il eut, en 1790, pour successeur, son neveu, M. Louis-Mathias de Barral, actuellement évêque de Meaux. Il a été inhumé, le 13 pluviose, dans cette dernière ville.

On a célébré, le 11 de ce mois, dans l'église cathédrale de Dijon, en mémoire du général Leclerc, un service funèbre auquel ont assisté, en habits de deuil, toutes les autorités judiciaires, civiles et militaires.

Les entrailles de Pie VI, enfermées dans une urne recouverte d'une boîte en bois de noyer, sont arrivées de Rome à Toulon, le 21 nivose dernier, et ont été transférées, le 23, avec la dignité convenable, du vaisseau *l'Alcyon*, dans la cathédrale. Toutes les autorités civiles et militaires ont assisté à cette cérémonie. L'urne restera dans la sacristie de la cathédrale, jusqu'à sa translation à Valence, où le premier Consul a donné ordre de la placer dans un superbe monument.

Les nouvelles de Saint-Domingue sont de plus en plus rassurantes. Le général Boyer, chef de l'état-major de l'armée, écrit au ministre de la marine, sous la date du 20 frimaire, que, le 27 brumaire, les brigands, en grand nombre, attaquèrent le Môle; que le général Brunet, qui y commandait, les laissa parvenir jusqu'à l'entrée de la ville, et que lorsqu'il les vit engagés dans l'embuscade qu'il leur avait tendue, il les fit charger. Le combat

Digitized by Google

fut livré avec la plus grande activité ; en peu d'heures le champ de bataille fut couvert de brigands morts, parmi lesquels on a trouvé six de leurs principaux chefs. Il ne s'est pas sauvé un seul homme de leur cavalerie, ajoute le général Boyer ; nous n'avons perdu, dans cette affaire, que huit hommes. Le préfet colonial, Daure, annonce la mort du général Watrin. Le général de brigade Charles Belair, a été condamné, le 13 vendémiaire, par une commission militaire, à être fusillé, comme chef de la révolte qui avait éclaté aux Verrettes. La même commission a condamné sa femme à être décapitée. Ces deux jugemens ont été exécutés le même jour. Le premier consul a accordé cinquante places au Prytanée, pour les enfans *des hommes généreux qui périssent dans cette colonie*. Le conseil de santé colonial a été supprimé, et le citoyen Fontanges a été nommé médecin en chef, en remplacement du citoyen Peyre, parti pour la France.

Voici les principales dispositions d'un arrêté pris par le feu général Leclerc :

« Aussi-tôt qu'il se manifestera une insurrection dans un quartier, les propriétaires, fermiers ou gérans, devront se rendre auprès du commandant militaire le plus prochain, pour lui offrir leurs services, soit comme guides, soit comme militaires ; ils seront à la disposition des généraux. Les généraux enverront sur les derrières les propriétaires, gérans ou fermiers, qui, par leur âge ou leurs infirmités, seraient hors d'état de rendre aucun service ; il en sera de même des femmes. Les citoyens qui, conformément aux dispositions ci-dessus, seront employés, recevront la ration comme les troupes. Ceux qui ne se conformeront pas à ces dispositions, n'auront plus droit à la protection du gouvernement ; ils seront traités comme ennemis, et leurs propriétés seront confisquées. A l'avenir, tout propriétaire, gérant ou fermier, sur l'habitation duquel une insurrection éclatera, et qui n'en préviendra pas de suite le commandant de son quartier, sera puni de mort. »

M. de la Harpe est mort hier à sept heures du matin.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

A VIRGILE,

Sur la mort de Quintilius-Varus.

Quis desiderio sit pudor aut modus, etc.
Horace, liv. 1, Ode 24.

COMMENT craindre ou rougir de répandre les pleurs
Qu'arrache le regret d'une tête aussi chère?
Que le lugubre son de ta lyre sévère
S'unisse, ô Melpomène, à nos chants de douleurs!

Un éternel sommeil dans la nuit éternelle
Plonge Quintilius! Céleste Vérité,
Justice, et toi, sa sœur, l'antique Probité,
Quand retrouverez-vous un ami si fidèle?

Par-tout l'homme de bien ressent le coup affreux
Qui plus encor sur toi pèse, ô mon cher Virgile!
Hélas! à des dieux sourds ta piété stérile
Redemande un trésor qu'ils ont repris pour eux!

En vain tu produirais sur ta lyre touchante
Des sons plus séduisans et des accords plus doux
Que les accens plaintifs du malheureux époux
Qui franchit les enfers pour revoir son amante;

Digitized by Google

Non, non, n'espère pas ravir aux sombres bords
L'ombre que des destins le ministre inflexible,
Le messager des dieux, avec sa verge horrible,
A déjà réunie au noir troupeau des morts.

Arrêt trop rigoureux ! Comme un autre, le sage
Est en butte à des maux que rien ne peut changer ;
Mais il sait rendre au moins leur fardeau plus léger,
Il dompte le malheur et souffre avec courage.

DE WAILLY.

Imitation libre de la onzième Ode du second livre d'Horace.

Quid bellicosus cantaber aut Scythes, etc.

Ne nous repaissons plus de savantes chimères,
Et laissons à leur gré penser tous les humains ;
Nos instans sont trop courts et ne demandent guères
Que nous nous occupions d'inutiles desseins.

Elle nous quitte, hélas ! la folâtre jeunesse ;
Les graces nous ont fui, ce sera pour toujours ;
Et nos cheveux blanchis, fruit de notre vieillesse,
Chassent le doux sommeil et les jeunes amours.

Les fleurs que, dans nos champs, le printemps fait éclorre
Ne brillent pas toujours d'une égale fraîcheur,
Et l'éclat dont la lune à nos yeux se colore
Voit s'affaiblir par fois sa première splendeur.

Pourquoi donc chaque jour, d'une ardeur obstinée,
Vouloir former encor des projets éternels ?
Songeons, amis, songeons à notre destinée,
Ces projets ne sont pas pour de faibles mortels.

Ah ! plutôt qu'étendus à l'ombrage d'un chêne
Nous couronnions de fleurs nos cheveux déjà blancs ;
Nous le pouvons encor ; et la parque inhumaine
N'a point tranché le cours de nos derniers instans.

Digitized by Google

Parfumons-nous; Bacchus, exauce ma prière,
Viens ici présider à nos joyeux banquets;
Ton temple est le bosquet que décore le lierre,
Notre offrande, le vin que nous mettons au frais.

Par M. *** de Mende.

ENIGME.

Fille du dieu de l'harmonie,
Je chante le héros qui sert bien sa patrie,
Et celui qui meurt au combat:
De l'athlète nerveux je célèbre l'adresse;
D'un prince juste et bon j'honore la sagesse,
Lorsqu'il gouverne en père, et fait fleurir l'état.
Je n'aime point à ramper sur la terre;
Mon vol sublime, audacieux,
Me porte au séjour du tonnerre
Par un essor miraculeux.
Quelque-fois mes accens font retentir les cieux
De ma douleur vive et profonde;
Les larmes coulent de mes yeux,
Et j'en arrache à tout le monde.
Quoique je raffole d'honneurs,
Et que je suive la victoire,
Souvent je me nourris d'horreurs;
Mais mon aliment est la gloire.

Par M. VERLHAC, de Brives.

LOGOGRIPHE.

Lecteur, quand je possède et ma tête et ma queue,
Sur l'univers entier mon empire s'étend,
Et je compte un sujet dans chaque être vivant.
Veut-on me retirer et la tête et la queue,
Eh bien! d'un pole à l'autre excédant mon pouvoir,
Je suis l'âme du monde, et je fais tout mouvoir.

Digitized by Google

Si l'on me restitue et la tête et la queue,
Chez les faibles humains j'imprime la terreur,
Et laisse sur mes pas les regrets, la douleur.
Mais qu'on mette à l'écart et ma tête et ma queue,
Je deviens à l'instant un objet séducteur,
Qui conduit sans détour aux portes du bonheur.
En me rendant encor et la tête et la queue;
Si je frappe par fois au coin du déshonneur,
Au champ de mars aussi j'honore le vainqueur.
En me privant enfin de ma tête et ma queue,
Combien je suis puissant! Jupiter amoureux
Brûlait en vain, c'est moi qui le rendis heureux.

Par M. PONSARDIN-SIMON, de Reims.

CHARADE.

L'homme né sans orgueil, même avec des lumières,
Vêtu modestement, simple dans ses manières,
Est mon premier.
Le sévère Boileau puisa dans Castalie
Le nombre, la cadence et la douce harmonie
De mon dernier.
L'ouvrage du très-haut, qui marque sa puissance,
Annonce sa grandeur et sa magnificence,
Fait mon entier.

Par M. VERLHAC, de Brives.

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Énigme est *Guenon.*

Celui du Logogriphe est *Sort*, où l'on trouve *Or.*

Le mot de la Charade est *Porte-Feuille.*

Digitized by Google

NECROLOGIE.

La littérature vient de perdre presqu'à-la-fois M. de Saint-Lambert et M. de la Harpe. Le premier était âgé de plus de 84 ans; son lit de mort a été entouré de nombreux amis; il a devancé dans la tombe ceux qui firent le bonheur de sa vie; ses opinions, toujours les mêmes, l'ont mis à l'abri des outrages dont on a accablé les derniers ans de l'auteur de *Philoctète* et du *Cours de Littérature*; on ne pourra donc pas dire de M. de Saint-Lambert :

Malheur à qui le ciel accorde de longs jours !

Tandis que l'auteur des *Saisons* mourait au milieu de toutes les consolations de la philosophie, M. de la Harpe expirait au milieu de toutes les consolations de la religion. L'un fut visité des hommes à son dernier soupir; l'autre fut visité *de Dieu*, selon la belle et tendre expression du christianisme pour peindre la mort du fidèle. M. de la Harpe quitta ce monde vendredi 22 pluviose, (11 février 1803), entre sept et huit heures du matin. Il conserva toute sa tête jusqu'à son dernier moment. Il put sentir avec reconnaissance ce que le ciel faisait pour lui; plus heureux que M. de Saint-Lambert qui ignora les derniers soins que lui rendait la terre. M. de la Harpe a montré le plus grand courage et la piété la plus sincère, pendant sa longue maladie. Il se fit lire plusieurs fois les prières des agonisans. M. de Fontanes se présenta un jour au milieu de cette triste cérémonie : « Mon ami, lui dit le mourant, en lui » tendant une main desséchée, je remercie le ciel

Digitized by Google

» de m'avoir laissé l'esprit assez libre, pour sentir » combien cela est consolant et beau; » c'est à-la-fois le dernier regard du *chrétien* et de *l'homme de lettres.*

Les obsèques de M. de la Harpe furent célébrées le dimanche matin à *Notre-Dame.* Il s'était retiré depuis quelques années dans le cloître de cette cathédrale, comme s'il avait voulu se réfugier loin d'un monde peu charitable, à l'ombre de la maison du Dieu de miséricorde. Ceux qui ont vu les restes de cet auteur célèbre, renfermés dans un chétif cercueil, ont pu sentir le néant des grandeurs littéraires, comme de toutes les autres grandeurs; mais heureusement c'est dans la mort que le chrétien triomphe, et sa gloire commence quand toutes les autres gloires finissent.

On eût dit que la présence du cercueil de cet homme qui avait si bien senti les beautés de l'écriture, rendait encore plus belles les prières que le christianisme a consacrées à la mort. Tous ces cris d'espérance : *Requiem dabo tibi, dicet Dominus;* — JE VOUS DONNERAI LE REPOS, DIT LE SEIGNEUR; — *Expectabo, Domine, donec veniat immutatio mea : vocabis me; et ego respondebo tibi : Operi manuum tuarum porriges dexteram,* — J'ATTENDS, SEIGNEUR, QUE MON CHANGEMENT ARRIVE : VOUS M'APPELLEREZ, ET JE VOUS RÉPONDRAI : VOUS TENDREZ VOTRE DROITE A L'OUVRAGE DE VOS MAINS; l'épître de S. Paul : *O mort, où est ton aiguillon !* l'évangile de S. Jean: *Le temps viendra que tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du fils de Dieu* : tous ces soupirs de la religion, toutes ces paroles prophétiques attendrissoient profondément les cœurs, quand les prêtres ont chanté, à la communion, *ut requiescant à laboribus suis*, DÈS A PRÉSENT ILS SE REPOSENT DE LEURS TRAVAUX, les larmes

Digitized by Google

sont venues aux yeux de tous les amis de M. de la Harpe.

Le convoi est parti à une heure pour le cimetière de la barrière de Vaugirard. Nous avons sincèrement regretté de ne pas voir marcher à la tête du cortège, cette croix qui nous afflige et nous console, et par laquelle un Dieu compatissant a voulu se rapprocher de nos misères. Lorsqu'on est arrivé au cimetière, on a déposé le cercueil au bord de la fosse, sur le petit monceau de terre qui devoit bientôt le recouvrir. M. de Fontanes a prononcé alors un discours noble et simple sur l'ami qu'il venoit de perdre. Il y avoit dans l'organe de l'orateur attendri, dans les tourbillons de neiges qui tomboient du ciel, et qui blanchissoient le drap mortuaire du cercueil, dans le vent qui soulevoit ce drap mortuaire, comme pour laisser passer les paroles de l'amitié jusqu'à l'oreille de la mort; il y avoit, disons-nous, dans ce concours de circonstances, quelque chose de touchant et de lugubre. On va maintenant entendre parler M. de Fontanes lui-même, interprête bien plus digne que nous d'honorer la mémoire de M. de la Harpe. Nous observerons seulement que l'orateur s'est trompé, lorsqu'il a dit que la mort éteint toutes les haines. Les restes de M. de la Harpe n'étoient pas encore recouverts de terre; nous pleurions encore autour de son cercueil, près de sa fosse ouverte; et dans le moment même où M. de Fontanes nous assuroit que toutes les injustices alloient s'ensévelir dans cette tombe, que tout le monde partageoit nos regrets; un journal insultoit aux cendres d'un homme illustre; on l'accusoit d'avoir déshonoré le commencement de sa carrière, par ses neuf dernières années. Nous appliquerons aux auteurs de cet article, les paroles de l'écriture que M. de la Harpe a cité à la fin de son dernier mor-

Digitized by Google

ceau sur l'Encyclopédie, et qui sont aussi les *dernières paroles* que ce grand critique ait fait entendre au public : *malheur à vous qui appelez mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal.*

CHATEAUBRIAND.

DISCOURS prononcé devant l'Institut aux funérailles de M. de la Harpe.

Les Lettres et la France regrettent aujourd'hui un poète, un orateur, un critique illustre.... La Harpe avait à peine vingt-cinq ans, et son premier essai dramatique l'annonça comme le plus digne élève des grands maîtres de la scène française. L'héritage de leur gloire n'a point dégénéré dans ses mains, car il nous a transmis fidèlement leurs préceptes et leurs exemples. Il loua les grands hommes des plus beaux siècles de l'éloquence et et de la poésie, et leur esprit comme leur langage se retrouva toujours dans celui d'un disciple qu'ils avaient formé ; c'est en leur nom qu'il attaqua, jusqu'au dernier moment, les fausses doctrines littéraires ; et dans ce genre de combat, sa vie entière ne fut qu'un long dévouement au triomphe des vrais principes. Mais si ce dévouement courageux fit sa gloire, il n'a pas fait son bonheur. Je ne puis dissimuler que la franchise de son caractère et la rigueur impartiale de ses censures éloignèrent trop souvent de son nom et de ses travaux la bienveillance et même l'équité ; il n'arrachait que l'estime où tant d'autres auraient obtenu l'enthousiasme. Souvent les clameurs de ses ennemis parlèrent plus haut que le bruit de ses succès et de sa renommée : mais à l'aspect de ce tombeau, tous les ennemis sont désarmés. Ici les haines finissent, et la vérité seule demeure.

Digitized by Google

Les talens de la Harpe ne seront plus enfin contestés; tous les amis des lettres, quelles que soient leurs opinions, partagent maintenant notre deuil et nos regrets. Les circonstances où la mort le frappe, rendent sa perte encore plus douloureuse; il expire dans un âge où la pensée n'a rien perdu de sa vigueur, et lorsque son talent s'était agrandi dans un autre ordre d'idées qu'il devait aux spectacles extraordinaires dont le monde est témoin depuis douze ans. Il laisse malheureusement imparfaits quelques ouvrages dont il attendait sa plus solide gloire, et qui seraient devenus ses premiers titres dans la postérité. Ses mains mourantes se sont détachées avec peine du dernier monument qu'il élevait; ceux qui en connaissent quelques parties avouent que le talent poétique de l'auteur, grâce aux inspirations religieuses, n'eut jamais autant d'éclat, de force et d'originalité. On sait qu'il avait embrassé avec toute l'énergie de son caractère ces opinions utiles et consolantes sur lesquelles repose tout le système social; elles ont enrichi non-seulement ses pensées et son style de beautés nouvelles, mais elles ont encore adouci les souffrances de ses derniers jours. Le Dieu qu'adoraient Fénélon et Racine a consolé sur le lit de mort leur éloquent panégyriste et l'héritier de leurs leçons. Les amis qui l'ont vu dans ce moment où l'homme ne déguise plus rien, savent quelle était la vérité de ses sentimens; ils ont pu juger aussi combien son cœur, malgré la calomnie, renfermait de droiture et de bonté. Déjà même des sentimens plus doux étaient entrés dans ce cœur trop méconnu et si souvent abreuvé d'amertumes; les injustices se réparaient; nous étions prêts à le revoir dans ce sanctuaire des lettres et du goût, dont il étoit le plus ferme soutien; lui-même se félicitait naguères encore de cette réunion si de-

Digitized by Google

sirée : mais la mort a trompé nos vœux et les siens ; puissent au moins se conserver à jamais les traditions des grands modèles qu'il sut interpréter avec une raison si éloquente ! Puissent-elles, mes chers collègues, en formant de bons écrivains qui le remplacent, donner un nouvel éclat à cette Académie française qu'illustrèrent tant de noms fameux depuis cent cinquante ans, et que vient de rétablir un grand homme, si supérieur à celui qui l'a fondée.

FONTANES.

Sermons choisis de Bossuet, 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 cent. et 3 fr. 75 cent. par la poste. A Paris, à la *Société Typographique*, quai des Augustins, n. 70, et chez *le Normant*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.

IL faut dire de Bossuet ce que lui-même disait du prince de Condé, *que toute louange languit auprès des grands noms*. On a fait bien des peintures de son éloquence, on l'a louée de mille manières, mais elle a des tons si élevés, si véhémens, si enchanteurs, et avec cela un caractère si singulièrement sublime, qu'on n'atteint jamais à l'idée qu'en donne quelquefois un simple trait. Cependant, c'est toujours avec fruit qu'on médite sur les ouvrages de ce grand homme ; ceux même qui n'y cherchent ni les hautes pensées, ni les grands sentimens de la religion, y peuvent apprendre ce qui fait la dignité du discours, et ce qui donne au style des tours et des mouvemens si heureux. Cette étude importe aux premiers ordres de l'état ; car l'éloquence publique est tombée dans le même avilissement que les mœurs, et ne s'en relèvera qu'avec elles. Cette nouvelle

Digitized by Google

race d'hommes a besoin de retourner aux sources anciennes, pour apprendre à parler et à penser noblement : M. Bossuet est ici le modèle par excellence ; on ne peut le lire un moment sans se sentir comme élever l'esprit, et agrandir le cœur ; mais on doit désirer, sur-tout, pour l'honneur de l'état et de la religion, que les évêques apprennent dans les instructions de ce grand prélat, à concilier les vues d'une juste politique avec la dignité du langage qui convient à leur ministère.

Il ne faut pas se persuader que ce soit uniquement dans les Oraisons funèbres et dans le Discours sur l'Histoire universelle, qu'on trouve l'immortel écrivain. Le jugement de M. de Voltaire ne mérite aucune considération ; il parle des *cinquante-un* ouvrages de Bossuet, avec la légèreté d'un homme qui ne les a point lus. Il ne connoissait que ses œuvres classiques, qu'il fallait bien admirer avec tout l'univers, et il lui en coûtait peu de condamner le reste à l'obscurité, parce que ce sont des productions qui font encore plus d'honneur à la religion qu'à l'esprit humain ; le même génie éclate, assurément, dans tous ces ouvrages. On voit assez que la manière de l'écrivain tenait à la grandeur de son âme et à l'élévation de ses idées. C'est en sortant de la lecture de ses Sermons, que le P. de Neuville, si éloquent lui-même dans la chaire, appelait M. de Meaux : *ce maître unique du sublime et du pathétique*. Ce qui fait, je crois, le secret de ces étonnantes beautés d'un style plein de vie, où l'on remarque tout ensemble une si profonde raison et une imagination si originale, c'est que ce grand homme réunissait, dans une éminente perfection, deux qualités qui semblent s'exclure chez les autres orateurs, je veux dire la verve et la logique. On trouve assez d'écrivains qui ont de l'enthousiasme sans raison, ou de la raison sans chaleur.

Digitized by Google

Mais Bossuet a le privilège de s'abandonner à tout son feu, sans se perdre et sans s'oublier jamais: s'il raisonne sur ce qu'il y a de plus profond, ce n'est pas avec la subtilité du doute, ni avec une méthode chancelante, c'est en maître, c'est avec une hauteur de conviction qui accable, et avec cette impérieuse justesse d'un esprit qui voit la lumière aussitôt qu'il la cherche. Écoutez comment il explique lui-même cette manière qui lui est propre : « La » foi, dit-il, doit avoir en elle la conviction; vous » ne l'avez pas, dites-vous; j'en sais la cause : c'est » que vous craignez de l'avoir, au lieu de la de» mander à Dieu qui la donne; c'est pourquoi » tout tombe en ruine dans vos mœurs, et vos sens » trop décisifs emportent si facilement votre rai» son incertaine et irrésolue. »

Mais la haute raison de Bossuet semble n'avoir connu ni doutes, ni obscurités. C'est ce qui donne tant de noblesse et de fermeté à sa démarche; il joint à cela une vivacité qui étonne, et des coups hardis qui enlèvent l'admiration. Il a peint lui-même cette rapidité d'un génie victorieux dans ces belles images empruntées de l'Ecriture, où il nous représente ces hommes envoyés pour conquérir l'univers, qui ne s'avancent que *par vives et impétueuses saillies*, et qui s'élancent, comme dit le prophète, de l'occident à l'orient, sans toucher la terre : *Veniebat ab occidente . . . . et non tangebat terram.* Ainsi court le génie de Bossuet, ainsi se précipite ce fleuve d'éloquence : suivez-le dans quelque sujet qu'il traite, par exemple, dans son beau sermon pour la profession de madame de la Vallière; son plan est expliqué en deux mots. S'il s'arrête un moment à jeter les premières idées, comme les fondemens d'une belle et profonde instruction, bientôt vous le voyez qui s'élève, impatient de respirer dans une région plus haute;

Digitized by Google

il nage dans le sublime. Son discours paraît suspendu ; vous croyez qu'il abandonne la suite de ses raisonnemens, et au contraire il les conduit avec plus de force que jamais ; ses idées acquièrent du poids en s'élevant ; vous sentez qu'il n'a voulu que verser la lumière de plus haut. C'est ainsi que, dans le discours dont je viens de parler, où il dépeint les progrès d'une âme qui s'éloigne de l'ordre, et qui y retourne, il s'interrompt en quelque sorte lui-même au milieu de son sujet, pour s'abandonner à ce beau mouvement :

« A présent que je suis assis dans la chaire de » Jésus-Christ et des apôtres, et que vous m'é- » coutez avec attention, si j'allais, (ah ! plutôt la » mort !) si j'allais vous enseigner quelque erreur, » je verrais tout mon auditoire se révolter contre » moi ; je vous prêche les vérités les plus impor- » tantes de la religion ; que feront-elles ?... ô Dieu ! » qu'est-ce donc que l'homme ? est-ce un prodige ? » est-ce un assemblage monstrueux de choses in- » compatibles ? est-ce une énigme inexplicable ? » ou bien n'est-ce pas plutôt, si je puis parler de » la sorte, un reste de lui-même, une ombre de » ce qu'il était dans son origine, un édifice ruiné, » qui, dans ses masures renversées, conserve en- » core quelque chose de la beauté et de la gran- » deur de sa première forme ? Il est tombé en » ruine par sa volonté dépravée, le comble s'est » abattu sur les murailles, et les murailles sur le » fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on » trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, » et les traces des fondations, et l'idée du premier » dessein, et la marque de l'architecte ; l'impres- » sion de Dieu y reste encore si forte, qu'il ne peut » la perdre, et tout ensemble si faible, qu'il ne » peut la suivre, si bien qu'elle semble n'être restée » que pour le convaincre de sa faute et lui faire

Digitized by Google

» sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu » Dieu, et il ne faut pas s'étonner s'il s'est, après » cela, perdu lui-même. L'âme qui s'est éloignée » de la source de son être, ne connaît plus ce » qu'elle est; elle s'est embarrassée, dit Saint-» Augustin, dans toutes les choses qu'elle aime; » et delà vient que, les perdant, elle se croit aussi » perdue. Ma maison est brûlée, et on dit : je » suis perdu ! Ma réputation est blessée, ma for-» tune est ruinée, je suis perdu ! Mais sur-tout » quand le corps est attaqué, c'est alors qu'on » s'écrie plus fort que jamais : je suis perdu ! » L'homme se croit attaqué par-là dans le fond » de son être, sans vouloir jamais considérer que » ce qui dit : je suis perdu, n'est pas le corps, » car il est lui-même sans sentiment; et l'âme qui » dit qu'elle est perdue, ne sent pas qu'elle est » autre chose que celui dont elle connaît la perte » future. Ah ! si elle n'avait pas oublié Dieu, si » elle avait toujours songé qu'elle est son image, » elle se serait tenue à lui comme au seul appui » de son être; et attachée à un principe si haut, » elle n'aurait pas cru périr en voyant tomber une » chose qui est si fort au-dessous d'elle. »

Quelles idées, et quel style ! mais aussi quelle doctrine que celle qui forme de pareils orateurs ? Qui jamais avait parlé de l'homme de cette manière ? Je ne sais, mais l'éloquence profane n'a pas ce caractère ni cette profondeur; et comment l'aurait-elle en effet, puisqu'elle roule sur des idées si éloignées de celles-là ? Toute occupée des petits intérêts du présent, elle ne connaît pas ces grandes pensées qui s'emparent de l'avenir; elle ne voit dans l'homme que l'hôte d'ici-bas; elle ne jette point sa vue au-delà des siècles, elle ignore ces perspectives lointaines qu'on découvre de cette vie, de ce seuil de l'éternité; elle aura peut-être une diction

Digitized by Google

plus finie et plus ornée, elle amusera de ses fleurs une imagination légère; mais l'éloquence sacrée adresse au cœur un langage plus profond et plus expressif. Labruyère, homme du monde et esprit assez fort ce me semble, ne craignait pas de comparer les pères aux plus grands orateurs de l'antiquité profane. Quels écrivains des temps modernes mettrons-nous donc en balance avec les orateurs sacrés, je ne dis pas seulement pour les richesses du style, mais pour la profonde justesse et pour la hauteur des idées? Car en quoi ces penseurs du siècle dernier ont-ils reculé les bornes du sens commun? quelle lumière nouvelle ont-ils mise dans le monde? Je cherche les rois que la philosophie a instruits, les peuples qu'elle a réformés; je voudrais voir au moins quelque trait de courage dans ses leçons superbes et chagrines. Mais, de bonne foi, qu'y a-t-il à comparer à un Bossuet, prêchant sur l'ambition devant Louis XIV, et venant ensuite expliquer les vérités les plus simples, ou, pour parler comme lui-même, *nourissant de la parole de vie* les enfans et les pauvres de son diocèse?

Il faut s'arrêter un moment à ce discours contre l'ambition. Voici une délicatesse et un choix d'idées qui surpasse toute philosophie: Quel est le bel esprit qui, à ce mot d'ambition, ne s'imaginerait pas trouver un beau champ de déclamation contre les puissances du monde? ou quel est l'orateur consommé dans son art, qui se serait défendu de tomber dans ce lieu commun? Il faut donc remarquer le tour admirable que Bossuet donne ici à ses idées. Voici à-peu-près quel est le fonds de sa pensée: une ambition vulgaire, c'est-à-dire, commune à presque tous les hommes, veut acquérir de la puissance sur les autres; et toutefois en étendant votre empire de ce côté, vous ne faites qu'ac-

Digitized by Google

croître une passion qui vous rend le premier esclave au milieu de tout votre pouvoir ; mais l'ambition d'un grand cœur, c'est d'être puissant sur soi-même. *O puissance peu enviée !* s'écrie ce grand homme, *et pourtant c'est la véritable.* Je ne connais rien de plus beau que les fortes expressions dont il se sert pour relever cette puissance, et, par opposition, la servitude de ceux qui ne la possèdent pas. Marquons-en quelques traits : « Cent tyrans captivent nos volontés, et nous ne » soupirons pas ; nous gémissons quand on lie nos » mains, et nous portons sans peine ces fers in- » visibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés. » Nous croyons qu'on nous violente quand on » enchaîne les ministres, les membres qui exé- » cutent, et nous ne soupirons pas quand on met » dans les fers la maîtresse même, la raison et la » volonté qui commande. Eveille-toi, pauvre es- » clave, qui songe à sauver quelques soldats, et » laisse prendre le roi prisonnier ; reconnais enfin » cette vérité, que si c'est une grande puissance de » pouvoir exécuter ses desseins, la grande et la » véritable, c'est de régner sur ses volontés ! »

N'est-ce pas là une manière vive et forte de faire comprendre l'illusion grossière de l'ambition dans l'esprit d'un homme qui se croit libre et puissant, tandis que son cœur est sous le joug de la passion ? Combien ce tour est original ! *Eveille-toi, pauvre esclave, qui songe à sauver quelques soldats, et laisse prendre le roi prisonnier.* Ce roi captif, c'est le cœur de l'homme, qui doit en effet régner sur lui-même. Ne sont-ce pas là de nobles et de justes images de ce pouvoir qui honore la nature humaine, et de cette liberté pour laquelle on peut combattre glorieusement jusqu'au dernier soupir ?

Dans le sermon *sur l'honneur*, il y a un très-beau

Digitized by Google

beau morceau sur les prétentions et sur les animosités des gens de lettres ; j'y ai remarqué ce passage : « Laissons les beaux esprits dans leurs disputes de mots, dans leur commerce de louanges, » qu'ils se vendent les uns aux autres à pareil » prix, et dans leurs cabales tyranniques qui veu- » lent usurper l'empire de la réputation et des » lettres : c'est là que la vanité qui semble natu- » rellement n'être qu'enjouée, devient cruelle et » impitoyable ; là, on ne regarde plus combien » les traits sont envenimés, pourvu qu'ils soient » lancés avec art ; ni combien les plaies sont mor- » telles à l'honneur, pourvu que les morsures » soient ingénieuses ; tant il est vrai que la vanité » corrompt tout, jusqu'aux exercices les plus » innocens de l'esprit, et ne laisse rien d'entier » dans la vie humaine. Elle ne se contente pas » de donner aux crimes des ouvertures favorables, » elle les autorise publiquement, *et entreprend* » *de les mettre en honneur par des maximes rui-* » *neuses à la pureté des mœurs.* »

Il faut observer que cette peinture si vive, entre dans une description générale des plaies du cœur humain, en sorte que l'orateur n'applique à aucun temps des instructions et des censures qui embrassent toute l'humanité. Mais ne semblerait-il pas que ses paroles aient été choisies exprès pour peindre ces guerres effroyables de l'amour-propre, dont la scène littéraire nous offrait le spectacle dans le siècle qui vient de finir ? Lorsqu'il nous met sous les yeux *ces cabales tyranniques* qui voulaient envahir toute renommée, lorsqu'il nous peint cette vanité qui, sous un air d'enjouement, devenait *cruelle et impitoyable ;* mais sur-tout dans cette phrase qui achève le tableau : *Leurs ouvrages leur semblent sacrés ; y reprendre un mot, c'est leur faire une blessure mortelle.* Peut-on ne pas reconnaître

Digitized by Google

chaque trait le caractère du calomniateur de Bossuet, de cet homme qui, durant sa longue vie, fut le tyran des lettres, et qui se jouait des réputations les plus illustres? Le moment est venu, peut-être, d'en faire justice et de venger les morts qu'il a outragés. De quel droit prétendrait-il au respect, s'il n'a rien respecté? Et si nous avons quelqu'étincelle d'honneur, pouvons-nous souffrir ces insinuations basses et perfides, par lesquelles cet indigne historien cherche à diminuer un nom si glorieux et si cher à notre nation? Chose inconcevable! tandis que Bossuet, Fénélon, Pascal, étaient admirés dans toute l'Europe, ils étaient calomniés en France par des Français!... Mais la manière dont l'auteur du siècle de Louis XIV attaque Bossuet, est un modèle de cet art qui consiste à déshonorer les gens, poliment. Cela ressemble assez à la manière des meurtriers de César, qui se mettaient à genoux devant lui pour l'assassiner plus commodément. Dans tout ce que cet auteur raconte sur Mlle. Des vieux, où il n'y a ni raison ni preuve, on voit, à travers son hypocrite vénération, le dessein de faire croire que les mœurs de M. de Meaux, ont pu être soupçonnées. Il sent bien que son roman ne peut se soutenir; il cite en témoignage une famille considérée dans Paris, et cependant il n'ose la nommer. N'est-ce pas déceler lui-même sa fourberie? *Au reste*, ajoute-t-il, *on prétend que Bossuet avait des sentimens philosophiques différens de sa théologie.* On prétend! combien ce détour est lâche!... Et qui est-ce qui le prétend, si ce n'est cet écrivain sans foi et sans pudeur? Où en serions-nous s'il étoit permis d'attaquer la droiture d'un homme d'honneur avec une si criminelle légèreté, jusqu'à *prétendre*, sans aucune ombre de preuves, qu'il pense tout autrement qu'il n'écrit? Et qui de nous serait à couvert d'une ca-

Digitized by Google

lomnie de cette nature, si un caractère si grand, un génie si noble, une gloire si légitimement acquise, et une vie toute entière consommée dans la vertu, n'ont pu défendre Bossuet contre les outrages d'un philosophe?

O siècle de l'esprit! voilà où aboutissent vos prétentions et vos jalousies furieuses; et c'est après les avoir dépeintes sous des traits pleins de force et de vérité que Bossuet s'élève au-dessus d'elles de toute la grandeur de son âme, lorsqu'il s'écrie éloquemment: « O justesse dans la vie! ô égalité » dans les mœurs! ô mesure dans les passions! » richesses et véritables ornemens de la nature » raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons » à vous estimer? »

On laisse à juger, sur de pareils traits, si *ces sermons choisis* ne répondent pas à la haute idée qu'on s'est efforcé d'en donner, et s'ils n'offrent pas en effet des modèles d'une philosophie excellente et sincère, en même temps que d'une éloquence naturelle et pleine de dignité.

Les ouvrages qui ont pour but d'instruire la jeunesse, sont ceux qui méritent le plus d'être encouragés, après une époque où l'éducation a été presqu'entièrement abandonnée; l'auteur d'un ouvrage périodique, intitulé: *Bibliothèque de l'Adolescence*, mérite à cet égard de grands éloges par les heureux efforts qu'il a faits pour simplifier et faciliter les premières études des jeunes gens. Des chapitres de morale religieuse, des entretiens sur la géographie, des anecdotes historiques, l'histoire ancienne et moderne, la mythologie; tels seront les objets contenus dans la *Bibliothèque de l'Adolescence*, dont il paraît un volume par mois. Le prix de la souscription est de 15 fr. par an. On s'abonne au bureau de M. Farsure, rue de la Perle, au Marais, n°. 459.

Et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

Fragment d'un Voyage historique, physique et littéraire au Latium antique, lu à l'Athénée de Paris, dans la séance littéraire du jeudi 7 pluviose an 11, par M. Louis Petit-Radel.

(Le morceau suivant est extrait d'un voyage que l'on suppose avoir été fait par un Gaulois nommé Galba, descendant d'un roi de Soissons, qui régnait à l'époque où César fit la conquête des Gaules. Au retour d'un voyage de la Grèce où il s'est instruit dans la philosophie de Platon et d'Aristote, il passe plusieurs années à Rome sous le règne de Trajan, et s'attache à examiner et décrire le territoire situé entre les villes de Rome et de Naples, sous le triple point de vue historique, physique et littéraire. Tout ce qui n'est pas une peinture fidèle des objets tels qu'ils ont été vus par l'auteur, est appuyé sur le témoignage des monuments de l'antiquité, ou sur celui des auteurs classiques.)

ARICIA ET NEMI.

Horace a consacré la mémoire de l'hospitalité modique, dont on jouit à *Aricia*, dans le récit qu'il fait d'un voyage où, sur la route de Naples, il rencontra Mécène, Plotius, Varius et son ami Virgile (1). Je suis venu me réfugier dans cette petite ville des anciens Latins, contre les chaleurs excessives de la capitale, et j'y retrouve l'air tempéré de nos forêts gauloises, que je n'avais pas respiré depuis long-temps. Mes oreilles n'y sont plus importunées par les cris aigres de la famille des sauterelles (2) qui peuplent en ce moment les chaumes arides, que la faucille du moissonneur a laissé derrière lui, pour diviser par leurs cendres le terrain argileux de la glèbe romaine (3). Les oiseaux ont laissé jusqu'aux pluies d'automne, une plaine consumée sous le signe du lion (4),

(1) Hor. *Serm.* l. 1, *Sat.* 5.
(2) Virgil. *Eg.* 2, v. 13.
(3) Virgil. *Georg.* l. 1, v. 84.
(4) Hor. l. 1, *Ep.* 10, v. 17.

Digitized by Google

et se sont réfugiés dans les forêts qui couvrent le penchant du mont Albain, au pied duquel est situé le lieu de ma retraite.

La campagne de Rome est totalement déserte dans cette saison. La solitude dont elle est attristée, n'est interrompue que par le bruit des routes consulaires dont elle est entrecoupée. On en reconnaît les directions, de la colline que j'habite, à la nuée de pouzzolane que les pieds des chevaux et des bœufs font élever continuellement. Cette poussière épaisse permet à peine de distinguer la ligne des monumens funéraires, qui se trouvent placés entre celui de Métellus et celui des Scipions (1) sur la voie Appienne. Son pavé retentit au loin du bruit des chars, où se heurtent l'un l'autre ces barrils vides, dans lesquels on a transporté les vins d'Albe et de *Sétia*. C'est pendant la nuit que se font ces transports ; car la chaleur du jour est telle, que le vin d'Albe n'y résisteroit pas, quelque réputation qu'il ait acquise dans ces vers où Horace promet à sa Philis de lui en faire boire de neuf ans (2).

Chaque soirée me fait jouir du beau spectacle causé par l'incendie des chaumes qui environnent cette maîtresse du monde. Quiconque ignorerait les préceptes de Virgile (3), croirait, à cet aspect, que, pour venger l'esclavage de l'univers, quelque nouveau conquérant venu pour l'assiéger, trace autour d'elle des circonvallations de feu. Mais le matin suivant, quand le soleil recommence à faire briller les toits dorés du temple de Jupiter Capitolin, je distingue au-dessus de la fumée épaisse de l'incendie expirant, cette ville immense, environnée des rayons que forment autour d'elle tous ces aqueducs (4) où coulent les fleuves des contrées qu'elle a domtées. Au-dessus des bosquets sacrés des sept col

(1) Cicer. l. 1. *Tusculan.*
(2) Horace, l. 4, od. 2.
(3) Virgil. *Géorg.* l. 1, vers. 85, ad. 93.
(4) Strab. l. 5, p. 235.

Digitized by Google

lines, je vois briller dans le lointain les flots du Tybre, que les merveilles des beaux-arts semblent retenir dans les sinuosités du *beau rivage* (1).

Que je suis loin de regretter en ce moment les jeux du Collisée, où, sous une toile mêlée de pourpre et d'or (2), le peuple romain s'empresse avec délire au spectacle de quelque gladiateur, ou peut-être à celui de quelque chrétien mourant, dont les tigres et les lions d'Afrique sont venus se disputer les lambeaux! Rome n'est plus habitable en ce moment que par les esclaves, les plaideurs, et les usuriers sur-tout, que le retour accéléré des calendes retient près du puits de *Libon* (3).

Le contraste qu'opposent à ce tableau fidèle les lieux que j'habite, est frappant. Vous êtes avertis d'abord de l'influence d'un climat nouveau par les produits de la végétation. Vous n'y trouvez plus le laurier dont se peuplent les bosquets de Rome triomphante, ni l'arbre de Judée, l'*Osyris*, le Lentisque et l'Acanthe, qui garnissent les flancs méridionaux du Vatican et du Janicule. L'action d'un soleil doublé par une exposition favorable, y fait retrouver à toutes ces plantes le sol mythologique de la Grèce, qu'elles ont primitivement habité. La région des forêts d'*Aricia* n'admet plus ces différentes productions. Elles semblent avoir suivi le char de Paul Emile, et s'être fixées dans les lieux voisins du Capitole. A peine, en arrivant de Rome, avez-vous passé la ville de Pompée (4), que vous trouvez sur vos pas la Digitale et l'Hellébore, sous l'atmosphère humide que des chataigniers et des chênes verds entretiennent continuellement.

Leurs rameaux séculaires couvrent d'une ombre mystérieuse les cinq pyramides qui couronnent le monument sépulcral où Cornélie en pleurs a déposé les cendres du

(1) Hor. l. 1, od. 2.
(2) *Dom. Fontana. Coloss.*
(3) Ovid. 2 *de Remed. amor.*
(4) Cicer. *Ep. ad. Atticum.*

Digitized by Google

grand Pompée. Ce monument, situé au milieu du chemin qui conduit à *Aricia*, fait détourner à droite et à gauche la voie publique. Par une masse énorme, une ordonnance austère et lugubre, il avertit le voyageur de tout le respect qu'on doit porter aux restes infortunés de celui qui seul pût jamais dire en plein sénat : J'ai placé l'Asie mineure au centre de la domination romaine (1). Le mausolée d'un affranchi de Néron peut être orné de marbres précieux ; mais qu'il sied bien à celui de Pompée d'être formé d'un tuf noir, brûlé, triste à l'œil, comme celui des Scipion !

Ce monument sert de rendez-vous à tous les Romains dispersés dans les maisons de campagne des environs. On ne peut s'asseoir sur les degrés qui lui servent de base, sans que la conversation ne tombe sur les victoires et les disgraces de ce grand homme. César lui-même n'a pu lui refuser le tribut de ses larmes, lorsqu'après la journée de Pharsale, Ptolomée, roi d'Egypte, fit porter sa tête à la rencontre du vainqueur.

Le petit bourg d'*Aricia* est maintenant réduit à la seule enceinte d'une citadelle démantelée, depuis l'époque où cette ville fut ravagée par Marius, pour s'être attachée au parti de Sylla ; mais comme aucun parti n'est sûr dans les alternatives des discordes civiles, parmi les cités ravagées par Sylla, pour avoir au contraire suivi le parti de Marius, on distingue, à la gauche de la voie Appienne, sur les sommets de l'Appennin, les décombres de la citadelle de *Norba*. Ils sont encore amoncelés, dans le même état où les a laissés le désespoir de ses habitans, quand, pressés de tous côtés par le dictateur sanguinaire, ils résolurent de se donner mutuellement la mort sur le bûcher commun d'un incendie général.

La nature volcanique fournit ici des aspects analogues au théâtre des révolutions civiles. L'*Aricia* se trouve situé

(1) Plin. 7, cap. 26.

Digitized by Google

sur un écoulement de laves sorties du cratère voisin, à des époques très-reculées. La mémoire de ces éruptions s'est entretenue par une suite de phénomènes considérés comme prodigieux, que les pontifes ont consigné dans les annales publiques. Les dernières se sont manifestées au sommet du mont Albain, cinq ans avant la naissance de Cicéron (1).

L'*Aricia* perd beaucoup de son lustre, depuis qu'Apollonius de Thyanes n'y tient plus son école. Il a cru prudent de se retirer à Athènes, après avoir prédit à Nerva qu'il serait successeur de Domitien (2). Malgré le peu d'éclat dont jouit aujourd'hui *Aricia*, les magistrats municipaux ne manquent pas d'entretenir les étrangers de Turnus Herdonius, l'un de leurs anciens rois, que Tarquin fit périr par trahison (3). Ils vous parlent de leurs guerres contre le fils de Porsenna (4), de la part qu'ils ont eue dans la ligue des Latins, et sur-tout ils exaltent la prérogative d'avoir eu Attia, mère d'Auguste, pour concitoyenne. A ce sujet, ils vous récitent tout le passage de la philippique où Cicéron fait les plus grands éloges de l'antiquité et de l'importance de leur ville (5).

Aujourd'hui, ce sont des fêtes qu'on y vient chercher, et des fêtes qui vous délassent de la magnificence de celles de Rome. Celle des ides du mois d'août dernier (6) est une des plus agréables dont on puisse jouir à la campagne.

C'était la fête de cette Diane Némorale, dont le temple est sous la direction des municipaux d'*Aricia*. Elle commença la veille au soir, par la course des dames romaines, sur le chemin qui conduit au temple par la forêt,

(1) Jul. Obseq. *lib. de prodig.*
(2) Philostrat. *in vit. Appol.*
(3) Tite-Liv. l. 1.
(4) Dionisius *Halic. lib.* 5.
(5) Cicér. *Philipp.* 3.
(6) Stac. *lib.* 3, *sylv.*

Digitized by Google

et qui porte le surnom d'Hippolyte *Virbius*. Ce chemin est garni, dans toute sa pente, de beaucoup de maisons de campagne. Il est sur-tout fréquenté de ces mendians cités par Juvénal (1), qui profitent du pas lent de vos chevaux pour vous importuner par leurs baisers de mains. Dans cette solemnité, toutes les haies étaient couvertes de festons et de bandelettes.

Pour attirer sur elles la protection de Lucine, la dévotion des dames romaines est de parcourir à pied le chemin du temple, en portant des flambeaux entourés d'épis de bled (2). On ne peut se figurer l'éclat qu'ajoutait à cette cérémonie le nombre prodigieux d'insectes luisans qui fixent leur séjour dans les bosquets d'Italie. Ils étaient en si grand nombre dans cette belle soirée, que la forêt en était étincelante, car les jets de lumière que cet insecte lance en voltigeant, vous éclairent assez dans l'obscurité pour que vous puissiez vous reconnaître. Dans son institution primitive, cette cérémonie n'admettait que des matrones d'une vertu bien reconnue ; mais le besoin respectif de l'indulgence qu'on a coutume de s'accorder, quand des mœurs moins sévères finissent par prévaloir, a beaucoup diminué la rigueur de l'admission, sur-tout depuis que *Cinthia*, l'amie de Properce, y fut agréée (3).

Toute la jeunesse romaine qui jouissait, dans les environs, des plaisirs de la campagne, se rassembla le lendemain dès le matin pour ordonner les préparatifs de la fête de Diane. Le parvis du temple était orné de guirlandes et de faisceaux formés par les agrêts de chasse. Le péristyle était couvert *d'ex voto*, parmi lesquels on distinguait, figurés en terre cuite, les objets les plus bizarres qui puissent avoir rapport aux travaux de Lucine (4). Hippolyte avait aussi les siens, c'était des mains où l'on voyait les blessures em-

(1) Juvénal, *Sat.* 4.
(2) Ovid. *Fast.* l. 3.
(3) Propero. l. 2 *Eleg.* 32.
(4) Thomassin *de Donariis*, p. 212.

Digitized by Google

preintes, dont sans doute quelque cocher du Cirque avait été guéri par Esculape et l'intercession d'Hippolyte. La forêt retentissait du son des instrumens de rappel ; les meutes des meilleurs chiens aboyaient de tout côté ; ils étaient tous parés de colliers de fleurs (1). Chacun vantait à qui mieux mieux son chien favori. Voyez ma *Lysisca*, disait l'un, n'est-elle pas bien de la race de ces Molosses, recommandés par Virgile, qui (2) vous saisissent le loup au col ? Melampe, reprenait l'autre, est de la race non croisée des chiens de Sparte. Quand il a forcé trois ou quatre sangliers dans les marais Pontins, je me rabats sur les dunes maritimes d'*Antium*. En voyant l'ardeur avec laquelle il s'insinue sous les buissons de myrthe et de passerine, on dirait qu'il commence sa journée ; je le perds long-temps de vue, car vous savez que tout le rivage de la mer est couvert de ces broussailles comme d'une pelouse épaisse (3) ; mais toujours quelque lièvre débusqué de son gîte, paie au prix de sa vie, les découpures que les épines du jujubier sauvage ont faites aux oreilles de mon chien.

Au milieu de ces débats où chacun tirait vanité de ses prouesses de chasse, la pompe de la cérémonie passait en ordre ; un chœur de jeunes vierges chantait une partie du poëme séculaire d'Horace, et répétait souvent cette belle invocation. O Dieu ! accordez à la jeunesse docile le don des mœurs et de la probité ! Accordez le repos à la vieillesse pacifique, et daignez multiplier la gloire et la posterité des descendans de Romulus (4) ! La vierge qui devait suivre le sacrifice, arrivait la dernière dans un char traîné par deux cerfs blancs, car les chevaux sont exclus de cette fête, par respect pour la mémoire d'Hippolyte, à qui l'on sait combien les coursiers de Neptune ont été fu-

(1) Gratianus priscus. *carm. de venatione, apud. turneb.*
(2) *Géorg.* 3, v. 405. *Virg.*
(3) Virg. *Géorg.* l. 4, v. 124.
(4) Hor. *Carm. sœcul.*

Digitized by Google

nestes (1). Je passerai sous silence les détails minutieux de la cérémonie. Il me suffit de dire qu'après avoir sacrifié à la Déesse (2) une biche blanche élevée dans le troupeau choisi des victimes sans tache des forêts voisines de l'*Algidus*, (3) on jeta sur un bûcher composé de bois sec, entouré d'une enceinte formée de troncs d'arbres verds, une quantité de fruits et d'animaux de chasse, qui furent bientôt consumés, en l'honneur de Diane.

La fête allait être terminée quand un esclave fendit la presse et se présenta au prêtre qui était établi pour la garde du temple. C'est à ton sacerdoce, lui dit-il, que j'aspire; te flatteras-tu toujours d'être le plus courageux d'entre ceux à qui la fortune aveugle fait partager avec toi le déshonneur et les misères de l'esclavage? Sache que depuis plusieurs années j'exerce ma jeunesse à pratiquer la continence des athlètes pour acquérir la force de te terrasser sous mes coups. A l'instant même la foule s'élargit pour former autour d'eux une arène. Le prêtre qui se trouve toujours armé pour ne pas se laisser surprendre, accepte le défi; le combat s'engage et l'esclave agresseur s'empare du sacerdoce, après avoir fait mordre la poussière à son antagoniste. Nulle pitié ne s'émut en faveur de la victime qui venait de succomber dans cette lutte. J'en demandai la cause à Turpilius Flamine d'Hippolyte (4), chez qui je recevais l'hospitalité à *Aricia*, et qui m'avait placé près de lui dans une enceinte réservée.

Le prédécesseur, me dit-il, de celui qui vient de succomber, occupait depuis long-temps le sacerdoce de la garde de ce temple. Quiconque s'était présenté pour le lui ravir, avait toujours été vaincu. Caligula dans les idées bizarres qui lui ont fait bâtir entre les branches d'un arbre monstrueux de Velletri, ce salon qu'il appelait son

(1) Ovid. *Fast.* 3.
(2) Ovid. *Fast.* 1.
(3) Hor. l. *Od.*
(4) Inscription trouvée sur le lieu même.

Digitized by Google

nid, (1) s'ennuyait de voir depuis si long-temps le même prêtre. (2) Il fit rechercher par-tout l'esclave le plus fameux pour sa force et son courage, et le lui suscita pour adversaire. C'est celui-là même qui vient de succomber après avoir fait éprouver le même sort à celui dont Caligula avait voulu se défaire.

Etonné de la coutume qui permettait ainsi d'ensanglanter une fête champêtre, j'en demandai l'origine. C'est un usage scythique (3), me répondit Turpilius. Le culte de Diane fut ici apporté de la Tauride. Une tradition immémoriale veut qu'Oreste, après avoir reconnu Iphigénie et donné la mort à Thoas, emporta la statue de la Déesse dans une fascine, d'où elle a pris le surnom de *fascelitis* (4). On dit que réfugié dans ces lieux et fuyant une terre où par-tout les Euménides le poursuivaient, il plaça cette statue dans le temple où nous sommes, et d'où vous voyez à vos pieds les eaux de ce lac tranquille, où les forêts viennent se peindre et laissent réfléchir à leur centre, l'azur du beau ciel qui les éclaire. L'usage d'immoler des victimes humaines s'est ainsi perpétué jusqu'à nos jours, mais d'une manière plus conforme à nos mœurs ; elles ne permettent qu'à des esclaves de prodiguer un sang vulgaire, qui ne produit point de citoyens. Le sacerdoce obscur du gardien de ce temple, ne se renouvelle jamais autrement que par le meurtre.

Turpilius m'ajouta que le culte d'Hippolyte dérive aussi d'une tradition par laquelle on suppose que ce héros rendu à la vie par les bienfaits d'Esculape, est venu, sous le nom de *Virbius*, cacher sa vertu calomniée dans la forêt de *Nemi* (5). Vous voyez, me dit-il, la statue de ce héros. En Grèce, il est représenté dans l'attitude d'un

(1) Sueton. *cap.* 57.
(2) Sueton. *cap.* 35.
(3) Strab. l. 5.
(4) Solin, *Hist.*
(5) Virg. *Ænéid.* l. 7 v. 765.

Digitized by Google

vainqueur des animaux féroces : ici le statuaire a tiré de son propre cœur les sentimens qu'il prête à Hyppolite ; il l'a représenté la tête détournée, les yeux baissés vers la terre, et dans le calme fier que conserve l'innocence accusée par le crime.

La fête étant terminée, chacun se dispersa dans cette partie riante de la forêt qui fut dédiée à la déesse par *Egerius* de *Tuseulum* (1), et des repas champêtres s'établirent aussi-tôt de tous côtés.

Nous devions souper dans le Nymphée que mon hôte possédait sur les rivages du lac, et, pour y arriver, il nous fallait suivre la pente circulaire d'un petit sentier qui y conduit. A mesure que nous descendions vers le lac, je jouissais progressivement de tous les aspects variés de ce lieu enchanteur ; le cône renversé que forme son cratère, développe une étendue de six milles à son sommet ; le rivage du lac a quatre milles de tour : la différence des deux circuits, donne la pente de son évasement. Strabon, le plus exact des auteurs, dépeint la forêt qui le couronne comme un sourcil épais, dont le lac inférieur formerait l'œil (2). Il fut produit, me dit Turpilius, par ces éruptions volcaniques qui ont mérité au mont Albain le titre de père du territoire de la campagne de Rome. Regardez, me dit-il, au sommet de la montagne, vous devez y distinguer les crénaux du temple de Jupiter Latial (3). Ne semble-t-il pas que le père des Dieux jette un regard paternel sur notre lac, et qu'il y contemple l'image réfléchie de la déesse ; car, vous n'ignorez pas que nos poëtes ont appelé ce lieu le miroir de Diane.

Tous les jeux de la nature volcanique se développaient à mes yeux. Je mesurais de l'œil ces produits de l'ébullition des eaux souterraines, qui, délayant les cendres et les argiles brûlées, les ont porté jusqu'au bord du cra-

(1) Cat. l. 2 *Origin.*
(2) Strab. l. 5, p. 239.
(3) Lucanus *Pharsal.* l. 1.

Digitized by Google

ère, pour les répandre au loin dans la plaine. J'y trouvais une quantité prodigieuse de grenats, décolorés par le feu que les explosions ont chassé en pluies de pierres (1), pour soumettre, sans doute, à l'examen de la postérité des Plines, des substances qu'ils n'eussent jamais pu connaître, sans le phénomène terrible qui les arrache aux profondeurs inconnues de la terre. Je voyais, au fond du cratère, la source de ces ruisseaux, jadis enflammés, de laves compactes, qui, rompant les flancs de la fournaise, portèrent de tous côtés, dans le champ romain, les matériaux indestructibles de la reine des routes consulaires (2). J'admirais ces boules de basalte liquefiées (3) d'abord, lancées en l'air, où elles ont acquis leur forme spheroïde, pour retomber ensuite dans le voisinage de cette bouche enflammée de Vesta.

En considérant tous ces objets, je devinais le sens caché de toutes ces inscriptions antiques, où je lisais ces paroles gravées (4) : *A Vulcain tranquille ! Au repos désirable de la mère des cités !* Que de vœux, en effet, ne dût-on pas multiplier, pour obtenir des Dieux la cessation des feux volcaniques dont toute cette région tourmentée offre des traces continuelles !

Un petit promontoire, qui s'avance sur le lac, développe à son sommet, la colonnade (5) dorique du temple de Diane, au pied duquel s'écoulent les pleurs intarissables que la nymphe Egerie répand encore sur la mort de Numa (6). Là, je trouvai sur les bords d'une fontaine, qui doit son origine à la tristesse, une variété de plantes, qui eut intéressé toute l'attention de Dioscorides lui-même. On y voit des buissons d'*Opuntia*, chargés de

(1) Tite-Live, Julius Obsequens, *lib. de prodigiis.*
(2) Procop. *de bello Goth.*
(3) Virgil. *Géorg.* l. 1, v. 473.
(4) *Inscriptions antiques du Musée* de Kirkher.
(5) Vitruve, l. 4, cap. 7.
(6) Ovid. *Métam.* l. 15.

Digitized by Google

ces belles fleurs jaunes, dont les étamines se contractent au seul toucher (1), et dont les fruits manifestent un principe colorant, digne de lutter avec la pourpre consulaire. L'*Agave*, fille de Cadmus et d'Harmonie, retrouve ici, près de cette plante, le territoire de la Grèce et le voisinage de la ville d'Opunte, d'où l'un et l'autre ont été transportés dans les environs de *Némi*. L'*Agave* y développe cette tige élancée, dont les temples des Dieux ont emprunté la forme des *Lychnitides* (2) sacrés qui les éclairent par la réunion symmétrique et pyramidale de leurs lampes d'or. La férule de Tanger, qui s'asseoit sur les ruines de Carthage, après avoir été sans doute témoin du supplice de Régulus, vient lutter à *Némi* de forme et de hauteur avec la tige de l'*Agave*. C'est la plante favorite de Sylvain. Aussi Virgile (3) dépeint-il ce Dieu champêtre agitant dans ses mains le tyrse doré de ses fleurs; l'*Anagyris* y fleurit dès le mois de Janvier; mais alors son odeur est corrigée par le narcisse musqué qui y fleurit à la même époque.

En un mot, il semble que toutes les régions où le culte de Diane est répandu, se sont empressées de couvrir de leurs fleurs un sol glorieux de la préférence qu'Hippolyte et la déesse lui ont donnée. La Palestrine y fournit le *Smilax*; la Mauritanie, la fumeterre jaune; l'Orient y porte la jonquille; la Perse y fait naître l'*Ibéris*, toujours fleurie; la pivoine y vient du mont Ida, avec la *Silène* de Crète. Mais le Dictame a préféré la demeure de Circé, pour y placer le remède auprès des maux causés par les enchantemens (4). On voit, dans le lointain, les sept têtes de ce promontoire s'avancer sur une mer tranquille. Cet élément termine l'horison de toute la plage qu'on découvre

(1) Jussieu, *Gen. Plan.*

(2) Plin. l. 3, c. 34.

(3) Virgil. *Eglog.* 10, v. 25.

(4) Tous ces détails botaniques sont tirés du catalogue des plantes romaines que l'auteur rédigeait dans ses excursions historiques.

Digitized by Google

de *Némi* : on ne le distingue du ciel, qui se confond avec l'azur de ses eaux, que par la blancheur des voiles triangulaires, dont la côte d'*Antium* est perpétuellement croisée.

C'est en descendant à travers une végétation, comparée par Virgile (1) à celle du mont Hymette, que nous sommes arrivés au bord du lac, dans le Nymphée de Turpilius. Là, sous une voûte creusée dans le tuf, et naturellement revêtue de scolopendre et de capillaire, nous terminâmes, par un repas champêtre, l'une des journées les plus variées de mon séjour à la campagne.

VARIÉTÉS.

On a représenté, il y a quelques jours, au théâtre français, une tragédie en trois actes et en prose, intitulée : *Siri-Brahé*. Il suffit de dire que cette tragédie est traduite de l'allemand, pour se dispenser d'en faire l'analyse. On y trouve des souterrains, des combats, des déguisemens, des surprises, des brigands, des espions, des pointes sentimentales. Toutes ces choses-là ne sont plus tragiques; depuis quelque temps on est convenu d'en rire. La pièce a été fort mal accueillie à la première représentation; on l'a trouvée généralement et souverainement mauvaise. A la seconde représentation, un acteur est venu annoncer au public, qu'elle était de sa majesté le roi de Suède, et qu'elle avait été traduite en français par le général Thuring.

Un journaliste avait embouché toutes les trompettes de la renommée, pour proposer une énigme au public; il semblait avoir paraphrasé ces mots du psalmiste : « Vous, » peuples, écoutez ce que je vais dire; que tous les ha» bitans de la terre, grands et petits, riches et pau» vres, prêtent l'oreille... ma bouche publiera la sa» gesse.... *Je découvrirai sur la harpe mon énigme* ». Pendant près de deux mois, le public s'est occupé, avec la meilleure foi du monde, de l'énigme proposée; il s'est trouvé à la fin que le mot était une

(1) Virgil. *Æneid. lib.* 7. v. 755.

sottise,

Digitized by Google

sottise, et que tout le monde avait été mystifié. On devrait croire que cette leçon a corrigé le public; mais le public ne se corrige point; il donne sans cesse son argent pour être trompé, et les mystifications sont des choses qu'il paie toujours comptant.

On avait quitté pendant quelques jours les romans, pour s'occuper des énigmes: aujourd'hui les romans ont repris leur empire; ils sont l'objet de toutes les conversations; il n'est plus question que de savoir quelle est la femme qui, dans son roman, a rassemblé plus de fantômes, a causé plus de frayeur à ses lecteurs. Chacun se rend compte le soir, des larmes qu'il a versées dans la journée sur un personnage imaginaire, tandis qu'il y a tant de malheurs réels sur lesquels on ne pleure point.

La rigueur de la saison et les maladies font beaucoup de malheureux; mais personne ne s'en aperçoit; nous avons trouvé le secret de nous dérober l'aspect de toutes les choses tristes. Il est assez curieux de voir jusqu'à quel point la légèreté peut ainsi suppléer à la philosophie; on peut dire d'un Parisien ce qu'Horace dit du sage: *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.*

Les bals sont plus nombreux que jamais; et les corbillards sont souvent arrêtés dans leur marche par des masques. Énumérez, si vous le pouvez, les maisons de plaisirs qui s'ouvrent chaque jour; il est des plaisirs pour toutes les classes; on vend du plaisir au coin des rues; on en vend dans les spectacles; on en vend pour les sallons; on fait cent lieues pour venir acheter du plaisir à Paris. Nous serions trop heureux, si ce plaisir pouvait être du bonheur. A l'époque du carnaval, tout est chez nous plaisir, folie, mystification; le carnaval est le temps où la conduite des Français est le plus d'accord avec leur esprit.

Il vient de se former à Paris une société en faveur des savans et des gens de lettres. Cette société a ouvert une souscription dont le produit sera employé à l'encouragement des sciences, et au soulagement des écrivains peu fortunés. Dans une des premières séances, François (de Neufchâteau) a prononcé un discours, dont nous donnerons ici un extrait: « Tout le bien qu'on peut faire aux » lettres, a dit l'orateur, nous l'espérons à juste titre d'une » autorité qui les aime. Mais le gouvernement, quelle » que soit sa bienfaisance, ne peut faire à la fois pour

Digitized by Google

» tous les gens de lettres qui sont dans le besoin, ce qu'il » voudrait sans doute. Dans ce genre de secours à accor- » der à l'infortune, comme dans tous les genres de bien- » faits à répandre, il faut que les particuliers secondent » les intentions de ceux qui les gouvernent, et que l'esprit » national remplace volontairement ce qui peut échapper » à leur justice généreuse, ou à l'économie qu'ils sont » forcés de mettre dans l'emploi des deniers publics.

» Les savans et les gens de lettres ont besoin de se- » cours à deux époques différentes. Il leur faut en effet » des encouragemens lorsqu'ils commencent leur car- » rière; ils ont droit à des récompenses, quand leur âge » avancé ne leur permet plus le travail. D'anciens établis- » semens, qui n'existent plus aujourd'hui, offraient jadis » aux jeunes gens qui voulaient cultiver les lettres et qui » n'avaient pas de fortune, un asile momentané où ils » pouvaient trouver le nécessaire rigoureux, de l'instruc- » tion et des livres. Ainsi, les Jésuites formèrent le talent » de *Gresset*: des Oratoriens, sortit *Lalletterie*, etc. Cette » ressource manque à nos jeunes littérateurs; faute d'un » modique secours, combien de ces génies naissans ont » été sur le point de ne pouvoir éclore! Je m'en rap- » pelle ici un exemple funeste dont j'ai été témoin dans » ma tendre jeunesse. J'étais compatriote et ami du fa- » meux *Gilbert;* quel talent vigoureux cet homme avait » reçu du ciel! mais à quelle détresse a-t-il été réduit! » Peut-on se rappeler sans attendrissement, et sans une » sorte d'horreur, l'excès de la nécessité qui lui arracha » ces deux vers, dans un de ses premiers ouvrages:

» A vos pieds prosterné, déchiré par la faim,
» Mes cris vous demandaient du travail et du pain. »

» Déchiré par la faim! voilà la situation où se trouvait » un homme qui, avec un peu d'aisance, aurait peut-être » atteint à la gloire de nos grands maîtres. La misère pro- » fonde, le délaissement qu'il souffrit, aigrirent cet esprit » ardent. Il se tourna vers la satire, et mourut dans le dé- » sespoir.... Je pourrais rappeler d'autres exemples d'é- » crivains distingués qui ont obtenu des succès, qui ont » fait honneur à la France, et qui, après avoir langui » dans une vieillesse cruelle, ont achevé de vivre dans » un dénuement déplorable. L'auteur du *Babillard* et des » *Dehors trompeurs*, le célèbre *Boissy*, avait été réduit au » point de prendre un jour avec sa femme la résolution » de se laisser mourir de faim. Mais je m'arrête; je ne » saurais tracer de si tristes images, trop vulgaires pour- » tant dans la classe de ceux qui sont destinés à porter au » comble de la gloire et les sciences et les lettres. On a

Digitized by Google

» écrit plusieurs volumes sur les malheurs des gens de » lettres : *de calamitate litteratorum;* dans ces listes d'in- » fortunés, on lit les noms les plus célèbres ; la nature » ne connaît pas les distinctions de fortune, ni les privi- » léges du rang, ni les hasards de la naissance ; elle accorde » le plus souvent un génie extraordinaire à des individus » très-pauvres. Voyez, en effet, d'où partirent ceux qui » ont opéré dans la république des lettres les plus » grandes métamorphoses, ceux qui ont changé quel- » quefois la marche de l'esprit humain? *Socrate*, le divin » *Socrate*, était fils d'une sage-femme ; *Erasme* était » bâtard ; *Jean-Jacques* avait été laquais. Rappelez-vous » ce vers fameux sur un vieux mendiant aveugle :

» Profanes, à genoux! Ce pauvre, c'est Homère! »

Discours prononcé dans la séance publique de l'École de Médecine, par le C. Hallé, président de l'École.

Ce discours offre deux mérites bien rares, et qui doivent être remarqués. On y voit un savant qui sait écrire, et qui veut bien être modeste, avec un double motif pour ne l'être pas. L'auteur avait obtenu déjà la plus haute estime, par un assez grand nombre d'articles insérés dans la partie médicale de l'Encyclopédie méthodique (1). Ils ne sont pourtant que les premiers essais d'un traité complet d'hygiène qu'il prépare depuis long-temps, avec l'esprit observateur et la studieuse persévérance qu'exige un pareil ouvrage. Nul n'est plus digne que le docteur Hallé d'élever ce grand monument, puisqu'il possède à-la-fois, et la science qui est le partage du petit nombre, et le style qui peut donner à tous les lecteurs les notions et le goût de la science. Ce dernier talent n'est pas le moins difficile, et c'est peut-être celui qui procure la renommée la plus durable, car il survit à la destruction de tous les systèmes. Les plus grands travaux ne font que peu de bruit, tant qu'ils restent enfermés dans les cahiers et dans les écoles des savans. Ils n'obtiennent de l'éclat que lorsqu'il se répandent à l'aide de ces livres d'un usage universel, qui entrent dans toutes les bibliothèques et dans toutes les conversations.

La faculté de médecine de Paris est fameuse depuis trois siècles. Elle mérite des historiens dignes de raconter sa gloire et ses bienfaits. L'esquisse rapide qu'en trace le docteur Hallé, est d'un ton noble et d'une élégante rapidité.

(1) On peut même dire que ces articles sont déjà un ouvrage. On y trouve à-la-fois les grandes vues du naturaliste, et du médecin. Ils sont sur-tout estimés par les savans étrangers.

Digitized by Google

Il rappelle tous les hommes illustres qu'elle a produits, et sur cette liste on retrouve plusieurs des noms consacrés dans les éloges de Fontenelle. Peut-être sans leur ingénieux panegyriste, quelques-uns de ces noms n'auraient pas échappé aux caprices de la mode qui s'est plus d'une fois introduite dans la médecine, comme dans les arts les plus frivoles.

Un esprit juste, un goût suivi, le respect de toutes les convenances, et la plus exacte impartialité caractérisent l'auteur de ce discours. Il associe dans les mêmes hommages, la faculté de Montpellier, à celle de Paris.

« L'ouvrage commun de tous, dit-il, est cette sagesse, » cet esprit de doute et d'observation qui a toujours été, » à Paris, l'écueil des fausses théories et des méthodes » d'ailleurs vantées par un fol enthousiasme. Mais il en est » qui, par une influence supérieure, se sont recommandés spécialement à la postérité. Plusieurs d'entre » ceux-ci peuvent être aussi revendiqués par la faculté de » Montpellier, qui compte elle-même depuis tant d'années, tant d'hommes illustres par les services rendus » à l'humanité, et couronnés par la confiance de l'Europe. » *Astruc* domina long-temps dans les écoles, par l'érudition et la méthode. *Bordeu* fut un de ceux qui contribuèrent avec le plus de succès, à réformer les erreurs » d'une célèbre théorie, et à fixer l'attention des physiologistes sur les vrais caractères et les loix propres de » l'action organique, dans l'économie animale. Le sage » et exact *le Roi* nous fit connaître les phénomènes de » la dissolution de l'eau dans l'atmosphère, posa les fondemens de l'hygrométrie, et, par-là, développa la » théorie d'une des influences les plus puissantes, auxquelles soient subordonnées notre santé et nos maladies. » *Maudayt* fit apprécier la juste valeur de l'électricité, » trop vantée et trop oubliée dans le traitement de diverses affections. Hésiterais-je de te nommer ici, moi » qui eus l'avantage de te connaître mieux qu'aucun » autre, *Lorry* ! qui nous peignis si bien les tourmens de » la mélancolie, qui débrouillas avec tant d'art le cahos » des affections cutanées, qui, d'après nature, traças avec » tant de vérité les révolutions qui changent la face des » maladies (1). Tu savais mieux que tout autre environner de graces la sévérité de l'art; ton cœur généreux alliait à la dignité de l'homme indépendant, cette » complaisance si douce à l'homme qui souffre; et ta » tombe ouverte avant le temps, entourée des hommes

(1) *De melancoliâ et morbis melancolicis, de morbis cutaneis, de morborum mutationibus.*

Digitized by Google

» de tous les rangs et de toutes les fortunes, de ceux qui » ont connu les angoisses de la souffrance, ou qui ont » connu le découragement du malheur, sera long-temps » honorée des larmes de l'amitié et de la reconnoissance. »

Cet éloge touchant de *Lorry* appartenait de droit au docteur Hallé, son parent et son élève. Il a reçu des applaudissemens universels et mérités dans la séance publique.

L'auteur n'est pas moins juste envers les grands maîtres de la chirurgie française, dont l'enseignement vient d'être enfin réuni, malgré de longues préventions, à celui de la médecine. Là, se trouve un des meilleurs morceaux du discours sur cet *esprit de corps*, qu'insultent tous les novateurs, mais qu'un gouvernement sage craint de détruire, et qu'il doit seulement bien diriger.

« Quand les hommes sont réunis en société, il se forme » parmi eux deux esprits bien différens et souvent bien » opposés : l'un se développe dans toutes les institutions » sociales ; c'est *l'esprit de corps ;* l'autre anime ces » hommes ardens, dont l'autorité soulève la masse générale et l'entraîne; c'est *l'esprit d'innovation.* Le premier » a pour but de conserver; le second de perfectionner en » changeant. L'excès de l'esprit de corps confond toutes » les innovations, et se roidit contre toute espèce de changement ; il devient soupçonneux, exclusif ; il hait, il » persécute ; et, enveloppé des dehors respectables de » l'antiquité, couvert du masque de l'intérêt public, il » s'insinue jusque dans les ames les plus honnêtes, et » d'autant plus facilement, qu'il ressemble moins, en » apparence, à l'égoïsme. L'esprit inconsidéré d'innovation, traitant de préjugés tout ce qui a été consacré par » le temps et par l'usage, bouleverse, abat, renverse de » fond en comble jusqu'à ses propres constructions ; et, » lorsque ses projets téméraires se sont évanouis, il » reste enfin environné de ruines. Un bon gouvernement se sert de l'un et l'autre esprit : avec l'un, il cimente les institutions utiles, et donne des mœurs aux » hommes ; avec l'autre, il améliore et perfectionne sans » détruire ; il les conduit l'un et l'autre vers le bien général, et les tourne à l'avantage de l'esprit public. » Serait-il juste, après trois siècles de gloire et d'utilité, » de faire à une compagnie respectable le reproche de » n'avoir pas toujours assez bien observé les limites dans » lesquelles l'esprit de corps doit être contenu ? »

La fin de ce discours est consacrée à l'éloge des jeunes élèves qui se sont distingués dans le dernier cours, et qui

Digitized by Google

ont obtenu des prix. On y nomme avec honneur MM. *Roux*, *Tartra* et *Buisson*, amis de ce jeune et fameux *Bichat*, enlevé trop tôt à la science qui s'agrandissait dans ses mains. Rien n'est plus intéressant que cet éloge des jeunes élèves, prononcé par un habile professeur, qui a vu leurs talens se développer sous ses yeux. Cet usage est très-ancien dans la Faculté de Médecine. On lit encore avec plaisir, dans les lettres de *Guy-Patin*, ce qu'il dit si naïvement du jeune *Dodart* : « *Ce jourd'hui* 5 *juillet* 1692, *nous avons fait la licence de nos vieux bacheliers ; ils sont sept en nombre, dont celui qui est le second, nommé Dodart, âgé de* 25 *ans, est un des plus sages et des plus savans hommes de ce siècle* ; et plus bas : *C'est un grand garçon fort sage, fort modeste, qui sait Hippocrate, Galien, Aristote, Cicéron, Sénèque et Fernel par cœur. Ce jeune homme en un mot, est un grand prodige de sagesse et de science*, monstrum sine vitio, *comme dit Turneb de Scaliger.* »

Ce *Dodart*, que loue avec tant d'enthousiasme *Guy-Patin*, est le même qui, pour répéter les expériences de *Santorius* sur la pesanteur du corps humain, jeûnait pendant le carême avec la rigueur des premiers anachorètes. Le zèle de la religion n'était pas moins fort sur lui, que l'amour de l'art et des découvertes. Il portait à l'académie le résultat de ses observations ; mais il avoit soin de lui cacher le secret de ses austérités. Là dessus, *Fontenelle* observe avec son esprit ordinaire, qu'*il est rare que la même action soit une observation curieuse de philosophie et une austérité chrétienne, et serve en même temps pour l'académie et pour le ciel.*

Je remarque en passant, que presque tous les grands médecins loués par *Fontenelle*, étaient des hommes religieux. Il cite leur piété comme leur savoir. Il ne manque pas de nous dire que *Boërhaave* ainsi que *Newton*, se découvraient toujours par respect au nom de Dieu. Je ne sais si nos médecins modernes ont plus de génie que *Boërhaave*, mais on ne parle pas de leur humilité comme de la sienne.

Quoi qu'il en soit, et malgré toutes les épigrammes lancées contre la médecine, il n'est point de profession plus honorable ; aucune n'a produit une si grande foule d'hommes savans et vertueux. Le docteur *Hallé*, par ses connaissances et ses qualités personnelles, est plus fait que tout autre pour concilier à l'art qu'il professe, et dont il parle si dignement, le respect de la frivolité même, et la reconnaissance publique.

L. D.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Isule et Orovèse, tragédie en cinq actes, par *Louis Lemercier*.

On sait que cette tragédie a eu une représentation très-orageuse, et qu'elle a été interrompue au troisième acte. Le public a, sans doute, été injuste dans son impatience; mais cette injustice même a tourné au profit de l'auteur, car on lui a donné ainsi le droit de dire qu'on l'avait condamné sans l'entendre. Le citoyen *Lemercier* aurait bien fait peut-être de s'en tenir à cette consolante excuse; mais il a imprudemment donné des armes contre lui, en faisant imprimer sa tragédie.

Il a dénoncé son *parterre* au *public*; j'avoue qu'il faudrait avoir un esprit prodigieusement subtil, pour apercevoir la différence qui se trouve entre le *public* et les spectateurs rassemblés dans le premier théâtre de la capitale. Quoi qu'il en soit, le *public*, auquel en a rappelé le citoyen *Lemercier*, a daigné à peine prendre connaissance des pièces du procès; on s'est obstiné à ne pas vouloir lire les vers qu'on n'avait pas voulu entendre, et l'auteur sera peut-être obligé de retirer sa pièce des mains du libraire, comme il l'a retirée des mains du souffleur.

Il faut cependant, pour l'honneur du public, pour celui du théâtre, pour celui du citoyen *Lemercier* lui-même, que cette affaire soit jugée dans les formes. Comme nous n'avons point assisté à la représentation, et que nous sommes probablement de ce public auquel en appelle l'auteur, nous essaierons de rapporter le procès, et nous le ferons avec notre franchise accoutumée.

Nous donnerons, d'abord, une courte analyse d'*Isule et Orovèse*. La scène se passe dans le pays des Carnutes, aujourd'hui nommé *pays Chartrain*. *Isule*, princesse de Germanie, a été sauvée par *Clodoër*, prince Gaulois, et elle doit lui être unie par les nœuds de l'hymenée. *Orovèse*, un des chefs des Druïdes, aime *Isule*; il intéresse la colère des Dieux à son amour. Un arrêt émané de *Teutatès*, bannit *Clodoër* de sa patrie. *Clodoër*, exilé par les Oracles, erre long-temps dans différentes contrées de l'Europe; mais, à la faveur d'un déguisement, il rentre enfin dans les Gaules. C'est à son retour que la scène s'ouvre, et que la tragédie commence.

Clodoër se présente d'abord à *Isule*.

Ne craignez point ma vue; arrêtez, belle Isule,
A peine s'est levé le pâle crépuscule;

Digitized by Google

Les cieux encore obscurs, où la lune qui fuit,
A cessé d'éclaircir *les voiles* de la nuit,
Ces bois, où vers nos Dieux *la prière nous guide*,
Cacheront d'un proscrit la démarche timide, etc.

Isule se montre peu disposée à répondre aux transports de *Clodoër*: elle s'empresse de lui rappeler la malédiction dont il est poursuivi, et lui témoigne la crainte qu'elle a de la partager, ce qui n'est guères généreux.

Un Druide irrité fit parler contre vous
La loi dont les rigueurs *vous séparent de tous*.
Rebelle, la première, à cette loi suprême,
Voulez-vous que sur moi s'étende l'anathème!

. . . . . .

Dans la suite de cette entrevue, *Isule* emploie toujours son éloquence à presser la fuite de *Clodoër*. Tout-à-coup le bruit se répand que les Bretons ont fait l'invasion des Gaules, et qu'ils sont près de s'emparer de *Lutèce*; *Clodoër* vole à leur rencontre; *Isule* se trouve par-là délivrée de sa présence, et elle en témoigne ainsi sa satisfaction à sa sœur *Egésile*:

Sans me le faire aimer son malheur m'intéresse,
Cet hymen qu'il regrette eut comblé mon ennui;
L'arrêt qui le suspend n'est triste que pour lui.

. . . . . .

On voit par-là que les sentimens d'*Isule* sont à peine au-dessus de ceux de la comédie; une bourgeoise ne s'exprimerait pas autrement sur les importunités d'un amant qu'elle n'aime point. *Isule* fait entendre à sa sœur qu'elle a peu de goût pour le sacrement, et elle se montre résolue à rester fidelle aux leçons d'*Orovèse*, qui,

Par de pieux transports habile à l'émouvoir,
Fit une volupté d'un austère devoir.

Mais bientôt *Clavis*, chef de Druides, arrive sur la scène avec un long cortège de peuple; il déplore le malheur de *Lutèce*; il annonce la marche des Bretons vainqueurs; il cherche le solitaire *Orovèse*, pour interroger et appaiser le ciel. *Isule* à ce nom, pleine d'un tendre intérêt, demande à *Clavis*, quelle est la demeure du Druide:

Connaît-on la demeure où vit ce solitaire?

CLAVIS.

Oui, princesse.

ISULE.

Quel est son asile?

CLAVIS.

Un repaire,
Qu'avant lui quelque monstre a peut-être habité.

Isule compte toujours beaucoup sur *Orovèse*, pour faire cesser les malheurs de la *Gaule*. *Clavis* cherche à la rassurer, en lui disant que les prêtres rassemblés décernent la couronne à celui qui vaincra les Bretons; c'est *Isule* qui

Digitized by Google

doit être le prix du vainqueur ; tel est l'arrêt du conseil suprême.

Au second acte, *Clavis*, qui cherche *Orovèse*, arrive dans la grotte où celui-ci s'est retiré ; il s'approche de lui ; *Orovèse* veut se dérober aux regards ; *Clavis* se fait connoître, et il annonce au druide solitaire les malheurs du peuple gaulois ; il le conjure de consulter les dieux sur la cause de tant de calamités. *Orovèse* se refuse à sa prière ;

Eh quoi ! l'impur serpent
Fait-il parler le ciel qu'il regarde en rampant.

Tourmenté par le remord et par la passion, *Orovèse* confie à *Clavis* le secret de son amour criminel pour *Isule* ; il avoue que c'est lui qui a fait parler les dieux pour faire exiler *Clodoër*. Tout-à-coup *Isule* arrive elle-même pour consulter le saint prophète ; mais *Orovèse* ne peut soutenir sa vue : *Isule* se retire sans lui parler, et *Orovèse* reste seul abandonné à des réflexions déchirantes.

Isule n'a pu s'entretenir avec *Orovèse*, mais on pense bien qu'elle s'en dédommage amplement avec sa sœur *Egésile*. Elle lui fait un long tableau de la manière de vivre du pieux solitaire ; elle est encore frappée de la situation déplorable où elle l'a trouvé :

Le prophète inspiré, maître de ses accents,
Prêt lui-même à s'éteindre en sa noble carrière,
De ses talens divins *sent mourir la lumière*,
Et gémit à l'écart, plongé dans les langueurs
De la mélancolie où s'égarent nos cœurs.

L'auteur a changé ce dernier vers ; il avoit dit d'abord : *de la mélancolie abyme de nos cœurs ;* le changement ne paraît pas heureux ; c'est toujours du galimathias. Pendant qu'*Isule* s'égare ainsi dans sa mélancolie, *Clavis* vient annoncer la victoire des gaulois, qui ont combattu sous les auspices d'un jeune héros. Bientôt *Clodoër* arrive lui-même, et raconte ses exploits que les dieux ont couronné du succès. Le sénat des druides lui accorde la main d'*Isule* ; il se fait reconnoître, et le chef des druides rend grâce au ciel de son retour. Tout le monde est content, excepté *Isule* qui déplore sa destinée. A ce moment, *Orovèse* arrive du fond de sa retraite ; il est annoncé par *Egésile*, qui s'exprime par ces vers :

Sage druide, et vous, ô ma sœur ! écoutez :
Maintenant poursuivi par un dieu qui l'obsède,
Appelant *et la nuit* et la mort à son aide,
Orovèse est errant dans *les lieux d'alentour ;*
Du peuple dans ces bois il a su le retour,
Il se traîne ; il se plaint ; ses accents lamentables
Rassemblent des hameaux *les hôtes charitables ;*

Digitized by Google

Se roulant dans la poudre, il en souille son front ;
De ses douleurs, dit-il, il leur montre l'affront ;
Et faible et gémissant se dispose à paraître.

Orovèse paraît ; il paraît dans l'attitude exprimée par les vers précédens ; il veut dévoiler son crime, et exposer au grand jour les tourmens dont son cœur est déchiré ; *Clavis* qui redoute le scandale, s'efforce de l'arrêter dans ce projet. *Orovèse* flotte toujours dans l'incertitude, ce qui donne à son amour et à sa situation un caractère peu tragique. Cette scène finit par un *trait*, qui serait peut-être pathétique, s'il n'avait pas un faux air de calembourg. *Orovèse* croit qu'*Isule* aime le prince *Clodoër* ; misérable, lui dit-il en fureur :

Tes yeux versent pour lui des pleurs,
Tu l'aimes ; tu cachais cette flamme sinistre
Tu veux de ton hymen que je sois le ministre ;
. . . . . .

CLODOER.

D'où naîtraient nos alarmes ?
Elle est le juste prix du succès de mes armes.

OROVÈSE *hors de lui.*

Un rival brisera votre lien fatal
Un autre époux l'attend.

CLODOER.

Et quel est ce rival,
Cet époux ?

OROVÈSE.

Votre Dieu qui la veut pour victime.

La sentence est prononcée, *Isule* est dévouée à la mort ; elle se résigne à son destin, elle appelle son juge pour l'aider à mourir, et elle se console en philosophant avec le *Grand-Prêtre*. Elle dit à *Orovèse* :

Daignez me répéter encor
Comment, loin de la terre, en son sublime essor,
L'ame aux Dieux attachée, et comme suspendue,
Revole vers leur sein dont elle est descendue ;
Pourquoi cette ame enfin, qui ne doit point périr,
Craint-elle avec le corps de tomber et mourir ;
L'avenir où se veut plonger mon œil timide.
Offre devant mes pas sa nuit muette et vide. etc.

Mais ce n'est point là le but d'*Orovèse* ; il profite de l'heureux moment pour déclarer sa flamme ; *Isule* s'arme d'abord d'une vertu farouche ; *où me cacher*, dit-elle, *où fuir sa vue, ô honte ! Orovèse* ne se tient point pour battu, il parle longuement de la passion qui le dévore ; il avoue que c'est lui qui a fait exiler *Clodoër*, il donne son crime pour preuve de son amour ; il déclare qu'il a condamné *Isule* au trépas, pour la soustraire à son rival.

Il restait à choisir ou ta mort ou vos nœuds :
J'eusse avec moins d'amour été plus généreux ;
Mon extrême fureur en fut la preuve extrême.

Digitized by Google

Isulé paroît touché de cette *preuve extrême* d'amour, et elle cherche à dissuader *Orovèse* par des maximes qui prouvent qu'elle a lu Sénèque. Elle avoue qu'elle n'aimait point *Clodoër*.

Non, toujours ma pudeur
Resta fidelle aux vœux d'une austère froideur.

Malgré les vœux de son austère froideur, elle finit par avouer qu'elle aime *Orovèse*. Le Druide, touché de cet aveu, veut dérober sa victime à la mort; il lui conseille de fuir : elle n'a pas la moindre peine à s'y décider, et déjà elle est en fuite avec *Egésile*. *Clodoër*, qui avait été proclamé par le sénat des Druides, se trouve, on ne sait trop comment ni pourquoi, abandonné en quelque sorte de tous ceux qui l'ont couronné roi; il n'est plus question du conseil suprême, et le peuple oublie que ce jeune héros est le sauveur des Gaules. Quelques paroles balbutiées par un Druide solitaire, ont changé la face des choses; l'oracle *Orovèse* fait taire tous les oracles. Cependant le prince Gaulois cherche sa maîtresse; il la demande au Druide qui ne sait trop que lui répondre : bientôt *Clavis* vient annoncer qu'*Isulé* a été arrêtée dans sa fuite, et que le peuple la ramène à *Orovèse*, pour qu'il l'égorge lui-même. *Clavis*, resté seul avec *Orovèse*, le tance vigoureusement, et lui dit avec une sorte d'ingénuité :

Je te l'avais prédit, l'autel la redemande, etc.

Orovèse en pleurs, veut tout déclarer devant le peuple; *Clavis* s'y oppose de nouveau. A l'ouverture du cinquième acte, on voit un bucher dressé sur les marches de l'autel. *Clodoër* arrive avec des gardes, il veut sauver *Isulé*, mais *Isulé* a pris son parti. Elle déclare au prince qu'elle ne l'aime point, *Clodoër* sort désespéré, et toujours décidé à parer le coup qui s'apprête.

La foule va marcher sur les pas du grand-Prêtre;
Entre vous et l'autel on me verra paraître;
Je viendrai vous défendre, ou du moins recevoir
Le coup qu'en vous perdant cherche mon désespoir.

Clavis vient annoncer qu'il n'y a plus d'espoir de fléchir le peuple et les Dieux; il plaint le sort de cette malheureuse princesse, qui se contente de s'écrier :

Astre de qui les traits
Brillent d'un pâle éclat à travers ces forêts,
Ta splendeur va bientôt s'éclipser à ma vue.

CLAVIS.

Malheureuse!

ISULE.

Demain la clarté reparue,
Luira pour tous les yeux .... Un repos sans réveil
Aura fermé les miens au retour du soleil.

Clavis se trouve de nouveau avec *Orovèse*; il lui fait

Digitized by Google

encore un sermon sur sa foiblesse, et l'engage à immoler sa victime :

Romps le charme et détruis ton idole mortelle ;
Où fuiras-tu l'objet dont tes yeux sont blessés,
Si la mort ne l'enlève à tes vœux insensés.

Isule, *Egésile*, et les Druides paroissent devant le bucher. *Isule* invoque le coup qui doit la frapper ; *Orovèse* éperdu, déplore le sort de sa victime, et déclare son criminel amour ; *Isule* confesse à son tour sa passion pour *Orovèse* :

O crime ! ô d'un druide amante sacrilège !
Au culte des autels me laissant asservir,
J'adorais leur ministre et croyais les servir.
Mes penchants prévenoient ta volonté jalouse,
En me donnant au ciel, je restais ton épouse ;
Ton amour me parla sans m'inspirer d'horreur ;
J'aimai tes feux jaloux, ton aveugle fureur ;
Ta solitaire vie aux pleurs abandonnée ;
J'aime jusqu'à ma mort..... que je t'ai pardonnée :
Peuple, que par mon sang vos autels soient vengés !

Ces vers sont peut-être les meilleurs de la pièce ; en général les deux derniers actes sont mieux écrits que les premiers.

Orovèse se frappe du couteau sacré ; *Isule* se poignarde ensuite en présence de *Clodoër* qui vient pour la sauver. Ce dénouement est sanglant sans être pathétique. Le caractère d'*Orovèse* n'est pas assez vigoureusement tracé ; il ne présente qu'un mélange de faiblesse, d'hypocrisie et d'incertitude ; d'ailleurs, le personnage d'un druide ou d'un moine amoureux n'est point tragique ; l'amour d'*Isule* pour *Orovèse* n'inspire aucun intérêt. Le caractère de cette héroïne n'a pas plus de noblesse que celui du druide. Elle se résigne à toutes les situations. On lui dit de fuir, elle fuit ; on lui dit de mourir, elle meurt. L'auteur dit dans sa préface, que tout personnage tragique est essentiellement malade ; cela peut être : mais il faut au moins rendre mortellement malades ceux qu'on veut faire mourir.

On peut juger du style de la pièce par les vers que nous avons cités. L'auteur, dans ses notes, cherche à justifier quelques-uns des passages qui ont été sifflés par le parterre ; il se récrie sur-tout sur le mérite de ces vers :

Sur les Bretons épars nous fondons à la fois.
Surpris dans la vallée, ils courroient vers les bois ;
Mais rejetés par nous des bois dans la vallée....

Le C. Lemercier s'élève contre les censeurs sévères qui s'opposent aux innovations hardies dans le style ; il cite l'exemple de Corneille et de Racine, qui faisaient des vers *qu'personne n'entendait rien* ; il est vrai que Racine

Digitized by Google

et Corneille marchaient par des routes nouvelles, mais la langue n'était point fixée avant eux; le C. Lemercier voudrait-il réformer notre langage, et nous mettre dans la facheuse position de choisir entre lui et les écrivains du siècle de Louis XIV? Cette ambition serait pardonnable, peut-être, s'il nous avait offert quelques idées sublimes, quelques conceptions neuves; mais le public a déjà rejeté plus d'une fois les modèles qu'il nous présente; les leçons qu'il nous donne, se trouvent déjà dans mille tragédies oubliées. Il serait peut-être pardonnable au génie de se plaindre de la contrainte des règles connues, mais cette espèce de liberté sied mal à ceux qui n'ont que des lieux communs à répéter.

POLITIQUE.

Les nouvelles de Ratisbonne, du 2 février, portent que les membres de la députation ayant consulté MM. les ministres des puissances médiatrices sur l'ordre d'appel des nouveaux votes virils, question bien importante dans l'ordre actuel des choses, les ministres de France et de Russie ont répondu par le projet suivant, qu'ils recommandent à la députation, et qui sera sans doute adopté:

1°. Le directoire du collège des princes reste comme il était précédemment. 2°. Les alternats qui ont eu lieu jusqu'à présent, continueront à être observés; et les différentes maisons conviendront entr'elles des alternats nouveaux. 3°. Il n'est rien changé, par l'appel des votes, à l'élévation ou à l'égalité du rang des princes entr'eux. 4°. Les votes des principautés sécularisées sont maintenus à leur ancienne place, de manière que les *latera* puissent être conservés aussi long-temps que le collège le jugera utile, non comme séparation entre les états catholiques et les états protestans, ou comme souvenir de la séparation entre les princes laïcs et les princes ecclésiastiques, mais pour altérer le moins possible l'ordre usité. 5°. Les princes qui ont à exercer des votes affectés aux états ci-devant ecclésiastiques qui leur sont donnés en indemnité, n'acquièrent point par-là des titres à un rang plus élevé que celui qu'ils avaient précédemment. 6°. Les princes qui reçoivent de nouveaux votes en remplacement des votes perdus, conservent le rang des anciens.

En suivant le résumé des votes, qui doivent former dorénavant le collège des princes, d'après la note ci-dessus, on trouve le résultat suivant: L'Autriche, en y ajoutant la Toscane et le Modénois, aurait 12 voix; la Prusse, 13; la Bavière, 13; l'électeur Archi-chancelier, 2; la maison

Digitized by Google

de Brunswick, 10; la Saxe, 10; Bade, 6; Wurtemberg, 5; la maison de Hesse, 7; d'où il s'ensuit que la totalité des votes ne se montant qu'à 131, l'unanimité des voix, dans le collège électoral, ferait aussi toujours la majorité dans celui des princes.

La cour de Vienne vient de reconnaître officiellement le roi d'Etrurie; c'est en conséquence de la convention du 26 décembre, entre S. M. I. et le gouvernement français, que cette reconnaissance a eu lieu.

L'archiduc Charles, qui vient de faire supprimer le conseil aulique de guerre, l'a fait remplacer par un ministère de la guerre. Les affaires, sous cette nouvelle forme d'administration, seront expédiées avec beaucoup plus de célérité. Il a été distribué, dans l'armée autrichienne, 538 médailles d'or et 4,125 d'argent, tant aux sous-officiers qu'aux soldats qui se sont distingués par des actes de bravoure.

M. le grand chancelier de Goldbeck s'occupe en ce moment d'une réforme de la justice criminelle en Prusse, et particulièrement du droit criminel-pratique.

Sa Sainteté vient d'annuller une ordonnance des magistrats de Francfort, qui déclarait les religieux de cette ville dégagés des devoirs que leur imposaient et leur règle et l'état ecclésiastique.

Des bandes de voleurs continuent à commettre des désordres dans les cantons de la Linth, Zugg, Zurich. Le général Ney a écrit au ministre helvétique, pour lui indiquer les mesures à prendre pour arrêter ce brigandage.

On a tenté d'incendier le superbe pont qui existe sur l'Aar, près d'Aarau. L'organisation du nouveau gouvernement, en Helvétie, pourra remédier à ces excès; mais si l'on en croit des lettres particulières de Paris, les affaires de la Suisse ne sont pas si près d'être terminées qu'on l'avait cru.

On a trouvé, dans une fouille faite par ordre du pape, dans les environs d'Ostie, 800 médailles ou pièces romaines, des statues, etc.

Les papiers anglais annoncent que le rapport présenté au premier consul par le colonel Sébastiani, à son retour d'Egypte, fait à Londres une vive sensation parmi les gens qui se mêlent de politique. Sir Sydney Smith, disent les mêmes feuilles, est sur le point de partir pour l'Egypte. Il paraît que le gouvernement anglais prétend faire de sa mission un contre-poids à celle du colonel Sébastiani.

Digitized by Google

Le procès du colonel Despard et de ses complices a été terminé le 10 février, à dix heures du matin. Le jury l'a déclaré *coupable*, ainsi que neuf autres des accusés : deux ont été acquittés. Le jury, en déclarant le colonel Despard *coupable*, le recommanda *instamment à la miséricorde, en considération de sa bonne réputation antérieure et des services qu'il a rendus à son pays.*

Le colonel Despard et ses complices furent ramenés à la barre. Le lord Ellenborough prononça ensuite la terrible sentence prescrite par la loi contre les criminels de haute-trahison. Ils sont pendus ; après quoi on leur ouvre le ventre, pour en tirer les entrailles ; leur corps est coupé par morceaux, et l'on en sépare la tête.

La chambre des communes a adopté la motion du lord chancelier de l'échiquier, relative à la prorogation du bill qui suspend les paiemens de la banque en numéraire.

Le parti démocratique, en Amérique, se plaint amèrement de l'indécence avec laquelle les écrivains fédéralistes parlent du président des États-Unis. Il fut fait, le 10 décembre, à la chambre des représentans de Virginie, une motion tendante à demander la répression de cette licence. La chambre s'est bornée à déclarer qu'elle désapprouvait les attaques dirigées contre la personne du président, et que jamais homme ne fut plus digne que M. Jefferson de la confiance de ses concitoyens.

Une feuille publique de New-Yorck, en date du 24 décembre, annonce qu'une rupture a eu lieu entre l'Espagne et le gouvernement des Etats-Unis; en conséquence, et à la suite d'une ordonnance de l'intendant de la Nouvelle-Orléans, laquelle annonce l'abolition du privilége accordé aux Américains par le traité de 1795, et qui consiste, pour eux, dans la faculté de mettre en entrepôt, dans le port de la Louisiane, les marchandises qui peuvent descendre pour leur compte la rivière de Ghio et le Mississipi, et à les laisser dans ledit entrepôt jusqu'à ce qu'elles soient vendues ou exportées. On affirme positivement que la déclaration de guerre a déjà eu lieu dans toutes les formes.

PARIS.

Le gouvernement a organisé définitivement l'église protestante réformée de Paris. Il a établi une église consistoriale, et accordé, pour la célébration du culte réformé, les édifices de Saint-Louis du Louvre, de Panthemont et de

Digitized by Google

Sainte-Marie. Dès que le consistoire de l'église réformée de Paris a eu la connaissance officielle de cet acte du gouvernement, il s'est adjoint douze notables protestans des plus imposés, et cette assemblée a nommé pour former le nouveau consistoire, les cit. Serre, sénateur; Pelet (de la Lozère), conseiller-d'état; Jaucourt et Boissy-d'Anglas, tribuns; Rabaut, membre du corps législatif; Delessert, banquier; Mallet, régent de la banque de France; Biderman; Fabre, négociant; Cluzel, pharmacien; Doucet, père, et Ourry.

Les mœurs ont gagné ces jours-ci un procès important au tribunal d'appel de Paris. Il s'agissait de savoir si un père absent, depuis plusieurs années, avait le droit à son retour en France, d'obtenir que ses enfans lui fussent rendus, malgré l'opposition formée, contre cette prétention assez naturelle, par le second mari de leur mère. Cette cause, qui a été plaidée avec beaucoup de solemnité, a donné lieu au développement d'un grand nombre de principes propres à fixer cette partie de la législation. Le procès dont il s'agit est celui de M. Brisson, ancien conseiller au parlement de Paris, contre M. Rioust, ancien ecclésiastique. L'objet de la réclamation du premier était de reprendre sur ses enfans les droits de l'autorité paternelle, ce qu'il a obtenu.

Un ancien seigneur du village de Villotte, département de la Côte-d'Or, réduit à la dernière misère par une suite de circonstances fâcheuses, n'a vu pour lui d'autres ressources que celles qu'il pourrait trouver dans la pitié de ses anciens vassaux, dont il avait, sans doute, éprouvé l'affection dans le temps qu'il vivait au milieu d'eux. Aussitôt que ces dignes villageois ont appris qu'il avait écrit à l'un d'entr'eux, pour lui faire part de la détresse dans laquelle il se trouvait, ils se sont cottisés pour faire une somme de 100 fr. qu'ils lui ont envoyée, et à laquelle ils ont joint des habits et des comestibles.

Nous avons parlé dans notre dernier numéro de l'énigme qui a occupé tant d'esprits; M. Lucet vient, moyennant six sous, de nous en donner l'explication; cette explication, ainsi que les gens sensés l'avaient prévu, est sottement ridicule : elle est accompagnée d'un commentaire qui aurait lui-même grand besoin de notes explicatives. A cette occasion, un plaisant a fait le *contraste* qui suit :

Lux lucet omnibus,
Sed non lucet LUCET !

Digitized by Google

(Nº. LXXXVII.) 7 VENTOSE
(Samedi 26 Février 1803.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

M. DE LA HARPE a laissé des manuscrits précieux qui seront publiés (dans une nouvelle édition des œuvres de ce grand critique) par le libraire Migneret, sous la direction de M. de Fontanes. En attendant que cette édition paraisse, les amis de M. de la Harpe, qui travaillaient avec lui au *Mercure*, continueront à donner les morceaux de prose et de poésie que cet homme célèbre destinait à ce journal.

Ps. 1. *Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum.*

Heureux qui n'a jamais, d'une oreille indulgente,
Ecouté du méchant les conseils séducteurs ;
Qui détourna ses pas des sentiers corrupteurs
Où l'impiété guide une foule imprudente,
Et loin de lui laissa l'orgueil
Siéger dans la chaire insolente,
D'une raison trompeuse et le trône et l'écueil.

Dans la loi du Très-Haut, son cœur humble et docile
En cherchant ses devoirs, a trouvé ses plaisirs.

Digitized by Google

Par le goût des vrais biens guéri des vains désirs,
Il repose en son Dieu sa volonté tranquille.
Il médite au sein de la nuit
Sa loi que l'amour rend facile,
Et chante avec le jour le dieu qui l'a produit.

Tel sur des bords heureux, l'arbre, dont une eau pure
Abreuve la racine et les rameaux féconds,
Croît sous un ciel ami, sans que les aquilons
Insultent son feuillage ou sèchent sa verdure:
Nourri des plus douces chaleurs,
Riche de sève et de culture,
Il donnera les fruits qu'avaient promis ses fleurs.

Qu'il n'en est pas, grand Dieu ! qu'il n'en est pas de même
De la race infidèle, objet de tes mépris !
Punis par leurs succès, par leur gloire flétris,
Les méchans égarés marchent sous l'anathême:
Les jours de leur prospérité,
Devant ta justice suprême,
Sont un sable mouvant dans les airs emporté.

Au jour où devant toi le redoutable livre
S'ouvrira dans le ciel pour juger l'univers,
Evoqué des tombeaux, tout ce peuple pervers
Alors en sortira, mais non pas pour revivre;
Et muets devant cette loi
Qu'ils avaient dédaigné de suivre,
Ils n'oseront lever leurs regards jusqu'à toi.

Ton œil voit tes élus, et tu connais leur voie;
Mais celle des pécheurs, toujours loin de tes yeux,
Appartient au néant invoqué par leurs vœux.
Séparés de tes saints, dont tu feras la joie,
Tous de tes cieux déshérités,
Des enfers éternelle proie,
Dans l'éternelle mort seront précipités.

DE LA HARPE.

Digitized by Google

ÉLÉGIE.

L'IMAGINATION.

O charmante consolatrice !
Source féconde et de biens et de maux,
Toi, qui souvent, aux malheureux propice,
Couvres leurs yeux de tes pavots,
Et cachès, sous les traits des plus rians tableaux,
L'affreuse vérité qui ferait leur supplice ;
Viens rendre à mon esprit, la gaité, le repos.
C'est par toi que du sort bravant le vain caprice,
A l'abri des méchans, des jaloux et des sots,
Je trouve, au fond de mon humble retraite,
Une félicité parfaite.
Toi seule du malheur qui s'attache à mes jours
Écartes l'image importune,
Et me venges par ton secours
Des outrages de la fortune ;
Viens; c'est à toi que j'ai recours.
La vérité, pour moi, prend des airs trop sévères,
Et j'aime mieux tes douceurs mensongères.
Hélas ! il m'en souvient, dans l'âge des amours,
Mon cœur t'a dû souvent des voluptés bien chères ;
Ah ! par tes aimables chimères,
Puissé-je être abusé toujours !
Vainement du bonheur j'ai cru trouver la route,
En suivant la froide raison.
Loin de m'offrir la guérison,
Sa main laisse tomber le baume goutte à goutte,
Et verse par torrens le fiel et le poison. . . . .
Oui, je suis, j'en conviens, rêveur, visionnaire ;
Je me sauve par là, d'un état plus cruel ;

Digitized by Google

Et j'aime un bien imaginaire
Qui me guérit d'un mal réel.
Mais tel qui de moi pense rire,
Ainsi que moi rêve à son tour.
Hélas! on rêve nuit et jour;
On rêve lorsque l'on désire;
Quand on espère, on rêve aussi
Tour à tour plaisir et souci;
On rêve encore, quand on regrette;
Et sur-tout lorsque l'on projette;
Enfin, cherchant toujours ce qu'on ne peut trouver,
On passe la vie à rêver. . . . . .
Pour moi, qui suis loin de prétendre
A ce bonheur qui naît des sensibles plaisirs;
Je tâche au moins de me défendre
De l'envie et des vains désirs.
Je crée un monde imaginaire,
Pour me guérir de mon ennui;
Et j'y cours après ma chimère,
Sans troubler le bonheur d'autrui.
Là, je trouve de nouveaux hommes,
Êtres charmans, sylphes ou gnômes;
Là, de vrais biens rassasié,
Avec mes aimables fantômes,
Je cultive en paix l'amitié.
Accourez donc; venez par de si doux prodiges
Me sauver des ennuis de l'uniformité;
Cachez-moi la réalité
Sous vos ingénieux prestiges.
Mon cœur se livre à vos enchantemens,
Belles Circés, attrayantes sirènes;
Maîtrisez-moi; soyez mes souveraines.
Loin de fermer l'oreille à vos accens,
Je cours moi-même au-devant de vos chaînes.

Digitized by Google

Faites couler vos poisons dans mes sens;
Versez sur moi le somnifère encens,
La douce erreur et l'oubli de mes peines.
Et vous aussi, dont je chéris les lois,
O Muses, venez à mon aide!
Vous, de qui l'art fut tant de fois
Contre mes maux un sûr remède,
J'implore aujourd'hui vos faveurs!
Plein de vos charmes séducteurs,
Je suis aveuglément le penchant qui m'entraîne;
Mais du moins, quand le sort m'accable de sa haine,
N'ajoutez pas à ses rigueurs;
Laissez-moi cueillir quelques fleurs
Sur les bords charmans d'Hipocrène.
Ce n'est pas au laurier que s'élèvent mes vœux;
Non, je suis moins ambitieux:
Je voudrais seulement, dans un heureux délire,
En imitant vos chants, adoucir ma douleur,
Épancher tendrement mon cœur,
M'endormir au son de ma lyre,
Et rêver au moins le bonheur.

Par C. TRIQUET, *de Nîmes.*

Sur le chemin de l'Hélicon
Guichard voulait reprendre haleine
Avant d'achever le vallon;
Une goutte d'eau d'Hippocrène
Désaltère, donne du ton;
Il cherche en vain, il marche à peine....
« Courage, lui crie Apollon,
» Tu n'es pas loin de *Lafontaine*. »

Par ROUSSEAU-LAROTTIÈRE.

Digitized by Google

ENIGME.

Je n'ai qu'un nom, j'existe en trois personnes;
Vertus, naissance, agréables talens,
A chacune de nous ont valu des couronnes.
A ton choix, cher lecteur, j'ai seize ou soixante ans;
C'est en vain cependant que ton espoir se fonde
De m'avoir vu dans l'ancien temps;
Fusses-tu le plus vieux de la machine ronde,
Tu n'étais pas vivant lorsque je vins au monde.
Je suis au Ciel, en France, au milieu de la mer;
Par-tout on m'aime et l'on me fête,
Je ne redoute rien des fureurs de l'enfer,
Souvent au paradis j'ai fait tourner la tête.
Je suis homme, femme, immortel,
Toujours roi, mais quelquefois reine,
Aux braves habitans des rives de la Seine,
J'ai causé plus d'un tort réel.....
Mais puisqu'enfin aux Français j'ai su plaire
Je veux uniquement m'occuper désormais,
(Que nous soyons en paix, que nous soyons en guerre),
Du bonheur de plaire aux Français.
Je fus un guerrier invincible;
Je gouverne mon peuple au gré de son desir;
Quand on me claque, on me fait grand plaisir.
Aux mortels je suis invisible,
Je vous invite cependant
A me venir voir bien souvent;
Si de Paris vous êtes habitant,
Vous aurez pour le moins trente postes à faire,
En un quart d'heure on vous y conduira.
Je vous l'ai déjà dit, je suis sexagénaire,
Mais tout Paris vous répondra
Que j'égale en beauté la reine de Cythère.

A. G.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je suis un enfant du plaisir.
Sur un siége couleur de rose,
On me voit et naître et mourir.
Je tiens des gens la bouche close,
Et, pour me mettre en fuite, il suffit de l'ouvrir.
Lorsque j'applaudis en silence
Aux traits d'un esprit délicat,
Mon étourdi de frère, enclin à la licence,
N'approuve jamais rien, sans faire un grand éclat.
Nous savons cependant exprimer la censure,
Moi, suivant mon naturel doux;
Lui, presque toujours sans mesure:
Aussi le range-t-on souvent parmi les fous.
Je marche sur sept pieds: non pas comme une bête,
Mais comme un logogriphe a marché de tout tems:
Mais aussi plus qu'un autre, ouvert, affable, honnête,
Et donnant un sourire à vos jeux innocens.
Vous trouverez en moi, oui, c'est chose facile,
Ce qu'un roi doit toujours se montrer à nos yeux;
Ce qu'en ses actions, dans ses plans, dans ses vœux,
On considère seul, aux champs comme à la ville.
Que dis-je? en ce moment où chacun songe à soi,
Où la gloire, où l'honneur n'ont rien qui vous attire,
Quel plaisir de trouver en moi
Ce qui sur vos égaux peut vous donner l'empire!
Or, vous en conviendrez, je croi,
C'est le *nec plus ultrà* de tout ce qu'on desire.
Muse de nos concerts, viens nous aider un peu!
Sans toi, sans ton secours quelle énigme s'explique?
De tes sept notes de musique
N'oserai-je indiquer une au moins? Si parbleu!
Mais qu'entends-je? Est-ce point cette nymphe éternelle,

Digitized by Google

Qui, ne pouvant jamais garder l'incognito,
Vous déclare d'abord qu'elle est la nymphe Io ?
En effet, mes amis, c'est elle :
Mais, malgré cet aveu qui semble soulager
Votre esprit déjà moins en peine,
Il est bon que je vous apprenne
Qu'il vous reste un os à ronger.
De la difficulté qu'ici je vous propose,
Si la jeune Chloé daigne se divertir,
En prononçant le mot elle offrira la chose ;
Oui, je naîtrai pour l'embellir ;
Et même, pour prouver qu'en recelant la rose,
Je puis encor l'épanouir.

G. D. F. M.

CHARADE.

Parmi les animaux, le rang de mon premier
Est celui que Bacchus assigne à mon dernier.
Jupiter sur la scène arrivant d'un grenier,
Doit son divin trajet au jeu de mon entier.

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Énigme est *Ode*.

Celui du Logogriphe est *Mort*, où l'on trouve *Or*.

Le mot de la Charade est *Univers*.

Digitized by Google

Notes critiques, remarques et réflexions sur le génie du Christianisme, ou *Beautés de la Religion chrétienne.* A Paris, chez L. Pelletier, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 82, et chez le Normant, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

On attribue cette nouvelle critique du *Génie du Christianisme* à un homme célèbre. On croit y découvrir son goût nouveau pour la métaphysique, son érudition profonde, et son style léger; le ton des remarques est décent, et l'on y rend souvent justice aux talens de M. de Chateaubriand; mais il est un peu difficile de deviner le but de l'auteur de cette critique; si elle était destinée pour la première édition du *Génie du Christianisme*, elle vient trop tard; si elle était faite pour la seconde, elle paraît trop tôt.

Quelques passages de ces *remarques et réflexions* suffiront pour faire connaître comment l'auteur loue et critique. Il suit M. de Chateaubriand, livre par livre, chapitre par chapitre, et donne son opinion sur ce livre ou ce chapitre :

PARTIE Ire., LIV. 5, CHAP. 2.

Spectacle général de l'univers.

« La manière (c'est le critique qui parle) dont » M. de Chateaubriand envisage l'ensemble de » l'univers, d'un seul coup-d'œil, est grande et su- » perbe. L'univers présenté toujours le même à » tous les instans, réunissant tous les contraires, » tous les degrés, toutes les nuances, sont des idées » grandes et majestueuses. » *Pag.* 57.

Digitized by Google

LIV. 6, CHAP. 4.

De quelques objections.

« Tous les chapitres subséquens m'ont paru » plus satisfaisans que les autres ; ils renferment » de belles idées, de grandes beautés et même » de superbes morceaux. » *Pag.* 60.

PARTIE IIe, LIV. 2, CHAP. 8.

La Fille.

« Toute cette partie de l'ouvrage de M. de » Chateaubriand, est peut-être une des plus inté- » ressantes et des mieux traitées. Ici les fantômes » de son imagination s'écartent un peu pour » faire place à une critique éclairée, à un style » plus simple, à des observations pour la plupart » justes, à des remarques quelquefois très-fines, » à des apperçus souvent heureux. Sa famille » idéale de modèles, qu'on peut appeler la fa- » mille du vrai beau, est extrêmement attachante. » Il montre tour-à-tour le père, la mère, le fils, » la fille, les époux primitifs. Il parcourt tous les » tons de l'octave entière de la nature, et les rend » tels que son plus haut point de perfection dut » les offrir à celui de l'art. » *Pag.* 96.

René.

« Au reste, cette histoire porte bien l'empreinte » de cette mélancolie énergique et tendre, vague » et constante, qu'amènent dans un cœur sensible » les passions indéterminées du jeune âge. » *Pag.* 166.

Digitized by Google

LIV. 6, CHAP. 3.

Parallèle de la Bible et d'Homère.

« La fin de ce chapitre est superbe : elle atteint » presque le sublime dont elle traite ; en tout, le » parallèle de la Bible et d'Homère est juste, » beau et fort bien fait. » *Pag.* 129.

IIIe. PART. LIV. 6.

Atala.

« En tout, cette histoire est du plus grand in- » térêt. Les tableaux qu'elle offre sont d'une » teinte mélancolique et douce, ou d'un coloris » chaud et vigoureux. Le style fourmille d'ex- » pressions originales et de tours hasardeux. On » y retrouve à-la-fois des tons d'Ossian, d'Young, » de Bossuet, et de Bernardin de Saint-Pierre. » L'auteur a bien choisi ses modèles, on est même » fâché qu'il se soit cru obligé de corriger son » roman ; car on y a perdu des traits regretta- » bles. » *Pag.* 150.

En voilà assez sur la partie de l'éloge ; quand on est loué de la sorte par un ennemi, on peut se consoler de ses critiques.

Et dans ses critiques même l'auteur des *remarques* n'est ni aussi juste, ni aussi heureux que dans ses éloges. D'abord il oublie presque entièrement, comme tous les critiques de son opinion, le quatrième volume si désagréable aux exprits philosophiques, et qui est pourtant le chef-d'œuvre de l'ouvrage. Il ne parle point de la partie sérieuse du *Génie du christianisme*, de ces preuves métaphysiques de l'existence de Dieu, qui n'ont jamais été plus clairement et plus fortement pré-

Digitized by Google

sentées ; il ne dit rien des lectures immenses, et dans tous les genres, que suppose cette vaste composition ; il revient sur les massacres des Péruviens, et passe sous silence le fameux morceau de Robertson cité par M. de Chateaubriand. Il évite d'indiquer les chapitres sur l'influence du christianisme dans les loix civiles, criminelles et politiques ; chapitres si différens des autres par le style, la couleur, le raisonnement, et qui donnent une haute idée de l'étendue et de la flexibilité de l'esprit de l'auteur *du Génie du christianisme*. M. de Bonald, qui se connaît en ces matières, disait que ces chapitres valaient seuls un gros livre. Il soutenait que le passage suivant eût été remarqué dans *l'Esprit des loix*.

« Ceux qui raisonnent sur l'antiquité, et qui voudraient nous ramener à ses institutions, oublient toujours que l'ordre social n'est plus, ni ne peut être le même. Au défaut d'une grande puissance morale, une grande force coërcitive est du moins nécessaire parmi les hommes. Or, cette force qui devient nulle contre la foule, ne peut jamais être déployée que pour un certain nombre d'individus. Dans les républiques ou dans les empires de l'antiquité, l'état, proprement dit, était circonscrit à ce petit nombre de citoyens ou de sujets, que la loi peut atteindre immédiatement. Le reste du genre humain était esclave ; l'homme qui laboure la terre appartenait à un autre homme ; il y avait des *peuples*, il n'y avait point de *nations*. »

» Le polythéisme, (religion imparfaite de toutes les manières) pouvait donc convenir à cet état imparfait de la société, parce que chaque maître était une espèce de magistrat absolu, dont le despotisme terrible contenait l'esclave dans le devoir, et suppléait, par des fers, à ce qui manquait à la force morale religieuse : le paganisme, n'ayant pas

Digitized by Google

assez d'excellence pour rendre le pauvre vertueux, était obligé de le laisser traiter comme un malfaiteur. »

« Mais dans l'ordre présent des choses, qui réprimera une masse énorme de paysans libres et éloignés de l'œil du magistrat; qui pourra, dans les faubourgs obscurs d'une grande capitale, prévenir les crimes d'une populace indigente et sans maître, si ce n'est une religion qui prêche la morale et la paix, et qui parle de devoirs et de vertus à toutes les conditions de la vie? Détruisez le culte évangélique, et il vous faudra dans chaque village une police, des prisons et des bourreaux. Si jamais, par un retour inouï, les autels des dieux passionnés du paganisme se relevaient chez les peuples modernes; si, dans un ordre de société où la servitude est abolie, on allait adorer *Mercure le voleur* et *Vénus la prostituée*, c'en serait fait du genre humain. »

Ces idées graves, ces vues neuves et profondes, se retrouvent à chaque page du *Génie du christianisme*, et c'est ce qu'aucun critique n'a fait remarquer.

« L'auteur des *réflexions* dit qu'on ne saurait » trop admirer le talent de M. de Chateaubriand; » s'il n'abusait d'une imagination qui souvent s'égare, » et si, à force de recherche, il ne tombait souvent » dans un goût précieux et faux. »

Le style de M. de Chateaubriand n'est point recherché, il pécherait plutôt par l'excès contraire. Aucun auteur, depuis le siècle de Louis XIV, n'avait ramené, dans ses ouvrages, autant de tours et d'expressions naïves. Les défauts de son style sont sur-tout éminemment opposés au ton précieux.

Que dirait donc le sévère critique du *Style précieux*, si l'on rencontrait dans les écrits de M. de Chateaubriand ces phrases que l'on trouve dans les

Digitized by Google

Remarques? « Les tombeaux ont perdu pour » ainsi dire leur âme, en perdant les grands » hommes qu'ils renfermaient, et le souvenir qu'ils » en rappellent n'est plus qu'une ombre qu'on » croit voir errer autour d'eux. Cependant la réu- » nion de ces sarcophages, devenus des céno- » taphes, a quelque chose d'imposant, et peut servir » de frontispice à l'histoire. On aime à errer dans » ce cimetière des siècles, et à suivre les classifi- » cations de cette lugubre chronologie. Pag. 154. » Ailleurs c'est *l'urne du mort* qui, dans l'anti- » quité, *sert de lacrymatoire aux vivans. Pag.* 156.

Ailleurs encore, c'est la poésie et la raison qui ne vont guéres ensemble, parce que *ce serait atteler un Papillon avec une Tortue.* Enfin, à propos *d'Atala*, on chante, dit le critique,

Point de raison,
C'est du poison,
Monsieur, qu'on vous demande.

L'auteur anonyme *des réflexions* ne déguise pas assez son style, et on pourrait bien le reconnaître.

Mais voici des remarques bien plus curieuses. L'auteur *du Génie du Christianisme*, citant une phrase empruntée, ajoute : *comme parle la Bruyère.* « Cette tournure n'est pas française, dit » le critique; parler ne se dit qu'en général : *il* » *parle comme la Bruyère.* Mais quand on cite » un passage de son livre, il faut, *comme dit la* » *Bruyère.* A force de vouloir frapper ou surpren- » dre jusque dans les expressions les plus indiffé- » rentes, on risque d'outrager la langue autant que » le sens. » *Pag.* 142.

Le critique qui croit naïvement que M. de Chateaubriand veut toujours *frapper et surprendre* par *la nouveauté des tours*, fait, sans le savoir, le procès au grand Bossuet. On lit par-tout dans les orai-

Digitized by Google

sons funèbres, *comme parle Job, comme parle Jérémie, comme parle Saint-Ambroise, Saint-Augustin, comme parle le prophète.* Un lecteur ordinaire peut ignorer cela, mais un critique !

Un autre défaut de mémoire (car je n'ose le caractériser autrement), est bien plus remarquable encore. M. de Chateaubriand, cherchant à traduire un morceau de la Bible en style homérique, commence une comparaison par ces mots :

« Lorsque le violent zéphir, etc.

Là-dessus le critique s'égaie : « On ne s'attend » pas, dit-il, à trouver au zéphir cette *violente* » épithète ; d'après cela il faut dire, *l'aimable* » *aquilon.* »

N'est-il pas étrange qu'un homme qui prend en main la férule du maître, ignore ce que sait le moindre écolier ? Zéphire était le vent d'occident chez les anciens, et ils le mêlent presque toujours aux tempêtes. L'auteur du *Génie du christianisme*, qui voulait en cet endroit imiter le style homérique, pouvoit-il mieux faire que de donner au zéphir l'épithète que lui donne Homère lui-même ?

ζεφυρον κελαδεινὸν

Zephyrum turbidum vel sonorum.

Il. lib. 23, *v.* 208.

Dans le même endroit, Achille implore les deux vents *violens*, Borée et Zéphire, pour allumer le bucher de Patrocle : *Duos orabat ventos Boream et Zephyrum.*

Dans le quatrième livre, Zéphire souffle sur les mers et noircit la surface des ondes, *vers* 347. Dans le premier livre de l'Enéide, Neptune gourmande les vents qui ont excité la tempête. *Eurum ad se Zephirum que vocat.* Le *quos ego*.... aurait dû

Digitized by Google

au moins rappeler ce passage au critique. Zéphire, dans le second livre des Géorgiques, *élève en tourbillon les sables de l'Afrique. Multæ Zephiro turbentur arenæ*, v. 106. Enfin si cette littérature est trop *ancienne* pour le critique, il eût pu trouver *Zéphire*, employé comme vent des tempêtes, dans les *Saisons de M. de Saint-Lambert.*

Toutes ces critiques du *Génie du christianisme*, qui se renouvellent sans cesse, qui toutes roulent sur une trentaine de phrases ou d'expressions répréhensibles, éparses dans quatre volumes de beautés, prouvent seulement l'impression profonde que la lecture de cet ouvrage a laissée dans l'esprit des hommes de tous les goûts et de toutes les opinions.

Lettres élémentaires sur la Chimie; par *Octave Ségur*, ex-élève de l'école polytechnique, d'après les cours dirigés par les professeurs de cette école (Bertholet, Fourcroy, Chaptal, Guyton, etc.), avec planches, par Sellier. Deux vol. in-12 : prix, 6 fr. et 7 fr. 50 c. franc de port. Paris, chez *Mignéret*, imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, n°. 28, et chez *le Normant*, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Il y a environ un demi-siècle que la chimie n'était qu'une science décréditée aux yeux des gens du monde, et reléguée parmi les arts cabalistiques. Montesquieu, dans ses *Lettres Persannes*, n'hésite pas à la compter comme un quatrième fléau, à la suite de la guerre, de la peste et de la famine; ou s'il la juge avec moins de sévérité, il la loge « tantôt à l'hôpital, et tantôt aux petites » maisons, comme dans des demeures qui lui sont éga» lement propres. » C'est qu'alors, par un préjugé vulgaire,

Digitized by Google

gaire, et qui fait à-peu-près toute la bonne-foi de beaucoup de philosophes qui n'ont pas les lumières de Montesquieu, il jugeait de la chose par l'abus, et confondait la chimie avec l'alchimie, qui, suivant l'expression de M. de Ségur, est *la superstition de la chimie*. Personne aujourd'hui, je m'imagine, ne sera tenté d'appeler du jugement de Montesquieu contre les alchimistes. Mais en condamnant leur folie, les savans reconnaissent les services qu'ils ont rendus. Ces chercheurs d'or, semblables aux voyageurs qui découvrent des pays nouveaux en s'égarant, multiplièrent les expériences sur les métaux, indiquèrent ou firent soupçonner plusieurs résultats utiles, en un mot, amassèrent des faits qui sont les matériaux des sciences. On leur doit la plus grande partie de ceux qui composent cette branche de la chimie, la plus complète jusqu'à présent, et la plus cultivée, que l'on désigne sous le nom de *chimie minérale*.

On connaît le nom célèbre et malheureux de l'homme qui, parmi tant de faits stériles, et de conséquences détournées, remontant jusqu'à la cause ou à l'effet principal, fit une science de ce qui n'était qu'un art routinier. Lavoisier est appelé communément le créateur de la chimie moderne, parce qu'il la réforma, et qu'il en fut, pour ainsi dire, le législateur. (Toutes les créations de l'homme ne se réduisent-elles pas, en effet, à changer l'ordre des choses, ou la forme des corps ?) Lavoisier eut encore un trait de ressemblance avec les grands législateurs dont le génie existe dans l'avenir. Conduit par des analogies sûres et heureuses, il vit les résultats des expériences qu'il n'avait point faites ; la *chimie végétale*, en particulier, s'enrichit de ses prévoyances, et ses successeurs ont travaillé long-temps pour les confirmer et pour remplir les cadres qu'il avait préparés.

Ces particularités, au surplus, sont connues de tout le monde. Les ouvrages de Lavoisier se lisent généralement, et sont toujours nouveaux, malgré la marche ra-

Digitized by Google

pide de la science. Ses belles découvertes sur la *combustion*, sur la *décomposition de l'eau*, qui expliquent les phénomènes les plus intéressans de la physique et de la météorologie, ont attiré ceux mêmes qui n'étaient que curieux; et la langue qui, auparavant, était la première ou plutôt l'unique difficulté de la science, dégagée de ces mots barbares et ambitieux qui dissimulaient aux initiés leur propre ignorance, a répandu l'étude de la chimie parmi les gens du monde les moins savans. A l'aide de cette langue ou nomenclature, on apprend aujourd'hui, en quelques mois, ce qui coûtait de longues années d'un travail ingrat; car, tel est son avantage singulier, qu'elle définit ce qu'elle nomme, et qu'alors, suivant l'expression de Condillac, *l'étude de la science n'est que l'étude d'une langue bien faite.*

Bien entendu, cependant, que la *langue bien faite* suppose toujours la *science bien faite*, et qu'elle en suit les progrès et les changemens. La maxime générale de Condillac, qui est vraie pour les mathématiques, dont l'étude, en effet, n'est que *l'étude d'une langue bien faite*, parce qu'elle exprime des rapports abstraits et immuables, demande cette restriction, lorsqu'on l'applique à l'étude de sciences, de faits et d'expériences, dont la langue est nécessairement conditionnelle, parce qu'elle exprime des rapports extérieurs et variables. Autrement ce serait une transposition qui équivaudrait à un contresens, et l'on sent qu'il y aurait un terme où l'étude de la langue ne serait plus l'étude de la science.

Cet inconvénient n'existe point pour la nomenclature chimique. Elle est enseignée tous les jours par les professeurs qui la créèrent avec Lavoisier; ils sauront en modifier les analogies et les expressions suivant les progrès et les développemens de la science, et en cela se conformeront à l'esprit général de la méthode : car, il faut le dire à la gloire de ce siècle savant, on n'y enseigna rien d'exclusif ni d'absolu. Le doute, si triste, pour

Digitized by Google

ne pas dire si funeste, en morale, est heureux et fécond en chimie. On s'appuie sur des faits, et on les rejette lorsqu'ils sont démentis. On multiplie les expériences, sans craindre pour les systèmes; on ne se pique plus de fixer le nombre des *élémens*, et la modestie s'est introduite dans la science à la suite du véritable savoir.

M. Octave Ségur, en faisant valoir ces avantages si bien développés par les chimistes modernes, trouve cependant un inconvénient dans leurs ouvrages, c'est qu'ils ne sont pas assez élémentaires. L'auteur y prend une trop bonne opinion de ses lecteurs : « Il s'adresse à eux comme » à autant d'initiés, et son premier chapitre laisse en» core desirer un premier chapitre. » M. de Ségur a voulu épargner aux commençans les difficultés qu'il a surmontées lui-même, et il a cherché dans les leçons des maîtres de quoi suppléer à leurs livres. Nous ne déciderons pas avec quel succès et quelle exactitude ce but a été rempli. M. de Ségur a des suffrages qui doivent lui tenir lieu de tous les autres. La lecture de ces *lettres élémentaires*, est généralement regardée comme une excellente préparation pour tous ceux qui voudront étudier la chimie; et qui ne veut pas étudier la chimie? — Pour nous, il nous est seulement permis de remarquer que l'auteur a su parfaitement observer toutes les convenances du style propre à son sujet. La clarté, la précision et l'élégance dans les endroits qui en sont susceptibles, aident l'intelligence de ceux qui ne savent pas, et fixent la mémoire de ceux qui savent. Qu'il nous soit permis encore de louer l'amour des sciences et des lettres, héréditaire dans cette famille vraiment privilégiée. Les fils sont dignes de leurs pères; et leurs études sont déjà des instructions.

Digitized by Google

Mémoires pour servir à l'histoire de notre Littérature, depuis François Ier. jusqu'à nos jours; par M. *Palissot.* Deux vol. in-8°. Prix : 12 fr., et 16 fr. francs de port. A Paris, chez *Gérard*, libraire, rue S. André-des-Arts, n°. 44; et chez *le Normant*, imprim.-libr., rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Je ne sais quel philosophe anglais a dit que, pour rester fidèle à son parti, il fallait souvent changer d'opinion. Cette maxime est très-bonne en politique; au moins beaucoup de gens l'ont suivie, et s'en sont bien trouvés; mais il n'en est pas de même en littérature; et lorsqu'on est devenu une autorité dans la république des lettres, on doit tenir à des opinions qu'on a données pour des oracles, et ne pas démentir sur-tout celles que l'expérience a confirmées, sous peine de perdre sa réputation et son crédit.

M. Palissot avait, pour ainsi dire, élevé parmi nous une chaire de littérature; moi-même, je m'honorais d'avoir été formé à son école : j'ai souvent jugé d'après ses jugemens; et j'avoue que je suis étrangement embarrassé, aujourd'hui qu'il rétracte une grande partie de ses opinions, et que je suis obligé de choisir entre le *Palissot* du siècle dernier et le *Palissot* d'aujourd'hui.

Il nous donne dans l'avant-propos de cette nouvelle édition de ses Mémoires, l'explication de ses métamorphoses littéraires. « Je ne dissimulerai pas, dit-il, que » plus jeune, et sous un régime moins favorable à la li» berté, j'avais été forcé de céder quelquefois, soit à des » égards, qu'on appelait de convenance, et qui n'en » étaient pas moins impérieusement exigés, soit même » à des séductions de société. » M. Palissot s'excuse d'abord sur sa jeunesse; mais il y a lieu de croire qu'il était au moins en âge de *majorité*, lorsqu'il a publié ses Mé-

Digitized by Google

moires. Il s'excuse ensuite sur un régime moins favorable à la liberté : mais la liberté des opinions littéraires ne fut-elle pas de tout temps consacrée ? Quand il serait vrai d'ailleurs qu'on manquait de liberté sous la monarchie, M. Palissot ne serait pas plus excusable. Quand on prend devant le public l'imposante qualité de juge, on doit au moins de la franchise à ses lecteurs ; lorsque la vérité est opprimée, ce n'est pas une raison pour la trahir ; et lorsqu'il n'est pas permis de juger, on ne juge point. Je ne m'arrêterai pas à ce que M. Palissot appelle des *égards de convenance*, encore moins à ce qu'il appelle des *séductions de société*. Celui qui avoue dans une préface, qu'il a sacrifié la vérité à des *égards*, a perdu ses droits à ma croyance ; celui qui dit avoir été entraîné par des *séductions de société*, ne saurait plus me séduire. Quand on s'est égaré une fois par de pareils motifs, on peut s'égarer encore ; on peut aujourd'hui comme autrefois, sacrifier sa raison aux convenances ; et qui sait si des *séductions de société* n'ont pas inspiré les dernières variantes de M. Palissot ?

Sur la foi de M. Palissot, qui a loué plusieurs fois le comte de Tressan, j'admirais l'aimable auteur de *Jean de Saintré*, et de plusieurs autres romans intéressans ; mais notre professeur m'apprend aujourd'hui qu'il ne doit plus à la mémoire de M. de Tressan d'autre *égard* que de ne pas blesser la vérité : en conséquence, il nous assure que les œuvres du traducteur de l'*Arioste* ne feraient qu'une très-mince réputation à un littérateur caché dans la foule. J'ai quelque peine, je l'avoue, à revenir de mon jugement ; et, s'il m'est permis de choisir, je m'en tiendrai, sur ce point, à la première version de M. Palissot.

L'article de madame de Genlis est encore plus remarquable dans la nouvelle édition. « En comparant, dit » l'auteur des Mémoires, ce que nous allons dire de » cette femme avec ce que nous en avions dit alors nous

Digitized by Google

» sommes forcés d'avouer qu'en parlant de quelques au-
» teurs vivans, nous avons eu principalement à nous
» défendre de la double séduction de l'amitié et de la
» reconnaissance. Ce dernier sentiment, sur-tout, a pu
» nous emporter au-delà du vrai. » Qu'a de commun la reconnaissance avec les jugemens littéraires ? L'homme qui s'établit le juge de ses contemporains, doit compte à ses lecteurs, non pas de ses sentimens, mais de ses opinions ; et si M. Palissot avait contracté quelques dettes envers madame de Genlis, ce n'était pas une raison pour s'élever *au-delà du vrai*, et pour en imposer au public, qui n'y était pour rien. D'ailleurs, si M. Palissot a l'habitude de payer des bienfaits par des louanges, ne pourrait-on pas l'accuser d'ingratitude, aujourd'hui qu'il chante la palinodie, et qu'il nous dit qu'il n'a pas *relu*, *sans confusion*, l'éloge qu'il avait fait autrefois de madame de Genlis ?

Rien n'est perdu, cependant, sous la main de M. Palissot ; il trouve toujours l'emploi de l'encens qu'il a brûlé au nom de l'amitié et de la reconnaissance, et les autels élevés à madame de Genlis, servent à madame de Staël. « Nos souvenirs, dit l'auteur des Mémoires, ne nous
» rappellent aucune femme qui ait allié, comme elle,
» à des connaissances qui étonnent par leur variété et par
» leur étendue, un plus grand caractère de pensée. »
M. Palissot ne craint pas de compter le roman de *Delphine* au rang des titres que madame de Staël peut avoir à une gloire solide. Quoique le critique nous assure qu'il ne connaît point l'auteur de *Delphine*, nous croyons cependant que le jugement qu'il en porte pourrait bien *tenir* à ce qu'il appelle des *séductions de société*, et nous espérons qu'il rougira de cet article dans une troisième édition.

On pourrait citer d'autres variantes de M. Palissot, en fait d'opinions littéraires ; mais les citations se multiplieraient bien davantage, si nous parlions de ses opinions à

Digitized by Google

l'égard des philosophes; il s'était déclaré l'ennemi de cette secte, dans sa fameuse comédie; il avait plusieurs fois attaqué les philosophes avec autant de courage que de raison; il s'est raccommodé avec eux dans la révolution. Il faut avouer que l'occasion pouvoit être mieux choisie; ce dernier parti a rendu la situation de M. Palissot fort embarrassante: il ne veut pas entièrement renoncer à ses premières opinions, il tient cependant à ses opinions nouvelles, en sorte que la philosophie est souvent attaquée et défendue dans la même page; comme tous les gens qui sont embarrasés dans une discussion, il a recours à des explications vagues, à des distinctions obscures, à des périphrases insignifiantes: il y a, selon M. Palissot, de *vrais* philosophes et de *faux* philosophes; on voit que l'auteur veut dire, comme le Normand, qu'il y *a d'honnêtes gens partout:* il appelle les *faux* philosophes des *tartuffes de philosophie.* Mais qu'il y prenne garde, les philosophes ne pardonneront pas cette liberté à un homme qui en est encore parmi eux au *noviciat*, et le nom qu'il veut donner aux autres, pourrait fort bien lui rester.

M. Palissot reproche indirectement à l'auteur du discours sur l'Histoire Universelle, de n'être pas assez philosophe; il adresse le même reproche à l'auteur du Voyage d'Anacharsis: dans un autre endroit de ses Mémoires, il fait l'éloge du *Livre de l'Esprit*, et il ajoute qu'il a toujours été l'ennemi de cette philosophie audacieuse qui a sappé, parmi nous, les fondemens de la société. Après avoir beaucoup loué le *livre de l'Esprit*, il ne pouvait guères s'empêcher de louer ceux qui ont fait la révolution, et il place le comte de Mirabeau à côté de Tacite; il parle de son éloquence à la tribune, éloquence dont la France n'avait point vu d'exemple avant lui. On n'aura pas de peine à le croire; la France n'avait point eu de tribune avant le siècle de Mirabeau. M. Palissot admire sur-tout beaucoup les lettres écrites de Vincennes; mais il nous donne le secret de son admiration, en publiant,

Digitized by Google

dans le même article, deux lettres qu'il a reçues lui-même de Mirabeau, et dans lesquelles le *nouveau Tacite* n'a point épargné l'encens. Dans un livre où Mirabeau est mis à côté de *Tacite*, on devait s'attendre que Chénier serait placé à côté de nos grands maîtres. M. Palissot ne craint pas de dire que *Charles IX* a fait, sur nos théâtres, une révolution dont le souvenir ne s'éteindra pas, et que l'auteur de ce chef-d'œuvre s'est placé, par ce coup d'essai, au premier rang de nos auteurs tragiques. Il n'est pas jusqu'à *Calas* et *Caïus Gracchus*, qui, selon M. Palissot, ne soient dignes des temps les plus florissans de la littérature française. L'auteur des mémoires va jusqu'à louer l'atticisme, la grace et la légèreté de cet écrivain, dont on a dit :

> Il ne descend jamais à la plaisanterie,
> Et sa moindre épigramme est une tragédie :
> Semblable au roc tombé du haut de l'Appenin,
> C'est par sa pesanteur qu'il fera son chemin.

Au reste, M. Palissot finit par nous dire qu'il est l'ami de Chénier, et il nous a appris ce que valent sous sa plume les jugemens de l'amitié. Nous espérons que l'auteur des Mémoires se dégagera des *séductions de société*, et nous avons droit d'attendre une légère variante à l'article de Chénier.

On trouvera peut-être cet article un peu sévère ; mais M. Palissot nous a donné lui-même l'exemple de cette sévérité, lorsqu'il a parlé de quelques écrivains célèbres, et particulièrement de M. de la Harpe. Il semble n'avoir fait son livre, que pour maltraiter cet illustre écrivain que la mort vient d'enlever aux lettres, et que ses ennemis ne nous feront point oublier. Dans vingt endroits de son ouvrage, M. Palissot revient sur M. de la Harpe, et toujours en cherchant à noircir, aux yeux du public, les opinions et le caractère du Quintilien français. Il est vrai qu'il a soin de nous dire et de nous répéter qu'il a personnellement à se plaindre de lui. M. de la Harpe avait

Digitized by Google

adressé à Paul Ier. quelques épigrammes contre M. Palissot ; et l'on doit croire que c'est une assez bonne raison pour que ce dernier annonce au public que son adversaire n'a respecté ni les *égards*, ni les *convenances*, qu'il a blessé les règles du goût, et que tous ses jugemens sont dictés par la passion. M. Palissot nous a dit qu'il était revenu des séductions de l'amitié et de la reconnaissance; mais il n'est pas encore revenu des séductions de la haine.

Nous ne serons cependant point injustes envers M. Palissot ; si un style toujours pur et correct peut assurer le succès d'un livre, où la vérité n'est pas toujours respectée, les *Mémoires* que nous annonçons ne seront pas sans intérêt pour le public ; on y lira même un petit nombre d'articles, où les vrais principes du goût sont défendus avec autant de grâce que de raison. Nous citerons ici l'article de Mercier.

» *Louis-Sébastien Mercier*, né à Paris en 1740. On a lu dans une feuille du Journal de Paris, une lettre de M. Mercier, dans laquelle il fait un grand éloge de la comédie allemande. Il félicite les Allemands d'avoir rejeté les règles si chères à notre nation ; ces règles qui, selon lui, nous assujettissent et nous ressèrent dans le cercle le plus étroit. Il les félicite sur-tout de jouer Shakespear tout pur, et traduit littéralement. Il a vu, dit-il, une pièce de Schiller, coupée en sept actes, dont la représentation dure quatre heures, et qui ne paraît pas longue. Il se flatte qu'un jour nos petites conventions théâtrales disparaîtront peu à peu, et feront place à la manière grande, simple, naturelle, qui vivifie le théâtre de nos voisins.

» Cette conspiration contre les chefs-d'œuvres de notre siècle, en faveur de la manière allemande ou anglaise, a eu pour chefs MM. le Tourneur, de Cathuélan et de Rutlidge. Ces messieurs ont travaillé en société à la traduction du théâtre de Shakespear; et l'on sait qu'il est ordinaire aux traducteurs de se passionner pour l'écrivain

Digitized by Google

qu'ils traduisent. On a vu d'excellens esprits porter cette manie jusqu'à l'enthousiasme, et M. le Tourneur, écrivain très-estimable, en est lui-même un exemple.

» A ces messieurs, se sont affiliés des conjurés d'un ordre très-inférieur. Nous les nommons selon le rang de leur réputation : M. Mercier, M. Rétif de la Bretonne, et M. de Cubières. Voici le raisonnement secret de ces messieurs : S'il était possible de ramener le cahos où la lumière a brillé; si nous pouvions accoutumer les Français au mépris de leur propre langue, leur faire secouer le joug des règles, des bienséances, de la raison, du goût, de la poésie même, enfin les replonger dans la barbarie, qui sait si nos ouvrages n'obtiendraient pas quelque réputation ? Il paraîtrait flatteur à ces écrivains de détrôner Corneille, Racine, Boileau, Molière, etc., et d'établir le siége de leur académie à Bedlam. »

Les projets de ces messieurs peuvent se réaliser, car, il en est des nations comme des hommes : elles ont leurs beaux jours et leur caducité ; mais alors la France, après avoir été l'honneur de l'Europe, serait arrivée au dernier terme de sa décadence.

Ceci nous rappelle un apologue du poète Saadi :

« Des cygnes régnaient dans une île peuplée d'oiseaux. » Leur voix mélodieuse, leur blancheur éclatante avaient » réuni tous les suffrages en leur faveur ; lorsqu'une es- » pèce inconnue dans l'île, des corbeaux venus du nord, » jaloux de leur plumage d'argent, commencèrent à for- » mer contre eux une cabale d'abord impuissante. L'har- » monie du chant des cygnes fut traitée par eux de mo- » notonie ; la blancheur ne leur semblait qu'une couleur » fade et insipide. Insensiblement le parti des corbeaux » devint une faction dominante ; la dynastie des cygnes » disparut, et le goût de la nation changea du blanc au » noir. »

M. Mercier qui paraît se faire un jeu de se distinguer par la singularité de ses opinions, sans prendre garde au

Digitized by Google

ridicule où il s'expose, et au soupçon de démence que ce travers porté à l'excès peut faire naître, ne se borne plus à décrier Racine et Boileau, dont il ne parle qu'avec le plus froid mépris : mais il conspire à-la-fois contre tous les noms célèbres ; contre Voltaire, qui ne lui paraît qu'un vieil enfant, c'est-à-dire, a-peu-près un sot ; contre Descartes et Newton, contre Locke, et même contre les peintres. Leurs chefs-d'œuvres n'offrent à ses yeux que de puérils prestiges dont il n'est jamais la dupe ; il n'y voit toujours qu'une toile plate, étendue sur un châssis, et barbouillée de couleurs. Il est donc bien difficile de plaire à M. Mercier ? Point du tout, il a déclaré son goût : le génie original et créateur de M. Rétif de la Bretonne est, après lui-même, ce qu'il admire le plus. Il faut le féliciter d'un choix qui lui donne une assurance si entière de n'avoir jamais de rivaux.

Éphémérides politiques, littéraires et religieuses ; mois de février 1803 (1).

Dans notre N°. 82, nous avons parlé du volume du mois de Janvier ; celui que nous annonçons aujourd'hui n'offre pas moins d'intérêt. La plupart des journaux en ont donné des fragmens ; mais aucun d'eux n'a remarqué une légère erreur qui est échappée aux estimables auteurs de cet ouvrage.

A la date du 20 février, en parlant de la mort de

---

(1) Par le citoyen *Noël*, inspecteur-général de l'instruction publique, et le citoyen *Planche*, instituteur à Paris : 12 vol. in-8°. Il paraît un volume par mois. On peut se procurer chaque vol. à mesure qu'il paraît, en payant d'avance 9 fr. pour trois vol., 18 fr. pour six vol., et 36 fr. pour les douze vol. On s'abonne chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, et chez *H. Nicolle*, rue des Jeûneurs, n°. 26.

Nota. Pour recevoir cet ouvrage franc de port par la poste, il faut ajouter 1 fr. 50 c. par trois volumes.

Digitized by Google

Danchet, on lit : « C'est dans le prologue d'Hésione qu'on » trouve les ariettes qui servirent depuis de canevas *au-* » *poète Rousseau, pour composer les couplets effrénés* » *qui causèrent sa disgrace.* »

Depuis long-temps Rousseau n'est plus regardé comme l'auteur de ces couplets. On sait que ses ennemis les fabriquèrent pour l'écarter de l'académie et le rendre odieux à la société, et qu'ils ne réussirent que trop dans cette coupable invention. Voltaire, qui a le plus contribué à accréditer cette erreur, a, un moment, rendu justice à Rousseau; et dans une lettre qu'il écrivit à M. Ségui, en 1743, il avoue que l'inimitié qui existait entre lui et Rousseau, *pesait beaucoup à son cœur.* Il semblait, ajoute-t-il, que la destinée, en me conduisant dans la ville où l'illustre et malheureux Rousseau a fini ses jours, *me ménageât une réconciliation....., que nous avions tous deux également souhaitée.* Ses talens, ses malheurs, et ce que j'ai oui dire de son caractère, *ont banni de mon cœur tout ressentiment*, et n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à son mérite.

Ce n'est point, comme on l'a dit, par une de ces contraditions si ordinaires à l'esprit de Voltaire, que dix ans après avoir rendu cette justice à Rousseau, il chercha de nouveau à flétrir sa mémoire. La colère de Voltaire se ranima en 1749, époque où Brossette publia sa correspondance avec Rousseau. On trouve, en effet, cette phrase dans une des lettres qui composent ce recueil : « Je vous » avouerai que, quoiqu'il vous plaise de mettre M. de » Voltaire et moi sur le même trône, je me sens quelque » peine à descendre si bas. » Depuis lors, Voltaire ne garda plus de mesure ; et malgré que M. Boindin, procureur-général des trésoriers de France, dans une espèce de testament de mort, eût tout-à-fait disculpé Rousseau, Voltaire n'en continua pas moins à parler de Rousseau comme du véritable auteur des couplets qui l'avaient fait exiler ; mais tous les efforts de Voltaire ont été impuis-

Digitized by Google

sans : l'opinion publique, plus forte que les jugemens des tribunaux, a absous cet illustre accusé.

Les auteurs ont varié, avec beaucoup de discernement et de goût, les morceaux qui composent ce recueil. Nous citerons, à cause de son rapport avec le moment actuel, l'article sur les *inconvéniens attachés aux mascarades*, où l'on expose le danger que le roi *Charles VI* courut d'être brûlé dans un bal.

Les médecins avaient recommandé de procurer à ce prince tous les divertissemens capables de flatter son imagination. On était au fort de l'ivresse des plaisirs du carnaval, lorsqu'il prit fantaisie au roi d'exécuter un de ces déguisemens de caprice, qu'on ne peut attribuer à la grossièreté du quatorzième siècle, sans faire en même temps la critique du nôtre : nous n'avons rien à cet égard à reprocher à nos ancêtres.

Le mariage d'une des filles de la reine avec un gentilhomme vermandois, fut pour le roi une occasion de se satisfaire. Le jour des noces, la reine donna un festin splendide, suivi d'un bal où toute la cour devoit se trouver. Le roi entra dans la salle où l'on dansoit : il étoit déguisé en sauvage, et conduisoit cinq seigneurs habillés comme lui, et enchaînés les uns aux autres. Avant que cette mascarade parût, on avait ordonné d'éloigner les flambeaux : le duc *d'Orléans*, qui n'était pas instruit de cet ordre, abaissa une torche allumée que tenait un de ses gens, sur la tête des sauvages. Dans le moment le feu prit aux habits, faits de toile enduite de poix, sur laquelle on avait appliqué des étoupes : la flamme se communiqua rapidement, et la salle retentit des hurlemens que poussaient les masques. Heureusement le roi avoit quitté la danse, et s'amusait à parler à la duchesse de *Berri*; il voulut la quitter : *Où voulez-vous aller*? lui dit-elle en l'arrêtant; *vous voyez bien que vos compagnons ardent* (brûlent). La princesse conservant une présence d'esprit rare, dans un danger si pressant, le cacha sous la queue

Digitized by Google

de son manteau. Les cinq sauvages cependant étaient dévorés dans leurs habits colés sur leur corps ; les quatre premiers, *Hugues de Guissai*, le comte *de Joigni*, *Aymard de Poitiers*, et le bâtard *de Foix*, moururent ; *Jean de Nantouillet*, le cinquième, plus heureux que les autres, courut se précipiter dans une cuve pleine d'eau.

Le duc *d'Orléans*, en expiation de son imprudence, fonda une chapelle aux Célestins, où l'on offrait tous les jours le saint sacrifice en mémoire des malheureux princes dont nous venons de parler. Cette fondation a subsisté jusqu'à nos jours.

La Gastronomie, ou *l'Homme des champs à table*, pour servir de suite à *l'Homme des champs*, par *J. Delille* ; seconde édition, revue et augmentée, avec figure. Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 6. — 1803, (an 11), 1 vol in-12, 2 fr. et 2 fr. 50 c. par la poste ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, en face du petit portail, n°. 42.

Qu'un rival de Virgile, amoureux des campagnes,
Fasse à l'Homme des Champs applanir des montagnes,
Et l'instruise dans l'art de jouer aux échecs,
Pour moi de tels sujets sont arides et secs.
Je me suis emparé d'une heureuse matière ;
Je chante l'homme à table, et dirai la manière
D'embellir un repas ; je dirai le secret
D'augmenter les plaisirs d'un aimable banquet,
D'y fixer l'amitié, de s'y plaire sans cesse....
.. Et d'y déraisonner dans une douce ivresse.

Digitized by Google

L'auteur a prévu lui-même les interprétations malignes que feraient naître ce début, et quelques plaisanteries répandues dans ce petit poëme. Il s'est empressé de les désavouer, et nous apprend dans une note qu'il professe une admiration sincère pour l'auteur de l'*Homme des Champs*. Cet avertissement était nécessaire pour le poëte gastronome, et ne l'est pas moins pour ses lecteurs. On se livre plus franchement à la gaîté, lorsqu'elle est innocente.

Dans un siècle où l'on ne trouve que des arts et des artistes, où

Nous avons l'art du décroteur,
Et l'art de faire des grands hommes,

nous ne voyons pas pourquoi l'on n'aurait pas mis la cuisine au nombre des beaux-arts. Tous ces arts peuvent régner et même être célébrés en vers, dans l'absence du premier de tous les arts, celui de la poésie. Mais il nous semble que dans les temps les plus heureux, la *Gastronomie* aurait trouvé grâce : l'on aurait pardonné aux vers en faveur du sujet; et cela est d'autant plus probable, que les vers sont généralement agréables et faciles. Le plan sur-tout nous paraît à l'abri de toute critique.

Le poëme est divisé en quatre chants : le premier est consacré à l'historique de l'art. On y rapporte les progrès de la cuisine chez les anciens et les exploits des gros mangeurs. Tous ces exemples sont tirés des derniers temps de la Grèce et de Rome. Le sujet du second chant est le premier service ; le sujet du troisième est le second service ; le sujet du quatrième est le dessert.

Certes, comme le dit l'auteur, il n'y a que la malveillance et l'esprit de parti qui puissent trouver à redire à un pareil ordre. Nous lui adresserons cependant un reproche : Pourquoi, dans le premier chant, n'est-il question que de cuisine grecque et romaine, et pour-

Digitized by Google

quoi cette prédilection pour les arts étrangers ? Il y avoit autrefois en France des ragoûts et des sauces, et un auteur moderne en parle fort savamment dans trois volumes d'histoire (1); il y avoit enfin de gros mangeurs, et sur-tout des convives aimables. Pour n'en citer que deux, Chaulieu, sous ses maronniers, Piron, dans son caveau, ne réclamaient-ils pas un souvenir ? Peut-être dira-t-on qu'ils appartiennent principalement à l'art des buveurs. Quoi qu'il en soit, cet amour d'érudition antique se ressent beaucoup du temps où l'on dinait à midi, avec un très-bon estomac. Aussi l'auteur le regrette sincèrement :

Hélas! nous n'avons plus l'estomac de nos pères,
Il en faut convenir : *le progrès des lumières*
Et de la vérité, la hauteur des esprits,
Semblent avoir changé les premiers appétits. . . .
Bons humains du vieux temps, race d'hommes robustes,
Notre siècle vous fait des reproches injustes
Sur vos antiques mœurs. Notre siècle a grand tort,
Je dois en convenir ; vous n'aviez pas encor
Atteint l'âge avancé de la mélancolie ;
Mais vous digériez bien, et je vous porte envie,
. . . . . .
Ne vous permettez pas de dîner tous les jours
A l'heure où le soleil a terminé son cours ;
L'estomac en gémit : par un abus coupable,
Les soupers sont proscrits ; on déserte la table ;
On ne vit qu'à demi : laissez ce procédé
A celui qui, réduit *au tiers consolidé*,
Couché sur le grand livre, en tristes caractères,
Se soumet par prudence à des jeûnes austères.

Ce poëme est didactique ; les préceptes de l'auteur

(1) Voyez la *Vie privée des Français*.

sont

Digitized by Google

sont rigoureux, et quelquefois d'une perfection trop relevée pour le commun des hommes : combien ne seront point découragés à ce début ?

Voulez-vous réussir dans l'art que je professe ?
Ayez un bon château dans l'Auvergne ou la Bresse,
Ou près des lieux charmants d'où Lyon voit passer
Deux fleuves amoureux tout prêts à s'embrasser.

Il proscrit impitoyablement de ses banquets ces convives qui,

Sont toujours à la diète et toujours trop prudents,
Et n'osent pas se livrer à des goûts innocents ;
Le bien de leur santé les occupe sans cesse,
Ils calculent l'effet des mets qu'on leur adresse. . . . .

Mais pour ceux,

. . . . . Dont la santé robuste et florissante,
Des plus riches festins peut sortir triomphante,
Approchez, c'est à vous d'embellir nos banquets ;
De mon art bienfaisant sachez tous les secrets.
Je ne vous tairai rien, si par fois on vous prie
A dîner sans façon et sans cérémonie,
Refusez promptement ce dangereux honneur ;
Cette invitation cache un piége trompeur.
Souvenez-vous toujours, dans le cours de la vie,
Qu'un dîner sans façon est une perfidie.

Au reste, en donnant le sujet de chaque chant, nous avons indiqué les idées principales de l'auteur. Il seroit trop long d'entrer dans les détails du service, puisque c'est un repas de cérémonie. Nous ne relèverons pas quelques répétitions et quelques négligences ; la critique doit se taire lorsqu'il s'agit de cuisine, elle ne doit guère s'y connaître. Il nous semble en général que le dîner vaut mieux que la conversation ; les convives paraissent absorbés dans leur affaire principale ; on aimera cependant cet avis que l'auteur leur adresse.

Digitized by Google

D'un dessert prolongé savourez le plaisir,
Qu'à toute sa gaieté votre esprit s'abandonne;
Sachez rire de tout sans offenser personne.
N'allez pas discourir, par l'exemple emporté,
Sur les grands intérêts de la société;
Faire au moment de boire un cours de politique;
Lier les *droits du peuple* à la métaphysique;
Des rois de l'univers scruter les cabinets,
Qui ne vous ont jamais confié leurs secrets.
Abstenez-vous sur-tout de remettre en mémoire
Les crimes désastreux qui souillent notre histoire:
Déplorable sujet d'un fatal entretien,
Qui rappelle le mal sans ramener le bien.
. . . . . .
Vous pouvez cependant, libre de leurs fureurs,
Parler de votre siècle et rire de ses mœurs.
— Que vous semble messieurs du siècle des lumières?
— Je pense, en vérité, que nous n'y voyons guères.
Je préfère le temps où l'on ne voyait rien....
— Convenez cependant que nous dansons fort bien,
Et que nos jeunes gens ne touchent pas la terre.
Nous avons cultivé d'une étrange manière
La science publique et la danse à-la-fois;
Jamais on n'a tant fait d'entrechats et de lois.
— Messieurs avez-vous lu la nouvelle brochure?
Que de biens sont promis à la race future!
Une femme nous dit, et nous prouve en effet,
Qu'avant quelques mille ans l'homme sera parfait;
Qu'il devra cet état *à la mélancolie.*
On sait que la tristesse annonce le génie....
— Nous avons déjà fait des progrès étonnans;
Que de tristes écrits, que de tristes romans!
Des plus noires horreurs nous sommes idolâtres,
Et la mélancolie a gagné nos théâtres.

On a reproché à l'auteur de n'avoir point parlé du café, on pourrait lui reprocher encore plusieurs autres

Digitized by Google

omissions. Ces remarques sont à la portée de tout le monde ; mais ceux qui les font ne considèrent pas peut-être ce qu'on doit préférer dans les ouvrages de ce genre, du mérite d'être court ou du mérite de tout dire, et même de le dire agréablement.

VARIÉTÉS.

Les romans nous ont manqué entièrement cette semaine, et nous en sommes réduits à parler de ceux qui ont paru depuis quelques mois. Nous commencerons par *la Fugitive de la Forêt* (1).

Estelle est élevée dans une forêt par une tante qui l'abandonne à l'âge de 15 ans ; elle s'égare dans cette forêt, où le comte d'Isembourg et Sigismond de Mansfeld, son ami, la rencontrent. Ils la conduisent au château d'Isembourg. Le comte d'Isembourg est un scélérat qui ne respecte ni l'hospitalité, ni le malheur : mais son ami a des qualités bien opposées ; il voit les dangers que courre Estelle ; et, pour l'y soustraire, il la conduit dans un couvent à Leipsick, où il l'épouse. Le comte d'Isembourg, fâché d'avoir manqué sa proie, parvient à l'enlever deux fois du couvent. Après une complication d'aventures surprenantes, Mansfeld retrouve sa femme dans le château de Mindelheim. Au dénouement, on voit qu'elle est sœur utérine d'Isembourg. Il y a dans ce roman tout ce qui peut plaire aux imaginations que séduisent les romans du jour. Aventures extraordinaires, mariage clandestin, spectres, souterrains, tout s'y trouve, et nous ne doutons pas que ce roman n'ait autant de succès que ceux du même genre qui l'ont précédé.

Eugénie (2) est d'un genre bien différent ; il y a moins

(1) Deux vol. in-12. Prix : 3 fr. et 4 fr. franc de port.

(2) Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 cent. et 2 fr. franc port.

Digitized by Google

d'événemens dans cette historiette, qu'on donne comme un fait historique. Albert, officier de la garde nationale, est chargé de faire évacuer un couvent; il s'y transporte, accompagné de trente hommes, et n'y trouve plus que deux femmes, dont une est religieuse et l'autre une pensionnaire Anglaise. La religieuse est amie de la mère d'Albert, et nos deux infortunées trouvent un asile et des consolations chez madame Albert. L'officier devient amoureux de la jeune pensionnaire, qu'il a retrouvée chez sa mère, et parvient à détruire les préventions que ses principes un peu révolutionnaires ont inspiré contre lui. Le père de l'Anglaise revient des Indes avec une grande fortune. Il apprend la situation de sa fille; et quoiqu'il n'aime pas les Français, et sur-tout les Français révolutionnaires, on parvient cependant à le déterminer à consentir au mariage de sa fille avec Albert. Cette historiette est écrite d'une manière agréable. Les événemens sont simples, et ne manquent pas pour cela d'un certain intérêt.

Il paraît un troisième roman intitulé : *Adalbert* et *Mélanie*, en deux volumes; il est en général assez bien écrit, et peu surchargé d'incidens incroyables.

ANNONCES.

Dictionnaire étymologique des Mots français dérivés du grec, et usités principalement dans les sciences, les lettres et les arts, ouvrage utile aux jeunes gens et aux personnes qui ne sont point versées dans les langues anciennes. Par J. - B. Morin, directeur d'école secondaire, à Clermont-Ferrand. Enrichi de notes par M. d'Anse-de-Villoison, membre de l'Institut national de France, des académies de Londres, Berlin, Gottingue, Jéna, etc., etc; et revu, en l'absence de l'auteur, par M. de Wailly, chef de l'enseignement au Prytanée de Paris; de l'imprimerie de Crapelet; un vol. in-8°. Prix : broché, 7 fr. 20 c. et 9 fr. franc de port. A Paris, chez B. Warée, libraire, quai des Augustins, n°. 20.

Et chez *le Normant*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42

Digitized by Google

Des Arbres fruitiers pyramidaux, vulgairement appelés *Quenouilles*, avec la manière d'élever sous cette forme tous les arbres à fruit provenant de pépin et de noyaux, pour en faire un objet d'utilité et d'agrément; avec figures. Par Etienne Calvel, ci-devant membre de plusieurs académies, sociétés littéraires et d'agriculture. Un vol. *in*-12. Prix 1 fr. 50 c. et 2 fr. par la poste. A Paris, chez l'auteur, rue Mâcon, n°. 1, et chez le Normant. Cet ouvrage, qui a eu beaucoup de succès, ne peut qu'être utile à une époque où l'on s'occupe encore de plantations, et où on va se livrer sans relâche à la taille des arbres.

La Religion Chrétienne, connue dans ses principales preuves, et pratiquée d'après les pères de l'Eglise; ouvrage utile aux personnes de tout sexe et de tout état; propre à ranimer la foi, à inspirer et à nourrir la piété dans le cœur des fidèles. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 80 c. et 2 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez Onfroy, libraire, rue Saint-Victor, n°. 3; la veuve Nyon, libraire, rue du Jardinet, n°. 2; Nyon, libraire, Pavillon des Quatre Nations; le Normant, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42; Desenne, libraire, Palais du Tribunat, n°. 2; Porthmann, impr., rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 25, près la rue Helvétius.

On a ajouté à cet ouvrage une notice sur les persécutions des quatre premiers siécles de l'église, et sur les hérésies qui l'ont affligé jusqu'au dix-septième siècle; les noms des saints docteurs qui les ont combattues, ainsi que des conciles généraux ou particuliers qui les ont condamnés; et enfin une notice des persécutions que la religion catholique a éprouvé vers la fin du dix-huitième siècle.

Manuel Catholique pour l'intelligence de l'office Divin, contenant l'explication historique et détaillée des fêtes, cérémonies et prières de l'église romaine; l'origine et les causes de leur institution et création; la signification et étymologie des mots ou noms qu'on leur a donnés; auquel on a joint une liste alphabétique et explicative des vases, ornemens, lieux, et autres objets qui servent à la célébration du culte divin; ainsi que l'origine des dignités, rang et fonctions des ministres de la religion chrétienne : ouvrage servant d'interprétation aux livres d'office et de Liturgie, avec cette épigraphe :

Il ne suffit pas de prier Dieu, il faut savoir comment on le prie.

Un vol. in-12. Prix : 1 f. 80 c. et 2 f. 50 c. par la poste.

Digitized by Google

Supplément au Répertoire alphabétique-chronologique et par classement de matières, des Loix rendues par les Assemblées nationales et les Corps législatifs, et des arrêtés du gouvernement, depuis 1789; par *G. Beaulac.* Ledit supplément contenant l'indication de la législation du quatrième trimestre de l'an 9 et celle de l'an 10. La première édition du *Répertoire des Loix* ayant été promptement épuisée, il en paraîtra incessamment une seconde, qui comprendra la législation depuis 1789 jusqu'au 1^er^. vendémiaire an 11. En attendant, on a imprimé ce supplément pour ceux qui ont cette première édition. Le supplément pour le quatrième trimestre de l'an 9, qu'on trouve à la fin du répertoire, a été fondu dans celui-ci, afin qu'on soit dispensé d'avoir recours à deux supplémens.

Code de la conservation générale des Forêts et Bois nationaux, de ceux tenus en grurie, grairie, sigrairie, tiers et dangers, ou indivis entre la république et des particuliers, et les bois appartenant aux communautés d'habitans.

Ouvrage utile aux gardes-généraux et particuliers desdites forêts, et aux possesseurs, usagers, engagistes et marchands de bois, dans lequel sont rapportées toutes les loix, coutumes, réglemens et ordonnances tant anciennes que nouvelles, concernant les bois, la police des canaux, rivières flottables et navigables.

On trouvera, dans ce code, des modèles pour rédiger les procès-verbaux dans les formes légales, et le tableau de comparaison des anciennes mesures, avec les nouvelles mesures linéaires et agraires.

Quand on abat du bois, la terre en tremble.
(*Un ancien Philosophe.*)

Un vol. *in*-12. Prix : 1 fr. 80 c. et 2 fr. 50 c. par la poste.

Les Malheurs de la famille d'Ostenberg, traduit de l'anglais de P. Will, ministre de l'église protestante de Savoie, d'après l'allemand d'Auguste Von Kotzebue. Par F. G***, professeur de langues anciennes et de langue anglaise à l'institution nationale des Colonies. Prix 5 fr., et 7 fr. par la poste.

Leçons d'un père à ses enfans, ou Recueil de sentimens et pensées morales, extraites des meilleurs auteurs français et latins, et mises en ordre, pour servir à l'instruction de la jeunesse. Un vol. *in*-12. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 50 c. par la poste. Ces cinq ouvrages se trouvent à Paris, chez le Normant, impr.-libr., rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, N°. 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Ceux qui occupent des charges civiles en Autriche, porteront à l'avenir un uniforme. Les officiers civils de la plupart des états ecclésiastiques sécularisés, ont fait à leurs gouvernemens des demandes pour obtenir la même faveur. Il paraît maintenant décidé que la chancellerie que la cour de Vienne a en Italie, sera dissoute; la réunion des affaires de ces provinces aux départemens des états héréditaires, aura lieu dans le courant de février. L'évêché de Passau est toujours occupé par les Autrichiens; celui de Salzbourg sera évacué sous peu. Un régiment est en marche pour prendre possession de l'évêché d'Eischstett, au nom du grand duc de Toscane. On assure que le premier consul a fait déclarer, à différentes cours, que, d'après sa résolution formelle, les villes d'Augsbourg et de Nuremberg ne passeraient point à la Bavière, mais qu'elles continueraient d'être villes libres impériales. Le gouvernement français a promis de lever le séquestre sur la rive gauche du Rhin, dans le courant du mois de mars, en conséquence du traité de Lunéville. La maison d'Autriche a obtenu, dit-on, la liberté du commerce sur la mer Noire.

La Russie a accordé, à ce qu'on assure, une pension de 50,000 roubles au roi de Sardaigne. S. M. est partie de Veletri, où elle fait sa résidence, pour se trouver à Rome à la commémoration anniversaire des funérailles de la reine son épouse, dont la perte entretient dans son cœur des regrets que le temps ne semble pas avoir affaiblis.

La ville de Carlsrühe continuera d'être le séjour de M. l'électeur de Baden.

La communication solennelle de l'acte de médiation du premier consul aux députés helvétiques, a eu lieu de la manière suivante: Le samedi, 19 février, le premier consul reçut aux Tuileries, les dix députés qui avaient été précédemment admis à discuter devant lui les intérêts de ce pays. Les deux consuls, les ministres, le sénat et le conseil d'état, étoient réunis. Le premier consul dit aux

Digitized by Google

députés helvétiques que les quatres sénateurs commissaires allaient leur remettre son acte de médiation, dont le sénateur Barthelemy étoit porteur, et il en fut donné lecture.

Les cantons sont divisés en trois classes; 1°. les démocratiques, qui sont Ury, Schwitz, Unterwalden, Zug, Glarus, Appenzel, et les Grisons, sont rétablis dans leurs anciennes limites, à l'exception du canton d'Ury, dont une vallée sera séparée pour être réunie à celui du Tesin. 2°. Les cantons autrefois aristocratiques, reprennent leurs anciennes constitutions avec quelques changemens dans les noms de leurs premiers magistrats, et dans le nombre des membres des différens conseils. D'après les principes de l'aristocratie, les membres du grand-conseil sont à vie, et nomment ceux du petit, qu'ils choisissent dans leur sein. La troisième classe se compose des nouveaux cantons qui sont : l'Argovie, le Léman, la Thurgovie, St.-Gall, et le Tesin. Dans ceux-ci les places ne sont point à vie; mais le grand conseil sera nommé par le petit à des époques déterminées.

Voici les principales dispositions de la constitution générale.

Les dix-neuf cantons sont fédérés d'après les principes énoncés dans les constitutions particulières. Ils se garantissent mutuellement leur territoire, leur liberté, leur indépendance, leurs constitutions. Il n'y a plus de sujets en Suisse; tous les privilèges attachés aux lieux, à la naissance, aux personnes, aux familles sont abolis. On ne battra plus monnaie que dans un seul lieu. Aucun canton ne pourra entretenir plus de 200 hommes de troupes, ni former d'alliances particulières avec des puissances étrangères. La diète s'assemblera tous les ans dans les six grandes villes tour-à-tour. Le canton dans lequel elle siégera sera le canton directorial. L'avoyer ou bourguemestre de ce canton prendra le titre de landammann de la Suisse. Il sera chargé de toutes les négociations diplomatiques; il veillera sur le maintien des loix et des ordonnances de la diète et sur celles des constitutions particulières. La diète sera composée d'un député de chaque canton qui recevra des pleins-pouvoirs et des instructions par lesquelles il sera lié. Les députés des dix-neuf cantons auront trente-cinq voix. Les cantons de Berne, de Zurich, de Vaud, d'Argovie, de St.-Gall et des Grisons auront chacun

Digitized by Google

trois voix ; ceux de Fribourg, de Turgovie, de Lucerne, du Tesin, deux ; les autres une. La diète s'assemblera tous les ans au commencement de juin. Elle ne siégera qu'un mois. Elle pourra conclure des traités de paix, d'alliance et de commerce avec les puissances étrangères.

M. Louis d'Affry, ainsi que nous l'avons annoncé il y a quinze jours, est nommé Landammann.

Nous avons extrait ce qui suit des papiers anglais :

La cour de Pétersbourg s'est, dit-on, conciliée avec l'Angleterre et la France, relativement à Malte. La garnison napolitaine sera, à ce qu'on prétend, aux frais de la Russie, de l'Angleterre et de la France.

L'Ecosse continue d'éprouver des émigrations considérables. Le comte de Selkirck se dispose à profiter de la misère des paysans, en les engageant par centaines, et même par milliers, à quitter leur patrie pour former une colonie d'agriculteurs, qu'il a dessein de conduire dans l'Amérique septentrionale, où il a le projet d'acheter des terres vagues, qu'il leur donnera à défricher.

Le sort du colonel Despard n'est point encore décidé. On dit que lui et ses complices seront exécutés sur le toit de la prison de Newgatte. On croit qu'il s'écoulera un mois entre la condamnation et le supplice des coupables. Le colonel Despard ne paraît nullement inquiet sur son sort ; il emploie les deux tiers de la journée à écrire ; il a même demandé qu'on lui donnât un copiste. L'affaire de Pelletier doit être jugée, sous peu de jours, à Westminster. Ses avocats sont MM. Mackintosch et Fergusson ; MM. Slack et Gibson, solliciteurs, sont chargés de la poursuite au nom du roi.

Digitized by Google

CORPS LÉGISLATIF.

L'ouverture de la session du corps législatif pour l'an 11 a été faite le 2 ventose à midi précis par le ministre de l'intérieur, avec les formalités exigées par la constitution de l'an 8. Le canon a été tiré à une heure pour annoncer cet événement au public.

Le ministre de l'intérieur, dans son discours d'ouverture, a entretenu les membres du corps législatif des objets intéressans qui vont leur être soumis. Votre dernière session, leur a-t-il dit, a été marquée par des actes d'une délibération aussi sage qu'éclairée. Pendant l'intervalle qui a séparé votre dernière session de celle-ci, le gouvernement a mûri de nouvelles lois bienfaisantes et un code utile au bonheur du peuple français.

A cet exorde a succédé le tableau des opérations politiques et administratives qui ont amélioré les destinées de la France. Le calme intérieur rétabli, le libre exercice des cultes, l'ordre dans les recettes et les dépenses, le paiement de la dette assuré, le commerce encouragé, les arts honorés et récompensés, tels sont les objets indiqués par l'orateur. Il présente ensuite le tableau de ce qui reste à faire pour le complément de tant d'avantages, et termine par présager le bonheur de la France, qui comblera de bénédictions ceux qui auront préparé ce grand ouvrage, et ceux qui l'auront consolidé.

On a procédé au scrutin pour la composition définitive des bureaux. La majorité des suffrages appelle au fauteuil le C. Delatre. Les secrétaires sont les CC. Geoffroy, Dubourg, Vaublanc et Serviez. Avant de procéder à ce scrutin, et sur la motion de Serviez, on avait rapporté un arrêté en vertu duquel les secrétaires étaient tirés au sort. Le président déclare le corps législatif définitivement constitué, et que les premières autorités en seront informées par un messager.

Sur la motion de le Danois, on nomme une députation de 24 membres pour porter au premier consul l'expression des sentimens du corps législatif.

Marcorelle annonce la démission du C. Lefevre (du

Digitized by Google

Jura), nommé commissaire du gouvernement près le tribunal criminel du Doubs.

Trois orateurs du gouvernement, les conseillers d'état Bigot-de-Prémaneu, Dessolles et Ségur ont été introduits. Le premier a porté la parole. La session qui vient de s'ouvrir sera mémorable dans les annales de la république, a-t-il dit; vous la commencez, citoyens législateurs, dans un moment où viennent de disparaître les dernières traces des palpitations révolutionnaires, et où le peuple entre en jouissance de tous les biens qui devaient leur succéder. La révolution avait détruit des préjugés funestes au bonheur social, et les avait remplacés par des préjugés plus funestes encore. Il a fallu du temps pour détromper entièrement sur des théories fausses et rétablir l'empire de la raison et de la vraie liberté. Ce n'est qu'à l'abri de cette liberté qu'il a été possible de mettre la dernière main au code civil, au code qui intéresse tous les citoyens sous les rapports de la sûreté, de la propriété, des affections et des mœurs nationales. Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de ce discours que les journaux ont imprimé en entier, ainsi que la réponse du président provisoire.

Dans la séance du 5, on a lu une lettre du préfet du palais, qui annonce au corps législatif qu'il aura l'honneur de le prévenir du jour et de l'heure où le premier consul pourra recevoir sa députation.

On introduit trois orateurs du gouvernement, les cit. Muraire, Bruix et Gally. Le cit. Muraire prend la parole et fait un exposé de la situation de la république. Les améliorations commencées l'année précédente, a-t-il dit, ont été continuées celle-ci. La marche vers le bien a été constante et uniforme. On a rendu au culte la liberté et la splendeur; la voix du souverain pontife et la prudence du gouvernement ont surmonté tous les obstacles. Il s'est fait d'heureux changemens dans les mœurs publiques; on doit les attribuer à la religion. Nous ne suivrons pas l'orateur dans tous les objets qu'il a traités. Il a passé en revue toutes les améliorations que la sagesse du gouvernement a opérées, et a terminé son discours à-peu-près ainsi: « En Angleterre, deux partis se disputent le pouvoir. L'un a conclu la paix, et paraît décidé à la maintenir; l'autre a juré à la France une haine implacable: de-là cette fluctuation dans les opinions et dans les conseils, et

Digitized by Google

cette attitude à-la-fois pacifique et menaçante. Tant que durera cette lute des partis, il est des mesures que la prudence commande au pouvoir de la république; cinq cents mille hommes doivent être et seront prêts à la défendre et à la venger : étrange nécessité, que de misérables passions imposent à deux nations, qu'un intérêt égal et une égale volonté attachent à la paix!

Quel que soit à Londres le succès de l'intrigue, elle n'entraînera point d'autres peuples dans des ligues nouvelles, et le gouvernement se dit avec un juste orgueil : seule, l'Angleterre ne saurait aujourd'hui lutter contre la France.

Le président prend la parole :

« Citoyens conseillers d'état, dit-il, à l'aspect du tableau que vous venez de présenter de la situation de la république, on pourrait douter si c'est par orgueil ou par devoir que le gouvernement l'offre à la France.

» Un pareil orgueil ne saurait encourir le blâme. C'est pour ainsi dire une vertu que l'orgueil d'avoir opéré le bien.

» Cependant, citoyens conseillers d'état, vous n'avez pas tout exposé : une réticence modeste ne vous a pas permis de dire assez quels obstacles le gouvernement a rencontrés, quelles difficultés ont été vaincues, quels efforts ont été réunis; vous n'avez pas dit assez, par quelles veilles, par quels travaux, par quelle infatigable constance ont été obtenus les succès dont nous avons à féliciter les consuls de la république, et plus particulièrement ce héros vainqueur et pacificateur, qui, dans les conseils, dirige les délibérations avec autant de prudence, de sagesse et de génie, que naguères au sein des camps et sur le champ de bataille, il dirigeoit les triomphes et les victoires des armées de la république.

» Toute la France, citoyens conseillers d'état, respire dans un état de plus en plus heureux qu'elle doit à un gouvernement réparateur qui préside à nos destinées; et c'est une bien douce jouissance pour le corps législatif d'être auprès de vous, citoyens conseillers d'état, l'interprète de ces sentimens que vous affoiblirez sans doute en les transmettant au gouvernement. »

Dans la séance du 4 ventose, les CC. Portalis, Miot et Lacuée, orateurs du gouvernement, ont été introduits : Nous venons, citoyens législateurs, a dit le C. Portalis,

Digitized by Google

vous proposer un projet de loi relatif à la promulgation, aux effets et à l'application des lois en général. Ce premier projet peut être regardé comme l'introduction du code entier des lois. Nous le donnons ici en entier.

Art. Ier. Les loix sont exécutoires dans tout le territoire français, en vertu de la promulgation qui en est faite par le PREMIER CONSUL. Elles seront exécutées dans chaque partie de la république, du moment où la promulgation pourra en être connue. La promulgation faite par le PREMIER CONSUL, sera réputée connue dans le département où siégera le gouvernement, un jour après celui de la promulgation; et dans chacun des autres départemens, après l'expiration du même délai, augmenté d'autant de jours qu'il y aura de fois dix myriamètres (environ vingt lieues), entre la ville où la promulgation en aura été faite, et le chef-lieu de chaque département.

II. La loi ne dispose que pour l'avenir; elle n'a pas d'effet rétroactif.

III. Les loix de police ou de sûreté obligent tous ceux qui habitent le territoire. Les immeubles, même ceux possédés par des étrangers, sont régis par la loi française. Les loix concernant l'état et la capacité des personnes, régissent les Français, même résidens en pays étrangers.

IV. Le juge qui refusera de juger, sous prétexte du silence, de l'obscurité ou de l'insuffisance de la loi, pourra être poursuivi comme coupable de déni de justice.

V. Il est défendu aux juges de prononcer, par voie de disposition générale et réglementaire, sur les causes qui leur sont soumises.

VI. On ne peut déroger, par des conventions particulières, aux loix qui intéressent l'ordre public et les bonnes mœurs.

La discussion de ce projet est fixée au 14.

Rabaud rend compte de la manière dont le premier consul a reçu la députation que lui a envoyé le corps législatif; il a donné à chaque membre des marques particulières d'estime et d'amitié.

Dans la séance du 5 ventose, ont été introduits les conseillers d'état Emery et Thibaudeau; le premier est monté à la tribune, et, après un discours préliminaire, il a lu un projet de loi, ainsi conçu:

ART. Ier. Il suffit d'être âgé de vingt-cinq ans pour être juge ou suppléant dans un tribunal de première instance,

Digitized by Google

pour être commissaire du gouvernement dans un tribunal de première instance, et pour être greffier, soit d'un tribunal d'appel, soit d'un tribunal de première instance, soit d'un juge de paix.

II. On peut être, à vingt-cinq ans, substitut du commissaire du gouvernement près du tribunal d'appel; et, à vingt-deux ans, substitut du commissaire du gouvernement près d'un tribunal d'arrondissement.

III. L'art. 4 de la loi du 27 ventose an 2 est rapporté, en ce qu'il a de contraire aux dispositions de la présente loi.

L'orateur a développé ensuite les motifs de deux autres projets de loi; le premier pour augmenter le tribunal de première instance de Paris, de huit juges, ce qui en porte le nombre à trente-deux; le second, pour porter au nombre de dix les juges du tribunal de première instance de la Seine-Inférieure, et pour qu'il y soit établi un nouveau substitut du commissaire du gouvernement.

TRIBUNAT.

Dans sa séance du 2 ventose, le tribunat a renouvelé son bureau. Le cit. Garry est nommé président. Les nouveaux secrétaires sont les cit. Vezin, Duvidal, Picault et Challand. Le cit. Perrault est nommé membre de la commission administrative.

PARIS.

Le ministre des finances vient de faire connaître aux administrateurs de la loterie nationale les dispositions d'un arrêté pris par le gouvernement; elles portent qu'à partir du tirage du 5 ventose dernier, il ne pourra plus être reçu de mises sur la chance du *Quine*; et que cette chance devra être rayée tant sur les billets que sur les souches et contre-souches, jusqu'à l'entière consommation du papier

Digitized by Google

sur lequel elle est relatée. Cette mesure bienfaisante prouve que le gouvernement s'occupe sans cesse des besoins de la classe indigente; car s'il est bien constaté que la chance supprimée étoit celle que l'on poursuivoit avec le moins de succès, l'on s'empressera d'applaudir à cette constante sollicitude qui ne peut voir le pauvre sacrifier sa dernière pièce de monnaie pour courir après une chimère.

A la suite d'une lettre pastorale de M. l'évêque d'Aix-la-Chapelle, par laquelle il permet à ses diocésains de manger de la viande quatre fois la semaine, dans le carême, on lit l'ordonnance suivante: « Nous défendons à tous les curés et à tous les prêtres de bénir les mariages de ceux qui se sont divorcés, à moins d'une permission de notre part, que nous n'accorderons pas sans connaissance de cause. »

Le tribunal spécial établi à Mayence s'est déclaré compétent dans l'affaire de Schinderannes et de ses complices; ils se trouvent au nombre de 67. On remarque parmi eux le père de Schinderhannes, sa concubine, une femme de 20 ans, un forestier national, des musiciens, des merciers, meûniers, vendeurs d'amadou, bergers, etc. Schinderhannes, dont le vrai nom est Jean Bückler, est âgé de 25 ans, il est natif de Weyden près Nastadt. Il est accusé de vols à main armée, sur les grands chemins et avec effraction. Il a pris part à trois meurtres, et seul en a commis un.

Le conseil municipal d'Orléans a pris un arrêté qui a obtenu l'approbation du premier consul, pour qu'il soit réédifié, dans cette ville, une statue à Jeanne d'Arc, sur le modèle de la statue de cette héroïne, qui étoit exposée cette année au Musée des Arts à Paris.

Digitized by Google

Une lettre circulaire du grand juge ministre de la justice, adressée aux préfets des départemens de la Belgique, décide que les Belges actuellement attachés au service de l'empereur ou d'autres puissances, doivent, s'ils veulent être Français, prêter serment de fidélité à la république, avec renonciation formelle à tout service étranger. Dans le cas contraire, ils seront tenus, dans un délai qui sera déterminé, de vendre les biens qu'ils possèdent en France, et ils seront considérés comme étrangers.

S. M. l'empereur de toutes les Russies vient d'envoyer au ministre des relations extérieures, une superbe collection des médailles d'or qui ont été frappées en Russie. Elle contient la suite des czars, empereurs et impératrices, depuis la médaille de Jean Wasiliowitz, jusqu'à celle du couronnement de l'empereur régnant; cette suite renferme l'histoire numismatique de Pierre I^er^. et de Catherine II : elle est de 160 médailles. La suite des médailles des grands-ducs est de 43; elle commence au grand-duc Rurick, et finit à Wasilic II Jannowitz.

La foule s'arrête, depuis quelques jours, devant une caricature qui a pour titre *Asinus Lucet*, (l'âne brille.) C'est un homme habillé en Jeannot; il est monté sur un âne, la tête tournée vers la queue, qu'il tient dans la main gauche; il a les talons dans l'étrier; dans la main droite, il a un sac d'argent vis-à-vis lequel on lit ces mots : *Le vrai mot de l'énigme.* Il lui sort de la bouche cette *sentence* tirée de la fameuse énigme : *Je suis le Jocrisse des bêtes.* Elle forme sans doute *contraste* avec le mérite de M. Lucet. D'une certaine partie de la croupe de l'âne on voit jaillir des rayons semblables à ceux du soleil, et c'est ce qui explique le titre de la caricature : *Asinus Lucet.*

Digitized by Google

(N°. LXXXVIII.) 14 VENTOSE an 11 de la RÉP. FRA.
(Samedi 5 Mars 1803.)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE ROI BOIT.

Conte.

Mes amis, écoutez l'histoire véritable,
Que me rappelle ici la gaîté de la table ;
Le sujet n'en pouvait venir plus à propos.
Janvier a ramené les Rois et leurs gâteaux,
Et les joyeux gala, les excellentes chères
Que, pour tromper l'hiver, ont inventé nos pères.
Avant d'aller plus loin, offrons tous notre encens
Au pouvoir protecteur de ces jeux innocens.
Nous les avions perdus ; vous savez que naguère
Même au roi de la fève on déclara la guerre.
Il dut être proscrit dans ce temps redouté
Qui vit fuir l'abondance et l'aimable gaîté.
Mais en lui tout renaît, tout prend un cours prospère.
Buvons amis, buvons au héros de Brumaire,
Dont la seule présence a changé nos destins.
Il donne aux rois la paix ; et celui des festins

Digitized by Google

Va pour lui d'un vin pur faire mousser son verre.
Buvons, amis, buvons au héros de Brumaire,
On a bu. Je commence : Un Meûnier d'Annecy....
(Pour père il eut, je crois, celui de Sans-Souci,
Dont un poète aimable a raconté l'histoire
En vers déjà gravés au temple de mémoire.)
Le nôtre, moins vanté, ne fut pas moins joyeux.
Dans le vallon charmant où la faveur des cieux
Plaça l'heureux moulin qui lui servait d'asile,
Chaque jour était pur et chaque nuit tranquille ;
Non que sa femme et lui fussent toujours d'accord :
Un calme aussi constant ne convient qu'à la mort.
Il advint qu'un beau jour (des rois c'était la fête),
Nos époux de régner eurent projet en tête.
Pourquoi s'en étonner ? Ce désir naturel
Peut naître dans le cœur du plus chétif mortel.
Si tous ceux qui naguére en eurent un semblable,
Comme eux, s'étaient bornés au contour d'une table,
Que de malheurs de moins, de peines, de soucis !
Que d'amis, avec nous, seraient encore assis !
Mais avec le passé que la douleur s'envole :
Le présent nous soulage, et l'espoir nous console.
Retournons au moulin admirer les apprêts
Du repas, où le sort va dicter ses arrêts :
On y voyait briller, avec sa chair dorée,
L'un des oiseaux fameux dont la troupe sacrée
Par ses cris préserva le mont Capitolin ;
Moins succulent parut celui de Patelin.
Pour savoir cependant qui prendra la couronne,
Le gâteau se partage, et la fève se donne
Au mari qui, tout fier de ce couronnement,
Ordonne un rouge bord pour son avénement.
Il boit.... Autour de lui règne un profond silence....
Il s'arrête, étonné de l'extrême insolence
D'un sujet qui, manquant de respect à son roi,
Le laisse boire seul, sans crier *le roi boit.*

Digitized by Google

Très-visible il était que notre ménagère
Exprès avait omis ce salut ordinaire,
Elle tenait un peu de ces fiers détracteurs,
Se croyant opprimés s'ils ne sont opresseurs ;
S'irritant sous le joug des loix les plus parfaites,
N'obéissant pas même à celles qu'ils ont faites,
Qui toujours ennemis du pouvoir.... qu'ils n'ont plus,
Font, pour l'anéantir, des efforts superflus.
Mais Martin, échauffé par la liqueur bachique,
Veut qu'on respecte en lui le pouvoir monarchique ;
Et d'un sceptre noueux bientôt armant ses mains,
Il fait connaître ainsi ses ordres souverains :
« Je veux bien pardonner cette première injure ;
» Désormais au devoir qu'on se range, ou je jure.... »
A ces mots qu'accompagne un geste menaçant,
Il boit, sur sa moitié tenant un œil perçant ;
Elle, sans s'étonner, calme au sein de l'orage,
Prenant l'entêtement pour preuve de courage,
Refuse de nouveau le *vivat* attendu :
Du monarque aussi-tôt le sceptre suspendu
Tombe à coups redoublés sur la reine rebelle ;
Mais, il frappait si fort cette fois, que la belle
Crut ne pouvoir trouver son salut qu'en fuyant.
« Puisque dans mon mari je n'ai plus qu'un tyran,
» Dit-elle, de ce pas je vais chercher dans l'onde
» La paix qu'on ne veut point me laisser en ce monde. »
Elle sort, à ces mots, et court vers le bassin,
Mais non pour s'y noyer ; un tout autre dessein
L'anime et la conduit. Femme que l'on offense,
Ne trouve le repos qu'en trouvant la vengeance ;
La plus sotte, en ce point, eut toujours de l'esprit :
Vous allez voir comment la meunière s'y prit.
De son royal époux elle connoissoit l'âme ;
Un peu brutal, mais bon, mais aimant bien sa femme,
Mais disposé, pour elle, à braver tout danger.
Ce fut là justement ce qui la fit songer

Digitized by Google

A l'artifice adroit que bientôt elle emploie.
Elle pousse des cris de femme qui se noie ;
Dans le bassin profond jette au loin son bonnet,
Se cache, et de sa ruse elle guette l'effet.
Le mari qui, d'abord, riait de la menace,
Attendait en buvant que sa femme fût lasse
De bouder. Mais bientôt un trop funeste cri
A porté l'épouvante en son cœur attendri :
Il se lève, il accourt, voit flotter la cornette,
Croit sa femme dessous, à la nage se jette,
Et faisant pour l'atteindre un effort toujours vain,
Il boit presqu'autant d'eau qu'il avait bu de vin.
Elle, qui l'aperçoit du coin qui la recèle,
A ses ordres alors cesse d'être rebelle,
S'avance, et le montrant avec un malin doigt,
S'empresse de crier : *Le roi boit ! le roi boit !*

LAF. J.... T.

INSCRIPTION

Pour la Pompe du pont Notre-Dame.

Seguana cùm primùm reginæ allabitur urbi,
Tardat præcipites ambitiosus aquas.
Captus amore loci cursum obliviscitur, unceps
Quò fluat, et dulces nectit in urbe moras.
Hinc varios implens fluctu subeuntè canales,
Fons fieri gaudet, qui modò flumen erat.

SANTEUL.

TRADUCTION.

En abordant Paris, la Seine ambitieuse
Rallentit de ses flots la marche impétueuse.
L'aspect du lieu l'enchante : incertaine en son cours,
On la voit s'oublier en amoureux détours ;
Et bientôt se frayant des routes souterraines,
Le fleuve transformé va jaillir en fontaines.

DUBOS, aîné.

Digitized by Google

ENIGME.

Mon nom n'est pas *Contraste* ; et cependant, lecteur,
Je suis, sur mon honneur,
Un être assez bizarre,
Dont le mot est commun, et dont la chose est rare.
J'ai, je n'ai point d'yeux, d'oreilles, de voix ;
Comme Zéphir je suis légère,
Et pour certains travaux on fait cas de mon poids.
Je suis svelte, je suis grossière.
A mon aspect aux champs, sur un chemin,
Dans un sallon, on court, on est froid, on s'embrase.
Quand j'ai des bras, ils sont souvent sans main,
Quand je n'ai point de bras, j'ai des aîles de gaze.
Je parle et ne dis mot, je caresse et j'écrase.
Je me coëffe de fleurs, et me chausse de fer ;
Je danse dans un bal, et je vole dans l'air.
Qui suis-je donc, lecteur ? un être qui vous touche,
Vil instrument, pâture d'un oiseau :
Je suis tendre comme Sapho,
Dure comme du bois, frêle comme une mouche.
Me reconnaissez-vous ? Quel Œdipe nouveau
Devinera ma triple essence ?
Je ne lui promets pas un Voltaire, un Rousseau,
Je lui souhaite une autre récompense,
Trésor plus doux, s'il n'est pas aussi beau.
Dans ce pays où de soi l'on dispose
Sans prudence et sans examen,
Si mon Œdipe forme un amoureux lien,
Puisse-t-il rencontrer ce que mon nom suppose !

L. D.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

En moi l'on doit trouver un objet de tendresse.
Otez mon dernier pied, je passe pour traîtresse :
Tranche-t-on le premier, je marque un point fameux ;
Et si l'on veut enfin me partager en deux,
L'un des mots qu'on verra désigne une personne :
Sur certains instrumens l'autre souvent résonne.
Sur deux pieds, j'offre encore un lieu près d'Oléron ;
Et sur trois, d'une ville on trouvera le nom.
A ces traits, cher lecteur, peux-tu me méconnaître ?
Pense, hélas! pense aux maux que m'a causés ton être.

Par Pre. ROQUE (de Brive).

CHARADE.

Un jeu forme mon premier,
Une rivière est mon dernier,
Une étoffe est mon entier.

G.....

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Énigme est *George : George*, saint, *George*, roi d'Angleterre, et Mlle. *George*.

Celui du Logogriphe est *Sourire*, où l'on trouve *oui*, *roi*, *soi*, *or*, *si*, *Io*, *os*, *rose*.

Le mot de la Charade est *Poulie*.

Digitized by Google

M. DE LA HARPE avait commencé une Apologie de la Religion chrétienne, que la mort ne lui a pas laissé le temps de finir. Il n'en est resté que des fragmens, mais ces fragmens sont d'un grand prix. Je ne sais s'il y a rien de plus dramatique et de plus touchant que le commencement du morceau qu'on va lire: *Un homme a été assez malheureux*, etc. Qu'on me permette de faire encore remarquer cette pensée: *O mon Dieu! tous vos mystères sont des mystères d'amour, et c'est pour cela qu'ils sont divins. L'homme n'inventerait pas ainsi.* On trouvera souvent dans ces fragmens des choses dignes des *Lettres Spirituelles* de Fénélon et des *Elévations à Dieu* de Bossuet. Tant la religion peut donner de douceur au sentiment et de force au génie!

Fragmens d'une Apologie de la Religion Chrétienne.

Bonté de Dieu dans le mystère de l'incarnation, ou méditation sur ces paroles : DIEU A TANT AIMÉ LES HOMMES.

Un homme a été assez malheureux pour oublier, pendant quarante ans, la loi d'un Dieu dont il reconnaissait l'existence, et pour blasphémer la religion sainte que ce Dieu est venu lui-même apporter aux hommes. Ce même Dieu, par un miracle de sa grâce, le touche en un moment par la lecture des livres saints qu'il avait toujours négligés, Dieu éclaire son esprit et parle à son cœur. Le voile tombe, et,

Digitized by Google

devenu chrétien, et chrétien pénitent, il reconnaît que sa vie a été une suite des égaremens les plus honteux et les plus coupables, même devant les hommes. Il lève les yeux au ciel, et compare un si long endurcissement à la bonté du Dieu qui l'en a retiré, et qui lui promet encore grâce, si sa conversion est sincère et durable. Ce contraste effraie sa raison : il ne peut comprendre comment il est possible qu'il obtienne un pardon dont il sent qu'il est si indigne ; en songeant à la justice de Dieu, il est prêt à douter de sa miséricorde ; mais, l'évangile lui répond par la voix d'un de ses apôtres : *Dieu a tant aimé les hommes, qu'il leur a envoyé son fils, et l'a livré à la mort pour eux.* C'est alors que le pêcheur pénitent comprend cet ineffable mystère ; sa raison orgueilleuse et aveugle l'avait rejeté, son cœur *contrit et humilié* le sent profondément. Il croit parce qu'il aime ; il croit parce qu'il est reconnaissant ; il croit parce qu'il voit toute la bonté du créateur proportionnée aux misères de la créature. O mon Dieu ! tous vos mystères sont des mystères d'amour, et c'est pour cela qu'ils sont divins. L'homme n'inventerait pas ainsi : cela est trop au-dessus de lui ; un Dieu seul a pu nous le dire, parce qu'un Dieu seul a pu le faire. Si l'homme refuse de croire, c'est qu'il est ingrat, et il est ingrat, parce qu'il est aveugle. O Dieu ! *qui avez tant aimé les hommes*, éclairez les aveugles, et touchez les ingrats.

N'aimez point le monde ni tout ce qui est dans le monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour de Dieu n'est point en lui (1). Pourquoi

(1) Saint-Jean.

Digitized by Google

(a-t-on dit) ne pas aimer les choses du monde, puisque Dieu lui-même nous les a données ? La réponse est aisée ; il nous les donne pour notre usage, et c'est un effet de sa bonté. Nous en servir, c'est remplir le dessein de la providence sur ses créatures ; mais nous y attacher plus qu'à lui, nous y attacher pour elles-mêmes, c'est évidemment un désordre et une ingratitude : 1°. un désordre, car toutes les choses de ce monde sont passagères, et notre âme étant immortelle, étant créée par Dieu, et par une conséquence nécessaire, pour Dieu, elle se détourne de sa destination naturelle, si elle s'attache à tout autre objet qu'à celui pour qui elle est faite, qui peut seul, qui doit seul, qui veut seul la remplir ; elle se dégrade de son origine et de sa noblesse, en ne vivant que pour ce qui est si fort au-dessous d'elle. Que dirait-on d'un homme qui se mettrait à marcher à la manière des bêtes pour brouter et paître comme elles ? Ne dirait-on pas que c'est une créature dégénérée ? C'est précisément ce que fait l'âme, quand elle se rend esclave du corps et du monde ; elle descend du ciel en terre, renonce à l'un pour se donner à l'autre ; et n'est-il pas juste qu'elle perde pour jamais l'héritage éternel dont elle n'a pas voulu, et que n'ayant ainsi que ce qui est mutuel, elle soit condamnée à la mort, c'est-à-dire à la privation de Dieu ? Que l'homme consulte de bonne foi sa conscience, et sans entrer dans le secret de la justice divine, il sentira par la sienne propre qu'il n'aura rien alors à répondre au juge, et qu'on lui fera le partage que lui-même a préféré.

Digitized by Google

2°. C'est une ingratitude : car, qu'y a-t-il de plus ingrat et de plus odieux dans l'homme, obligé de reconnaître qu'il a tout reçu, que d'oublier celui qui lui a tout donné, que d'aimer le bienfait et de ne pas aimer le bienfaiteur? Quoi! Dieu, en vous prodiguant tant de biens, vous a permis d'en user, sous la seule condition de lui en rapporter l'usage et la jouissance, et d'en user sobrement pour votre propre bien, puisque l'intempérance est un mal même dans ce monde; et au lieu d'obéir à cette loi si sage, à ce commandement si paternel, vous vous croirez permis d'abuser de tout, et dispensé à la fois de reconnaissance envers celui de qui vous tenez tout, et d'obéissance à des lois, qui sont encore un bienfait de plus ! ô homme! jugez-vous. *Arguam te et statuam contra faciem tuam.* Ps.

Qu'il me soit permis d'employer une comparaison qui me paraît sensible. Tout le monde, excepté les avares, condamne l'avarice; mais pourquoi? Est-ce la possession et l'usage de l'argent que l'on blâme en eux? Point du tout : c'est l'amour de l'argent, c'est la passion désordonnée qui en fait une idole, et qui empêche le possesseur d'en tirer tout le bien qu'il pourrait se faire à lui-même et aux autres. Voilà ce que tout homme sensé regarde comme une véritable démence. Eh bien, l'amour désordonné pour les créatures quelconques est précisément la même chose : c'est une passion tout aussi désordonnée, tout aussi insensée. En les aimant pour Dieu, vous pouvez à tout moment en faire un usage raisonnable, utile à vous-même, et

Digitized by Google

aux autres : en les aimant pour elles-mêmes, vous tombez aussi-tôt dans l'abus de toute espèce, dans tous les excès imaginables ; car, les passions sont-elles autre chose qu'un excès? Le besoin devient fantaisie, le plaisir devient emportement, la jouissance devient débauche, l'attachement devient esclavage, les lumières deviennent une curiosité déréglée et insatiable, les talens ne sont plus qu'orgueil et envie. Rien de tout cela n'arrivait, si vous vous étiez dit: « Mon Dieu ! je n'ai rien que je n'aie reçu de » vous. Je ne dois donc user de rien que pour » vous en rapporter l'usage et régler cet usage » selon votre loi ; car, tout ce que m'offre ce » monde passera, et vous seul êtes éternel, et » vous ne m'avez pas créé pour ce qui passe, » mais pour vous. » N'est-il pas vrai qu'en tenant ce langage, et y conformant votre conduite, vous eussiez évité bien des fautes dont vous rougissez malgré vous? O homme ! jugez-vous.

O mon Dieu ! je sais bien que ces vérités que j'écris sont la condamnation de ma vie entière. C'est vous qui me les avez apprises, et je les avais oubliées si long-temps, et je me croyais éclairé ! tel est donc l'aveuglement des passions, que je ne comprenais pas même ce qui me paraît aujourd'hui si simple et si clair ! vous avez daigné m'ouvrir les yeux en un moment. Achevez, ô mon Dieu : après m'avoir fait connaître mes fautes, apprenez-moi à les réparer, autant qu'il est en moi ; donnez-m'en le temps et les moyens, si tel est l'ordre de vos miséricordes, et que l'aveu que je fais ici puisse être utile à

Digitized by Google

mes frères, dont aucun n'a été un aussi grand pêcheur que moi, et qu'ils disent avec moi : *Cognovi, domine, quia æquitas judicia sunt.* « Mon Dieu, j'ai reconnu que vos jugemens » sont l'équité même. »

De la Prière.

La prière ! Quel précieux don, s'il était connu ! Quel glorieux privilège, s'il était senti ; il l'a été dans les saints, parce qu'ils étaient amis de Dieu, et dans les saintes écritures, parce qu'elles ont été dictées par l'esprit qui nous apprend à prier ; mais d'ailleurs combien il est rare de savoir quel présent Dieu nous a fait, en nous permettant, que dis-je ? en nous ordonnant de le prier ! Il a voulu que l'homme pût communiquer sans cesse avec lui, et le peut-il autrement que par la prière, qui n'est jamais que l'invocation ou l'action de grâces ? Ainsi donc l'homme seul, sur la terre, a reçu le droit de s'adresser à Dieu : quel avantage et quelle prérogative ! Sans doute les œuvres de la création, suivant l'expression sublime du prophète, *racontent la gloire* de l'éternel ; mais elles ne la racontent que pour nous ; elles sont en effet muettes devant lui. Ce langage figuré de l'esprit saint n'est pour nous qu'une leçon et un reproche ; c'est pour accuser notre révolte qu'il peint la docilité des astres qui *ont connu leur levant et leur couchant* (1) ; l'obéissance des étoiles, que Dieu *appelle par leur*

(1) *Sol cognovit cursum suum.* Ps.

Digitized by Google

nom (1), *et qui répondent, nous voici.* C'est pour confondre notre insensibilité qu'il atteste le rugissement du lion demandant à Dieu la nourriture qui lui est préparée (2). Il oppose ainsi l'hommage de la nature inanimée, qui apprend de lui à remplir ses devoirs, à l'ingratitude de la créature intelligente qui oublie les siens. Mais on sait qu'en effet le soleil et les étoiles ne connaissent pas celui qui leur a donné leur lumière, et que le lion des forêts, en recevant de lui la force qui lui assure sa proie, ignore le Dieu qui le nourrit. Dans la réalité des faits, toute la nature se tait devant Dieu : l'homme seul lui parle, et le murmure des mers, le sifflement des vents, le roulement du tonnerre, et même le bruit épouvantable de ces sphères sans nombre si rapidement emportées dans l'espace immense, et dont le retentissement nous tuerait, s'il n'eût pas été reculé si loin de notre oreille, sans que leur éclat se dérobe à nos yeux ; en un mot, tout ce fracas de l'univers en mouvement n'est qu'un silence universel, si l'homme n'y fait pas entendre la seule voix qui puisse être entendue de Dieu.

(1) *Omnibus eis nomina tribuit.* Ps. *Adsumus.* Job.

(2) *Catuli leonum rugientes ut rapiant et quærunt a Deo etiam cibi.* Ps.

Digitized by Google

Les Jardins, poëme en quatre chants du P. *Rapin*; traduction nouvelle, avec le texte; par MM. *V**** et *G****; édition nouvelle. Un vol. *in*-8°. chez *Merlin*, libraire, rue du Hurepoix; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. Prix : 3 fr. et 4 fr. par la poste.

Le texte et la traduction de ce poëme charmant méritaient une édition plus soignée. On a dû reprocher aux traducteurs de n'avoir pas enrichi leur travail des notes instructives et des autres pièces intéressantes, dont le P. *Brotier* a orné sa belle édition; mais leur style et leur goût n'ont presque mérité que des éloges; et on doit regarder cette traduction comme jouissant d'une réputation justement acquise.

Faut-il absolument *avoir vécu chez Mécène, entre Virgile et Horace*, pour pouvoir apprécier ce poëme du P. Rapin? C'est une étrange difficulté que propose M. de Voltaire, au sujet des vers latins qui ont été composés par les modernes; si elle étoit juste, il s'en suivrait qu'on n'en doit estimer aucun, et que ni Rapin, ni Vanière, ni Santeuil ne méritent d'être lus : plaisante délicatesse d'un poète, qui se forge des scrupules pour s'empêcher d'admirer les ouvrages des autres, et qui, pour estimer les siens, ne manque jamais d'excellentes raisons! Pour moi, je ne sais pas disputer contre mon plaisir; et je ne vais pas chercher si loin des objections si peu naturelles, pour me prouver que j'ai tort de trouver bons des vers qui me plaisent. Cette critique, d'ailleurs, me paraît puérile; car, après tout, sans *avoir vécu chez Mécène*, il me semble que le même goût et les mêmes

Digitized by Google

connaissances qui nous font apercevoir les beautés de Virgile, peuvent servir également à nous faire discerner les défauts ou le mérite de ses successeurs.

Les muses des champs, qu'Horace appelle *gaudentes rure camenæ*, n'avaient rien produit, depuis les *Géorgiques*, qui respirât mieux les grâces champêtres, que cette production du P. Rapin. Il faut y reconnaître au suprême degré, le mérite de la difficulté vaincue; car l'élégance, la pureté et le tour facile de la versification feraient croire que l'auteur écrit dans sa langue naturelle. M. Delille, dans la préface de ses *Jardins*, critique fortement le plan de ce poëme : il l'accuse d'être monotone et ennuyeux; et j'avouerai qu'on trouve, dans les *Jardins* français, des routes plus variées et plus magnifiques. Mais la simplicité et la bonhommie du P. Rapin m'intéressent davantage; au moins, je me retrouve dans ses descriptions; c'est de mon modeste jardin que s'occupe ce bon Père. Il cultive avec moi mes fleurs, mes légumes et mon petit verger. Je vois un homme qui aime son sujet et qui me le fait aimer. M. Delille s'est jeté dans les grands parcs, dans les jardins anglais, dans les monumens, dans les ruines, enfin dans tout ce que l'opulence a pu créer pour flatter ses dégoûts superbes. Tout cela est fort beau, et très-propre à la haute poésie; mais il ne peut intéresser que quelques riches fastueux. Cette magnificence a même je ne sais quoi de triste. Dioclétien, après avoir renoncé à l'empire du monde, cultivait de belles laitues dans son jardin de Salone. Voilà le goût de la nature ! Rapin l'a très-bien senti : il a quelquefois la simplicité d'Homère et le beau naturel de Virgile. Ses jardins nous rappellent le petit enclos d'Alcinoüs, qui consistait en quatre arpens, plantés d'arbres fruitiers et ornés de deux fontaines; ou l'héritage de ce bon vieillard, voisin du Galèze, qui cueillait la pre-

Digitized by Google

mière rose au printemps, et qui trouvait dans son cœur des richesses égales à celles des rois. *Regum æquabat opes animis.* Voilà le secret d'intéresser le cœur humain. Il faut plaindre ceux qui ne sentent pas combien cette simplicité est attachante. En dépit de la corruption, il y aura toujours dans le cœur de l'homme quelque chose qui réclame en faveur des sentimens naturels.

Je reprocherais volontiers à Rapin d'avoir gâté lui-même cette simplicité, par les fictions dont il surcharge ses tableaux. La plupart de ses fleurs sont des nymphes métamorphosées, dont il vous raconte les malheurs aussi gravement que s'ils n'étaient pas de son invention. Il a cru donner de la vie à ses peintures; mais malgré les couleurs de la plus riante poésie, je ne sais comment il arrive qu'aucune de ses fables n'intéresse. Je crois que ce Père a copié en cela les anciens avec plus de respect que de discernement. Il n'a pas vu que ces métamorphoses devoient plaire à l'antiquité, qui y trouvait l'histoire de ses dieux; mais qu'elles ne pouvaient offrir le même agrément à ceux qui n'y voient que des contes frivoles. Quoiqu'un reste d'habitude et de prévention nous attache aux erreurs de la mythologie, il est impossible de ne pas sentir qu'elles ont perdu leur principale beauté, parce que l'illusion n'existe plus. La question qu'on agite, de savoir si le génie du christianisme est plus poétique que cette mythologie, n'est ici qu'une question secondaire; et sans m'y engager, je trouve que les machines du paganisme ont dû perdre leur merveilleux et leur ascendant sur l'imagination, par la seule raison qu'on n'y croit plus. La fable régnait sur les esprits, lorsqu'elle ne passait pas pour fable; cette roue d'Ixion, qui faisait frissonner les anciens, combien peu d'impression fait-elle sur nous! En un mot, pour admirer ou pour faire admirer quelque chose,

Digitized by Google

chose, il faut commencer par y croire. Ces antiques fictions plaisent encore, et plairont éternellement dans Homère, dans Virgile, dans Ovide. Elles sont là comme dans leur empire. Ces poètes les ont mises en œuvre avec les charmes naturels de la sincérité, parce que c'était leur croyance, ou du moins celle de leur pays. Mais lorsque j'entends le P. Rapin s'extasier sur Cybèle et sur Cérès, à qui je sais bien qu'il ne croit pas plus que moi, j'avoue que cette idolâtrie me paraît froide et insipide. On dira que Fénélon a employé la fable avec succès : mais quelle fable ? Dans un sujet contemporain de la guerre de Troye, Fénélon n'a pu s'écarter tout-à-fait de la mythologie ; mais on sent combien il l'a changée, combien il a rehaussé les Dieux d'Homère. Il a mis de la majesté dans leur olympe, de la justice dans leur enfer, et du bonheur dans leurs champs élysées. Jupiter, dans le Télémaque, ne menace pas Junon de lui attacher une enclume à chaque pied, et de la pendre ainsi au milieu des airs, comme le divin Homère le raconte au quinzième livre de son Iliade. Achille n'y souhaite pas, comme dans l'Odyssée, de retourner sur la terre pour servir un paysan. Fénélon n'a pas seulement corrigé les mœurs. Il a senti que les fictions de la mythologie ne pouvaient plus avoir assez de dignité et d'intérêt. Il les a donc soutenues par des vérités proportionnées à l'intelligence d'un monde plus éclairé ; il n'a presque conservé que le nom des Dieux payens, et, pour ainsi dire, l'écorce de la fable. Mais il a mis sous ce voile une doctrine plus haute, une morale plus pure, enfin des beautés inconnues aux anciens. Cet exemple ne prouve donc rien en faveur de la mythologie ; et on serait mal avisé d'en conclure qu'elle peut recevoir un caractère de grandeur et de raison ; car, est-ce dans les idées du paganisme que Fénélon a puisé

Digitized by Google

le sublime de son poëme? Assurément sa Minerve ne ressemble point à celle de la fable, elle est formée sur un tout autre modèle; et on sent assez combien ce caractère, plein de gravité et de force, s'élève au-dessus des imaginations folâtres de l'antiquité.

Ainsi, sans examiner à laquelle des deux religions appartient la prééminence poétique, il paraît raisonnable de penser que celle d'Homère ne peut plus avoir aujourd'hui ce prestige qui la soutenait, lorsqu'elle régnait sur l'univers; ensorte que dépouillée de ses illusions, elle ne saurait offrir, dans les poëtes modernes, que des beautés surannées et un merveilleux sans vraisemblance. Car enfin, veut-on que ces dieux muets et convaincus d'impuissance aient à présent le même charme et le même empire qu'ils avaient, lorsque la Grèce croyait les entendre parler par la bouche de Calchas, ou dans les oracles de Delphes? cela n'est pas possible. Mais s'il fallait prendre parti dans la question même, et rechercher de quel côté est la supériorité de génie, voici ce qu'on pourrait dire en faveur du sentiment de M. de Châteaubriand et de M. de Bonald. Les fables d'Homère sont plus riantes, cela est certain. Mais qu'est-ce qui leur donne ce fond riant et voluptueux dont on est si charmé? C'est sans doute la peinture vive des passions dont Homère anime ses dieux aussi bien que ses héros. Son Olympe n'est si gai, que parce qu'il y a des banquets et des amours comme sur la terre. C'est par-là que tout rit dans son poëme; mais si le poëte chrétien est obligé de peindre un ciel plus sévère, manque-t-il pour cela de couleurs riantes? La peinture des voluptés et des passions, ne lui appartient-elle pas aussi bien qu'à Homère? Et puisqu'on tient si fort à un poëme *égayé*, de l'aveu même de Boileau, n'a-t-il pas, pour égayer son sujet, Renaud, Argant, Tan-

Digitized by Google

crède et sa maîtresse ? Je vois donc dans ses tableaux une opposition de couleurs plus forte, et des tons tout-à-la-fois plus vrais et plus tranchans. Car on y trouve ces deux choses ; et un Olympe plus majestueux, et des héros plus attachans. Ne convient-on pas, en effet, que Racine a créé une Andromaque plus touchante, et une Phèdre plus passionnée que celle de l'antiquité ? Il serait étrange, à dire vrai, que ce qui est fondé sur la vérité, et sur la nature des choses, fût moins favorable au génie que ce qui est absurde et contre l'ordre. Observons même que ce qu'on admire et ce qu'on aime le plus dans les poètes de l'antiquité, ce ne sont pas leurs machines ; les plus beaux endroits de l'Iliade et de l'Énéide, les adieux d'Hector, les regrets de Priam, l'embrasement de Troye, et les malheurs de Didon, doivent tout à la nature et rien à la fable.

Mais disons que si Homère, qui a tiré un parti si poétique de sa religion, revenait au monde, et qu'il vît que ses dieux n'ont plus d'existence populaire, il est vraisemblable qu'il tournerait son génie d'un autre côté, et qu'il ne s'obstinerait pas à soutenir des fictions, désormais sans autorité et sans crédit. Lors même que ces fables auraient mille fois plus de grandeur et de beauté qu'elles n'en ont, il y aurait peu de sens à en faire le fondement de notre poésie, car nous n'avons pas pour cela la raison des anciens qui chantaient dans ces fables les dieux de leur patrie.

Recourir aujourd'hui à ces dieux étrangers, à ces dieux sans autels, sans culte, sans divinité, n'est-ce pas avouer que nous sommes entièrement dépourvus de génie ? Le malheur est que nos grands poètes n'ont pas songé à remédier à cette indigence. Aucun d'eux n'a tenté la carrière du poëme épique. Quelques flatteurs, à la honte

Digitized by Google

de l'esprit français, ont voulu élever la *Henriade* au rang de l'*Enéide*; mais on sait, dans toute l'Europe, que ce poëme est du côté de l'invention, au dessous de tout ce qu'on peut imaginer, et malheureusement il est encore plus inférieur aux grands modèles, du côté des caractères et des peintures. Qui croirait, par exemple, que Henri IV dût nous intéresser moins qu'Achille, et que les amours de Gabrielle dussent nous paraître si froids auprès de ceux de Didon? Cependant que l'on compare le tableau de Virgile :

Speluncam Dido, dux et trojanus eamdem
Deveniunt, etc.

Avec cette autre peinture :

Sous un myrthe amoureux, asile du mystère,
D'Estrée à son amant *prodiguait ses appas*; etc.

Qui ne voit que celui-ci vous montre grossièrement ce que l'autre voile avec un art merveilleux? Ce sont là les vraies beautés des anciens et des beautés de tous les temps. Espérons donc qu'un homme de génie s'ouvrira quelque jour, dans l'Epopée, une route nouvelle. En attendant, je reviens au P. Rapin, et à ses Métamorphoses.

Il est aisé de faire voir que les couleurs que ce Père a prises dans la nature, sont bien plus agréables que celles qu'il a empruntées de la Mythologie. Le morceau suivant fera juger de sa manière.

Sed Zephyri melior favet aura, rosaria florent,
Ipsa rubent spineta, novos meditata colores;
Purpuream jam dumus agit de germine glandem,
Floris odoriferi. Plebeii cedite flores,
Hortorum regina suos ostendit honores.
Præ quâ puniceis ardens aurora quadrigis
Palleat, ipsa suos confundat delia vultus.

Digitized by Google

Sed quæ se hesterno nondùm rosa credere soli
Audebat, nexus omnes atque omnia rumpit
Vincla, premi impatiens, et germine turget aperto.

» Mais les zéphyrs exhalent une haleine plus douce ; » les rosiers fleurissent ; les buissons rougissans se pré- » parent à changer de parure. Au centre de ses feuilles, » on voit déjà briller la pourpre du bouton qui renferme » la rose et ses parfums. Loin d'ici, fleurs vulgaires, re- » connoissez votre reine qui va paraître dans tout l'éclat » de la royauté. En sa présence, l'Aurore pâlira sur son » char de pourpre, et Diane vaincue va se voir éclipsée » par elle. Mais cette rose timide que le soleil voyait la » veille redouter ses bienfaits, ne pouvant plus souffrir » la gêne de sa prison, rompt tous les obstacles, brise » tous ses liens, et déploie les richesses de son sein. »

Il y a dans cette peinture quelques traits naturels qui ont de la fraîcheur et de l'agrément. La traduction est d'une fidélité élégante qui ne dépare point l'original. Mais, après ce tableau pris dans la nature, qui est-ce qui se soucie de savoir que la rose étoit autrefois une reine nommée Rhodante, qui avait pour amans Halesus, Brias, et Arcas, le porteur de hache ; que cette reine, fière de sa beauté, s'étant préférée à Diane, fut changée en fleur, ses sujets en épines, et ses amans en bourdons, en ver- misseaux et en papillons ? Cette métamorphose est bien dans le goût de l'antiquité ; il y en a dans Ovide de moins ingénieuses. Mais, si je ne m'abuse, je crois avoir dit pourquoi de telles fictions n'ont pas les mêmes grâces dans le P. Rapin.

C. D.

Digitized by Google

Le Potager, Essai didactique, suivi du *Voyage à Sorèze*, et de quelques autres *Poésies*; Par *J. B. Lalanne*. A Paris, chez *Louis*, libraire, rue de Savoye n°. 12; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42; de l'imprimerie de *Didot* l'aîné. An 11, (1802.)

Avec de l'esprit on peut embellir quelques détails d'un jardin potager; il faut encore du talent pour en faire un Poëme didactique; car il ne s'agit pas moins que de triompher à-la-fois de la langue et du sujet. D'ailleurs, l'antiquité fournit peu d'imitations à la *muse légumière*. Les jardins d'Alcinoüs si vantés, celui où le vieux Laërte ensévelissait sa douleur dans l'absence d'un fils chéri, ne consistaient qu'en vignobles et en vergers. Tous ces guerriers antiques se nourrissaient fort peu de légumes; ils préféraient *les flancs succulens des porcs et des génisses* qu'ils immolaient eux-mêmes; et des captives broyaient pour leurs festins héroïques, *le froment doré la force de l'homme*. — Le jardinage fut à Rome dans une plus haute estime; il était l'amusement favori de ses héros et de ses sages. On voit même des familles patriciennes qui ne dédaignent pas de tirer leurs noms des herbages qu'ils cultivaient de leurs mains. C'est ainsi que les Valériens reçurent le sur-nom de *Lutatiens*, d'une espèce de laitue plus belle et plus rare, qui croissait dans leurs jardins. Les noms des *Fabius*, des *Cicéron*, etc., ont encore une origine semblable; et cependant Virgile, après avoir chanté tous les travaux de la maison rustique, n'a plus de voix pour les jardins. Il le regrette, et les vers admirables où il exprime ses regrets, laissent douter s'il se serait arrêté long-temps *au potager*. Peut-être qu'il n'a

Digitized by Google

été distingué, et qu'il n'a formé un jardin à part que chez les nations modernes. Sous ce rapport, il appartenait au Virgile français d'en décrire les richesses et d'en diriger la culture ; mais un tel sujet a pour lui peu d'attrait : il est charmé par de plus riantes perspectives ; le bruit des cascades l'interrompraît au milieu de ses leçons, et les bosquets de ses jardins anglais lui dérobent la vue de l'humble potager.

M. Lalanne vient réparer cet oubli et venger cet affront ; mais c'est avec le ton aimable et modeste d'un disciple qui sait apprécier ses maîtres.

Au Virgile Français, à celui des Romains,
Il dérobe les fleurs qui tombent de leurs mains.

Il y avait en général deux excès à redouter dans une composition de ce genre, où le style doit être le premier mérite : la trivialité des mots, et la trop grande recherche des tournures. A la vérité, l'auteur avait sous les yeux des modèles qui ont trouvé la perfection entre ces deux excès. Par eux, notre poésie s'est enrichie de tours et d'expressions qui nomment avec honneur les détails les plus communs de la vie rustique. La muse française s'est d'abord étonnée de sa hardiesse et de ses ressources, et maintenant elle approuve toutes les violences heureuses que l'on pourra faire à la superbe délicatesse de notre langue. Toutefois cet artifice d'expression ne se réduit pas à un simple jeu d'esprit, mais demande encore tout l'instinct du poète ; son apparente facilité en a trompé plusieurs, et c'est ce qui ajoute à la gloire du petit nombre qui a réussi.

M. Lalanne sera compté dans ce petit nombre. Il a prouvé, dans cet essai, qu'il savait unir la précision à l'élégance, et les jeux de l'imagination à la fidélité des détails. Nous en donnerons pour exemple le passage où

Digitized by Google

il décrit la culture de l'asperge. Le mérite en est également sensible pour le poète et pour le jardinier.

« D'abord, que le terrain à vos plants destiné,
Soit en larges ravins par le fer sillonné ;
De terreau, dans le fonds, une couche étendue,
Doit remplacer la terre aux deux bords suspendue.
En espaces égaux il faut, dans les chemins,
Couvrir, en les pressant, les touffes aux cent mains.
Filamens chevelus, innombrables racines,
Le germe y dort, s'enterre et sort de ces ruines ;
A peine le soleil a vingt fois fait son tour ;
L'asperge impatiente arrive et voit le jour,
Peuple de mille jets les longues avenues,
Et fait jaillir l'essor de ses tiges menues.
Respectez leur jeunesse ; attendez tout du temps :
L'acier n'y doit toucher qu'au troisième printemps,
Alors qu'avec lenteur la sève vigoureuse
A loisir a nourri la plante savoureuse.
Lorsque, vers son déclin, de ses charmes flétris,
La nature à l'automne a cédé les débris,
Sur vos chers nourrissons la terre, chaque année,
Au lieu dont elle sort doit être ramenée.
Autre temps, autres soins. Au mois où le Bélier,
Jadis ouvrait l'année, et marchait le premier,
Pour briser la prison où l'hiver les enserre,
La bêche, sur vos plants, doit remuer la terre ;
Le germe, à peine éclos, en tiges s'est dressé :
On le voit croître, il croît. Le sol est hérissé.
Tel, autrefois, d'un champ peuplèrent la surface,
Les guerriers dont Cadmus ensemença la race, etc. »

Les détails suivans étaient bien plus ingrats ; mais l'expression poétique est fidelle à l'auteur, dans les endroits même qui en paraissent le moins susceptibles.

« Toutefois, résistant à votre impatience,
N'allez pas au hasard répandre la semence.
C'est peu qu'en un terrain le fer soit enfoncé,
Le meilleur sol languit s'il n'est point engraissé.

Digitized by Google

Avez-vous pour domaine une argile tenace ?
Les sels de la brebis en divisent la masse.
N'avez-vous qu'une arène et qu'un sable léger?
Ne l'abandonnez pas ; on peut le corriger.
Que l'humide litière où s'étend la génisse,
De ses sucs onctueux le mouille et le nourrisse ;
Couvrez un sol d'argile et de sable mêlé
Du chaume que, la nuit, les coursiers ont foulé.

Les quatre derniers vers, sur-tout, me paraissent très-heureux.

On a remarqué que le *potager* était plutôt un sujet d'épisode dans un poëme sur les Jardins, que le sujet d'un poëme particulier. Cette critique n'est pas sans fondement, mais pourtant on suit avec plaisir le jeune poète dans ses travaux champêtres, on l'écoute avec intérêt, et l'on oublie volontiers les bornes de son enclos et l'aspect monotone de ses plattes-bandes.

Quelques lecteurs, cependant, pourront le trouver un peu trop rigoureux dans ses loix somptuaires sur le potager.

Il proscrit de son enclos

. . . . Le vain luxe de Flore,
L'oranger fastueux, la tulipe inodore.
. . . . . .
La tubéreuse, au front de neige éblouissant,
Le narcisse amoureux, de pâleur languissant,
Tout ce vain appareil de l'orgueil et du faste,
Humilierait ses choux d'un insultant contraste.

Il se contente d'un cabinet de lauriers, d'un berceau de pampre et de quelques fleurs de choix. Mais pourquoi n'admet-il pas les abeilles dans son potager ? Elles auraient exigé plus de fleurs et d'ombrages.

On regrette d'autant plus que le jeune poète se soit interdit plusieurs détails gracieux, qu'il était fait pour y

Digitized by Google

réussir. Le morceau suivant, par exemple, n'est-il pas plein de charme et de facilité ?

C'est peu de l'abondance, autour de vos demeures
Tout doit vous égayer, même le cours des heures.
Pourquoi donc à mes yeux offrir cet instrument,
Qui, du jour fugitif, m'avertit tristement,
Interprète muet, colonne où l'ombre agile
Marque les pas du temps sur l'ardoise immobile ?
Que tout vive et respire au doux séjour des champs ;
Une horloge champêtre y doit régler le temps.
Voyez, vers le soleil, la jalouse Clytie,
Tourner incessamment sa tête appesantie :
Le dieu qui l'a trahit, le dieu qu'elle aime encor,
A peine a déployé son diadème d'or ;
La nymphe, à cet aspect, pour cacher son outrage,
De honte et de douleur a baissé son visage ;
Et cadran naturel, du travail matinal
Au jardinier actif a donné le signal ;
Et lorsque de ses feux déjà loin de leur source,
Le soleil, enflammant le milieu de sa course,
Tient au plus haut des airs la balance du jour ;
Que Clytie abattue en vain languit d'amour,
Alors des simples mets que vous avez fait naître,
Il est temps de couvrir votre table champêtre ;
Mais pour revoir Téthis, sur son char moins ardent,
Phébus se hâte enfin d'atteindre l'occident :
La nymphe, dont le front lentement se relève,
Semble le suivre aux bords où sa course s'achève ;
Fermez alors, fermez vos jardins, vos vergers ;
C'est l'instant du repos et des songes légers.

Nous finirons cet extrait. La plupart des poésies qui augmentent cette nouvelle édition, ont été publiées dans ce journal, à différentes époques. On y avait même déjà rendu compte du *Potager*. Les talens de l'auteur furent alors jugés par un connaisseur éclairé ; et il annonça ce petit poëme comme le gage des plus flatteuses espérances. M. Lalanne les remplira. Presque tous les poëtes qui se sont

Digitized by Google

élevés à des conceptions d'un ordre relevé, ont préludé sur le chalumeau des bergers. Ils ont chanté le soin des troupeaux, les travaux de la campagne, et les actions des héros :

Pascua, rura, duces.

Cet ordre est plus naturel qu'on ne pense. Au milieu de l'éclat des arts et des merveilles de la civilisation, ces hommes inspirés se sentent attirés d'abord vers les temps de la jeunesse du monde ; ils aiment les travaux innocens, et les scènes naïves qui en retracent l'image ; là, ils s'enrichissent d'observations fécondes, de couleurs naturelles, de goûts simples, de sentimens vrais qui engendrent les pensées sublimes. . . . Les poètes sont nés pour chanter tous les beaux souvenirs. C'est ainsi que dans la vie, le cœur de l'homme se nourrit des sentimens, des pensées et des malheurs de sa jeunesse.

VARIÉTÉS.

Un mois de Folie : ce titre d'un poëme en *huit chants* promet de la gaîté ; nous allons voir s'il tient parole. L'idée de ce poëme est prise dans l'histoire de l'émigration, et l'on voit déjà que le sujet n'en est pas plaisant. Les émigrés qui ont été malheureux ne sauraient nous faire rire, et ceux qui auraient pu nous faire rire, au sein du malheur, sont encore plus à plaindre que les autres.

On sait qu'à une époque de la révolution, la mode était venue de s'affubler d'un nom grec ou romain ; cette mode passa comme tant d'autres : mais Rome et la Grèce ne furent pas tout-à-fait abandonnées ; nos petites maîtresses voulurent encore s'habiller à la grecque ; nos jeunes-gens affectèrent de se coiffer à la *Titus*. Tels sont les ridicules dont l'auteur du poëme a cherché à égayer ses lecteurs. On devrait croire, d'après cela, que le lieu de la scène est à

Digitized by Google

Paris; mais c'est à Brunswick que le poète va se placer pour rire des travers des Parisiens.

Que de Français, de tout rang, de tout âge,
Ont, dans ces murs, affronté les revers !
Comtes, marquis, pontifes, ducs et pairs,
Sous de grands noms voilant leur indigence,
Tout gémissant sous le poids de leurs maux,
Faisaient, hélas ! la triste expérience
Que par le fait les hommes sont égaux,
Et le prouvaient peut-être mieux qu'en France.

Parmi les émigrés rassemblés à Brunswick, un jeune comte ou marquis prit fantaisie de faire venir de Paris les coiffures nouvelles, et de substituer au nom de ses ayeux

Celui d'Ajax, coiffeur d'Alcibiade.

La situation d'un banni qui est obligé de se faire perruquier pour vivre, n'a rien de plaisant; le nom d'Ajax que lui donne ici l'auteur, ne rend point la chose plus gaie; les jacobins ont pris long-temps parmi nous des noms *grecs* et *latins*; les émigrés peuvent aussi avoir eu leurs ridicules, mais tout le monde sait qu'ils n'ont pas eu celui-là.

Un orage terrible éclate à Brunswick, tandis qu'on jouait Orosmane : quelques jolies femmes, surprises par la pluie, se réfugient dans la boutique d'*Ajax*. Là, trois aimables *grecques*, qui avaient épousé aussi des *grecs*, complottent contre l'hymen, et elles conviennent avec *Ajax* du tour qu'elles doivent jouer à leurs maris, dans le courant du mois. Celle qui aura montré le plus d'adresse, doit obtenir le prix. Tel est en gros le plan d'*Un mois de Folie*. L'action, du reste, est si compliquée, qu'il nous a été impossible d'en suivre le développement. Il étoit difficile de tirer quelque chose de bon d'un pareil plan : le ridicule peut quelquefois être présenté d'une manière aimable; mais on ne saurait ôter au vice ses traits hideux : quelques folies peuvent être gaies; mais la bassesse ne l'est point.

Digitized by Google

L'auteur n'est pas plus heureux dans les détails : son récit est sans cesse entrecoupé de réflexions froides et insignifiantes qui détournent l'attention ; tous ses personnages portent les noms de la Grèce, et leurs portraits sont tellement mêlées de citations tirées des temps héroïques, qu'on est tenté de s'écrier, en lisant ce poème,

Qui me délivrera des Grecs et des Romains!

Les règles de la versification n'y sont pas plus respectées que les règles du goût. L'auteur fait rimer *Sapho* avec *il faut* ; *jeu* avec *il veut*. Il va même jusqu'à faire rimer *principes* avec *antiques* :

Si quelquefois de sévères censeurs
Lui reprochaient cet oubli de principes,
Il répondait : Combien de noms antiques
Ont usurpé nos modernes rétheurs ?

Nous aurions pu nous dispenser de relever des fautes grossières que tout le monde peut apercevoir, mais nous adressons particulièrement nos observations aux jeunes gens, qui ont presque tous la manie d'écrire sans connaître leur langue. Il n'est pas un jeune homme aujourd'hui qui ne se croie en conscience obligé de débuter à vingt ans par un poëme, ou tout au moins par un roman traduit de l'allemand ou de l'anglais. Ainsi la tradition du goût se perd : les bonnes sources sont négligées ; on va même jusqu'à changer les règles de la versification. Un plaisant disait qu'à la Chaussée-d'Antin, la mesure des vers suivait le cours des effets publics ; si cela dure, nous verrons bien autre chose.

L'auteur en finissant son poëme, dit qu'il a présenté des séducteurs, de lourds Saxons et de jolies françaises, et qu'avec de tels acteurs, on devait s'attendre à trouver *des folies*. A la bonne heure : il fallait les publier, si elles étaient amusantes ; mais chaque lecteur, ennuyé du livre

Digitized by Google

et peu contens des excuses du poète, dira comme Minerve :

Tous ces détours sont faibles à mes yeux,
En m'écoutant, tu pouvais agir mieux.
— Je le crois bien, mais que devais-je faire ?
— Rien de plus simple, il eût fallu se taire.

Cet avis était fort bon, et il fallait le suivre. Il ne suffit pas de s'avouer coupable pour être absous.

Essai sur les Plaisirs (1). Cette brochure n'en procurera pas beaucoup à ceux qui voudront la lire. L'auteur traite de diverses sortes de plaisirs : des plaisirs physiques de la vue, de l'ouïe, de la table, de la réunion des sexes, de la santé, etc.; des plaisirs moraux, tels que ceux de la bienfaisance, de l'indépendance, de l'égalité, de l'amitié, de la vengeance, de l'amour. L'auteur traite enfin des plaisirs qu'il appelle *mixtes*, et dans cette classe, il place la danse, la musique, les spectacles, la chasse, les richesses, l'espérance, les plaisirs de l'esprit, et ceux que donne la religion.

Le développement de ces nombreux sujets n'a rien de neuf; la plupart des chapitres sont très-obscurs : l'auteur confond souvent le plaisir avec le bonheur et le bonheur avec le plaisir. Tout le monde sait que ce n'est pas la même chose; on a dit, avec autant de justesse que d'esprit, que le *plaisir était une situation et le bonheur un état.*

L'opinion de l'auteur sur les *plaisirs de l'égalité* ne paraît pas bien assise : tantôt il pense que pour rendre l'homme d'un rang subalterne heureux, il faut lui faire sentir qu'il est l'égal du grand et du puissant; tantôt il soutient que la conscience de l'égalité ne sert souvent qu'à

(1) Un vol. in-8°. Prix : 2 fr. et 2 fr. 50 cent. A Paris, chez Demonville, imprimeur, rue Christine; et chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

lui rendre sa condition plus dure, à lui faire trouver sa dépendance civile plus pesante. Du reste, nous savons à quoi nous en tenir aujourd'hui sur les *plaisirs de l'égalité*; ceux qui veulent encore trouver des plaisirs à l'égalité, en sont bien les maîtres; à Paris, on trouve des plaisirs à tout, témoin cet homme du peuple, à qui on disait: *vous vous ennuyez?* — *Que vous importe que je m'ennuye*, répondit-il, *si c'est pour mon plaisir.* L'égalité dont parle l'auteur, n'est cependant pas tout-à-fait celle de 93.

L'auteur de cet essai semble vouloir jeter un voile sur les plaisir de l'esprit, par la manière obscure dont il en parle. Voici comment il commence son chapitre: « Le » cerveau est un organe doué de beaucoup de sensibilité, » et susceptible d'*orgasme*. Les physiologistes ont dé» montré assez évidemment que le cerveau peut s'élever » de l'irritation jusqu'à l'ORGASME; c'est alors qu'il produit » cette espèce d'enthousiasme et d'extase, qu'éprouvent » les poëtes et les visionnaires, et qui est, dit-on, un état » de volupté. » Cette explication est un peu matérielle; et l'auteur, en nous parlant des plaisirs de l'esprit, semble se contredire en les attribuant à la matière; l'*orgasme* et les dimensions du cerveau ne sauraient d'ailleurs nous donner une idée juste du plaisir.

En traitant du plaisir que donne la religion, l'auteur cite le religion naturelle, comme la plus propre à rendre l'homme heureux. Mais pourquoi donc cette religion naturelle, source de tant de biens, ne se trouve-t-elle pratiquée chez aucun peuple? Croit-on que si l'homme n'eût pas embrassé une religion, source de *félicité suprême*, s'il y eût trouvé son bonheur, il ne l'eût pas embrassée? Il faut enfin trancher le mot; la *religion naturelle* n'est qu'un terme vide de sens, dont les philosophes se sont servis, pour avoir l'air de mettre quelque chose à la place des religions qu'ils voulaient détruire. Beaucoup de gens se sont laissés séduire par leur équivoque doctrine; mais nous n'avons jamais entendu dire que ceux qui ont

Digitized by Google

abandonné la religion de leurs ancêtres, eussent jamais embrassé la religion *naturelle*. La religion naturelle est à l'égard des autres religions, ce que le noir est à l'égard des couleurs dont il est l'absence.

Au reste, l'auteur se réfute lui-même à la fin de son chapitre ; et nous croyons devoir finir cet article, en citant ce qu'il dit de plus concluant contre sa propre doctrine :

« Si, parmi les religions révélées, dit-il, il en est une » qui atteigne ce but, c'est celle de Jesus-Christ. Cette » religion, indépendamment de tous ses autres avantages, » est la plus consolante dans les malheurs de la vie ; elle » est la seule qui parvienne à tarir les larmes de l'infor- » tuné. Le chef de ce culte est un Dieu qui se revêtant » des dépouilles de l'humanité, et après avoir éprouvé » toutes sortes de maux, le mépris de l'orgueilleux, l'in- » gratitude des amis, les insultes et les affronts les plus » humilians, périt la victime de l'oppression ; ce souve- » rain sacrificateur se déclare le refuge de tout infortuné. » *Son oreille est attentive aux cris du malheureux ; il ren-* » *dra justice à l'opprimé ; il habite avec le cœur contrit,* » *et guérit celui qui est brisé de cœur.* Il dit à l'homme » de bien : *Invoque-moi au jour de ta détresse ; et je te* » *répondrai : ne crains pas, car je suis toujours avec toi.*

» Sans la religion, la philosophie et la morale suffi- » raient-elles pour nous rassurer au terme de la vie. »

Des Tropes, par *Dumarsais* (1). Il appartenait au savant auteur de la *Grammaire générale*, de nous donner

(1) Cinquième édition, revue, corrigée et augmentée par M. l'abbé *Sicard*, instituteur des sourds et muets, et membre de l'Institut National ; un vol. in-12. 2 fr. 50 c. et 3 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez *Laurens* jeune, libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.

une

Digitized by Google

une nouvelle édition des *Tropes*, qu'on ne trouve plus qu'avec les autres ouvrages de Dumarsais, dont [illegible] n'est pas à la portée de tout le monde.

Son traité des *Tropes* est classique; on le met dans les mains de tous les jeunes gens. M. l'abbé Sicard a joint à cette édition, une des leçons qu'il donne aux sourds-muets, qu'il appelle, à si juste titre, *ses enfans*. Tout le monde admirera la justesse et l'énergie des réponses de *Massieu*, un de ses élèves. « Je lui demandais un jour, « dit l'abbé Sicard, ce que c'était que le temps? *C'est*, » me répondit-il, *une ligne qui a deux bouts, un chemin* » *qui commence au berceau et qui se termine au tombeau.* » En effet, reprend le savant professeur, le temps est la » route que parcourt chaque être, pour qui le temps » cesse et s'anéantit quand il cesse lui-même d'exister. » Qu'est-ce que l'éternité, lui demandai-je encore? » (je croyais l'embarrasser.) *C'est*, me dit-il, *un* » *jour sans hier ni demain, une ligne qui n'a aucun* » *bout;* et aussi-tôt il traça sur la planche noire » un grand cercle. Qu'est-ce qu'une révolution dans un » État? *C'est un arbre dont les racines sont en haut et la* » *tige en bas.* » Massieu définit le bonheur, *un plaisir qui ne cesse pas.* L'éditeur, dans sa préface, avertit les jeunes gens d'éviter le style maniéré et métaphorique, qui de nos jours a été trop ordinaire à certains écrivains. « Nous le devons, dit-il, aux littérateurs soi-disant phi- » losophes du dix-huitième siècle. Que la jeunesse, con- » tinue-t-il, se pénètre donc bien de cette vérité qui ne » peut devenir trop commune, que les philosophes de » nos jours ont corrompu tout ce qu'ils ont touché, et » qu'il faut, pour revenir aux vrais principes du beau » et du bon en tout genre, remonter un siècle plus loin; » c'est là qu'on retrouve les sources où il faut puiser.

Digitized by Google

Henri et Lucy, anglais et français; première partie des leçons de l'enfance; par M. *R. L. Edgéworth*, traduit par M. *L. C. Cheron*. Prix : 1 fr. 80 c. et 2 fr. 40 c. par la poste. A Paris, de l'imprimerie de *Xhrouet*, rue des Moineaux, n. 423; se trouve à cette adresse, et chez *Defrelle*, libraire, cloître Saint-Honoré, n. 11; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.

« Le but principal de *Henri et Lucy*, disent l'auteur » et le traducteur dans leur préface, est de fournir aux » enfans qui commencent à lire, des leçons à leur portée. C'est pour cela que l'on a évité d'employer des » phrases elliptiques et des expressions métaphoriques. » Au lieu d'employer des pronoms, l'on a fréquemment » répété les mots substantifs; l'élégance a par-tout été » sacrifiée à la clarté; et l'on a pris les plus grands soins » pour rendre le style intelligible aux enfans, la difficulté » de parler à l'œil ne devant pas être augmentée par l'emploi de mots qui ne sont pas familiers à l'oreille. D'ailleurs, en se servant de termes simples, et convenables au sujet, l'auteur a tâché de donner des notions » claires sur chaque objet dont il est question dans son » livre, etc.

» Après avoir donné beaucoup d'attention à cet objet, » l'auteur a eu d'ailleurs en vue de fournir une occupation active aux enfans. Les sujets, choisis pour les » instruire sans les fatiguer, sont tirés des objets qui les » entourent, et des circonstances qui se présentent journellement à eux. . . . Ce volume est le commencement d'un cours de leçons pour une partie de l'enfance, » et l'auteur a le projet d'y indiquer des occupations » variées, et mises en action pour tous les jours et toutes » les saisons. . . . Quiconque écrit ou traduit des livres

Digitized by Google

» élémentaires pour les enfans, se présente devant le pu-
» blic avec quelques droits à son indulgence. L'entreprise
» est difficile ; y échouer est ridicule, et le succès est sans
» gloire. Le désir d'être utile est cependant un aiguillon
» suffisant pour encourager des pères à entreprendre cette
» humble tâche, et telle a été l'unique motif de l'auteur
» et du traducteur de ce petit livre. Tous deux ont tâché
» de le rendre utile à leurs enfans et à ceux de leurs
» nations respectives. »

On aurait cru peut-être qu'il n'était plus possible aujourd'hui de trouver un titre neuf à donner à un journal, cependant le citoyen *Palette* vient d'en découvrir un, auquel personne, sans doute, n'avait songé, c'est l'*Art du Coëffeur*. Ce journal justifie parfaitement son titre, il ne traite que des coëffures : Il paraît tous les samedi, et il est orné d'une jolie gravure. Il faut que la mode soit aussi changeante qu'elle l'est devenue, pour qu'un pareil journal puisse se soutenir ; il faut aussi que l'auteur ait bien connu l'esprit des Français, pour avoir osé l'entreprendre.

SPECTACLES.

OPÉRA COMIQUE, *rue Feydeau.*

HÉLÉNA, opéra en trois actes.

Le prince *Constantin*, souverain de la principauté d'Arles, est accusé d'avoir tué son père, et obligé de se soustraire aux poursuites dirigées contre lui. La princesse *Héléna*, sa femme, l'a suivi dans sa fuite, avec un enfant en bas âge ; mais la princesse se sépare bientôt de son mari : craignant même d'être trahie par les cris de son fils, elle l'expose au bord d'une forêt, où il est recueilli par *Maurice*, fermier du voisinage. Quelque temps après, elle vient se placer elle-même, comme pâtre, chez

Digitized by Google

Maurice. Le fermier la questionne, et il lui arrache son secret. Il jure de se dévouer pour elle et pour son fils. Pendant ce temps, le gouverneur d'Arles promet une grande récompense à celui qui découvrira la retraite de *Constantin*, et il exige que chaque habitant fasse une déclaration des étrangers ou des inconnus qu'il a chez lui. *Maurice* déclare le petit orphelin et le pâtre, sous des noms supposés. Dans ce moment, le hasard amène dans la ferme le prince *Constantin* lui-même; il est déguisé, et il se présente parmi des moissonneurs. Le bon fermier, selon son usage, vient le questionner : le prince ne tarde pas à se découvrir. Mais bientôt le gouverneur arrive; il déclare qu'il connaît le prince *Constantin*. En conséquence, le prince ne trouve pas de meilleur parti à prendre que de disparaître, et de gagner la forêt. Son fils et sa femme, déguisée en pâtre, sont reconnus par le gouverneur, qui les emmène, avec le fermier. Ils sont conduits dans le château d'Arles. Leur arrivée fait une grande sensation dans la ville; et le peuple pénètre de force dans le palais, pour demander la tête de *Constantin*. Au milieu de tout ce vacarme, *Constantin* arrive lui-même; il est prouvé qu'il n'est point l'assassin de son père. En conséquence de cette découverte, l'accusé est absous et remis en possession de sa dignité.

Telle est la marche de cet opéra, qui peut le disputer, pour les invraisemblances, à tous les romans traduits de l'anglais. Les convenances y sont par-tout violées; l'idée de faire déguiser une princesse en pâtre, à quelque chose de grossier et de vil, qui suffirait pour faire disparaître le pathétique, s'il y en avait dans la pièce. Il était si facile de la déguiser en bergère. L'auteur ne s'est attaché qu'à faire ressortir quelques situations, et il a tout-à-fait oublié de peindre les mœurs du siècle dans lequel la scène a dû se passer. Le peuple d'Arles s'attroupe dans les rues, et demande la tête de *Constantin*, comme la populace demandait, en 90, la tête d'un aristocrate. Tous ces

Digitized by Google

moyens sont usés, et le peuple ne peut plus être un personnage de comédie. Les reconnaissances sont également passées de mode, sur-tout quand elles ne sont pas ménagées. L'exposition de la pièce se fait par la lecture d'un billet; un autre billet fait le dénouement. Tous ces billets ne font plus d'effet sur les spectateurs. Toute la pièce roule sur des moyens aussi puérils; tantôt c'est une fauvette, sur laquelle on fait des dissertations sentimentales; tantôt c'est une chanson. Quand les personnages ne savent plus que dire, ils lèvent les mains au ciel, et font des invocations à l'Être-suprême; ils se forment en grouppes, comme au ballet de l'Opéra, et les chœurs, sans même être annoncés, viennent souvent, tout exprès, pour tirer l'auteur d'embarras.

Cet opéra est de *Bouilli*; la musique, qui est très-agréable, est de *Méhul*. *Juliette* a fort bien joué le rôle du fermier; il a seul défendu la pièce contre les sifflets.

Prospectus de trois nouvelles éditions du *Génie du Christianisme*, publié par les libraires Migneret, à Paris, et Ballanche père et fils, à Lyon.

Lors de la publication du *Génie du Christianisme*, au mois de germinal dernier, nous avions pensé que cette première édition nous suffirait au moins pour deux ou trois ans. Ce qui nous portait à le croire, était la cherté de l'ouvrage, et le grand nombre des exemplaires tirés, nombre qui équivalait à trois éditions ordinaires. Nous ne pouvions pas prévoir qu'une vente, presque sans exemple dans la librairie, nous exposerait bientôt à manquer à nos engagemens envers nos correspondans et le public.

Non-seulement notre édition s'est écoulée dans l'espace de dix mois, mais nous avons eu à soutenir la concurrence de deux contrefaçons à très-bas prix; l'une dans le nord de l'Allemagne, l'autre dans le midi de la France. La contrefaçon d'Avignon était en quatre volumes, se vendait chez Chambaud, imprimeur-libraire de ladite ville, et s'intitulait: *Nouvelle Edition, à laquelle on a inséré les notes formant l'Appendice, à la fin de chaque volume*. Au moyen d'un arrangement particulier, cette édition a été tolérée par l'auteur et elle est devenue, pour ainsi dire, une nouvelle édition.

Pour satisfaire aux demandes qui continuent à nous arriver de toutes parts, nous allons donner à-la-fois trois nouvelles éditions du *Génie du Christianisme*. L'auteur y a fait plusieurs changemens, et y a joint une défense de son ouvrage, en un petit volume, caractère, papier et format pareils aux trois nouvelles éditions, et qui se délivre avec elles.

Digitized by Google

Prix de ces éditions : la première, en deux volumes in-8°., brochés, papier ordinaire, sans gravures, avec la défense, 10 fr. La seconde, en quatre volumes in-8°., papier vélin, caractères neufs fondus exprès par Vafflard, ornés de neuf superbes gravures : prix, avec la défense, 75 fr. La troisième, toute semblable à la seconde, mais tirée sur papier in-4°. et cartonnée : prix, avec la défense, 108 francs. Les francs de port pour l'étranger et les départemens seront payés à part.

Il n'est pas nécessaire d'avertir que l'édition sur papier ordinaire, faite exprès sans *interlignes*, (c'est-à-dire dont les lignes sont resserrées,) renferme dans ses deux volumes tout ce que contiennent les quatre volumes des grandes éditions.

Nous espérons pouvoir mettre en vente l'édition sur papier commun, du 20 au 25 germinal prochain; les belles éditions paraîtront peu de temps après. Comme les exemplaires de celles-ci sont déjà en partie retenus, les personnes qui désireront s'en procurer voudront bien envoyer, dans le plus court délai, leurs noms et leurs adresses à l'un ou l'autre des éditeurs soussignés.

A Paris, chez Migneret, rue du Sépulchre, faubourg Saint-Germain, n°. 28;

Chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42;

Et à Lyon, chez Ballanche père et fils, halles de la Grenette, département du Rhône.

Traduction complète des poésies de *Catulle*, suivie des poésies de *Gallus*, et de *la Veillée des fêtes de Vénus*; avec des notes grammaticales, critiques, littéraires, historiques et mythologiques; les parodies des poètes latins modernes, et les meilleures imitations des poètes français; par *François Noel*, membre de l'Athénée de Lyon, et auteur du *Dictionnaire de la Fable*, avec cette épigraphe :

Tantum parva suo debet Verona Catullo,
Quantum magna suo Mantua Virgilio.

2 vol. in-8°. : enrichie d'une gravure charmante, représentant *Ariane abandonnée*, idée du savant et ingénieux *Giradet*, exécutée par le crayon et le burin distingués de *Bouillon* et *Roger*, artistes célèbres de la capitale. Elle est, de plus, enrichie d'un plan de la maison de *Catulle* à Sermione, que leva en Italie, par l'ordre du général *Lacombe-Saint-Michel*, l'aide-de-camp et chef de bataillon *Mellini*.

Cette édition, imprimée sur papier fin d'Angoulême, sort des presses du citoyen *Crapelet*. Prix, 12 fr. pour Paris, et 15 fr. 20 cent. pour les départemens. Il en a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin, figures avant la lettre. Prix, 24 fr. pour Paris, et 27 fr. 20 cent. pour les départemens. A Paris, chez *Leger*, libraire, quai des Augustins n°. 44; et *Rémont*, libraire, même quai n°. 41.

Digitized by Google

ANNONCES.

Des Arbres fruitiers pyramidaux, vulgairement appelés *Quenouilles*, avec la manière d'élever sous cette forme tous les arbres à fruit provenant de pépin et de noyaux, pour en faire un objet d'utilité et d'agrément, avec figures. Par Etienne Calvel, ci-devant membre de plusieurs académies, sociétés littéraires et d'agriculture. Un vol. *in*-12. Prix 1 fr. 50 c. et 2 fr. par la poste. A Paris, chez l'auteur, rue Mâcon, n. 1, et chez le Normant. Cet ouvrage, qui a eu beaucoup de succès, ne peut qu'être utile à une époque où l'on s'occupe encore de plantations, et où on va se livrer sans relâche à la taille des arbres.

La Religion Chrétienne, connue dans ses principales preuves, et pratiquée d'après les Pères de l'Eglise; ouvrage utile aux personnes de tout sexe et de tout état; propre à ranimer la foi, à inspirer et à nourrir la piété dans le cœur des fidèles. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 80 c. et 2 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez Onfroy, libraire, rue Saint-Victor, n°. 3; la veuve Nyon, libraire, rue du Jardinet, n°. 2; Nyon, libraire, Pavillon des Quatre Nations; le Normant, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42; Desenne, libraire, Palais du Tribunat, n°. 2; Porthmann, impr., rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 23, près la rue Helvétius.

On a ajouté à cet ouvrage une notice sur les persécutions des quatre premiers siècles de l'église, et sur les hérésies qui l'ont affligée jusqu'au dix-septième siècle; les noms des saints docteurs qui les ont combattues, ainsi que des conciles généraux ou particuliers qui les ont condamnés; et enfin une notice des persécutions que la religion catholique a éprouvé vers la fin du dix-huitième siècle.

Leçons d'un père à ses enfans, ou Recueil de sentimens et pensées morales, extraites des meilleurs auteurs français et latins, et mises en ordre, pour servir à l'instruction de la jeunesse. Un vol. *in*-12. Prix: 1 fr. 80 c., et 2 fr. 50 c. par la poste. Ces cinq ouvrages se trouvent à Paris, chez le Normant, impr.-libr., rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, N°. 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

L'élévation du grand-duc de Toscane à la dignité électorale, rend de nouveau pair le nombre des électeurs. On prétend que le prince de Mecklenbourg obtiendra également cette dignité.

On a publié à Salzbourg, le 17 février, deux patentes; l'une de la part de l'archevêque, Jérôme de Collorédo, qui prend congé de ses anciens sujets, et qui les exhorte à la fidélité et à l'obéissance envers leur nouveau souverain, le grand-duc de Toscane; la seconde, contient la prise de possession, au nom de ce dernier prince, des pays de Salzbourg, Berchtolsgaden, etc. Les titres du grand-duc seront à l'avenir : *Ferdinand, prince de Hongrie et de Bohême, archiduc d'Autriche, prince souverain de Passau, Eichstadt, Berchtolsgaden, etc.* Les habitans passent avec plaisir sous la domination d'un prince dont les Toscans bénissent encore la sagesse et la bonté.

L'harmonie est loin d'être rétablie entre la cour de Munich et les Etats de Bavière. Ces Etats, qui voient une révolution dans les changemens que le gouvernement opère, viennent d'envoyer à Ratisbonne une députation, à l'effet de demander l'intervention de la diète, pour le maintien de la constitution de Bavière. Les rapports politiques de la cour de Vienne avec la Russie, vont être rétablis sur le même pied qu'avant la guerre. S. A. S. l'archiduc grand-duc épousera, sous peu, la princesse héréditaire de Saxe. Cette princesse apportera une dot de 33 millions d'écus de Saxe.

Le concordat promis aux catholiques d'Allemagne, n'est pas encore, à ce qu'on assure, prêt d'être terminé. On attend, pour cela, non-seulement des renseignemens sur l'état des différentes églises de cet empire, mais surtout des avis de la part des puissances médiatrices.

L'exécution du colonel Despard et de six de ses complices, a eu lieu à Londres, le lundi 6 février, à neuf heures du matin. Cette exécution a paru à tout le monde fort naturelle, et n'a excité aucune réclamation. Ces nova-

Digitized by Google

teurs dangereux n'intéressent ordinairement que cette classe de la société, heureusement fort peu nombreuse, qui ne vit qu'au milieu des troubles politiques, qu'elle est toujours disposée à augmenter. La peine de trois des complices qui avaient été recommandés à la clémence du roi, a été commuée en un bannissement perpétuel.

Il a été voté, dans la chambre des pairs du parlement britannique, une adresse de félicitation à S. M., au sujet de la non-exécution de l'attentat médité dernièrement contre ses jours, par les conjurés, dont le colonel Despard était le chef. Il a été nommé, dans la chambre des communes, un comité pour rédiger et présenter une adresse semblable au nom de la chambre.

L'instruction du procès de Jean Peltier, éditeur de *l'Ambigu*, est terminé ; le jury l'a déclaré *coupable*. Le jugement n'a pas encore été prononcé.

C'est à tort que les journaux ont annoncé que sir Sydney Smith était sur le point de s'embarquer pour l'Egypte. Cette nouvelle paraît dénuée de fondement.

La navigation est devenue très-dangereuse dans la baie de Léogane. Les nègres s'emparent de tous les bâtimens qui se trouvent sans défense suffisante pour leur résister, et mettent impitoyablement à mort tous les blancs qui leur tombent ainsi entre les mains. Les équipages de trois navires américains, pris par ces brigands, ont été dernièrement massacrés. Un paquebot expédié de Léogane à Saint-Marc, a éprouvé le même sort ; les passagers étaient au nombre de quarante-quatre. Les nègres les ont fait périr d'une manière si barbare, qu'on n'ose publier les détails de ces horreurs. Le lendemain de cet événement, une barque, montée par ces forbans, a été prise par une corvette française, et les nègres qui en composaient l'équipage, ont été livrés à la fureur des habitans de Léogane qui les ont lapidés et mis en pièces.

On assure que la cour de Madrid est étrangère à la mesure prise dernièrement par le gouverneur de la Louisiane, contre le commerce des Etats-Unis de l'Amérique, et que cette république ne tardera pas à recevoir une juste réparation.

Les émigrations dont nous avons parlé, continuent en Ecosse et en Suisse ; mais le gouvernement helvétique prend des mesures pour arrêter ce mal. Rien n'annonce encore qu'on s'occupe à le faire cesser en Ecosse.

Digitized by Google

L'amiral hollandais Dewinter, arrivé avec son escadre à Cagliari, demanda au gouverneur la permission de mettre à terre ses troupes, à cause des maladies qui régnaient parmi elles, et des besoins qu'elles avoient de rafraîchissemens; mais le gouverneur, après en avoir conféré avec le commandant des vaisseaux anglais, a refusé d'accéder à cette demande.

S. S. en vertu du droit qui lui a été déféré par les grandes puissances de l'Europe, de nommer le grand-Maître de l'ordre de Malthe, a choisi M. le Bailly de Thomasy, chevalier napolitain. Le commandeur de Busy est parti de Rome pour aller en Sicile, porter au nouveau grand-Maître le bref d'élection qui lui confère cette dignité.

Le roi d'Étrurie a eu dernièrement une nouvelle attaque de la maladie à laquelle il est sujet. Les inquiétudes sur la santé de ce monarque ont été assez grandes, pour que l'archevêque ordonnât des prières pendant trois jours.

Le nombre des troupes françaises qui se trouvent à présent en Suisse, est de six mille hommes. Le ministre d'Espagne, M. le chevalier de Caamano, a donné aux chefs des diverses autorités de l'Helvétie, une fête brillante; mais ce n'est pas, comme on l'a dit, à l'occasion de la dissolution du gouvernement central. Il existe aussi dans ce pays de nombreuses troupes de ces vagabonds connus sous le nom de Bohémiens; les ministres s'occupent à en purger le territoire de la Suisse. Voici le discours que M. d'Affry, landamman de la Suisse, a adressé au premier consul de France.

« Citoyen PREMIER CONSUL, appelé, par la médiation » que vous avez prononcée, à la place importante, mais » difficile, de landamman de la Suisse, il est flatteur » pour moi, en devenant l'organe de la députation que » ma patrie vous a envoyée, d'avoir pour première fonc» tion le devoir de vous témoigner la reconnoissance » dont elle est pénétrée, pour l'attention bienveillante » que vous avez daigné donner à cet ouvrage, qui con» firme l'indépendance de la Suisse.

» Votre premier bienfait est d'avoir rendu aux dif» férens peuples de la Suisse, le gouvernement fédératif » qui seul peut leur convenir.

» Le résultat de votre médiation créa de nouveau les

Digitized by Google

» liens de convenances qui unissaient deux nations accoutumées à se procureur des avantages réciproques, et » faites pour s'estimer. Les troubles qui ont agité ma » patrie, cesseront; les puissances amies de la Suisse, » applaudiront aux moyens que le PREMIER CONSUL a em- » ployés pour arrêter les funestes effets de l'esprit de parti. » Je dois à mon pays de seconder vos vues bienfaisantes, » et je me dois à moi-même d'être parfaitement impartial » dans l'exercice des fonctions qui me sont attribuées.

» Je prie le PREMIER CONSUL de recevoir et d'accueillir » avec bonté l'hommage de notre profond respect. »

CORPS LÉGISLATIF.

Dans la séance du 6 ventose, les conseillers d'état Treilhard, Petiet et Regnault ont proposé le second projet de loi du code civil, relatif à la jouissance et à la privation des droits civils; le cit. Treilhard en a donné lecture; ensuite l'orateur a énoncé les motifs qui en ont suggéré les dispositions.

N. B. Le code civil, et les discussions, tant au conseil d'état qu'au tribunat, devant être recueillis avec les discours des orateurs du gouvernement, pour fomer un corps d'ouvrage, il nous a paru inutile d'en donner des extraits dans ce journal. Ces extraits, d'ailleurs, quelqu'attention qu'on mît à les rédiger, ne seraient pas suffisans pour ceux que cette loi intéresse, et seraient inutiles pour les autres.

Les conseillers d'état Regnault (de Saint-Jean-d'Angély), Réal, Berenger et Fourcroy, ont été introduits dans la séance du 7 ventose; ce dernier a proposé un projet de loi sur l'*exercice de l'art de guérir*.

Cette loi règle le mode à suivre pour être reçu médecin et officier de santé; elle contient des dispositions pénales contre ceux qui, six mois après sa publication, exerceraient l'art de guérir sans s'être conformés aux dispositions qu'elle prescrit.

Il n'y pas eu de séance le 8. Dans celle du 9, le troisième projet de loi relatif aux actes de l'état civil a été proposé par les conseillers d'état Thibaudeau, Jolivet et Regnault (de Saint-Jean-d'Angély); le premier a porté la parole.

Digitized by Google

Dans la séance du 11, le conseiller d'état, Regnault (de Saint-Jean d'Angely), propose dix projets de loi qui intéressent diverses communes.

Les conseillers d'état Emery et Dupuis présentent ensuite le quatrième projet de loi du code civil, sur *le domicile*.

Le conseil municipal d'Orléans fait hommage au corps législatif de deux cents cinquante exemplaires de la délibération par laquelle il a pris l'arrêté, autorisé du gouvernement, de faire relever le monument consacré à la mémoire de l'illustre *Jeanne d'Arc*.

TRIBUNAT.

Dans les séances des 6, 7, 9 et 10 de ce mois, le tribunat s'est occupé de la discussion des divers projets de loi qui lui ont été renvoyés par le corps législatif. Nous n'en ferons point ici l'énumération, elle se trouve à l'article du corps législatif. Il a reçu de plus diverses pétitions d'un intérêt particulier, et les a renvoyés au gouvernement.

Le tribunat, dans la séance du 10, a passé à l'ordre du jour sur la pétition des citoyens Viquesnes père et fils, et compagnie. Ces citoyens se plaignent du service actuel des messageries, et demandent qu'il y ait un service général des messageries; que ce service marche seul en relais; que toutes les voitures employées à ce service soient construites sur un modèle approuvé par le gouvernement; que le tarif des prix et des transports des personnes et des marchandises soit arrêté par lui.

La séance du 12 est ouverte par la lecture du procès-verbal, dont la rédaction est approuvée.

Il est rendu compte des adresses et pétitions.

Des rentiers de l'état exposent qu'une partie d'entr'eux n'est pas payée du dernier semestre de l'an 5, et du premier semestre de l'an 6, qui s'acquittaient en bons d'impositions; que quelques-uns même ne le sont pas du premier semestre de l'an 5, pour le quart en numéraire, dont le paiement n'a pas été achevé; qu'il n'y a que les propriétaires, ou ceux qui avaient beaucoup d'impositions, qui aient pu jouir de la faculté que la loi du 9

Digitized by Google

vendémiaire an 6 accordait aux rentiers, d'appliquer le montant de leurs rentes au paiement de leurs impositions; que la loi du 30 ventôse an 9, détermine un mode de liquidation pour toutes les parties arriérées, rentes provisoires, créances de fournisseurs et autres effets du gouvernement, qui se trouvaient sans emploi. Ils demandent que le montant de ces bons soit constitué comme les autres dettes qui se liquident, si l'état des finances ne permet pas de les payer en espèce.

Renvoi au gouvernement.

Le président rappelle au tribunat qu'il a fixé à aujourd'hui la discussion du titre premier du code civil, relatif à la publication, aux effets, et à l'application des loix en général.

Aucun orateur ne s'étant présenté pour le combattre, le tribunat délibère sur le projet; il est adopté à la majorité de soixante-une voix contre trois.

Les orateurs chargés d'exprimer dans le sein du corps législatif le vœu du tribunat, sont: Grenier, Faure, et Gillet-la-Jacqueminière.

Après avoir entendu les tribuns Carion-Nisas, Cernon-Pinteville, Chabaud-Latour, Challan, Chassiron et Costé, le tribunat vote l'adoption de trente projets de loi d'un intérêt local.

PARIS.

Par arrêté du premier consul, Joachim-Xavier Isoard est pourvu de la charge d'auditeur de Rote, en la cour de Rome, vacante par la promotion au cardinalat de N. N. de Bayanne, dernier possesseur de ladite charge, pour la tenir et exercer, en jouir et user avec les mêmes honneurs, autorité, prérogatives, prééminences, franchise, liberté, gages, droits, fruits, profits, revenus et émolumens qui y appartiennent, tels qu'en a joui ou dû jouir ledit cardinal Bayanne.

Consulté sur la question de savoir si la publication des loix et actes administratifs pouvait se faire dans l'intérieur des églises, par des fonctionnaires publics et par les

Digitized by Google

prêtres eux-mêmes, le gouvernement vient de tracer les principes qui doivent diriger les uns et les autres en cette matière. Il résulte de sa décision, 1°. Que les églises étant à la disposition exclusive des évêques, c'est à ces derniers seuls, et aux ecclésiastiques délégués par eux, qu'il appartient de discourir dans les temples; qu'aucun laïque, de quelque caractère qu'il soit revêtu, ne peut s'arroger ce droit inhérent au sacerdoce; 2°. Que la nouvelle législation, non plus que l'ancienne, n'impose point aux prêtres l'obligation de faire aux prônes, aucune publication relative aux affaires temporelles, si ce n'est celles qui *seront ordonnées par le gouvernement;* 3°. Qu'en conséquence, les publications des officiers publics, et pour les objets temporels, doivent continuer de se faire selon les divers usages de chaque contrée, dans les places, dans les maisons communes, ou à l'issue des messes paroissiales, à la grande porte des églises, conformément à ce qui est ordonné par l'édit de 1695, et par la déclaration de 1698, dont les dispositions sur cet objet ne se trouvent contredites par aucune loi nouvelle.

Le grand juge ministre de la justice vient d'écrire au préfet des Basses-Pyrénées, que le gouvernement a approuvé la proposition par lui faite, de déporter à la Louisiane les familles bohémiennes et les autres vagabonds arrêtés dans son département, les 1^er^. et 15 frimaire dernier. « Les uns, dit le ministre, ne pourront, à leur arrivée, être rendus à une liberté indéfinie; ils devront être sous une surveillance plus ou moins sévère: les autres, à raison d'une moralité moins dépravée, de moyens de travailler, et de volonté de faire subsister leurs familles, pourront, au moment même du débarquement, être employés à la culture des terres, ou à d'autres travaux.

Le gouvernement vient d'accorder une pension viagère

Digitized by Google

de 600 fr., à la veuve du citoyen Deymar, mort préfet du Léman.

Un grand nombre de corps civils et militaires ayant souscrit et envoyé des fonds pour ériger un monument au PREMIER CONSUL, celui-ci a ordonné aux ministres de l'intérieur et de la guerre, de faire agréer ses remercimens à ces différens corps, pensant qu'il faut laisser ce soin au temps à venir, si tant il est vrai qu'il l'en juge digne.

Le nommé Lormier, huissier au tribunal civil de Dieppe, convaincu du crime de faux en écritures authentiques, vient d'être condamné, par le tribunal spécial de la Seine-Inférieure, à huit années de fers et à la marque.

Divers journaux de la capitale et des départemens avaient mis beaucoup d'empressement et d'affectation à publier une lettre qu'ils prétendaient leur avoir été adressée de Bar-sur-Ornain, et dans laquelle on annonçait qu'un ministre du culte catholique de cette ville, avait refusé d'inhumer dans le lieu ordinaire des sépultures, les restes du général Krieg, sous prétexte que cet officier était protestant. Le prétendu signataire de la lettre s'est présenté, ces jours derniers, devant le conseil municipal de Bar-sur-Ornain, pour déclarer qu'il n'a jamais rien écrit de semblable à la stupide diatribe qui a figuré, sous son nom, dans plusieurs journaux, et pour demander acte de son désaveu.

L'on mande de Rouen, que Lebourgeois et Picot, anciens chefs de chouans, accompagnés de plusieurs individus, étaient repassés d'Angleterre en France, où ils se tenaient cachés depuis un mois. La police, informée de leur retour, a cherché à en pénétrer les motifs, et bientôt elle a su qu'ils tramaient de nouveaux complots contre la sûreté publique. Ils ont été arrêtés, et on a trouvé dans leurs réponses la preuve des projets criminels qui les ramenaient parmi nous.

Digitized by Google

La femme Lecardonnel a été amenée, le 6 du courant, de Pont-Audemer à Rouen, et déposée dans les prisons de la Conciergerie, d'où elle a dû partir le 7 pour Evreux, attendu qu'il y a ordre de la transférer à Paris, ainsi que son mari, Lebourgeois, Picot et Letellier.

M. le cardinal de Rohan vient de mourir à Ettenheim, capitale de sa principauté, au moment où elle venait d'échoir en indemnité à l'électeur de Bade.

Le bureau des longitudes publie, dans la *Connaissance des temps*, la table des plus grandes marées qui suivent les nouvelles et pleines lunes. Ces phénomènes dépendent, comme on sait, des actions combinées du soleil et de la lune. La résultance de ces actions est à son *maximum*, lorsque ces deux astres, en conjonction ou en opposition, sont à-la-fois le plus près qu'il est possible de la terre, et dans le plan de l'équateur. Les plus grandes marées n'ont point lieu le jour même de la pleine lune ou nouvelle lune, mais un jour ou deux après. Les diverses circonstances qui tendent à augmenter les marées, se ont à-peu-près réunies dans la nouvelle lune du 2 germinal prochain: les déclinaisons des deux astres seront très-petites, et la lune sera périgée; les marées du 3 germinal seront donc fort grandes, et si les vents les favorisent, elles pourront occasionner des inondations. Il importe aux départemens maritimes d'en être instruits d'avance, pour prévenir les accidens qui peuvent résulter de ces grandes marées.

Errata. Le texte latin rapporté en note à la pag. 493 de ce journal, a été altéré de manière qu'il ne présente aucun sens; il faut lire ainsi : *omnibus vis nomina vocat.* Ps. *adsumus.* Job. *Catuli leonum rugientes, ut rapiant, et quærant à Deo escam sibi.* Ps.

Digitized by Google

(N°. LXXXIX.) 21 VENTOSE an 11.
(Samedi 12 Mars 1803.)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

VOYAGE DE CAHORS A PARIS,

par le Bordelais, le Poitou et la Touraine.

Fragment.

L'AUTEUR parle des plaines incultes et marécageuses de la Sologne et du Berri. Son dessein est de mettre en opposition le tableau qu'elles présentent, avec celui des plaines riantes et fécondes qui s'offrent à lui dans la route qu'il a choisie.

Des plus beaux dons de la nature
Le ciel déshérita cet aride séjour :
Aucun cristal limpide, aucune source pure
N'y vient porter la vie aux plantes d'alentour ;
Aucun ruisseau, par son murmure,
N'y vient appeler dans son cours
L'intéressante rêverie,
La touchante mélancolie,
Le besoin des plaisirs et celui des amours.

Digitized by Google

Sans flageolet et sans maîtresse,
Quelques pâtres grossiers errent sur ces déserts;
Jamais le bruit de leurs concerts,
Ou les accens de leur tendresse
N'y firent retentir les airs.
Les troupeaux, que sans doute oublie
Le dieu négligent des pasteurs,
N'y paissent qu'une herbe flétrie;
Jamais un pâturage en fleurs
N'engraisse la brebis chérie
De ses bienfaisantes faveurs.

Ce n'est pas là que de Virgile
La muse élégante et facile
Eût peint ses aimables bergers;
Ce n'est pas là, que l'indiscret Chapelle,
Sur son luth paresseux, dans sa gaîté nouvelle,
Eût chanté ses couplets légers:
Là sans doute Parni, pour son Éléonore,
N'eût pas fait ces vers séducteurs
Que la jeune fille dévore;
Ces vers, aux sons si doux, si purs et si flatteurs,
Qu'en cessant de les lire, on croit au fond des cœurs
Les sentir résonner encore;
Fontanes, dans ces lieux, au poète étrangers,
N'eût trouvé ni les fleurs, ni les fruits des vergers:
Et toi, chantre divin, dont la muse féconde
Soumettant à ses loix les cieux, la terre et l'onde,
Et l'univers physique, et l'univers moral,
En traits si variés, mais d'un succès égal,
Sais peindre des jardins les beautés ravissantes,
Les champs, leurs plaisirs vrais, leurs scènes si touchantes,
L'imagination, ce pouvoir créateur,
Les soins de la pitié, les larmes du malheur!...

Digitized by Google

Toi, qui suis tour-à-tour, sur l'aile du génie,
Ou Virgile ou Milton dans leur course infinie,
Et leur brillant rival dans l'art brillant des vers,
Les fais tous deux revivre aux yeux de l'univers!
Toi, qui de la nature épuisas les largesses,
Et de son triple empire as chanté les richesses,
O Delille! en ces lieux sans vie et sans couleurs,
Aurais-tu pu tracer tes tableaux enchanteurs!

Par le C. AGARD, *Président du Conseil-général du département du Lot.*

ENIGME

Encore sur l'air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Je suis, ô lecteur curieux,
Je suis un fort singulier être.
D'abord inutile à tes yeux,
Sans moi ton œil ne saurait être.
Quoiqu'à tes lèvres étranger,
Sans gêne comme sans mystère,
Sur elles je cours me ranger,
Dès que tu nommes ta commère.

Banni de la terre et des cieux,
Je n'en suis pas moins dans le monde.
De plus, ne pouvant faire mieux,
Faute de l'eau j'habite l'onde.
On ne me trouve nulle part,
Cependant par-tout je me montre,
Et même (badinage à part),
On me voit en toute rencontre.

Digitized by Google

Sans moi, point de création,
Et sans moi l'univers existe;
Sans moi, point de religion,
Et sans moi le culte subsiste;
Sans moi, l'on peut être chrétien,
Pour catholique, j'en défie :
Oncques, sans moi, femme de bien
Ne fut honnête de sa vie.

Je suis sans cesse en oraison,
Sans être un instant en prière.
Tout ainsi qu'en dévotion,
Je ne cesse d'être en colère.
Toujours au chœur tu me verras;
Mais par un bizarre caprice,
A vêpres je ne paraîs pas,
Moi qui ne bouge de l'office.

Dans le soleil tu peux me voir,
Ne me cherches pas dans la lune.
Au blanc je préfère le noir,
Et pourtant la blonde à la brune.
Reçu dans toutes les maisons,
Je fuis les champs, je fuis les villes;
Je fréquente hommes et garçons,
Je ne hante femmes ni filles.

Vainement je suis écarté
De la danse et de la musique.
Pour l'opéra je semble né,
Sur-tout pour l'opéra comique.
A l'orchestre, aux loges assis,
Je dédaigne l'amphithéâtre,
Et jamais on ne m'a surpris
Au parterre plus qu'au théâtre.

Digitized by Google

Je ne quitte point le logis
Et je suis toujours en voyage;
Sans jamais à table être admis,
Je m'y glisse avec le potage.
Aux nôces toujours invité,
Je suis exclu du mariage.
Sans moi pourtant, en vérité,
Jamais on ne vit bon ménage.

Je suis nécessaire à l'amour,
Et j'accompagne l'innocence.
Tous deux ne peuvent un seul jour
Exister hors de ma présence.
A la folie, à la raison,
Je suis également de mise,
Et sers, en toute occasion
Au bon sens comme à la sotise.

Ai-je tout dit? Il s'en faut bien;
Mais, à cette exacte peinture
Je joins, pour qu'il ne manque rien,
Encore un mot sur ma figure.
Je suis, ô curieux lecteur,
Je suis tout rond comme une pomme,
Et dans ces vers, voilà, d'honneur,
Voilà deux fois que je me nomme.

Par M. de Bussy, habitant de Versailles, *abonné*.

LOGOGRYPHE.

Prends garde, cher lecteur, qu'à toi je ne m'attache,
Ce que je tiens, je le tiens fort;
Je le déchire, je l'arrache,
Si, pour m'en séparer, on veut user d'effort.
Je ne suis pourtant pas toujours si redoutable,
Car je sers aussi d'ornement:

Digitized by Google

Je décore le front d'une bergère aimable,
Et je brille peut-être en ton appartement.
Désire-tu de me connaître ?
Coupe mon chef : du pontife et du prêtre
Tu vas trouver un vêtement ;
Ne coupe que ma queue, et tu vas voir paraître
Un terme en musique usité :
Tu m'as mis sans queue et sans tête,
Je dois être encor redouté :
Si, par l'effort de la tempête,
Je suis de mon siége emporté,
Je renverse et j'entraîne au fond des précipices
Tout ce qui s'offre à ma fureur ;
Tu croiras que par-tout je porte la terreur ;
Rassure-toi ; je rends de grands services,
Et sers de base aux plus beaux édifices.

CHARADE.

Je suis, mon cher lecteur, véritable amphibie;
Je t'offre un mot latin pour première partie;
Il frappe avec plaisir l'oreille d'un auteur
Qui m'entend à grands cris demander à l'acteur.
Il faut, à ma seconde, au moins une compagne,
Pour charmer tes loisirs, à Paris, en campagne.
Pour mon tout, l'homme sage a soin de l'éviter;
Politesse, et douceur, savent l'en préserver.

Par M. Ch*****, *de Limours.*

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Énigme est *Demoiselle*, considérée comme jeune personne, insecte, et instrument de paveur.

Celui du Logogriphe est *Mère*, où l'on trouve *mer*, *ère*, *ré* (note), *me* (pronom), *Ré*, île de l'Océan, et *Mer*, ville du département de Loir-et-Cher.

Le mot de la Charade est *Siamoise.*

Digitized by Google

CONTE ORIENTAL.

L'Arbre sensible.

UN jour Almanzor assis sur le penchant d'une colline, et parcourant des yeux le paysage qui s'offrait à sa vue, disait au Génie tutélaire de cette charmante contrée : Que la nature est belle! Comment l'homme peut-il se priver volontairement du plaisir de voir les moissons ondoyer, les prés se couvrir de fleurs, les ruisseaux fuir, et l'arbre se balancer dans les airs? Arbre superbe, de quelles délices tu jouirais, si le ciel t'eût doué du sentiment! C'est dans ton sein que se réfugient les oiseaux amoureux; c'est sur ton écorce que les amans gravent leurs chiffres; c'est sous ton feuillage que le sage vient rêver au bonheur. Tu prêtes ton abri à toute la nature sensible. Que ne puis-je être toi, ou que n'as-tu mon âme! Deviens arbre, indiscret jeune homme, dit à l'instant le Génie; mais reste Almanzor sous son écorce. Sois arbre jusqu'à ce que le repentir te rende ta première forme. A peine le Génie a-t-il achevé de parler, qu'Almanzor s'élève en arbre majestueux : il courbe ses superbes rameaux en voûte de verdure, impénétrable aux rayons du soleil. Bientôt les oiseaux, les zéphirs et les pasteurs recherchèrent l'ombrage du nouvel arbre; mais il ne le prêta jamais qu'à regret à l'indifférence. Cependant la belle et insensible Zuleïma vint un soir se reposer sous son ombre. Bientôt le sommeil ferma doucement ses paupières. Que de graces s'offrirent à l'imprudent Almanzor! Un frémissement insensible s'empare de ses feuilles. Il incline vers la jeune fille ses rameaux amoureux. Tandis qu'il fait des

Digitized by Google

efforts jaloux pour la dérober à l'Univers, Nesser, amant dédaigné de Zuleïma, porte ses pas vers ces lieux : il voit la fille charmante, et d'une main téméraire, il veut écarter le branchage que l'arbre cherche à lui opposer. Nesser est auprès de Zuleïma ; il va lui dérober un baiser. L'arbre pousse un gémissement ; Nesser fuit, Zuleïma s'éveille ; Almanzor a repris sa première forme. Il tombe aux pieds de la fière Zuleïma, dont le cœur s'attendrit à la vue de tant de prodiges. Que de belles ont à moins perdu leur indifférence !

Par une femme.

CONTE GREC.

L'origine de la Rose.

Craignant de perdre Rosélia dès son berceau, ses parens allarmés la consacrèrent à Diane. Bientôt la jeune Rosélia, prêtresse de cette Déesse, lui présenta l'encens et les vœux des mortels. Elle ne comptait que seize printemps, quand sa mère, par une tendresse sacrilège, l'enleva du temple de Diane, pour l'unir au beau Cymédore. Quoi ! répétait sans cesse cette mère imprudente, en regardant sa fille, quoi ! ma fille ne connaîtra jamais les douceurs d'un hymen fortuné ! Quoi ! les flammes du bûcher funèbre consumeraient toute entière cette beauté si charmante, qui ne laissera pas après elle de jeunes enfans pour rappeler ses traits et pour bénir sa mémoire ! Rosélia est conduite de l'autel de Diane à ceux d'hyménée. Là sa bouche timide profère de coupables sermens, dont son cœur ne connaît pas le danger. Cependant Cymédore, que l'idée de Diane poursuit d'un noir pressentiment, se hâte de sortir

Digitized by Google

avec Rosélia du temple de l'Hymen. Ils en franchissaient les derniers degrés, lorsque Diane leva son mobile flambeau sur la nature. La chaste Déesse n'a pas plutôt aperçu nos époux fugitifs, qu'un trait, semblable à ceux dont elle atteignit les enfans de Niobé, part de sa main immortelle, et va frapper le cœur de Rosélia. Un soupir qui vint expirer sur les lèvres de cette vierge-épouse, fut, dit-on, le seul reproche qu'elle adressa à la Déesse. Rosélia chancelle, ses faibles genoux fléchissent sur le gazon qui la reçoit. Transporté de douleur et d'amour, Cymédore veut soutenir son épouse; mais, ô prodige! il n'embrasse qu'un arbuste, qui blesse ses mains abusées. Cependant ce nouvel arbuste, né du repentir de Diane et des pleurs de l'Amour, se couvre de roses, fleur jusqu'alors inconnue. Rosélia, sous cette forme nouvelle, conserve ses grâces, sa fraîcheur, et jusqu'au doux parfum de son haleine. L'amour et la pudeur rougissent encore son front, et les épines que Diane fait croître autour de sa tige, protègent son sein embaumé. Cette belle fleur sera d'âge en âge également chère à la vierge craintive, et à la jeune épouse.

Par la même.

Après ces deux morceaux charmans, d'une femme qu'une grande timidité empêche de se livrer à un talent réel pour les lettres, on lira avec plaisir ce fragment de Thompson, traduit par une autre femme morte à la fleur de son âge, et que de nombreux amis regrettent encore.

Digitized by Google

Traduction libre de la fin du premier chant de Thompson.

Le poète, après avoir décrit les effets du printemps sur toute la nature, s'attache particulièrement à peindre l'influence de cette saison sur la jeune fille ; il l'avertit de se tenir en garde contre l'Amour ; il invite les hommes à fuir cette passion funeste ; il cherche à leur persuader que les délices en sont empoisonnées, et les tourmens affreux : il peint ceux de l'absence et de la jalousie, et termine ce chant par le tableau délicieux d'une union pure et parfaite.

Il dit : « Craignez d'aimer ; d'aimer il donne envie. »

« Toute la nature renaît avec le printemps : le visage de la jeune fille s'anime, ses joues se colorent, ses lèvres deviennent plus fraîches et plus vermeilles, ses yeux humides brillent d'un éclat plus vif ; elle exhale la jeunesse, son cœur palpite, un désir vague soulève son sein, une douce agitation se répand dans ses veines, son âme toute entière est amour.

Subjugué, comme elle, par un charme irrésistible, son amant cherche ses regards ; mais bientôt la flamme dont ils étincellent l'éblouit, le trouble ; il s'en détourne languissamment et soupire. Ah ! veillez alors, jeunes beautés, veillez soigneusement sur vos cœurs, prêts à vous échapper ; évitez le soupir contagieux ; défiez-vous de ces yeux supplians et de cet air timide : craignez qu'un langage séduisant ne triomphe de vos sages résolutions ; et lorsque

Digitized by Google

le crépuscule du soir approche, ne vous risquez pas avec l'homme trompeur, dans ces bosquets où les lilas fleurissent, où les roses effeuillées parfument le gazon.

Et toi, jeune homme, qui aspires à la renommée, redoute même la séduction d'un coup-d'œil; dès que le cœur s'ouvre aux molles douceurs de l'amour, la sagesse perd son empire, la gloire ses illusions. Enivré d'un bonheur fantastique, l'amant passionné ne voit plus que l'image enchanteresse qui l'a séduit. Sans cesse il contemple ces graces qui ravissent, ce sourire qui invite, et ce regard faussement modeste, dont le charme cache la ruse, la cruauté et la mort; il écoute cette voix de sirène, dont les accens l'attirent vers un rivage perfide, qui lui offre des délices empoisonnées. Alors, dans les bras de l'amour, se livrant à toutes les voluptés, il laisse sans gloire écouler sa vie. Mais le cruel repentir lève, au milieu des roses, sa tête de vipère, et, de son dard aigu, perce ce cœur coupable, où l'honneur lutte encore par accès contre les tyranniques attraits des plaisirs.

S'il est absent de ce qu'il aime, combien de tourmens imaginaires viennent l'agiter! Plongé sans cesse dans une rêverie profonde, il se plaît à les nourrir. Bientôt son teint se décolore, la fleur de sa jeunesse se flétrit; il néglige ses intérêts; la fortune dédaignée ne lui sourit plus, tout s'efface autour de lui : le printemps est sans fraîcheur, la voûte azurée des Cieux s'obscurcit et se resserre, l'Univers s'éteint; il ne voit qu'elle, il n'entend qu'elle,

Digitized by Google

il ne vit qu'en elle seule; elle possède toutes ses pensées, anime tous ses sens et palpite dans toutes ses veines. L'étude n'a plus d'attraits pour lui ; d'un œil distrait il parcourt les pages que sa main tourne au hasard. Ses amis ne suffisent plus à son cœur : solitaire au milieu d'eux, tandis que ses lèvres prononcent à peine quelques mots sans suite, son âme vole auprès de celle qu'il aime, et le simulacre d'un amant reste fixé dans une attitude mélancolique, la tête penchée, et les yeux languissans d'amour. Soudain il tressaille : revenu de son extase, il fuit; il va chercher les lieux solitaires et romantiques, les bois sombres qui sympatisent avec son cœur : errant sous leur ombrage, il s'abandonne à tous les mouvemens tumultueux de l'amour, et voit ainsi finir le jour dans un tourment mêlé de charmes. Fatigué par ses vaines pensées, il vient, à l'approche de la nuit, se reposer sur les bords d'un ruisseau. Là, ses soupirs s'exhalent, sa tête appesantie tombe sur le gazon, ses larmes coulent. Bientôt la lune se dégage peu-à-peu du sein des nuages amoncelés ; elle argente, par degrés, l'horizon, et amène à sa suite les heures paisibles : alors il regagne sa retraite, à la lueur incertaine du rayon vacillant. Ses pensées et ses sentimens ont pris une teinte plus douce, il se plaît à entendre les derniers accens des oiseaux, et demande au rossignol d'unir sa voix plaintive à la sienne.

Tandis que la nature silencieuse repose, et que la nuit suspend les tourmens du jour, assis devant une lampe qui ne jette autour de lui

Digitized by Google

qu'une pâle clarté, il veille ; et dans l'espoir de soulager son cœur, il cherche à exprimer les sentimens dont il est dévoré : mais chaque mot que trace sa main rapide, rend plus actif le feu qui le consume. Il s'agite, il se lève, il marche d'un pas inégal et précipité ; enfin, épuisé par l'excès de son délire, il appelle le sommeil bienfaisant. Vainement il l'implore : la nuit s'écoule, l'aurore éveille la nature, et l'infortuné n'a point encore goûté ce repos salutaire, qui seul pourrait suspendre les tourmens de son cœur.

Succombant alors à ses douloureuses agitations, perdant jusqu'au sentiment de ses peines, le sommeil vient fermer ses paupières appésanties. Aussi-tôt les songes s'emparent de son esprit fatigué, tourmentent son repos, et sous de sombres couleurs, lui présentent des scènes fantastiques.

Transporté auprès de celle qu'il aime, dans des lieux solitaires et enchantés, loin des envieux et des méchans, il la voit, lui parle ; et s'abandonnant à une douce illusion, il croit entrevoir le bonheur ; soudain une puissance inconnue le lui ravit. Désespéré, furieux, il escalade des rochers menaçans ; il traverse des forêts sombres, où l'œil du voyageur n'a jamais pénétré. Il erre sur des plages arides, dans des déserts sauvages, environné de ténèbres et de tempêtes. Il frissonne à la vue d'un gouffre qui s'ouvre sous ses pas. Il se jette dans un fleuve agité ; il lutte contre les flots pour atteindre la rive opposée, d'où, tremblante et abandonnée, elle l'appelle, lui

Digitized by Google

tend les bras, et semble vouloir venir à lui; mais il lutte vainement : jouet des ondes qui l'entraînent, il s'élève un moment sur la vague écumante, et disparaît soudain.

Tels sont les tourmens où l'amour trouve encore des charmes. Mais si la jalousie verse ses poisons dans un cœur, elle le livre sans relâche aux inquiétudes cruelles, aux craintes renaissantes, aux soucis dévorans; il n'est plus de douces peines, plus d'espérances délicieuses, plus de souvenirs consolateurs ; le charme cesse, et le paradis de l'amour s'évanouit.

Asile de la paix et du mystère, gazons fleuris, ombrages favorables, adieu pour jamais. Dernier rayon d'un bonheur qui s'éteint, brillez encore une fois ! L'affreuse jalousie désenchante toute la nature.

Ces traits autrefois animés par l'amour, ne le sont aujourd'hui que par un désespoir farouche ; ces yeux qui étincelaient d'une flamme vive et pure, ne lancent plus que des regards sombres et furieux, où se peignent tous les tourmens de son cœur. Il voit ses rivaux se disputer le bien qu'il brûle de posséder, et son plus mortel ennemi le lui ravit. Une rage impuissante le dévore, une fièvre ardente le consume. Vainement le dépit et la fierté semblent lui prêter quelques instans d'un calme trompeur : soudain l'imagination lui retrace avec la magie enchanteresse de l'amour, les graces qui l'ont attiré, les charmes qui l'ont séduit, les premières faveurs qui l'ont enivré. Aussi-tôt le délire renaît, le poison circule dans ses veines, agite ses nerfs, fait bouil-

Digitized by Google

lonner son sang, et l'anxiété du doute lui devient si pénible, qu'il trouverait le repos dans la certitude de son malheur.

C'est ainsi que l'ardente jeunesse attirée par l'amour dans une route fatale, dont les piéges sont couverts de fleurs, dissipe ses plus belles années, renonce à la fortune, aux honneurs, à la gloire, dédaigne la renommée, et ne vit que de ravissement ou de désespoir.

Heureux! oh! les plus heureux des mortels, ceux qu'une divinité favorable a unis, et qui, dans un seul et même destin, confondent leur cœur, leur fortune et leur être! Ce n'est pas un lien étranger à la nature qui assure leur félicité; l'amour seul *harmonise* à jamais, d'une manière céleste, leurs goûts et leurs sentimens. Dans cet accord divin, toujours leurs pensées se rencontrent, leurs volontés se préviennent; leur confiance est parfaite, et leur amour sans borne; car, l'amour seul peut répondre à l'amour, et donner le bonheur.

Que l'homme vil, qui achète de parens barbares la main d'une jeune fille, victime involontaire, consume ses jours dans l'inquiétude, et ses nuits dans les regrets! que ces tyrans jaloux, qui dérobent à tous les regards leurs épouses captives, que ces nations féroces, dont l'amour n'est qu'un désir sauvage, âpre comme le soleil qui les brûle, cherchent leurs jouissances dans des transports qu'ils ne sauraient faire partager! Les mortels choisis que l'amour a pris plaisir à enflammer d'une même ardeur, à unir d'un lien sacré, vivent libres comme la nature, ignorant la crainte et tous

Digitized by Google

les vains désirs ! Eh ! que leur importent le monde, ses richesses, ses plaisirs, ses illusions ? ils trouvent, dans leur tendresse mutuelle, tout le bonheur que l'imagination la plus ardente peut concevoir, et que le cœur le plus insatiable peut désirer. Ils préfèrent, à la beauté, ces traits embellis par le sentiment, et à tous les biens périssables, la vertu, la paix et l'amour, le don le plus beau de la bonté céleste. Les gages chéris d'une union si douce, croissent, en se jouant, autour d'eux, et déjà laissent apercevoir le courage du père, les graces de la mère. Heureux époux ! vous retrouvez dans cette double ressemblance, les délicieux souvenirs de votre jeunesse, de vos amours. L'enfance, cette fleur de la vie humaine, s'épanouit par degrés, déploie chaque jour quelque nouveau charme; bientôt la raison commence à poindre et sollicite une douce et continuelle vigilance. Délicieuse tâche ! faire germer la pensée dans un cerveau si tendre, aider les premières idées à éclore, verser l'instruction dans un esprit qui s'ouvre, et fixer la vertu dans un cœur ardent : oh ! révélez-nous votre félicité, vous qui, regardant autour de vous, et n'y voyant que du bonheur, avez senti couler des larmes; tous les biens de la nature, si riche et si variée, dilatent votre cœur ! Une fortune modeste, des plaisirs champêtres, un travail facile, entremêlé d'un doux repos, des livres amis, une existence utile, une conscience pure et la bénédiction céleste; telles sont les jouissances ineffables de deux cœurs vertueux, toujours plus aimans parce qu'ils

Digitized by Google

qu'ils ont recueilli plus de preuves et de souvenirs d'amour. Ainsi leurs jours s'écoulent : les saisons, qui roulent sans cesse autour de ce globe agité, les retrouvent toujours heureux. Le printemps dépose sa guirlande de roses sur leur tête, et au déclin de leur vie, comme à la fin d'un beau jour, le soir arrive calme, serein. Leurs yeux se ferment : ils terminent ensemble le songe de la vie, et leurs esprits, dégagés des liens mortels, s'envolent vers ces régions heureuses, séjour éternel de paix et d'amour. »

Sylves de Publius-Papinius Stace, traduites d'après les corrections de *J. Mahland*, avec le texte et des notes, par *M. S. Delatour*, traducteur des *Œuvres de Claudien*. Un vol. in-8°. de 620 pages. Prix, 6 fr. Paris, an 11, (1802), chez *Colnet*, rue du Bacq, n°. 618, et chez *le Normant*, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Virgile, sous Auguste, fit par ses vers les délices de Rome : Stace, sous Domitien, la charma par sa Thébaïde. Les Romains, un peu dégénérés, couraient, dit-on, en foule à ses lectures publiques, et quelquefois oubliaient en l'écoutant la perte de Virgile et d'Auguste.

Curritur ad vocem jucundam et carmen amicæ
Thebaïdos, lætum fecit cum Statius urbem
Promisitque diem ; tanti dulcedine captos
Afficit ille animos, tantique libidine vulgi
Auditur. . . . . .

« Stace a-t-il promis de réciter sa Thébaïde? La joie » se répand dans la ville; au moment prescrit, chacun » accourt avec transport, tant il sait toucher le cœur et » charmer l'oreille. » C'est ainsi que parle de notre poète,

Digitized by Google

Juvénal, son contemporain; et ce conteur sévère, qui *poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole*, n'est point suspect de flatterie.

L'*Achilléide* et les *Sylves* de Stace ne lui firent pas moins d'honneur que sa *Thébaïde*; c'est par-tout cette teinte forte et sombre qui distingue le chantre d'Etéocle et de Polynice. Ces trois ouvrages ont chacun leur physionomie particulière, mais ils portent tous l'empreinte de cette tristesse qui dominait dans le caractère de l'auteur. La Thébaïde nage dans le sang et le carnage; c'est la peinture des crimes les plus atroces. L'Achilléide est le tableau d'une éducation agreste et d'un amour sauvage. Dans la plupart des Sylves, le poète peint la mort sous toutes les formes; il se promène à travers les bûchers et les tombeaux. Stace est un poète lugubre; Rome eut en lui son Crébillon et son Young.

Stace mourut avant d'avoir achevé l'Achilléide; mais ce poëme, quelqu'imparfait que nous l'ayons, forme pourtant, tel qu'il est, une action complette; il pourrait être intitulé: l'*Education et la jeunesse d'Achille*. Malgré l'âpreté du style qui gâte quelquefois cet ouvrage, on y admire un grand nombre de beautés supérieures. Rien de mieux touché que la tendre sensibilité de Thétys, l'attachement mutuel de Chiron et d'Achille, la grandeur d'âme et l'intrépidité de ce jeune héros, la manière noble et pathétique dont il excuse Deïdamie auprès de Lycomède son père, lorsqu'on a surpris le secret de ses amours; le tableau martial de l'armement de la Grèce contre Troie; l'éloquence et les ruses de l'artificieux Ulysse. On ne peut trouver une peinture plus fidelle des mœurs, dans les temps héroïques, une galérie plus magnifique des tableaux séduisans de la Mythologie.

«C'est dans les Sylves (Mélanges), que la latinité de Stace est la plus pure, que sa poésie est la plus facile, que son style est le plus varié. A travers ces cyprès lugubres, ces torches funéraires, ces voiles de deuil, dont

Digitized by Google

sa muse aime à s'entourer, on remarque quelquefois des tableaux gracieux et riants, échappés comme par hasard à son imagination distraite : tels sont *les Bains d'Etrusus*, *le Perroquet* et *l'Arbre chéri de Melior*, *les Jardins de Vopiscus*, *l'Epître à Ménécrate*, *l'Epithalame de Stella*. La prosopopée est la figure favorite des Sylves : Stace en abuse quelquefois; mais, le plus souvent, elle n'est pour lui qu'une occasion brillante de déployer toutes les richesses de la poésie. Il serait difficile de le surpasser dans l'art des descriptions; et personne n'est plus constamment fidelle à cet enthousiasme, à cette chaleur, qui vivifient les images, et placent le poète si fort au-dessus du versificateur.

On a reproché justement à Stace ses éloges de Domitien. Martial s'est flétri par la même bassesse. Dans tous les siècles, les tyrans ont eu leurs flatteurs. Domitien ne gagna que l'opprobre à persécuter les philosophes et les poètes, et, de ses fades adulations, Stace, de son vivant, ne recueillit que l'indigence.

L'abbé de Marolles qui se vantait, il y a cent cinquante ans environ, d'avoir fait cent trente-trois mille vers en sa vie, a donné une traduction en prose de la Thébaïde et des Sylves; mais la prose de l'abbé de Marolles ne vaut pas mieux que ses vers; la Thébaïde et les Sylves étaient encore à traduire. L'Achilléide a trouvé de nos jours un imitateur plus heureux : M. Cournand a fait souvent passer dans ses vers l'énergie de l'original; cependant l'ensemble de sa copie n'a point paru assez fortement empreinte des formes antiques et du cachet de Stace. Dans sa traduction des Sylves, en vers italiens, M. l'abbé Biacca se traîne loin de son modèle, et son nom probablement ne sera point placé près de celui des Marchetti, des Piudemonte, et des Bérengani. Le seul qui, parmi nous, ait donné une traduction complète de Stace, est M. l'abbé Cormiolles. Cette traduction, en prose, jouit d'une estime méritée : la Thé-

Digitized by Google

baïde offre une interprétation aussi noble que littérale, un style nombreux et périodique : dans l'Achilléïde, respire, fidèlement conservé, le caractère à-la-fois doux et farouche du héros Grec et du chantre Latin : les Sylves sont écrites d'une manière simple et facile, et présentent l'attrait piquant de la variété, jusque dans la monotonie de la plainte. La facilité pourtant y dégénère quelquefois en négligence, et décèle moins la souplesse que la fatigue du traducteur.

M. Delatour a senti l'endroit faible du Stace français, et croyant l'honneur du Stace latin compromis, il a voulu le réparer. Nouveau champion, il se présente aujourd'hui dans la carrière, armé de *Sylves* nouvelles.

Dans un discours préliminaire de trente-deux pages, M. Delatour consacre les douze premières à l'histoire du poète latin, qu'il place à côté de Virgile et d'Homère. Il ne se prévaut point des éloges pompeux donnés aux Sylves par *Sidoine-Apollinaire*, *Sabellicus*, *Claverius*, *Lollius*, et *J. Scaliger;* mais il ne peut consentir à passer sous silence cette phrase d'un discours prononcé par Ange Politien, à l'ouverture des écoles : « Les Sylves de Stace, » ouvrage parfait, unique dans son genre, et le chef-» d'œuvre de l'auteur, doivent trouver place entre les » mains et dans la mémoire de la jeunesse ; et nous en » conseillons même la lecture et l'imitation aux poètes, » ainsi qu'aux orateurs. »

Les quatre pages suivantes passent en revue les divers commentateurs des Sylves. Le traducteur apprécie avec autant de justesse que de précision, les efforts qu'ont fait successivement, pour éclaircir les difficultés de l'original et rétablir le texte, *Calderinus*, *Bernartius*, *Marellus*, *Gevartius*, *Crucens*, *Gronovius*, *Barthius*, *Vénhusen*, *Beraldus* et *Markland*. L'ouvrage de ce dernier parut en 1718; plus heureux que ses prédécesseurs, Markland a su corriger avec succès plus de trois cents passages défigurés par une altération manifeste; et grâces à ce judicieux

Digitized by Google

critique, les Sylves offrent à peine aujourd'hui quarante endroits encore obscurs. Le nouveau traducteur ne pouvait choisir un guide plus sûr; et l'on doit lui savoir gré d'avoir joint à sa version ce texte épuré. Lui-même, il hasarde quelquefois dans les endroits désespérés, de légères corrections qui lui mériteront sans doute des applaudissemens.

Dans les seize dernières pages de sa préface, M. Delatour parle des traductions qui ont transporté les Sylves dans la littérature moderne; il les censure vivement, comme on devait s'y attendre: mais c'est principalement sur M. Cormiolle que tombe le poids de la critique, et c'est ce qui pourrait un peu surprendre. Tant de rigueur pourtant ne nous étonne pas, car M. Delatour a traduit les Sylves; et l'on sait qu'en fait de traductions la dernière est toujours la meilleure, si l'on en croit celui qui l'a faite.

Quant à nous qui n'avons point traduit Stace, nous dirons avec franchise: « M. Cormiolle, dans les » Sylves, a plus de simplicité, plus d'aisance; M. De» latour, une marche plus soutenue, plus poétique: » le premier, lassé peut-être du long effort d'une triple » lutte, n'a pas toujours apporté dans la confrontation » des textes une patience à toute épreuve; le second, » mesurant à la fois contre un seul ouvrage toutes ses » forces réunies, a dû mieux saisir l'avantage négligé par » son rival, et vaincre plus souvent un sens rebelle à ses » efforts: l'un et l'autre, dans leurs pages les plus heu» reuses, laissent quelque chose à désirer.

On voit que nous aimons à rendre justice au nouveau traducteur; mais qu'il nous passe à son tour, contre lui-même, un peu de cette rigueur dont il s'arme contre les autres. Les poètes ne peuvent être bien rendus qu'en vers, nous l'avons dit dans nos essais sur Pétrone; c'est alors qu'une liberté généreuse vaut mieux qu'une fidélité servile, et qu'une belle imitation reproduit le feu sacré. Cependant les traductions en prose ont un mérite qui leur est propre: elles seules peut-être peuvent, sous une

Digitized by Google

plume habile, représenter trait pour trait le modèle. Dégagé des entraves de la mesure, le traducteur ne cessera point d'être poète : il perdra l'avantage de l'harmonie rhythmique ; mais il retiendra, pour le charme de l'oreille, la mélodie du nombre : à la fois élégant et fidèle, il saura conserver aux pensées leur véritable jour, au style ses mouvemens, à l'expression ses formes, aux images leur grâce native ou leur hardiesse originale : sans parler grec ou latin en français, il connaîtra la magie des inversions et la force des ellipses, fera plier à propos la construction grammaticale au joug de la construction oratoire, et naturalisera dans sa langue plus d'un heureux hellénisme, plus d'un latinisme éloquent.

Ces obligations d'un traducteur en prose, M. Delatour les a-t-il toujours remplies d'une manière plus brillante que son prédécesseur? offre-t-il une copie toujours digne de l'original? Sans établir entre deux rivaux, faits pour s'estimer, un parallèle désobligeant, contentons-nous de comparer un moment ensemble le poète latin et son dernier traducteur. Je choisis le portrait de *Violantilla*, dans l'épithalame de cette jeune Romaine ; les Sylves ont peu de morceaux plus agréables. Voici Stace ; c'est Vénus qui parle à l'Amour :

. . . . . *Hanc ego, formæ*
Egregium mirata decus, cui gloria patrum
Et generis certabat honos, tellure cadentem
Excepi, fovique sinu : nec colla genasque
Comere, nec pingui crinem deducere amomo
Cessavit mea, nate, manus. Mihi dulcis imago
Prosiluit. Celsæ, procul aspice frontis honores
Suggestumque comæ ; Latias metire quid ultrà
Emineat matres ; quantùm Latonia nymphas
Virgo premit, quantumque egomet Nereidas exto.
Hæc et cœruleis mecum consurgere digna
Fluctibus, et nostrâ potuit considere conchâ ;
Et si flammiferas potuisset scandere sedes,
Hasque intrare domos, ipsi erraretis Amores.
Hanc si Thessaliços vidisses, Phœbe, per agros,

Digitized by Google

Erraret Daphne secura; in littore Naxi,
Theseum juxtà foret hæc conspecta cubile,
Gnossida desertam profugus liquisset et Evan.
Quod nisi me longis placasset Juno querelis
Falsus huic pennas et cornua sumeret æthiæ
Rector, in hunc alio cecidisset Jupiter auro.

Ecoutons maintenant le cit. Delatour ;

« Son amante étonna mes regards par l'éclat de ses » charmes, qu'égalaient la pureté de son sang et la » gloire de ses pères. A peine elle touchait la terre, que » je la relevai, la pressai sur mon sein ; et je n'ai pas » cessé d'embellir sa gorge et ses joues, d'inonder ses che- » veux d'onctueux parfums. Ses traits sont les traits de ta » mère. Considère les grâces de son front élevé, le bril- » lant édifice de sa coëffure, et sa supériorité sur les beau- » tés latines, pareille à celle de la fille de Latone sur les » Nymphes, de Vénus même sur les Néréides. Elle méri- » tait de s'élever avec moi de l'azur des flots, de siéger » sur ma conque; et si le destin lui avait ouvert le séjour » de la flamme, l'entrée de ce palais, Amours ! vos yeux » mêmes seraient le jouet de l'erreur. Si les champs de » Thessalie l'avaient offerte à la vue d'Apollon, ô Daphné ! » tu promenerais sans danger tes pas : sur la rive de Naxos, » si elle eût paru près de la couche de Thésée, Thésée et » Bacchus auraient abandonné la fille de Minos : Jupiter » même, si les plaintes éternelles de Junon n'avaient pas » attendri mon âme, Jupiter, jouet de l'illusion, eût re- » pris pour elle des cornes ou des ailes, ou fût redescendu » en pluie d'or dans son sein. »

Au premier coup d'œil, cette traduction paraît suffisante ; mais un examen sévère peut fournir à la critique les réflexions suivantes :

Etonna mes regards par l'éclat de ses charmes. Est-ce bien l'étonnement que les charmes font naître ?

Qu'égalaient la pureté de son sang et la gloire de ses pères. L'original porte : *Gloria patrum et generis honos ;*

Digitized by Google

l'ordre des idées est inutilement renversé dans la copie. De plus, *la pureté de son sang* est-il le mot propre ?

A peine elle touchait la terre, que je la relevai. Vénus pouvait dire plus clairement qu'elle reçut dans ses bras l'enfant nouveau né. . . . . .

Je n'ai pas cessé d'embellir sa gorge et ses joues. Parsons sur sa *gorge*, qu'un synonime pouvait rendre plus décente et plus belle. Qu'est devenu *mea manus* ? *Je* détruit l'image, ou du moins l'affaiblit.

D'inonder ses cheveux d'onctueux parfums. Onctueux plaît au traducteur ; car, un peu plus loin, en décrivant la maison de campagne de *Vopiscus*, le traducteur répète, *Vénus l'inonda des parfums onctueux d'Idalie.*

Ses traits sont les traits de ta mère. Qui ne regrettera *dulcis* ?

Considère les grâces de son front. Procul peint la distance des lieux ; Vénus est dans les cieux, et Violantilla sur la terre : il fallait rendre *procul.*

Les grâces de son front élevé. Un front *élevé* est un charme au moins douteux ; les petits fronts avaient à Rome leurs partisans. *Celsæ frontis honores* indique peut-être un heureux mélange de douceur et de majesté.

Le brillant édifice de sa chevelure dit plus que *suggestum comæ.* Vénus parle seulement de cette partie de la coëffure qui sert d'accompagnement au front : c'était ce qu'on nomme aujourd'hui *tour de cheveux* dans la toilette de nos Vénus modernes.

Et sa supériorité sur les beautés latines a-t-il la vivacité du latin, *latias metire quid ultrà emineat matres* ? L'impératif *metire* imprime à la phrase un mouvement particulier, une élégance qui manque à la tournure française.

Pareille (sa supériorité) *à celle de la fille de Latone sur les Nymphes, de Vénus même sur les Néréides.* Cette comparaison forme, dans Stace, une phrase principale, et cette coupe lui donne plus de trait. La même adresse de style se fait remarquer dans *celsæ procul.....*

Digitized by Google

et dans *latias metire*..... Ainsi présentée isolément, chaque pensée de l'original devient plus saillante : mais ces trois tableaux distincts, que le modèle offrait séparément à l'œil de l'attention, le cadre étroit de la copie les confond en un seul, les dénature et les rappetisse.

Elle méritait de s'élever avec moi de l'azur des flots; l'azur des flots ne précise pas la mer aussi nettement que *les flots azurés*, *cœruleis fluctibus.*

De siéger sur ma conque. Pourquoi dédaigner *potuit* ? synonime de *digna*, employé dans le premier vers du distique, il augmente comme répétition l'énergie du second vers.

Et si le destin lui avait ouvert le séjour de la flamme ; l'image que présente *scanderet* est plus pittoresque et moins commune que *lui avait ouvert. Le séjour de la flamme* a quelque chose de vague ; *flammiferas sedes* peint mieux la voûte enflammée des cieux.

L'entrée de ce palais exprime-t-il suffisamment l'Olympe ?

Amours, vos yeux mêmes seraient le jouet de l'erreur. On voudrait quelque chose de plus naturel que *des yeux jouets de l'erreur ; ipsi erraretis, Amores.*

Si les champs de Thessalie l'avaient offerte à la vue d'Apollon, ô Daphné ! Quel besoin de transporter à Daphné l'apostrophe que Vénus adresse à Phébus ? Le dieu du jour occupe, un peu plus qu'une mortelle, la déesse de la beauté.

O Daphné ! tu promenerais sans danger tes pas : il est clair qu'ici *erraret* est pour *erravisset* ; quand Vénus parlait ainsi, l'aventure de Daphné avait eu lieu depuis des siècles : le traducteur n'aurait pas dû prendre le *temps* à la lettre. *Secura*, renfermant l'idée principale de la phrase, la termine heureusement : *sans danger* n'est pas si bien à sa place.

Si elle eût paru près de la couche de Thésée. Je ne sens pas bien la nécessité du *si* latin, que le traducteur sup-

Digitized by Google

pose sous-entendu. *Theseum juxtà foret hanc conspectæ oubile*, est peut-être suffisamment clair; *elle eût brillé près de la couche de Thésée non parjure*,

Thésée et Bacchus auraient abandonné la fille de Minos. Je reconnais *liquisset* dans *auraient abandonné*; mais je cherche en vain *desertam*, et je ne vois pas *profugus*. Ces deux épithètes, sur-tout rapprochées, sont d'un bel effet; il fallait essayer d'en rendre au moins quelque chose.

Jupiter même, si les plaintes éternelles de Junon n'avaient pas attendri mon âme. Voilà quatre *si* dans quatre phrases voisines: *Si le destin lui avait ouvert. . . . Si les champs de Thessalie. . . . Si elle eût paru près, de la couche de Thésée. . . . Si les plaintes éternelles de Junon. . . .* De ces quatre *si*, n'était-il pas possible d'en épargner au moins deux à l'oreille du lecteur?

Jupiter, jouet de l'illusion, eût repris pour elle des cornes et des ailes. Qui retrouvera *falsus* dans *jouet de l'illusion*? Doit-on donner l'un pour l'autre, le trompeur et la dupe? *Jupiter* n'a point l'emphase d'*æthræ rector*; cependant cette emphase, en peignant le maître du monde dans l'éclat de sa puissance, sert à mettre les charmes de *Violantilla* dans un jour plus brillant. *Eût repris pour elle des cornes*; ces *cornes* pouvaient être ennoblies.

Ou fût redescendu en pluie d'or dans son sein. C'est ici que Stace dit *Jupiter*; le traducteur ayant nommé le dieu trop tôt, manque, pour ne point se répéter, le dernier coup de pinceau. Harmonie, majesté, richesse, c'est ce qu'offrent à-la-fois *in hanc alio cecidisset Jupiter auro*: sans parler du contraste *in hanc alio*, qui n'est point traduit, *ou fût redescendu*, pêche par défaut de mélodie; l'omission de *Jupiter* détruit la noblesse; et *dans son sein*, usurpant la place d'*auro*, manque de cet éclat dont brille la finale du latin.

Censeur, faites mieux, dira-t-on. Je n'accepte pas le

Digitized by Google

défi ; j'essaierai seulement une nouvelle copie d'un modèle aimable ; et je verrai toujours entre la meilleure prose et la bonne poésie, la même distance qui sépare Violantilla des beautés vulgaires et M. Delatour du commun des traducteurs. Voici mon esquisse :

« . . . . . Charmé de ses jeunes attraits, » que rehaussaient l'éclat de ses ayeux et la noblesse de » son sang, je la reçus dans mes bras au moment de sa » naissance, et la berçai mollement sur mes genoux. » Depuis, ma main prodigue se plut à semer sans cesse » sur son sein, sur ses genoux, et les lys et les roses ; » à parfumer sans cesse sa brillante chevelure des plus » suaves odeurs. Violantilla, mon fils, est mon aimable » image. Considère de loin ce front où la douceur tem- » père la majesté : que ces boucles légères l'ombragent » avec grâce ! Parmi les beautés romaines, en est-il une, » dis-moi, qui ne pâlisse devant elle ? C'est la fille de » Latone effaçant les Nymphes ; c'est Cypris elle-même » éclipsant les Néréides. Elle était digne de s'élever, avec » moi, du sein des flots azurés ; elle méritait de siéger » sur ma conque ; et si, franchissant la voûte enflam- » mée des cieux, elle pouvait pénétrer les lambris im- » mortels, trompés vous-mêmes, Amours, vous diriez : » voilà Vénus. Si les champs de Thessalie, Phébus, » l'avaient offerte à tes regards, Daphné paisible s'y » fût égarée sans crainte ; sur les rives de Naxos, le par- » jure Thésée, près d'elle n'eût point trahi sa couche ; et » deux fois délaissée, la plaintive Ariane eût en vain rap- » pelé le volage dieu des vendanges. C'est peu : sans les » plaintes éternelles dont enfin Junon m'a fléchie, méta- » morphosé de nouveau, le maître du tonnerre redevenait » cygne éclatant, taureau superbe ; et, sur une autre » Danaé, Jupiter redescendait en pluie d'or. »

DE GUERLE.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Les théâtres de la capitale ne sont pas heureux en nouveautés. En vain les auteurs se renferment dans le cadre le plus étroit, pour ne pas abuser de la patience du public, les pièces en un acte ne sont pas plus respectées que les tragédies. Le *Roman d'une Heure*, qu'on a donné au Théâtre Français, a paru de moitié trop long, et le public n'a pas voulu en voir la fin. Cette comédie n'est autre chose qu'une conversation fastidieuse, où l'on a remarqué cette phrase : *Expliquez-moi vos principes sur l'inflammation des cœurs* ? Une femme a laissé tomber un livre d'une fenêtre; un jeune homme le ramasse, et profite de cette occasion pour s'introduire auprès de la beauté qu'il aime, qu'il n'a jamais vue qu'à travers une jalousie, et qu'il se propose cependant de séduire dans la journée. Le défi est accepté; la scène se passe en visites et en conversations. Nous n'avons pas pu saisir la suite de cette misérable intrigue, et le dénouement est resté caché derrière la toile, qui s'est baissée à la grande satisfaction du parterre.

Pendant qu'on sifflait au Théâtre Français le *Roman d'une Heure*, on jouait à Louvois une nouveauté, qui aura le bonheur de vivre quelques jours de plus. On sait que *Bouilli*, dans le drame intitulé *l'Abbé de l'Epée*, a représenté, comme un personnage intéressant, un jeune aventurier qui avait cherché à s'introduire dans une famille illustre, et qui fut déclaré imposteur par les tribunaux du temps. Les auteurs de la pièce jouée à Louvois ont eu pour but de rectifier cette erreur, et le public leur a su gré de leur bonne intention. *L'Erreur reconnue*

Digitized by Google

(c'est le titre de la pièce), a été accueillie favorablement, mais elle est loin d'être sans défauts.

Tout le monde se demande pourquoi l'art dramatique dégénère ainsi parmi nous : il serait assez difficile de l'expliquer. Serait-ce parce que nos auteurs dramatiques ont moins de talent que ceux qui les ont précédés ? Cette explication paraît, sans doute, fort bonne ; mais je ne crois pas que ce soit la seule raison qu'on ait à donner : je pense qu'il faut aussi s'en prendre à nos mœurs, qui ont changé, et qui fournissent moins de sujet à la muse comique. Autrefois chaque classe de la société avait ses ridicules, et ces ridicules se faisaient apercevoir les uns par les autres ; aujourd'hui que toutes les classes sont confondues, les nuances ont disparu, et nos mœurs ont pris un caractère uniforme, qui ne permet plus de les présenter avec le même intérêt sur la scène. On aurait pu faire cette remarque long-temps avant la révolution. On engageait *Marmontel* à faire une comédie : *Comment*, dit-il, *voulez-vous que je fasse des portraits ? je ne connais point de visages.* En effet, tous les hommes aujourd'hui ont, à peu de chose près, le même *visage* ; il ne reste plus, pour les auteurs dramatiques, que les grands caractères que la nature a tracés ; mais la plupart de ces caractères ont été saisis par les auteurs des siècles précédens.

Il ne nous reste plus que des vices ; mais les vices ne sont point plaisans. Les bassesses et les travers du cœur ne fournissent rien à la muse comique, il reste encore quelques ridicules, mais on a vu tant de gens les braver et s'en trouver merveilleusement bien, qu'ils ont presque cessé de faire rire.

Digitized by Google

Le Retour de Flore, ou *la Saison des Amours* (1), Ce petit poëme est une imitation du *Printemps*, de Thompson. On sait que le poëme anglais a été traduit dans toutes les langues ; il est connu et admiré parmi nous de tous ceux qui savent lire, et ce qui doit étonner, c'est que nous n'avons cependant aucune traduction qui puisse nous donner une véritable idée de ses beautés. Il a été traduit plusieurs fois en prose ; en avons plusieurs imitations en vers ; mais ni les traducteurs, ni les imitateurs ne nous ont fait connaître le génie de leur original et de leur modèle.

A quoi donc faut-il attribuer le succès du poëme des Saisons, dans un pays où on ne le connaît que par des copies infidèles ; nous croyons qu'on ne peut l'attribuer qu'à la foule prodigieuse d'observations neuves et de détails pittoresques, dont l'auteur anglais a enrichi ses tableaux ; ces observations et ces détails, quoique dépouillés du charme poétique qu'ils ont dans l'original ont conservé cependant dans la traduction assez de piquant, pour éveiller l'imagination ; il n'est point de jeune poète, qui, cherchant à faire des vers sur la campagne, n'ait jeté un coup-d'œil sur Tompson, avant même d'observer la nature ; Saint-Lambert lui-même a enrichi son poëme d'une foule de détails brillans empruntés du poëte anglais.

Les Anglais et les Allemands poussent souvent le talent de l'observation, jusqu'aux plus minutieux détails ; peut-être pourrait-on au contraire reprocher aux Français de

(1) Une brochure de 39 pages. Prix, 60 cent. et 75 cent. franc de port. A Lyon, chez *Leclerc* ; et à Paris, chez *le Normant*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

ne pas assez observer. Il est des choses que nous avons regardées cent fois, et que nous n'avons vues que dans un livre traduit de l'allemand ou de l'anglais. D'où cela vient-il? c'est que deux conditions sont nécessaires, pour bien observer les objets qu'on veut peindre; il faut d'abord les considérer attentivement; et se rendre compte ensuite des sensations qu'on a éprouvées; je ne sais pas pourquoi les hommes ont toujours une sorte de répugnance à descendre dans leur propre cœur, et à s'examiner eux-mêmes; il n'est point d'esprit, quelque médiocre qu'il soit, en qui la nature n'ait répandu quelques trésors, mais ces trésors sont perdus pour celui qui les possède, faute d'être aperçus; nous sommes souvent pour nos propres facultés, et pour les sentimens dont la nature a déposé le germe dans notre âme, comme ces peuples qui ont sous les yeux des monumens célèbres, et qui ont besoin d'en être avertis par les étrangers.

Nous invitons donc les jeunes poëtes à étudier la nature dans elle-même, et non dans les auteurs anglais et allemands. Toutes leurs imitations sont nécessairement froides, parce qu'ils ne font que rendre les impressions qu'ont éprouvées les autres; l'ouvrage que nous annonçons en est un exemple.

La versification de l'auteur est quelquefois facile; mais elle manque toujours de force et d'énergie. Nous allons citer quelques vers au hazard.

Viens, aimable printemps! viens, fraîcheur éthérée,
Descends dans nos valons, de la voûte azurée,
Baigne nos arbrisseaux de brillantes vapeurs!
La musique des airs s'éveille autour des fleurs.
Toi, l'exemple et l'amour de tes chastes compagnes,
Elise! entends ma voix; Elise! entends mes chants;
Je chante ta saison, je chante le printemps.

Digitized by Google

O printemps! hâte-toi d'embellir nos campagnes;
Précipite l'hiver du haut de nos montagnes;
Que le froid Aquilon s'enfuye à ton abord;
Ce frère des Autans, ce fier enfant du Nord
Gémissant, furieux, redescend les collines,
S'échappe des forêts et quitte les vallons;
Un vent plus doux succède et *caresse les monts*;
Les ruisseaux débordés, les bruyantes *rapines*,
En torrens jaunissans précipitent leurs eaux;
Et se formant en lacs, ou fuyant en ruisseaux
Elles vont se jouer sur la verte prairie.....

Quelques-uns de ces vers sont agréables, mais la teinte en est froide et monotone; il est facile de s'apercevoir qu'ils ne sont qu'une copie, ils manquent même de cette correction à laquelle on doit être plus scrupuleusement asservi, lorsqu'on ne fait que traduire, et lorsque l'esprit, libre du soin de chercher la pensée, ne doit s'occuper que de l'expression.

L'auteur peint le soleil lançant un doux rayon à travers les nuages.

La terre le reçoit : elle en est réjouie;
Il vient la consoler; *il vient sécher les pleurs*
Qu'a versé sur ses fruits le souffle des orages.

On ne peut concevoir l'idée du soleil qui *vient sécher des pleurs*, et sur-tout les pleurs que verse *le souffle des orages*. On n'a jamais fait pleurer *un souffle*. Cette expression n'est que du galimatias. Le poète, dans un autre endroit, parle de l'amour qui anime les chevaux dans la prairie; ils se livrent bataille, et la cavale, témoin de leurs exploits, doit être le prix de la victoire.

Elle attend près de là le valeureux *guerrier*,
Et lorsque la victoire a fixé le laurier.

Un cheval transformé en valeureux guerrier, présente une

Digitized by Google



une image invraisemblable; la victoire qui fixe le laurier est tout-à-fait inintelligible.

On trouvera beaucoup d'autres incorrections dans la *maison des amours*. L'auteur, qui paraît être un jeune homme, n'a pas su choisir dans l'original; Thompson et la plupart des poètes anglais, ont des images hardies, qui sont une beauté dans leur langue, et qui sont un défaut dans la nôtre; en général, quelles que soient les beautés du poëme *des Saisons*, sa lecture ne peut qu'être dangereuse pour les jeunes gens dont le goût n'est pas formé; et lorsqu'on le traduit en français, il ne faut pas se contenter d'expressions équivalentes, il faut, autant qu'on le peut, approprier les idées qu'on veut rendre à l'esprit de notre langue, et faire en sorte que les images de l'original ne paraissent pas trop étrangères à des lecteurs français.

Poésies choisies de Gresset (1).

Si l'auteur existait encore, et qu'il eût fait lui-même le *choix de ses poésies*, il y a plusieurs pièces dans ce recueil qui n'y figureraient pas. Mais il y en a une surtout qu'il aurait sévèrement rejetée; elle est intitulée: *l'Abbaye*. C'est une de ces productions qui lui échappèrent dans le temps qu'il était *bel-esprit mondain*; elle n'est remarquable que par des déclamations alors à la mode contre les maisons religieuses. L'éditeur, en supprimant cette pièce, qui est une des plus faibles, n'aurait rien fait perdre au mérite littéraire de ce recueil, que beaucoup de personnes écarteront avec raison de leurs biblio-

(1) Un vol. in-18. Prix: 1 fr. 20 c. et 1 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arts; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.

Digitized by Google

thèques, par respect pour le goût, et sans doute aussi par respect pour la mémoire de l'auteur : cette pièce a d'ailleurs, l'inconvénient de mettre le poète en contradiction avec lui-même ; car voici ce qu'il dit dans des vers publiés après sa mort :

A travers leurs dehors sauvages,
Ces lentes victimes du temps,
Ces fantômes, ces pénitens,
Dans un éternel esclavage,
Me semblent libres et contens.

Dans une épître à M. de Monregard, on voit que la *Grippe*, qui a enlevé tant de monde à Paris, cet hiver, ne fut pas moins funeste en l'année 1776.

D'une province où la franchise (1)
Et la loyauté du vieux temps
Sont encor des bons habitans
Le cri de guerre et la devise,
. . . . . .
Quatre hermites, en robe grise (2),
Ce matin même sont partis,
. . . . . .
A la triste époque précise,
Où la *grippe*, dont nuls abris
Ne peuvent sauver la surprise,
Menant la fièvre, les soucis,
Les faux docteurs, les faux récits,
L'affreuse *grippe*, en pleine crise,
Enveloppe, agite, maîtrise,
Jeunes et vieux, grands et petits,
L'élégante sous ses lambris,
Sous le chaume la pauvre Lise,
Les hauts penseurs, les *sous-esprits*,
Le talon rouge, le commis,
Et la duchesse et la marquise.

(1) La Picardie.
(2) Quatre canards.

Digitized by Google

De toutes les productions qui paraissent depuis quelques temps, l'oubli semble ne respecter que celles qui traitent des plaisirs de la table, ou, comme dit le bon Montagne, *de la science de la gueule.*

Le poëme de la *Gastronomie* a paru satisfaire tous les goûts, il a donné naissance à plusieurs autres ouvrages qui sont écrits avec quelque esprit, mais qui annoncent peut-être plus de goût pour la bonne chère, que pour les bons vers et la bonne prose. On vient de publier une petite brochure en vers, intitulée : *Le Gastronome à Paris;* l'auteur du *Gastronome* se plaint que M. Berchoux n'ait pas fait une longue énumération des mets propres à réveiller l'appétit des gourmands :

Savoir connaître et choisir un bon mets,
Dire les lieux *où meilleur il doit* naître,
En varier, en soigner les apprêts,
C'est le talent d'un gourmand passé maître.

M. Berchoux s'était bien gardé de mettre en vers la carte d'un restaurateur; l'auteur du *Gastronome*, s'est chargé de remplir cette lacune; et, malgré son extrême exactitude, ses convives, ou ses lecteurs, ont été beaucoup moins nombreux que ceux du poëme de la *Gastronomie.*

L'Almanach des gourmands, ou *Calendrier nutritif*, par sa très-grande variété et par la singulière érudition de l'auteur, nous a paru plus propre à remplir les lacunes de la *Gastronomie*, (si ce poëme toutefois avait des lacunes.) Les douze mois de l'année forment dans cet *Almanach* autant de chapitres consacrés aux productions dont la table d'un gourmand peut s'enrichir. Ce *Calendrier* est suivi de l'itinéraire d'un gourmand dans différens quartiers de Paris, et de *quelques vérités morales, apéritives et alimentaires*, anecdotes gourmandes, etc. Pour donner une idée de la manière de l'auteur, nous allons citer ici ce qu'il dit du cochon :

« Le mérite du cochon est si généralement reconnu; » son utilité en cuisine est si profondément sentie, que » son panégyrique est ici superflu. C'est le roi des animaux » immondes : c'est celui dont l'empire est le plus univer- » sel, et les qualités le moins contestées : sans lui, point » de lard, et par conséquent point de cuisine; sans lui, » point de jambons, point de saucisses, point d'andouilles,

Digitized by Google

» point de boudins noirs, et par conséquent point de » charcutiers.

» La nature a si bien arrangé les choses, que tout est » bon dans un cochon, et que rien n'en est à rejeter. Les » arts disputent à la cuisine l'honneur de tirer parti de » ses dépouilles ; et si M. Corps et M. Duthé (deux des » premiers charcutiers de Paris) doivent leur fortune à sa » chair, le poil de son dos est devenu, comme chacun le » sait, le premier instrument de la gloire de Raphaël.

» Lorsqu'on traite de cette estimable bête, on ne sait » donc comment entrer en matière, ni par quel bout la » prendre. Si nous commençons par le plus noble, nous » verrons que, sans un grand travail, on fait de sa tête » une hure de sanglier, et cela par des procédés tout con- » traires à l'art de la civilisation. Ses côtelettes, soit sim- » plement grillées, soit en ragoût, s'offrent de bien des » manières à notre sensualité ; ses cuisses et ses épaules » ont fait, sous le nom de jambons, la réputation et la » fortune de Mayence et de Bayonne, et nous y revien- » drons au mois d'avril. Ses oreilles, sa langue et ses pieds » exercent simultanément le cuisinier et le charcutier, et » l'on en fait des menus-droits, que bien des gens pré- » fèrent aux trop fameux droits de l'homme. Sa fressure, » sa panne, sa crépine et ses boyaux, sont ou les pre- » miers fondemens ou l'étui nécessaire à toute espèce » d'andouilles, de saucisses et de boudins : son sang même » a, sur celui de tous les autres animaux, l'avantage de » tourner au profit de notre appétit. Sa viande, hachée » menue comme chair à pâté, outre les diverses métamor- » phoses qu'elle subit dans les boutiques, devient, dans » nos cuisines, le principe de plus d'une farce savante, » et s'accommode à merveille des cavités d'une dinde à la » broche. Sa poitrine, en petit-salé, son carré rôti, son » échinée en cotelettes, sa tête désossée en fromage, enfin » sa graisse convertie en lard, s'offrent chaque jour à nos » regards satisfaits, sans exciter davantage notre recon- » naissance.

» Ce serait ici le lieu, sans doute, de parler de l'hé- » ritier présomptif de son rang et de sa destinée, et de » placer après l'éloge du vénérable porc, celui du gentil » cochon de lait ; mais l'ordre des saisons s'y oppose, et » nous attendrons le retour de l'été pour nous en oc- » cuper. »

Digitized by Google

Manuel nécessaire aux Villageois pour soigner les Abeilles, les dépouiller sans leur nuire, les transvaser, les mener paître, enlever au miel son âcreté, l'employer comme le sucre, faire les hydromels, tirer du vinaigre du marc des ruches, etc. etc., avec fig. Par *C. P. Lombard*, jardinier, près Paris. Deuxième édit., revue, corrigée et augmentée. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez l'*Auteur*, rue des Grands-Augustins n°. 30; *Migneret*, impr.-libraire, rue du Sépulcre n°. 28; *Renouard*, libr., rue St-André-des-Arcs n°. 42; et chez *le Normant*, impr.-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois n°. 42.

Cet ouvrage, quoique fait pour les villageois, est utile aux habitans des villes; les propriétaires y trouveront des moyens d'augmenter leur revenus, en confiant des abeilles aux pauvres des campagnes; ils y trouveront aussi un moyen fort simple de connaître que la plupart des vins de liqueurs si recherchés et dont ils font un délicieux usage, ne sont faits qu'avec du miel et de l'eau. « Cet usage, dit l'auteur, nous vient des Grecs qui, avec du miel, rendaient leurs vins délicieux; c'est en les buvant qu'ils chantaient ces chansons de table que leur dictait Anacréon, chansons charmantes, semées de maximes sur le bonheur, l'amour et l'amitié; et dans une note, l'auteur en rapporte une en l'honneur de Bacchus; la voici:

« *Buvons, chantons Bacchus, il se plaît à nos danses, » il se plaît à nos chants, il étouffe l'envie, la haine et » les chagrins; aux graces séduisantes, aux amours en- » chanteurs il donna la naissance.*

« *Aimons, buvons, chantons Bacchus.*

» *L'avenir n'est point encore, le présent n'est bientôt plus; » le seul instant de la vie, est l'instant où l'on jouit.*

» *Aimons, buvons, chantons Bacchus.*

» *Sages dans nos folies, riches de nos plaisirs, foulons » aux pieds la terre et ses vaines grandeurs; et dans la » douce ivresse que des momens si beaux font couler dans » nos âmes;*

» *Buvons, chantons Bacchus.* »

Digitized by Google

En parlant de l'espèce de charixari, usage superstitieux qui a lieu dans les campagnes au moment du départ des essaims : « Dans beaucoup de cantons, ajoute l'auteur, » lors du décès du maître de la maison, on met un chiffon » noir à toutes les ruches. Dans d'autres on les soulève » toutes. Il y a des personnes qui ont la simplicité de » croire que les abeilles achetées ne prospèrent point ; » elles ne les prennent qu'à moitié profit, ou par échange » contre des denrées. Il y en a qui, au retour du » printemps, ne donneraient pas la liberté à leurs abeilles » le *mercredi*, d'autres le *vendredi*. Les bonnes gens attri- » bueraient la perte des ruches qu'ils feraient dans l'an- » née, à l'omission qu'ils auraient faite de ces ridicules » et superstitieux usages.

» Il y a parmi nous des bergers et des vieilles femmes, » qui veulent faire croire que les abeilles sont sujettes à » leurs maléfices, et qu'ils ont des charmes pour les dé- » truire, ce préjugé nous vient des Grecs. (*Herod., lib. 2, cap.* 281.) Ces anciens peuples avaient des » magiciennes qui prétendaient qu'avec les productions » des abeilles, elles pouvaient jeter des sorts. Pour leurs » mystères, elles se servaient de figures en *cire* et de » *miel de montagne*. (*Théocrit. Id.* 2.) On en voyait qui » travaillaient à des figures de cire, les chargeaient d'im- » précations, leur enfonçaient des aiguilles dans le cœur, » les exposaient dans différens quartiers de la ville d'A- » thènes. Ceux dont on avait copié les portraits, frappés » de ces objets de terreur, se croyaient dévoués à la mort ; » cette crainte abrégeait quelquefois leurs jours. (*Voyage* » *du jeune Anach.* 34.) On fit des loix contre ces magi- » ciennes. (*Plat. de leg., lib.* 2, *tom.* 2, *p.* 933.) »

Relativement à l'usage de la *cire* dans les arts, l'auteur dans une note dit que « dans la haute antiquité, on endui- » soit des feuilles de bois avec de la *cire*, sur laquelle on » écrivait avec une aiguille de métal, que l'on nommait » *stile* ou *stilet* ; ce qui est attesté par des peintures anti- » ques, et par un bas-relief de la ville d'Albani, où l'on » voit la nourrice de Phèdre offrant à Hyppolite de ces » feuilles, pour lui apprendre l'amour que l'infortunée » Phèdre, sa belle-mère, avait conçu pour lui : on nom- » mait ces feuilles *Codiciles*, etc. etc. » (*V. l'Histoire de l'Art chez les anciens, par Winkelman.*)

D'après ces recherches singulières et curieuses, et beaucoup d'autres, cet ouvrage doit trouver une place dans nos bibliothèques.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Beaucoup de français, de tous les états, arrivent à Pétersbourg; ils profitent des dispositions bienfaisantes de S. M. l'Empereur de Russie, et de celles de la nation en général, pour exercer leur industrie et tirer parti de leurs talens dans ce pays. L'usage de la langue française y devient de plus en plus commun; les modes, et tout ce qui tient à la table et au luxe, sont également pris chez les français, et il n'y aura bientôt plus d'autre différence entre Paris et Pétersbourg que celle du climat.

L'ambassadeur d'Angleterre a obtenu de la Porte le pardon des Beys révoltés en Egypte, aux conditions qu'ils remettront aussi-tôt leur cavalerie mamelouke au pacha du Caire; qu'ils se rendront à Jisan, ville de la Haute-Egypte, et qu'ils se soumettront, comme les autres sujets, aux dispositions et changemens qu'il plaira à la Porte de faire. En conséquence de cet arrangement, les troupes anglaises évacueront entièrement l'Egypte: elles doivent se rendre à Malte, où elles resteront jusqu'à ce qu'on soit assuré de la durée de la paix entre l'Angleterre et la France.

L'électeur archi-chancelier vient de faire distribuer le tiers de la succession de feu l'électeur de Mayence, aux ecclésiastiques qui se trouvent réduits à l'indigence, par la cession de la rive gauche du Rhin. Ce tiers, d'après les droits canoniques, appartenait aux pauvres.

Le duc de Wirtemberg vient, dans un édit de religion, de déclarer que ceux de ses sujets qui professent une religion autre que le culte dominant, jouiront des mêmes prérogatives que les autres citoyens. Cet édit permet l'exercice de toutes les religions et de toutes les confessions chrétiennes, et termine par des exhortations générales de tolérance et de concorde.

L'électeur de Bavière a pris possession de la ville de Passaw; et S. A. R. l'archiduc grand-duc est également en possession d'Eichstett et des états de l'archevêque de Salzbourg. Ce sont MM. de Schrant et de Crumpipen qui ont reçu le serment de fidélité au nom du nouvel électeur.

La société des sciences et des arts de Mayence s'occupe

Digitized by Google

du projet d'élever un monument à la mémoire de Gutemberg, natif de cette ville, inventeur de l'imprimerie.

L'archevêque de Gênes a permis à ses diocésains l'usage de la viande, des œufs et du laitage, pendant tout le carême, à l'exception des quatre premiers et des quatre derniers jours, des vendredi et samedi de chaque semaine et du mercredi des quatre-temps. Il les exhorte en même-temps, dans une lettre pastorale fort touchante, à sanctifier ce temps de pénitence.

Un événement qui a eu lieu dernièrement à Londres, donnerait lieu de supposer que tous les germes de l'esprit d'insurrection qui animait le parti dont le colonel Despard était l'ame, ne sont pas étouffés. Une espèce d'émissaire, se disant membre d'une société particulière, étant entré ce jour-là dans une taverne, avec un soldat de la garde qu'il venait d'inviter à boire avec lui, fit plusieurs tentatives pour l'embaucher. Après avoir lu, en sa présence, et pour son instruction, le passage d'un écrit politique très-chatouilleux, plus un fragment non moins séditieux, de *l'Age de la raison*, de Th. Payne, il lui proposa de s'engager par un serment, à servir les intérêts de la bonne cause, en lui assurant que le parti au nom duquel il lui parlait, ne tarderait pas à triompher. Le soldat, n'ayant pas goûté cette doctrine, le saisit au collet, et le fit arrêter. L'agent de la bonne cause laissa, dans cette occasion, tomber de sa poche des papiers qu'il refusa de reconnaître, comme lui appartenant. Il était armé d'une canne à dard, à laquelle était adapté un sifflet.

Un incendie qui a éclaté, le 26 décembre à Portsmouth, ville des Etats-Unis d'Amérique, y a consumé une quantité considérable de marchandises, et environ trois cents maisons qui pouvaient former le quart de la ville. On évalue à 500 mille dollars (deux millions 700 mille liv. tournois) la perte occasionnée par cet accident.

MM. de Reding, Hirzel, Aufdermaur, etc. détenus au château d'Arbourg, pour cause de la dernière insurrection de la Suisse, doivent être incessamment mis en liberté. L'Autriche, la Prusse et la Russie, doivent envoyer des ministres près cette république. On attend aussi les envoyés de l'électeur de Bavière, du Margrave de Bade, et quelques autres princes de l'Empire. A compter du 10 mars, les troupes françaises qui se trouvent en Suisse ne seront plus à la charge de ce pays.

Digitized by Google

TRIBUNAT.

Séance du 14 ventose. — Il est rendu compte d'un mémoire que les membres composant la commission du tribunal et du conseil de commerce de Lyon, chargée des observations à faire sur le projet de code de commerce présenté par le gouvernement, adressent au tribunat.

Dépôt au secrétariat.

Un message transmet le cinquième projet de loi, titre 4 du code civil, relatif aux absens. — Le rapport est fixé au 20.

L'ordre du jour appelle un rapport sur le projet de loi contenant le premier titre du code civil, relatif à la jouissance et à la privation des droits civils. Garry, rapporteur, en propose l'adoption. — La discussion est ajournée.

Le tribunat passe au scrutin le projet relatif à l'augmentation des juges des tribunaux de première instance de Paris et de Rouen; il est adopté à la majorité de 57 voix contre 2.

Séance du 16. — Organe de la section de l'intérieur, le citoyen Thouret fait un rapport sur le projet de loi relatif à l'exercice de la médecine. Il expose d'abord les causes qui, en démembrant la science médicale, ont long-temps fait rejeter la chirurgie de l'association des universités; il retrace ensuite les progrès et les bienfaits de la chirurgie. Il loue le projet de réunir deux branches de l'art, qui n'auraient jamais dû être séparées, de former un ensemble complet des diverses parties de la science, et de substituer enfin une forme régulière à la structure bizarre et gothique de l'ancien édifice médical. Il applaudit aux diverses dispositions qu'il renferme, et les trouve aussi bonnes en elles-mêmes que sagement coordonnées au système administratif, aussi propres à assurer les développemens et les progrès de l'art, qu'à concilier l'intérêt des particuliers avec l'intérêt général. Dans ces époques désastreuses, où le désordre s'était introduit par-tout, l'art de guérir n'y avait pas échappé. Des hordes d'empyriques, nées de cette insouciance fatale, assiégent aujourd'hui toutes les communes de la république, et y portent la désolation et la mort. Il est temps de faire cesser cette calamité publique. — Ajournement de la discussion.

Le projet de loi relatif à la jouissance et à la privation des droits civils est remis aux voix, et adopté à la majo-

Digitized by Google

rité de 54 contre 2. Les CC. Perrault et Challand sont adjoints au C. Garry, rapporteur, pour porter et défendre au corps législatif le vœu émis par le tribunat.

Séance du 17. — Le tribunat a entendu le rapport du cit. Siméon, sur le troisième projet du code civil, intitulé : *Des actes de l'état civil.* Il a ensuite voté, à l'unanimité, l'adoption du projet sur l'exercice de la médecine.

Séance du 18. — Il est rendu compte de la correspondance.

Le cit. Labgeois, officier du génie à Bordeaux, associé correspondant de la société d'Agriculture et Arts du département des Landes, adresse un mémoire sur la possibilité d'établir un canal de navigation entre la rivière de l'Adour et celle de la Loire, à travers les départemens des Landes, de la Gironde, de la Charente-Inférieure, des Deux-Sèvres, de Maine-et-Loire, etc. Ce mémoire est renvoyé au gouvernement.

L'ordre du jour appelle un rapport sur le projet relatif au déplacement des fabriques et manufactures, situées dans la ligne des douanes, et qui auront favorisé la contrebande.

Chassiron, organe de la section de l'intérieur, est entendu, et propose l'adoption du projet. Impression et ajournement.

Au nom de la section de législation, Mouricault fait un rapport sur le titre 3 du code civil, relatif au domicile. Le rapporteur discute les dispositions du projet : il fait remarquer que toutes sont conformes au principe; qu'elles suffiront pour répondre à toutes les difficultés qu'on peut imaginer désormais dans la recherche du domicile, du lieu où doivent s'exercer ou se remplir les droits ou les devoirs civils : il termine en proposant au tribunat de voter l'adoption. — Impression et ajournement.

Le tribunat ordonne aussi l'impression et l'ajournement d'un rapport fait par Daugie, sur le projet relatif à la *pêche aux bœufs et à la dreige*, et propose l'adoption.

La discussion est ouverte sur le projet de code civil, relatif aux actes de l'état civil. — Personne ne s'étant présenté pour le combattre, le tribunat en vota l'adoption à la majorité de 58 voix contre une.

Le tribunat vote également l'adoption de 39 projets de loix, relatifs à des échanges et aliénations de terrains communaux.

La séance est levée et ajournée à vendredi.

Digitized by Google

CORPS LÉGISLATIF.

Séance du 12 ventose. On introduit les conseillers d'état Bigot de Préameneu, Crétet et Boulay; le premier a la parole, et propose le cinquième projet de loi du code civil, *sur les absens.* Il s'établit ensuite une discussion sur l'époque où le corps législatif procédera à la nomination du septième grand-officier, membre du conseil d'administration de la légion d'honneur; après quelques débats, on passe à l'ordre du jour.

Séance du 13. Le conseiller d'état Ségur propose dix projets de loi d'un intérêt local; et, après la lecture des motifs qui les appuient, l'orateur adresse la parole à l'assemblée, dont il était membre pendant la dernière session. « Je viens de vous parler au nom du gouvernement, » dit-il, souffrez qu'en terminant la mission dont je suis » chargé, je vous entretienne un moment en mon nom, » pour vous renouveler les sentimens d'attachement et » d'estime que j'ai puisés au milieu de vous, et que » l'exercice des fonctions qui m'en ont séparé, ne pourra » jamais affaiblir. »

Séance du 14. Les conseillers d'état Réal, Jollivet et Duchâtel présentent un projet de loi relatif à *l'organisation du notariat;* le citoyen Réal, dans son discours, retrace les diverses organisations que le notariat a reçues depuis Louis IX jusqu'à l'assemblée constituante. Au premier ventose, la liste des notaires qui avaient déposé leur cautionnement à la caisse d'amortissement, se montait à 10,928. L'orateur s'est étendu sur les inconvéniens attachés au concours, dont le moindre, dit-il, est d'appeler plus d'aspirans qu'il n'y a de places à donner.

La section 1^re^. du titre 1^er^. traite des fonctions, ressort et devoir des notaires. Ils sont institués à vie; ils résideront dans le lieu qui leur sera fixé par le gouvernement. La section deuxième traite des actes, de leurs formes, des minutes, grosses, expéditions, et répertoire.

La section 1^re^. du titre 2^e^. règle le nombre, le placement et le cautionnement des notaires. Il y aura un notaire, au plus, par six mille habitans, dans les villes de cent mille âmes et au-dessus. Dans les autres villes, bourgs ou villages, il y aura trois notaires au moins, ou cinq au plus, par chaque arrondissement de justice de

Digitized by Google

paix. Dans les résidences de cent mille habitans et au-dessus, les notaires fourniront un cautionnement de six mille francs ; le cautionnement de ceux de Paris sera de douze mille francs.

Des chambres de discipline seront établies pour la discipline intérieure des notaires, et organisées par des réglemens. Sont maintenus définitivement tous les notaires en exercice au jour de la promulgation de la présente loi ; à dater du jour de cette publication, ils remettront au greffe du tribunal de première instance de leur arrondissement les pièces concernant leur première nomination et réception, à l'effet d'obtenir du premier consul une commission confirmative ; et, dans le délai de deux mois, ils prêteront un serment indiqué par un article spécial.

L'ordre du jour appelle la discussion du titre préliminaire du code civil, relatif à la publication, aux effets et à l'application des lois. Les tribuns Faure, Grenier et Duchâtel expriment le vœu d'adoption du tribunat. On va aux voix : le nombre des votans est de 217 ; le projet est approuvé par 210 boules blanches contre 7 noires.

Séance du 16. Les premiers momens de la séance sont employés à un scrutin pour le renouvellement du bureau : le nouveau président élu est le citoyen Méric ; les nouveaux secrétaires sont les citoyens Etienne, Soret, Récourt, Dallemagne et Lejas.

L'ordre du jour appelle la discussion du projet de loi, relatif à la fixation de l'âge où l'on peut être membre d'un tribunal de première instance, puis du projet qui tend à augmenter le nombre des juges du tribunal de première instance de Paris et de Rouen.

Le corps législatif, après avoir entendu les orateurs du tribunat, sanctionne les deux projets, à la presqu'unanimité.

Vingt autres projets de loi d'un intérêt local, sont pareillement discutés et sanctionnés.

Les conseillers d'état Portalis, Réal et Galli, présentent le sixième projet de loi du code civil, formant le titre 5^e., dont la discussion aura lieu le 26.

Le cit. Portalis a la parole : Les familles, dit-il, sont la pépinière de l'Etat. Le mariage établit et conserve les familles. Régler les qualités et les conditions nécessaires pour contracter mariage, a été l'objet de nos premiers soins. L'orateur définit le mariage. Ce n'est pas, comme

Digitized by Google

l'ont prétendu les philosophes, le rapprochement des deux sexes; c'est le choix libre, c'est l'attachement personnel, établis entre deux êtres capables de sentiment et de raison; c'est la société de l'homme et de la femme qui s'unissent pour alléger l'un par l'autre les peines accumulées sur la vie.

L'âge où l'on peut se marier a été fixé à vingt-cinq ans pour les garçons, à vingt-un pour les filles.

La nécessité du consentement des père et mère est fondée sur la maturité de la raison, la sagesse et l'intérêt que les parens ont d'éclairer le choix de leurs enfans. Par un changement nouveau, introduit dans l'ancienne jurisprudence, l'obligation d'obtenir ce consentement, est imposée même aux enfans naturels. Le père donne l'existence, l'aliment à l'enfant naturel : pourquoi ne serait-il pas forcé de lui donner ses conseils dans l'acte le plus important de la vie ?

Il s'agit de serrer le nœud du mariage : l'acte le plus doux doit aussi être le plus libre. Rien ne peut prévenir ni violenter les dispositions des personnes.

L'idée de faire subsister plusieurs mariages à-la-fois serait funeste. L'état de l'homme dans un mariage multiplié serait au-dessus de ses forces, détruirait les institutions le plus heureusement établies, et produirait une sorte d'anarchie dans les familles. Il est dans la nature qu'un premier mariage soit un obstacle à un second.

On a aussi regardé comme essentiel d'établir la parité des époux. Permettre qu'un oncle épousât une nièce, qu'une tante s'unît à son neveu, dont elle doit être une autre mère, ce serait bouleverser la nature humaine, effrayer la pudeur. La prohibition de cette sorte de mariage a été portée par intérêt pour les mœurs.

Le mariage est néanmoins permis entre cousins germains, au moyen de dispenses données par le gouvernement.

Le deuxième chapitre règle les formalités relatives à la célébration du mariage. Si les familles ont des devoirs à remplir envers la postérité, la société en a aussi à remplir envers les époux honnêtes. Il faut marquer, par des formes imposantes, la certitude du lien contracté, et légitimer les enfans. Le premier caractère de ces formes doit être une grande publicité, elle est donnée par l'officier public, représentant de la loi. Pour que sa religion ne puisse être surprise, il y aura deux publications, l'une

Digitized by Google

au domicile des époux, l'autre au domicile de ceux à la puissance desquels ils sont liés par état ou par devoir. — La faculté du mariage est universelle comme la nature; le Français qui aura épousé une étrangère ne sera tenu qu'à faire naturaliser son acte par l'inscription sur le registre national, lorsqu'il sera de retour dans sa patrie.

S'il est des conditions et des formes pour le mariage, il faut qu'il y ait des actions pour l'empêcher, suivant l'urgence des conjonctures. Les oppositions sont l'objet du 3°. chapitre. Le quatrième traite des demandes en nullité de mariage. Le cinquième établit les obligations qui naissent du mariage. Le sixième établit les droits et les devoirs respectifs des époux. Le septième motive la dissolution du mariage. Enfin, le huitième traite des seconds mariages.

Séance du 17. Les conseillers d'état Defermont et Français proposent un projet de loi sur les droits d'usage dans les forêts; le citoyen Defermont, après en avoir développé les motifs, expose ceux qui avaient engagé le gouvernement à se borner, pour le moment, au premières mesures renfermées dans le projet; nous en donnons ici le texte.

Art. 1^er^. Les communes et les particuliers qui se croiront fondés, par titres ou possession, en droit de pâturage, pacage, chauffage et autres usages des bois, tant pour bâtimens que pour réparation, dans les forêts nationales, seront tenus, dans les six mois qui suivront la publication de la présente loi, de produire, sous récépissé, aux secrétariats des préfectures et sous-préfectures, dans l'arrondissement desquelles les forêts prétendues grevées desdits droits se trouvent situées, les titres ou autres actes possessoires, dont ils réfèrent l'existence; sinon, et ce délai passé, défenses leur sont faites d'en continuer l'exercice, à peine d'être poursuivis et punis comme délinquans. Art. 2. Les communes et particuliers, dont les droits d'usage ont été reconnus et fixés par les états arrêtés au ci-devant conseil, sont dispensés de la formalité prescrite par l'article précédent. La discussion de ce projet s'ouvrira le 28.

La suite de l'ordre du jour amène la discussion du second projet de loi du code civil, relatif à la jouissance et à la privation des droits civils. Les tribuns Garry, Perrot, Challan, expriment le vœu d'adoption du tribunat. On va aux voix. Le nombre des votans est de 210; on retire de l'urne 197 boules blanches et 13 boules noires; en con-

Digitized by Google

séquence, le projet est sanctionné et déclaré par le président, loi de la république.

Séance du 18. Les huissiers introduisent les conseillers d'état Treilhard, Emery et Dumas. Ils proposent le septième projet de loi du code civil, formant le titre 6, intitulé *du Divorce*, dont la discussion s'ouvrira le 30.

PARIS.

Les instructions suivantes ont été adressées, par le ministre de l'intérieur, aux préfets des départemens, pour être, par eux, transmises aux présidens des assemblées de canton :

« Si le dépouillement des scrutins n'a pas eu lieu dans » votre assemblée, soit à cause de la fin de la session, soit » à raison du défaut de votans en nombre prescrit par le » réglement, vous n'en devez pas moins procéder sur- » le-champ au dépouillement de ce scrutin, dont les ré- » sultats devront être consignés au procès-verbal. Vous » me ferez connaître le nombre de citoyens qui manquent à chaque section pour compléter le contingent de » votre assemblée, et en nombre égal les noms de ceux » qui, après les citoyens régulièrement élus, ont obtenus » le plus de suffrages. »

Le ministre de l'intérieur, consulté sur la question de savoir si des femmes de militaires, absens depuis plusieurs années, peuvent contracter un nouveau mariage, en se faisant considérer comme veuves, a donné la réponse suivante :

« Les liens du mariage ne peuvent être rompus que par » le décès de l'un des époux, ou par le divorce. Les » femmes de militaires dont il s'agit, ne peuvent donc » s'engager de nouveau qu'en rapportant un extrait légal » de l'acte mortuaire de leur mari, ou une attestation » du ministre de la guerre, constatant qu'il est décédé » aux armées. Si elles sont dans l'impossibilité de se pro- » curer l'une ou l'autre de ces deux pièces, elles ont la » faculté de recourir aux voies du divorce pour cause » d'absence de leur époux, lorsque cette absence a duré » au moins pendant cinq ans, sans qu'elles en aient reçu de » nouvelles directement ni indirectement, et pour cela » elles doivent justifier cette absence, conformément à la » loi, par un acte de notoriété qu'elles représenteront

Digitized by Google

» à l'officier public. Après la prononciation du divorce, » elles seront libres de se remarier. »

Le nommé Lambert, ancien caissier du receveur général du département de la Loire, prévenu d'avoir versé à la trésorerie nationale, pour environ 200 mille francs de rescriptions et de bons faux, et mis, comme tel, en jugement devant le tribunal criminel spécial de la Seine, avec huit autres individus accusés d'avoir coopéré à la fabrication ou distribution de ces papiers, a été condamné dernièrement, après une séance permanente de cinq jours, à quinze années de fers. La même peine, à la durée près, laquelle sera, pour les uns, de huit, et pour les autres, de dix années, a été prononcée contre cinq de ses complices : les trois autres sont acquittés.

Vingt bateaux plats sont partis de Saint-Malo, le 6 de ce mois, pour Cherbourg, où ils seront employés à transporter les pierres et matériaux nécessaires à la confection de la rade et du port de cette ville.

La société de *Statistique* qui vient de se former à Paris, doit, à l'exemple des universités d'Allemagne, ouvrir un cours public pour l'enseignement de cette science.

Depuis long-temps les propriétaires les plus riches du département de la Loire, recevaient des lettres anonymes, dans lesquelles on les menaçait d'incendier leurs maisons, s'ils ne remettaient pas une certaine somme d'argent dans un endroit désigné. Un particulier à qui il avait été adressé dernièrement un billet de cette espèce, en donna sur-le-champ avis à la gendarmerie, qui fit des recherches inutiles pour en découvrir l'auteur. Il s'avisa alors d'un expédient ingénieux. Il fit construire une machine à laquelle fut attaché un sac d'argent, et qui devait produire une très-forte explosion au moment où l'on toucherait au sac; il la plaça dans l'endroit désigné. Six semaines s'écoulèrent sans que personne parut. Au bout de ce temps, on vit un individu s'en approcher en plein jour. Il trouva d'abord un billet, dans lequel on le priait de se contenter d'une partie des deux mille écus demandés, en attendant qu'on pût compléter la somme. Il voulut saisir le sac, une explosion terrible se fit entendre, et le voleur fut arrêté, avant d'avoir pu se remettre de sa terreur. Les papiers trouvés sur lui, confrontés avec la lettre anonyme, ne laissent aucun doute qu'il n'en soit l'auteur.

Digitized by Google

(N°. XC.) 28 VENTOSE an 11.
(Samedi 19 Mars 1803.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Petit voyage en Béotie, trouvé dans les papiers de feu CLAUDE-NICOLE ALEXANDRIN, poète français, et recueilli par Joseph B...x, son cousin.

UN jour, pressé par le besoin d'écrire,
Voulant rimer, et ne sachant que dire,
Ayant en vain cherché dans mon cerveau
Quelque sujet agréable et nouveau,
Désespéré de ma triste impuissance,
Je m'avisai d'une invocation
Où des neuf sœurs j'implorai l'assistance.
Je n'obtins rien de ma pétition
Que j'avais faite en huit vers héroïques,
Des plus ronflans et des plus magnifiques,
Qui finissaient par ce vers assez fort :
Accordez-moi du génie, ou la mort.....
Vaine demande, inutile prière !
De mes huit vers je n'eus pas le salaire :

Digitized by Google

Les doctes sœurs en firent peu de cas;
Je restai sot, et je ne mourus pas.
Or, savez-vous, dans l'embarras extrême
Où se trouvait mon esprit attéré,
Ce que je fis ? Je m'en allai moi-même,
Par le plus court, tout droit au mont sacré,
Sur l'Hélicon, lieu de la Béotie
Où je savais, par ma mythologie,
Que demeuraient les chastes déités.....
Je ne dis pas quelles difficultés
J'eus à souffrir dans ce pélerinage.
J'étais à pied, comme on peut le penser :
Ce fut toujours la monture du sage :
Allant ainsi pour très-peu dépenser,
Portant au dos mon petit équipage,
Formé d'un sac de cuir demi tanné,
D'une bouteille à mon col attachée,
D'un écritoire à Saint Claude tourné,
Et d'une plume à mon dinde arrachée.
En peu de temps je me trouvai grimpé
Sur le sommet par les sœurs occupé.
Je me glissai dans le temple des muses,
Balbutiant quelques faibles excuses
Sur mon projet peut-être extravagant,
Et je finis par le discours suivant :
Je vous salue, o ! filles de mémoire,
Source d'esprit, de génie et de gloire ;
Me direz-vous pourquoi vous refusez
De m'inspirer, quand je vous en supplie?
Pourquoi mon triste et malheureux génie
Ne peut trouver que des sujets usés
Qui, produisant des phrases rebattues,
Portent toujours mes lecteurs dans les nues,
Ou sur les bords *des ruisseaux argentés*.....

Digitized by Google

Me direz-vous pourquoi mes tragédies
Par des sifflets sont toujours accueillies,
Malgré le sang que j'ai l'art d'y verser,
Malgré le soin que je prends d'y glisser
Des traits affreux, des scènes déchirantes,
Et d'y saigner jusques aux confidentes,
Pour attendrir et pour intéresser ?
Quand, sur les pas de Regnard ou Molière,
Je veux, comme eux, *instruire en amusant*,
Me direz-vous par quel autre accident
Je n'instruis point et je n'amuse guère ?
Que si je veux, à l'exemple d'Homère,
Mettre en récit quelques grandes fureurs
Et célébrer les *vainqueurs de la terre*,
La terre, hélas ! se rit de mes *vainqueurs*....
Que faites-vous, ô pucelles chéries ?.....
Sur vos sophas êtes-vous endormies ?
Ai-je envers vous oublié mes devoirs ?
Et quand ma voix vous invoque sans cesse,
Ai-je manqué d'égards, de politesse ?
Vous aurait-on retiré vos pouvoirs ?.....
Lors, une muse entr'ouvrant la paupière,
(Elle l'avait abaissée un moment
Pour m'écouter avec recueillement,)
Me dit ces mots, d'une voix débonnaire,
Tant en son nom qu'au nom de ses huit sœurs :
« Nous prenons part, mon cher, à tes malheurs,
» Car nous t'aimons, et tu nous *intéresse ;*
» Quoique bien faible et bien mince rimeur ;
» Mais tu nous fais l'aveu de ta *faiblesse*,
» C'est un grand point et qui te fait honneur
» Dans notre esprit : beaucoup de tes confrères
» En parlant d'eux, ne sont pas si sincères....
» Tu n'es qu'un sot.... L'arrêt est rigoureux :

Digitized by Google

» Mais ce n'est pas un destin si funeste;
» Console-toi : la sottise modeste
» Est préférable au talent orgueilleux.
» Vas, mon ami, retourne tout à l'heure
» Dans le grenier où tu fais ta demeure.
» Quoiqu'assez près du logement des dieux,
» Il faut cesser ton commerce avec eux.....
» Dans ton hameau n'as-tu pas un asile;
» Un petit coin de terre à défricher ?.....
» Tu feras mieux de te mettre à bêcher
» Et de semer, dans un terrein fertile,
» Un peu de mil, de seigle ou de froment,
» Pour t'assurer un solide aliment.....
» Car nous jugeons aisément à ta mine
» Qu'on dîne mal dans ta froide cuisine,
» Trop rapprochée, hélas ! du firmament.....
» Il est assez de poètes vulgaires
» Qui, dans Paris, malheureux locataires,
» Au labourage ont dérobé leurs bras;
» Qui, s'emparant des plus hauts galetas,
» Laissent languir leurs terres nourricières,
» Et sottement, une plume à la main,
» *Chantent Cérès*, tout en manquant de pain...
» De ces messieurs la foule est inouie.
» Mes sœurs et moi voyons avec douleur
» Chez les Français souvent la poésie
» Tourner la tête au fils du laboureur,
» Qui, s'échappant du foyer de son père,
» Cherche la gloire, et trouve la misère.
» Laisse, mon cher, ce sentier dangereux,
» A ces mortels nés sous un astre heureux,
» Au sein des arts, du goût et du génie,
» Qui, pénétrant dans les secrets des dieux,
» Sont appelés à l'éternelle vie:

Digitized by Google

» Laisse Delille enchanter l'univers,
» Et l'étonner de l'éclat de ses vers.
» En l'inspirant pour l'honneur de cet âge,
» Nous avons mis le comble à nos travaux,
» Nous ne pouvons inspirer davantage,
» Et devons prendre un siècle de repos.... »
Je fus d'abord saisi d'un peu de honte,
A ce discours par la raison dicté.
— Adieu, mes sœurs, vous me donnez mon compte,
Je le reçois et j'en suis enchanté :
De vous servir j'étais fort dégoûté.
De vos conseils la sagesse est visible,
Je vais les suivre, hélas ! s'il m'est possible.
Lors, reprenant mon sac et mon bâton,
J'ai pris congé des filles de mémoire,
Et, sous leurs yeux brisant mon écritoire,
J'ai, sans regret, déserté l'Hélicon.
Or, maintenant, exempt d'inquiétude,
De ma sottise ayant la certitude,
A mon esprit je ne demande rien.
Dans mon hameau, maître d'un petit bien,
Je fais germer, sans effort de génie,
Un grain utile au soutien de ma vie,
Logé moins haut, et moins souvent à jeun,
Je suis heureux..... et j'ai le sens commun.

Vers pour être mis au bas du portrait de M. de la Harpe.

Ses talens, ses écrits, son goût et son génie
Ont assuré ses droits à l'immortalité ;
Dès ses plus jeunes ans il excita l'envie,
Et dans le malheur même en fut persécuté.

Digitized by Google

S'il adopta l'erreur, un repentir sublime
Fit connaître à-la-fois ses vertus et son cœur;
Et dans l'adversité dont il fut la victime,
Dieu seul fut son consolateur.

Par un de ses anciens camarades de collége.

ENIGME.

J'ai pour mère une reine; elle est brillante et belle;
Mais, las! sa vie et son règne sont courts!
Lorsqu'elle touche au déclin de ses jours,
Une main avide et cruelle
Vient encore en hâter le cours.
A sa mort je dois la naissance;
De ses membres épars on exprime le sang,
Et ce sang précieux me donne l'existence.
On me recherche, et l'on me trouve en France;
Mais, quand j'ai voyagé, quand je viens du Levant,
J'acquiers un nouveau prix : le luxe m'emprisonne
Dans un cachot diaphane et brillant;
Quelquefois une main mignone
Aime à l'ouvrir, mais sans me délivrer;
Enfin l'amant, dans son ivresse,
A cru souvent me respirer
Sur les lèvres de sa maîtresse.

LOGOGRYPHE.

Dans un lustre cinq fois je fournis ma carrière,
Mes jours sont calculés, leur marche est régulière :
En un temps comme en l'autre, on ne m'a vu jamais
D'une seule minute augmenter ma durée;
Après un an d'absence, alors je reparais

Digitized by Google

A ma manière accoutumée;
Je ne suis pourtant plus si maigre que j'étais:
Pour avoir de mon tout une juste mesure,
Figurez-vous six pieds, en style de Mercure;
A qui vogue sur l'eau j'offre un très-grand secours,
Car du fleuve le moins rapide,
Sans moi, le nautonnier, quoiqu'il fût intrépide,
Ne saurait remonter le cours;
En moi l'on peut trouver encore
Ce titre flatteur, précieux,
Que toute femme envie, et dont elle s'honore;
Plus, un ordre religieux;
De l'univers cette vaste partie
Qui rend les hommes trop souvent
Victimes de sa perfidie;
Un terme d'arpentage et de chronologie;
Ce dont se sert un combattant
Quand il attaque, ou lorsqu'il se défend;
Un amas d'eau toujours dormante;
Une saveur au palais répugnante;
Un instrument à corde, attribut de l'Amour;
Ou, si l'on veut, ce demi tour
Qui, vu dans l'air au milieu d'un nuage,
De toutes les couleurs réfléchit l'assemblage;
Un pronom possessif, un pieux écrivain
Qui d'un législateur vous transmit la doctrine;
Enfin cette essence divine
Dont est doué le genre humain.

PONSARDIN-SIMON.

CHARADE.

Que mon premier, belle Clarisse,
Est bien l'image de ton cœur!

Digitized by Google

Tantôt calme et plein de douceur,
Il daigne se rendre propice;
Tantôt agité, véhément,
Il suit son aveugle inconstance,
Et détruit la moindre espérance.
Si mon dernier, ce mot charmant,
Qui cause l'amoureux délire,
Sur tes lèvres par fois expire;
Que tes témoins de mon tourment,
Tes yeux, dans lesquels je puis lire,
L'exprimeraient éloquemment!
Vois mon entier : il te présente
De Mars un nouveau concurrent,
Qui mérite peu qu'on le vante
Sous le rapport de l'agrément :
Il file des jours si maussades!
Pour un souris, que de boutades!
Plus gai près de toi cependant.....
Mais chût! le voilà qui s'avance;
Il va bientôt, heureusement,
Nous délivrer de sa présence!

Par le même.

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Énigme est la lettre *O*.

Celui du Logogriphe est *Crochet*, où l'on trouve *rochet*, *roche*, *crochet*.

Le mot de la Charade est *Bisbille*.

Digitized by Google

Traduction complette des poésies de CATULLE, suivie des poésies de *Gallus*, et de *la Veillée des fêtes de Vénus*, avec des notes grammaticales, critiques, littéraires, historiques et mythologiques; les parodies des poètes latins, modernes, et les meilleures institutions des poètes français; par *François Noel*, membre de l'athénée de Lyon, et auteur du *Dictionnaire de la Fable*; avec cette épigraphe :

Tantum parva suo debet Verrona Catullo,
Quantum magna suo Mantua Virgilio.

Deux volumes in-8°., enrichis d'une gravure représentant *Ariane abandonnée*, et d'un plan de la maison de Catulle à Sermione, que leva, en Italie, par l'ordre du général *Lacombe-Saint-Michel*, l'aide-de-camp chef de bataillon *Mellini*.

Cette édition, imprimée sur papier fin d'Angoulême, sort des presses du cit. Crapelet. Prix : 12 fr. pour Paris et 15 fr. 20 c. pour les départemens. Il en a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin, figures avant la lettre. Prix : 24 fr. pour Paris, et 27 f. 20 c. pour les départemens. A Paris, chez *Léger*, libraire, quai des Augustins, n°. 44; *Rémont*, libraire, même quai, n°. 41; et chez *le Normant*, imprimeur du *Mercure* et du *Journal des Débats*, rue des Prêtres-S.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

CATULLE est un des poètes de l'antiquité qu'il est impossible de faire passer entièrement dans notre langue; ce n'est pas seulement l'obscurité du texte et les peintures libres de cet auteur, qui peuvent arrêter un traducteur; mais « c'est qu'il y a dans » ce poète, dit M. de la Harpe, une douzaine de » morceaux d'un goût exquis, qui l'ont mis au » rang des poètes les plus aimables : ce sont des » petits chefs-d'œuvre où il n'y a pas un mot qui ne » soit précieux; mais qu'il est aussi impossible d'a- » nalyser que de traduire. Celui qui pourra expli-

Digitized by Google

» quer le charme des regards, du sourire, de la » démarche d'une femme aimable, celui-là pourra » expliquer le charme des vers de Catulle ». Cependant Catulle a trouvé plusieurs traducteurs; mais on ne peut guère citer que la traduction du marquis de Pézay; car pour celle de l'abbé de Marolles, elle est telle, dit Pézay, que celui qui en donne une autre, a le droit d'en dire du mal. Un M. la Chapelle, sous le titre *des Amours de Catulle*, a voulu en faire aussi une traduction: celle-ci est en vers; c'est une espèce d'histoire galante, dans laquelle l'auteur a ramassé plusieurs anecdotes historiques, et enchassé les poésies de Catulle, qu'il a soin de placer dans des situations propres à les lui inspirer. L'idée était heureuse, et l'ouvrage, comme roman, n'est pas sans intérêt; mais les vers ne répondent pas à la prose, ils sont lâches, négligés, incorrects. Nous n'avions donc, à proprement parler, que la traduction de Pézay; mais elle n'est pas complète, il avoit négligé de traduire près d'un tiers de l'original, à cause de l'obscurité ou de l'obcénité du texte. M. Noël, par des recherches savantes, est venu à bout de rendre intelligible ce qui était obscur; mais il n'a pu rendre pudique ce qui était obscène, du moins dans l'original; car, pour sa traduction, elle est chaste, mais par cela même quelquefois peu fidelle. Lagrange, dans sa traduction de Lucrèce, a eu à lutter contre ce genre de difficultés, et il les a vaincues d'une manière heureuse; mais il nous semble que Catulle en présentait d'insurmontables, et contre lesquelles le talent de Lagrange eût échoué. Comment, en effet, rendre ces deux vers:

Pædicabo ego vos et irrumabo,
Aureli pathice et cinæde furi....

Il y en a un grand nombre dans Catulle, qui pré-

Digitized by Google

sentent des idées non moins obcènes. L'abbé de Marolles a traduit ceux-ci par *je vous ferai d'étranges choses* : c'est là sans doute aussi une étrange version ; M. Noël les rend ainsi : *libertins décriés par d'infâmes complaisances.* Les philosophes de l'école de Zénon ne trouvaient point d'obcénité dans les mots. Cicéron, *disertissime Romuli nepotum*, comme l'appelle Catulle, Cicéron, dans une de ses lettres, explique leurs principes sur ce sujet. Si ce que vous voulez nommer est honteux, disaient-ils, ne lui donnez pas même un nom ; s'il ne l'est point, donnez-lui donc le sien : *Si turpe est, alieno nomine ; si non est, suo potius.* Aristote, dans sa *Rhétorique*, cite un certain Brisson qui disait aussi : il n'y a rien de sale dans les paroles, parce que, de quelque manière qu'on s'exprime, c'est toujours dire la même chose. Aristote démontre la fausseté de ce raisonnement. *Amo verecundiam loquendi*, dit Cicéron ; les Romains avaient la plus grande retenue dans leurs expressions, ils ne prononçaient aucun mot qui pût faire une équivoque obcène ; ils ne disaient point, *cum nobis*, mais *nobis cum*, et ils évitaient de dire, *cum notis hominibus ; quùm nos hoc faceremus.* Cicéron remarque à ce sujet les bizarreries de sa langue ; je puis bien dire, observe-t-il, *recta et menta*, je puis me servir de *rutula* au diminutif, et je ne puis employer le diminutif de *menta*, On dit fort bien *tectoriala* pour diminutif de *tecta*, et l'on n'oserait prononcer le diminutif de *pavimenta*. Nos idiômes modernes donnent également lieu à de pareilles équivoques, que la dernière classe du peuple ose seule se permettre quelquefois. Mais revenons à la traduction de M. Noel, la meilleure manière de la louer est de la faire connaître. Nous allons citer une strophe de chant nuptial : *carmen nuptiale.*

Digitized by Google

Ut flos in septis secretus nascitur hortis,
Ignotis pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber,
Multi illum pueri, multæ optavêre puellæ:
Idem quùm tenui carptus defloruit ungui,
Nulli illum pueri, nullæ optavêre puellæ:
Sic virgo, dum intacta manet, dum cara suis est:
Quùm castum amisit polluto corpore florem,
Nec pueri jucunda manet, nec cara puellis.
Hymen, ô hymenæe, hymen, ades, ô hymenæe!

M. de Pézay traduit ces vers ainsi : « Une *fleur* » *solitaire*, *épanouie à l'écart*, ignorée des trou- » peaux, respectée du soc, carressée du zéphire, » ménagée du soleil, abreuvée de rosée, fait les » desirs de la bergère et du berger : à peine ar- » rachée de sa tige, déjà flétrie, ni le berger, ni » ni la bergère ne la regardent plus. Telle une » vierge *timide*, tant qu'elle est vierge, captive » tous les hommages, et les voit s'envoler *dès qu'à* » *peine* une carresse a terni sa fleur virginale. Mais » chantons l'hymen, répétons les chants d'hy- » ménée. »

Voici la même traduction par M. Noel: « Voyez » cette fleur née dans un jardin solitaire, à l'abri des » troupeaux indiscrets, respectée du fer ennemi, » caressée du zéphire, ménagée du soleil, abreuvée » des pleurs de l'aurore ; elle est l'objet des désirs » des bergers et des bergères d'alentour. Mais à » peine séparée de sa tige, flétrie, dédaignée, elle » n'obtient plus même un regard. Telle une vierge » pudique, tant qu'elle reste pure, captive tous les » hommages. Mais a-t-elle laissé cueillir à l'hymen » la fleur qui faisait tout son prix, elle perd tous » ses droits à l'amour d'un sexe, à l'amitié de » l'autre. Viens, hymen, dieu d'hymenée ! »

Nous n'avons pas besoin de faire sentir la différence de ces deux traductions ; sans doute celle de M. Noël est bien supérieure à celle de Pézay.

Digitized by Google

Nous aurions pu choisir tout autre morceau pour objet de comparaison; mais le texte de Catulle ayant été fort maltraité par les copistes, ce morceau paraît être du petit nombre de ceux qui nous sont parvenus sans altération. Il a été souvent traduit ou imité en vers français, et M. Noel cite dans ses notes plusieurs pièces qui ont presque autant de charmes que l'original; l'Arioste chez les Italiens n'a pas été moins heureux, et on lira avec plaisir les strophes de ce poète que M. Noel a rapportées.

Les vers *sur la mort de l'oiseau de Lesbie* sont si connus, qu'on ne sera pas fâché de voir comment M. Noel a traduit ce morceau plein de graces, qui a été imité dans toutes les langues, et sur lequel beaucoup de poètes français se sont essayés. Voici le texte:

Lugete, ô Veneres, Cupidinesque,
Et quantùm est hominum venustiorum;
Passer mortuus est meæ puellæ,
Passer deliciæ meæ puellæ,
Quem plus illa oculis suis amabat.
Nam mellitus erat, suamque nôrat
Ipsam tàm bene, quàm puella matrem;
Nec sese à gremio illius movebat;
Sed circum siliens modò huc, modò illuc,
Ad solam dominam usque pipilabat:
Qui nunc it per iter tenebricosum,
Illuc, unde negant redire quemquam.
At vobis malè sit, malæ tenebræ,
Orci, quæ omnia bella devoratis,
Tam bellum mihi passerem abstulistis.
O factum male! O miselle passer!
Tua nunc opera meæ puellæ
Flendo turgiduli rubent ocelli.

« Pleurez, grâces; pleurez, amours; soyez en » deuil, cour aimable de Vénus; il n'est plus le » moineau, délices de ma jeune amie, le moineau

Digitized by Google

» qui lui fut plus cher que la prunelle de ses yeux: » doux et gentil oiseau ! jamais enfant ne connut » mieux sa mère; sans cesse voltigeant près de » Lesbie, c'était sur son sein qu'il venoit se re- » poser, c'était pour elle qu'il faisait entendre » son joyeux gazouillement ; et voilà qu'il erre » sur ces rivages sombres que l'on passe, dit-on, » sans ce retour. Avare Achéron ! gouffre avide » du Ténare ! faut-il donc que tu dévores tout ce » que les mortels ont de plus beau ? Sort ennemi ! » victime infortunée ! que ta perte coûte de lar- » mes à Lesbie ! hélas ! ses beaux yeux en sont » encore humides et battus. »

Cette prose harmonieuse est faite pour plaire à tous les goûts : la traduction de M. Noel a le mérite d'être écrite d'un style élégant et correct, et l'auteur a rendu fidèlement tout ce qu'il était possible de traduire, sans blesser la pudeur.

Qu'on nous permette encore de citer ce morceau d'une pièce de vers que Catulle adresse à son champ; l'on verra qu'il a existé de son temps, comme il existe du nôtre, des poètes

De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.

. . . Sextianus dum volo esse conviva,
Orationem in antium petitorem
Plenam veneni, et pestilentiæ legit;
Hîc me gravedo frigida et frequens tussis
Quassavit, usquedùm in tuum sinum fugi,
Et me recuravi ocimoque, et urtica.
Quare refectus maximas tibi grates
Ago, meum quod non es ulta peccatum.
Nec deprecor jam, si nefaria scripta
Sesti recepso, quin gravedinem, ac tussim
Non me, sed ipsi Sertio ferat frigus,
Qui tunc vocat me, quum malum legit librum.

« Convive de Sextius, il m'a fallu payer l'hon- » neur de figurer à sa table somptueuse, en dévo- » rant la lecture d'un mortel plaidoyer ; et sans

Digitized by Google

» toi, sans tes breuvages salutaires, je ne serais » pas encore quitte du frisson et de la toux que » m'a valu ce chef-d'œuvre. Graces te soient donc » rendues de m'avoir guéri, au lieu de me punir! » Ah! si jamais on m'y rattrape, puissent le frisson » et la catharre qui m'ont assailli, tomber, non » sur la victime, mais sur ce bourreau de Sextius, » sur ce lecteur impitoyable de rapsodies assas- » sines, dont les invitations sont un vrai guet à » pens. »

On ne fera pas un crime, sans doute, au traducteur de n'avoir pas rendu l'*ocimoque, et urticâ* qui se trouve dans le texte; il n'y a pas grand mal, non plus qu'il se soit abstenu de dire que le plaidoyer dont parle Catulle était dirigé contre Antius son compétiteur :

Orationem, in Antium pétitorem.

Pézay a également négligé de traduire ce dernier vers. Cette pièce paroit avoir fourni à Senecé l'idée de l'épigramme suivante.

Tel que ceux des traitans riches à millions,
Ton repas avait son mérite.
Mais, à ne rien céler, ces vers qu'on y débite
Causent des indigestions.
Comment! une églogue aux potages!
Au rot, deux paires de sonnets!
Une élégie à l'entre-mets!
Une ode au fruit, mais de six pages!
Et tout cela d'un goût... Dieu sait... De bonne foi,
S'il faut, par cette patience,
Payer de tes festins l'ennuyeuse opulence,
Une autre fois, Damis, tu dîneras sans moi.

Le traducteur, pour ranimer le goût des solides études, et favoriser ce retour heureux vers les langues anciennes dont l'utilité est généralement sentie, a accompagné cette édition d'un volume de notes, dans la vue, dit-il, de renouveler les édi-

Digitized by Google

tions connues sous le nom de *variorum* et de *ad usum delphini*, qui deviennent rares, et de les publier; avec une traduction et des notes choisies. C'est un essai qu'il fait de ce genre de travail, pour lequel il est à désirer qu'on lui donne des encouragemens; car personne ne paraît plus propre à s'en bien acquitter : malheureusement notre siècle ne rend pas justice au mérite de cette espèce d'ouvrage. La fureur du bel esprit a gagné, pour ne pas dire infecté, tous les états de la république des lettres; elle fait mépriser tout autre genre de prétention. Nous appelons nos savans ayeux des pédans instruits, dit d'Alembert; ils nous appelleraient tout au plus de jolis écoliers. Ce mot justifierait M. Noël, s'il en était besoin; mais personne ne sera assez injuste, sans doute, pour contester le mérite de ses laborieuses recherches.

Le savant et estimable traducteur jouit depuis long-temps d'une réputation non contestée, et il ne la doit qu'à des ouvrages utiles.

VARIÉTÉS.

Lettre à un Philosophe, sur les préjugés.

Duclos, dans ses *Considérations sur les Mœurs*, se plaint qu'on ait détruit trop de préjugés; j'ai osé répéter l'opinion de Duclos, et vous m'avez répondu en me disant que ma doctrine conduisait à la servitude. J'aime cependant la liberté autant qu'un autre, et j'ai fait mon possible pour n'être pas esclave, même sous le règne des philosophes. Né sans ambition, les philosophes ne m'ont jamais trouvé sur leur chemin, quand ils sollicitaient des emplois; mon nom a été plus souvent sur la liste des proscriptions que sur la liste des graces; dans les époques

les

Digitized by Google

les plus critiques de la révolution, j'ai toujours été pour le parti malheureux, et ma situation n'a jamais pu faire envie à personne. Je ne crois pas, monsieur, que ce soit là la conduite d'un courtisan ou d'un partisan de la tyrannie. Si le nom de philosophe avait conservé sa véritable signification, j'oserais même réclamer ce titre. Je tiens, peut-être plus que vous, à la vraie philosophie, et lorsque j'ai attaqué les systèmes des sophistes, c'est elle qui a soutenu mon courage et qui m'a prêté des armes.

Je n'ai jamais répondu à des injures; mais il faut bien y répondre, puisque vous me les donnez pour des raisons. Après m'avoir reproché d'être un esclave, vous me reprochez d'être un fanatique. Vous conviendrez peut-être que ce raisonnement n'est pas tout-à-fait sans réplique. On ne m'accusera pas d'avoir jamais appelé la persécution sur mes adversaires; je n'ai jamais dit, comme ceux qui me répondent : *Tu penseras comme moi, ou tu mourras.* Je n'ai jamais cru qu'on ne pouvait avoir une autre opinion que la mienne, sans être déclaré traître à la patrie; on ne m'a jamais vu froncer le sourcil à l'aspect d'un philosophe; je tiens à mon opinion, mais je tiens aussi à la paix, qui me paraît devoir en être le prix et le résultat. Je ne sais point haïr; je pousse même la faiblesse jusqu'à aimer les philosophes, lorsqu'ils sont aimables : en conséquence, mon cher philosophe, si jamais l'exaltation de vos idées vous exposait à quelque danger pressant, je vous prie d'accepter un asile chez moi, et c'est là que nous raisonnerons de sang-froid sur le fort et le faible des choses. En attendant, permettez-moi de vous adresser quelques réflexions sur les préjugés, contre lesquels vous vous récriez avec tant de chaleur.

Nous laisserons là les injures, s'il est possible; il est question de nous entendre, et les injures n'éclaircissent

Digitized by Google

rien. Il faut d'abord poser la question, et sur-tout être d'accord sur la définition des mots. On sait combien les mots, mal entendus, nous ont fait de mal, et vous me permettrez d'avoir recours au Dictionnaire, avant même de consulter les lumières du siècle. Dumarsais a fait deux volumes contre les préjugés ; il commence par faire entendre que les préjugés sont toujours des erreurs et des erreurs ridicules, et il part de là pour déclamer contre toutes les religions et toute espèce de gouvernement. Vous me permettrez, mon cher philosophe, de ne pas trop croire Dumarsais sur parole ; j'admire, avec le public, l'auteur des *Tropes ;* mais vous conviendrez, peut-être, que dans ses déclamations sur les préjugés, il a poussé les choses un peu loin.

J'ai dit qu'il était impossible qu'une société existât long-temps sans préjugés. Les préjugés ne sont autre chose que des opinions généralement reçues sur un point qu'on n'a point approfondi : ce sont des jugemens portés avant l'examen. On voit, par-là, que la divinité seule peut être exempte de préjugés, car elle seule peut tout examiner et tout approfondir.

On peut diviser les préjugés en deux sortes ; les préjugés qui tiennent à la vie domestique, et ceux qui tiennent à la société en général. Examinons d'abord les préjugés de l'homme en particulier. L'homme, dès son enfance, apprend à aimer ses parens, à respecter les décrets de la providence qui l'a créé : sa faible raison n'est pas capable d'examiner ces premières idées de l'ordre social : ses sentimens et ses opinions ne sont que des préjugés ; mais ces préjugés sont des vérités utiles à son bonheur. Quand il arrive à un âge plus avancé, il est sans cesse entraîné par l'autorité et par l'exemple de ceux qui l'ont précédé : après avoir pris les sentimens de sa nourrice, il adopte

Digitized by Google

les idées de son gouverneur, il fait ce qu'ont fait ses ayeux; il suit les usages établis dans le monde où il vit: dans ses études, dans ses affaires, et jusques dans ses plaisirs, il vit du produit des siècles; ses actions les plus indifférentes, sont une imitation, et toute sa vie est, en quelque sorte, un lieu commun, une répétition irréfléchie de ce qu'il a vu faire, de ce qu'il a lu et de ce qu'il a entendu dire. Sans doute qu'en adoptant ainsi les idées des autres, il s'expose à quelques erreurs; il a cependant pour lui l'expérience de plusieurs générations, et d'un grand nombre d'hommes éclairés. L'inconvénient, d'ailleurs, serait bien plus grand, s'il n'adoptoit aucune idée reçue, et s'il ne vivait qu'avec le fond particulier de sa raison. Qu'on se figure un homme, cherchant à n'avoir point de préjugés, et forcé, par conséquent, d'examiner le motif des usages les plus répandus, des idées les plus familières, des actions les plus simples, il sera embarrassé à chaque pas; tout ce que l'expérience et le temps a consacré, sera perdu pour lui; il ne sera pas plus avancé qu'un sauvage, qui, pour la première fois, sort des forêts, et qui n'a jamais entendu parler d'une société policée.

Je ne parle ici que d'un seul homme, mais s'il arrivait à tous les hommes composant une société, de porter sur toutes les choses de la vie, sur tous les usages qui déterminent la plupart de nos actions et de nos sentimens, un œil sévèrement scrutateur, il est aisé de se figurer la bigarure et le désordre qui en résulterait; il est probable que chacun se ferait une opinion à sa mode; et tous les membres d'une même société, seraient bientôt étrangers les uns aux autres. On admire un écrivain qui est original dans ses écrits, mais on se moque, avec raison, d'un homme qui est original dans le commerce habituel de la vie. Les préjugés et les usages établis,

Digitized by Google

fixent les rapports des hommes entr'eux ; ils leurs servent de point de ralliement, et ils doublent souvent leurs moyens intellectuels. « Le capital de l'intelligence, dit » M. Burke, est faible dans chaque individu, et les hommes » feront toujours beaucoup mieux tous ensemble de tirer » avantage de la banque générale, et des fonds publics » des nations et des siècles. »

Je ne sais pas, mon cher philosophe, si mes idées peuvent se concilier avec les vôtres, mais je raisonne ici d'après la nature de l'homme ; toutes les fois qu'on ne part pas de ce point, on s'expose à tomber dans un faux système ; je sçais qu'il est beaucoup de gens qui croyent l'homme meilleur qu'il n'est, c'est de là que nous vient cette fausse doctrine de perfectibilité, et ce caractère de niaiserie attaché aux idées d'amélioration, professées par certains philosophes. Quoi qu'on en dise, le doute carthésien ne sauroit s'appliquer aux choses ordinaires de la vie ; il ne sauroit convenir en aucune circonstance à la multitude des rues, ni à celle des salons ; outre que le doute neutralise nos facultés, il nuit essentiellement à notre bonheur. Rien n'est plus insupportable pour l'esprit humain que l'état d'incertitude ; l'âme cherche sans cesse un point d'appui sur lequel elle puisse se reposer. Les préjugés ou les idées reçues viennent souvent au secours de la foiblesse humaine ; ils offrent à l'esprit quelque chose de positif, un point fixe sur lequel il peut appuyer ses décisions ; quand les préjugés ne serviroient qu'à tirer l'homme de l'état d'incertitude, ils auroient efficacement contribué à son repos comme à sa félicité.

Souvent les préjugés sont des sentimens, et les sentimens servent à nous rendre meilleurs et plus heureux ; souvent la croyance est un véritable amour ; on aime

Digitized by Google

déjà, ou l'on est disposé à aimer ce qu'on croit avec confiance; ceux qui ne croyent à rien, n'aiment rien; l'indifférence flétrit leur âme, et l'incrédulité désenchante tout à leur yeux. J. J. Rousseau étant au mont Valérien, assista à l'office des hermites; il fut frappé de l'enthousiasme divin qui animait leurs chants, et de l'air de félicité qui étoit empreint sur leurs traits; le philosophe ne put s'empêcher de s'écrier : *ô que ces gens là sont heureux de croire !* Ce qui est arrivé à Rousseau est arrivé à beaucoup d'autres philosophes moins célèbres que lui, et j'ai souvent rencontré dans le monde des hommes et même des femmes qui, dans leur incrédulité, portoient envie à ceux qui avaient conservé des sentimens pieux et qui croyaient encore à quelque chose.

Venons aux prejugés considérés dans leurs rapports avec la société. Les préjugés des nations existent principalement dans les usages et la pensée habituelle d'un peuple sur la législation et la morale. Pour qu'une nation n'eût point de préjugés, il faudrait que les membres qui la composent, pussent se réunir, et discuter ensemble tout ce qui les concerne; mais il en est un grand nombre à qui l'ignorance ne permet pas cette discussion; il en est d'autres qui sont retenus par leurs travaux, et qui n'ont pas de temps à perdre dans les assemblées. Je doute d'ailleurs, qu'un grand nombre d'hommes pussent jamais parvenir à s'entendre sur les principes de l'ordre social; il faudrait que chaque génération délibérât comme les précédentes, et qu'on recommençât sans cesse la société pour les nouveaux venus, qui craindraient d'avoir des préjugés, et qui voudraient aussi tout examiner par eux-mêmes. Pour parer à tous ces inconvéniens, il a fallu que certains principes, certaines maximes fussent regardées comme des choses convenues; ainsi il s'est formé,

Digitized by Google

dans chaque société, des habitudes, il s'est établi des usages, qui se transmettent de génération en génération; ces habitudes et ces usages ne sont autre chose que des préjugés, qui lient, pour ainsi dire, les siècles entr'eux, qui sont l'expression des suffrages tacites des citoyens, qui donnent de la suite à la marche du corps politique, et qui conservent l'équilibre et l'ordre une fois établi.

Vous convenez sans doute, monsieur, que tous les hommes ne peuvent pas discuter les institutions morales et politiques; mais je vois que cette considération ne vous arrêtera pas. Ne pourroit-on pas, me direz-vous, s'en rapporter aux philosophes? Je vous entends: vous voulez créer une suprématie d'opinions pour une certaine classe d'hommes privilégiés, et détruire des préjugés pour y substituer des systèmes; vous voulez renverser de leur trône ceux qui gouvernent, pour y faire monter des philosophes. Je veux bien y consentir; mais je vous avertis qu'il est des philosophes qui ne joignent pas la pratique au précepte. La philosophie pratique, dit l'auteur du livre contre les préjugés, dépend du tempérament, de la circulation du sang; vous voyez que nous ne serons pas plus avancés; et si vous nous donnez des philosophes pour nous gouverner, vous nous permettrez au moins de leur tâter le pouls avant de leur donner l'empire. Le même Dumarsais ajoute une chose peu rassurante; il dit formellement que les cœurs dépravés ont souvent bien plus de pénétration et d'esprit que les cœurs honnêtes et vertueux; et c'est à ces cœurs dépravés qu'il paraît donner la préférence pour les découvertes en morale et en politique. Je vous avoue que je n'ai pas assez de fermeté pour ne pas être effrayé des conséquences d'une pareille opinion; et puisqu'il faut s'en rapporter à quelqu'un, j'aime autant m'en rapporter aux générations qui

Digitized by Google

nous ont précédés. Il y a peut-être plus de sagesse dans les siècles que dans les livres des philosophes. A votre compte d'ailleurs, monsieur, on aurait encore des préjugés ; on seroit encore obligé d'admettre les opinions des philosophes, sans les examiner ; ainsi donc, puisque l'espèce humaine est condamnée à avoir toujours des préjugés, ne seriez-vous pas d'avis, mon cher philosophe, de garder ceux que nous avons, et de rester tout bonnement comme nous sommes.

Une nation, d'ailleurs, ne peut guères renoncer à ses préjugés sans changer de mœurs ; et à force de changer de mœurs, on risque de n'en plus avoir. Il ne faut pas oublier que les mœurs, et les préjugés qui font partie des mœurs, sont, bien plus que les loix, l'expression de la volonté générale. On a vu des empires exister long-temps, après avoir changé leurs loix ; mais aucun empire, aucune monarchie n'a survécu à l'anéantissement des mœurs et des préjugés. Les citoyens n'ont souvent que des rapports éloignés avec les loix ; mais leurs rapports avec les mœurs sont toujours directs et immédiats ; les mœurs et les usages sont toujours près de nous et avec nous ; on pourrait dire qu'ils sont en nous. Il n'en est pas ainsi des loix, dont nous pouvons, jusqu'à un certain point, ignorer l'existence. Toutes les fois qu'on a changé une de nos constitutions, il n'est personne qui se soit plaint qu'on eût fait outrage à sa volonté ; mais il n'en était pas de même des mœurs et des usages ; tout le monde se croyait vivement intéressé à leur conservation. Rien n'a été si facile que de détruire les loix de la monarchie ; mais les niveleurs ont toujours trouvé, dans les coutumes nationales, des obstacles insurmontables ; les mœurs, et la religion qui en est la sauve-garde, ont constament résisté à leurs attaques, et si un homme a pu reconstruire parmi nous

Digitized by Google

l'édifice politique, c'est que les débris en avaient été conservés par l'influence des institutions morales, par les habitudes domestiques, en un mot, par les préjugés.

Tout ceci, mon cher philosophe, prouve qu'il n'est de législation durable, que celle qui a sa garantie dans les mœurs. Il est, dans l'Asie, des peuples qui conservent leurs institutions depuis deux ou trois mille ans; c'est que ces institutions sont des préjugés et des habitudes. Les Juifs conservent encore leur législation parmi nous: Moïse leur donna des préjugés et des mœurs; ces préjugés et ces mœurs furent toute leur législation.

Il faudrait bien se garder de conclure de ce que nous venons de dire, que les préjugés sont favorables à la tyrannie; le souverain trouve dans les préjugés une garantie contre ses sujets; mais les sujets, à leur tour, y trouvent une garantie contre le souverain. Voyez ces farouches despotes de l'Orient, ils ont droit de vie et de mort sur tous les habitans de leur empire; ils peuvent changer les formes de l'état à leur gré: mais leur pouvoir est impuissant contre les préjugés; ils n'oseraient exiger de leurs esclaves une chose qui contrarierait les habitudes nationales. L'histoire ancienne nous offre mille exemples de princes et de monarques, chassés du trône pour avoir osé braver les préjugés; et sans remonter à l'antiquité, nous pouvons citer la dernière révolution anglaise, qui a banni les Stuart, et qui n'a été faite que par l'influence des préjugés nationaux que Jacques II n'avait pas assez respectés.

Je vous vois sourire, mon cher philosophe, et vous commencez à pardonner aux préjugés, depuis que je vous ai appris qu'on peut en tirer parti contre les rois; je profite du sentiment de bienveillance que m'a valu mon heureuse citation, pour traiter une question difficile, et

Digitized by Google

pour vous parler encore de ces croix et de ces rubans qui vous ont si fort scandalisé dans ma première lettre. Vous n'avez pas manqué de me citer les Grecs et les Romains, qui n'avaient ni croix, ni cordons, et qui ont fait cependant de très-grandes choses. Je pourrois vous répondre que les Romains avaient leurs préjugés comme nous avons les nôtres; et leurs armées, au grand scandale de la philosophie, dûrent plus d'une victoire aux poulets sacrés; la république dut plus d'une bonne institution au vol des oiseaux et à mille autres semblables niaiseries. Les vainqueurs n'avaient point des cordons de soie, ni des croix d'or, il est vrai, mais leur courage avait un autre mobile; ils avaient des décorations composées d'une autre matière. Je vous avoue que je ne tiens pas beaucoup à la qualité de l'étoffe ou du métal, et, si vous le voulez, j'adopterai la couronne de chêne, qui sera encore meilleur marché; mais vous conviendrez que des décorations, soit qu'on en tire la matière du règne végétal, soit qu'on la tire du règne minéral, sont dignes de quelque respect, et peuvent exercer une utile influence, lorsqu'elles sont le prix du patriotisme, et qu'elles rappellent les souvenirs d'une époque glorieuse. Au reste, vous raisonnez conséquemment à vos principes; vous n'aimez pas les préjugés, et la gloire est peut-être le plus grand de tous.

En effet, la gloire mise au creuset de l'analyse philosophique, ne sera plus qu'une vaine fumée. Montaigne se moque de ceux qui suivent cette ombre fugitive, *qui n'a ni corps ni prise.* « Je suis en dépit, ajoute-t-il, qu'elle ait jamais pu entrer en l'entendement de l'homme, qui eut cet honneur de porter le nom de philosophe. » Je n'examine point si Montaigne et les philosophes qui sont venus après lui ont eu tort ou raison; on doit moins juger les préjugés et les usages, en eux-mêmes, que dans les ré-

Digitized by Google

sultats qu'ils ont pour le bonheur et la conservation des sociétés. Dès qu'une société peut tirer un grand avantage d'une opinion accréditée, d'un usage établi, je crois que personne n'a le droit de s'en moquer; et sans parler ici de la gloire, je pourrais citer un grand nombre de préjugés qui sont utiles aux peuples et aux gouvernemens. Les hommes sages, dit M. Burke que j'ai déja cité, au lieu de se moquer des préjugés généraux, emploient toute leur sagacité à découvrir la sagesse cachée dans chacun. Ils pensent qu'il est bien plus prudent de conserver le préjugé avec le fond de raison qu'il renferme, que de le dépouiller de ce qu'ils n'en regardent que comme le vêtement, pour laisser ensuite la raison à nud. En effet, un préjugé, y compris sa raison, a un motif qui donne de l'action à cette raison, et un attrait qui y donne de la permanence. Le préjugé est d'une application soudaine dans l'occasion; il détermine, avant tout, l'esprit à suivre avec constance la route de la sagesse et de la vertu, et il n'abandonne pas l'homme aux dangers du scepticisme, du doute et de l'irrésolution; le préjugé fait de la vertu, une habitude, et non pas une suite d'actions incohérentes; par le moyen, enfin, des bons préjugés, le devoir fait partie de notre propre nature; et, sous ce rapport, quelque soit leur fondement, les préjugés doivent être regardés comme des mobiles précieux, comme des institutions utiles et nécessaires. Il y a quinze ans, qu'on n'aurait pas pu faire comprendre cette vérité; aujourd'hui, elle est si claire, qu'elle a à peine besoin d'être exposée. Il en est du corps politique, comme du corps humain; l'homme ne s'occupe guères des choses qui constituent l'état de santé, lorsqu'il se porte bien; il n'y songe que lorsque la maladie arrive; la médecine ne fait ses expériences que sur les malades, et ce n'est qu'à

Digitized by Google

l'ouverture du cadavre, qu'elle aperçoit les conduits et les canaux où circulaient la santé et la vie. Ainsi, la révolution, qui a décomposé le corps politique, nous a montré les moyens puissans, les ressorts secrets, qui constituent la force des états, et que nous n'avions point aperçus, quand ces états étaient florissans.

Voilà, mon cher philosophe, quelle est ma doctrine sur les préjugés. Il ne faut pas croire cependant que je les défende tous; je regarde les préjugés comme des institutions morales; il peut se faire qu'il y en ait de dangereux, mais ce n'est pas une raison pour n'en laisser subsister aucun : de ce qu'il y a eu de mauvaises loix, on ne peut pas conclure qu'il faut vivre sans loix. Voltaire lui-même a dit qu'il *était des préjugés qui faisaient la vertu*.

Comme les préjugés tiennent immédiatement aux affections et aux volontés domestiques d'une nation, ceux qui sont nuisibles, ne tardent pas à être repoussés par ces mêmes affections et ces mêmes volontés qui les ont fait prévaloir. A mesure que les mœurs changent, les préjugés qui sont des opinions identifiées avec les mœurs, changent bientôt à leur tour, et les peuples n'ont pas besoin pour cela du secours des philosophes.

MICHAUD.

ANNONCES.

Discours sur l'Histoire universelle, par Bossuet, depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne. 4 vol. in-18. Prix ; 4 f. 50 c., et 6 f. par la poste. *Idem*. papier vélin, 10 fr., et 12 fr. par la poste. *Idem*. in-12, 4 vol. 15 fr., et 17 fr. par la poste. A Paris, chez Ant.-Aug. Renouard, libraire, rue St.-André-des-Arcs ;

Et chez *le Normant*, rue des Prêtres-St.-Germain l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Depuis sa rentrée, le parlement d'Angleterre s'occupait tranquillement d'affaires d'administration intérieure; et comme aucun orateur ne demandait la parole pour analyser l'ambition de la France, on croyait ce sujet d'amplification épuisé; les ministériels et les opposans marchaient assez d'accord: enfin, M. Windham gardait le silence. Qui n'aurait cru les ministres tranquilles, et la paix aussi assurée dans les cœurs que dans les traités? Le roi qui, le lundi 7 mars, était encore dans cette persuasion, se préparait à chasser le lièvre à Windsor, et le soir la reine devait avoir cercle au château de ce nom. Pas du tout: à sept heures du matin arrive un courier, qui apporte au roi la décision que ses ministres avaient prise dimanche soir, et sa majesté, ainsi que toute sa famille, prennent la route de Londres avec une telle précipitation, que peu s'en est fallu, dit l'histoire, que la famille royale ne restât dans la cour de Buckingam-House (1), faute de trouver des domestiques pour leur ouvrir la porte de la maison.

Il est certain que rien n'était plus pressé que l'arrivée du roi, puisqu'on devait le jour même adresser un message, en son nom, aux deux chambres assemblées; et quoique le message fût tout prêt, encore était-il décent que sa majesté eût l'air d'avoir été consultée. Ce message dit que des armemens considérables se font dans les ports de France et de Hollande; que ces préparatifs n'ont certainement d'autre objet que des expéditions coloniales; mais que, comme il existe en ce moment entre sa majesté et le gouvernement français des discussions de la plus grande importance, et dont on ne peut prévoir le résultat, sa majesté croit devoir adresser ce message à ses fidelles communes, dans la ferme persuasion qu'elles répondront à sa confiance, par leur dévouement et leur *libéralité*, suivant les mesures que les circonstances exigeront.

Il me paraît toujours extraordinaire que le roi réclame la *libéralité* des communes, lorsqu'il s'agit d'intérêts na-

(1) Buckingham-House est une maison achetée par la reine, et habitée par la famille royale, qui ne va au palais de Saint-James que les jours de cérémonie, ce palais étant aussi laid qu'incommode.

Digitized by Google

tionaux, puisqu'il se sert des mêmes expressions lorsqu'il demande une augmentation dans son propre revenu, ou lorsqu'il est question de fixer le sort de ses enfans, et qu'une nation ne fait pas acte de libéralité, mais acte de prudence et de devoir, en mettant entre les mains de son gouvernement les moyens de la défendre : mais en Angleterre, il y a toujours quelque chose de vil toutes les fois qu'on demande de l'argent ; les formes basses sont consacrées par l'usage ; le roi s'y soumet lorsqu'il s'adresse aux communes assemblées, et sans doute aussi chaque membre en particulier ne s'en dispense pas, lorsqu'il s'adresse au roi ou au ministère ; ce qui met de la réciprocité dans la *libéralité*.

Le chancelier de l'échiquier a demandé que le message du roi fut pris en considération le lendemain ; et le lendemain, la chambre des pairs et celle des communes ont voté une adresse de remercîment à sa majesté.

La possibilité d'une guerre nouvelle a produit beaucoup plus de sensation dans le public que dans le parlement, dont tous les membres, à peu près, étaient dans la confidence. M. Fox a parlé pour expliquer l'adresse de remercîment ; il a trouvé qu'elle signifiait seulement que la chambre témoigne son désir de conserver la paix, et s'engage, en cas de rupture, à soutenir les intérêts du peuple et du roi, intérêts constitutionnellement séparés en Angleterre, ce qu'on a trouvé long-temps admirable. M. Fox a observé qu'il lui était impossible de parler sur les négociations entre la France et l'Angleterre, puisque sa majesté ne communiquait rien à la chambre de leur nature et de leur objet ; mais il a prévenu les ministres que s'ils entraînaient leur pays dans une guerre qui ne fût pas d'une absolue nécessité, ils seraient plus coupables qu'aucuns de leurs prédécesseurs, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à ce jour.

M. Fox a incontestablement raison ; car la première chose à considérer dans une guerre, est les suites qu'elle peut avoir pour l'une et l'autre nation ; et si les chances de succès et de malheurs ne sont pas égales, la nation qui a pour elle plus de chances de malheurs, et qui ne fait pas tout pour éviter la guerre, manque aux premières règles de la politique. En poussant toutes les choses à l'extrême, nous abandonnons à nos lecteurs le soin de calculer ce que la France peut craindre de l'Angleterre, et ce que l'Angleterre peut craindre de la France. Il est

Digitized by Google

impossible que notre existence nationale soit compromise ; celle de l'Angleterre n'a pas les mêmes sûretés ; pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler les discours tenus dans la dernière session du parlement, et d'examiner les mesures de précaution qui seront prises de l'un et de l'autre côté.

Lord Hawkesbury, qui croyait sans doute nécessaire de rassurer la conscience des membres du parlement, leur a appris qu'en ratifiant l'adresse proposée, ils ne s'engageaient pas pour cela à sanctionner aucune mesure particulière du gouvernement ; ainsi, ce n'est que par provisoire qu'on lui donne tous les moyens de manquer aux traités, et la guerre peut s'engager provisoirement aussi sans que le parlement en soit responsable, même lorsqu'il accorde tous les moyens de la faire avant de demander la moindre explication. Lord Hawkesbury a ajouté qu'en cas de rupture, le ministère révélerait à la nation non-seulement le secret des circonstances actuelles, mais tout ce qui pourrait rendre conséquente la conduite du gouvernement depuis le traité d'Amiens. M. Addington, qui a senti combien cette promesse était vague, a ajouté que les ministres, en promettant de tout dire en cas de guerre, n'affirmaient cependant pas qu'ils ne diraient rien si la guerre n'avait pas lieu, explication si singulière, qu'on ne devine pas à quoi elle peut servir, puisque les ministres restent toujours libres de parler ou de se taire.

M. Windham, qui aime à batailler, a trouvé que les ministres étaient trop discrets ; ne pouvant les engager à rompre le silence, il a déclaré qu'on se tromperait beaucoup si l'on pensait que ceux qui ont blâmé la paix d'Amiens, seraient les premiers à approuver une nouvelle guerre ; et il a ajouté qu'un des principaux motifs qui leur ont fait censurer le traité définitif, c'est que ce traité mettait l'Angleterre dans l'impossibilité de recommencer les hostilités. Il est bisarre de blâmer un traité de paix, parce qu'il rend la guerre impossible, et cependant de crier toujours à la guerre depuis le traité de paix, ainsi que l'a fait constamment M. Windham : il est encore plus bisarre de déclarer la guerre impossible dans un moment où la nation se prépare à la faire ; aussi M. Shéridan a-t-il réfuté M. Windham de manière à le forcer de nier les expressions dont il s'était servi. M. Shéridan en conjurant les ministres de faire tout ce que l'honneur permet pour éviter une rupture, a ajouté : « J'espère qu'il reste encore

Digitized by Google

» au peuple anglais assez de ressource et d'énergie, non-» seulement pour maintenir son existence, mais pour re-» pousser la plus légère insulte. » L'espérance de M. Shéridan a excité des applaudissemens dans toutes les parties de la salle.

Voici les mesures prises par le ministère, en conséquence de l'alarme qu'il feint de concevoir sur les armemens de France, armemens qui n'ont aucun but hostile, ce que le ministère anglais sait mieux que personne.

Dix mille matelots de plus demandés au parlement, quoique, contre l'usage en temps de paix, le nombre des matelots en activité s'élève déjà à cinquante mille : les ordres pour la presse envoyés et exécutés : déjà on a enlevé un grand nombre de marins, ou soit-disant tels, et des petits bâtimens tout prêts les ont transportés de suite à bord des vaisseaux mouillés à l'embouchure de la Tamise. L'ordre d'armer, dans les ports, le plus grand nombre de vaisseaux possible, et des frégates parties pour aller porter des consignes à Gibraltar et aux escadres dans leurs différentes stations; le projet de mettre tous les corps militaires au complet, et une décision du général en chef, duc d'Yorck, qui réduit à cinq pieds cinq pouces la taille des recrues qu'on lèvera pour l'infanterie, et qui porte à cinq guinées le prix de l'engagement des hommes de cette taille, prix qui doit paraître bien modique à ceux qui savent qu'en Angleterre, dans ce pays où, dit-on, la liberté individuelle est ce qu'il y a de plus sacré, les engagemens militaires sont à vie. Les officiers de marine les plus distingués ont été invités à venir aider le ministère de leurs lumières : tous les capitaines ont reçu ordre de se rendre à leur bord.

Certes, voilà bien du mouvement. Nos lecteurs seront curieux d'apprendre ce que le gouvernement français a opposé au message du roi d'Angleterre, quels arrêtés nouveaux ont paru dans le journal officiel. Nous sommes obligés d'avouer que tout a été suivant l'ordre accoutumé, et que le journal officiel ne contient rien de plus que les projets de loix qui formeront le code civil, loix qui toutes obtiennent l'assentiment de l'opinion publique, ainsi que les discours qui les précèdent. Tout est au civil chez nous, tandis qu'à Londres tout est à la guerre.

En effet, pourquoi apercevrait-on la moindre agitation en France? Est-ce notre faute à nous si le colonel Despard

Digitized by Google

conspire dans les tavernes avec les désœuvrés de Londres, et si le gouvernement qui le fait pendre, ainsi que six de ses complices, est tout effrayé de voir le convoi des criminels suivi avec intérêt par toute la canaille si nombreuse dans cette grande ville? Est-ce en France qu'est née cette philantropie pour les criminels, et cette respectueuse niaiserie pour des monstres qui ne respectent rien? Non, c'est en Angleterre. Si le ministère s'en alarme aujourd'hui, si, mécontent de la faiblesse de la police, et n'osant lui donner l'ascendant indispensable dans une capitale, il a besoin de crier à la guerre pour enlever par la presse les manœuvres, les artisans, les indigens animés d'un esprit de révolte, que pouvons-nous à cela? Nous trouvons fort bien qu'en vertu du message du roi, déjà deux ou trois mille fainéans qui conspiraient dans les tavernes, aient été saisis et conduits sur des vaisseaux; nous voudrions seulement qu'on pût faire la police à Londres sans qu'il fût besoin de parler de l'ambition de la France, et ce n'est pas trop désirer.

Nous savons encore que, pendant la guerre, l'Angleterre a exagéré son sytème commercial, et que, pour le soutenir, elle a multiplié l'émission des billets de banque, autorisé sans mesure les banques de province, approuvé des emprunts, que les magasins s'encombraient de marchandises, et que tous les négocians attendaient la paix avec impatience pour nous jeter leurs productions et enlever notre argent si nécessaire à la banque de Londres. Nous savons que ces calculs ont été dérangés par la sagesse française, que les anglais se plaignent de voir leur commerce diminuer depuis la paix, que la banque était réduite à avouer qu'il y alloit de sa sûreté de ne pas payer ses billets, que le crédit public était dans une crise telle que la moindre demande des ministres pouvait jeter une alarme mortelle parmi les capitalistes. Nous sentons fort bien que la possibilité menaçante de la guerre sera d'un grand secours aux ministres pour mettre sur le compte des circonstances et de la politique, un discrédit né d'un système commercial exagéré. Nous voudrions seulement que tout cela s'arrangeât sans qu'il fût question des projets prétendus hostiles de la France; est-ce trop désirer?

Dans un pays où, de l'aveu de tout le monde, les finances reposent sur l'opinion, nous avouons qu'il faut tout risquer pour empêcher que l'opinion ne s'éclaire, et, depuis la paix, les éclaircissemens s'accumulaient. Il est donc

Digitized by Google

donc d'une nécessité absolue pour le ministère, non pas de faire la guerre, (c'est sa dernière ressource,) mais de n'être pas positivement en état de paix, et depuis le traité d'Amiens, cet état est incontestablement celui de l'Angleterre; aussi avons-nous entendu vingt fois, dans les deux chambres, les orateurs les plus marquans demander en grâce qu'on leur apprît si leur nation était en paix ou en guerre, observant que si l'on était en paix, les dépenses étaient trop fortes, et que si l'on était en guerre, elles étaient trop faibles. Les mesures qu'on vient de prendre ne serviront, pendant quelque temps, qu'à rendre cet énigme plus difficile à expliquer.

Qu'espère l'Angleterre, demanderont les esprits sensés qui veulent trouver de bonnes raisons à tout? Et comment expliquer les espérances d'une nation qui, en faisant la paix, a avoué qu'elle n'y consentait qu'avec répugnance, et qui, depuis le traité, n'a cessé d'en discuter toutes les clauses, de se reprocher de l'avoir signé? Peut-on oublier que les ministres mêmes, lorsqu'on les interrogeait sur les motifs qui les avaient décidés à conclure, au lieu de faire valoir les avantages que le traité d'Amiens assure à leur nation, n'objectaient que la nécessité où ils s'étaient trouvés, et mettaient *les événemens* que le temps pouvait amener au nombre de leurs excuses? Nous ignorons ce que les ministres entendaient par événemens; s'ils espéraient voir naître de nouvelles divisions dans notre patrie, ils se sont trompés. Les Français ne souhaitent pas la guerre; ils l'ont prouvé par la franchise avec laquelle ils ont signé la paix; ils n'ont compté sur aucun événement pour interpréter les articles du traité; ils n'ont jamais pensé à en ajouter, à en retrancher, à les commenter; ils ne provoqueront pas les hostilités; mais si la guerre devait recommencer, ce qu'on peut affirmer dès aujourd'hui, c'est qu'une fois déclarée inévitable, elle aurait pour elle l'assentiment de tous les français, et les faibles restes des partis qui nous ont divisés trop long-temps, se réuniraient dans leur haîne contre l'Angleterre.

Au reste, nous pouvons donner comme une nouvelle certaine, que les négocians anglais sont mécontens de la levée de bouclier du ministère; voir changer deux fois dans un an le cours de leurs spéculations, leur a paru d'autant plus désagréable qu'ils ne s'étaient résolus à calculer d'après la paix, que sur les assurances réitérées du

ministère ; la précipitation inconcevable avec laquelle il s'est porté à faire entendre des paroles de guerre, lui a ôté le peu de popularité qu'il devoit à l'idée qu'on avoit de sa prudence.

La suite de l'ambassadeur français à Constantinople, le général Brune, est de soixante personnes. Il n'a pas encore été présenté au grand-seigneur ; cette présentation sera magnifique. La Porte a nommé Haleb-Effendi, ambassadeur près de la république française. Il doit se mettre incessamment en route pour Paris.

Le premier consul de la république française a fait déclarer, dit-on, à la cour de Russie, qu'il accéderait aux desirs de S. M. I., non-seulement pour ce qui concerne l'île de Malte : mais aussi relativement à l'indemnité proportionnelle demandée par le roi de Sardaigne. Cependant, le premier consul n'a pas encore déclaré en quoi consisterait cette indemnité ; on prétend que ce sera la ville et principauté de Sienne, formant environ les deux cinquièmes du royaume d'Etrurie. Le roi d'Etrurie recevrait en échange le duché de Parme, non compris celui de Plaisance, qui serait réuni à la république italienne. Le Saint-Siége doit envoyer, en qualité d'ambassadeur extraordinaire près S. M. l'empereur de Russie, Mgr. Arezzo, archevêque de Seleucie.

On assure que Passwan Oglou a déclaré la guerre au commandant de Nicopolis, et vient d'envoyer contre lui une armée qui a pris son chemin à travers une partie de la Valachie.

La nouvelle organisation des cercles de l'Empire est achevée, et ne tardera pas à être proposée par les ministres médiateurs, à la députation de l'Empire près la diète de Ratisbonne. Ces ministres sont aussi chargés de lui présenter le projet de la nouvelle organisation ecclésiastique de l'Allemagne, qui servira de base à un nouveau concordat entre la nation germanique et le Saint-Siége ; jusqu'à présent ils n'avaient traité qu'avec la députation de l'Empire : mais ils viennent de se mettre en relation directe et immédiate avec la diète germanique, et ils pressent la ratification du récès général de la députation, tel qu'il a été nouvellement rédigé.

Digitized by Google

On a lieu de croire, d'après les délibérations de la diète, qu'il pourra être pris, le 14 mars, un *conclusum* qui, après avoir obtenu la ratification impériale, terminera l'affaire des indemnités.

Par une ordonnance du duc de Wirtemberg, il a été défendu de publier dans ses états aucun acte émané de l'autorité épiscopale, s'il n'a, au préalable, reçu sa sanction immédiate.

Il se trouve, par l'effet des sécularisations qui viennent d'avoir lieu en Allemagne, qu'un million de catholiques passent sous la juridiction des états protestans, et que cent cinquante-six mille protestans seulement passent sous des gouvernemens catholiques.

La nouvelle constitution helvétique commence à recevoir son exécution. Le sénat s'est dissous le 5 mars, et le conseil exécutif ne tardera pas à se séparer aussi. M. Ustery, de Zurich, a publié une adresse à ses commettans, pour leur faire sentir l'importance de l'acte de médiation, les excellens principes sur lesquels il est basé, et la sollicitude paternelle du premier consul pour le rétablissement de la tranquillité en Suisse. Le sénat, avant de se dissoudre, a rendu un décret de remercîmens au premier consul, pour avoir bien voulu s'occuper de rendre le repos, et de donner une constitution à l'Helvétie.

MM. Reding, Hirzel et Auf-der-Maur, chefs de la dernière insurrection suisse, ont été définitivement mis en liberté. Ils se sont rendus dans leurs familles; mais après quinze jours qui leur ont été donnés pour régler leurs affaires domestiques, ils devront se présenter au général Ney pour lui déclarer de quelle ville de France ils font choix pour y résider pendant un temps, que l'on croit être celui où le nouvel ordre de choses sera en activité dans les divers cantons de la Suisse.

Des ingénieurs français sont arrivés en Suisse pour lever une carte exacte de ce pays.

Voici les détails qu'on a donnés sur la dernière éruption de l'Etna. Un bruit semblable à celui du tonnerre se fit d'abord entendre dans la partie orientale de la montagne, et bientôt après on vit s'y ouvrir un nouveau cratère,

Digitized by Google

d'où il s'échappa un torrent de lave, qui parcourut rapidement un espace de plusieurs milles. Le lendemain, on aperçut une énorme colonne de fumée qui s'élevait du cratère supérieur de la montagne, et qui, en se développant ensuite dans l'atmosphère, y forma des nuages si épais, que la lumière du jour se trouva presqu'entièrement obscurcie. La lave a coulé pendant six jours, et n'a endommagé que les environs de Sarco.

TRIBUNAT.

Séance du 20 ventose.

Le cit. Villebœuf demande que l'art. XI de la loi du 25 octobre et 14 novembre 1792, qui abolit les substitutions, soit abrogé, comme contenant un effet rétroactif. On passe à l'ordre du jour.

On passe à la discussion du titre 3 du code civil, relatif au *domicile*; aucun orateur ne s'étant présenté pour le combattre, le tribunat délibère sur le projet : il est adopté à l'unanimité. Le tribunat vote également l'adoption du projet relatif à la pêche *aux bœufs* et *à la drêche* et de celui relatif au déplacement des fabriques et manufactures, dans l'étendue des lignes de Douanes.

Séance du 21.

Au nom de la section de législation, le cit. Leroi fait un rapport sur le projet de loi du code civil, relatif aux *absens*. Il fait sentir tous les avantages qui en découlent, et propose son adoption. Impression.

L'ordre du jour appelle un rapport sur le projet relatif à l'organisation du *notariat*. Organe de la même section, le cit. Favart monte à la tribune.

Après avoir développé sur chaque disposition du projet les différentes considérations propres à en faire sentir l'utilité, l'orateur termine ainsi son exposé :

Il ne nous reste qu'un vœu à énoncer; puissent les notaires se rendre dignes des bienfaits que cette loi veut leur procurer! ils le seront, s'ils réunissent aux connaissances nécessaires, une délicatesse et une probité plus nécessaires encore.

Digitized by Google

Puissent-ils sentir, dans tous les momens de leur vie publique, la dignité de leur ministère ! Ils la sentiront, s'ils se pénètrent bien de cette vérité, que c'est sur leurs vertus et leurs lumières que reposent également l'union des citoyens, la fidélité dans les engagemens et la garantie des propriétés.

L'impression du rapport est ordonnée.

Séance du 23.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, le tribunat reçoit du corps législatif un message qui lui transmet le 8e. titre du code civil, relatif à l'*adoption et à la tutelle officieuse*. — Renvoyé à la section de législation, qui fera son rapport le 28.

Le tribunat reçoit un projet de loi sur les finances, transmis par le corps législatif. — Renvoyé à la section des finances, pour le rapport être fait le 30.

Gillet, de Seine-et-Oise, fait un rapport sur le titre du code civil, relatif au *mariage*.

La discussion est ouverte sur le titre 4 du code civil, relatif aux *absens;* aucun orateur ne demandant la parole pour le combattre, le tribunat délibère sur ce projet, et vote son adoption, à la majorité de 54 voix contre 3. — Le projet de loi relatif à l'organisation du *notariat*, est également mis en délibération. Sur 52 votans, 50 ont émis le vœu pour l'adoption, et 2 pour le rejet.

Après avoir entendu les tribuns Perée, Pictet, Perrin, Mallarmé, Moreau et Sédillez, le tribunat vote l'adoption de 39 projets d'un intérêt local.

La séance est levée et ajournée à mercredi.

Séance du 25.

Une dame de Bourges adresse au tribunat des observations sur la partie du code civil, relative aux droits des femmes : on passe à l'ordre du jour.

Le cit. Delaitre, au nom de la section de l'intérieur, propose l'adoption du projet de loi relatif aux droits d'usage dans les forêts. Impression du rapport. Ajournement de la discussion.

Le tribunat délibère sur le titre V du code civil, intitulé *du mariage*. Il en vote l'adoption, à la majorité de 55 contre un.

Digitized by Google

Le cit. Moreau fait un rapport sur un projet de loi, dont l'objet est d'autoriser la ville de Tours à acquérir les bâtimens de la ci-devant intendance. Le tribunat vote le rejet du projet, à la majorité de 52 contre 9. La séance est ajournée au 27.

CORPS LÉGISLATIF.

Séance du 19 ventose. L'ordre du jour appelle la discussion du projet de loi concernant l'exercice de la médecine. Le C. Jard Panvilliers, orateur du tribunat, exprime le vœu d'adoption émis par cette autorité, et après avoir entendu le C. Fourcroy, orateur du gouvernement, le projet est mis en délibération et sanctionné par deux cents suffrages contre six voix négatives.

Les conseillers d'état Béranger et Jolivet présentent un projet de loi sur la fabrication des monnaies. En voici les dispositions principales.

Cinq grammes d'argent au titre de 9/10e. de fin, constituent l'unité monétaire.

Il sera fabriqué des pièces d'or de 20 fr. et de 40 fr. Leur titre est fixé à 9 10e. de fin et 1 10e. d'alliage.

Les pièces de monnaie d'argent seront d'un quart de franc, d'un demi franc, de trois quarts de franc, de deux francs et de cinq francs. Leur titre est fixé à 9 10e. de fin et à 1 10e. d'alliage.

Il ne pourra être exigé de ceux qui porteront les matières d'or et d'argent à la Monnaie, que les frais de fabrication.

Lorsque les matières seront au-dessous du titre monétaire, elles supporteront les frais d'affinage et de départ.

Il sera fabriqué des pièces de cuivre pur, de deux centièmes, de trois centièmes, et de cinq centièmes de franc.

Le type des pièces de monnaie est réglé comme il suit: sur une des surfaces des pièces d'or, d'argent et de cuivre, la tête du premier consul avec la légende: *Bonaparte, premier consul*; sur le revers: deux branches d'olivier au milieu desquelles on placera la valeur de la pièce, et en dehors, la légende: *République française*, avec l'année de la fabrication.

Sur les pièces d'or et de cuivre, la tête regardera la

Digitized by Google

gauche du spectateur ; et sur les pièces d'argent, elle regardera la droite. La tranche des pièces de cinq francs portera cette légende : *Dieu protège la France.*

Les monnaies fabriquées aux termes de la présente loi, ne seront mises en circulation qu'après vérification de leur titre et de leur poids.

Le projet que nous sommes chargés de vous présenter, dit l'orateur, améliore ce qui est fait, règle ce qui ne l'est pas encore, et renferme dans un petit nombre d'articles, toutes les dispositions permanentes que la constitution a placées dans le domaine de la loi : toutes les coupures de la monnaie d'argent, depuis le quart de franc jusqu'aux cinq francs, sont calculées sur l'échelle décimale, qui, étant le système de numération usité chez les peuples civilisés, présente bien plus d'avantages que l'échelle duodécimale, adoptée par l'ancienne administration.

Des pièces de 20 et et de 40 francs sont substituées à celles de 24 et de 48 livres tournois; l'adoption de l'échelle décimale nécessite ce changement pour faire concorder toutes les parties du système.

Pour mettre fin aux abus qui résultent du concours des monnaies de billon de cuivre et de mauvais alliage, connu sous le nom de *métal de cloche*, le gouvernement propose de n'admettre dorénavant que le cuivre pur à la fabrication ; ainsi se trouveront réparés les désordres préjudiciables à l'intérêt du commerce.

La discussion du projet est indiquée au 7 germinal.

Dix projets d'un intérêt communal sont approuvés.

Séance du 20. Le conseiller d'état Regnault (de St.-Jean-d'Angely) présente neuf projets de loi relatifs à des échanges de terrains communaux.

On passe à la discussion du titre II du code civil relatif aux actes de l'état civil; Chabaud (de l'Allier) exprime les motifs qui ont déterminé le vœu d'adoption du tribunat. L'orateur du gouvernement ne demandant pas la parole, on va aux voix. Le projet est adopté par deux cents cinq boules blanches; il n'y en a eu que trois noires pour le rejet.

Les conseillers d'état Bigot de Préameneu, Thibaudeau et Redon présentent le septième titre du code civil intitulé : *de la paternité* et de la *filiation*, dont la discussion s'ouvrira le 2 germinal.

Digitized by Google

Séance du 21. Dix projets d'un intérêt local sont présentés par le conseiller d'état Defermont.

Les conseillers d'état Berlier, Thibaudeau et Lacuée présentent le titre VIII du code civil, relatif à l'adoption. Berlier, orateur, examine successivement les conditions, les causes et les effets de l'adoption.

Elle n'opérera pas un changement de famille, dit-il; l'adoptant ne sera qu'un protecteur légal, qui, sans jouir même fictivement des droits de la paternité complète, en aura cependant quelques-uns, et cette *quasi paternité* sera fondée sur le bienfait et la reconnaissance.

L'adoptant devra être non-seulement sans enfans, mais avoir passé l'âge où la société invite au mariage. L'adoption, quoique bonne en soi, manquerait son but, si elle pouvait nuire à cette première et la plus sacrée des institutions civiles. Il ne sera donc permis aux époux d'adopter, qu'après avoir passé l'âge de 50 ans; leur union stérile jusques là, leur laissant peu d'espoir qu'elle cessera de l'être. La femme non mariée doit être assimilée à l'épouse, puisque le terme de la fécondité leur est commun.

A l'égard des hommes, si cette limite n'existe pas invinciblement, il en est bien peu qui, après 50 ans, songent au mariage.

Ici, poursuit l'orateur, se place la discussion d'un point important et longuement agité dans les délibérations qui ont précédé l'émission du projet. Convient-il de refuser le bénéfice de l'adoption aux célibataires?

Les partisans de l'opinion négative ont craint que l'espoir de jouir de la faculté d'adopter n'éloignât les jeunes gens du mariage. Mais le célibat sera toujours une exception dans la société, et l'on peut s'en fier à la nature du soin de faire obtenir au mariage la préférence sur l'adoption. D'ailleurs, il est tant de motifs légitimes pour ceux qui gardent le célibat! il en est même de louables, tels que les soins constans et les secours de la piété filiale. D'autres causes, telles que les maladies, les infirmités auront éloigné du mariage. Les personnes les plus éloignées d'approuver l'adoption, s'empresseront d'y applaudir, lorsqu'elles verront que, sans nulle incertitude, le projet de loi n'a pour but que de consoler les mariages stériles, les célibataires infirmes, et quelle sera pour tous une source de prospérité réciproque.

La discussion est indiquée pour le 2 germinal.

Digitized by Google

L'ordre du jour appelle celle concernant la pêche aux bœufs, et celle du projet qui autorise le déplacement des manufactures dans la ligne des douanes. Après les rapports des orateurs du tribunat, ces deux projets sont adoptés.

Les conseillers d'état Crétet, Defermont et Bérenger viennent ensuite présenter le budjet de la république, divisé en huit chapitres.

Le 1^er^. règle l'emploi des crédits de 2,700,000 liv., et d'un million en rente, à 5 pour 100, ouverts pour les dépenses des années 5, 6, 7 et 8.

Le 2^e^. règle l'acquittement des dépenses de l'an 9.

Le 3^e^. annulle un crédit devenu inutile pour l'an 10.

Le 4^e^. met 589,500,000 fr. à la disposition du gouvernement, pour les dépenses de l'an 11.

Le 5^e^. accorde un supplément de crédit de deux millions, en rentes de 5 pour 100 consolidés.

Le 6^e^. fixe à 200,010,000 en principal les contributions de l'an 12.

Le 7^e^. est relatif à l'arriéré de la dette publique, dont il règle le payement.

Enfin, le 8^e^. et dernier titre ouvre un crédit provisoire de 400,000,000 pour l'an 12.

La discussion est fixée au 4 germinal.

Séance du 23. — Les conseillers d'état Réal, Crétet et Bigot de Préameneu, proposent le 9^e^. titre du code civil, intitulé : *de la puissance paternelle.*

Après avoir entendu le citoyen Malherbe, orateur du tribunat, le corps législatif approuve le projet de loi du code civil sur le *domicile*, à la majorité de 209 voix contre 2.

Séance du 24. — La discussion s'ouvre sur le 4^e^. titre du code civil intitulé des *absens*. Le citoyen Huguet exprime les motifs qui ont déterminé le vœu d'adoption du tribunat. Aucun orateur du gouvernement ne demandant la parole, on fait l'appel nominal; le projet est adopté par 209 voix contre 3. Dix projets de loi, d'un intérêt local, sont ensuite présentés par le conseiller d'état Regnault (de S.-Jean-d'Angely); dix autres, de même nature, sont successivement discutés et sanctionnés.

Séance du 25. — Les conseillers d'état Berlier, Emery et Miot proposent le titre 10 du code civil, intitulé : de la *minorité*, de la *tutelle* et de l'*émancipation*. Le citoyen

Digitized by Google

Berlier développe les motifs de ce projet de loi sur lequel la discussion s'ouvrira le 5 germinal.

Le reste de la séance est employé à la discussion du projet de loi sur le notariat. Le citoyen Joubert exprime les motifs du vœu d'adoption du tribunat, et le projet est sanctionné, à la majorité de 199 voix contre 13.

PARIS.

Le gouvernement a pris, le 21 ventôse, un arrêté qui prohibe jusqu'à nouvel ordre l'exportation du numéraire.

Le premier consul a nommé, pour présider le collége électoral du département de la Seine, le citoyen Lucien Bonaparte, sénateur.

Les citoyens Murraire, conseiller d'état; Mollien, administrateur de la caisse d'amortissement; Jacobé de Naurois, membre du conseil général; Godard, ex-juge de paix; Déroy, maire à Pantin; et Decoulmiers, ex-législateur, ont également été nommés, par le premier consul, les quatre premiers, pour présider les quatre colléges électoraux de Paris; le citoyen Deroy pour présider celui de Saint-Denis, et le citoyen Decoulmiers celui de Sceaux.

Un arrêté du gouvernement, du 16 ventôse, porte que les militaires jouissant en France du traitement de réforme ou de la solde de retraite, qui voudront passer dans les colonies et y toucher le montant desdits traitemens de réforme ou de la solde de retraite, seront tenus d'en prévenir le commissaire des guerres de leur département.

La frégate *la Fraternité* est partie de St.-Domingue le 19 thermidor an 10, et aucun avis n'annonce qu'elle soit parvenue dans un des ports d'Europe. Il est fort à craindre que cette frégate n'ait péri en mer; à la même époque, d'autres bâtimens de l'état avoient été expédiés de Saint-Domingue, et ils sont arrivés sans avoir éprouvé aucun événement fâcheux pendant le cours de leur traversée. (*Cet avis est donné par le ministre de la marine.*)

L'expédition de l'Inde est sortie du port de Brest le 15 ventôse après midi; elle a dû s'éloigner avec rapidité, car le vent lui était favorable. Les bâtimens qui la composent,

Digitized by Google

sont le vaisseau *le Marengo*, les frégates la *Sémillante*, *l'Atalante*, *la Belle-Poule*, et le transport *la Côte-d'Or*. Le général Montigny, qui a eu un doigt coupé par l'abordage d'un canot, a refusé d'accéder aux instances qui lui ont été faites de rester à terre, et est parti avec sa division.

Les frégates *le Rhin* et *la Cornélie* ont appareillé à Toulon, le 29 pluviose, pour aller croiser devant Alger, et empêcher les corsaires de ces pirates de nuire à notre commerce. La frégate *le Muiron* se disposait à se rendre à la même destination. On sait que le dey d'Alger a donné deux mois à l'agent de la république pour sortir de ses états; les motifs d'une pareille insulte sont inconnus jusqu'à présent.

Le citoyen Roland Villarceaux est nommé préfet du département du Tanaro.

La loi du 28 mars 1793, permet aux militaires de se marier sans le concours de leurs chefs; il convient néanmoins de prendre les précautions nécessaires pour assurer le repos des familles qui s'allient avec eux, et pour que ce droit ne dégénère pas en abus. Le ministre de la guerre a pensé que le moyen le plus sûr pour y parvenir, était d'exiger d'eux, avant la publication de leurs bancs, un certificat du conseil d'aministration de leur corps, qui constatât la déclaration qu'ils lui ont faite de leur prochain mariage, et qu'il ne leur connaît pas d'autre engagement de cette nature.

On a déjà levé dans les départemens de la rive gauche du Rhin, un assez grand nombre de recrues volontaires pour le service des colonies. Ils seront conduits au dépôt de Dunkerque.

D'après le compte rendu de l'administration des finances, en l'an 10, il restait au 1.er vendémiaire an 11, sur les recettes faites dans le cours de l'an 10, pour les années 5, 6, 7 et 8, dans la caisse du trésor public. 20,840,536 fr., et les sommes payables en numéraire sont estimées, pour ces quatre exercices, à environ 20 millions. Les recettes affectées pour l'exercice de l'an 9, y compris les nouvelles affectations du budjet, élèvent les moyens à 526,477,041 f.; les distributions entre les divers ministères se montent à

Digitized by Google

494,477,041, employés comme il suit : 77 millions pour la dette publique, y compris les pensions; pour la guerre 238 millions; pour la marine 91 millions; intérieur 39, 695,150; finances 29,750,000; relations extérieures 6 millions; justice 10,350,000; police 1,500,000; fonds de réserve 1,781,891. Si l'on ajoute à ces sommes 32 millions pour frais de négociations, on aura un total de 526,477, 041 fr.

Les dépenses de l'an 10 ont été évaluées par le budjet, à 500 millions, assignés ainsi qu'il suit : guerre 210 millions; marine 105 millions; intérieur 30 millions; finances 29,529,000; trésor public 5,511,000; justice 10 millions; relations extérieures 6 millions; police générale 1,725,000; dépenses imprévues 10 millions; frais de négociations 15,505,000; dette publique et pensions 76,730 000. Les dépenses faites se montent à 404,485,592; il reste disponible, sur les crédits, 95,514,407. Il ne restoit à recouvrer, sur cet exercice, au 1^er^. vendémiaire an 11, qu'environ 86 millions.

D'après les produits de l'année dernière, ceux de l'année courante paraissent ne devoir pas rendre moins de 589,500,000. Tel est l'état de la répartition de cette somme entre les divers services. Dette publique, 64,023, 482; ministère de la justice, 23,318,730; relations extérieures, 7 millions; intérieur, 47,110,000; finances et pensions, 56,047,788; trésor public, 6 millions; guerre, 243 millions; marine, 126 millions; frais de négociations, 9 millions; fonds de réserve, 8 millions.

La recette de l'an 11 se compose ainsi : Reste du produit des revenus de l'an 10, 2 millions; contribution foncière, en principal, pour les 108 départemens, 220,200,000; contribution mobiliaire, personnelle et somptuaire, 32,800,000; centimes additionnels, 15,783,000; portes et fenêtres, 16 millions; patentes, 17,500,000; régie de l'enregistrement et des domaines, et bois nationaux, 190 millions; douanes, 40 millions; postes, 11 millions; loterie nationale, 12 millions; régie des salines, 3,500,000; cautionnement des greffiers des justices de paix, 4 millions; recettes accidentelles, 4,717,000; recette extérieure, 20 millions. — Total, 589,500,000.

Errata. Page 546, première ligne, *conteur*, lisez : *censeur*.

P. 555, onzième ligne, *genoux*, lisez : *joues*.

Digitized by Google

TABLE

Du troisième trimestre de la troisième année du MERCURE DE FRANCE.

TOME ONZIÈME.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

COMBAT de Tancrède et de Raimbaud, (traduit du Tasse, par *de la Harpe*). *page* 1
Traduction d'un Distique de Virgile. 5
Traduction de la Palinodie de Métastase. 49
Bon mot d'un ancien. 53
Combat d'Argant et de Raymond, (traduit du Tasse, par *de la Harpe*). 97
Sur Molé. 102
Quatrain. *Idem.*
Portraits de J. J. Rousseau et de Voltaire, par *de la Harpe*. 145
A mes petits neveux. 193
Le Printemps perdu. 195
L'Amour laboureur. 197
Imitation de l'Essai sur la critique de Pope. 241
Vers à madame ** en lui demandant un rendez-vous. 246
Mes quarante ans. 289
Impromptu à madame ** l'aînée. 291
Traduction de l'Essai sur la critique. 337
Sur un parasite. 339
Imitation d'Horace, liv. 1, ode 24. 385

Digitized by Google

Autre, liv. 2, ode 11. 386
Imitation du pseaume 1, par *de la Harpe.* 433
L'Imagination, élégie. 435
Sur M. Guichard. 437
Le roi boit, conte. 481
Traduction d'une inscription de Santeul. 484
Voyage de Cahors à Paris. 529
Petit voyage en Béotie. 577
Vers pour le portrait de M. de la Harpe. 581

EXTRAITS ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES.

L'Espérance, poëme par J.-B.-D. Saint-Victor. 15
Œuvres de Boufflers. 21
Delphine, roman par madame de Staël. 71
De la Législation primitive, 2^e. extrait. 105
Abrégé de l'Histoire ancienne de Rollin, par M. J.-C. Royou. 127
Roland Furieux, poëme imité de l'Arioste. 172
Rapport du Physique et du Moral de l'homme, par Cabanis. 217 et 265
Ephémérides, par Noel et Planche. 225 et 459
Histoire des Animaux, par Pline, traduite par P.-C.-C. Gueroult. 295
Le Printemps d'un Proscrit, poëme par M. Michaud. 341
Amélie de Mansfield. 361
Bibliothèque des Romans. 365
Sermons choisis de Bossuet. 394
Fragment d'un Voyage au Latium. 404
Notes critiques sur le Génie du Christianisme. 441
Lettres élémentaires sur la Chimie. 448
Mémoires sur la Littérature, par Palissot. 452
La Gastronomie, poëme. 462
Le Potager, poëme. 502
Traduction des Sylves de Stace. 543
Traduction complette des poésies de Catulle, etc., par Noel. 585

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

De Buffon; extrait de l'Histoire de la philosophie du 18°. siècle, par *de la Harpe:* 7
De Montesquieu; extrait du même ouvrage. 55
De l'Encyclopédie; extrait du même ouvrage. 151 et 199
Lettres à M. Delille sur la Pitié. 149
Sur Isules et Orovèse. 281
Faits curieux, Anecdotes, Annonces, etc. 311, 371, 416, 467, 507, 555
Sur la mort de M. de la Harpe. 389
Discours prononcé devant l'Institut, aux funérailles de M. de la Harpe. 392
Discours prononcé dans la séance publique de l'Ecole de Médecine, par M. *Hallé*, président de l'Ecole. 419
Fragmens d'une Apologie de la religion chrétienne, par M. *de la Harpe.* 487
L'Arbre sensible, conte oriental. 535
L'Origine de la Rose, conte grec. 536
Traduction de la fin du premier chant du poëme des Saisons de Thompson. 538
Lettre à un Philosophe, sur les préjugés. 592

SPECTACLES.

Théâtre de la République et des Arts.

Daphnis et Pandrose, ou la Vengeance de l'Amour, ballet pantomime en deux actes. 230

Théâtre Français.

Isule et Orovèse, tragédie en 5 actes. 25
Le Séducteur amoureux, comédie en 3 actes. 314

Digitized by Google

Opéra-Comique (rue Feydeau).

Zélie et Terville, ou Chimère et Réalité, opéra en un acte. 178
Héléna, opéra en 3 actes. 515

Théâtre de Louvois.

La Manie des Mariages, ou l'anti-Célibataire, com. en 5 actes et en vers. 26
La petite Ecole des Pères. 134
Le Père par occasion. 377
Malice pour Malice, comédie en 3 actes. *ibid.*

Théâtre du Vaudeville.

La Chambre de Molière. 232

POLITIQUE.

Vues et Réflexions générales.

Sur la Suisse. 29
Rapport du colonel Sébastiani sur l'Egypte. 329
Sur l'Angleterre. 604

Extérieur.

Convention entre le roi de Prusse et la république Batave. 138
Allocution du pape. 320
Nouvelles. 84, 136, 180, 233, 277, 315, 379, 429, 471, 520, 567
Colonies. 185

Intérieur.

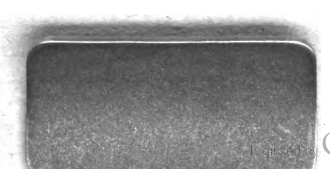
Actes du Gouvernement. 85, 87, 183, 323, 326
Corps législatif. 474, 523, 571, 614
Tribunat. 478, 524, 569, 612
Paris. 86, 136, 183, 236, 284, 317, 381, 431, 478, 525, 575, 618

SOCIÉTÉ DE COMMERCE

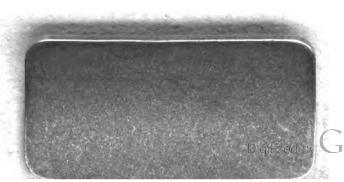
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google